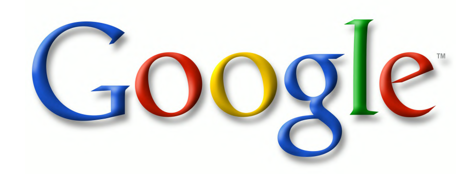





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1862



HISTOIRE

DES

MUSULMANS D'ESPAGNE

HISTOIRE

DES

MUSULMANS D'ESPAGNE

JUSQU'A LA CONQUÊTE DE L'ANDALOUSIE
PAR LES ALMORAVIDES
(711—1110)

PAR

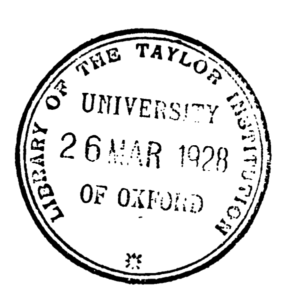
R. DOZY

Commandeur de l'ordre de Charles III d'Espagne, membre correspondant de l'académie d'histoire de Madrid, associé étranger de la Soc. asiat. de Paris, professeur d'histoire à l'université de Leyde, etc.

TOME TROISIÈME

LEYDE
E. J. BRILL
Imprimeur de l'Université

1861


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 MAR 1928
OF OXFORD

LIVRE III

LE CALIFAT

LIVRE III

LE CALIFAT

I.

Ne voulant pas interrompre l'histoire de l'insurrection de l'Andalousie, nous sommes déjà arrivés, dans le livre précédent, à l'année 932; mais comme la guerre étrangère va nous occuper à présent, il sera nécessaire que le lecteur se reporte au commencement du règne d'Abdérame III.

L'insurrection des Espagnols et de l'aristocratie arabe n'était pas alors le seul péril qui menaçât l'existence de l'Etat: deux puissances voisines, l'une récente, l'autre déjà ancienne, la mettaient également en danger: c'étaient le royaume de Léon et le califat africain, qui venait d'être fondé par une secte chiite, celle des Ismaëliens.

D'accord sur les grands principes, reconnaissant tous que l'imâmat, c'est-à-dire le commandement temporel et spirituel de tous les musulmans, appartient à la postérité d'Alî et que l'imâm est impeccable, les

Chiites ou partisans du droit divin formaient cependant plusieurs sectes, et ce qui les tenait surtout divisés, c'était la question de savoir lequel parmi les descendants du sixième imâm, Djafar le Véridique, avait droit à l'imâmat. Ce Djafar avait eu plusieurs fils, dont l'aîné s'appelait Ismâîl et le second Mousâ, et comme Ismâîl était mort avant son père, dans l'année 762, la majeure partie des Chiites avait reconnu Mousâ pour imâm après la mort de Djafar. La minorité, au contraire, ne voulut pas se soumettre à lui. Disant que Dieu lui-même avait, par la bouche de Djafar, désigné Ismâîl pour le successeur de ce dernier, et que l'Etre suprême ne peut pas revenir sur une résolution une fois prise, ces Ismaëliens, comme on les appelait, ne reconnaissaient pour imâm qu'Ismâîl et ses descendants. Mais ces derniers n'avaient pas d'ambition. Découragés par l'insuccès de toutes les entreprises des Chiites et ne voulant pas partager le sort de leurs ancêtres presque tous morts prématurément par le fer ou par le poison, ils se dérobèrent aux dangereux et compromettants hommages de leurs partisans et allèrent se cacher au fond du Khorâsân et du Candahar [1].

Abandonnée ainsi de ses chefs naturels, la secte des Ismaëliens semblait destinée à s'éteindre obscurément,

1) Djowainî, traduction de M. Defrémery, dans le *Journ. asiat.*, Ve série, t. VIII, p. 363, 364.

lorsqu'un Persan audacieux et habile vint lui donner une direction et une vie nouvelles.

Dans la patrie de cet homme, l'islamisme avait fait à peu près les mêmes progrès qu'en Espagne. Il avait reçu dans son giron un nombre assez considérable de prosélytes, mais il n'avait pas étouffé les autres religions, et l'ancien culte, le magisme, florissait à côté de lui. Si les musulmans eussent rigoureusement exécuté la loi de Mahomet, ils n'auraient laissé aux Guèbres que le choix entre la conversion à l'islamisme et le glaive. N'ayant point de livre sacré révélé par un prophète que les musulmans reconnaissaient pour tel, les adorateurs du feu ne pouvaient prétendre à être tolérés. Mais dans les circonstances données, la loi de Mahomet était inapplicable. Les Guèbres étaient fort nombreux; ils étaient attachés de cœur et d'âme à leur religion; ils repoussaient tout autre culte avec une opiniâtreté inflexible: fallait-il égorger tous ces braves gens uniquement parce qu'ils voulaient faire leur salut à leur guise? C'eût été bien cruel, et en outre, bien dangereux, car de cette manière on aurait provoqué une insurrection universelle. Moitié par humanité, moitié par politique, les musulmans passèrent donc pardessus la loi, et, le principe de la tolérance une fois admis, ils permirent aux Guèbres d'exercer partout leur culte en public, de sorte que chaque ville, chaque bourgade même, avait son pyrée. Qui plus est,

le gouvernement protégeait les Guèbres même contre le clergé musulman: il faisait fouetter des imâms et des muëzzins qui avaient tenté de changer des temples du feu en mosquées [1].

Mais si le gouvernement était tolérant pour les sectateurs avoués de l'ancien culte, qui, en citoyens paisibles qu'ils étaient, ne troublaient point le repos de l'Etat, il ne l'était pas et ne pouvait l'être pour les faux musulmans, les soi-disant convertis, qui, au fond du cœur, étaient encore païens et qui tâchaient de miner sourdement l'islamisme en y entant leurs propres doctrines. En Perse comme en Espagne les conversions apparentes et dont l'intérêt mondain était le véritable mobile, avaient été nombreuses, et les faux musulmans étaient en général les hommes les plus remuants et les plus ambitieux de la société. Repoussés par l'aristocratie arabe, qui se montrait partout fort exclusive, ils rêvaient la résurrection d'une nationalité et d'un empire persans [2]. Le gouvernement sévissait contre eux avec une rigueur impitoyable; pour les contenir et les punir, le calife Mahdî créa même un tribunal d'inquisition qui continua d'exister jusque vers la fin du règne de Hâroun ar-Rachîd [3]. Comme d'ordinaire, la persécution en-

1) Chwolsohn, *Die Ssabier und der Ssabismus*, t. I, p. 283—291.
2) Comparez le passage du *Fihrist* cité par M. Chwolsohn, t. I, p. 289.
3) Weil, t. II, p. 107.

gendra la révolte. Bâbec, le chef de là secte des *khorramîa* ou *libertins*, comme les appelaient leurs ennemis, se souleva dans l'Adherbaidjân. Pendant vingt ans (817—837), cet Ibn-Hafçoun de la Perse tint en échec les nombreuses armées des califes, et ceux-ci ne parvinrent à s'emparer de sa personne qu'après avoir sacrifié deux cent cinquante mille soldats. Mais ce qui était bien plus difficile encore que de dompter les révoltes à main armée, c'était de découvrir et de déraciner les sociétés secrètes que la persécution avait fait naître et qui propageaient dans l'ombre, soit les anciennes doctrines persanes, soit des idées philosophiques bien plus dangereuses encore, car en Orient le choc de plusieurs religions avait eu pour résultat qu'une foule de gens les répudiaient et les méprisaient toutes. «Tous ces prétendus devoirs religieux, disait-on, sont bons tout au plus pour le peuple, mais ne sont nullement obligatoires pour les hommes bien élevés. Tous les prophètes n'étaient que des imposteurs qui visaient à obtenir la prééminence sur les autres hommes [1].»

C'est du sein de ces sociétés secrètes que sortit, au commencement du IX[e] siècle, le rénovateur de la secte des Ismaëliens. Il s'appelait Abdallâh ibn-Maimoun. Issu d'une famille persane qui avait professé les doctrines des sectateurs de Bardesane, lesquels

1) Macrîzî, dans le *Journ. asiat.*, III[e] série, t. II, p. 134.

HISTOIRE

DES

MUSULMANS D'ESPAGNE

JUSQU'A LA CONQUÊTE DE L'ANDALOUSIE
PAR LES ALMORAVIDES
(711—1110)

PAR

R. DOZY

Commandeur de l'ordre de Charles III d'Espagne, membre correspondant
de l'académie d'histoire de Madrid, associé étranger de la Soc. asiat.
de Paris, professeur d'histoire à l'université de Leyde, etc.

TOME TROISIÈME

LEYDE
E. J. BRILL
Imprimeur de l'Université

1861



LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 MAR 1928
OF OXFORD

qué que leur premier devoir était de dissimuler leurs véritables sentiments et de s'accommoder aux idées de ceux à qui ils s'adressaient, se présentaient sous mille formes diverses, et parlaient, pour ainsi dire, à chacun dans une langue différente. Ils captivaient la masse ignorante et grossière par des tours de prestigiateur qu'ils faisaient passer pour des miracles, ou par des discours énigmatiques qui excitaient la curiosité. Vis-à-vis des dévots, ils se paraient du masque de la vertu et de la dévotion. Mystiques avec les mystiques, ils leur expliquaient le sens intérieur des choses extérieures, les allégories, et le sens allégorique des allégories elles-mêmes. Exploitant les calamités de l'époque et les vagues espérances d'un avenir meilleur que nourrissaient toutes les sectes, ils promettaient aux musulmans l'arrivée prochaine du Mahdî annoncé par Mahomet, aux juifs celle du Messie, aux chrétiens celle du Paraclet. Ils s'adressaient même aux Arabes orthodoxes ou sonnites, les plus difficiles à gagner parce que leur religion était la religion dominante, mais dont ils avaient besoin pour se mettre à l'abri des soupçons et des poursuites de l'autorité, et des richesses desquels ils voulaient se servir. On flattait d'abord l'orgueil national de l'Arabe en lui disant que tous les biens de la terre appartenaient à sa nation, les Persans n'étant nés que pour l'esclavage, et l'on tâchait de gagner sa confiance en faisant parade d'un profond mépris pour

l'argent et d'une grande piété; puis, cette confiance une fois obtenue, on le brisait à force de le surcharger de prières jusqu'à ce qu'il devînt *perinde ac cadaver;* après quoi on lui persuadait aisément qu'il devait soutenir la secte par des dons pécuniaires et lui laisser par son testament tout ce qu'il possédait [1].

Ainsi une foule de gens de diverses croyances travaillaient ensemble à une œuvre dont le but n'était connu que d'un fort petit nombre. Cette œuvre avançait, mais lentement. Abdallâh savait que lui-même n'en verrait pas l'accomplissement [2]; mais il recommanda à son fils Ahmed, qui lui succéda comme grand-maître, de la continuer. Sous Ahmed et ses successeurs, la secte se propagea rapidement, et ce qui y contribua surtout, c'est qu'un grand nombre d'individus de l'autre branche des Chiites se joignirent à elle. Cette branche, comme nous l'avons dit, reconnaissait pour imâms les descendants de Mousâ, le second fils de Djafar le Véridique; mais lorsque le douzième, Mohammed, eut disparu, à l'âge de douze ans, dans un souterrain où il était entré avec sa mère (879), et que ses partisans, les Duodécimains comme on les appelait, se furent lassés d'attendre sa réapparition, ils se laissèrent facilement

1) De Sacy, p. CXII, CLIII—CLVI.
2) De Sacy, p. CLXII.

enrôler parmi les Ismaëliens, qui possédaient sur eux l'avantage d'avoir un chef vivant et prêt à se faire connaître, dès que les circonstances le lui permettraient.

En 884, un missionnaire ismaëlien, Ibn-Hauchab, qui auparavant avait été Duodécimain, commença à prêcher ouvertement dans le Yémen. Il se rendit maître de Çanâ, et envoya des missionnaires dans presque toutes les provinces de l'empire. Deux d'entre eux allèrent *labourer*, selon l'expression des Chiites, le pays des Ketâmiens, dans la province actuelle de Constantine, et quand ils furent morts, Ibn-Hauchab les remplaça par un de ses disciples, nommé Abou-Abdallâh.

Actif, hardi, éloquent, plein de finesse et de ruse, sachant d'ailleurs s'accommoder à l'esprit borné des Berbers, Abou-Abdallâh était parfaitement propre à la tâche qu'il allait remplir, bien que tout porte à croire qu'il ne connaissait que les degrés inférieurs de la secte, car même les missionnaires ignoraient parfois son véritable but [1]. Il se mit d'abord à enseigner les enfants des Ketâmiens et s'appliqua à gagner la confiance de ses hôtes; puis, quand il se crut sûr de son fait, il jeta le masque, se déclara Chiite et précurseur du Mahdî, et promit aux Ketâ-

1) *Voir* de Sacy, p. CXIX.

miens les biens de ce monde et de l'autre s'ils voulaient prendre les armes pour la sainte cause. Séduits par les discours mystiques du missionnaire, et plus encore peut-être par l'appât du pillage, les Ketâmiens se laissèrent aisément persuader; et comme leur tribu était alors la plus nombreuse et la plus puissante de toutes, celle d'ailleurs qui avait su le mieux conserver son antique indépendance et son esprit martial, leurs succès furent extrêmement rapides. Après avoir enlevé toutes ses villes au dernier prince de la dynastie des Aghlabides, laquelle avait régné pendant plus d'un siècle, ils le forcèrent de s'enfuir de sa résidence avec tant de précipitation qu'il n'eut pas même le temps d'emmener sa maîtresse. Alors Abou-Abdallâh porta le Mahdî sur le trône (909). C'était le grand-maître de la secte, Saîd, un descendant d'Abdallâh l'oculiste, mais qui se donnait pour un descendant d'Alî et qui se faisait appeler Obaidallâh. Devenu calife, ce fondateur de la dynastie des Fatimides cacha soigneusement ses véritables principes. Peut-être eût-il mis plus de franchise dans ses procédés, si un autre pays, la Perse par exemple, eût été le théâtre de son triomphe; mais comme il devait le trône à une horde à demi barbare et qui ne comprenait rien à des spéculations philosophiques, force lui fut, non-seulement de dissimuler lui-même, mais encore de contenir les membres avancés de la secte, qui compromettaient son

avenir par des hardiesses intempestives[1]. Aussi le vrai caractère de la secte ne se montra-t-il au grand jour qu'au commencement du XI[e] siècle, alors que le pouvoir des Fatimides était établi si solidement qu'ils n'avaient plus rien à craindre, et que, grâce à leurs nombreuses armées et leurs immenses richesses, ils pouvaient faire bon marché même des prétendus droits de leur naissance[2]. Dans l'origine, au contraire, les Ismaëliens ne se distinguèrent des autres sectes musulmanes que par leur intolérance et leur cruauté. De pieux et savants faquis furent fouettés, mutilés ou crucifiés, parce qu'ils avaient parlé avec respect des trois premiers califes[3], oublié une formule chiite, ou prononcé un fetfa selon le code de Mâlic. On exigeait des convertis une soumission à toute épreuve. Sous peine d'être égorgé comme un mécréant, le mari devait souffrir qu'on déshonorât sa femme en sa présence, après quoi il était obligé de se laisser souffleter et cracher au visage. Obaidallâh, il faut le dire à son honneur, tâchait parfois de réprimer la rage

1) *Voir* Arîb, t. I, p. 190.

2) Le calife Moïzz, interrogé sur les preuves de la parenté qui l'unissait au gendre du Prophète, répondit fièrement, en tirant à moitié son épée du fourreau: « Voilà ma généalogie! » Puis, répandant à pleines mains les pièces d'or sur les assistants, il ajouta: « Voilà mes preuves! » Tous protestèrent que cette démonstration leur paraissait incontestable. *Journ. asiat.*, III[e] série, t. III, p. 167.

3) Obaidallâh faisait maudire, dans les prières publiques, tous les compagnons de Mahomet, à l'exception d'Alî et de quatre autres.

brutale de ses soldats, mais rarement il y réussissait. Ses sectaires, qui ne voulaient pas, disaient-ils, d'un Dieu invisible, le déifiaient volontiers, conformément aux idées des Persans, qui enseignaient l'incarnation de la Divinité dans la personne du monarque; mais c'était à la condition qu'il leur permettrait de faire tout ce qu'ils voudraient. Rien n'égale les horreurs que ces barbares commirent dans les villes conquises. A Barca, leur général fit couper en morceaux et rôtir quelques habitants de la ville; puis il en força d'autres à manger de cette chair; enfin, il fit jeter ces derniers dans le feu. Plongés dans une stupeur muette et ne croyant plus à une providence réglant les destinées humaines, les malheureux Africains ne mettaient leurs espérances qu'au delà de la tombe. «Puisque Dieu tolère tout cela, dit un pamphlétaire de l'époque [1], il est clair qu'à ses yeux ce bas-monde est trop méprisable pour qu'il daigne s'en occuper! Mais le jour dernier arrivera et alors Dieu jugera!»

Par leurs prétentions à la monarchie universelle, les Fatimides étaient dangereux pour tous les Etats musulmans, mais ils l'étaient surtout pour l'Espagne. De bonne heure ils avaient jeté leur dévolu sur ce riche et beau pays. A peine en possession des Etats des Aghlabides, Obaidallâh avait déjà entamé une né-

1) *Apud* Ibn-Adhârî, t. I, p. 295.

gociation avec Ibn-Hafçoun, et ce dernier l'avait reconnu pour son souverain. Cette singulière alliance n'avait abouti à rien; mais les Fatimides ne s'étaient pas laissé rebuter. Leurs espions parcouraient la Péninsule en tous sens, sous le prétexte d'affaires de commerce, et l'on peut se former une idée de ce qu'ils rapportaient à leurs maîtres, quand on lit ce que l'un d'entre eux, Ibn-Haucal, écrivit dans la relation de ses voyages. A peine a-t-il commencé à parler de l'Espagne, qu'il s'exprime de cette manière [1]: «Ce qui étonne le plus les étrangers qui arrivent dans cette Péninsule, c'est qu'elle appartient encore au souverain qui y règne, car les habitants du pays sont des gens sans fierté et sans esprit; ils sont lâches, ils montent fort mal à cheval, ils sont tout à fait incapables de se défendre contre de bons soldats, et d'un autre côté, nos maîtres (que Dieu les bénisse!) savent fort bien ce que vaut ce pays, combien il rapporte en impôts, et quelles en sont les beautés et les délices.»

Que si les Fatimides réussissaient à mettre le pied sur le sol de l'Andalousie, il était certain qu'ils y trouveraient des partisans. L'idée de l'apparition prochaine du Mahdî s'était répandue en Espagne comme dans tout le reste du monde musulman. Déjà dans l'année 901, comme nous le raconterons plus tard,

1) Man. de Leyde, p. 39.

un prince de la maison d'Omaiya s'était attribué le rôle du Mahdî que l'on attendait; et dans un livre écrit une vingtaine d'années avant la fondation du califat fatimide [1], on trouve une prédiction faite par le célèbre théologien Abdalmélic ibn-Habîb (+ 853), selon laquelle un descendant de Fatime viendrait régner en Espagne, conquerrait Constantinople (ville que l'on considérait encore comme la métropole du christianisme), tuerait tous les chrétiens mâles de Cordoue et des provinces voisines, et vendrait leurs femmes et leurs enfants, de sorte que l'on pourrait se procurer un garçon pour un fouet, et une jeune fille pour un éperon. Comme d'ordinaire, c'étaient surtout les gens des basses classes de la société qui croyaient à ces sortes de prophéties; mais même parmi les gens bien élevés, et notamment parmi les libres penseurs, les Fatimides auraient peut-être trouvé des adhérents. La philosophie avait pénétré en Espagne sous le règne de Mohammed, le cinquième sultan omaiyade [2]; mais on y voyait les philosophes de mauvais œil, car on y était beaucoup plus intolérant qu'en Asie, et les théologiens andalous, qui avaient fait le voyage d'Orient, ne parlaient qu'avec une sainte horreur de la tolérance des Abbâsides, et surtout de ces réunions de savants de toutes les religions et de

---

1) *Tarîkh Ibn-Habîb*, p. 160.
2) Çâid de Tolède, fol. 246 r.

toutes les sectes, où l'on disputait sur des questions métaphysiques en mettant de côté toute révélation, et où les musulmans mêmes tournaient parfois le Coran en ridicule[1]. Le peuple détestait les philosophes, qu'il traitait d'impies, et les brûlait ou les lapidait très-volontiers[2]. Les libres penseurs étaient donc forcés de dissimuler leurs sentiments, et naturellement cette contrainte leur pesait. Ne seraient-ils pas prêts à appuyer une dynastie dont les principes étaient conformes aux leurs? Il était permis de le croire, et les Fatimides, ce semble, en jugeaient ainsi; il nous paraît même qu'ils tâchèrent de fonder une loge en Espagne, et qu'à cet effet ils se servirent du philosophe Ibn-Masarra. Cet Ibn-Masarra était un panthéiste de Cordoue, qui avait surtout étudié les traductions de certains livres grecs que les Arabes attribuaient à Empédocle. Forcé de quitter sa patrie parce qu'on l'avait accusé d'impiété, il s'était mis à parcourir l'Orient, où il s'était familiarisé avec les doctrines des différentes sectes, et où il semble s'être affilié à la société secrète des Ismaëliens. Ce qui nous porte à le supposer, c'est la ma-

1) Voyez Homaidî, fol. 47 r. et v. J'ai donné une traduction de ce passage dans le *Journ. asiat.*, V[e] série, t. II, p. 93. Comparez aussi sur les réunions dont il est question dans le texte, Abou-'l-mahâsin, t. I, p. 420, 421, et Masoudî, *apud* Chwolsohn, t. II, p. 622.

2) Maccarî, t. I, p. 136.

nière dont il se conduisit après son retour en Espagne, car alors, au lieu d'exposer ouvertement ses opinions, comme il l'avait fait dans sa jeunesse, il les cachait et faisait parade d'une grande dévotion, d'une austérité extrême; les chefs de la société secrète, nous le croyons du moins, lui avaient enseigné qu'il fallait attirer et séduire les gens par les dehors de l'orthodoxie et de la piété. Grâce au masque qu'il avait pris, grâce aussi à son éloquence entraînante, il sut tromper le vulgaire et attirer à ses leçons un grand nombre de disciples, qu'il conduisait lentement et pas à pas, de la foi au doute, et du doute à l'incrédulité; mais il ne réussit pas à duper le clergé, qui, justement alarmé, fit brûler, non pas le philosophe lui-même (Abdérame III ne l'aurait pas permis), mais ses livres [1].

Au reste, qu'Ibn-Masarra ait été ou non un émissaire des Ismaëliens (car il n'existe pas de témoignage formel à cet égard), toujours est-il que les Fatimides ne négligeaient aucun moyen pour se former un parti en Espagne, et que, jusqu'à un certain

---

1) Voyez sur Ibn-Masarra (883—931) le *Tarîkh al-hocamâ* (*apud* Amari, *Biblioteca Arabo-Sicula*, p. 614, 615), Ibn-Khâcân, *Matmah*, L. II, c. 11 (ce chapitre se trouve aussi chez Maccarî, t. II, p. 376), Homaidî, fol. 27 r., et Ibn-Hazm, *apud* Maccarî, t. II, p. 121. Le célèbre Zobaidî écrivit un livre pour réfuter les opinions de ce philosophe (Ibn-Khallicân, Fasc. VII, p. 61).

point, ils y réussirent [1]. Leur domination aurait été sans doute un bienfait pour les libres penseurs, mais elle aurait été un terrible fléau pour les masses, et particulièrement pour les chrétiens. Une phrase froidement barbare du voyageur Ibn-Haucal montre ce que ces derniers avaient à attendre de la part des fanatiques Ketâmiens. Après avoir remarqué que les chrétiens, qu'il trouva établis par milliers dans un grand nombre de villages, avaient souvent causé bien de l'embarras au gouvernement quand ils s'étaient mis en insurrection, Ibn-Haucal propose un moyen fort expéditif pour les mettre dorénavant dans l'impuissance de nuire: c'est de les exterminer jusqu'au dernier. Une telle mesure serait à ses yeux excellente, et la seule objection qui se présente à son esprit, c'est qu'il faudrait beaucoup de temps pour l'exécuter. Ce n'était donc, après tout, qu'une question de temps! Les Ketâmiens, on le voit, auraient réalisé à la lettre la prédiction d'Abdalmélic ibn-Habîb.

Voilà quel péril menaçait l'Espagne arabe du côté du Midi; celui auquel elle était exposée du côté du Nord, où le royaume de Léon grandissait de jour en jour, était plus grave encore.

Rien de plus humble que l'origine du royaume de Léon. Au VIIIe siècle, alors que la province qu'ils

---

1) Abdérame III, comme nous le raconterons plus loin, fit décapiter un prince de sa famille à cause de ses opinions chiites.

habitaient s'était déjà soumise aux musulmans, trois cents hommes, commandés par le brave Pélage, avaient trouvé un asile dans les hautes montagnes de l'est des Asturies. Une grande caverne leur servait de demeure. C'était celle de Covadonga. Fort élevée au-dessus du sol (on y monte aujourd'hui au moyen d'une espèce d'escalier de quatre-vingt-dix marches), elle se trouve dans un énorme rocher, au fond d'une vallée tortueuse, profondément ravinée par un torrent, et si étroitement resserrée entre deux chaînes de rochers fort escarpés, qu'un homme à cheval peut à peine y pénétrer [1]. Une poignée de braves pouvait donc aisément s'y défendre, même contre des forces très-supérieures. C'est ce que firent les Asturiens; mais leur existence était bien misérable, et quelques-uns de ses compagnons s'étant rendus, et d'autres étant morts faute de vivres, il y eut un instant où Pélage n'avait autour de lui que quarante personnes, parmi lesquelles se trouvaient dix femmes, et qui n'avaient pour toute nourriture que le miel que les abeilles déposaient dans les fentes du rocher. Alors les musulmans les laissèrent en paix, en se disant qu'après tout une trentaine d'hommes n'étaient pas à craindre, et que ce serait peine perdue que de s'aven-

1) Moralès, qui écrivait sa *Corónica general* au XVI[e] siècle, donne une description détaillée et fort pittoresque de cette vallée et de cette caverne (t. III, fol. 3 et 4).

turer pour eux dans cette dangereuse vallée, où tant de braves avaient déjà trouvé une mort sans gloire [1]. Grâce à ce répit, Pélage put renforcer sa bande, et plusieurs fugitifs s'étant unis à lui, il reprit l'offensive et se mit à faire des incursions sur les terres des musulmans. Voulant mettre un terme à ces déprédations, le Berber Monousa, qui était alors gouverneur des Asturies, envoya contre lui un de ses lieutenants, nommé Alcama. Mais l'expédition d'Alcama fut fort malheureuse: ses soldats essuyèrent une terrible défaite et lui-même fut tué. Le succès obtenu par la bande de Pélage enhardit les autres Asturiens; ils s'insurgèrent, et alors Monousa, qui n'avait pas assez de troupes pour réprimer cette révolte et qui craignait de se voir couper la retraite, abandonna Gijon, sa résidence, en prenant la route de Léon; mais à peine eut-il fait sept lieues qu'il fut attaqué à l'improviste, et quand il fut arrivé à Léon après avoir essuyé une perte très-considérable, ses soldats, entièrement découragés, refusèrent de retourner dans les âpres montagnes qui avaient été témoins de leurs malheurs [2].

1) Maccarî, t. II, p. 9, 10, 671, 672.

2) Les chroniqueurs espagnols, qui ont fort exagéré l'importance des succès remportés par Pélage, prétendent aussi que Monousa fut tué pendant sa retraite. Il est certain au contraire que ce général survécut plusieurs années à sa déroute et qu'il mourut en Cerdagne. Voyez Isidore, c. 58, et comparez Ibn-Adhârî, t. II, p. 27, l. 15.

Ayant ainsi secoué le joug de la domination étrangère, les Asturiens virent, quelque temps après, accroître leur puissance. Du côté de l'est, leur province confinait avec le duché de Cantabrie, qui n'avait point été soumis par les musulmans; et quand Alphonse qui y régnait et qui avait épousé la fille de Pélage, monta sur le trône des Asturies, les forces des chrétiens se trouvèrent presque doublées. Dès lors ils songèrent naturellement à refouler les conquérants encore davantage vers le Midi. Les circonstances leur vinrent en aide. Les Berbers, qui formaient la majorité de la population musulmane dans presque tout le Nord, embrassèrent les doctrines des non-conformistes, se mirent en insurrection contre les Arabes et les chassèrent; mais s'étant mis en marche contre le Midi, ils furent battus à leur tour et traqués comme des bêtes fauves. Déjà décimés par le glaive, ils le furent encore bien davantage par l'horrible famine qui, à partir de l'année 750, ravagea l'Espagne pendant cinq années consécutives. La plupart résolurent alors de quitter l'Espagne et d'aller rejoindre leurs contribules qui demeuraient sur la côte d'Afrique. Profitant de cette émigration, les Galiciens s'insurgèrent en masse contre leurs oppresseurs dès l'année 751, et reconnurent Alphonse pour leur roi. Secondés par lui, ils massacrèrent un grand nombre de leurs ennemis et forcèrent les autres à se retirer sur Astorga. Dans l'année 753(4), les Ber-

bers durent se retirer encore davantage vers le Midi. Ils évacuèrent Braga, Porto et Viseu, de sorte que toute la côte, jusqu'au delà de l'embouchure du Duero, se trouva affranchie du joug. Reculant toujours et ne pouvant se maintenir ni à Astorga, ni à Léon, ni à Zamora, ni à Ledesma, ni à Salamanque, ils se replièrent sur Coria, ou même sur Mérida. Plus à l'est, ils abandonnèrent Saldaña, Simancas, Ségovie, Avila, Oca, Osma, Miranda sur l'Ebre, Cenicero et Alesanco (tous les deux dans la Rioja). Les principales villes frontières du pays musulman furent dès lors, de l'ouest à l'est: Coïmbre sur le Mondego, Coria, Talavera et Tolède sur le Tage, Guadalaxara, Tudèle et Pampelune.

Ainsi la guerre civile et la terrible famine de 750 avaient affranchi une grande partie de l'Espagne de la domination musulmane, qui n'y avait duré qu'une quarantaine d'années. Mais Alphonse profita peu des avantages qu'il avait obtenus. Il parcourut le pays abandonné et passa au fil de l'épée les musulmans, peu nombreux sans doute, qu'il y trouva; mais n'ayant ni assez de serfs pour faire cultiver un pays aussi étendu, ni assez d'argent pour rebâtir les forteresses que les musulmans avaient toutes démantelées ou détruites avant leur départ, il ne put songer à en prendre possession et emmena avec lui les indigènes lorsqu'il retourna dans ses Etats. Il n'occupa que les districts les plus rapprochés de ses anciens domaines.

C'étaient la Liébana (c'est-à-dire le sud-ouest de la province de Santander), la Vieille-Castille (nommée alors la Bardulie), la côte de la Galice et peut-être la ville de Léon. Tout le reste ne fut longtemps qu'un désert qui formait une barrière naturelle entre les chrétiens du Nord et les musulmans du Midi [1].

Mais ce qu'Alphonse I[er] n'avait pu faire, ses successeurs le firent. Presque toujours en guerre contre les Arabes, ils firent de Léon leur capitale et rebâtirent peu à peu les villes et les forteresses les plus importantes. Dans la seconde moitié du IX[e] siècle, alors que presque tout le Midi était en insurrection contre le sultan, ils reculèrent les bornes de leur Etat jusqu'au Duero, où ils élevèrent quatre places fortes, Zamora, Simancas, San Estevan de Gormaz et Osma, lesquelles formaient contre les musulmans une barrière presque infranchissable, tandis que le vaste mais triste et stérile pays qui s'étend entre le Duero et le Guadiana, n'appartenait ni aux Léonais, ni aux Arabes; on se le disputait encore [2]. Du côté de l'ouest, les Léonais étaient plus rapprochés de leurs ennemis naturels, attendu que leurs frontières

---

1) Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 126 et suiv.

2) Chez Ahmed ibn-abî-Yacoub, qui écrivait vers l'année 890, Mérida (sur le Guadiana) est une ville frontière. Voyez de Goeje, *Specimen liter. exhibens descriptionem al-Magribi*, p. 16, l. 1—3 du texte arabe.

s'y étendaient jusqu'au delà du Mondego [1]. Mais ces frontières, ils les dépassaient maintefois. Profitant de la faiblesse du sultan, ils poussaient des expéditions hardies jusqu'au delà du Tage et du Guadiana [2], et les tribus, pour la plupart berbères, qui demeuraient entre ces deux fleuves, pouvaient d'autant moins leur résister, qu'elles étaient le plus souvent en guerre entre elles [3]. Force leur était donc de s'humilier devant les chrétiens et de se racheter du pillage.

Mais l'heure de la vengeance semblait enfin venue pour elles. Dans l'année 901, un prince de la maison d'Omaiya, Ahmed ibn-Moâwia, qui s'adonnait à l'étude des sciences occultes et qui aspirait au trône, s'annonça aux Berbers comme le Mahdî, et les excita à se ranger sous ses drapeaux, afin de marcher ensemble contre Zamora, ville qu'Alphonse III avait fait rebâtir, en 893, par les chrétiens de Tolède, ses alliés, et qui depuis lors était l'effroi des Berbers, car c'était de là que les Léonais venaient les piller, et c'était là encore qu'ils mettaient leur butin en sû-

---

1) *Voir* Mon. Sil., c. 42 à la fin, et *Chron. Conimbr. II.*

2) *Chron. Albeld.*, c. 64. L'expression : *castra de Nepza*, dont se sert ce chroniqueur, signifie les châteaux de la tribu berbère de Nefza, laquelle habitait entre Truxillo et le Guadiana ; voyez Ibn-Haiyân, fol. 99 r., et 101 v.

3) Ibn-Haiyân, fol. 99 r.

reté, derrière sept fossés et sept murailles [1]. L'appel d'Ahmed fut couronné d'un succès immense. Ignorants et crédules, brûlant d'ailleurs du désir de prendre leur revanche, les Berbers vinrent se ranger en foule autour d'un prince qui faisait des miracles, peu compliqués au reste, et qui leur disait que les murailles de toutes les villes tomberaient à son approche. En peu de mois l'imposteur rassembla une armée de soixante mille hommes. Il la conduisit vers le Duero, et, arrivé près de Zamora, il fit parvenir au roi Alphonse III, qui se trouvait dans cette ville, une lettre fulminante et dans laquelle il le menaçait des effets de sa colère, si lui et ses sujets n'embrassaient pas sur-le-champ l'islamisme. Ayant entendu la lecture de cette lettre, Alphonse et ses grands frémirent d'indignation et de rage, et, voulant punir à l'instant même l'insolence de celui qui l'avait écrite, ils montèrent à cheval et vinrent l'attaquer. La cavalerie berbère alla à leur rencontre, et comme il n'y avait que peu d'eau dans le Duero (c'était en été, dans le mois de juin), le combat eut lieu dans le lit du fleuve. Le sort des armes ne fut pas favorable aux Léonais. Les Berbers les mirent en déroute, et leur fermant l'entrée de la ville, ils les poussèrent devant eux dans l'intérieur du pays.

---

1) Voyez Ibn-Haiyân, fol. 83 r., et comparez la description de Zamora que donne Masoudî (dans mes *Recherches*, t. I, p. 181).

Cependant l'issue de l'expédition fut tout autre qu'on ne le présageait en jugeant d'après ce premier combat. Le soi-disant Mahdî avait acquis un immense pouvoir sur ses soldats; croyant qu'il était au-dessous de sa position de donner des ordres de vive voix, il les donnait par signes, et l'on obéissait à ses moindres gestes avec la plus grande docilité; mais plus il imposait du respect aux simples soldats, plus il excitait contre lui la jalousie des chefs, qui pressentaient que si l'expédition réussissait, ils seraient supplantés par le soi-disant prophète, à la mission duquel ils ne croyaient guère. Aussi avaient-ils déjà cherché une occasion pour l'assassiner; ils ne l'avaient pas trouvée, mais pendant qu'ils poursuivaient l'ennemi, le plus puissant d'entre eux, Zalal ibn-Yaîch, le chef de la tribu de Nefza, déclara à ses amis qu'ils avaient fait une grande faute en battant les Léonais, et qu'il fallait la redresser avant qu'il ne fût trop tard. Il n'eut point de peine à les faire entrer dans ses sentiments, et ils résolurent tous de brouiller les affaires du Mahdî. Ils firent donc sonner la retraite, et, arrivés aux avant-postes, sur la rive droite du Duero, ils prirent les objets qui leur appartenaient en disant qu'ils avaient été battus et que l'ennemi était à leurs trousses. Leurs paroles trouvèrent créance, d'autant plus qu'ils n'avaient avec eux qu'une partie de leurs troupes, les autres n'ayant pas obéi à leur ordre ou ne l'ayant pas entendu. Une terreur

panique s'empara des esprits. Cherchant leur salut dans une prompte fuite, un grand nombre de soldats coururent vers le Duero; ce que voyant, la garnison de Zamora fit une sortie et sabra plusieurs d'entre eux au moment où ils essayaient de franchir le fleuve. Toutefois les Léonais, arrêtés par le gros de l'armée musulmane qui se trouvait encore sur la rive gauche, ne furent pas en état, ni ce jour-là, ni le lendemain, de rendre décisif l'avantage qu'ils venaient de remporter. Mais la désertion, qui devenait de plus en plus générale parmi les troupes du Mahdî, leur vint en aide. Le Mahdî avait beau dire que Dieu lui avait promis la victoire, on ne le croyait plus, et le troisième jour, quand il se vit abandonné de presque tous ses soldats, lui-même perdit toute espérance. Ne voulant pas survivre à sa honte, il enfonça les éperons dans les flancs de son cheval, se jeta au milieu des ennemis, et trouva la mort qu'il cherchait. Sa tête fut clouée à une porte de Zamora [1].

L'issue de cette campagne augmenta naturellement l'audace des Léonais. Comptant sur l'appui de Tolède et surtout sur la coopération du roi de Navarre, Sancho-le-Grand, qui venait de donner à son pays une importance qu'il n'avait pas eue jusque-là, ils regardaient de plus en plus l'Espagne musulmane comme une proie qui ne pouvait leur échapper. Tout les

1) Ibn-Haiyân, fol. 98 v. — 102 v.; Sampiro, c. 14.

poussait vers le Midi. Pauvres à un tel degré qu'ils échangeaient encore, faute de numéraire, des objets contre d'autres objets [1], et instruits par leurs prêtres, auxquels ils étaient aveuglément dévoués et qu'ils comblaient de dons, à regarder la guerre contre les infidèles comme le plus sûr moyen de conquérir le ciel, ils cherchaient dans l'opulente Andalousie et les biens de ce monde et ceux de l'autre. L'Andalousie échapperait-elle à leur domination? Si elle succombait, le sort des musulmans serait terrible. Fanatiques et cruels, les Léonais donnaient rarement quartier; d'ordinaire, quand ils avaient pris une ville, ils passaient tous les habitants au fil de l'épée. Quant à une tolérance comme celle que les musulmans accordaient aux chrétiens, il ne fallait pas l'attendre d'eux. Que deviendrait d'ailleurs la brillante civilisation arabe, qui se développait de plus en plus, sous la domination de ces barbares qui ne savaient pas lire; qui, quand ils voulaient faire arpenter leurs terres, devaient se servir de Sarrasins [2], et qui, quand ils parlaient d'une *bibliothèque*, entendaient par là l'Ecriture sainte?

On le voit: la tâche qui attendait Abdérame III au commencement de son règne, était belle et grande:

---

1) Charte chez Sota, Escr. 1; autre charte (de l'année 993) dans l'*Esp. sagr.*, t. XIX, p. 383.

2) Charte chez Berganza, t. I, p. 197, col. 2, l. 6.

elle consistait à sauver sa patrie et la civilisation elle-même; mais elle était extrêmement difficile. Le prince avait à conquérir ses propres sujets, et à repousser, d'un côté les barbares du Nord, dont l'insolence s'était accrue au fur et à mesure que l'empire musulman avait faibli, de l'autre les barbares du Midi, qui en un clin d'œil s'étaient emparés d'un vaste Etat et qui croyaient avoir bon marché des Andalous. Abdérame comprit sa mission. Nous avons déjà vu de quelle manière il conquit et pacifia son propre royaume; nous allons voir à présent comment il s'y prit pour faire face aux ennemis du dehors.

II.

Lors même qu'Abdérame III n'aurait pas eu l'intention de tourner ses armes contre les Léonais, ceux-ci l'y auraient forcé, car dans l'année 914, leur roi, l'intrépide Ordoño II, commença les hostilités en mettant à feu et à sang le territoire de Mérida. S'étant emparé de la forteresse d'Alanje, il passa au fil de l'épée tous les défenseurs de la place, et réduisit en servitude leurs femmes et leurs enfants. Alors les habitants de Badajoz s'effrayèrent. Craignant de partager le sort de leurs voisins, ils rassemblèrent une foule d'objets précieux, et, ayant leur prince à leur tête, ils allèrent supplier le roi chrétien de vouloir bien les accepter. Ordoño y consentit; puis, victorieux et regorgeant de butin, il repassa le Tage et le Duero, et, de retour à Léon, il donna à la Vierge une preuve de sa reconnaissance en lui fondant une église [1].

1) Mon. Sil., c. 44, 45; Ibn-Khaldoun, fol. 14 v. J'ai suivi ce dernier auteur pour ce qui concerne la date.

Comme les habitants des districts qu'Ordoño avait pillés n'étaient pas encore rentrés dans l'obéissance, Abdérame, s'il l'avait voulu, aurait pu fermer les yeux sur ce qui s'était passé. Mais telle n'était pas sa manière de voir. Comprenant fort bien qu'il lui fallait conquérir les cœurs de ses sujets rebelles en leur montrant qu'il était en état de les défendre, il résolut de punir le roi de Léon. A cet effet il envoya contre lui, en juillet 916, une armée commandée par Ibn-abî-Abda, le vieux général de son aïeul. L'expédition d'Ibn-abî-Abda, la première depuis celle que le soi-disant Mahdî avait entreprise quinze années auparavant, ne fut à vrai dire qu'une razzia; mais dans cette razzia les musulmans firent un ample butin [1]. L'année suivante, Abdérame, vivement sollicité par les habitants des frontières qui se plaignaient de ce que les Léonais avaient brûlé tous les faubourgs de Talavera (sur le Tage), donna l'ordre à Ibn-abî-Abda de se mettre encore une fois en campagne et d'aller assiéger l'importante forteresse de San Estevan (de Gormaz), que l'on appelait aussi Castro-Moros [2]. L'armée était nombreuse, et elle se composait en partie de mercenaires africains qu'Abdérame avait fait venir de Tanger. Aussi l'expédition promettait d'être heureuse. Etroitement bloquée, la garnison de San

1) Arîb, t. II, p. 176; Ibn-Khaldoun, fol. 14 v.
2) Voyez Arîb, t. II, p. 186, l. 3 et 4.

Estevan fut bientôt réduite à l'extrémité, et elle était déjà sur le point de se rendre, lorsque Ordoño vint à son secours. Il attaqua Ibn-abî-Abda. Malheureusement pour lui, ce général avait dans son armée, non-seulement des soldats de Tanger, mais aussi un grand nombre d'habitants des frontières, et l'on ne pouvait compter ni sur la fidélité ni sur la bravoure de ces hommes, moitié Berbers, moitié Espagnols, qui jetaient les hauts cris quand les Léonais venaient les piller, et qui prétendaient alors que le sultan devait les protéger, mais qui n'aimaient ni à se défendre eux-mêmes, ni à obéir au monarque. Cette fois encore ils se laissèrent battre, et leur retraite précipitée jeta un effroyable désordre dans les rangs de toute l'armée. Voyant que la bataille était perdue, le brave Ibn-abî-Abda aima mieux mourir à son poste que de chercher son salut dans la fuite; plusieurs de ses soldats, qui pensaient comme lui, se rangèrent à ses côtés, et tous succombèrent sans reculer sous les coups des chrétiens. Au rapport des historiens arabes, le reste de l'armée parvint à se rallier et arriva en assez bon ordre sur le territoire musulman; mais les chroniqueurs chrétiens racontent au contraire que la déroute des musulmans fut si complète que partout, depuis le Duero jusqu'à Atienza, les collines, les bois et les champs étaient jonchés de leurs cadavres[1].

---

1) Arîb, t. II, p. 177, 178; Sampiro, c. 17; Mon. Sil., c. 46, 47.

Sans se laisser décourager, Abdérame prit aussitôt des mesures pour réparer ce désastre; mais pendant qu'il faisait des préparatifs pour une nouvelle campagne qui aurait lieu l'année suivante, les affaires d'Afrique captivèrent son attention.

Bien qu'il ne fût pas encore en guerre contre les Fatimides, et que ceux-ci, occupés de la conquête de la Mauritanie, ne lui eussent pas donné des sujets de plainte, il prévoyait cependant que, cette guerre terminée, ils tourneraient aussitôt leurs armes contre l'Espagne. Il regarda donc comme un devoir de secourir la Mauritanie autant que possible, et de faire en sorte que ce pays restât, pour ainsi dire, le boulevard de l'Espagne contre les Fatimides. D'un autre côté, il devait éviter de se mettre trop tôt en guerre ouverte contre cette dynastie, car tant qu'il n'aurait pas dompté l'insurrection dans son propre empire et forcé les chrétiens du Nord à implorer la paix, il risquerait trop s'il s'exposait à une descente des Fatimides sur la côte andalouse. Tout ce qu'il pouvait faire dans les circonstances données, c'était d'encourager et d'aider sous main les princes qui avaient la volonté de se défendre contre les envahisseurs de leur pays.

Déjà dans l'année 917, il eut l'occasion de le faire, alors que le prince de Nécour [1] fut attaqué par

1) Nécour était une ville du Rîf marocain, à cinq lieues de la mer.

les Fatimides. D'origine arabe, la famille de ce prince avait régné sur Nécour et son territoire depuis le temps de la conquête; elle s'était toujours distinguée par son attachement à la religion, et depuis que deux de ses princesses, faites prisonnières par les pirates normands, avaient été rachetées par le sultan Mohammed [1], elle n'avait jamais cessé d'entretenir avec l'Espagne les relations les plus amicales. Un cadet de cette maison, qui, en pieux faqui qu'il était, avait fait quatre fois le pèlerinage de la Mecque, était même venu en Espagne, sous le règne d'Abdallâh, pour y prendre part à la guerre sainte. Attaqué par Ibn-Hafçoun après son débarquement, il était arrivé seul dans le camp du sultan, tous les hommes de son escorte ayant été tués, et à son tour il avait trouvé la mort en combattant contre Daisam, le chef de la province de Todmîr.

Le prince qui régnait sur Nécour lorsque les Fatimides portèrent leurs armes dans la Mauritanie, s'appelait Saîd II. Sommé de se soumettre, il refusa de le faire; mais lui, ou plutôt son poète lauréat, un Espagnol, eut l'imprudence de joindre l'outrage au refus. Il faut savoir qu'au bas de sa sommation le calife avait fait écrire quelques vers, dont le sens était que, si les habitants de Nécour ne voulaient pas se soumettre, il les exterminerait, mais que, s'ils

---

1) Voyez mes *Recherches*, t. II, p. 285, 293, 294.

obéissaient, il ferait régner la justice dans leur pays. Or le poète lauréat, Ahmas de Tolède, répondit à ces vers par ceux-ci:

Tu en as menti, j'en jure par le temple de la Mecque! Non, tu ne sais pas pratiquer la justice, et jamais l'Eternel n'a entendu de ta bouche une parole sincère ou pieuse. Tu n'es qu'un hypocrite, un méréant; prêchant des rustres, tu mutiles la sonna qui doit être la règle de toutes nos actions. Nous mettons notre ambition dans les choses nobles et grandes, parmi lesquelles la religion de Mahomet occupe le premier rang; toi, au contraire, tu mets la tienne dans des choses basses et viles [1]!

Piqué au vif, le calife Obaidallâh envoya aussitôt à Meççâla, le gouverneur de Tâhort, l'ordre d'aller attaquer Nécour. N'ayant point de citadelle qui pût lui offrir un asile, le vieux Saîd II alla à la rencontre de l'ennemi et l'arrêta pendant trois jours; mais, trahi par un de ses capitaines, il mourut enfin sur le champ de bataille avec presque tous les siens (917). Alors Meççâla prit possession de Nécour, où il passa les hommes au fil de l'épée, après quoi il réduisit leurs femmes et leurs enfants en servitude.

Avertis par leur père, trois fils de Saîd avaient eu le temps de s'embarquer et de faire voile vers Malaga. Dès qu'ils furent arrivés dans ce port, Abdéra-

1) Voyez ce que j'ai dit sur le texte et le sens de ces vers, dans les Annales de Gœttingue, année 1858, p. 1091, 1092, en rendant compte de l'Ibn-Khaldoun de M. de Slane.

me III donna les ordres nécessaires afin qu'on leur fît un accueil des plus honorables. En même temps il leur fit dire que s'ils voulaient venir à Cordoue, il serait charmé de les y recevoir, mais qu'il ne voulait les contrarier en rien et que par conséquent ils pouvaient demeurer à Malaga si tel était leur désir. Les princes lui répondirent qu'ils aimaient mieux rester aussi près que possible du théâtre des événements, parce qu'ils espéraient retourner bientôt dans leur patrie. Cette espérance n'était pas trompeuse. Ayant repris la route de Tâhort après avoir passé six mois à Nécour, Meççâla avait confié le commandement de cette dernière ville à un officier ketâmien, nommé Dhaloul. Celui-ci fut abandonné de la plupart de ses soldats, et alors les princes, que leurs partisans tenaient au courant de tout ce qui se passait, équipèrent des vaisseaux et partirent pour Nécour, après avoir arrêté entre eux que la couronne appartiendrait à celui qui y arriverait le premier. Çâlih, le plus jeune des trois, devança ses frères. Les Berbers de la côte le reçurent avec enthousiasme, et, l'ayant proclamé émir, ils marchèrent contre Nécour, où ils massacrèrent Dhaloul et ses soldats. Maître du pays, le prince, Çâlih III, s'empressa d'écrire à Abdérame III pour le remercier de son accueil et pour lui annoncer sa victoire. En même temps il fit proclamer la souveraineté de ce monarque dans toute l'étendue de ses Etats, et de son côté Abdérame lui en-

voya des tentes, des bannières et des armes [1].

Si les affaires de Nécour eussent pu faire oublier à Abdérame qu'il avait encore à venger la déroute de son armée et la mort de l'intrépide Ibn-abî-Abda, dont Ordoño avait fait clouer la tête à la muraille de San Estevan, côte à côte d'une hure de sanglier [2], les chrétiens auraient pris soin de le rappeler à son devoir, car dans le printemps de l'année 918, Ordoño II et son allié, Sancho de Navarre, ravagèrent les environs de Najera et de Tudèle, après quoi Sancho prit le faubourg de Valtierra et brûla la grande mosquée de cette forteresse [3]. Abdérame confia maintenant le commandement de son armée au hâdjib Bedr, et il envoya aux habitants des frontières l'ordre de rejoindre les drapeaux, en les excitant à profiter de cette occasion pour laver la honte dont ils s'étaient couverts l'année précédente. Le 7 juillet on partit de Cordoue, et quand on fut arrivé sur le territoire léonais, on attaqua hardiment l'armée ennemie qui s'était retranchée dans les montagnes. Deux fois, le 13 et le 15 août, on se livra bataille près d'un endroit qui s'appelait Mutonia [4], et deux fois les mu-

1) Arîb, t. I, p. 177, 178; Becrî, p. 94—97 éd. de Slane; Ibn-Adhârî, t. I, p. 178—183; Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbers*, t. I, p. 282—285 du texte.

2) Mon. Sil., c. 47.

3) Arîb, t. II, p. 179.

4) Le texte d'Arîb montre que telle est la véritable leçon, mais on ignore la situation de cet endroit.

sulmans remportèrent une victoire éclatante. Les Léonais, comme leurs propres chroniqueurs l'attestent, durent se consoler en disant avec David que les armes sont journalières [1].

Abdérame avait ainsi réparé la honte de sa défaite; mais ne croyant pas encore les Léonais suffisamment humiliés, et brûlant d'ailleurs du désir d'avoir sa part des lauriers que ses généraux cueillaient dans la guerre contre les infidèles, il prit lui-même le commandement de son armée au commencement de juin 920. Une ruse le rendit maître d'Osma. Le seigneur qui commandait dans cette place lui avait fait les promesses les plus brillantes pour le cas où il voudrait le laisser en repos et porter ses armes d'un autre côté. Abdérame profita de la lâcheté de cet homme. Feignant de prêter l'oreille à ses ouvertures, il se porta vers l'Ebre par la route de Medinaceli; mais prenant tout à coup à gauche et s'acheminant vers le Duero, il envoya en avant un corps de cavalerie avec l'ordre de piller et de ravager les environs d'Osma. Surprise de l'apparition soudaine de l'ennemi, la garnison d'Osma se hâta d'aller chercher un refuge dans les bois et dans les montagnes, de sorte que les musulmans entrèrent dans la forteresse sans coup férir. L'ayant brûlée, ils allèrent attaquer San Estevan de Gormaz. Là aussi ils ne trouvèrent point de résistan-

1) Arîb, t. II, p. 179—181; Sampiro, c. 18.

ce, la garnison ayant pris la fuite à leur approche. La forteresse fut détruite, de même que le château d'Alcubilla qui se trouvait dans son voisinage. Cela fait, les musulmans marchèrent contre Clunia, ville fort ancienne et dont il ne reste aujourd'hui que des ruines, mais importante alors. Il semblait que les Léonais se fussent donné le mot pour ne résister nulle part, car les musulmans trouvèrent Clunia entièrement abandonnée. Ils y détruisirent une grande partie des maisons et des églises.

Cédant aux sollicitations des musulmans de Tudèle, Abdérame résolut alors de tourner ses armes contre Sancho de Navarre. Marchant lentement afin de ne pas trop fatiguer ses troupes, il employa cinq jours pour se porter de Clunia à Tudèle; puis, ayant mis un corps de cavalerie sous les ordres de Mohammed ibn-Lope, le gouverneur de Tudèle, il lui enjoignit d'aller attaquer la forteresse de Carcar, que Sancho avait fait bâtir pour contenir les habitants de Tudèle et les vexer. Les musulmans la trouvèrent abandonnée, de même que Calahorra, d'où Sancho lui-même s'était précipitamment enfui pour aller se jeter dans Arnedo; mais quand ils eurent passé l'Ebre, Sancho vint attaquer leur avant-garde. Le combat s'étant engagé, les musulmans montrèrent qu'ils pouvaient faire autre chose encore que de prendre, de piller et de brûler des forteresses sans défenseurs: ils mirent l'ennemi en pleine déroute et le forcèrent d'aller cher-

cher un refuge dans les montagnes. L'avant-garde avait suffi pour obtenir ce beau succès; Abdérame, qui se tenait au centre, ignorait même qu'elle eût été aux prises avec l'ennemi; les têtes coupées qu'on lui présenta, le lui apprirent.

Battu et hors d'état de résister seul aux musulmans, Sancho demanda et obtint la coopération d'Ordoño. Les deux rois résolurent alors d'attaquer, soit l'avant-garde, soit l'arrière-garde des ennemis, selon que les circonstances le leur permettraient. En attendant, les chrétiens, qui ne quittaient pas les montagnes, se tenaient sur les flancs des colonnes musulmanes qui traversaient les défilés et les vallons. Voulant effrayer leurs adversaires, ils poussaient de temps en temps de grands cris, et profitant de l'avantage que leur donnait le terrain, ils en massacraient parfois quelques-uns. L'armée musulmane se trouvait évidemment dans une situation dangereuse; elle avait affaire à des montagnards agiles et intrépides, qui se souvenaient fort bien du désastre que leurs ancêtres avaient causé à la grande armée de Charlemagne dans la vallée de Roncevaux, et qui guettaient l'occasion pour traiter celle d'Abdérame de la même manière. Le sultan ne s'aveuglait pas sur le péril qui le menaçait, et quand il fut arrivé dans la vallée qui, à cause des joncs qui la couvraient, s'appelait Junquera [1],

1) Entre Estella et Pampelune, ou, plus précisément encore, entre Muez et Salinas de Oro.

il donna l'ordre de faire halte et de dresser les tentes. Alors les chrétiens commirent une faute immense : au lieu de rester sur les montagnes, ils descendirent dans la plaine et acceptèrent audacieusement le combat que les musulmans leur offraient. Ils payèrent leur témérité d'une terrible défaite. Les musulmans les poursuivirent jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit les dérobât à leurs regards, et firent prisonniers plusieurs de leurs chefs, parmi lesquels se trouvaient deux évêques, Hermogius de Tuy et Dulcidius de Salamanque, qui, selon l'usage de cette époque, avaient endossé le harnais de guerre.

Cependant plus de mille chrétiens avaient trouvé un asile dans la forteresse de Muez. Abdérame la cerna, la prit et fit couper la tête à tous les défenseurs de la place.

Détruisant les forteresses et ne trouvant nulle part de la résistance, les musulmans parcoururent la Navarre en vainqueurs, et ils pouvaient se vanter d'avoir tout brûlé dans un espace de dix milles carrés. Le butin qu'ils firent, surtout en vivres, était prodigieux: dans leur camp le blé se vendait presque pour rien, et ne pouvant emporter toutes les provisions dont ils s'étaient emparés, ils furent obligés d'en brûler une grande partie.

Victorieux et couvert de gloire, Abdérame commença sa retraite le 8 septembre. Arrivé à Atienza, il prit congé des soldats des frontières, qui s'étaient

fort bien conduits dans la bataille de Val de Junquera, et auxquels il distribua des présents. Puis il s'achemina vers Cordoue, où il arriva le 24 septembre, après une absence de trois mois [1].

Abdérame avait le droit de se flatter de l'espoir que cette glorieuse campagne ôterait pour longtemps aux chrétiens le désir de faire des incursions sur le territoire musulman; mais il avait affaire à des ennemis qui ne se laissaient pas aisément décourager. Dès l'année 921 [2], Ordoño fit de nouveau une razzia, et s'il fallait en croire un chroniqueur chrétien, qui exagère peut-être les succès remportés alors par ses compatriotes, le roi de Léon se serait même avancé jusqu'à une journée de Cordoue [3]. Deux années après, Ordoño prit Najera [4], tandis que son allié, Sancho de Navarre, se rendait maître de Viguera, ce dont il était si orgueilleux qu'il s'écria avec le prophète: «Je les ai dispersés, je les ai forcés d'aller chercher un refuge dans des royaumes lointains et inconnus [5].»

1) Arîb, t. II, p. 183—189; Ibn-Khaldoun, fol. 13 v., 14 v.; Sampiro, c. 18; Raguel, *Vita vel passio Sancti Pelagii* (collection de Schot, t. IV, p. 348).

2) C'est dans cette année que l'expédition d'Ordoño doit avoir eu lieu, car Sampiro dit qu'en retournant à Zamora, le roi trouva sa femme morte, et d'un autre côté il est certain que la reine mourut dans l'été de 921; voyez *Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 269.

3) Sampiro, c. 18.

4) Sampiro, c. 19.

5) Sancho cite ce texte dans un privilége donné après la prise de Viguera. *Esp. sagr.*, t. XXXIII, p. 466.

La prise de Viguera causa une grande consternation dans l'Espagne musulmane, car on y racontait que tous les défenseurs de la place, parmi lesquels il y en avait qui appartenaient aux plus illustres familles, avaient été massacrés [1]; et lors même qu'Abdérame ne l'aurait pas désiré, il aurait été contraint par l'opinion publique à tirer vengeance de ce désastre. Mais il n'avait pas besoin d'une telle impulsion. Exaspéré et furieux, il ne voulut pas même attendre le retour de la saison où les campagnes commençaient d'ordinaire, et dès le mois d'avril de l'année 924, il quitta Cordoue à la tête de son armée, «afin d'aller venger Dieu et la religion sur la race impure des mécréants,» comme s'exprime un chroniqueur arabe. Le 10 juillet il arriva sur le territoire navarrais; mais la terreur qu'inspirait son nom était si grande, que les ennemis abandonnaient partout leurs forteresses à son approche. Il passa donc par Carcar, Peralta, Falces et Carcastillo, en pillant et brûlant tout ce qui se trouvait sur son passage; puis il s'enfonça dans l'intérieur du pays en se dirigeant vers la capitale. Sancho tenta bien de l'arrêter dans les défilés; mais chaque fois qu'il l'essaya, il fut repoussé avec perte, et Abdérame arriva sans encombre à Pampelune,

1) Ce bruit n'était vrai qu'en partie; quelques nobles, mais en petit nombre, réussirent à se sauver. — Comparez Arîb, t. II, p. 195, avec Ibn-Haiyân, fol. 15 r.

dont les habitants n'avaient pas osé l'attendre. Il fit détruire une foule des maisons de la ville, de même que la cathédrale qui attirait chaque année de nombreux pèlerins. Puis il ordonna de démolir une autre église, que Sancho avait fait bâtir à grands frais sur une montagne du voisinage et pour laquelle il avait une grande vénération. Aussi fit-il des efforts inouïs pour la sauver, mais il n'y réussit pas. Plus tard il ne fut pas plus heureux. Ayant reçu des renforts de la Castille, il attaqua deux fois l'armée musulmane qui avait repris sa marche, et deux fois il fut repoussé avec perte. Les musulmans au contraire perdirent très-peu de soldats dans cette glorieuse campagne, qu'ils appelèrent celle de Pampelune [1].

Le roi de Navarre, naguère si orgueilleux, était maintenant humilié et réduit pour longtemps à l'impuissance. Du côté de Léon, Abdérame n'avait non plus rien à craindre pour le moment. Le brave Ordoño II était déjà mort avant le commencement de la campagne de Pampelune [2]. Son frère Froïla II, qui lui succéda, ne régna qu'une année, pendant laquelle il n'entreprit rien contre les musulmans si ce n'est qu'il fournit quelques renforts à Sancho de Navarre. Après sa mort (925), Sancho et Alphonse, fils d'Or-

1) Arîb, t. II, p. 196—201; Ibn-Khaldoun, fol. 13 v.

2) En 311 de l'Hégire (Arîb, t. II, p. 195), et par conséquent avant le 9 avril 924.

doño II, se disputèrent la couronne. Soutenu par Sancho de Navarre, dont il avait épousé la fille, Alphonse, quatrième du nom, l'emporta. Mais Sancho ne se laissa pas décourager. Ayant rassemblé de nouveau une armée et s'étant fait couronner à Saint-Jacques-de-Compostelle, il vint assiéger Léon, prit cette ville et enleva le trône à son frère (926). Plus tard, en 928, Alphonse reconquit la capitale avec le secours des Navarrais; mais Sancho sut se maintenir en possession de la Galice [1].

Abdérame ne se mêla point de cette longue guerre civile. Laissant les chrétiens s'entr'égorger puisque tel était leur bon plaisir, il profita du répit qu'ils lui donnaient pour écraser presque partout l'insurrection dans ses propres Etats, et maintenant qu'il touchait au but de ses souhaits, il fut d'avis qu'il lui convenait de prendre un autre titre. Les Omaiyades d'Espagne s'étaient contentés jusque-là de celui de sultan, d'émir ou de fils des califes. Croyant que le nom de calife n'appartenait qu'au souverain qui avait les deux villes saintes, la Mecque et Médine, en son pouvoir [2], ils l'avaient laissé aux Abbâsides, tout en les considérant toujours comme leurs ennemis. Mais à présent que les Abbâsides étaient tenus en tutelle par leurs maires du palais, les émirs al-oméra, et que

1) *Voir* mes *Recherches*, t. I, p. 154—163.
2) Ibn-Khordâdbeh, man. d'Oxford, p. 90.

leur pouvoir ne s'étendait plus que sur Bagdad et son territoire, les gouverneurs des provinces s'étant rendus indépendants, il n'y avait plus de raison qui pût empêcher les Omaiyades de prendre une qualification dont ils avaient besoin pour imposer du respect à leurs sujets et surtout aux peuplades africaines. Abdérame ordonna donc, dans l'année 929, qu'à partir du vendredi 16 janvier, on lui donnât dans les prières et dans les actes publics les titres de calife, de commandeur des croyants et de défenseur de la foi (*an-nâcir lidîni'llâh*) [1].

En même temps il porta toute son attention sur l'Afrique. Il entama une négociation avec Mohammed ibn-Khazer, le chef de la tribu berbère de Maghrâwa, qui avait déjà mis en fuite les troupes des Fatimides et tué leur général Meççâla de sa propre main. L'alliance contractée, Mohammed ibn-Khazer expulsa les Fatimides du Maghrib central, (c'est-à-dire des provinces actuelles d'Alger et d'Oran), et fit reconnaître dans cette contrée la souveraineté du monarque espagnol. Ce dernier réussit aussi à détacher du parti des Fatimides le vaillant chef des Micnésa, Ibn-abî-'l-Afia, qui jusque-là avait été leur plus solide appui, et comme il sentait le besoin d'avoir une forteresse sur la côte d'Afrique, il se fit céder Ceuta (931).

1) Arîb, t. II, p. 211, 212; Ibn-Adhârî, t. II, p. 162.

Les chrétiens du Nord semblaient avoir pris à tâche de laisser au calife tout le loisir nécessaire, afin qu'il pût se vouer tout entier aux affaires africaines. Leur première guerre civile étant terminée par la mort de Sancho, arrivée en 929, ils en commencèrent une autre en 931. Dans cette année, Alphonse IV, plongé dans la désolation par la mort de sa femme [1], abdiqua la couronne en faveur de son frère Ramire, deuxième du nom, et prit le froc dans le cloître de Sahagun; mais bientôt après, s'apercevant qu'il n'était pas fait pour la monotonie de la vie monastique, il quitta son cloître et se fit proclamer roi à Simancas. Ce fut, aux yeux des prêtres, un énorme scandale; aussi menacèrent-ils Alphonse des tourments de l'enfer s'il ne reprenait pas l'habit monacal. Il le fit enfin; mais d'un caractère faible et variable, il s'en repentit aussitôt et jeta pour la seconde fois le froc aux orties. Profitant de l'absence de Ramire II, qui était allé secourir Tolède [2], investie alors par les troupes du calife, il se présenta devant Léon et se rendit maître de cette ville. Ramire revint en toute hâte, assiégea Léon à son tour, et s'en empara; puis, voulant mettre son frère hors d'état de lui disputer dorénavant la couronne, il lui fit crever les yeux, ainsi qu'à ses trois cousins germains, les fils

1) Voyez *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 241.
2) Comparez Arîb, t. II, p. 220.

de Froïla II, qui avaient pris part à cette révolte (932)[1].

Pour Abdérame tout changea de face alors. Le temps où il n'avait pas à se préoccuper du royaume de Léon était passé. Belliqueux autant que brave, Ramire nourrissait contre les musulmans une haine farouche et implacable. Son premier soin fut de secourir Tolède, cette fière république, qui, seule dans toute l'Espagne musulmane, bravait encore les armes du calife, et qui avait été jusque-là l'alliée fidèle et le bouclier du royaume de Léon. Il se mit donc en campagne, et comme Madrid se trouvait sur sa route, il attaqua cette cité et la prit[2]. Cependant il ne réussit pas à sauver Tolède. Une partie de l'armée qui assiégeait cette ville étant allée à sa rencontre, il fut obligé de rebrousser chemin et d'abandonner Tolède à son sort[3]. Ayant ainsi perdu sa dernière espérance, la ville, comme nous l'avons vu dans le livre précédent, ne tarda pas à se rendre. L'année suivante (933), Ramire fut plus heureux. Informé par Ferdinand Gonzalez, le comte de Castille, que l'armée musulmane menaçait Osma, il alla à la rencontre de l'ennemi et le mit en déroute[4]. Abdérame prit sa revanche en 934. Il aurait voulu

1) Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 164—166.
2) Sampiro, c. 22.
3) Arib, t. II, p. 222.
4) Sampiro, c. 22.

que les plaines autour d'Osma, qui naguère avaient été témoins d'une défaite, fussent maintenant témoins d'une victoire; mais il essaya en vain de faire sortir Ramire de la forteresse; le roi de Léon jugea prudent de ne point accepter la bataille que les musulmans lui offraient. Ayant alors laissé devant Osma un corps chargé de l'investir, Abdérame continua sa marche vers le nord. En route, mainte cruauté fut commise, surtout par les régiments africains, qui, en pays ennemi, ne respectaient rien. Près de Burgos, ils massacrèrent tous les moines de Saint-Pierre-de-Cardègne, au nombre de deux cents[1]. Burgos, la capitale de la Castille, fut détruite. Un grand nombre de forteresses eurent le même sort[2].

Quelque temps après, toutefois, les affaires prirent dans le Nord un aspect fort menaçant. Une ligue formidable s'y forma contre le calife, et le gouverneur de Saragosse, Mohammed ibn-Hâchim le Todjîbite, en était le plus ardent promoteur.

Les Beni-Hâchim, qui habitaient l'Aragon depuis le temps de la conquête, avaient rendu d'utiles services au sultan Mohammed à l'époque où les Beni-Casî étaient encore tout-puissants dans cette province, et depuis plus de quarante ans la dignité de gouverneur ou de vice-roi de la Frontière supérieure

1) Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 166—170.
2) Ibn-Khaldoun, fol. 15 r.

était héréditaire dans leur famille. Elle était à peu près la seule à laquelle Abdérame III, qui avait enlevé toute influence à la noblesse arabe, eût laissé son éclat et sa haute position. Toutefois, Mohammed ibn-Hâchim n'était pas content du calife, et soit qu'il eût à cœur de venger les injures de sa caste, soit qu'il ne vît dans la bienveillance d'Abdérame à son égard qu'un calcul dicté par la peur, soit enfin qu'il rêvât un trône pour lui et ses enfants, il s'était mis à négocier avec le roi de Léon, et lui avait promis que, s'il voulait l'aider contre le calife, il le reconnaîtrait pour son suzerain. Ramire avait prêté l'oreille à ses ouvertures, et pendant la campagne de 934, Mohammed s'était mis en rébellion ouverte en refusant de se joindre à l'armée musulmane. Trois années plus tard, il reconnut la suzeraineté de Ramire. Quelques-uns de ses généraux refusèrent de le suivre sur la route de la trahison et rompirent avec lui; mais alors Ramire arriva avec ses troupes dans la province, assiégea et prit les forteresses qui tenaient encore pour le calife, et les livra à Mohammed. Cela fait, Ramire et Mohammed conclurent une alliance avec la Navarre, où régnait alors Garcia, sous la tutelle de sa mère Tota, la veuve de Sancho-le-Grand.

Ainsi tout le Nord était ligué contre le calife. Le danger, qui semblait conjuré naguère, renaissait. Le calife y fit face avec son énergie habituelle.

S'étant mis à la tête de son armée dans l'année

937, il marcha d'abord contre Calatayud, où commandait Motarrif, un parent de Mohammed, et dont la garnison se composait en partie de chrétiens de l'Alava, envoyés par Ramire. Motarrif fut tué dans la première escarmouche. Son frère Hacam lui succéda dans le commandement; mais ayant été obligé d'évacuer la ville et de se retirer dans la citadelle, il se mit à traiter, et, ayant stipulé une amnistie pour lui et pour ses soldats musulmans, il livra la citadelle au calife. Les Alavais, qui n'étaient pas compris dans la capitulation, furent passés au fil de l'épée [1].

Après ce premier succès, Abdérame s'empara d'une trentaine de châteaux; puis il tourna ses armes tantôt contre la Navarre, tantôt contre Saragosse. Il fit assiéger cette ville par un prince du sang, le général en chef de la cavalerie Ahmed ibn-Ishâc, auquel il venait de conférer le titre de gouverneur de la Frontière supérieure; mais ce général ne tarda pas à lui donner de graves sujets de plainte.

Bien qu'ils eussent longtemps mené à Séville une vie obscure et pauvre, qu'ils eussent fait des mésalliances, et qu'il n'y eût entre eux et lui qu'une parenté fort éloignée, Abdérame n'avait pas rougi cependant de reconnaître les Beni-Ishâc comme des membres de sa famille et il les avait comblés de fa-

---

1) Voyez les citations dans mes *Recherches*, t. I, p. 232, 233.

veurs. Toutefois, ils n'étaient pas contents de leur position. Leur ambition ne connaissait pas de bornes; Ahmed, alors le chef de sa famille, ne prétendait à rien moins qu'à être nommé héritier présomptif de la couronne, et maintenant qu'il conduisait le siége de Saragosse avec une mollesse et une lenteur dont le calife s'indignait et s'irritait, il eut l'audace de lui écrire pour lui présenter sa demande. Le calife fut blessé à un tel point de cette insolence, que dans sa colère il lui répondit en ces termes:

« Ne voulant faire que ce qui te fût agréable, nous t'avons traité jusqu'ici avec une bienveillance extrême; mais nous sommes convaincu à présent qu'il est impossible de changer ton caractère. Ce qui te convient, c'est la pauvreté, car n'ayant pas connu auparavant la richesse, elle t'a rempli d'un insupportable orgueil. Ton père n'était-il pas un des moindres cavaliers d'Ibn-Haddjâdj, et est-ce que tu as oublié qu'à Séville tu n'étais toi-même qu'un marchand d'ânes? Nous avons pris ta famille sous notre protection dès qu'elle l'eut implorée; nous l'avons secourue, nous l'avons rendue riche et puissante, nous avons conféré à feu ton père la dignité de vizir [1], à toi-même celle de général de toute notre cavalerie et de gouverneur de la plus grande de nos provinces frontières. Et cependant tu as méprisé nos

1) En 915 ou dans l'année suivante. Arîb, t. II, p. 175.

ordres, tu as négligé de prendre à cœur nos intérêts, et pour combler la mesure, tu nous demandes maintenant que nous te nommions notre héritier. Quels mérites, quels titres de noblesse peux-tu faire valoir? Ah! c'est bien à toi et à ta famille qu'on peut appliquer ces vers bien connus:

Vous êtes des hommes de rien, vous autres, et le lin ne doit pas se comparer à la soie! Si vous êtes Coraichites, comme vous l'assurez, prenez alors vos femmes dans cette illustre tribu; mais si au contraire vous n'êtes que des Coptes, vos prétentions sont d'un parfait ridicule.

« Ta mère n'était-elle pas la sorcière Hamdouna? Ton père n'était-il pas un simple soldat? Ton aïeul n'était-il pas portier dans la maison de Hauthara ibn-Abbâs? Ne faisait-il pas du cordage et de la natte sous le portique de ce seigneur?... Que Dieu te maudisse, toi et ceux qui nous ont tendu un piége en nous conseillant de te prendre à notre service! Infâme, lépreux, fils d'un chien et d'une chienne, viens t'humilier à nos pieds! »

Ayant donc été déposé de la manière la plus infamante, Ahmed, secondé par son frère Omaiya, se mit à comploter. Le calife découvrit leurs intrigues et les exila. Alors Omaiya s'empara de Santarem, y leva l'étendard de la révolte, et se mit en relation avec le roi de Léon, auquel il rendit d'utiles services en lui indiquant les endroits où l'empire musul-

man pouvait être attaqué avec succès; mais un jour qu'il était sorti de la ville, un de ses officiers y rétablit l'autorité du souverain. Omaiya se rendit alors auprès de Ramire. Son frère continuait à intriguer et à conspirer avec une infatigable ardeur. Il avait formé le projet de livrer l'Espagne aux Fatimides et il s'était mis en relation avec cette cour. Abdérame le déjoua. Il le fit arrêter, condamner comme chiite, et exécuter [1].

Sur ces entrefaites, le calife triomphait dans le Nord. Assiégé dans Saragosse, Mohammed capitula, et comme c'était, après le monarque, l'homme le plus puissant et le plus considéré de l'Etat, Abdérame jugea prudent de lui pardonner et de lui laisser son poste. De son côté, la reine Tota, après avoir essuyé revers sur revers, vint demander grâce au calife et le reconnut comme suzerain de la Navarre [2], de sorte qu'à l'exception du royaume de Léon et d'une partie de la Catalogne, toute l'Espagne s'était humiliée devant Abdérame.

---

1) Ibn-Khaldoun, fol. 13 r.; *Akhbâr madjmoua*, fol. 114 r. et v.; Masoudî, dans mes *Recherches*, t. I, p. 182.

2) Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, Appendice, n° XI, et man., fol. 15 r., l. 15 et 16.

III.

Les vingt-sept premières années du règne d'Abdérame III n'avaient été qu'une suite de succès; mais la fortune est capricieuse, et le temps des revers était enfin arrivé.

Un grand changement s'était fait dans le royaume. La noblesse, qui naguère était tout, n'était plus rien: le pouvoir royal l'avait écrasée. Abdérame la détestait; il ne comprenait pas qu'un monarque pût laisser aux grands une certaine influence et un certain pouvoir. « Votre roi est un prince sage et habile, j'en conviens volontiers, dit-il un jour à l'ambassadeur qu'Otton Ier lui avait envoyé; cependant il y a dans sa politique une chose qui ne me plaît pas: c'est qu'au lieu de retenir dans ses mains l'autorité tout entière, il en laisse une partie à ses vassaux. Il leur abandonne même ses provinces, croyant se les attacher par là. C'est une grande faute. La condescendance envers les grands ne peut avoir d'autre effet

que d'alimenter leur orgueil et leur penchant pour la rébellion [1] ».

Le calife à coup sûr ne tomba point dans la faute qu'il reprochait au roi d'Allemagne, mais il tomba dans une autre non moins grave: il ne ménagea pas assez la susceptibilité des grands. Gouvernant par lui-même (depuis 932 il n'avait plus de hâdjib ou premier ministre [2]), il donna presque tous les emplois à des hommes de basse extraction, à des affranchis, à des étrangers, à des esclaves, à des hommes enfin qui dépendaient entièrement de lui et qui dans ses mains étaient des instruments souples et dociles. Ceux auxquels on donnait le nom de Slaves, jouissaient surtout de sa confiance; c'est de son règne que date l'influence de ce corps, qui était destiné à jouer un rôle important dans l'Espagne arabe et sur lequel nous devons entrer ici dans quelques détails.

Dans l'origine, le nom de Slaves s'appliquait aux prisonniers que les peuples germaniques avaient faits dans leurs guerres contre les nations slaves, et qu'ils vendaient aux Sarrasins d'Espagne [3]; mais par laps de temps, quand on eut commencé à comprendre sous le nom de Slaves une foule de peuples qui ap-

---

1) *Vita Johannis Gorziensis*, c. 136.
2) Ibn-al-Abbâr, p. 124, l. 8 et 9.
3) Maccarî, t. I, p. 92.

partenaient à d'autres races [1], on donna ce nom à tous les étrangers qui servaient dans le harem ou dans l'armée, quelle que fût leur origine. D'après le témoignage formel d'un voyageur arabe du X[e] siècle, les Slaves que le calife d'Espagne avait à son service, étaient des Galiciens, des Francs (des Français et des Allemands), des Lombards, des Calabrais et des personnes originaires de la côte septentrionale de la mer Noire [2]. Quelques-uns d'entre eux avaient été faits prisonniers par les pirates andalous; d'autres avaient été achetés dans les ports de l'Italie, car les juifs, spéculant sur la misère des peuples, se faisaient vendre des enfants de l'un et de l'autre sexe, et les conduisaient dans les ports de mer, où des navires grecs et vénitiens venaient les chercher, pour les transporter chez les Sarrasins. D'autres encore, à savoir les eunuques destinés au service du harem, arrivaient de France, où il y avait de grandes manufactures d'eunuques, dirigées par des juifs. Celle de Verdun était très-renommée [3], et l'on en trouvait d'autres dans le Midi [4].

---

1) Voyez Ibn-Haucal, man. de Leyde, p. 39. Les chroniqueurs de Cordoue donnent à Otton I[er] le titre de *roi des Slaves;* voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 234, Maccarî, t. I, p. 235.

2) Ibn-Haucal, p. 39.

3) Liudprand, *Antapodosis*, L. VI, c. 6.

4) Ibn-Haucal, p. 39; Maccarî, t. I, p. 92. Comparez Reinaud, *Invasions des Sarrasins en France*, p. 233 et suiv.

Comme la plupart de ces captifs étaient encore en bas âge quand ils arrivaient en Espagne, ils adoptaient facilement la religion, la langue et les mœurs de leurs maîtres. Plusieurs d'entre eux recevaient une éducation soignée, de sorte que plus tard ils aimaient à se former des bibliothèques et à composer des vers. Ces Slaves lettrés étaient même en si grand nombre, qu'un d'entre eux, un certain Habîb, put consacrer tout un livre à leurs poésies et à leurs aventures [1].

Les Slaves avaient toujours été nombreux à la cour ou dans l'armée des émirs de Cordoue; mais jamais ils ne l'avaient été autant que sous Abdérame III. Leur nombre s'élevait alors à 3750 selon les uns, à 6087 selon les autres; quelques-uns le portent même à 15750 [2]. Peut-être ces chiffres se rapportent-ils à des époques différentes du règne d'Abdérame, car il est certain que ce prince augmentait sans cesse le nombre de ses Slaves. Esclaves eux-mêmes, ils avaient cependant d'autres esclaves à leur service, et possédaient des terres fort étendues. Abdérame les investit des fonctions militaires et civiles les plus importantes, et dans sa haine de l'aristocratie, il força les gens de haut parage, qui comptaient les héros du Désert parmi leurs

1) Maccarî, t. II, p. 57.
2) Maccarî, t. I, p. 372, 373.

ancêtres, à s'humilier devant ces parvenus qu'ils méprisaient souverainement.

Les nobles étaient donc fort mécontents du calife, lorsque celui-ci conçut le projet d'entreprendre contre le roi de Léon une expédition plus importante encore que celles qu'il avait faites auparavant. Il fit à cet effet des frais immenses, appela cent mille hommes sous les drapeaux, et comme il se tenait assuré de remporter une victoire éclatante et décisive, il donna d'avance à l'expédition qu'il allait entreprendre le nom de *campagne de la puissance suprême.* Malheureusement pour lui, il nomma un Slave, Nadjda, général en chef de l'armée. Ce choix mit le comble à l'irritation des officiers arabes. Ils jurèrent dans leur fureur que le calife expierait par une honteuse déroute son mépris de la vieille noblesse.

Dans l'année 939, l'armée se mit en campagne en prenant la route de Simancas. Ramire II et son alliée Tota, la reine régente de Navarre, vinrent à sa rencontre, et le 5 août le combat s'engagea. Les officiers arabes se laissèrent battre et se retirèrent; mais il arriva ce que probablement ils n'avaient pas prévu. Les Léonais se mirent à poursuivre les musulmans. Arrivés près de la ville d'Alhandega, au sud de Salamanque, sur les bords du Tormès, ces derniers se rallièrent et firent face à l'ennemi; mais ils furent complétement battus, et le calife lui-même échappa à peine aux épées des chrétiens. Après Al-

handega, ce ne fut plus une retraite, ce fut une déroute. Plus d'ordre, de discipline; on quittait ses rangs, on criait sauve qui peut! Fantassins et cavaliers avançaient pêle-mêle; les soldats et les officiers jonchaient le chemin; des régiments entiers disparaissaient.

La complète et éclatante victoire remportée par Ramire eut partout un grand retentissement. On en parla au fond de l'Allemagne aussi bien que dans les pays les plus reculés de l'Orient, mais avec des sensations bien différentes. Ici l'on s'en réjouissait, ailleurs on s'en affligeait; les uns y voyaient un sûr garant du triomphe de leur foi, les autres, une cause de sérieuses alarmes.

Le calife lui-même était fort abattu. Son général Nadjda avait été tué [1]; le vice-roi de Saragosse, Mohammed ibn-Hâchim, qui avait été fait prisonnier dans la première bataille, celle de Simancas, gémissait dans un cachot de Léon [2]; son armée était anéantie; lui-même, enfin, n'avait échappé à la captivité ou à la mort que par miracle, et pendant sa fuite il n'avait eu autour de lui que quarante-neuf hommes. Tout cela avait fait une telle impression sur son esprit, que dans la suite il n'accompagna plus

1) Dans la suite, du moins, il n'est plus question de lui.

2) Le calife fit tout ce qu'il pouvait pour le faire relâcher, mais Mohammed ne recouvra la liberté qu'au bout de deux ans.

son armée quand elle se mettait en campagne[1].

Heureusement pour le calife, une guerre civile qui éclata parmi les chrétiens, empêcha Ramire de profiter de l'avantage qu'il avait remporté.

La Castille aspirait à se séparer du royaume de Léon. Déjà sous le règne d'Ordoño II, le père de Ramire, elle s'était mise en rébellion ouverte. Le roi annonça alors qu'afin de terminer le différend à l'amiable, il tiendrait un plaid[2] à Tejiare ou Teliare, sur les bords du Carrion, rivière qui séparait Léon de la Castille, et il invita les quatre comtes castillans à y assister. Ils vinrent, mais le roi les fit arrêter et décapiter. Les Léonais, tout en avouant que cette manière de se faire justice, était un peu irrégulière, admiraient la sagesse du roi[3]; mais les Castillans en jugeaient autrement. Privés de leurs chefs, ils étaient pour le moment réduits à l'impuissance; mais ils appelaient de tous leurs vœux l'heure où ils auraient à leur tête un homme qui fût en état de les venger des perfides Léonais.

Cette heure si impatiemment attendue allait sonner

---

1) Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 171—186.

2) Dans Sampiro (c. 19) il faut lire *placitum* au lieu de *palatium*, comme porte l'édition de Florez. La bonne leçon se trouve dans le man. de Leyde (fonds Vossius, n° 91). Lucas de Tuy (p. 92) emploie ici le mot *juncta* (aujourd'hui *junta* en espagnol), qui est à peu près l'équivalent de *placitum*. Cf. *Esp. sagr.*, t. XIX, p. 383 med.

3) Voyez Sampiro, c. 19.

enfin. La Castille trouverait un vengeur dans son comte Ferdinand Gonzalez, qui est devenu l'un des héros favoris des poètes du moyen âge, et dont aujourd'hui encore les Castillans ne prononcent le nom qu'avec un profond respect.

Tant que les redoutables armées d'Abdérame III brûlaient ses cloîtres, ses forteresses et jusqu'à sa capitale, Ferdinand, *l'excellent comte*, comme on l'appelait [1], n'avait pu songer à affranchir sa patrie; mais à présent que l'on n'avait plus rien à craindre du côté des Arabes, il crut le moment venu pour remplir la tâche qu'il considérait comme la sienne. Il déclara la guerre au roi [2]. Le calife en profita pour réorganiser son armée, et dès le mois de novembre de l'année 940, il fut en état de faire ravager les frontières de Léon par le gouverneur de Badajoz [3], Ahmed ibn-Yila [4].

Vers la même époque, la fortune semblait vouloir le dédommager en Afrique du désastre qui l'avait frappé en Espagne.

Jusque-là Abdérame avait sans doute obtenu de beaux succès en Afrique; mais la médaille avait eu son revers. De temps en temps ses vassaux s'étaient

1) Egregius comes. Voyez Berganza, t. I, p. 215.
2) Sampiro, c. 23.
3) Voyez Ibn-al-Abbâr, p. 140.
4) Ibn-Adhârî, t. II, p. 226.

laissé battre; les tentatives qu'il avait faites pour mettre de l'ensemble dans leurs opérations, n'avaient pas toujours été couronnées du succès; quelquefois, enfin, il n'avait pas été à même de les empêcher de se combattre entre eux; mais il avait du moins réussi à occuper les Fatimides en Afrique, il les avait mis hors d'état de débarquer sur les côtes d'Espagne, et c'était, au bout du compte, tout ce qu'il voulait. Il semblait maintenant sur le point d'obtenir bien davantage.

Un ennemi plus redoutable que tous leurs autres adversaires pris ensemble, avait levé contre les Fatimides l'étendard de la révolte. C'était Abou-Yézîd, de la tribu berbère d'Iforen. Fils d'un marchand, il avait fréquenté dans sa jeunesse des docteurs de la secte des non-conformistes, qui en Afrique comptait encore un nombre immense d'adhérents. Plus tard, quand la mort de son père l'eut réduit à l'indigence, il avait gagné son pain en enseignant à lire aux enfants. De maître d'école, il devint missionnaire à l'instar du fondateur de l'empire des Fatimides, souleva les Berbers au nom de la vraie religion et de la liberté, et leur promit un gouvernement républicain aussitôt qu'ils auraient pris Cairawân, la capitale. Ses succès furent aussi miraculeux que ceux de ses ennemis l'avaient été quelques années auparavant. Les armées des Fatimides fondaient comme la neige au printemps devant cet homme petit, laid, vêtu de bu-

re et monté sur un âne gris. Les Sonnites, profondément blessés par les blasphèmes et l'intolérance des Fatimides, accouraient en foule sous ses drapeaux; même leurs faquis et leurs ermites prenaient les armes pour faire triompher le chef des non-conformistes. Celui-ci semblait avoir pris à tâche de justifier l'espoir qu'ils mettaient dans sa tolérance. Lorsque, dans l'année 944, il fit son entrée dans la capitale, il appela les bénédictions du ciel sur les deux premiers califes, que les Fatimides avaient fait maudire, et invita les habitants de la ville à se conformer au rit de Mâlic, que les Fatimides avaient proscrit. Les Sonnites respiraient enfin. Ils pouvaient de nouveau faire des processions, avec des drapeaux et des tambours, jouissance dont ils avaient été privés pendant bien des années, et Abou-Yézîd, qui, dans ces occasions solennelles, les conduisait lui-même, leur donna encore une autre preuve de sa tolérance: il conclut une alliance avec le calife d'Espagne, et, lui ayant envoyé des ambassadeurs, il le reconnut, sinon pour le chef temporel, du moins pour le chef spirituel des vastes domaines qu'il venait de conquérir [1].

Les Fatimides semblaient perdus. Tandis que leur

---

1) Plusieurs chroniqueurs ont donné des renseignements tout à fait faux sur le premier séjour d'Abou-Yézîd à Cairawân. J'ai suivi Ibn-Sadoun (*apud* Ibn-Adhârî, t. I, p. 224—226), auteur presque contemporain et dont le récit circonstancié porte un cachet de vraisemblance que les autres n'ont pas.

calife Câyim, fils et successeur d'Obaidallâh, était étroitement bloqué dans Mahdia par le formidable Abou-Yézîd, le calife d'Espagne lui enlevait, au moyen de ses vassaux africains, presque tout le nord-ouest, et lui suscitait partout des ennemis. Il conclut une alliance avec le roi d'Italie, Hugues de Provence, qui avait à venger le désastre de Gênes, ville qu'un amiral fatimide avait pillée; il en conclut une autre avec l'empereur de Constantinople, qui brûlait du désir d'enlever la Sicile à Câyim [1].

En un clin d'œil tout changea de face. Enivré de ses triomphes, Abou-Yézîd eut une bouffée d'orgueil; non content de la réalité du pouvoir et oubliant à quels moyens il le devait, il voulut aussi en posséder l'apparence et la vaine pompe: il échangea son manteau de bure contre une robe de soie, son âne gris contre un superbe cheval. Cette imprudence le perdit. Blessés dans leurs convictions égalitaires et républicaines, la plupart de ses partisans l'abandonnèrent, les uns pour retourner dans leurs demeures, les autres pour passer à l'ennemi. Averti par l'expérience, Abou-Yézîd renonça aux habitudes de luxe qu'il avait contractées, et reprit, avec le manteau de bure, sa vie simple et rude d'autrefois. Mais il était trop tard; le prestige qui l'entourait naguère, avait dis-

1) Cf. Kairaouânî, *Histoire de l'Afrique*, p. 104, trad. Pellissier et Rémusat.

paru. Peut-être eût-il pu compter encore sur les Sonnites, si, dans un moment de fanatisme farouche, il ne les eût pas désabusés sur sa feinte tolérance. La veille d'un combat, il avait ordonné à ses guerriers d'abandonner les soldats de Cairawân, leurs frères d'armes, à la fureur des soldats fatimides. Cet ordre perfide n'avait été que trop bien obéi. Dès lors les Sonnites l'avaient pris en horreur; tyran pour tyran et hérésiarque pour hérésiarque, ils préféraient le calife fatimide, d'autant plus qu'al-Mançour, qui venait de succéder à son père, valait un peu mieux que ses prédécesseurs. Forcé de lever le siége de Mahdia, Abou-Yézîd arriva à Cairawân, où il n'échappa qu'avec peine à un complot que les habitants avaient ourdi contre lui. Longtemps traqué par les soldats fatimides, il tomba enfin entre leurs mains criblé de blessures. Il fut mis dans une cage de fer, et quand il fut mort (947), sa peau fut empaillée, portée à travers les rues de Cairawân, et pendue aux remparts de Mahdia, où elle resta jusqu'à ce que les vents en eussent dispersé les lambeaux [1].

La ruine des non-conformistes fut pour Abdérame III un échec presque aussi grave que l'avaient été les déroutes de Simancas et d'Alhandega. Dans l'Ouest, les Fatimides regagnèrent rapidement le terrain qu'ils

---

1) Voyez sur Abou-Yézîd, Ibn-Adhârî, Ibn-Khaldoun, Kairaouânî Aboulfeda etc.

avaient perdu, et forcèrent les vassaux d'Abdérame à aller chercher un asile à la cour de Cordoue.

Dans le Nord, au contraire, tout allait selon les souhaits d'Abdérame, ce qui revient à dire que le pays était sans cesse en proie à une violente discorde. La guerre, comme nous l'avons vu, avait éclaté entre Ramire II et Ferdinand Gonzalez. La fortune avait favorisé le premier. Ayant surpris son ennemi, il l'avait fait jeter dans un cachot de Léon [1]; puis il avait donné le comté de Castille, d'abord au Léonais Assur Fernandez, comte de Monzon [2], ensuite à son propre fils Sancho [3], et il s'était même approprié les biens allodiaux de Ferdinand. Il est vrai qu'il ne les garda pas tous pour lui-même. Voulant se rendre populaire, il en donna quelques-uns aux chevaliers et aux ecclésiastiques les plus influents de la province [4]. Cependant il n'atteignit pas son but. Tout en profitant de la libéralité du roi, les Castillans restèrent attachés de cœur et d'âme à leur ancien comte. Celui que le roi leur avait donné, n'était à leurs yeux qu'un intrus. Dans les actes de vente, de donation

---

1) Sampiro, c. 23.

2) Voyez la charte publiée par Berganza, t. II, Escr. 32, et Risco, *Historia de Leon*, t. I, p. 211.

3) Voyez les chartes publiées par Berganza, t. II.

4) Il donna, par exemple, le verger du comte au cloître de Cardègne. Voyez la charte du 23 août 944, chez Berganza, t. II, Escr. 34.

etc., où l'on notait, après la date, le nom du roi et celui du comte, ils nommaient quelquefois le comte que le roi leur avait imposé; mais ils le faisaient seulement quand ils ne pouvaient agir autrement, c'est-à-dire quand l'autorité avait l'œil sur eux; ordinairement ils nommaient Ferdinand Gonzalez [1]. Ils montrèrent encore d'une autre façon l'amour qu'ils lui avaient voué. Ayant fait une statue à son image, ils rendirent l'hommage à ce bloc de pierre [2]. Puis, quand ils commencèrent à s'impatienter de la longue captivité [3] de Ferdinand, ils prirent une résolution hardie; mais ici il faut laisser parler une belle et ancienne romance [4]:

Tous ont juré d'une seule voix de ne point retourner en Castille sans le comte, leur seigneur.

Son image de pierre, ils l'ont placée sur un char, bien résolus à ne point retourner à moins qu'il ne retourne avec eux.

Ils ont juré en élevant la main, que quiconque quitterait les rangs serait tenu pour traître.

L'hommage rendu, ils placèrent la bannière du comte à côté de la statue, et tous, depuis les jeunes gens jusqu'aux vieillards, ont baisé la main à l'image.

Ils ont laissé déserts Burgos et les endroits d'alentour; il n'y reste que des femmes et de petits enfants.

---

1) Voyez les chartes publiées par Berganza.

2) *Cronica rimada*, p. 2 (dans les *Wiener Jahrbücher*, Anzeige-Blatt du tome CXVI).

3) Cf. Sampiro, c. 23.

4) „Juramento llevan hecho."

Intimidé par l'approche des Castillans, le roi céda enfin. Il rendit la liberté à Ferdinand, mais il ne le fit qu'après lui avoir imposé des conditions bien humiliantes et bien dures: Ferdinand avait été forcé de jurer fidélité et obéissance; il avait dû renoncer à tous ses biens et s'engager à donner sa fille Urraque en mariage à Ordoño, le fils aîné du roi [1]. A ce prix il fut libre; mais il était naturel que dorénavant il ne voulût plus prêter l'appui de son bras à un roi qui lui avait fait signer un tel traité. Les Castillans, qui n'avaient pas réussi à faire réintégrer dans la possession du comté celui qu'ils continuaient à appeler leur seigneur, n'étaient pas mieux disposés. Ramire II avait donc perdu l'appui de son plus vaillant capitaine et la coopération de ses plus braves sujets. De là son impuissance. Il laissa les musulmans faire une razzia en 944, et deux autres en 947 [2]; il ne les empêcha pas de rebâtir et de fortifier la ville de Medinaceli, qui devint dès lors le boulevard de l'empire arabe contre la Castille [3]. Le vainqueur de Simancas et d'Alhandega se tenait tout au plus sur la défensive. Ce ne fut que dans l'année 950 qu'il envahit de nouveau le territoire musulman, et alors il remporta une victoire près de

1) Sampiro, c. 23.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 226, 227, 230.
3) Ibn-Adhârî, t. II, p. 229, 230.

Talavera [1]; mais ce fut son dernier triomphe: dans le mois de janvier de l'année suivante [2] il avait déjà cessé de vivre.

Après sa mort, une guerre de succession éclata. Marié deux fois, Ramire avait eu de sa première femme, une Galicienne, un fils nommé Ordoño, et de sa seconde, Urraque, la sœur de Garcia de Navarre, un autre fils nommé Sancho [3]. En sa qualité d'aîné, Ordoño prétendait naturellement au trône; mais Sancho, qui comptait avec raison sur l'appui des Navarrais, y prétendait également, et il tâcha d'attirer dans son parti Ferdinand Gonzalez et les Castillans. Dans les circonstances données, le choix entre les deux compétiteurs n'était pas difficile pour Ferdinand. Ordoño, il est vrai, était son gendre; mais comment l'était-il devenu? Par une odieuse contrainte. Sa sympathie pour Ordoño ne pouvait donc pas être bien vive. Tout, au contraire, l'attirait vers Sancho, les liens du sang aussi bien que son intérêt. Sancho était son neveu [4]; il avait pour lui Tota de Navarre, la belle-mère de Ferdinand, et si ce dernier eût pu hésiter encore, les offres brillantes de Sancho auraient vaincu son indécision, car ce prince promettait de lui rendre ses biens confisqués et

1) Sampiro, c. 24.
2) Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 186—189.
3) Manuscrit de Meyá.
4) La mère de Sancho et l'épouse de Ferdinand étaient sœurs.

le comté de Castille. Ferdinand se déclara donc pour lui, appela ses hommes aux armes, et, accompagné de Sancho et d'une armée navarraise, il marcha contre la ville de Léon, afin d'arracher la couronne à Ordoño III [1].

« L'Eternel, dit un chroniqueur arabe [2], avait fait naître cette guerre civile afin de donner aux musulmans l'occasion de remporter des victoires.» En effet, pendant que les chrétiens s'entr'égorgeaient sous les murs de Léon, les généraux d'Abdérame triomphaient sur tous les points de la frontière. Chaque messager qui arrivait du Nord apportait à Cordoue la nouvelle d'une heureuse razzia ou d'une belle victoire. Le calife pouvait faire montrer au peuple une foule de cloches, de croix, de têtes coupées; une fois, dans l'année 955, ces dernières étaient au nombre de cinq mille, et l'on disait qu'une fois autant de Castillans — car c'étaient eux qui avaient été battus — avaient péri dans la bataille qui s'était livrée [3]. Il est vrai que Ferdinand Gonzalez remporta une victoire près de San Estevan de Gormaz [4]; il est vrai aussi qu'Ordoño III, quand il eut enfin repoussé son frère et qu'il eut forcé les Galiciens, qui s'étaient révoltés aussi, à le reconnaître, usa de représailles

1) Voyez Sampiro, c. 25.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 233.
3) Ibn-Adhârî, t. II, p. 233, 234, 235, 236.
4) *Chronicon de Cardeña*, p. 378.

en pillant Lisbonne [1]; mais c'était une faible compensation pour le mal que les musulmans avaient fait aux chrétiens, et Ordoño, qui craignait de nouvelles révoltes, désirait vivement la paix. L'année 955, il envoya un ambassadeur à Cordoue pour la demander [2]. Abdérame, qui la désirait aussi parce qu'il avait l'intention de tourner ses armes d'un autre côté, prêta l'oreille aux ouvertures d'Ordoño, et dans l'année suivante, il envoya à Léon, en qualité d'ambassadeurs, Mohammed ibn-Hosain et le savant juif Hasdaï ibn-Chabrout, le directeur général des douanes. Les négociations ne furent pas longues. Ordoño ayant déclaré qu'il était prêt à faire des concessions (il promettait probablement de livrer ou du moins de raser certaines forteresses), on arrêta les bases d'un traité, après quoi les ambassadeurs retournèrent à Cordoue pour le faire ratifier par le calife. Quoique le traité fût honorable et avantageux, Abdérame crut qu'il ne l'était pas assez; mais comme il ne pouvait plus guère compter sur le lendemain (il était presque septuagénaire), il pensa que l'affaire regardait plutôt son fils que lui-même. Il le consulta donc et s'en remit à sa décision. Hacam, qui était pacifique, déclara qu'à son avis le traité devait être ratifié, et alors le

1) Sampiro, c. 25.
2) Ibn-Khaldoun, fol. 15 v.

calife le signa[1]. Peu de temps après, il eñ conclut un autre avec Ferdinand Gonzalez[2], de sorte que les musulmans n'avaient plus en Espagne d'autres ennemis que les Navarrais.

Si Abdérame avait été cette fois plus traitable qu'à l'ordinaire, c'est qu'il voulait tourner ses armes contre les Fatimides. La puissance de ces princes croissait de jour en jour. Brûlant du désir de se venger des souverains d'Europe, qui s'étaient déjà réjouis de leur perte, tant ils la croyaient certaine, ils avaient fait d'abord éprouver le poids de leur vengeance à l'empereur de Constantinople en faisant ravager la Calabre[3]. Alors ç'avait été le tour d'Abdérame. En 955, lorsque, selon toute apparence, Moïzz, le quatrième calife fatimide, méditait déjà une descente en Espagne, il arriva qu'un très-grand navire, qu'Abdérame avait envoyé avec des marchandises à Alexandrie, rencontra en mer un vaisseau qui venait de Sicile et sur lequel se trouvait un courrier que le gouverneur de cette île avait expédié à son souverain Moïzz. Cette dernière circonstance ne semble pas avoir été inconnue au capitaine du vaisseau andalous. Il se peut même qu'Abdérame ait soupçonné que les dépêches dont le courrier était porteur, contenaient

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 237 (au lieu de *Chabrout*, comme porte le manuscrit, il faut lire: *Hasdaï ibn-Chabrout*); Ibn-Khaldoun, fol. 15 v.

2) Ibn-Khaldoun, fol. 15 v.

3) Voyez Amari, *Storia dei musulmani di Sicilia*, t. II, p. 242—248.

un plan d'attaque contre l'Espagne, et qu'il ait donné au capitaine l'ordre de les intercepter. Quoi qu'il en soit, le capitaine attaqua le vaisseau sicilien, le prit, le pilla et s'empara des dépêches.

Moïzz usa aussitôt de représailles. Sur son ordre, le gouverneur de la Sicile se porta avec une flotte vers Almérie, et prit ou brûla les navires qui se trouvaient dans ce port. Il s'empara aussi de celui qui-avait fourni un spécieux prétexte pour cette expédition, et qui était justement de retour d'Alexandrie, d'où il avait rapporté des chanteuses pour le calife et de précieuses marchandises. Puis les troupes du gouverneur débarquèrent pour piller les environs d'Almérie, après quoi elles se remirent en mer [1].

Abdérame répondit d'une manière énergique à cette attaque. Il ordonna d'abord de maudire chaque jour les Fatimides dans les prières publiques [2]; puis il chargea son amiral Ghâlib d'aller piller les côtes de l'Ifrikia. Cette expédition, toutefois, n'eut pas tout le succès que le calife s'en était promis. Les Andalous remportèrent bien quelques avantages, mais à la fin ils furent repoussés par les troupes qui gardaient la province, et forcés de se rembarquer.

Voilà où Abdérame en était de la guerre qu'il soutenait contre les Fatimides, au moment où les né-

1) Voyez Amari, *ibid.*, p. 249, 250, et les auteurs qu'il cite.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 237.

gociations avec le roi de Léon étaient en train. Voulant tourner toutes les forces et toutes les ressources de l'empire contre l'Afrique, il devait naturellement désirer la paix avec les chrétiens du Nord, et c'est pour cette raison qu'il ne s'était pas montré trop difficile sur les conditions auxquelles elle se faisait.

Maintenant qu'elle avait été conclue, il concentra toutes ses pensées sur l'Afrique. Une grande expédition se préparait. Les ouvriers dans les chantiers n'avaient plus un moment de repos, de tous côtés des troupes se dirigeaient vers les ports de mer, et l'on enrôlait des milliers de matelots, lorsque la mort d'Ordoño III, qui arriva dans le printemps de l'année 957 [1], vint entraver tout à coup les projets du calife.

Nous avons vu plus haut qu'Ordoño n'avait obtenu la paix qu'en faisant des concessions, parmi lesquelles la remise ou la démolition de certaines forteresses tenait, à n'en point douter, la première place. Or Sancho, l'ancien compétiteur de son frère, auquel il succéda maintenant sans obstacle, refusa d'exécuter cette clause du traité. Abdérame se vit donc contraint d'employer contre le royaume de Léon les

1) Le nom d'Ordoño III se trouve dans les chartes jusqu'au mois de mars de l'année 957; voyez *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 268. La comparaison des chroniques arabes montre aussi que la date à laquelle les manuscrits de Sampiro fixent la mort de ce roi (955), est fautive.

forces qu'il avait voulu envoyer en Afrique, et il donna des ordres dans ce sens au brave Ahmed ibn-Yila, le gouverneur de Tolède [1]. Ce général se mit en campagne, et dans le mois de juillet, il remporta une grande victoire sur le roi de Léon [2]. Ce triomphe était sans doute une consolation pour le calife, qui n'avait nullement désiré cette nouvelle guerre, et qui même, si l'honneur le lui eût permis, l'aurait volontiers évitée. Il en aurait bientôt une autre, plus douce encore: il verrait ses ennemis à ses pieds.

---

1) Abdérame l'avait nommé à ce poste en 954; voyez Ibn-al-Abbâr, p. 140, et Ibn-Adhârî, t. II, p. 235.

2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 237, dern. ligne, et p. 238.

IV.

« Le roi Sancho, dit un auteur arabe [1], était vain et orgueilleux ». Cette phrase est sans doute empruntée à un chroniqueur léonais de l'époque [2], et dans la bouche de ces écrivains elle signifie que Sancho cherchait à briser la puissance des nobles et aspirait à rétablir l'autorité absolue que ses ancêtres avaient possédée. De là la haine que lui portaient les grands. A la haine se joignait le mépris. Sancho avait perdu les qualités qu'il avait eues autrefois et que ses sujets appréciaient le plus. Le pauvre prince avait pris un embonpoint excessif, de sorte qu'il ne pouvait plus monter à cheval et que même en marchant il devait s'appuyer sur quelqu'un [3]. Il était donc devenu un objet de risée, et peu à peu l'on se mit à dire qu'il fallait déposer ce roi ridicule, ce roi

---

1) Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, p. 104.

2) Sampiro dit à peu près la même chose en parlant de Ramire III.

3) Voyez le poème de Dounach, strophe 4, *apud* Luzzatto, *Notice sur Abou-Iousouf Hasdaï ibn-Schaprout*, p. 24.

manqué. Ferdinand Gonzalez, qui aspirait au titre de faiseur de rois, et qui avait déjà tenté une fois, mais sans succès, d'en faire un, fomenta le mécontentement des Léonais et le dirigea [1]. Une conspiration se forma dans l'armée, et un beau jour, dans le printemps de l'année 958 [2], on chassa Sancho du royaume.

Pendant que le roi détrôné s'acheminait tristement vers Pampelune, la résidence de son oncle Garcia, Ferdinand Gonzalez et les autres grands se réunirent pour élire un autre roi. Leur choix tomba sur Ordoño, quatrième du nom. C'était un fils d'Alphonse IV et par conséquent un cousin germain de Sancho. Rien, excepté sa naissance, ne le recommandait aux suffrages des électeurs. A une difformité de la taille (il était bossu [3]) il joignait un caractère obséquieux, vil [4] et méchant, de sorte que dans la suite on ne l'appela pas autrement qu'Ordoño-le-Mauvais [5]; mais comme il n'y avait alors aucun autre adulte dans la famille royale, il fallait bien le choisir, et le comte de Castille lui fit épouser sa fille

---

1) Voyez Ibn-Khaldoun, fol. 15 v., et dans mes *Recherches*, t. I, p. 105.

2) Voyez *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 269.

3) Voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 201, l. 2.

4) Voyez plus bas le récit de l'audience d'Ordoño IV auprès de Hacam II.

5) *El Malo* en espagnol, *al-khabîth* en arabe (voyez Maccarî, t. I, p. 252, l. 3).

Urraque, la veuve d'Ordoño III [1], qui devint ainsi pour la seconde fois reine de Léon [2].

Au moment même où on lui donnait ainsi un successeur, Sancho racontait à Pampelune la mésaventure qui lui était arrivée. Sa grand'mère, la vieille et ambitieuse Tota, qui gouvernait encore la Navarre au nom de son fils, bien que ce fils fût depuis longtemps d'âge à régner par lui-même, prit chaudement son parti, et jura de le rétablir à quelque prix que ce fût. La chose n'était pas aisée cependant, car d'une part Sancho n'avait dans son ancien royaume aucun ami influent, et de l'autre la Navarre était trop faible pour attaquer seule Léon et la Castille. Tota devait donc chercher un allié, et encore un allié très-puissant. En outre, pour que Sancho fût à même de se soutenir sur son trône, une fois qu'il l'aurait reconquis, il fallait absolument qu'il cessât d'être un objet de risée par sa malencontreuse obésité. Cette obésité n'était pas naturelle; elle provenait d'une disposition maladive, et un médecin habile pourrait sans doute la faire disparaître; mais à Cor-

1) Trompé par un interpolateur de Sampiro, qui a introduit une foule d'erreurs dans l'histoire du royaume de Léon, on a dit souvent qu'Ordoño III avait répudié Urraque alors que Ferdinand s'était révolté contre lui. Risco (*Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 267, 268) a prouvé par les chartes qu'Urraque a été l'épouse d'Ordoño III jusqu'à la fin du règne de ce dernier.

2) Sampiro, c. 26.

doue seulement, ville qui était alors le foyer de toutes les lumières, on pouvait espérer de trouver un tel médecin. Ce fut aussi à Cordoue que Tota chercha l'allié dont elle avait besoin. Elle résolut de faire demander au calife un médecin pour guérir son petit-fils, et une armée pour le rétablir sur son trône. Il en coûtait sans doute à son orgueil de faire une telle démarche; il lui était pénible d'être obligée d'implorer l'assistance d'un mécréant avec lequel elle avait été en guerre pendant plus de trente ans, et qui, il y avait à peine un an, avait encore fait ravager ses vallées et brûler ses villages [1]; mais son amour pour son petit-fils, l'ardent désir qu'elle avait de le voir régner, la rage que lui causait sa honteuse déconfiture, tout cela fut plus fort que sa légitime répugnance, et elle envoya des ambassadeurs à Cordoue.

Ces ambassadeurs ayant exposé au calife le motif de leur venue, il leur répondit qu'il enverrait volontiers un médecin à Sancho, et qu'à certaines conditions, lesquelles seraient exposées par un de ses ministres qu'il enverrait à Pampelune, il prêterait l'appui de ses armes au roi détrôné.

Quand les ambassadeurs navarrais l'eurent quitté, Abdérame fit venir le juif Hasdaï, et, après lui avoir donné ses instructions, il le chargea de se rendre à

1) Voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 237.

la cour de Navarre. Il n'aurait pu faire un meilleur choix. Hasdaï réunissait en sa personne toutes les qualités requises pour une telle mission ; il parlait fort bien la langue des chrétiens, et il était à la fois médecin et homme d'Etat ; tout le monde vantait son esprit, ses talents, ses connaissances, sa grande capacité, et récemment encore un ambassadeur, venu du fond de la Germanie, avait déclaré qu'il n'avait jamais vu un homme doué de tant de finesse [1].

Arrivé à Pampelune, le juif gagna aussitôt la confiance de Sancho en se chargeant de son traitement et en lui promettant une prompte guérison. Il lui dit qu'en retour du service que le calife était prêt à lui rendre, celui-ci exigeait la cession de dix forteresses. Sancho promit de les livrer dès qu'il serait rétabli sur son trône. Mais ce n'était pas tout : Hasdaï était aussi chargé de faire en sorte que Tota vînt à Cordoue, accompagnée de son fils et de son petit-fils. Le calife, qui voulait contenter sa vanité et donner à son peuple le spectacle, jusque-là sans exemple, d'une reine et de deux rois chrétiens qui viendraient humblement se prosterner à ses pieds pour implorer l'appui de ses armes, avait particulièrement insisté sur ce point; mais on pouvait prévoir que la fière Tota s'opposerait vivement à une telle exigence. En effet, faire un voyage à Cordoue, c'était pour elle

1) *Vita Johannis Gorzienzis*, c. 121.

une démarche plus humiliante encore que celle à laquelle elle s'était déjà abaissée alors qu'elle était entrée en relations amicales avec son vieil ennemi. Cette partie de la mission de Hasdaï était donc la plus délicate et la plus épineuse; pour faire une telle proposition, et surtout pour la faire agréer, il fallait un tact et une habileté tout à fait extraordinaires. Mais, Hasdaï avait la réputation d'être l'homme le plus adroit de son temps, et il la justifia. L'orgueilleuse Navarraise se laissa vaincre «par le charme de ses paroles, par la force de sa sagesse, par la puissance de ses ruses et de ses nombreux artifices,» pour parler avec un poète juif de l'époque, et, croyant que le rétablissement de son petit-fils ne pouvait être obtenu qu'à ce prix, elle fit un grand effort sur elle-même et donna enfin son consentement au voyage que le juif lui proposait.

L'Espagne musulmane vit alors un étrange spectacle. Suivie d'une foule de grands et de prêtres, la reine de Navarre s'achemina lentement vers Cordoue, avec Garcia et le malheureux Sancho, dont la santé ne s'était pas encore beaucoup améliorée, et qui marchait en s'appuyant sur Hasdaï. Si ce spectacle était doux pour la vanité nationale des musulmans, il l'était autant, et plus encore peut-être, pour l'amour-propre des juifs, car celui à qui on le devait, était un homme de leur religion. Aussi leurs poètes célébraient-ils son retour l'un à l'envi de l'autre. «Sa-

luez, ô montagnes, le chef de Juda! chantait l'un d'entre eux. Que le rire soit sur toutes les bouches! Que les terres arides et les forêts chantent! Que le désert se réjouisse, qu'il fleurisse et produise des fruits, car il vient, le chef de l'Académie, il vient avec joie et chants! Tant qu'il n'était pas là, la ville célèbre, dessinée avec grâce, était morne et triste; ses pauvres, qui ne voyaient plus son visage qui brille comme les étoiles, étaient désolés; les superbes dominaient sur nous; ils nous vendaient et nous achetaient comme si nous eussions été des esclaves; ils allongeaient leurs langues pour engloutir nos richesses; ils rugissaient comme des lionceaux, et nous étions tous épouvantés, car notre défenseur n'était pas là .... Dieu nous l'a donné pour chef; il l'a placé en faveur chez le roi, qui l'a nommé prince et qui l'a élevé au-dessus de ses autres dignitaires. Quand il passe, personne n'ose ouvrir la bouche. Sans flèches et sans épées, par sa seule éloquence, il a enlevé aux abominables mangeurs de porcs des forteresses et des cités.»

Quand la reine et les deux rois furent enfin arrivés à Cordoue, le calife leur donna, dans son palais à Zahrâ, une de ces pompeuses audiences [1] qui imposaient aux étrangers et qui étaient bien propres à leur donner une haute idée de sa puissance et de sa

1) Voyez Maccarî, t. I, p. 253, l. 3, 4, 8 et 9.

richesse. C'était sans doute un moment bien doux pour Abdérame que celui où il voyait à ses pieds le fils de son terrible ennemi Ramire II, le fils de l'illustre vainqueur de Simancas et d'Alhandega, et la reine aussi courageuse que fière, qui dans ces batailles mémorables avait commandé elle-même ses troupes victorieuses; mais quels que fussent ses sentiments intimes, il n'en laissa rien paraître au dehors, et il reçut ses hôtes avec une courtoisie exquise. Sancho lui répéta ce qu'il avait déjà déclaré à Hasdaï, à savoir qu'il céderait les dix forteresses que le calife exigeait, et l'on résolut que, tandis que l'armée arabe attaquerait le royaume de Léon, les Navarrais feraient une invasion en Castille, afin d'attirer les forces de Ferdinand Gonzalez de ce côté-là [1].

Cependant Abdérame n'avait pas perdu de vue l'Afrique. Il avait au contraire poussé ses armements avec une grande activité, et dans l'année même où la reine de Navarre arriva à Cordoue, une nombreuse armée, commandée par Ahmed ibn-Yila, s'embarqua sur soixante-dix navires. Cette expédition fut heureuse, car les Andalous incendièrent Mersâ-al-kharez,

1) Comparez Sampiro, c. 26, le poème hébreu de Dounach ben-Labrat, celui de Menahem ben-Saruk (*apud* Luzzatto, *Notice* etc., p. 24, 25, 29—31), le passage d'Ibn-Khaldoun que j'ai communiqué à M. Luzzatto et que ce savant a imprimé dans sa *Notice* (p. 46, 47), et celui qu'on trouve dans mes *Recherches*, t. I, p. 105.

et dévastèrent les environs de Sousa ainsi que ceux de Tabarca [1].

Quelque temps après, l'armée musulmane marcha contre le royaume de Léon. Sancho l'accompagnait. Grâce aux remèdes de Hasdaï, il avait été débarrassé de son trop d'embonpoint, et il était maintenant aussi leste et aussi agile qu'il l'avait été auparavant [2]. Zamora fut prise d'abord [3], et déjà dans le mois d'avril de l'année 959, l'autorité de Sancho était reconnue dans une grande partie du royaume [4]. La capitale, toutefois, tenait encore pour Ordoño IV; mais ce prince ayant pris la fuite pour aller chercher un refuge dans les Asturies [5], elle se rendit à Sancho dans la seconde moitié de l'année 960 [6]. Ayant ainsi recouvré son royaume, Sancho envoya une ambassade au calife pour le remercier du secours qu'il lui avait prêté, et il écrivit en même temps à tous ses voisins pour leur annoncer son rétablissement sur le trône. Dans ces lettres il blâmait dans les termes les plus énergiques la déloyauté du comte de Castille [7]. Peut-être ce dernier lui inspirait-il encore des

1) Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbers*, t. II, p. 542 de la traduction; cf. Ibn-Adhârî, t. II, p. 238.
2) Sampiro, c. 26.
3) Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, p. 105.
4) *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 270.
5) Sampiro, c. 26.
6) *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 270, 271.
7) Ibn-Khaldoun, fol. 15 v.

craintes ; mais s'il en était ainsi, elles se dissipèrent bientôt. D'après ce qui avait été convenu, les Navarrais avaient envahi la Castille, et dans cette même année 960, ils livrèrent au comte une bataille dans laquelle ils eurent le bonheur de le faire prisonnier [1]. Dès lors la cause d'Ordoño était perdue. Haï et méprisé par tout le monde, il n'avait pu se soutenir jusque-là que par l'influence de Ferdinand, dont il était la créature. Les Asturiens le chassèrent maintenant de leur province, et se soumirent à Sancho. Ordoño alla chercher un asile à Burgos [2], et nous verrons plus tard ce qu'il devint.

Au moment où ces événements se passaient dans le Nord, le calife, qui avait eu l'imprudence de s'exposer au vent âpre du mois de mars, était déjà malade, et l'on craignait pour sa vie. Cette fois, cependant, les médecins réussirent encore à conjurer le péril, et au commencement de juillet Abdérame avait recouvré la santé au point qu'il put donner audience aux dignitaires les plus haut placés. Mais sa guérison n'était qu'apparente. Il éprouva une rechute de sa maladie, et le 16 octobre de l'année 961 [3], il rendit le dernier soupir à l'âge de soixante-dix ans, dont quarante-neuf de règne.

---

1) *Annales Compostellani*; Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, p. 105.

2) Sampiro, c. 26.

3) Ibn-Adhârî, t. II, p. 239, 161.

Parmi les princes omaiyades qui ont régné en Espagne, la première place appartient incontestablement à Abdérame III. Ce qu'il avait fait tenait du prodige. Il avait trouvé l'empire livré à l'anarchie et à la guerre civile, déchiré par les factions, morcelé entre une foule de seigneurs de race différente, exposé aux razzias continuelles des chrétiens du Nord, et à la veille d'être englouti, soit par les Léonais, soit par les Africains. En dépit d'obstacles sans nombre, il avait sauvé l'Andalousie et d'elle-même et de la domination étrangère. Il l'avait fait renaître plus grande et plus forte qu'elle ne l'avait jamais été. Il lui avait procuré l'ordre et la prospérité au dedans, la considération et le respect au dehors. Le trésor public, qu'il avait trouvé dans un état déplorable, était dans une situation excellente. Un tiers des revenus de l'empire, qui s'élevaient chaque année à six millions deux cent quarante cinq mille pièces d'or, suffisait aux dépenses ordinaires; un autre tiers était mis en réserve, et Abdérame consacrait le reste à ses bâtiments [1]. On calculait que dans l'année 951, il avait dans ses coffres la somme énorme de vingt millions de pièces d'or; aussi un voyageur, qui se connaissait en finances, assure-t-il qu'Abdérame et le Hamdânide qui régnait alors sur la Mésopotamie

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 247.

étaient les princes les plus riches de ce temps-là [1]. L'état du pays était en harmonie avec la situation prospère du trésor public. L'agriculture, l'industrie, le commerce, les arts, les sciences, tout florissait. L'étranger admirait partout des champs bien cultivés et ce système hydraulique, coordonné avec une science profonde, qui rendait fertiles les terres en apparence les plus ingrates. Il était frappé de l'ordre parfait qui, grâce à une police vigilante, régnait même dans les districts les moins accessibles [2]. Il s'étonnait du bas prix des denrées (les fruits les plus délicieux se vendaient presque pour rien), de la propreté des vêtements, et surtout du bien-être universel qui permettait à presque tout le monde d'aller à mulet au lieu d'aller à pied [3]. Des industries nombreuses et diverses enrichissaient Cordoue, Almérie et d'autres villes. Le commerce avait acquis un tel développement, qu'au rapport du directeur général des douanes, les droits d'entrée et de sortie formaient la partie la plus considérable des revenus de l'Etat [4]. Cordoue, avec son demi-million d'habitants, ses trois mille mosquées, ses superbes palais, ses cent treize mille maisons, ses trois cents maisons de

---

1) Ibn-Haucal, p. 40.
2) Voyez Ibn-Haucal, p. 38, 42.
3) Ibn-Haucal, p. 38, 41.
4) Voyez la lettre de Hasdaï au roi des Khozars, dans Carmoly, *Des Khozars au Xe siècle*, p. 37.

bain et ses vingt-huit faubourgs [1], ne le cédait en étendue et en splendeur qu'à Bagdad, ville à laquelle ses habitants aimaient à la comparer. Elle était renommée jusqu'au fond de la Germanie: la religieuse saxonne Hroswitha, qui se rendit célèbre dans la dernière moitié du Xe siècle par ses poèmes et ses drames latins, l'appelait l'ornement du monde [2]. La rivale qu'Abdérame lui avait donnée, n'était pas moins admirable. Une de ses concubines lui ayant légué une grande fortune, le monarque avait voulu se servir de cet argent pour racheter des prisonniers de guerre; mais ses employés ayant parcouru les royaumes de Léon et de Navarre sans rencontrer un seul prisonnier, sa favorite Zahrâ lui avait dit: « Employez cet argent pour bâtir une ville et donnez-lui mon nom. » Cette idée avait souri au calife, qui, comme presque tous les grands princes, aimait à bâtir, et au mois de novembre de l'année 936, il avait fait jeter, à une lieue au nord de Cordoue, les fondements d'une ville qui porterait le nom de Zahrâ. Rien n'avait été épargné pour la rendre aussi magnifique que possible. Pendant vingt-cinq ans, dix mille ouvriers, qui disposaient de quinze cents bêtes de somme, avaient été occupés à la bâtir, et cependant elle n'était pas encore achevée à l'époque de la mort

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 247, 248.
2) Hroswitha, *Passio S. Pelagii.*

de son fondateur. Une prime de quatre cents dirhems, que le calife avait promise à quiconque viendrait s'y établir, y avait attiré une foule d'habitants. Le palais califal, où toutes les merveilles de l'Orient et de l'Occident étaient réunies, était d'une énorme grandeur, à preuve que dans le harem il y avait six mille femmes [1].

La puissance d'Abdérame était formidable. Une superbe marine lui permettait de disputer aux Fatimides l'empire de la Méditerranée, et lui garantissait la possession de Ceuta, cette clé de la Mauritanie. Une armée nombreuse et bien disciplinée, la plus belle du monde peut-être [2], lui donnait la prépondérance sur les chrétiens du Nord. Les plus fiers souverains briguaient son alliance. L'empereur de Constantinople, les rois d'Allemagne, d'Italie et de France lui envoyaient des ambassadeurs.

C'étaient à coup sûr de beaux résultats; mais ce qui excite l'étonnement et l'admiration quand on étudie ce règne glorieux, c'est moins l'œuvre que l'ouvrier; c'est la puissance de cette intelligence universelle à qui rien n'échappait, et qui se montrait non moins admirable dans les plus petits détails que dans les plus sublimes conceptions. Cet homme fin et sagace,

---

1) Ibn-Haucal, p. 40; Ibn-Adhârî, t. II, p. 246, 247; Maccarî, t. I, p. 344—346, 370 et suiv.

2) Comparez *Vita Joh. Gorz.*, c. 135.

qui centralise, qui fonde l'unité de la nation et celle du pouvoir, qui par ses alliances établit une sorte d'équilibre politique, qui dans sa large tolérance appelle dans ses conseils des hommes d'une autre religion, est plutôt un roi des temps modernes qu'un calife du moyen âge.

V.

Malgré les grands services qu'Abdérame III leur ait rendus, la cour de Léon et celle de Pampelune s'affligèrent pas de sa mort; au contraire, elles urent y voir le moyen d'éluder les traités et de se rober à la protection musulmane, dont elles avaient mmencé à se lasser dès qu'elles n'en avaient plus besoin. Et de fait, l'occasion semblait bonne pour pas tenir ce que l'on avait été obligé de promete. Le successeur d'Abdérame, Hacam II, passait ur pacifique; on pensait peut-être qu'il n'insisteit pas trop sur l'exécution d'un traité conclu par n père, et en tout cas il faudrait voir encore si, ns la guerre, il serait aussi heureux que ce derer l'avait été.

Hacam fut bientôt à même de s'apercevoir des inentions de ses voisins. Sancho, qu'il avait sommé le livrer enfin les forteresses nommées dans le traité, trouvait toutes sortes de raisons pour remettre cette affaire à un autre temps [1]. Garcia, qu'il avait fait prier

1) Voyez Maccarí, t. I, p. 254, l. 9 et 10.

de lui céder son prisonnier Ferdinand Gonzalez, refusait d'accéder à cette demande [1]. Qui plus est, il rendit la liberté à Ferdinand, après lui avoir fait promettre de rompre avec son gendre, Ordoño IV. Ferdinand tint sa promesse. Sur son ordre, Ordoño, qui se trouvait encore à Burgos, fut séparé violemment de sa femme et de ses deux filles, et transporté sous bonne escorte sur le territoire musulman [2]. Puis Ferdinand, qui n'était pas lié par un traité, comme le roi de Navarre et celui de Léon, recommença les hostilités contre les Arabes [3], de sorte que dès le mois de février 962, Hacam fut obligé d'écrire à ses généraux et à ses gouverneurs qu'ils eussent à se tenir prêts pour entrer en campagne [4].

Sur ces entrefaites, Ordoño-le-Mauvais était arrivé à Medinaceli, accompagné de vingt seigneurs, les seuls qui lui fussent restés fidèles. Il avait vu dans cette ville les préparatifs que l'on faisait pour une expédition, et cette circonstance avait ranimé son espoir dans l'avenir. De même que son cousin avait recouvré le trône grâce à l'appui d'Abdérame, il comptait le recouvrer à son tour avec le secours de Hacam. Aussi témoigna-t-il à Ghâlib, le gouverneur de Medinaceli, son désir d'aller à Cordoue afin d'y

1) Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, p. 105.
2) Sampiro, c. 26.
3) Ibn-Khaldoun, fol. 16 r.
4) Ibn-Adhârî, t. II, p. 250.

implorer la protection du monarque. Ghâlib consulta Hacam sur la réponse qu'il avait à donner. Le calife, qui n'était pas fâché d'avoir un prétendant sous la main, mais qui ne voulait pas encore s'engager définitivement, lui fit répondre qu'il pouvait conduire Ordoño à Cordoue, mais qu'il ne devait lui faire aucune promesse. Ghâlib partit donc pour Cordoue au commencement d'avril, accompagné d'Ordoño et de sa suite. En route on rencontra un détachement de cavalerie que Hacam avait envoyé à la rencontre de ses hôtes, et aux environs de la capitale, on en rencontra un autre, plus nombreux encore. Ordoño n'épargna rien pour gagner les bonnes grâces des officiers de l'escorte. Il leur prodigua les flatteries, et quand il fut entré dans Cordoue, il leur demanda où se trouvait le tombeau d'Abdérame III. Lorsqu'on le lui eut montré, il ôta respectueusement son bonnet, s'agenouilla en tournant la tête vers l'endroit indiqué, et récita des prières pour l'âme de celui qui naguère l'avait chassé du trône. L'espoir de ressaisir le sceptre lui faisait oublier tout le reste; pour atteindre ce but, il était bien décidé à ne reculer devant aucune bassesse.

Après avoir passé deux jours dans un palais superbement meublé, qu'on lui avait assigné pour sa demeure, Ordoño reçut la permission d'aller à Zahrâ, où le calife lui donnerait audience. Il revêtit alors une robe et un manteau de soie blancs (c'était probablement un nouvel hommage qu'il rendait aux

Omaiyades, car le blanc était la couleur de cette maison), et se coiffa d'un bonnet orné de pierres précieuses. Les principaux chrétiens de l'Andalousie, tels que Walîd ibn-Khaizorân, le juge des chrétiens de Cordoue, et Obaidallâh ibn-Câsim, le métropolitain de Tolède, vinrent le chercher pour le conduire à Zahrâ et l'instruire des règles de l'étiquette, sur lesquelles la cour était fort chatouilleuse.

En passant par les rangs des soldats qui encombraient les abords de Zahrâ, Ordoño et ses compagnons léonais feignirent d'être frappés et même terrifiés par cet appareil militaire. Ils baissèrent les yeux et firent le signe de la croix. Quand on fut arrivé à la première porte du palais, tous mirent pied à terre, à l'exception d'Ordoño et de ses Léonais. A la porte dite d'*as-sodda*, ces derniers durent en faire autant; mais Ordoño et le général Ibn-Tomlos, qui était chargé de l'introduire auprès du calife, restèrent à cheval jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés près d'un portique où l'on avait placé des siéges pour Ordoño et ses compagnons, et où Sancho avait aussi attendu le moment d'être introduit auprès du monarque, alors qu'il était venu implorer son secours. Quelque temps après, les Léonais reçurent la permission d'entrer dans la salle d'audience. A la porte Ordoño ôta son bonnet et son manteau en signe de respect; puis, quand on lui eut dit d'avancer et qu'il se trouva vis-à-vis du trône sur lequel était le calife

entouré de ses frères, de ses neveux, des vizirs, du cadi et des faquîs, il s'agenouilla à plusieurs reprises, et, faisant quelques pas en avant après chaque génuflexion, il arriva enfin tout près du calife. Celui-ci lui donna sa main à baiser, après quoi Ordoño retourna en arrière, mais en prenant soin de ne pas tourner le dos au calife, pour aller s'asseoir sur un sofa de brocart qui lui était destiné et qui se trouvait à quinze pieds du trône. Les seigneurs léonais s'approchèrent alors du calife en observant le même cérémonial, et, lui ayant baisé la main, ils allèrent se ranger derrière leur maître, auprès duquel se tenait aussi Walîd ibn-Khaizorân, qui, dans l'entretien qui allait avoir lieu, devait servir d'interprète.

Le calife garda quelques instants le silence pour laisser à l'ex-roi le temps de se remettre de l'émotion que la vue de cette auguste assemblée ne pouvait avoir manqué d'exciter dans son esprit. Puis il lui parla en ces termes: «Réjouissez-vous d'être venu ici et espérez beaucoup de notre bonté, car nous avons l'intention de vous accorder encore plus de faveurs que vous n'osiez l'attendre.»

Quand le sens de ces gracieuses paroles eut été expliqué à Ordoño par l'interprète, la joie éclata sur son visage. Il se leva, et, ayant baisé le tapis qui couvrait les marches du trône: «Je suis, dit-il, l'esclave du commandeur des croyants! Je me fie à sa magnanimité, je cherche mon appui dans sa haute

vertu, je lui donne plein pouvoir sur moi-même et sur mes hommes. J'irai partout où il m'ordonnera d'aller, je le servirai sincèrement et loyalement. — Nous vous croyons digne de nos bontés, lui répondit le calife; vous serez content quand vous verrez jusqu'à quel point nous vous préférons à tous vos coreligionnaires; vous vous applaudirez d'avoir eu l'idée de chercher un asile auprès de nous, et de vous être abrité sous l'ombre de notre puissance.» Quand le calife eut parlé de la sorte, Ordoño s'agenouilla de nouveau, et, ayant appelé la bénédiction du ciel sur le monarque, il exposa sa requête en ces termes: «Naguère mon cousin Sancho est venu demander du secours contre moi au feu calife. Il a obtenu sa demande; il a été secouru comme on ne l'est que par les plus grands souverains de l'univers. Moi aussi, je viens demander du secours, mais il y a toutefois entre mon cousin et moi une grande différence. S'il est venu ici, c'est qu'il y a été contraint par la nécessité; ses sujets blâmaient sa conduite et le haïssaient; ils m'avaient élu à sa place sans que j'eusse ambitionné cet honneur, Dieu m'en est témoin! Je l'avais détrôné et chassé du royaume. A force de supplications il a obtenu du feu calife une armée qui l'a rétabli; mais il n'a pas su se montrer reconnaissant pour ce service; il n'a rempli ni envers son bienfaiteur, ni envers vous, ô commandeur des croyants, mon seigneur, ce à quoi il s'était obligé. Moi au

contraire, j'ai quitté mon royaume de mon plein gré, et je suis venu auprès du commandeur des croyants pour mettre à sa disposition ma personne, mes hommes et mes forteresses. J'avais donc raison de dire qu'entre mon cousin et moi il y a une grande différence, et j'ose ajouter que j'ai fait preuve de bien plus de confiance et de générosité. — Nous avons entendu votre discours et nous avons saisi votre pensée, dit alors le calife. Vous verrez bientôt de quelle manière nous vous récompenserons de vos bonnes intentions. Vous recevrez de nous une fois autant de bienfaits que votre compétiteur en a reçu de notre père d'heureuse mémoire, et quoique votre adversaire ait le mérite d'avoir imploré le premier notre protection, ce n'est pas une raison pour que nous vous estimions moins ou que nous refusions de vous donner ce que nous lui avons donné auparavant. Nous vous ferons reconduire dans votre pays, nous vous remplirons de joie, nous affermirons les bases de votre pouvoir royal, nous vous ferons régner sur tous ceux qui voudront vous reconnaître pour leur roi, et nous vous ferons remettre un traité que vous pourrez garder et dans lequel nous fixerons les limites de votre royaume et celles du royaume de votre cousin. En outre nous empêcherons ce dernier d'inquiéter le territoire qu'il aura été obligé de vous céder. En un mot, les bienfaits que vous recevrez de nous surpasseront toutes vos espérances. Dieu sait que ce que

nous disons, nous le pensons! »

Quand le calife eut parlé de la sorte, Ordoño s'agenouilla encore une fois, et, s'étant répandu en remercîments, il se leva et quitta la salle à reculons. Arrivé dans une autre salle, il dit aux eunuques qui l'avaient suivi, qu'il était ébloui et stupéfait du majestueux spectacle dont il avait été temoin, et, apercevant un siége sur lequel le calife avait la coutume de s'asseoir, il s'agenouilla devant ce meuble. Ensuite on le conduisit vers Djafar, le hâdjib ou premier ministre. Du plus loin qu'il vit ce dignitaire, il lui fit une profonde révérence; il voulut aussi lui baiser la main, mais le hâdjib l'en empêcha, le serra contre sa poitrine, et l'ayant fait asseoir à ses côtés, il l'assura qu'il pouvait être certain que le calife tiendrait les promesses qu'il avait faites. Puis il lui fit donner les vêtements d'honneur que le calife lui avait destinés. Ses compagnons en reçurent aussi, chacun selon son rang, et, ayant salué le hâdjib avec le plus profond respect, ils retournèrent avec leur roi vers le portique, où Ordoño trouva un cheval superbe et richement harnaché, qui sortait des écuries du calife. Il l'enfourcha, et, le cœur plein d'espoir, il retourna avec ses Léonais et le général Ibn-Tomlos au palais qui lui servait de demeure [1].

---

1) Maccarî, t. I, p. 252—256; Ibn-Adhârî, t. II, p. 251 (chez cet auteur il faut substituer p. 250, l. 11: *année* 351 à *année* 352; le

Peu de temps après, on lui remit un traité à signer, en vertu duquel il s'engageait à vivre toujours en paix avec le calife, à lui livrer son fils Garcia en otage, et à ne point s'allier avec Ferdinand Gonzalez. Il le signa, et alors Hacam mit à sa disposition un corps d'armée commandé par Ghâlib [1]. En outre il lui donna pour conseillers Walîd [2], le juge des chrétiens de Cordoue, Açbagh ibn-Abdallâh ibn-Nabîl, l'évêque [3] de cette ville, et Obaidallâh [4] ibn-Câsim, le métropolitain de Tolède, après avoir ordonné à ces personnages, auxquels Garcia devait être remis, de faire tous leurs efforts pour ramener les Léonais sous l'obéissance d'Ordoño [5].

On avait fait grand bruit de tous ces préparatifs, parce qu'on espérait que Sancho se laisserait intimider. Ce calcul n'était point trompeur. Sancho sentait que sa position était encore précaire et mal assurée. La Galice refusait obstinément de le reconnaî-

---

récit des événements de l'année 352 ne commence qu'à la page 251, l. 19); Ibn-Khaldoun, fol. 16 v.

1) Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, p. 106.

2) Ibn-Khaldoun (fol. 16 v.) l'appelle Walîd *ibn-Moghîth*, et non *ibn-Khaizorân*, comme on lit chez Maccarî.

3) *Le Catholico*, dit Ibn-Khaldoun, d'où il résulte qu'à Cordoue on donnait ce titre à l'évêque, de même que dans l'Orient on le donnait à l'évêque des Nestoriens (voyez Ahmed ibn-abî-Yacoub, *Kitâb al-boldân*, fol. 3 v.).

4) Ibn-Khaldoun l'appelle Abdallâh.

5) Ibn-Khaldoun, fol. 16 v.

tre [1], et il était à prévoir que si Ordoño revenait avec une armée musulmane, il pourrait compter sur l'appui de cette province. Quant aux autres provinces du royaume, qui avaient subi Sancho, mais qui ne l'aimaient point, tout portait à croire qu'elles le chasseraient pour la seconde fois plutôt que de s'exposer à une invasion. Sancho prit donc bien vite son parti. Dès le mois de mai, il envoya à Cordoue des comtes et des évêques, qui devaient dire en son nom au calife qu'il était prêt à exécuter toutes les clauses du traité [2]. Dès lors Hacam, qui avait obtenu ce qu'il voulait, ne songea plus à remplir les promesses qu'il avait faites à Ordoño, de sorte que ce malheureux prétendant s'était abaissé en pure perte aux plus honteuses flatteries. Il ne semble pas avoir survécu longtemps à la perte de ses espérances; l'histoire, du moins, ne parle plus de lui; elle dit seulement qu'il mourut à Cordoue [3], et tout porte à croire qu'avant la fin de l'année 962 il avait déjà cessé de vivre.

Sa mort dissipa les craintes que Sancho avait conçues. Comptant sur l'appui de ses alliés, le comte de Castille, le roi de Navarre et les comtes catalans Borrel et Miron, il prit de nouveau un ton plus har-

1) Voyez Sampiro, c. 27.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 251; Ibn-Khaldoun, fol. 16 v.
3) Manuscrit de Meyá, § 15; comparez Sampiro, c. 26.

di, et ne remplit pas mieux qu'auparavant les clauses du traité [1].

Hacam se vit donc obligé de déclarer la guerre aux chrétiens. Il tourna d'abord ses armes contre la Castille, prit San Estevan de Gormaz (963), et força Ferdinand Gonzalez à demander la paix [2]; mais elle fut rompue presque aussitôt que conclue. Ensuite Ghâlib gagna la bataille d'Atienza. Yahyâ ibn-Mohammed Todjîbî, le gouverneur de Saragosse, battit Garcia, et ce roi perdit en outre la ville importante de Calahorra, que Hacam fit entourer de fortifications nouvelles [3], en même temps qu'il faisait rebâtir en Castille la forteresse ruinée de Gormaz. En un mot, quoiqu'il n'aimât pas la guerre et qu'il la fît contre son gré, il la fit si bien qu'il força ses ennemis à demander la paix. Sancho de Léon la sollicita en 966 [4]. Les comtes Borrel et Miron, qui avaient aussi subi plusieurs échecs, suivirent son exemple, et s'engagèrent à démanteler celles de leurs forteresses qui étaient les plus rapprochées des frontières musulmanes. Garcia de Navarre envoya aussi des comtes et des évêques à Cordoue, et un puissant comte galicien, Rodrigue Velasquez, fit demander la paix par sa mère, que Hacam reçut avec les plus grands

---

1) Voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 251, l. 18.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 251; Ibn-Khaldoun, fol. 16 r.
3) Comparez Ibn-Adhârî, t. II, p. 257.
4) Sampiro, c. 27.

égards et à laquelle il fit de superbes cadeaux [1].

La paix que le calife avait conclue avec presque tous ses voisins, fut durable. Hacam était trop pacifique pour la rompre, et quant aux chrétiens, ils furent bientôt après plongés dans une telle anarchie, qu'ils ne purent pas songer à tourner de nouveau leurs armes contre les musulmans. Pendant qu'il négociait encore avec le calife, Sancho avait attaqué la Galice qui jusque-là lui avait toujours été rebelle, et il avait réussi à soumettre tout le pays au nord du Duero, lorsque le comte Gonzalve, qui avait réuni contre lui une grande armée au sud de ce fleuve, lui fit demander une entrevue. Elle eut lieu; mais le perfide Gonzalve fit servir au roi un fruit empoisonné auquel celui-ci n'eut pas plutôt goûté qu'il se sentit défaillir. L'effet du poison le saisit au cœur, mais sans le tuer à l'heure même. Moitié par gestes, moitié par des paroles entrecoupées, Sancho exprima le désir d'être sur-le-champ ramené à Léon; mais le troisième jour il mourut en chemin [2].

Son fils Ramire, troisième du nom, qui ne comptait encore que cinq ans, lui succéda sous la tutelle de sa tante Elvire, une religieuse du couvent de San Salvador de Léon; mais les grands du royaume, qui

---

1) Ibn-Khaldoun, fol. 16 v., 17 r.

2) Sampiro, c. 27; *Chronicon Iriense*, c. 10. Sancho mourut vers la fin de l'année 966; voyez Risco, *Historia de Leon*, t. I, p. 212.

ne voulaient pas obéir à une femme et à un enfant, se hâtèrent de se déclarer indépendants [1]. L'Etat se trouva donc morcelé entre une foule de petits princes; il était réduit à une impuissance complète. Une armée de huit mille Danois, qui avaient servi d'abord sous Richard Ier de Normandie et que ce duc avait envoyés en Espagne alors qu'il n'avait plus besoin d'eux, ravagèrent impunément la Galice durant trois ans [2]. La régente Elvire ne pouvait donc songer à renouveler la guerre contre les Arabes [3].

Les razzias contre la Castille continuèrent encore quelque temps [4]; mais en 970, la mort de Ferdinand Gonzalez procura au calife la paix avec ce comté. Dès lors il put se livrer tout entier à son goût pour les lettres et au développement de la prospérité du pays.

Jamais un prince aussi savant n'avait encore régné en Espagne, et quoique tous ses prédécesseurs eussent été des esprits cultivés, qui aimaient à enrichir leurs bibliothèques, aucun d'entre eux n'avait cependant recherché avec tant de passion les livres précieux et rares. Au Caire, à Bagdad, à Damas, à Alexandrie, il avait des agents chargés de copier ou d'acheter pour lui, à quelque prix que ce fût, les

1) Mon. Sil., c. 70.
2) Voyez sur cette invasion, mes *Recherches*, t. II, p. 300—315.
3) Voyez Sampiro, c. 28.
4) Voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 255, l. 14 et 23.

livres anciens et modernes. Son palais en était rempli; c'était un atelier où l'on ne rencontrait que copistes, relieurs, enlumineurs. Le catalogue de sa bibliothèque formait à lui seul quarante-quatre cahiers, dont chacun avait vingt feuilles selon les uns, cinquante selon les autres, et encore n'y trouvait-on que les titres des livres et non pas une description. Quelques écrivains racontent que le nombre des volumes montait jusqu'à quatre cent mille. Et tous ces volumes, Hacam les avait lus; qui plus est, il en avait annoté la plupart. Il écrivait d'ailleurs au commencement ou à la fin de chaque livre le nom, le surnom, le nom patronymique de l'auteur, sa famille, sa tribu, l'année de sa naissance et de sa mort, et les anecdotes qui couraient sur son compte. Ces notices étaient précieuses. Hacam connaissait mieux que personne l'histoire littéraire; aussi ses notes ont toujours fait autorité parmi les savants andalous. Les livres composés en Perse et en Syrie lui étaient souvent connus avant que personne les eût lus en Orient. Sachant qu'un savant de l'Irâc, Abou-'l-Faradj Isfahânî, s'occupait à rassembler des renseignements sur les poètes et les chanteurs arabes, il lui envoya mille pièces d'or en le priant de lui faire parvenir un exemplaire de son ouvrage dès qu'il l'aurait terminé. Plein de reconnaissance, Abou-'l-Faradj se hâta de satisfaire à ce désir. Avant de publier son magnifique recueil, qui aujourd'hui encore fait l'admiration

des savants, il en envoya au calife d'Espagne un exemplaire soigné, accompagné d'un poème en son honneur et d'un ouvrage sur la généalogie des Omaiyades. Un nouveau présent l'en récompensa [1]. En général, la libéralité de Hacam envers les savants espagnols et étrangers ne connaissait point de bornes; aussi affluaient-ils à sa cour. Le monarque les encourageait et les protégeait tous, même les philosophes, qui purent enfin se livrer à leurs études sans avoir à craindre d'être massacrés par les bigots [2].

Toutes les branches de l'enseignement devaient fleurir sous un prince aussi éclairé. Les écoles primaires étaient déjà bonnes et nombreuses. En Andalousie presque tout le monde savait lire et écrire, tandis que dans l'Europe chrétienne les personnes les plus haut placées, à moins qu'elles n'appartinssent au clergé, ne le savaient pas. La grammaire et la rhétorique étaient aussi enseignées dans les écoles [3]. Hacam, toutefois, fut d'avis que l'instruction n'était pas encore assez répandue, et dans sa bienveillante sollicitude pour les classes pauvres, il fonda dans la capitale vingt-sept écoles où les enfants de parents sans fortune recevraient une éducation gratuite, les maîtres étant payés par lui [4]. Quant à l'université

1) Ibn-al-Abbâr, p. 101—103; Maccarî, t. I, p. 256.
2) Çâid de Tolède, fol. 246 r.
3) Ibn-Khaldoun, *Prolégomènes*.
4) Ibn-Adhârî, t. II, p. 256.

de Cordoue, elle était alors une des plus renommées du monde. Dans la mosquée principale (car c'est là que se donnaient les leçons[1]), Abou-Becr ibn-Moâwia le Coraichite traitait les traditions relatives à Mahomet[2]. Abou-Alî Câlî, de Bagdad, y dictait un grand et beau recueil qui contenait une immense quantité de renseignements curieux sur les anciens Arabes, leurs proverbes, leur langue et leur poésie; recueil qu'il publia plus tard sous le titre d'*Amâlî* ou *Dictées*[3]. La grammaire était enseignée par Ibn-al-Coutîa, qui, au jugement d'Abou-Alî Câlî, était le plus savant grammairien de l'Espagne. D'autres sciences avaient des représentants non moins illustres. Aussi les étudiants qui fréquentaient les cours se comptaient-ils par milliers. La plupart d'entre eux étudiaient ce qu'on appelait le *fikh*, c'est-à-dire la théologie et le droit, car cette science menait alors aux postes les plus lucratifs[4].

C'est du sein de cette jeunesse universitaire que sortit un homme dont la renommée remplira bientôt, non-seulement l'Espagne, mais le monde entier, et que nous devons à présent faire connaître à nos lecteurs.

1) Maccarî, t. I, p. 136.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 274.
3) Voyez Ibn-Khallicân, traduction de M. de Slane, t. I, p. 210—212.
4) Voyez Maccarî, t. II, p. 396.

VI.

Dans une des premières années du règne de Hacam II, cinq étudiants dînaient dans un jardin aux environs de Cordoue. Au dessert il régnait une grande gaîté parmi les convives; un seul, cependant, était silencieux et rêveur. Ce jeune homme était grand et bien fait; l'expression de sa physionomie était noble, fière, presque hautaine, et son attitude annonçait un homme né pour le pouvoir [1].

Sortant enfin de sa rêverie, il s'écria tout à coup:

— N'en doutez pas, un jour je serai le maître de ce pays!

Ses amis se mirent à rire de cette exclamation; mais sans se déconcerter:

— Que chacun de vous, poursuivit le jeune homme, me dise quel poste il désire; je le lui donnerai quand je régnerai.

---

1) Voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 274, l. 13.

— Eh bien ! dit alors un des étudiants, je trouve ces beignets délicieux, et puisque cela vous est égal, j'aimerais d'être nommé inspecteur du marché ; alors j'aurai toujours des beignets à foison et sans qu'il m'en coûte rien.

— Moi, dit un autre, je suis très-friand de ces figues qui viennent de Malaga, mon pays natal. Nommez-moi donc cadi de cette province.

— La vue de tous ces superbes jardins me plaît extrêmement, dit le troisième ; je voudrais donc être nommé préfet de la capitale.

Mais le quatrième gardait le silence, indigné des pensées présomptueuses de son condisciple.

— A votre tour, lui dit ce dernier ; demandez ce que vous voudrez.

Celui auquel il venait d'adresser la parole se leva alors, et, lui tirant la barbe :

— Lorsque tu gouverneras l'Espagne, dit-il, misérable fanfaron que tu es, ordonne alors qu'après m'avoir frotté avec du miel, afin que les mouches et les abeilles viennent me piquer, on me place à rebours sur un âne, et qu'on me promène à travers les rues de Cordoue.

L'autre lui lança un regard furieux ; mais, tâchant de maîtriser sa colère :

— C'est bien, dit-il, chacun de vous sera traité selon ses souhaits. Un jour je me souviendrai de tout

ce que vous avez dit [1].

Le dîner fini, on se sépara, et l'étudiant aux pensées bizarres et extravagantes retourna vers la maison d'un de ses parents du côté de sa mère, où il logeait. Son hôte le conduisit à sa petite chambre qui se trouvait au dernier étage, et tâcha de lier conversation avec lui; mais le jeune homme, absorbé par ses réflexions, ne lui répondit que par des monosyllabes. Voyant qu'il n'y avait pas moyen de rien tirer de lui, l'autre le quitta en lui souhaitant une bonne nuit. Le lendemain matin, ne le voyant pas paraître au déjeuner et croyant qu'il dormait encore, il remonta vers sa chambre pour le réveiller; mais à sa grande surprise il trouva le lit intact et l'étudiant assis sur le sofa, la tête penchée sur la poitrine.

— Il paraît que tu ne t'es pas couché cette nuit, lui dit-il.

— Non, c'est vrai, lui répondit l'étudiant.

— Et pourquoi as-tu veillé ?

— J'avais une pensée étrange.

— A quoi songeais-tu donc ?

— A l'homme que je nommerai cadi lorsque je gouvernerai l'Espagne et que le cadi que nous avons à présent aura cessé de vivre. J'ai parcouru en pensée

1) Ibn-al-Khatîb, man. G., fol. 117 v.; Abd-al-wâhid, p. 18, 19.

toute l'Espagne et je n'ai trouvé qu'un seul homme qui mérite de remplir ce poste.

— C'est peut-être Mohammed ibn-as-Salîm [1] que tu as en vue?

— Mon Dieu, oui, c'est lui; voyez comme nous nous rencontrons [2]!

Ce jeune homme, on le voit, avait une idée fixe, idée à laquelle il rêvait le jour, et qui la nuit l'empêchait de dormir. Qui était-il donc, lui qui, perdu dans la foule qui encombre une capitale, sentait fermenter en lui de si grandes espérances, et qui, bien qu'il n'eût aucune relation avec la cour, s'était mis dans la tête qu'un jour il serait premier ministre?

Il s'appelait Abou-Amir Mohammed. Sa famille, celle des Beni-Abî-Amir, qui appartenait à la tribu yéménite de Moâfir, était noble, mais non illustre. Son septième aïeul, Abdalmélic, un des rares Arabes qui se trouvaient dans l'armée berbère avec laquelle Târic débarqua en Espagne, s'était distingué en commandant la division qui prit Carteya, la première ville espagnole qui tombât au pouvoir des musulmans [3]. Pour prix de ses services, il avait reçu le château de Torrox, situé sur le Guadiaro, dans la province d'Algéziras, avec les terres qui en dépen-

1) Mohammed ibn-Ishâc ibn-as-Salîm.
2) Abd-al-wâhid, p. 18.
3) Voyez plus haut, t. II, p. 31.

daient. Ses descendants, toutefois, n'habitaient ce manoir qu'à de rares intervalles. D'ordinaire ils allaient dans leur jeunesse à Cordoue, pour y chercher un emploi à la cour ou dans la magistrature. C'est ce que firent, par exemple, Abou-Amir Moḥammed ibn-al-Walîd, l'arrière-petit-fils d'Abdalmélic, et son fils Amir. Ce dernier, qui remplit plusieurs postes, était le favori du sultan Mohammed, au point que ce dernier fit placer son nom sur les monnaies et sur les drapeaux. Abdallâh, le père de notre étudiant, était un théologien-jurisconsulte distingué et fort pieux, qui fit le pèlerinage de la Mecque [1]. De tout temps, d'ailleurs, cette famille avait pu aspirer à des alliances honorables: le grand-père de Mohammed avait épousé la fille du renégat Yahyâ, fils d'Isaäc le chrétien, qui, après avoir été médecin d'Abdérame III, avait été nommé vizir et gouverneur de Badajoz [2]; sa propre mère était Boraiha, la fille du magistrat Ibn-Bartâl, de la tribu de Temîm [3]. Mais bien qu'ancienne et respectable, la famille des Beni-Abî-Amir n'appartenait pas à la haute noblesse; c'était, s'il

1) Maccarî (t. I, p. 904) lui a consacré un court article.

2) Voyez Ibn-abî-Oçaibia.

3) Ibn-Adhârî, t. II, p. 273, 274; Abd-al-wâhid, p. 17, 18, 26; Ibn-al-Abbâr, p. 148, 152. — Voici la généalogie complète de Mohammed: Abou Amir Mohammed, fils d'Abou-Hafç Abdallâh et de Boraiha, fils de Mohammed et de la fille du vizir Yahyâ, fils d'Abdallâh, fils d'Amir (le favori du sultan Mohammed), fils d'Abou-Amir Mohammed, fils d'al-Walîd, fils de Yézîd, fils d'Abdalmélic.

nous est permis de nous servir de ce terme, une bonne noblesse de robe, mais non pas une noblesse d'épée. Aucun Amiride, si l'on en excepte Abdalmélic, le compagnon de Târic, n'avait suivi la carrière des armes, alors la plus noble de toutes [1]; tous avaient été des magistrats ou des employés de la cour. Mohammed avait aussi été destiné à la judicature, et un beau jour il avait dit adieu aux tourelles lézardées du manoir héréditaire pour aller étudier dans la capitale, où il suivait maintenant les cours d'Abou-Becr ibn-Moâwia le Coraichite, d'Abou-Alî Câlî et d'Ibn-al-Coutîa [2]. Quant à son caractère, c'était un jeune homme rempli de cœur et d'intelligence, mais d'une nature exaltée, d'une imagination ardente, d'un tempérament de feu, et dominé par une passion unique, mais d'une violence singulière. Les livres qu'il lisait de préférence, c'étaient les vieilles chroniques de sa nation [3], et ce qui le captivait surtout dans ces pages poudreuses, c'étaient les aventures de ceux qui, partis souvent de bien plus bas que lui, s'étaient élevés successivement aux premières dignités de l'Etat. Ces hommes, il les prenait pour modèles, et comme il ne cachait nullement ses pensées ambitieuses, ses camarades le regardaient parfois comme un cerveau

1) Comparez le vers que cite Ibn-Adhârî, t. II, p. 273, dernière ligne.

2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 274.

3) Ibn-al-Abbâr, p. 152.

détraqué. Il ne l'était pas cependant. Il est vrai qu'une seule idée semblait absorber toutes les facultés de son intelligence; mais ce n'était pas là une espèce d'aliénation mentale, c'était la divination du génie. Doué de grands talents, fécond en ressources, ferme et audacieux quand il fallait l'être, souple, prudent et adroit quand les circonstances l'exigeaient, peu scrupuleux d'ailleurs sur les moyens qui pouvaient le conduire à un but éclatant, il pouvait, sans présomption, prétendre à tout. Nul n'avait au même degré l'énergie, l'action lente, continue de l'idée fixe; le but une fois marqué, sa volonté se dressait, se roidissait et poussait droit.

Pourtant ses débuts ne furent pas brillants. Ses études achevées, il fut obligé, pour gagner sa vie, d'ouvrir un bureau près de la porte du palais et d'y écrire des requêtes pour ceux qui avaient à demander quelque chose au calife [1]. Dans la suite il obtint un emploi subalterne dans le tribunal de Cordoue; mais il ne sut pas se concilier les bonnes grâces de son chef, le cadi. Celui qui remplissait alors ce poste était cependant cet Ibn-as-Salîm [2] que Mohammed estimait tant, et non sans raison, car c'était un homme fort savant, fort honorable, un des meil-

1) Maccarî, t. I, p. 259.

2) Il avait été nommé cadi de Cordoue en décembre 966, en remplacement de Mondhir ibn-Saîd Bolloutî, qui venait de mourir, Khochanî, p. 352.

leurs cadis qu'il y ait eu à Cordoue [1]; mais c'était en même temps un esprit froid et positif, qui avait une antipathie innée pour ceux dont le caractère ne ressemblait pas au sien. Les idées bizarres de son jeune employé et ses distractions habituelles le choquaient au plus haut degré; il ne demandait pas mieux que d'être débarrassé de lui, et par un singulier hasard, l'aversion que le cadi avait contre Mohammed procura à ce dernier ce qu'il souhaitait le plus, à savoir un emploi à la cour. Le cadi s'était plaint de lui au vizir Moçhafî, en le priant de donner un autre emploi à ce jeune homme. Moçhafî lui avait promis d'y songer, et peu de temps après, lorsque Hacam II chercha un intendant capable d'administrer les biens de son fils aîné Abdérame, qui comptait alors cinq ans [2], il lui recommanda Mohammed ibn-abî-Amir. Cependant le choix de cet intendant ne dépendait pas du calife seul; il dépendait surtout de la sultane favorite Aurore [3], une Basque de naissance, qui exerçait un grand empire sur l'esprit de son époux. Plusieurs personnes lui furent présentées; mais Ibn-abî-Amir la charma par sa bonne mine et la courtoisie de ses manières. Il fut préféré à tous ses compétiteurs, et le samedi 23 février de

1) Voyez Khochanî, p. 352.

2) Comparez Ibn-Adhârî, t. II, p. 251.

3) En arabe elle s'appelait Çobh; mais à cause de l'euphonie nous avons cru devoir traduire ce nom.

l'année 967, il fut nommé intendant des biens d'Abdérame, avec un traitement de quinze pièces d'or par mois. Il comptait alors vingt-six ans.

Il ne négligea rien pour s'insinuer encore davantage dans la faveur d'Aurore, et il y réussit si parfaitement qu'elle le nomma aussi intendant de ses propres biens, et que sept mois après son entrée à la cour, il fut nommé inspecteur de la monnaie [1]. Grâce à ce dernier poste, il avait toujours des sommes très-considérables à sa disposition, et il en profita pour se faire des amis parmi les grands. Chaque fois qu'un d'entre eux était à bout de ressources (ce qui, au train qu'ils menaient, ne pouvait manquer de leur arriver souvent), il le trouvait prêt à lui venir en aide. On raconte, par exemple, que Mohammed ibn-Aflah, un client du calife et un employé de la cour [2], qui s'était fort endetté par les énormes dépenses qu'il avait faites à l'occasion du mariage de sa fille, lui apporta, dans l'hôtel de la monnaie, une bride enrichie de pierreries, en le priant de lui prêter quelque argent sur cet objet, qui, disait-il, était la seule chose de valeur qui lui restât. A peine eut-il fini de parler qu'Ibn-abî-Amir enjoignit à un de ses employés de peser la bride et de donner

---

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 267, 268. Le nom d'Amir se trouve sur les monnaies de cette époque.

2) Comparez Maccarî, t. I, p. 252, l. 2.

à Ibn-Aflah le poids de cet objet en pièces d'argent. Stupéfait d'une telle générosité (car le fer et le cuir de la bride étaient fort lourds), Ibn-Aflah eut peine à en croire ses oreilles quand il entendit l'inspecteur donner cet ordre; mais il fut forcé de se rendre à l'évidence, car peu d'instants après on le pria de soulever sa robe, dans laquelle on versa un véritable torrent de pièces d'argent, de sorte qu'il ne fut pas seulement en état de payer ses dettes, mais qu'il lui resta encore une somme considérable. Aussi avait-il plus tard la coutume de dire: «J'aime Ibn-abî-Amir de toute mon âme, et dût-il m'ordonner de me révolter contre mon souverain, je n'hésiterais pas à lui obéir [1].»

C'est de cette manière qu'Ibn-abî-Amir se créa un parti dévoué à ses intérêts; mais ce qu'il considérait comme son premier devoir, c'était de satisfaire tous les caprices de la sultane et de la combler de présents tels qu'elle n'en avait jamais reçu. Ses inventions étaient souvent ingénieuses. Une fois, par exemple, il fit fabriquer à grands frais un petit palais d'argent, et quand ce superbe joujou fut achevé, il le fit porter par ses esclaves au palais califal, au grand étonnement des habitants de la capitale, qui n'avaient jamais vu un travail d'orfévrerie aussi magnifique. C'était un cadeau pour Aurore. Elle ne se lassa pas de l'admirer, et dans la suite elle ne négligea aucune

---

1) Maccarî, t. II, p. 61.

occasion pour vanter le mérite de son protégé et pour avancer sa fortune [1]. L'intimité qui régnait entre elle et lui devint même telle, qu'elle donna à jaser aux médisants. Les autres dames du harem recevaient aussi des cadeaux d'Ibn-abî-Amir. Elles s'extasiaient toutes sur sa générosité, la suavité de son langage et la suprême distinction de ses manières. Le vieux calife n'y comprenait rien. « Je ne conçois pas, dit-il un jour à un de ses plus intimes amis, quels moyens ce jeune homme emploie pour régner sur les cœurs des dames de mon harem. Je leur donne tout ce qu'elles peuvent désirer; mais aucun présent ne leur plaît à moins qu'il ne vienne de lui. Je ne sais si je dois voir seulement en lui un serviteur d'une rare intelligence, ou bien un grand magicien. Toujours est-il que je ne suis pas sans inquiétude pour l'argent public qui se trouve entre ses mains [2]. »

En effet, le jeune inspecteur courait de grands dangers de ce côté-là. Il avait été fort généreux envers ses amis, mais il l'avait été aux dépens du trésor, et comme sa fortune rapide n'avait pas manqué de faire des envieux, ses ennemis l'accusèrent un jour de malversation auprès du calife. Il fut sommé de se rendre sans retard au palais afin de montrer ses comptes et l'argent qui lui avait été con-

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 268; Maccarî, t. II, p. 61.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 268.

fié. Il promit de venir; mais il se hâta d'aller trouver le vizir Ibn-Hodair, son ami, et, lui ayant exposé franchement la difficile et périlleuse situation dans laquelle il se trouvait, il le pria de lui prêter l'argent qu'il lui fallait pour combler son déficit. Ibn-Hodair lui donna à l'instant même la somme demandée. Alors Ibn-abî-Amir se rendit auprès du calife, et, lui montrant ses comptes ainsi que l'argent qui devait se trouver entre ses mains, il confondit ses accusateurs. Croyant le faire tomber en disgrâce, ceux-ci lui avaient au contraire préparé un éclatant triomphe. Le calife les traita de calomniateurs, et se répandit en éloges sur la capacité et la probité de l'inspecteur de la monnaie [1]. Il le combla de dignités nouvelles. Au commencement de décembre de l'année 968, il lui donna le poste de curateur aux successions vacantes, et, onze mois plus tard, celui de cadi de Séville et de Niébla; puis, le jeune Abdérame étant venu à mourir, il le nomma intendant des biens de Hichâm, qui était désormais l'héritier présomptif du trône (juillet 970). Ce n'était pas tout encore. En février 972, Ibn-abî-Amir fut nommé commandant du deuxième régiment du corps qui portait le nom de *Chorta* et qui était chargé d'exercer la police dans la capitale [2]. A l'âge de trente et un

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 269.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 267, 268.

ans, il cumulait donc cinq ou six postes importants et fort lucratifs [1]. Aussi vivait-il dans un luxe grandiose et presque princier. Le palais qu'il avait fait bâtir à Roçâfa était d'une incomparable magnificence. Une armée de secrétaires et d'autres employés, choisis dans les rangs les plus élevés de la société, y mettait la vie et le mouvement. On y tenait table ouverte. La porte était sans cesse encombrée de solliciteurs. Au reste Ibn-abî-Amir saisissait chaque occasion qui pouvait servir à le rendre populaire, et il y réussissait complétement. Tout le monde vantait sa complaisance, sa courtoisie, sa générosité, la noblesse de son caractère; il n'y avait à ce sujet qu'une seule opinion [2].

L'étudiant de Torrox était donc déjà parvenu à une haute fortune, mais il voulait monter plus haut encore, et ce qu'il jugeait surtout nécessaire pour atteindre ce but, c'était de se faire des amis parmi les généraux. Les affaires de la Mauritanie lui en fournirent les moyens.

Dans ce pays la guerre entre les partisans des Fatimides et ceux des Omaiyades n'avait pas discontinué un seul instant, mais elle avait pris un autre caractère. Abdérame III avait combattu les Fatimides pour préserver sa patrie d'une invasion étrangère. A

1) Comparez Ibn-Adhârî, t. II, p. 260, l. 4; p. 270, l. 14 et 15.

2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 275.

l'époque dont nous parlons, ce péril n'existait plus. Les Fatimides avaient tourné leurs armes contre l'Egypte. Dans l'année 969, ils avaient conquis ce pays, et trois années plus tard leur calife Moïzz avait quitté Mançourîa, la capitale de son empire, pour aller fixer sa résidence sur les bords du Nil, après avoir confié la vice-royauté de l'Ifrikia et de la Mauritanie au prince Cinhédjite Abou-'l-Fotouh Yousof ibn-Zîrî. Dès lors l'Espagne n'avait plus rien à craindre des prétendus descendants d'Alî, et comme les possessions africaines lui coûtaient bien plus qu'elles ne lui rapportaient, Hacam aurait peut-être agi sagement de les abandonner. Mais en le faisant, il aurait cru manquer à l'honneur, et au lieu de renoncer à ces domaines, il tâchait au contraire d'en reculer les frontières. Il faisait donc une guerre de conquête contre les princes de la dynastie d'Edris, qui tenaient pour les Fatimides.

Hasan ibn-Kennoun, qui régnait sur Tanger, Arzilla et d'autres places du littoral, était de ce nombre. Il s'était déclaré tantôt pour les Omaiyades, tantôt pour les Fatimides, selon que les uns ou les autres étaient les plus puissants; cependant il avait plus de penchant pour les derniers, qui lui paraissaient moins à craindre que les Omaiyades dont les possessions touchaient aux siennes. Aussi s'était-il déclaré le premier de tous pour Abou-'l-Fotouh, lorsque ce vice-roi fut venu dans la Mauritanie, qu'il

parcourut en vainqueur. Hacam lui gardait rancune à cause de sa défection, et après le départ d'Abou-'l-Fotouh, il ordonna au général Ibn-Tomlos [1] d'aller punir Ibn-Kennoun et le réduire à l'obéissance. Au commencement du mois d'août de l'année 972, Ibn-Tomlos s'embarqua donc avec une nombreuse armée, et, ayant tiré à soi une grande partie de la garnison de Ceuta, il marcha contre Tanger. Ibn-Kennoun, qui se trouvait dans cette ville, alla à sa rencontre; mais il essuya une déroute si complète, qu'il ne put pas même songer à rentrer dans Tanger. Abandonnée ainsi à elle même, cette ville se vit bientôt forcée de capituler avec l'amiral omaiyade qui bloquait son port, et de son côté, l'armée de terre s'empara de Deloul et d'Arzilla.

Jusque-là les troupes omaiyades avaient été victorieuses; mais la fortune changea pour elles. Ayant appelé de nouvelles levées sous ses drapeaux, Ibn-Kennoun reprit l'offensive et marcha sur Tanger. Il battit Ibn-Tomlos qui était allé à sa rencontre et qui trouva la mort sur le champ de bataille. Alors tous les autres princes édrisides levèrent l'étendard de la révolte, et les officiers de Hacam, qui s'étaient retirés dans Tanger, lui écrivirent que, s'ils ne recevaient pas sans retard des renforts, c'en était fait de la domination omaiyade en Mauritanie.

1) Mohammed ibn-Câsim ibn-Tomlos.

Sentant la gravité du péril, Hacam résolut aussitôt d'envoyer en Afrique ses meilleures troupes et son meilleur général, le vaillant Ghâlib. L'ayant fait venir à Cordoue: «Pars, Ghâlib, lui dit-il; prends soin de ne revenir ici que comme vainqueur, et sache que tu ne pourras te faire pardonner une défaite qu'en mourant sur le champ de bataille. N'épargne pas l'argent; répands-le à pleines mains entre les partisans des rebelles. Détrône tous les Edrisides et envoie-les en Espagne.»

Ghâlib traversa le Détroit avec l'élite des troupes espagnoles. Il débarqua à Caçr-Maçmouda, entre Ceuta et Tanger, et se porta aussitôt en avant. Ibn-Kennoun tenta de l'arrêter; cependant il n'y eut pas de bataille proprement dite, mais seulement des escarmouches qui durèrent plusieurs jours, et pendant lesquelles Ghâlib tâcha de corrompre les chefs de l'armée ennemie. Il y réussit. Séduits par l'or qu'on leur offrait, ainsi que par les superbes vêtements et les épées ornées de pierreries que l'on faisait briller à leurs yeux, les officiers d'Ibn-Kennoun passèrent presque tous sous le drapeau omaiyade. L'Edriside n'eut d'autre parti à prendre que de se jeter dans une forteresse qui se trouvait sur la crête d'une montagne, non loin de Ceuta, et qui portait le nom fort bien choisi de *Rocher des aigles* [1].

---

1) *Hadjar an-nasr* en arabe.

Le calife reçut avec beaucoup de joie la nouvelle de ce premier succès; mais quand il apprit combien d'argent Ghâlib avait dépensé pour acheter les chefs berbers, il trouva que ce général avait pris un peu trop à la lettre la recommandation qu'il lui avait faite. En effet, soit qu'on gaspillât en Mauritanie les trésors de l'Etat, soit qu'on les volât, les dépenses que l'on portait au compte du calife passaient toute mesure. Voulant mettre un terme à ces prodigalités ou à ces brigandages, Hacam résolut d'envoyer en Mauritanie, en qualité de contrôleur général des finances, un homme d'une probité éprouvée. Son choix tomba sur Ibn-abî-Amir. Il le nomma cadi suprême [1] de la Mauritanie, en lui enjoignant de surveiller toutes les actions des généraux et particulièrement leurs opérations financières. En même temps il fit parvenir à ses officiers militaires et civils l'ordre de ne rien entreprendre sans avoir consulté préalablement Ibn-abî-Amir et de s'être assurés qu'il approuvait leurs plans.

Pour la première fois de sa vie, Ibn-abî-Amir se trouva ainsi mis en rapport avec l'armée et ses chefs. C'était justement ce qu'il désirait; mais il aurait préféré sans doute que la chose eût eu lieu dans d'autres circonstances et à d'autres conditions. La tâche qu'il avait à remplir était extrêmement dif-

1) Câdhî al-codhât.

ficile et délicate. Son propre intérêt lui commandait de s'attacher les généraux, et cependant il avait été envoyé dans le camp pour exercer sur eux une surveillance toujours plus ou moins odieuse. Grâce à la rare adresse dont lui seul possédait le secret, il sut toutefois se tirer d'affaire et concilier son intérêt avec son devoir. Il s'acquitta de sa mission à l'entière satisfaction du calife; mais il le fit avec tant de ménagements pour les officiers, que ceux-ci, au lieu de le prendre en haine, comme on aurait pu le craindre, ne tarissaient pas sur son éloge. En même temps il forma des liaisons avec les princes africains et les chefs des tribus berbères, liaisons qui dans la suite lui furent fort utiles. Il s'accoutuma aussi à la vie des camps, et il gagna l'affection des soldats auxquels un instinct secret disait peut-être qu'il y avait dans ce cadi l'étoffe d'un guerrier.

Cependant Ghâlib, après avoir soumis tous les autres Edrisides, était allé assiéger Ibn-Kennoun dans son Rocher des aigles, et comme ce château était, sinon inexpugnable, du moins fort difficile à prendre, le calife avait envoyé en Mauritanie des troupes nouvelles, tirées des garnisons qui couvraient les frontières septentrionales de l'empire, et commandées par le vizir Yahyâ ibn-Mohammed Todjîbî, le vice-roi de la Frontière supérieure. Ce renfort étant arrivé en octobre 973, le siége fut poussé avec tant de vigueur qu'Ibn-Kennoun fut obligé de capituler

(vers la fin de février 974). Il demanda et obtint que lui, sa famille et ses soldats auraient la vie sauve, et qu'on leur laisserait leurs biens; mais il dut consentir à livrer sa forteresse et s'engager à se rendre à Cordoue.

La Mauritanie pacifiée, Ghâlib repassa le Détroit, accompagné de tous les princes édrisides. Le calife et les notables de Cordoue allèrent au-devant du vainqueur, et l'entrée triomphale de Ghâlib fut une des plus belles dont la capitale des Omaiyades eût jamais été témoin (21 septembre 974). Au reste, le calife se montra fort généreux envers les vaincus et surtout envers Ibn-Kennoun. Il lui prodigua des cadeaux de toute sorte, et comme ses soldats, qui étaient au nombre de sept cents, étaient renommés par leur bravoure, il les prit à son service et fit inscrire leurs noms sur les rôles de l'armée [1].

L'entrée de Ghâlib dans la capitale avait été le dernier beau jour dans la vie du calife. Peu de temps après, vers le mois de décembre, il eut une grave attaque d'apoplexie [2]. Sentant lui-même que sa fin approchait, il ne s'occupa plus que de bonnes œuvres. Il affranchit une centaine de ses esclaves, ré-

---

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 260—265, 268, 269; *Cartâs*, p. 56—58; Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbers*, t. II, p. 149—151, t. III, p. 215, 216 de la traduction.

2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 265, 276, l. 3.

duisit d'un sixième les contributions royales dans les provinces espagnoles de l'empire, et ordonna que le loyer des boutiques des selliers de Cordoue, lesquelles lui appartenaient, fût remis régulièrement et à perpétuité aux maîtres chargés de l'instruction des enfants pauvres [1]. Quant aux affaires d'Etat, dont il ne pouvait plus s'occuper qu'à de rares intervalles, il en abandonna la direction au vizir Moçhafî [2], et l'on fut bientôt à même de s'apercevoir qu'une autre main tenait le gouvernail. Plus économe que son maître, Moçhafî trouva que l'administration des provinces africaines et l'entretien des princes édrisides coûtaient trop à l'Etat. Par conséquent, après avoir fait prendre à ces derniers l'engagement de ne plus rentrer en Mauritanie, il les fit partir pour Tunis, d'où ils se rendirent à Alexandrie [3], et, ayant rappelé en Espagne le vizir Yahyâ ibn-Mohammed le Todjîbide, qui depuis le départ de Ghâlib avait été vice-roi des possessions africaines, il confia le gouvernement de ces dernières aux deux princes indigènes Djafar et Yahyâ, fils d'Alî ibn-Hamdoun [4]. Cette dernière mesure lui était dictée non-seulement par

---

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 265.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 269, 276.
3) *Cartâs*, p. 58; Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbers*, t. II, p. 152 de la traduction.
4) Ibn-Adhârî, t. II, p. 265; Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbers*, t. II, p. 151, 152, et surtout t. III, p. 216.

une sage économie, mais aussi par la crainte que lui inspiraient les chrétiens du Nord. Enhardis par la maladie du calife et par l'absence de ses meilleures troupes, ceux-ci avaient recommencé les hostilités dans le printemps de l'année 975, et, aidés par Abou-'l-Ahwaç Man, de la famille des Todjîbides de Saragosse, ils avaient mis le siége devant plusieurs forteresses musulmanes [1]. Moçhafî jugea avec raison que dans ces circonstances il devait avant tout pourvoir à la défense du pays, et quand le brave Yahyâ ibn-Mohammed fut de retour, il se hâta de le nommer de nouveau vice-roi de la Frontière supérieure [2].

Quant au calife, une seule pensée l'occupait entièrement pendant les derniers mois de sa vie: celle d'assurer le trône à son fils encore enfant. Avant son avénement au trône, il n'avait pas vu se réaliser son vœu le plus cher, celui d'être père, et comme il était déjà assez avancé en âge, il désespérait presque de le devenir, lorsque, dans l'année 962, Aurore lui donna un fils qui reçut le nom d'Abdérame. Trois années plus tard, elle lui en donna un autre, Hichâm. La joie que la naissance de ces deux enfants causa au calife fut immense, et c'est de cette

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 265; comparez Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbers*, t. III, p. 216.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 266.

époque que datait l'influence presque illimitée qu'Aurore exerçait sur l'esprit de son époux [1]. Mais sa joie fut bientôt troublée. Son fils aîné, l'espoir de sa vieillesse, mourut en bas âge. Il ne lui restait maintenant que Hichâm, et il se demandait avec anxiété si ses sujets, au lieu de reconnaître cet enfant pour leur souverain, ne donneraient pas plutôt la couronne à un de ses oncles. Cette inquiétude était assez naturelle. Jamais encore un roi mineur ne s'était assis sur le trône de Cordoue, et l'idée d'une régence répugnait extrêmement aux Arabes. Pourtant Hacam n'aurait voulu pour rien au monde qu'un autre que son fils lui succédât, et d'ailleurs une vieille prophétie disait que la dynastie omaiyade tomberait aussitôt que la succession sortirait de la ligne directe [2].

Pour assurer le trône à son fils, le calife ne voyait d'autre moyen que de lui faire prêter serment le plus tôt possible. Par conséquent, il convoqua les grands du royaume à une séance solennelle qui aurait lieu le 5 février 976. Au jour fixé il annonça son intention à l'assemblée, en invitant tous ceux qui en faisaient partie à signer un acte par lequel Hichâm était déclaré héritier du trône. Personne n'osa refuser sa signature, et alors le calife chargea Ibn-abî-

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 251, 252, 253.
2) Voyez Maccarî, t. II, p. 59.

Amir et le secrétaire d'Etat Maisour, un affranchi d'Aurore [1], de faire faire plusieurs copies de cet acte, de les envoyer dans les provinces espagnoles et africaines, et d'inviter, non-seulement les notables, mais encore les hommes du peuple, à y apposer leurs signatures [2]. Cet ordre fut exécuté sur-le-champ, et comme on craignait trop le calife pour oser lui désobéir, les signatures ne firent défaut nulle part. En outre, le nom de Hichâm fut prononcé désormais dans les prières publiques, et quand Hacam mourut (1er octobre 976 [3]), il emporta dans la tombe la ferme conviction que son fils lui succéderait, et qu'au besoin Moçhafî et Ibn-abî-Amir, lequel venait d'être nommé majordome [4], sauraient faire respecter par les Andalous le serment qu'ils avaient prêté.

---

1) Ibn-Adhârî l'appelle al-Djafarî. Djafar était un nom de guerre que Hacam avait donné à Aurore (voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 269, dern. ligne), et c'est pour cette raison que ses affranchis portaient le surnom de Djafarî ou de Djoaifirî (Djoaifir est le diminutif de Djafar). On sait que les califes, tant à Bagdad qu'ailleurs, aimaient à donner des noms d'hommes aux femmes de leurs harems.

2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 265, 266.

3) Ibn-Adhârî, t. II, p. 249. A la page 269 on lit Ramadhân au lieu de Çafar. C'est une faute.

4) Ibn-Adhârî, t. II, p. 268.

VII.

Hacam avait rendu le dernier soupir entre les bras de ses deux principaux eunuques, Fâyic et Djaudhar. Eux exceptés, tout le monde ignorait encore qu'il avait cessé de vivre. Ils résolurent de tenir sa mort secrète, et se consultèrent sur le parti à prendre.

Quoique esclaves, ces deux eunuques, dont l'un portait le titre de maître de la garde-robe, l'autre celui de grand fauconnier, étaient des grands seigneurs, des hommes puissants. Ils avaient à leur service une foule de serviteurs armés qu'ils payaient, et qui n'étaient ni eunuques ni esclaves. En outre ils avaient sous leurs ordres un corps de mille eunuques slaves, tous esclaves du calife, mais en même temps fort riches, car ils possédaient de grosses terres et des palais. Ce corps, qui passait pour le plus bel ornement de la cour, jouissait de priviléges énormes. Ses membres opprimaient et maltraitaient les Cordouans de toutes les manières, et le calife, malgré son amour pour la justice, avait toujours fermé les

yeux sur leurs délits et même sur leurs crimes. A ceux qui appelaient son attention sur les violences dont ils se rendaient coupables, il avait répondu invariablement: « Ces hommes sont les gardiens de mon harem; ils ont toute ma confiance et il m'est impossible de les réprimander sans cesse; mais je me tiens convaincu que si mes sujets les traitent avec douceur et avec respect, comme il est de leur devoir, ils n'auront pas à se plaindre d'eux.» Un tel excès de bonté avait rendu les Slaves vains et orgueilleux. Ils se considéraient comme le corps le plus puissant de l'Etat, et leurs chefs, Fâyic et Djaudhar, s'imaginaient que le choix du nouveau calife dépendait d'eux seuls.

Or, ni l'un ni l'autre ne voulaient de Hichâm. Si cet enfant montait sur le trône, le ministre Moçhafî, qu'ils n'aimaient pas, régnerait de fait, et leur influence serait à peu près nulle. La nation, il est vrai, avait déjà prêté serment à Hichâm; mais les deux eunuques appréciaient un serment politique à sa juste valeur, et ils savaient que la plupart de ceux qui avaient juré, l'avaient fait à contre-cœur. Ils n'ignoraient pas non plus que l'opinion publique repoussait l'idée d'une régence, et que bien peu de gens aimeraient à voir monter sur le trône un chef temporel et spirituel qui n'avait pas encore atteint sa douzième année. D'un autre côté, ils espéraient regagner facilement une popularité fort compromise, si,

répondant au vœu général, ils donnaient la couronne à un prince d'un âge plus mûr. Joignez-y que ce prince, qui leur devrait son élévation, leur serait attaché par les liens de la reconnaissance, et qu'ils pouvaient se flatter de l'espoir de gouverner l'Etat sous son nom.

Ils résolurent donc bien vite d'écarter Hichâm. Ils tombèrent aussi d'accord de donner la couronne à son oncle Moghîra, qui comptait alors vingt-sept ans, à la condition toutefois que celui-ci nommerait son neveu son successeur, car ils ne voulaient pas avoir l'air de mettre tout à fait de côté les dernières volontés de leur ancien maître.

Ces points arrêtés: «Il faut maintenant faire venir Moçhafî, dit Djaudhar; nous lui couperons la tête, après quoi nous pourrons exécuter nos projets.» Mais l'idée de ce meurtre fit frémir Fâyic, qui, moins prévoyant que son collègue, était en revanche plus humain. «Bon Dieu! s'écria-t-il; comment, mon frère [1], vous voulez tuer le secrétaire de notre maître sans qu'il ait fait rien qui mérite la mort? Gardons-nous de commencer par répandre un sang innocent! A mon avis Moçhafî n'est pas dangereux, et je crois qu'il n'entravera pas nos projets.» Djaudhar ne fut

---

1) Rien ne nous autorise à croire que Fâyic et Djaudhar fussent réellement frères; mais les eunuques se donnaient ordinairement ce nom. Voyez le passage d'Ibn-al-Khatîb cité dans mes *Recherches*, t. I de la 1re édition, p. 37, dans la note.

pas de cette opinion; mais comme Fâyic était son supérieur, il fut obligé de lui céder. On résolut donc de gagner Moçhafî par la douceur, et on le fit venir au palais.

Quand il y fut arrivé, les deux eunuques l'informèrent de la mort du calife, et, lui ayant communiqué le projet qu'ils avaient formé, ils lui demandèrent son concours.

Le plan des eunuques répugnait extrêmement au ministre; mais comme il les connaissait et qu'il savait ce dont ils étaient capables, il feignit de l'approuver. « Votre projet, leur dit-il, est sans doute le meilleur que l'on puisse former. Exécutez-le; moi et mes amis, nous vous aiderons de tout notre pouvoir. Vous feriez bien, toutefois, de vous assurer de l'assentiment des grands du royaume; ce serait le meilleur moyen pour empêcher une révolte. Quant à moi, ma conduite est toute tracée: je garderai la porte du palais et j'attendrai vos ordres.»

Ayant réussi de cette manière à inspirer aux eunuques une fausse sécurité, Moçhafî convoqua ses amis, à savoir son neveu Hichâm, Ibn-abî-Amir, Ziyâd ibn-Aflah (un client de Hacam II), Câsim ibn-Mohammed (le fils du général Ibn-Tomlos qui avait péri en Afrique en combattant contre Ibn-Kennoun), et quelques autres hommes influents. Il fit venir aussi les capitaines des troupes espagnoles et les chefs du régiment africain sur lequel il comptait le plus, celui des Beni-

Birzél. Puis, tous ses partisans étant réunis, il les instruisit de la mort du calife et du projet des eunuques; après quoi il continua en ces termes: «Si Hichâm monte sur le trône, nous n'aurons rien à redouter et nous pourrons faire tout ce que nous voudrons; mais si Moghîra l'emporte, nous perdrons nos postes et peut-être la vie, car ce prince nous hait.»

Toute l'assemblée fut de son avis, et on lui conseilla de faire échouer le projet des eunuques en faisant tuer Moghîra avant que celui-ci eût été instruit de la mort de son frère. Moçhafî approuva ce projet; mais quand il demanda qui se chargerait de l'exécuter, il ne reçut point de réponse. Personne ne voulait se souiller d'un tel assassinat.

Ibn-abî-Amir prit alors la parole. «Je crains, dit-il, que nos affaires ne tournent à mal. Nous sommes les amis du chef que voici; ce qu'il commande, il faut le faire, et puisque personne d'entre vous ne veut se charger de cette entreprise, je m'en charge, moi, pourvu toutefois que notre chef y consente. Ne craignez donc rien et ayez confiance en moi.»

Ces paroles excitèrent une surprise générale. On ne s'attendait pas à voir un fonctionnaire civil se présenter pour accomplir un meurtre que des guerriers accoutumés à la vue du sang et du carnage n'osaient pas commettre. On accepta toutefois son offre avec empressement, et on lui dit: «Vous avez

raison, après tout, de vous charger de l'exécution de ce projet. Comme vous avez l'honneur d'être admis dans l'intimité du calife Hichâm et que vous jouissez aussi de l'estime de plusieurs autres membres de la famille royale, personne ne pourrait remplir aussi bien que vous une tâche aussi délicate.»

Ibn-abî-Amir monta donc à cheval, et, accompagné du général Bedr (un client d'Abdérame III), de cent gardes du corps et de quelques escadrons espagnols, il se rendit vers le palais de Moghîra. Quand il y fut arrivé, il posta les gardes du corps à la porte, fit cerner le palais par les autres troupes, et, pénétrant seul dans la salle où se trouvait le prince, il lui dit que le calife n'était plus et que Hichâm lui avait succédé. «Cependant, ajouta-t-il, les vizirs craignent que vous ne soyez mécontent d'un tel arrangement, et ils m'ont envoyé auprès de vous pour vous demander ce que vous en pensez.»

Le prince pâlit à ces paroles. Il ne comprenait que trop bien ce qu'elles signifiaient, et, voyant déjà le glaive suspendu sur sa tête, il dit d'une voix tremblante: «La mort de mon frère m'afflige plus que je ne puis vous le dire; mais j'apprends avec satisfaction que mon neveu lui a succédé. Que son règne soit long et heureux! Quant à ceux qui vous ont envoyé vers moi, dites-leur que je leur obéirai en toutes choses et que je tiendrai le serment que j'ai déjà prêté à Hichâm. Exigez de moi toutes les ga-

ranties que vous voudrez; mais si vous êtes venu pour autre chose encore, je vous supplie d'avoir pitié de moi. Ah! je vous en conjure par l'Eternel, épargnez mes jours et réfléchissez mûrement à ce que vous allez faire!»

Ibn-abî-Amir eut pitié de la jeunesse du prince, et, se laissant gagner par son air candide, il crut à la sincérité de ses protestations. Il n'avait pas reculé devant l'idée d'un meurtre qu'il jugeait nécessaire au bien de l'Etat et à ses propres intérêts, mais il ne voulait pas souiller ses mains du sang d'un homme qu'il ne croyait pas à craindre. Il écrivit donc à Moçhafî pour lui dire qu'il avait trouvé le prince dans les meilleures dispositions, qu'il n'y avait rien à redouter de sa part, et que par conséquent il demandait l'autorisation de lui laisser la vie. Il chargea un soldat d'aller porter ce billet au ministre. Bientôt après, ce soldat revint avec la réponse de Moçhafî. Elle était conçue en ces termes: «Tu gâtes tout par tes scrupules, et je commence à croire que tu nous as trompés. Fais ton devoir, sinon nous enverrons un autre à ta place.»

Ibn-abî-Amir montra au prince ce billet qui contenait son arrêt de mort; puis, ne voulant pas être témoin de l'acte horrible qui allait s'accomplir, il quitta la salle et ordonna aux soldats d'y entrer. Sachant ce qu'ils avaient à faire, ceux-ci étranglèrent le prince, et, ayant suspendu son cadavre dans

un cabinet contigu, ils dirent aux domestiques que le prince s'était pendu alors qu'ils voulaient le forcer d'aller rendre hommage à son neveu. Bientôt après, ils reçurent d'Ibn-abî-Amir l'ordre d'enterrer le cadavre dans la salle et d'en murer les portes.

Sa tâche accomplie, Ibn-abî-Amir retourna auprès du ministre, et lui dit que ses ordres avaient été exécutés. Moçhafî le remercia avec effusion, et pour lui montrer sa reconnaissance, il le fit asseoir à ses côtés.

Fâyic et Djaudhar ne tardèrent pas à apprendre que Moçhafî les avait trompés et qu'il avait déjoué leur projet. L'un et l'autre, mais Djaudhar surtout, étaient furieux. «Vous voyez maintenant, dit-il à son collègue, que j'avais raison lorsque je soutenais qu'avant tout il fallait nous débarrasser de Moçhafî; mais vous n'avez pas voulu me croire.» Cependant ils furent obligés de faire bonne mine à mauvais jeu, et, étant venus trouver Moçhafî, ils lui firent leurs excuses en disant qu'ils avaient été mal inspirés et que son plan valait beaucoup mieux que le leur. Le ministre, qui les haïssait autant qu'il était haï par eux, mais qui en ce moment ne pouvait pas encore songer à les punir, fit semblant d'agréer leurs explications, de sorte qu'en apparence du moins, la paix était rétablie entre eux et lui [1].

---

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 276—279; Maccarî, t. II, p. 59, 60.

Dans la matinée du lendemain, lundi 2 octobre, les habitants de Cordoue reçurent l'ordre de se rendre au palais. Quand ils y furent arrivés, ils trouvèrent le jeune calife dans la salle du trône. Près de lui se tenait Moçhafî, qui avait Fâyic à sa droite et Djaudhar à sa gauche. Les autres dignitaires étaient aussi à leurs places. Le cadi Ibn-as-Salîm fit d'abord prêter le serment par les oncles et les cousins du monarque, puis par les vizirs, les serviteurs de la cour, les principaux Coraichites et les notables de la capitale. Cela fait, Ibn-abî-Amir fut chargé de le faire prêter par le reste de l'assemblée. La chose n'était pas aisée, car il y avait des réfractaires; mais grâce à son éloquence et à son talent de persuasion, Ibn-abî-Amir réussit à la mener à bonne fin, de sorte qu'il y eut à peine deux ou trois personnes qui persistèrent dans leur refus. Aussi tout le monde fut d'accord pour louer le tact et l'habileté dont l'inspecteur de la monnaie avait fait preuve à cette occasion [1].

Jusque-là tout avait réussi à Moçhafî et ses partisans, et l'avenir semblait sans nuages. Le peuple, à en juger par son attitude calme et résignée, s'était accoutumé à l'idée d'une régence, qui naguère lui inspirait tant d'aversion et d'effroi. Mais ces apparences étaient trompeuses; le feu couvait sous la cen-

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 270, 280; Ibn-al-Abbâr, p. 141.

dre. On maudissait en secret les grands seigneurs avides et ambitieux qui s'étaient emparés du pouvoir, et qui avaient inauguré leur règne par le meurtre de l'infortuné Moghîra. Les eunuques slaves prirent grand soin de fomenter le mécontentement des habitants de la capitale, et en peu de temps il devint tel que d'un instant à l'autre il pouvait se changer en révolte. Ibn-abî-Amir, qui ne se faisait pas illusion sur cette disposition des esprits, conseilla alors à Moçhafî d'intimider le peuple par une promenade militaire, de réveiller chez lui l'amour qu'il avait toujours eu pour ses monarques en lui montrant le jeune calife, et de le contenter par l'abolition de quelque impôt. Le ministre ayant approuvé ces propositions, on résolut que le calife se montrerait au peuple le samedi 7 octobre. Dans la matinée de ce jour, Moçhafî, qui jusque-là n'avait porté que le titre de vizir, fut nommé, ou plutôt se nomma lui-même, hâdjib ou premier ministre, tandis qu'Ibn-abî-Amir, conformément à la volonté expresse d'Aurore [1], fut promu à la dignité de vizir, à la charge de gouverner l'Etat conjointement avec Moçhafî. Ensuite Hichâm II parcourut à cheval les rues de la capitale, entouré d'un nombre immense de soldats et accompagné d'Ibn-abî-Amir. En même temps on publia un décret en vertu duquel l'impôt sur l'huile, l'un des plus odieux et qui pesait

---

1) Voyez Maccarî, t. II, p. 60.

principalement sur les classes inférieures, fut aboli. Ces mesures, la dernière surtout, produisirent l'effet qu'on s'en était promis, et comme Ibn-abî-Amir prit soin de faire dire par ses amis que c'était lui qui avait conseillé l'abolition de l'impôt sur l'huile, le peuple des rues, celui qui fait les émeutes, le proclama un véritable ami des pauvres [1].

Les eunuques, toutefois, continuaient à ourdir des complots, et Moçhafî fut informé par ses espions que des personnes fort suspectes et qui semblaient servir d'intermédiaires entre les eunuques et leurs amis du dehors, passaient et repassaient sans cesse par la porte de Fer. Afin de rendre la surveillance plus facile, le premier ministre fit murer cette porte, de manière qu'on ne pouvait plus entrer dans le palais que par celle de la Sodda. En outre il pria Ibn-abî-Amir de faire tous ses efforts pour enlever à Fâyic et Djaudhar leurs serviteurs armés qui n'étaient ni eunuques ni esclaves. Ibn-abî-Amir le lui promit, et à force d'argent et de promesses il y réussit si bien, que cinq cents hommes quittèrent le service des deux eunuques pour le sien. Comme il pouvait compter en outre sur l'appui du régiment africain des Beni-Birzél, sa puissance était bien plus grande que celle de ses adversaires. Djaudhar le comprit, et fort mécontent de ce qui se passait, il offrit sa

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 270, 276.

démission comme grand fauconnier et demanda la permission de quitter le palais califal. Ce n'était qu'une ruse. Croyant qu'on ne pouvait se passer de ses services, il se tenait assuré que sa demande lui serait refusée, et qu'alors il aurait l'occasion de dicter à ses adversaires les conditions auxquelles il consentait à rester à son poste. Son espoir fut trompé. Contre son attente, sa démission fut acceptée. Ses partisans en furent exaspérés outre mesure; ils se répandirent en invectives et en menaces contre Moçhafî et contre Ibn-abî-Amir. Un de leurs chefs, Dorrî, le majordome en second, se signala surtout par la violence de ses discours. Alors Moçhafî chargea Ibn-abî-Amir de chercher un moyen quelconque pour le débarrasser de cet homme. Ce moyen n'était pas difficile à trouver. Dorrî était seigneur de Baéza, et les habitants de ce district avaient fort à souffrir de la tyrannie et de la rapacité des intendants de leur maître. Ibn-abî-Amir profita de cette circonstance. Il fit dire secrètement aux habitants de Baéza que s'ils voulaient venir porter plainte contre leur seigneur et ses employés, ils pouvaient être assurés que le gouvernement leur donnerait raison. Ils ne manquèrent pas de le faire, et Dorrî fut sommé par un ordre du calife de se rendre à l'hôtel du vizirat afin d'y être confronté avec ses sujets. Il obéit; mais arrivé à l'hôtel et voyant qu'on y avait déployé un grand appareil militaire, il craignit pour sa vie et

voulut retourner sur ses pas. Ibn-abî-Amir l'en empêcha en le saisissant au collet. Une lutte s'ensuivit, pendant laquelle Dorrî tira son adversaire par la barbe. Alors Ibn-abî-Amir appela les soldats à son secours. Les troupes espagnoles ne bougèrent pas; elles respectaient trop Dorrî pour oser porter la main sur lui; mais les Beni-Birzél, qui ne partageaient pas leurs scrupules, accoururent en toute hâte, arrêtèrent Dorrî, et se mirent à le maltraiter. Un coup de plat de sabre lui enleva ses facultés intellectuelles. On le porta aussitôt à sa demeure, où on l'acheva pendant la nuit.

Sentant que par ce meurtre ils s'étaient brouillés irréparablement avec les Slaves, les deux ministres prirent à l'instant même une mesure décisive. Fâyic et ses amis reçurent l'ordre, de la part du calife, de quitter sur-le-champ le palais; puis on leur intenta des procès à cause de malversation, et ils furent condamnés à des amendes fort considérables, qui, en les appauvrissant, les mirent hors d'état de nuire désormais aux ministres. A l'égard de Fâyic, que l'on jugeait le plus dangereux de tous, l'on montra encore plus de rigueur. Il fut exilé dans une des îles Baléares, où il mourut quelque temps après. Quant aux eunuques qui s'étaient moins compromis on leur laissa leurs emplois, et l'un d'entre eux Socr, fut nommé chef du palais et des gardes du corps.

Ces mesures, quoique prises par les duumvirs dans leur propre intérêt, les rendaient cependant populaires. La haine que les Cordouans portaient aux Slaves dont ils avaient eu tant à souffrir, était immense, et ils se réjouirent fort de leur ruine [1].

D'un autre côté, toutefois, le gouvernement excitait de violents murmures par son inaction vis-à-vis des chrétiens du Nord. Ces derniers, qui, comme nous l'avons dit, avaient recommencé les hostilités à l'époque où Hacam II était tombé malade, devenaient de plus en plus audacieux et poussaient même des expéditions hardies jusqu'aux portes de Cordoue. Moçhafî ne manquait, pour les repousser, ni d'argent ni de troupes; mais ne comprenant rien à la guerre, il ne faisait presque rien pour la défense du pays. La sultane Aurore s'alarmait avec raison et des progrès des chrétiens et du mécontentement des Andalous qui en était la suite. Elle communiqua ses craintes à Ibn-abî-Amir, qui de son côté s'indignait depuis longtemps de la faiblesse et de l'incapacité de son collègue, mais qui rassura la sultane en lui disant que s'il réussissait à obtenir de l'argent et le commandement de l'armée, il était certain de battre l'ennemi [2]. A la suite de cet entretien il montra clairement à son collègue que s'il persistait dans son in-

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 280, 281.

2) Voyez Ibn-al-Abbâr, p. 148.

action, le pouvoir lui échapperait sous peu, et qu'il était non-seulement de son devoir, mais encore de son intérêt, de prendre sans retard des mesures énergiques. Moçhafî, qui sentait qu'il avait raison, rassembla alors les vizirs et leur proposa d'envoyer une armée contre les chrétiens. Cette proposition, combattue par quelques-uns, fut approuvée par la majorité; il s'agissait seulement de savoir qui commanderait l'armée, et la responsabilité dans cette circonstance paraissait si grande aux vizirs qu'aucun d'entre eux ne voulait la prendre sur lui. «Je me charge de commander les troupes, dit alors Ibn-abî-Amir, mais à la condition que j'aurai la liberté de les choisir moi-même, et qu'on me donnera un subside de cent mille pièces d'or.» Cette somme parut exorbitante à un vizir et il le dit. «Eh bien! s'écria alors Ibn-abî-Amir, prenez-en deux cent mille, vous, et mettez-vous à la tête de l'armée si vous l'osez!» L'autre ne l'osa pas, et l'on résolut de confier le commandement à Ibn-abî-Amir et de lui donner l'argent qu'il demandait.

Ayant choisi pour l'accompagner les meilleures troupes de l'empire, le vizir se mit en campagne vers la fin du mois de février de l'année 977. Il franchit la frontière et mit le siége devant la forteresse de los Baños, une de celles que Ramire II avait fait rebâtir après sa glorieuse victoire de Siman-

cas [1]. S'étant rendu maître du faubourg, il fit un ample butin, et vers le milieu d'avril il retourna à Cordoue avec un grand nombre de prisonniers.

Le résultat de cette campagne, bien que peu important au fond, causa cependant nne grande joie dans la capitale, ce qui, dans les circonstances données, était assez naturel. Pour la première fois depuis le commencement de la guerre, l'armée musulmane avait repris l'offensive et donné une leçon à l'ennemi, leçon dont celui-ci se souvint si bien que dans la suite il ne s'avisa plus de venir troubler le sommeil des Cordouans. C'était beaucoup aux yeux de ces derniers, et pour le moment ils ne demandaient rien de plus; mais s'ils s'exagéraient peut-être les succès obtenus, il est impossible de méconnaître la grande importance que cette campagne avait eue pour Ibn-abî-Amir lui-même. Voulant gagner l'affection de l'armée, qui peut-être avait encore une certaine défiance pour cet ex-cadi transformé en général, il lui avait prodigué l'or qu'il avait reçu à titre de subside, et pendant toute la durée de la campagne il avait tenu table ouverte. Son projet lui avait pleinement réussi. Officiers et soldats s'extasiaient sur l'affabilité du vizir, sur sa libéralité et

1) Les historiens arabes donnent à cette forteresse le nom d'Alhâma. C'est la traduction littérale de Balneos, comme écrit Sampiro (c. 23), aujourd'hui los Baños.

jusque sur les talents de ses cuisiniers. Dorén
il pouvait compter sur leur dévoûment; pourvu
continuât à récompenser largement leurs service
étaient à lui de corps et d'âme [1].

---

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 281, 282; Maccarî, t. II, p. 60

VIII.

Au fur et à mesure que la puissance d'Ibn-abî-Amir augmentait, Moçhafî perdait de son crédit. Cet homme avait peu de mérite. Il était d'humble naissance, mais comme son père, un Berber du pays valencien, avait été le précepteur de Hacam, ce prince avait de bonne heure reporté sur le fils l'affection et l'estime qu'il avait eues pour le père. Moçhafî avait d'ailleurs les talents que Hacam appréciait le plus: il était homme de lettres et poète. Sa fortune avait été merveilleuse. D'abord secrétaire intime de Hacam, il était devenu successivement colonel du deuxième régiment de la *Chorta*, gouverneur de Majorque et premier secrétaire d'Etat [1]. Mais il n'avait pas su se faire des amis. Il avait toute la morgue d'un parvenu; son insupportable orgueil blessait les nobles qui le méprisaient à cause de sa basse extraction. Devenu premier ministre, il avait semblé d'a-

1) Ibn-al-Abbâr, p. 141, 142; Ibn-Adhârî, t. II, p. 271.

bord vouloir se corriger de ce défaut; mais bientôt après il avait repris ses manières hautaines [1]. Sa probité était plus que suspecte. Peu de fonctionnaires, il est vrai, étaient alors à l'abri d'un tel reproche; aussi lui eût-on pardonné peut-être ses concussions manifestes, s'il eût consenti à partager ses dépouilles avec d'autres; mais il gardait tout pour lui, et c'est ce qu'on ne lui pardonnait pas [2]. On l'accusait en outre de népotisme; presque tous les postes importants étaient entre les mains de ses fils et de ses neveux [3]. Quant aux talents requis dans un homme d'Etat, Moçhafî n'en possédait aucun. Dans toutes les circonstances qui sortaient du commun des choses, il ne savait jamais que résoudre ou que faire; d'autres personnes devaient alors penser et agir pour lui, et ordinairement il s'adressait à Ibn-abî-Amir. Ce dernier se contenterait-il longtemps du rôle de confident et de conseiller que Moçhafî lui faisait jouer? Des esprits clairvoyants en doutaient; ils croyaient s'apercevoir que le moment n'était pas loin où Ibn-abî-Amir voudrait être premier ministre de nom, comme il l'était de fait.

Ils ne se trompaient pas. Ibn-abî-Amir avait déjà résolu de faire tomber Moçhafî; il y travaillait acti-

---

1) Maccarî, t. II, p. 60.
2) Maccarî, *ibid.*
3) Ibn-al-Abbâr, p. 142.

vement mais sourdement. Il ne changea rien à sa conduite envers son collègue; il continua à lui témoigner le même respect que par le passé; mais en secret il le contrariait en toutes choses et ne perdait aucune occasion pour appeler l'attention d'Aurore sur son incapacité et sur les fautes qu'il commettait [1]. Moçhafî ne se doutait de rien; ce n'était pas Ibn-abî-Amir qui lui inspirait des craintes, il le croyait au contraire son meilleur ami, mais c'était Ghâlib, le gouverneur de la Frontière inférieure, qui exerçait sur les troupes une influence illimitée [2]. En effet, Ghâlib haïssait et méprisait Moçhafî, et il ne s'en cachait pas. Justement fier des lauriers qu'il avait cueillis sur je ne sais combien de champs de bataille, il s'indignait de ce qu'un homme de rien et qui n'avait jamais tiré l'épée fût premier ministre. Il disait hautement que ce poste lui appartenait. En apparence il obéissait encore à Moçhafî; mais par sa conduite tout au moins ambiguë il montrait assez que le gouvernement n'avait pas à compter sur lui. Depuis la mort de Hacam il faisait la guerre contre les chrétiens avec une mollesse qui formait un bizarre contraste avec l'énergie bien connue de son caractère. Il ne trahissait pas encore, il ne s'était pas encore mis en révolte ouverte, il n'avait pas encore appelé

1) Maccarî, t. II, p. 60.
2) Maccarî, t. II, p. 61.

les chrétiens à son aide, mais sa conduite donnait à penser qu'avant peu il ferait tout cela, et s'il le faisait, la chute du premier ministre était inévitable. Comment celui-ci aurait-il pu résister au meilleur général et aux meilleurs soldats de l'empire, qui seraient secondés par les Léonais et les Castillans? D'ailleurs, au moindre échec qu'il éprouverait, ses nombreux ennemis saisiraient l'occasion aux cheveux pour lui faire perdre son poste, ses richesses, sa tête peut-être.

Moçhafî avait assez de perspicacité pour ne pas s'aveugler sur le péril qui le menaçait, et dans son angoisse il demanda conseil à ses vizirs et surtout à Ibn-abî-Amir. On lui répondit qu'il devait se concilier l'amitié de Ghâlib à quelque prix que ce fût. Il y consentit, et alors Ibn-abî-Amir s'offrit pour médiateur. La campagne qui allait s'ouvrir, disait-il, lui fournirait l'occasion de s'aboucher avec le gouverneur de la Frontière inférieure, et ce cás échéant, il se faisait fort d'amener la réconciliation que Moçhafî désirait.

Telles étaient ses paroles, mais il méditait un tout autre projet. Dans l'espoir d'arriver à un but éclatant, les voies tortueuses ne répugnaient pas à son ambition, et au lieu de tâcher de rapprocher les deux rivaux, il songeait au contraire au moyen de les brouiller encore davantage. Il agit en conséquence. Assurant toujours Moçhafî de son entier dévoûment à

ses intérêts, il vantait à Aurore les grands talents de Ghâlib; il lui répétait à chaque instant qu'on ne pouvait se passer des services de ce général, et qu'il fallait se l'attacher en lui donnant un plus haut titre que ceux qu'il avait déjà. Ses menées portèrent leur fruit. Grâce à l'influence d'Aurore, Ghâlib fut promu à la dignité de Dhou-'l-vizâratain (chef de l'administration militaire et civile) et de généralissime de toute l'armée de la Frontière; mais Moçhafî ne s'était pas opposé à cette mesure, il y avait concouru au contraire, car Ibn-abî-Amir lui avait dit que ce serait un premier pas vers une réconciliation.

Le 23 mai, un mois seulement après son retour à Cordoue, Ibn-abî-Amir, qui venait d'être nommé généralissime de l'armée de la capitale, entreprit sa seconde expédition. A Madrid il eut une entrevue avec Ghâlib. Il se montra envers lui plein d'égards et de déférence, et gagna son cœur en lui disant qu'il considérait Moçhafî comme tout à fait indigne du poste élevé qu'il occupait. Bientôt une alliance étroite s'établit entre les deux généraux, qui résolurent de travailler de concert à la chute de Moçhafî. Puis, ayant franchi la frontière, ils prirent la forteresse de Mola [1], où ils firent beaucoup de butin et de prisonniers. La campagne finie, ils prirent congé l'un de l'autre; mais au moment où ils allaient se

1) Il paraît que cet endroit n'existe plus.

séparer, Ghâlib dit encore à son nouvel ami: «Cette expédition a été couronnée d'un plein succès; elle vous procurera une grande renommée, et la cour s'en réjouira tant qu'elle ne songera pas à scruter vos intentions ultérieures. Profitez de cette circonstance; ne quittez pas le palais avant d'avoir été nommé préfet de la capitale à la place du fils de Moçhafî.» Ibn-abî-Amir ayant promis de se souvenir de ce conseil, il reprit la route de Cordoue, tandis que Ghâlib retournait dans son gouvernement.

A vrai dire l'honneur de la campagne revenait à Ghâlib. C'est lui qui avait tout dirigé, tout ordonné, et Ibn-abî-Amir, qui n'en était encore qu'à son apprentissage en fait d'expéditions militaires, s'était bien gardé de contredire en quoi que ce fût ce général expérimenté et vieilli dans le métier des armes. Mais Ghâlib lui-même, qui voulait pousser son jeune allié, présenta les choses sous un tout autre jour. Il s'empressa d'écrire au calife qu'Ibn-abî-Amir avait fait des merveilles; que c'était à lui seul qu'on était redevable des succès obtenus, et qu'il avait droit à une récompense éclatante. Cette lettre, que la cour avait déjà reçue avant le retour d'Ibn-abî-Amir, l'avait disposée en sa faveur. Aussi obtint-il sans trop de peine d'être nommé préfet de la capitale en remplacement du fils de Moçhafî. Comment pouvait-on refuser quelque chose à un général qui revenait vainqueur pour la seconde fois, et dont le plus grand

guerrier de l'époque vantait les talents et la bravoure? Et puis, l'on faisait bon marché du fils de Moçhafî, qui ne devait son élévation qu'au crédit de son père, et qui, loin de la justifier par sa conduite, s'en était montré tout à fait indigne [1]. En effet, son avidité était telle que, pour peu qu'on lui donnât de l'argent, il fermait volontiers les yeux sur toutes choses, même sur les crimes les plus abominables. On disait avec raison qu'il n'y avait plus de police à Cordoue, que les brigands de haut et de bas étage pouvaient tout oser, qu'il fallait veiller toute la nuit pour ne pas être dépouillé ou massacré dans sa demeure, en un mot, que les habitants d'une ville frontière couraient moins de périls que les habitants de la résidence du calife.

Muni de son diplôme de préfet et vêtu de la pelisse d'honneur dont on l'avait gratifié, Ibn-abî-Amir se rendit sur-le-champ à l'hôtel de la préfecture. Mohammed-Moçhafî y siégeait entouré de toute la pompe qui appartenait à son rang. Son successeur lui montra l'ordre du calife et lui dit qu'il pouvait se retirer. Il obéit en soupirant.

A peine installé dans son nouvel emploi, Ibn-abî-Amir prit les mesures les plus énergiques pour rétablir la sécurité dans la capitale. Il annonça aux

1) Comparez Ibn-al-Abbâr, p. 142, l. 6, avec Ibn-Adhârî, t. II, p. 284.

agents de police qu'il avait la ferme intention de sévir contre tous les malfaiteurs sans acception de personnes, et il les menaça des peines les plus sévères s'ils se laissaient corrompre. Intimidés par sa fermeté et sachant d'ailleurs qu'il exerçait sur eux la surveillance la plus active, les agents firent désormais leur devoir. On s'en aperçut bientôt dans la capitale. Les vols et les meurtres devenaient de plus en plus rares; l'ordre et la sécurité renaissaient; les honnêtes gens pouvaient dormir tranquilles, la police était là et veillait. Au reste, le préfet montra par un éclatant exemple qu'il avait parlé sérieusement alors qu'il avait dit qu'il n'épargnerait personne. Son propre fils ayant commis un forfait et étant tombé entre les mains de la police, il lui fit donner tant de coups de courroie que le jeune homme expira peu de temps après le châtiment qu'il avait subi.

Cependant Moçhafî avait enfin ouvert les yeux. La destitution de son fils, résolue en son absence et à son insu, ne lui permettait plus de douter de la duplicité d'Ibn-abî-Amir. Mais que pouvait-il contre lui? Son rival était déjà beaucoup plus puissant. Il s'appuyait sur la sultane, dont on le disait l'amant, et sur les grandes familles qui, attachées aux Omaiyades par les liens de la clientèle, se transmettaient de père en fils les emplois de la cour, et qui aimaient beaucoup mieux voir à la tête des affaires un homme de bonne maison, tel qu'Ibn-abî-Amir, qu'un

parvenu qui les avait blessés par un orgueil ridicule et que rien ne justifiait [1]. Il pouvait compter d'ailleurs sur l'armée, qui s'attachait de plus en plus à lui, et sur la population de la capitale, qui lui était profondément reconnaissante à cause de la sécurité qu'il lui avait rendue. Qu'est-ce que Moçhafî pouvait opposer à tout cela? Rien, si ce n'était l'appui de quelques individus isolés qui lui devaient leur fortune, mais sur la gratitude desquels il n'y avait pas beaucoup à compter. Dans cette lutte de la médiocrité contre le génie, les forces étaient par trop inégales. Moçhafî le comprit; il sentit qu'il ne lui restait qu'un seul moyen de salut, et il résolut de gagner Ghâlib, n'importe à quel prix.

Il lui écrivit donc; il lui fit les promesses les plus brillantes, les plus propres à le séduire, et, pour sceller leur alliance, il lui demanda la main de sa fille Asmâ pour son propre fils Othmân. Le général se laissa éblouir. Oubliant sa haine, il répondit au ministre qu'il acceptait ses offres et qu'il consentait au mariage proposé. Moçhafî se hâta de le prendre au mot, et le contrat de mariage était déjà dressé et signé, lorsqu'Ibn-abî-Amir eut vent de ces menées qui contrariaient tous ses projets. Sans perdre un instant, il fit jouer, pour faire échouer les plans de son collègue, tous les ressorts qu'il pouvait mettre

1) Voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 290.

en mouvement. A sa demande les personnages les plus influents de la cour écrivirent à Ghâlib; il lui écrivit lui-même pour lui dire que Moçhafî lui tendait un piége, pour lui rappeler tous les griefs qu'il avait contre ce ministre, pour le conjurer de rester fidèle aux promesses qu'il lui avait faites pendant la dernière campagne. Quant au mariage projeté, il disait que si Ghâlib désirait pour sa fille une alliance honorable, il ne devait pas la donner au fils d'un parvenu, mais à lui, Ibn-abî-Amir.

Ghâlib se laissa persuader qu'il avait eu tort. Il fit savoir à Moçhafî que le mariage dont il avait été question ne pouvait pas avoir lieu, et dans le mois d'août ou de septembre un nouveau contrat fut dressé et signé en vertu duquel Asmâ deviendrait l'épouse d'Ibn-abî-Amir.

Peu de temps après, le 18 septembre, ce dernier se mit de nouveau en campagne. Il prit le chemin de Tolède, et, ayant réuni ses forces à celles de son futur beau-père, il enleva aux chrétiens deux châteaux ainsi que les faubourgs de Salamanque. Après son retour il reçut le titre de Dhou-'l-vizâratain avec un traitement de quatre-vingts pièces d'or par mois. Le hâdjib lui-même ne touchait pas davantage.

Cependant le temps fixé pour son mariage approchait, et le calife, ou plutôt sa mère, laquelle, si elle était réellement l'amante d'Ibn-abî-Amir, n'était pas jalouse du moins, envoya à Ghâlib l'invitation de

venir à Cordoue avec sa fille. Quand il y fut arrivé, il fut comblé d'honneurs. On lui donna le titre de hâdjib, et comme il était Dhou-'l-vizâratain et que Moçhafî ne l'était pas, il était dorénavant le premier dignitaire de l'empire. Aussi occupait-il la première place dans les séances solennelles, et alors il avait Moçhafî à sa droite et Ibn-abî-Amir à sa gauche [1].

Le mariage de ce dernier et d'Asmâ fut célébré le jour de l'an, fête chrétienne, mais à laquelle les musulmans prenaient part aussi. Le calife s'étant chargé de tous les frais, les festins furent d'une incomparable magnificence, et les Cordouans ne se rappelaient pas d'avoir jamais vu un cortége aussi superbe que celui qui entourait Asmâ au moment où elle sortait du palais califal pour se rendre à celui de son fiancé.

Ajoutons que ce mariage, bien que l'intérêt en eût été le motif, fut cependant heureux. Asmâ joignait un esprit fort cultivé à une beauté attrayante; elle sut captiver le cœur de son époux, et celui-ci lui donna toujours la préférence sur ses autres femmes.

Quant à Moçhafî, depuis que Ghâlib avait repoussé son alliance, il se sentait perdu. Le vide se faisait autour de lui. Ses créatures le quittaient pour aller encenser son rival. Autrefois, quand il se rendait au palais, on se disputait l'honneur de l'accompagner;

---

1) Voyez Ibn-al-Abbâr, p. 142.

maintenant il y allait seul. Son pouvoir était nul. Les mesures les plus importantes se prenaient à son insu. L'infortuné vieillard voyait approcher l'orage, et il l'attendait avec une morne résignation. L'affreuse catastrophe arriva plus tôt encore qu'il ne l'avait cru. Le lundi 26 mars de l'année 978 [1], lui, ainsi que ses fils et ses neveux, furent destitués de toutes leurs fonctions et dignités. L'ordre fut donné de les arrêter et de mettre leurs biens sous le séquestre, jusqu'à ce qu'ils eussent été reconnus innocents du crime de malversation dont on les accusait [2].

Bien qu'un tel événement ne pût le surprendre, Moçhafî en fut cependant profondément ému. Sa conscience n'était pas tranquille. Mainte injustice qu'il avait commise pendant sa longue carrière lui revenait à l'esprit et l'oppressait. Quand il prit congé de sa famille: « Vous ne me reverrez pas vivant, dit-il; la terrible prière a été exaucée; depuis quarante ans j'attends ce moment! » Interrogé sur le sens de ces paroles énigmatiques: « Quand Abdérame régnait encore, dit-il, je fus chargé d'informer contre un accusé et de le juger. Je le trouvai innocent; mais j'avais mes raisons pour dire qu'il ne l'était pas, de sorte qu'il dut subir une peine infamante, qu'il

1) Cette date est donnée non-seulement par Ibn-Adhârî, mais aussi par Nowairî (p. 470).

2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 282—285; Maccarî, t. II, p. 61, 62.

perdit ses biens et qu'il resta longtemps en prison. Or une nuit que je dormais j'entendis une voix qui me criait: «Rends la liberté à cet homme! Sa prière a été exaucée, et un jour le sort qui l'a frappé te frappera aussi.» Je m'éveillai en sursaut et plein de frayeur. Je fis venir cet homme et je le priai de me pardonner. Il refusa de le faire. Alors je le conjurai de me dire au moins s'il avait adressé à l'Eternel une prière qui me concernait. — Oui, me répondit-il; j'ai prié Dieu de te faire mourir dans un cachot aussi étroit que celui où tu m'as fait gémir si longtemps. — Je me repentis alors de mon injustice et je rendis la liberté à celui qui en avait été la victime. Mais le remords venait trop tard [1]!»

Les accusés furent conduits à Zahrâ, où se trouvait la prison d'Etat. Le général Hichâm-Moçhafî, un neveu du ministre, qui avait blessé Ibn-abî-Amir en s'attribuant l'honneur des succès remportés dans la dernière campagne, fut la première victime du ressentiment de cet homme puissant. A peine arrivé dans la prison, il fut mis à mort [2].

Le conseil d'Etat fut chargé d'instruire le procès de Moçhafî. Il dura fort longtemps. Les preuves ne manquaient pas pour établir que pendant son ministère Moçhafî s'était rendu coupable de malversation;

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 288; Maccarî, t. I, p. 395.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 285; Maccarî, t. II, p. 62.

par conséquent ses biens furent confisqués en partie, et son magnifique palais dans le quartier de Roçâfa fut vendu au plus offrant. Mais des accusations nouvelles surgissaient sans cesse contre lui, et les vizirs, qui voulaient par là plaire à Ibn-abî-Amir, les accueillaient avec empressement. Condamné ainsi à différentes reprises et pour plusieurs forfaits, Moçhafî fut dépouillé peu à peu de tout ce qu'il possédait, et cependant les vizirs, qui croyaient qu'il avait encore quelque chose qu'on pût lui extorquer, continuaient à le vexer et à l'accabler d'outrages [1]. La dernière fois qu'il fut assigné à comparaître par-devant ses juges, il était tellement affaibli par l'âge, la captivité et le chagrin, qu'il avait de la peine à faire le long trajet de Zahrâ à l'hôtel du vizirat, et cependant son impitoyable gardien ne cessait de lui répéter d'un ton bourru qu'il lui fallait presser le pas et ne pas faire attendre le conseil. « Doucement, mon fils, lui dit alors le vieillard; tu veux que je meure, et tu obtiendras ton désir. Ah! je voudrais pouvoir acheter la mort, mais Dieu y a mis un prix excessif! » Puis il improvisa ces vers:

Ne te fie jamais à la fortune, car elle est variable! Naguère encore les lions me craignaient, et maintenant je tremble à la vue d'un renard. Ah! quelle honte pour un

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 285; Maccarî, t. II, p. 62.

homme de cœur que d'être obligé d'implorer la clémence d'un scélérat!

Quand il fut arrivé devant ses juges, il s'assit dans un coin de la salle sans saluer personne, ce que voyant: «Ton éducation a-t-elle donc été si mauvaise, lui cria le vizir Ibn-Djâbir, un complaisant d'Ibn-abî-Amir, que tu ignores même les lois les plus simples de la politesse?» Moçhafî garda le silence; mais comme Ibn-Djâbir continuait à lui lancer des injures: «Toi-même, dit-il enfin, tu manques aux égards que tu me dois; tu paies mes bienfaits d'ingratitude, et tu oses encore me dire que je manque aux lois de la politesse?» Un peu déconcerté par ces paroles, mais recouvrant aussitôt son audace: «Tu mens! lui cria Ibn-Djâbir; je te devrais des bienfaits, moi? Bien au contraire,» et il se mit à énumérer les griefs qu'il avait contre lui. Quand il eut fini: «Ce n'est pas pour ces choses-là que je te demande de la reconnaissance, lui répliqua Moçhafî; mais il n'en est pas moins vrai que lorsque tu t'étais approprié des sommes qui t'avaient été confiées et que le feu calife (Dieu aie son âme!) voulait te faire couper la main droite, j'ai demandé et obtenu ta grâce.» Ibn-Djâbir nia le fait et jura que c'était une calomnie infâme. «Je conjure tous ceux qui savent quelque chose là-dessus, s'écria alors le vieillard dans son indignation, de déclarer si j'ai dit

vrai ou non. — Oui, il y a du vrai dan
vous dites, lui répliqua le vizir Ibn-Iyâch
dant, dans les circonstances où vous êtes,
riez mieux fait de ne pas rappeler cette vieil
re. — Vous avez raison peut-être, lui répon
hafî; mais cet homme m'a fait perdre patie
j'ai dû dire ce que j'avais sur le cœur.»

Un autre vizir, Ibn-Djahwar, avait écout
discussion avec une répugnance croissante. Quoiqu
n'aimât pas Moçhafî et qu'il eût même concou ru
sa chute, il savait cependant qu'on doit des égards
même à ses ennemis, et surtout à ses ennemis vain-
cus. Prenant maintenant la parole, il dit à Ibn-
Djâbir d'un ton d'autorité que justifiaient de longs
services et un nom aussi ancien et presque aussi il-
lustre que celui de la dynastie elle-même: «Ne sa-
vez-vous donc pas, Ibn-Djâbir, que celui qui a eu
le malheur d'encourir la disgrâce du monarque ne
doit pas saluer les grands dignitaires de l'Etat? La
raison en est évidente, car si ces dignitaires lui ren-
dent son salut, ils manquent à leur devoir envers le
sultan, et s'ils ne le lui rendent pas, ils manquent
à leur devoir envers l'Eternel. Un homme qui est
tombé en disgrâce ne doit donc pas saluer, Moçhafî
sait cela.»

Tout honteux de la leçon qu'il venait de recevoir,
Ibn-Djâbir garda le silence, tandis qu'un faible rayon

de joie brilla dans les yeux presque éteints du malheureux vieillard.

On procéda ensuite à l'interrogatoire. Comme on produisait contre Moçhafî de nouvelles charges afin de lui extorquer encore une fois de l'argent: « Je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, s'écria-t-il, que je ne possède plus rien! Dussé-je être coupé par morceaux, je ne pourrais vous donner un seul dirhem! » On le crut, et on donna l'ordre de le reconduire à la prison [1].

À partir de cette époque, il fut tour à tour libre et prisonnier, mais toujours malheureux. Ibn-abî-Amir semblait prendre un barbare plaisir à le tourmenter, et l'on s'explique difficilement la haine implacable qu'il avait vouée à cet homme médiocre et qui n'était plus en état de lui nuire. Tout ce que l'on peut conjecturer à ce sujet, c'est qu'il ne pouvait lui pardonner le crime inutile qu'il l'avait forcé de commettre alors qu'il lui avait ordonné de tuer Moghîra. Quoi qu'il en soit, il le traînait à sa suite partout où il allait, sans même lui fournir de quoi pourvoir à ses besoins. Un secrétaire du ministre racontait que pendant une campagne il vit une nuit Moçhafî à côté de la tente de son maître, tandis que

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 286, 287, 291; Ibn-Khâcân, *apud* Maccarî, t. I, p. 275, 276.

son fils Othmân lui donnait à boire, faute de mieux, un mauvais mélange d'eau et de farine [1]. Le chagrin et le désespoir le minaient et le rongeaient, et il exhalait sa douleur dans des poèmes aussi harmonieux que touchants. Mais quoiqu'il eût dit un jour à son gardien qu'il désirait la mort, il se cramponnait à la vie avec une ténacité singulière, et de même qu'il avait manqué de perspicacité et d'énergie alors qu'il était encore au pouvoir, il manquait de dignité dans son malheur. Pour fléchir *le renard*, il s'abaissait aux demandes les plus humiliantes. Une fois il le supplia de lui confier l'éducation de ses enfants. Ibn-abî-Amir, qui ne concevait pas que l'on pût perdre jusqu'à ce point le respect de soi-même, ne vit qu'une ruse dans cette prière. «Il veut flétrir ma réputation et me faire passer pour un nigaud, dit-il. Bien des gens m'ont vu jadis à la porte de son palais, et pour le leur rappeler, il veut qu'on le voie à présent dans la cour du mien [2].»

Pendant cinq ans Moçhafî traîna ainsi une triste et pénible existence. Comme il semblait s'obstiner, en dépit de son grand âge et des nombreux dégoûts dont on l'abreuvait, à ne pas mourir, on lui ôta enfin la vie, soit en l'étranglant, soit en l'empoisonnant, car les auteurs arabes ne sont pas d'accord là-

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 289.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 286; Maccari, t. I, p. 396.

dessus[1]. Quand il eut appris que son ancien rival avait cessé de vivre, Ibn-abî-Amir chargea deux de ses employés de prendre soin de l'inhumation. L'un d'eux, le secrétaire Mohammed ibn-Ismâîl, raconte ainsi la scène dont il avait été témoin: « Je trouvai que le cadavre ne présentait aucune trace de violence. Il était couvert seulement d'un vieux manteau qui appartenait à un porte-clefs. Un laveur que mon collègue, Mohammed ibn-Maslama, avait fait venir, lava le corps (je n'exagère rien) sur le battant d'une vieille porte qui avait été arrachée de ses gonds. Ensuite nous portâmes le brancard au tombeau, accompagnés seulement de l'imâm de la mosquée que nous avions chargé de réciter les prières des morts. Aucun passant n'osa jeter les yeux sur le cadavre. C'était pour moi une frappante leçon. Que l'on se figure que dans le temps où Moçhafî était encore tout-puissant, j'avais à lui remettre une requête destinée à lui seul. Je m'étais placé sur son passage; mais son cortége était si nombreux et les rues étaient d'ailleurs tellement encombrées de gens qui désiraient le voir et le saluer, qu'il me fut impossible, quelques efforts que je fisse, de m'approcher de lui, et que je fus obligé de confier ma requête à un de ses secrétaires qui chevauchaient à

---

1) Voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 268, Ibn-al-Abbâr, p. 142, Nowairî, p. 470.

côté de l'escorte et qui étaient chargés de recevoir les écrits de ce genre. Au retour je comparais cette scène à celle dont je venais d'être témoin, et, réfléchissant à l'inconstance de la fortune, je sentais quelque chose qui m'oppressait et qui m'empêchait de respirer [1].»

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 288, 289.

IX.

e jour même où Moçhafî avait été destitué et ar-, Ibn-abî-Amir avait été promu à la dignité de ;ib[1]. Dorénavant il partageait donc l'autorité su-ne avec son beau-père, et sa puissance était si ide qu'il pouvait sembler téméraire de lui résis-On l'osa cependant. Le parti qui avait voulu ıer la couronne à un autre qu'au jeune fils de am II et dont l'eunuque Djaudhar était l'âme, tait encore, les vers satiriques que l'on chantait ; les rues de Cordoue en dépit de la police, ne estaient que trop. Ibn-abî-Amir ne tolérait pas ıoindre allusion à la liaison trop étroite peut-être existait entre lui et la sultane; il fit même met-à mort une chanteuse à laquelle son maître, qui ait la vendre au ministre, avait appris un chant ıour sur Aurore[2]; et cependant on fredonnait dans ue des vers tels que ceux-ci:

Nowairî, p. 470.
Ibn-Hazm, *Traité sur l'amour*, fol. 32 r.

Le monde touche à sa fin; tout va périr, car les choses les plus détestables se passent. Le calife est à l'école et sa mère est grosse du fait de ses deux amants [1].

Tant qu'on se bornait à chansonner la cour, le péril n'était pas fort grand; mais Djaudhar osa aller plus loin. De concert avec le président du tribunal d'appel, Abdalmélic ibn-Mondhir, il ourdit un complot dont le but était d'assassiner le jeune calife et de placer sur le trône un autre petit-fils d'Abdérame III, à savoir Abdérame ibn-Obaidallâh. Une foule de cadis, de faquis et d'hommes de lettres, parmi lesquels on remarquait l'ingénieux poète Ramâdî, trempèrent dans cette conspiration. Ramâdî portait à Ibn-abî-Amir une haine mortelle. Il avait été l'ami de Moçhafî et il était du petit nombre de ceux qui lui étaient restés fidèles alors même que la fortune lui eut tourné le dos. Il brûlait maintenant du désir de le venger, et il avait composé contre Ibn-abî-Amir des satires virulentes [2].

Les conjurés comptaient sur le succès de leur entreprise, d'autant plus que le vizir Ziyâd ibn-Aflah,

1) Il y a deux rédactions de ce dernier hémistiche. Celle que donne Ibn-Adhârî (t. II, p. 300) me paraît préférable à l'autre qui se trouve chez Maccarî (t. I, p. 396). Dans l'opinion publique, Ibn-abî-Amir partageait les faveurs de la sultane avec le cadi *Ibn-as-Salîm*.

2) Comparez Abd-al-wâhid, p. 17, avec les vers de Ramâdî *dont* je donnerai la traduction dans la note suivante.

ui remplissait alors le poste de préfet de la capi-
ale, y connivait. Aussi étaient-ils convenus avec lui
u jour et de l'heure où ils exécuteraient leur des-
ein. Djaudhar, qui n'était plus à la cour, mais
ui, grâce à l'emploi qu'il avait eu, pouvait encore
icilement approcher du souverain, s'était chargé
'assassiner ce dernier, et immédiatement après, ses
omplices proclameraient Abdérame IV.

Au jour fixé, lorsque le préfet eut quitté le palais
alifal pour retourner vers sa demeure qui était si-
uée à l'extrémité de la ville, et qu'en partant il eut
mmené tous ses agents avec lui, Djaudhar demanda
t obtint une audience. Arrivé en présence du ca-
ife, il tâcha de le poignarder; mais un certain Ibn-
Arous, qui se trouvait dans la salle, se jeta sur lui
ivant qu'il eût pu accomplir son projet. Une lutte
s'engagea pendant laquelle Djaudhar eut ses vête-
ments déchirés; mais Ibn-Arous ayant appelé les gar-
des à son secours, ceux-ci arrêtèrent l'eunuque. Peu
de temps après, Ziyâd ibn-Aflah, qui avait entendu
dire que le complot avait échoué, arriva en toute
hâte au palais. Ibn-Arous lui reprocha sa noncha-
lance, et lui donna assez clairement à entendre qu'il
le croyait complice du crime que Djaudhar avait vou-
lu commettre; mais le préfet s'excusa de son mieux,
protesta de sa fidélité au monarque, et, voulant dé-
mentir par son zèle les soupçons qui pesaient sur
lui, il fit arrêter sur-le-champ les personnes suspec-

tes, en ordonnant de les conduire, de même que Djaudhar, à la prison de Zahrâ [1].

On instruisit aussitôt le procès des conspirateurs, et le jugement ne se fit pas attendre. Le président du tribunal d'appel fut déclaré coupable du crime de haute trahison; mais ses juges n'indiquèrent pas avec précision la peine qu'il devrait subir; ils déclarèrent seulement qu'il tombait dans les termes de ce verset du Coran: « Voici quelle sera la récompense de ceux qui combattent Dieu et son apôtre, et qui emploient toutes leurs forces à commettre des désordres sur la terre: vous les mettrez à mort ou vous leur ferez subir le supplice de la croix; vous leur couperez les mains et les pieds alternés; ils seront chassés de leur pays.» Dans ce verset, on le voit, l'énonciation des peines est fort vague; aussi le tribunal laissa-t-il au calife le choix de celle qu'il fallait appliquer. Dans les circonstances données, c'était donc au conseil d'Etat de prononcer, et dans cette assemblée, dont il était membre, Ziyâd ibn-Aflah, qui faisait tous ses efforts pour regagner la faveur d'Ibn-abî-Amir, opina le premier à appliquer la peine la plus grave. Son avis prévalut, et Abdalmélic ibn-Mondhir subit le sup-

1) « Bien certains qu'ils étaient désormais les maîtres, dit Ramâdî dans une de ses élégies (*apud* Maccarî, t. II, p. 442), ils nous firent marcher vers Zahrâ, comme coupables de haute trahison. J'étais au milieu d'une foule d'hommes de lettres, et Djaudhar avait les vêtements déchirés.»

plice de la croix. Le prétendant Abdérame fut aussi mis à mort[1]. Quant à Djaudhar, nous ignorons ce que l'on décida à son égard; mais tout porte à croire qu'il fut crucifié. Le sort de Ramâdî, quoique nullement enviable, fut cependant moins dur. Ibn-abî-Amir, qui voulait l'exiler, se laissa fléchir par les prières des amis du poète; mais tout en lui permettant de rester à Cordoue, il mit à cette grâce une restriction cruelle: il fit proclamer par des hérauts que quiconque lui adresserait la parole serait sévèrement puni. Condamné ainsi à un mutisme perpétuel, le pauvre poète errait dorénavant *comme un mort* (c'est l'expression d'un auteur arabe) au milieu de la foule qui encombrait les rues de la capitale[2].

Cette conspiration avait prouvé au ministre que ses ennemis les plus acharnés se trouvaient précisément dans les rangs de ceux qui avaient étudié à ses côtés les belles-lettres, la théologie et le droit. Etait-ce un effet de la jalousie? En partie, oui; naguère encore leur égal et leur condisciple, Ibn-abî-Amir était monté trop haut pour que les faquis et les hommes

---

1) Ibn-al-Abbâr, p. 154, 155; Ibn-Hazm, *Traité sur l'amour*, fol. 88 v.; cf. Maccarî, t. I, p. 286, l. 8.

2) Abd-al-wâhid, p. 17. Il paraît cependant que plus tard Ramâdî fut gracié tout à fait, car on le trouve nommé parmi les poètes salariés qui accompagnaient Ibn-abî-Amir pendant son expédition contre Barcelone, dans l'année 986. Voyez Ibn-al-Khatîb, man. G., fol. 181 r.

de loi ne lui portassent pas envie. Mais ce n'était pas là le seul, ni même le principal motif de l'aversion qu'il leur inspirait: ils le haïssaient surtout à cause des principes religieux qu'ils lui attribuaient. Si l'on en excepte quelques penseurs hardis et quelques poètes esprits forts, les hommes élevés à l'école des professeurs de Cordoue étaient très-attachés à l'islamisme. Or Ibn-abî-Amir passait, à tort ou à raison, pour un musulman assez tiède. On ne pouvait lui adresser le reproche d'afficher des sentiments libéraux en matière de foi, il était trop prudent pour le faire; mais on disait qu'il aimait la philosophie et qu'en secret il cultivait beaucoup cette science. C'était en ce temps-là une accusation terrible. Ibn-abî-Amir le sentait. Philosophe ou non, il était avant tout homme d'Etat, et voulant ôter à ses ennemis l'arme redoutable dont ils se servaient contre lui, il résolut de montrer, par un acte éclatant d'orthodoxie, qu'il était bon musulman. Ayant donc fait venir les ulémas les plus considérés, tels qu'Acîlî, Ibn-Dhacwân et Zobaidî, il les conduisit dans la grande bibliothèque de Hacam II, où il leur dit qu'ayant formé le dessein d'anéantir les livres qui traitaient de philosophie, d'astronomie ou d'autres sciences prohibées par la religion, il les priait de faire eux-mêmes le triage. Ils se mirent aussitôt à l'œuvre; puis, quand ils eurent rempli leur tâche, le ministre fit jeter les livres condamnés dans un grand feu, et, afin de montrer son

ble pour la foi, il en brûla quelques-uns de ses propres mains [1].

C'était à coup sûr un acte de vandalisme, Ibn-abî-Amir était trop éclairé pour ne pas en juger ainsi lui-même, mais il n'en produisit pas moins un excellent effet parmi les ulémas et le bas peuple, d'autant plus que le ministre se montra depuis lors l'ennemi des philosophes [2] et le soutien de la religion. Il entourait les ulémas d'égards et d'hommages, les comblait de faveurs [3], et écoutait leurs pieuses exhortations, si longues qu'elles fussent parfois, avec une attention et une patience tout à fait édifiantes [4]. Il fit plus encore: il se mit à copier le Coran de ses propres mains, et désormais, quand il se mettait en voyage, il prenait toujours cette copie avec lui [5].

S'étant créé ainsi une réputation d'orthodoxie, réputation que bientôt on n'osa plus contester, tant elle était bien établie, il tourna son attention sur le calife, qui, à mesure qu'il avançait en âge, devenait plus à craindre pour lui.

Selon le témoignage de son précepteur Zobaidî, Hichâm II avait annoncé dans son enfance les dispo-

1) Çâid de Tolède, *Tabacât-al-omam*, fol. 246 r. et v.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 315; Maccarî, t. I, p. 136.

2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 315, l. 1—3.

3) Voyez, par exemple, Ibn-al-Abbâr, p. 151, 152.

4) Maccarî, t. I, p. 266.

5) Ibn-Adhârî, t. II, p. 309, 310; Maccarî, t. I, p. 266.

sitions les plus heureuses; tout ce qu'on lui enseignait, il l'apprenait avec une étonnante facilité, et il avait le jugement plus solide que la plupart des enfants de son âge [1]. Mais quand tout jeune encore il fut monté sur le trône, sa mère et Ibn-abî-Amir s'appliquèrent à étouffer systématiquement ses facultés. Nous n'oserions affirmer qu'ils lui aient fait goûter prématurément les jouissances du harem, car, bien que la circonstance que Hichâm n'eut jamais d'enfants donne un certain degré de vraisemblance à une telle supposition, elle ne s'appuie cependant sur aucun témoignage; mais ce qui est certain, c'est qu'ils s'efforcèrent d'obscurcir son intelligence en le surchargeant d'exercices de dévotion, et qu'ils tâchèrent de lui persuader que, s'il régnait par lui-même, les affaires le distrairaient de la contemplation des choses divines et l'empêcheraient de travailler à son salut. Jusqu'à un certain point, ils avaient réussi en leur dessein: Hichâm faisait des bonnes œuvres, il lisait assidument le Coran, il priait, il jeûnait [2]; cependant son intelligence n'était pas encore assez matée pour qu'Ibn-abî-Amir fût tout à fait rassuré sur son compte, et ce qu'il redoutait surtout, c'est que tôt ou tard une autre personne ne s'emparât de l'esprit du jeune monarque et ne lui ouvrît les yeux.

1) Maccarî, t. II, p. 51.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 270.

ur sa véritable situation. Tant que les affaires d'Etat se traiteraient dans le palais califal, un tel péril était à craindre; pendant les allées et venues de tant de généraux et d'employés, un simple hasard pouvait mettre le calife en rapport avec un d'entre eux, et pour peu que cet individu fût ambitieux et adroit, il pourrait faire tomber le ministre en un clin d'œil. Un tel danger, il fallait le rendre impossible. Ibn-abî-Amir résolut donc que les affaires d'Etat se traiteraient ailleurs, et à cet effet il fit bâtir, à l'est de Cordoue [1], sur le Guadalquivir, une nouvelle ville avec un grand palais pour lui-même et d'autres palais pour les hauts dignitaires. En deux années cette ville, qui reçut le nom de Zâhira, fut achevée, et alors le ministre y fit transporter les bureaux du gouvernement. Zâhira reçut bientôt dans son enceinte une population fort nombreuse. Les hautes classes de la société quittèrent Cordoue ou Zahrâ pour se rapprocher de la source d'où découlaient toutes les faveurs; les marchands y affluèrent aussi, et en peu de temps l'étendue de Zâhira devint telle, que ses faubourgs touchaient ceux de Cordoue.

Dorénavant il était facile de surveiller le calife et de l'exclure de toute participation aux affaires; cependant le ministre ne négligea rien pour rendre son isolement aussi complet que possible. Non content

1) Voyez Ibn-Hazm, *Traité sur l'amour*, fol. 101 r.

de l'entourer de gardes et d'espions, il fit d'ailleurs environner le palais califal d'une muraille et d'un fossé, et si quelqu'un osait en approcher, il le punissait de la façon la plus sévère. Hichâm était réellement prisonnier: il ne lui était pas permis de sortir de son palais, il ne pouvait prononcer une parole ni faire un mouvement sans que le ministre en fût instruit aussitôt, et il n'apprenait des affaires d'Etat que ce que celui-ci voulait bien lui en dire. Tant qu'il eut encore quelques ménagements à garder, Ibn-abî-Amir prétendit que le jeune monarque lui avait abandonné la conduite des affaires afin de pouvoir se livrer tout entier à ses exercices spirituels; mais plus tard, quand il se crut sûr de son fait, il ne se soucia plus de lui et défendit même de prononcer son nom [1].

A toutes ces mesures Ibn-abî-Amir voulut en joindre une autre, non moins importante: il résolut de réorganiser l'armée.

Deux motifs l'y poussaient, l'un patriotique, l'autre entièrement personnel: il voulait faire de l'Espagne l'un des premiers Etats de l'Europe et se débarrasser de son collègue Ghâlib. Or l'armée telle qu'elle était, c'est-à-dire composée en majorité d'Arabes d'Espagne, ne semblait propre ni à l'un ni à l'autre de ces deux projets.

---

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 296—298.

L'organisation militaire [1] était sans doute défectueuse. Elle laissait trop de pouvoir aux chefs des *jond*, et elle mettait trop peu de soldats à la disposition du souverain. Il est vrai que celui-ci pouvait disposer, non-seulement des troupes tirées des *jond*, mais encore de celles des frontières, qui semblent avoir été les meilleures; toutefois la coutume voulait que celles-ci ne fussent appelées aux armes qu'en cas de besoin; elles ne faisaient pas partie de l'armée permanente [2]. Quant à cette dernière, elle était peu nombreuse. On n'y comptait que cinq mille cavaliers, quoique la cavalerie fût alors l'arme la plus considérée et celle dont dépendait le sort des batailles. D'ailleurs, ces troupes laissaient à désirer. Le voyageur Ibn-Haucal atteste du moins que les cavaliers andalous avaient mauvaise grâce, puisque, n'osant ou ne pouvant se servir de leurs étriers, ils laissaient pendre et flotter les jambes; et il ajoute qu'en général l'armée espagnole devait la plupart de ses victoires, non pas à la bravoure, mais à la ruse. Il est vrai que le témoignage de ce voyageur est un peu suspect. Comme il désirait que son souverain, le calife fatimide, entreprît la conquête de la Péninsule, il a peut-être parlé avec trop de dénigrement des troupes de ce pays; cependant il y a sans doute

1) Comparez mes *Recherches*, t. I, p. 87—89.
2) Voyez Ibn-Haucal, p. 40.

quelque chose de vrai dans ses assertions, et il est incontestable que les Arabes, amollis par le luxe et par un beau climat, avaient perdu peu à peu leur esprit martial. Ibn-abî-Amir ne pouvait donc espérer de faire avec une telle armée des conquêtes brillantes. D'ailleurs, il n'avait point de confiance en elle au cas où il voudrait la faire combattre contre Ghâlib, et cependant il prévoyait qu'une lutte entre lui et son collègue était inévitable. Ghâlib, il est vrai, lui avait été fort utile alors qu'il s'agissait de faire tomber Moçhafî; mais maintenant il ne pouvait plus lui servir à rien, et qui pis est, il l'incommodait. Ghâlib n'approuvait pas toujours les mesures qu'il jugeait convenable de prendre, et il le contrariait surtout au sujet de la réclusion du calife. Client d'Abdérame III et ardent royaliste, il s'affligeait et s'indignait en voyant que le petit-fils de son patron était gardé et enfermé comme un captif, comme un criminel. Ibn-abî-Amir, qui n'aimait pas la contradiction, était donc bien décidé à se débarrasser de son beau-père; mais comment y parvenir? Ghâlib n'était pas un homme comme Moçhafî, un homme que l'on pût renverser par une intrigue de cour: c'était un général illustre, et s'il déclarait qu'il voulait soustraire le souverain à la tyrannie de son ministre, il aurait pour lui presque toute l'armée, dont il était l'idole. Ibn-abî-Amir ne se faisait pas illusion à cet égard; il sentait que pour atteindre son but, il lui

tait d'autres troupes, des troupes qui fussent attachées à lui seul. En d'autres termes, il avait besoin de soldats étrangers. La Mauritanie et l'Espagne chrétienne les lui fournirent.

Jusque-là il s'était peu occupé de la Mauritanie. Par le séjour qu'il y avait fait en qualité de cadi suprême, il s'était convaincu que la possession de ces contrées lointaines et pauvres était pour l'Espagne plus onéreuse qu'utile, et, se conformant en ceci à la politique suivie par Moçhafî, il s'était borné à entretenir la garnison de Ceuta au complet. Quant au reste du pays, il en avait confié l'administration aux princes indigènes, en prenant soin toutefois de se les attacher par des largesses de tout genre [1]. Au point de vue espagnol, cette politique était sans doute bonne et sensée, mais pour la Mauritanie elle eut des suites funestes. Voyant ce pays abandonné à ses propres forces, Bologguîn, le vice-roi de l'Ifrîkia, l'envahit dans l'année 979 [2]. Il remporta victoire sur victoire, et, chassant devant lui les princes qui reconnaissaient le calife omaiyade pour leur suzerain, il les contraignit à aller chercher un refuge derrière les remparts de Ceuta. Mais les triomphes de Bologguîn, loin de faire obstacle aux desseins d'Ibn-abî-Amir, les favorisaient au contraire. Les Berbers, accumulés dans Ceuta, s'y trouvaient fort à

1) Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbers*, t. II, p. 556, t. III, p. 237.

2) Voyez la date précise dans Ibn-Adhârî, t. I, p. 240, l. 3 et 4

l'étroit, et comme le vainqueur leur avait enlevé presque tout ce qu'ils possédaient, ils ne savaient comment faire pour subsister. C'était pour le ministre espagnol une excellente occasion pour se procurer d'un seul coup un grand nombre d'excellents cavaliers; aussi ne la laissa-t-il pas échapper. Il écrivit aux Berbers pour leur dire que s'ils voulaient venir servir en Espagne, ils pouvaient être certains de ne manquer de rien et de recevoir une haute paye. Ils répondirent en foule à son appel. Un prince du Zâb, Djafar [1], que ses exploits avaient depuis longtemps rendu célèbre, se laissa gagner aussi par les brillantes promesses du ministre, et arriva en Espagne avec un corps de six cents cavaliers. Les Berbers n'eurent qu'à se louer de la résolution qu'ils avaient prise. Rien n'égalait la générosité d'Ibn-abî-Amir à leur égard. « Au moment où ces Africains arrivaient en Espagne, dit un historien arabe, leurs vêtements tombaient en lambeaux, et chacun d'eux ne possédait qu'une méchante haridelle; mais bientôt après, on les vit caracoler dans les rues revêtus des plus précieuses étoffes et montés sur les plus beaux coursiers, tandis qu'ils habitaient des palais dont ils n'avaient jamais vu les pareils, même dans leurs rêves [2].» Ils étaient très-avides; mais s'ils ne se lassaient pas

1) Voyez sur lui et sur sa famille, Ibn-Khaldoun, t. II, p. [illegible] et suiv. de la traduction, et Ibn-Adhârî, t. II, p. 258 et suiv.

2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 293, 299, 316.

de demander, Ibn-abî-Amir ne se lassait pas non plus de donner, et il était fort sensible à la reconnaissance qu'ils lui en témoignaient. Les protégeant envers et contre tous, il ne souffrait pas qu'on les offensât, ni même qu'on se moquât du jargon qu'ils parlaient lorsque parfois ils essayaient de s'exprimer en arabe, car ordinairement ils parlaient leur langue maternelle à laquelle les Arabes ne comprenaient pas un mot[1]. Un jour qu'il passait ses soldats en revue, un officier berber, nommé Wânzemâr, s'approcha de lui, et, écorchant l'arabe d'une terrible manière: « Ah, seigneur! lui dit-il, donnez-moi une demeure, je vous en prie, car je suis obligé de coucher à la belle étoile. — Comment, Wânzemâr, lui répondit le ministre, n'as-tu donc plus la grande maison que je t'ai donnée? — Vous m'en avez chassé, seigneur, vous m'en avez chassé par les bontés dont vous m'avez comblé. Vous m'avez fait cadeau d'un si grand nombre de terres, que toutes mes chambres sont en ce moment remplies de blé et qu'il n'y a plus de place pour moi. Peut-être me direz-vous que, si mon blé m'embarrasse, je n'ai qu'à le jeter par les fenêtres; mais veuillez vous rappeler, seigneur, que je suis un Berber, c'est-à-dire un homme qui naguère encore était obligé de supporter la misère et qui maintefois a été sur le point de mourir de faim. Un

---

1) Voyez Maccarî, t. I, p. 273, l. 1.

tel homme, vous le concevez, y regarde à deux fois avant qu'il jette son blé par les fenêtres. — Je ne dirai pas que tu sois un brillant orateur, répliqua le ministre en souriant, et cependant ton langage me semble plus disert et plus touchant que les discours les mieux tournés de mes savants académiciens.» Puis, s'adressant aux Andalous qui l'entouraient et qui avaient étouffé de rire tant que le Berber parlait: «Voilà, leur dit-il, la vraie manière de montrer sa reconnaissance, voilà le moyen d'obtenir des faveurs nouvelles! Cet homme dont vous riez vaut mieux que vous, mes beaux parleurs: il n'oublie pas les bienfaits qu'il a reçus, il ne prétend pas qu'on ne lui ait pas donné assez, comme vous le faites toujours.» Et il fit donner aussitôt à Wânzemâr un superbe hôtel [1].

L'Espagne chrétienne le pourvut aussi d'excellents soldats. Pauvres, avides et mauvais patriotes, les Léonais, les Castillans et les Navarrais se laissèrent facilement séduire par la haute paye que l'Arabe leur offrait, et une fois qu'ils avaient pris du service sous son drapeau, sa bienveillance, sa générosité et l'esprit de justice qui présidait à ses décisions envers eux le leur rendaient cher, d'autant plus que dans leur patrie ils n'étaient pas habitués à tant d'équité. Ibn-abî-Amir avait pour eux des attentions infinies.

1) Maccarî, t. I, p. 272.

Dans son armée le dimanche était un jour de repos pour tous les soldats, quelle que fût leur religion, et s'il s'élevait quelque contestation entre un chrétien et un musulman, il favorisait toujours le chrétien [1]. Il n'est donc pas étonnant que les chrétiens lui fussent aussi attachés que les Berbers. Les uns et les autres étaient, pour ainsi dire, sa propriété. Ils avaient renié, oublié leur patrie, et l'Andalousie n'était pas devenue pour eux une patrie nouvelle; ils en comprenaient à peine la langue. Leur patrie, à eux, c'était le camp, et quoique payés par le trésor public, ils n'étaient pas au service de l'Etat, mais à celui d'Ibn-abî-Amir. C'est à lui qu'ils devaient leur fortune, c'est de lui qu'ils dépendaient, et ils se laissaient employer par lui contre qui que ce fût.

En même temps qu'il donnait ainsi aux étrangers la prépondérance dans l'armée, l'habile ministre changea l'organisation des troupes espagnoles, qui jadis avait fait leur force vis-à-vis du gouvernement. Depuis un temps immémorial, les tribus, avec leurs divisions et subdivisions, formaient autant de régiments, de compagnies et d'escouades. Ibn-abî-Amir abolit cet usage; il fit incorporer les Arabes dans les différents régiments, sans avoir égard à la tribu à laquelle ils appartenaient [2]. Un siècle auparavant,

---

1) Mon. Sil., c. 70; Maccari, t. I, p. 272, l. 17.
2) Maccari, t. I, p. 186.

quand les Arabes étaient encore animés de l'esprit de corps, une telle mesure, qui impliquait un changement radical dans la loi du recrutement et qui ôtait à la noblesse les derniers débris de son pouvoir, aurait sans doute provoqué de violents murmures, et peut-être aurait-elle été le motif d'un soulèvement général ; à présent elle s'exécuta sans obstacle, tant les temps étaient changés. L'ancienne division en tribus n'existait plus qu'à l'état de souvenir. Une foule d'Arabes ignoraient à quelle tribu ils appartenaient, et il régnait à cet égard une confusion qui faisait le désespoir des généalogistes. Hacam II, qui admirait et qui aimait le passé qu'il connaissait si bien, avait tâché, il est vrai, de faire renaître cette réminiscence d'un autre âge ; il avait fait examiner les généalogies par des savants, et il avait voulu que chaque Arabe reprît sa place dans sa tribu [1]; mais ses efforts, contraires à la saine politique, avaient échoué contre l'esprit du siècle, car il y avait partout, sauf de rares exceptions, tendance à l'unité, à la fusion des races. En portant le dernier coup à l'ancienne division en tribus, Ibn-abî-Amir ne fit qu'achever le travail d'assimilation qu'Abdérame III avait entrepris et que le sentiment national approuvait.

Pendant qu'il se préparait ainsi à la guerre, Ibn-abî-Amir semblait encore vivre en bonne intelligence

1) Ibn-al-Abbâr, p. 103.

avec son beau-père. Mais celui-ci avait trop de pénétration pour se tromper sur le but des grands changements que son gendre opérait dans l'armée, et il était bien décidé à rompre avec lui. Or, un jour qu'ils se trouvaient ensemble sur la tour d'un château de la frontière, il se mit à l'accabler de reproches. Ibn-abî-Amir lui répondit avec non moins de vivacité, et leur altercation prit un tel caractère d'amertume, que Ghâlib s'écria dans sa fureur: « Chien que tu es! En t'arrogeant l'autorité suprême, tu prépares la chute de la dynastie! » Puis, tirant son épée, il se précipita sur lui en écumant de rage. Quelques officiers tâchèrent de le retenir; ils n'y réussirent qu'à moitié; Ghâlib blessa Ibn-abî-Amir, et dans sa frayeur celui-ci se jeta du haut de la tour. Heureusement pour lui, il put s'accrocher pendant sa chute à quelque chose de saillant, et c'est ce qui le sauva.

Après une telle scène la guerre était inévitable; aussi ne tarda-t-elle pas à éclater. Ghâlib se déclara le champion des droits du calife; une partie des troupes se rangea sous son drapeau, et il obtint d'ailleurs du secours des Léonais. On se livra plusieurs combats dans lesquels quelques-uns des personnages les plus marquants de la cour perdirent la vie. La dernière fois qu'on en fut venu aux mains, l'armée d'Ibn-abî-Amir était sur le point d'être mise en déroute, lorsque Ghâlib, qui chargeait à la tête de sa

cavalerie, eut le malheur de heurter de la tête contre l'arçon de sa selle. Grièvement blessé, il tomba aussitôt de cheval, et ne le voyant plus, ses soldats et ses alliés chrétiens prirent la fuite, de sorte qu'Ibn-abî-Amir remporta une éclatante victoire. Parmi les cadavres on trouva celui de Ghâlib (981) [1].

Mais Ibn-abî-Amir ne se contenta pas de ce succès, si grand qu'il fût. Il voulait à la fois punir les Léonais de l'appui qu'ils avaient prêté à son rival, et montrer à ses compatriotes que, s'il avait créé une armée superbe, il l'avait fait non-seulement dans son propre intérêt, mais encore dans celui du pays. Il envahit donc le royaume de Léon, et lui fit éprouver un châtiment terrible. Son avant-garde, commandée par un prince du sang nommé Abdallâh, mais plus connu sous le sobriquet de *Pierre Sèche* [2], prit et saccagea Zamora (juillet 981). Il est vrai que les musulmans ne purent contraindre la citadelle à se rendre; mais ils s'en vengèrent en mettant à feu et à sang tout le pays d'alentour. Ils passèrent quatre mille chrétiens au fil de l'épée, firent un nombre égal de prisonniers, et dans un seul district ils détruisirent un millier de villages ou de hameaux, pres-

1) Maccarî, t. II, p. 64; Ibn-Adhârî, t. II, p. 299; Ibn-Hazm, *Traité sur l'amour*, fol. 59 r. Comparez Ibn-al-Abbâr, dans mes *Recherches*, t. I, Appendice, p. xxxiv. Sur la date, voyez *ibid.*, t. I, p. 192, 193.

2) Il paraît qu'il devait ce surnom à son avarice.

que tous bien peuplés et remplis de cloîtres et d'églises. Ramire III, qui à cette époque comptait à peine vingt ans, conclut alors une alliance avec Garcia Fernandez, comte de Castille, et avec le roi de Navarre. Les trois princes marchèrent ensemble contre Ibn-abî-Amir, et lui livrèrent bataille à la Rueda, au sud-ouest de Simancas; mais ils furent battus, et l'importante forteresse de Simancas tomba au pouvoir des musulmans. Ils n'y firent que peu de prisonniers; la plupart des habitants et des soldats furent égorgés[1]. Puis Ibn-Amir, quoique la saison fût déjà bien avancée, marcha contre la ville de Léon. Ramire alla à sa rencontre et tâcha de l'arrêter. La fortune sembla vouloir favoriser son audace: il repoussa les ennemis et les contraignit à se retirer dans leur camp. C'est là que se trouvait Ibn-abî-Amir. Assis sur une espèce de trône assez élevé, il observait la bataille et donnait ses ordres. La fuite de ses soldats le fit frémir de dépit et de rage, et, sautant à bas de son siége, il ôta son casque d'or et s'assit par terre. Ses soldats savaient ce que cela signifiait. Leur général en agissait ainsi quand il voulait leur témoigner son mécontentement, quand il jugeait qu'ils se battaient mal. Aussi la vue de sa tête nue produisit sur eux un effet extraordinaire: honteux de leur échec, ils se dirent qu'il fallait le

1) Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 190 et suiv.

réparer à tout prix, et, poussant des cris sauvages, ils se jetèrent sur l'ennemi avec tant d'impétuosité qu'ils lui firent tourner le dos; puis, le poursuivant l'épée dans les reins, ils entrèrent avec lui dans les portes de Léon, et ils auraient pris la ville, si une bourrasque qui survint tout à coup, mêlée de neige et de grêle, ne les eût obligés à suspendre le combat [1].

Quand Ibn-abî-Amir fut de retour à Cordoue (car l'approche de l'hiver l'avait forcé à la retraite), il prit un de ces surnoms qui jusque-là n'avaient été portés que par les califes, et ce surnom, par lequel nous devrons le désigner désormais, était celui d'Almanzor [2]. Il voulut aussi qu'on lui rendît tous les honneurs auxquels la royauté seule donnait des droits. Il exigea, par exemple, que quiconque venait en sa présence, sans en excepter les vizirs et les princes du sang, lui baisât la main, comme on le faisait au monarque. On lui obéit, et le désir de lui plaire était si grand, que l'on baisait aussi la main à ses enfants, même à ceux qui sortaient à peine du berceau [3].

Il semblait tout-puissant et l'on eût dit qu'il n'avait

---

1) Mon. Sil., c. 71; comparez mes *Recherches*, t. I, p. 198.

2) *Al-manzor billâh*, c'est-à-dire *aidé par Dieu*, *victorieux par le secours de Dieu.*

3) Ibn-Adhârî, t. II, p. 299, 300.

plus de rival. Lui-même, cependant, n'en jugeait pas ainsi. A son avis il y avait encore un homme qui, s'il n'était pas alors dangereux, pouvait le devenir, et cet homme était le général Djafar, le prince du Zâb. Djafar lui avait rendu de grands services dans la guerre contre Ghâlib; mais par le double éclat de sa naissance et de sa renommée, il avait excité la jalousie du ministre et de la noblesse de cour [1]. Almanzor prit donc à son égard une résolution qui jette sur sa gloire une tache indélébile. Ayant donné des ordres secrets aux deux Todjîbides Abou-'l-Ahwaç Man et Abdérame ibn-Motarrif, il invita Djafar à un festin. Djafar accepta l'invitation. La fête fut magnifique, et grâce aux vins généreux elle était déjà fort gaie, lorsque l'échanson présenta une nouvelle coupe au ministre. «Donne-la, dit alors ce dernier, à celui que j'honore le plus.» L'échanson demeura tout interdit, ne sachant lequel parmi tous ces nobles convives son maître voulait désigner. «Maudit échanson, s'écria alors Almanzor, donne-la au vizir Djafar!» Flatté de ce témoignage d'estime, Djafar se leva aussitôt, et prenant la coupe, il la vida tout d'un trait jusqu'à la dernière goutte; puis, oubliant toute étiquette, il se mit à danser. Les autres convives se laissèrent gagner par sa folle gaîté, et suivirent son exemple.

1) Voyez Maccarî, t. I, p. 258.

La fête se prolongea bien avant dans la nuit, quand on se sépara, Djafar était complétement ivr Il retournait vers sa demeure accompagné seulem de quelques pages, lorsque tout à coup il se vit saïlli par les soldats des deux Todjîbides, et ava qu'il eût eu le temps de se défendre, il avait dé cessé de vivre (22 janvier 983).

Sa tête et sa main droite furent envoyées en secr à Almanzor, qui feignit de ne pas connaître les teurs de cet assassinat, et qui en témoigna une pr fonde tristesse [1].

---

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 300, 301; cf. Maccarî, t. I, p. 260.

X.

Si le peuple connaissait ou soupçonnait la vérité au sujet du meurtre de Djafar, il oublia bientôt ce crime pour ne s'occuper que des nouvelles victoires du ministre. Les affaires du royaume de Léon avaient pris pour ce dernier une tournure extrêmement favorable. Les désastres qui avaient frappé Ramire III dans la campagne de 981, lui étaient devenus fatals. Les grands du royaume ne voulaient plus d'un prince que le malheur semblait poursuivre [1], et qui d'ailleurs les avait blessés dans leur orgueil par ses prétentions à l'autorité absolue. Une révolte éclata en Galice. Les nobles de cette province résolurent de donner le trône à Bermude, un cousin germain de Ramire, et le 15 octobre 982, ce prince fut sacré dans l'église de Saint-Jacques-de-Compostelle. Ramire marcha aussitôt contre lui, et il se livra une bataille à Portilla de Arenas, sur les frontières de Léon et

---

1) Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, p. 106.

de la Galice; mais quoique acharnée, elle resta indécise [1]. Plus tard, la fortune favorisa de plus en plus les armes de Bermude II, et vers le mois de mars de l'année 984, il enleva la ville de Léon à son compétiteur [2]. Pour ne pas succomber tout à fait, ce dernier, qui avait cherché un refuge dans les environs d'Astorga, se vit alors obligé d'implorer l'assistance d'Almanzor et de le reconnaître pour son suzerain [3]. Il mourut peu de temps après (26 juin 984 [4]). Sa mère tenta de régner à sa place en s'appuyant sur les musulmans [5]; mais elle se vit bientôt privée de leur secours. Bermude avait compris qu'à moins qu'il ne s'abaissât à la démarche que Ramire avait faite, il aurait bien de la peine à réduire les grands qui refusaient de le reconnaître. Il s'adressa donc à Almanzor, et les promesses qu'il lui fit semblent avoir été plus brillantes que celles de son ennemie, car Almanzor se déclara pour lui et mit une grande armée musulmane à sa disposition. Grâce à ce secours, Bermude réussit à soumettre tout le royaume à son autorité; mais aussi ne fut-il dès lors qu'un lieutenant d'Almanzor, et une grande partie des troupes

1) Sampiro, c. 29; *Chron. Iriense*, c. 12.
2) Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 196.
3) Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, p. 107.
4) Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 195—197.
5) Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, p. 107.

musulmanes resta dans son pays, autant pour le surveiller que pour l'aider [1].

Ayant fait ainsi du royaume de Léon une province tributaire, Almanzor résolut de tourner ses armes contre la Catalogne. Comme ce pays était un fief qui relevait du roi de France, les califes l'avaient ménagé jusque-là, de peur que, s'ils l'attaquaient, ils n'eussent aussi les Français à combattre. Mais Almanzor ne partageait pas cette crainte; il savait que la France était en proie à l'anarchie féodale et que les comtes catalans n'avaient aucun secours à attendre de ce côté-là [2]. Ayant donc rassemblé un grand nombre de troupes, il partit de Cordoue le 5 mai de l'année 985 [3], en emmenant avec lui une quarantaine de ses poètes salariés qui devraient chanter ses victoires [4]. Passant par Elvira, Baza et Lorca, il arriva à Murcie, où il alla loger chez Ibn-Khattâb. C'était un simple particulier qui n'avait aucune charge publique, mais ses propriétés étaient extrêmement considérables, et les revenus qu'il en tirait étaient énor-

---

1) *Chron. Iriense*, c. 12; Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, p. 107.

2) Voyez Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, p. 124.

3) «Le mardi, douze jours passés de Dhou-'l-hiddja de l'année 374, ce qui correspond au 5 mai.» Ibn-abî-'l-Faiyâdh, *apud* Ibn-al-Abbâr, p. 252. Dans l'année 985, le 5 mai tombait réellement un mardi.

4) Ibn-al-Khatîb, dans son article sur Almanzor (man. G., fol. 181 r.), donne la liste de ces poètes.

mes. Client des Omaiyades, il était probablement d'origine visigothe, et peut-être descendait-il de Théodemir, qui, du temps de la conquête, avait conclu avec les musulmans une capitulation si avantageuse, que lui et son fils Athanagild régnaient en princes presque indépendants sur la province de Murcie [1]. Quoi qu'il en soit, Ibn-Khattâb était généreux autant que riche. Durant treize jours consécutifs [2], il défraya non-seulement Almanzor avec sa suite, mais toute l'armée, depuis les vizirs jusqu'au moindre soldat. Il prit soin que la table du ministre fût toujours somptueusement servie; jamais il ne lui fit présenter pour la seconde fois les mets dont il avait déjà goûté, ni la vaisselle qu'il avait déjà vue, et un jour il poussa la prodigalité jusqu'à lui offrir un bain apprêté avec de l'eau rose. Si accoutumé qu'il fût au luxe, Almanzor était cependant stupéfait de celui que déployait son hôte. Aussi ne tarissait-il pas sur son éloge, et voulant lui donner une preuve de sa reconnaissance, il le tint quitte d'une partie de l'impôt territorial. Il enjoignit d'ailleurs aux magistrats chargés de l'administration de la province, d'avoir pour

---

1) Du temps d'Ibn-al-Abbâr, c'est-à-dire au XIII[e] siècle, les Beni-Khattâb se prétendaient Arabes; mais leurs ancêtres du X[e] siècle ne songeaient même pas à se donner une telle origine.

2) Ibn-abî-'l-Faiyâdh dit: durant vingt-trois jours. J'ai suivi Ibn-Haiyân.

lui les plus grands égards, et de se conformer autant que possible à ses désirs [1].

Après avoir quitté Murcie, Almanzor continua sa marche vers la Catalogne, et, ayant battu le comte Borrel [2], il arriva le mercredi 1er juillet devant la ville de Barcelone. Le lundi suivant il la prit d'assaut [3]. La plupart des soldats et des habitants furent passés au fil de l'épée; les autres furent mis en servitude. La ville même fut pillée et brûlée [4].

A peine de retour de cette campagne, la vingt-troisième qu'il avait faite [5], Almanzor, toujours infatigable, toujours avide de conquêtes nouvelles, tourna son attention du côté de la Mauritanie.

Pendant plusieurs années ce pays avait été au pou-

1) Ibn-al-Abbâr, p. 251—253.

2) Ibn-al-Khatîb, man. G., fol. 180 v.

3) D'après Ibn-al-Khatîb, Barcelone fut prise « le lundi, au milieu de Çafar de l'année 375. » Ce jour répond au 6 juillet 985. Les documents arabes ne laissent donc aucun doute sur l'année de la prise de Barcelone, et ils sont parfaitement d'accord avec les documents latins cités par M. Bofarull. Ce savant, qui veut que la prise de Barcelone ait eu lieu une année plus tard, ne s'est pas aperçu que son opinion est contredite par les pièces mêmes sur lesquelles il tâche de l'appuyer. La date *Kalendarum Julii feria quarta*, à laquelle deux documents fixent le commencement du siége, est parfaitement exacte pour l'année 985, mais non pas pour l'année suivante.

4) Bofarull, *Condes de Barcelona*, t. I, p. 163, 164.

5) Ibn-al-Abbâr, p. 251. Almanzor avait fait plusieurs campagnes contre le comte de Castille et le roi de Navarre, sur lesquelles nous ne possédons pas de détails.

voir de Bologguin, le vice-roi de l'Ifrîkia; mais dans les derniers temps du règne de ce prince, et surtout après sa mort (arrivée en mai 984 [1]), le parti omaiyade avait commencé à relever la tête. Aussi plusieurs villes, telles que Fez et Sidjilmésa, avaient déjà secoué le joug des Fatimides, lorsqu'un prince africain, qu'on avait presque oublié, reparut sur la scène. C'était l'Edriside Ibn-Kennoun. Du temps de Hacam II, Ibn-Kennoun, comme nous l'avons raconté, avait dû se rendre à Ghâlib, et, amené à Cordoue, il y était resté jusqu'à ce que Moçhafî l'envoyât à Tunis, après lui avoir fait prendre l'engagement de ne plus rentrer en Mauritanie. Mais Ibn-Kennoun n'avait nullement l'intention de tenir sa promesse. S'étant rendu à la cour du calife fatimide, il avait obsédé ce prince durant dix ans en le suppliant de le rétablir. Ayant enfin obtenu des troupes et de l'argent, il était retourné dans son pays natal, et comme il avait acheté l'appui de plusieurs chefs berbers, il était maintenant sur la voie d'en devenir le maître. C'est ce qu'Almanzor voulait empêcher, et il prit à cet effet les mesures nécessaires. Il envoya en Mauritanie un grand nombre de troupes sous le commandement de son cousin germain Askelédja [2]. La guer-

1) Ibn-Adhârî, t. I, p. 248.

2) Les auteurs qui disent qu'Almanzor envoya encore en Afrique un autre corps d'armée, commandé par son fils Abdalmélic (Mo-

re ne fut pas de longue durée: trop faible pour résister à ses ennemis, Ibn-Kennoun se rendit, après avoir obtenu d'Askelédja la promesse que ses jours seraient respectés et qu'il pourrait habiter Cordoue comme par le passé.

Une telle promesse, faite à un homme très-ambitieux et très-perfide, était à coup sûr une imprudence, et l'on se demande si Askelédja avait été autorisé à la faire. Les chroniqueurs arabes nous laissent dans le doute à cet égard; mais la conduite d'Almanzor nous porte à croire qu'Askelédja avait outre-passé ses pouvoirs. Le ministre déclara que le traité était de nulle valeur, et, ayant fait transporter Ibn-Kennoun en Espagne, il le fit décapiter de nuit sur la route qui mène d'Algéziras à Cordoue (septembre ou octobre 985).

Bien qu'Ibn-Kennoun eût été un tyran cruel, qui prenait un féroce plaisir à précipiter ses prisonniers du haut de son Rocher des Aigles, la manière dont il était mort excita cependant en sa faveur une sympathie qui semble avoir été assez universelle. Joignez-y qu'il était un chérif, un descendant du gendre du Prophète. Attenter à la vie d'un tel homme, c'était un sacrilége aux yeux des masses ignorantes

dhaffar), ont confondu cette expédition avec une autre (celle contre Zîrî), dont nous parlerons plus tard. A l'époque dont il s'agit, Abdalmélic ne comptait encore que douze ans (cf. Nowairî, p. 473).

et superstitieuses. Même les rudes troupiers qui, obéissant à l'ordre qu'ils avaient reçu, l'avaient mis à mort, en jugeaient ainsi, et une bourrasque qui était survenue tout d'un coup et qui les avait jetés à terre, leur avait paru un miracle, un châtiment du ciel. Les uns disaient donc qu'Almanzor avait commis une action impie, les autres qu'il avait fait une perfidie puisqu'il aurait dû respecter comme sienne la parole donnée par son lieutenant. Cela se disait assez haut, malgré la crainte qu'inspirait le ministre, et le mécontentement se montra d'une manière si évidente, qu'Almanzor ne pouvait se tromper sur la disposition des esprits et qu'il commençait à s'en alarmer sérieusement. Que l'on juge donc quelle fut sa colère quand il apprit qu'Askelédja était plus indigné que qui que ce fût, et que même devant ses troupes il avait osé appeler son cousin un perfide. Une telle audace nécessitait une punition exemplaire. Aussi Almanzor s'empressa-t-il d'envoyer à son cousin l'ordre de revenir immédiatement en Espagne; puis il le mit en accusation, et l'ayant fait condamner à cause de malversation et de haute trahison, il le fit mettre à mort (octobre ou novembre 985) [1].

Alors les clameurs redoublèrent. On s'apitoyait maintenant, non-seulement sur le sort du malheureux

1) *Cartâs*, p. 58, 59; Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbers*, t. III, p. 219, 237; Ibn-Adhârî, t. II, p. 301; Ibn-al-Abbâr, p. 154.

chérif, mais encore sur celui d'Askelédja, et l'on demandait si Almanzor n'avait pas donné une nouvelle preuve de sa politique atroce, de son mépris de tous les liens, même de ceux du sang, en faisant décapiter son propre cousin. Les parents d'Ibn-Kennoun, trompés dans les espérances qu'ils avaient conçues alors que ce prince semblait sur le point de conquérir toute la Mauritanie, fomentaient le mécontentement autant qu'ils pouvaient. Instruit de leurs menées, Almanzor les frappa tous d'une sentence d'exil. Ils quittèrent alors l'Espagne et la Mauritanie; mais avant de partir, l'un d'entre eux, Ibrâhîm ibn-Edrîs, décocha encore une flèche contre le ministre en composant un long poème qui eut beaucoup de vogue et dans lequel se trouvaient ces vers:

L'exil, voilà toujours mon triste sort! Le malheur me poursuit sans cesse; il est mon créancier; au temps précis de l'échéance du terme, il se présente devant moi....

Ce que je vois arriver me frappe de stupeur; notre infortune est immense et il est presque impossible d'y remédier. J'ai peine à en croire mes yeux, et je suis tenté de dire que je me trompe. Quoi! la famille d'Omaiya existe encore, et cependant un bossu[1] gouverne ce vaste empire! Et voilà les soldats qui marchent autour d'un palanquin dans lequel se trouve un singe roux! . . . Fils d'Omaiya, vous qui brilliez naguère comme des étoiles au milieu de la nuit,

---

1) Ceci est une pure médisance; d'après des témoignages plus impartiaux, Almanzor était un fort bel homme.

comment se fait-il qu'à présent on ne vous voie plus? Autrefois vous étiez des lions, mais vous avez cessé de l'être et voilà pourquoi ce renard s'est rendu maître du pouvoir [1].

Renard ou non — on voit que ce sobriquet, que l'on a déjà rencontré dans un vers de Moçhafî, lui était resté —, Almanzor était convaincu de la nécessité de faire quelque chose pour se réhabiliter dans l'opinion. Par conséquent, il résolut d'agrandir la mosquée qui était trop étroite pour contenir et les habitants de la capitale et les innombrables soldats venus de l'Afrique. Il fallait commencer par exproprier les possesseurs des maisons qui occupaient le terrain sur lequel on voulait bâtir. C'était une mesure qui pour ne pas être odieuse, demandait beaucoup de tact et de délicatesse; mais Almanzor avait dans ces sortes de choses un savoir-faire admirable. Faisant venir un à un chaque propriétaire en sa présence (ce qui était déjà un grand honneur): «Mon ami, lui disait-il, comme j'ai formé le projet d'agrandir la mosquée, ce saint endroit où nous adressons nos prières au ciel, je voudrais acheter ta maison dans l'intérêt de la communauté musulmane et aux frais du trésor, lequel est bien rempli grâce aux richesses que j'ai enlevées aux mécréants. Dis-moi donc à

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 301, 302; Ibn-al-Abbâr, p. 119; Maccarî, t. I, p. 389.

combien tu l'évalues ; ne te gêne pas, dis hardiment ce que tu en veux ! » Puis, quand son interlocuteur avait nommé une somme qu'il croyait bien exorbitante : « Mais c'est trop peu, s'écriait le ministre ; vraiment, tu es d'une discrétion exagérée ! Tiens, je te donne une fois autant. » Et non-seulement il le payait rubis sur l'ongle, mais encore faisait-il acheter pour lui une autre demeure. Il se trouva néanmoins une dame qui refusa longtemps de céder la sienne. Elle avait dans son jardin un beau palmier auquel elle tenait fort, et quand elle consentit enfin à se dessaisir de son immeuble, elle y mit la condition qu'on lui en achèterait un autre qui eût aussi un palmier dans son jardin. C'était difficile à trouver ; mais le ministre, quand on l'informa de la demande de la dame, s'écria aussitôt : « Eh bien ! nous lui achèterons ce qu'elle désire, dussions-nous vider à cet effet tous les coffres de l'Etat ! » Après bien des recherches inutiles, on trouva enfin une maison telle qu'on la désirait, et on l'acheta à un prix excessif.

Tant de générosité porta ses fruits. Quelques griefs que l'on eût contre le ministre, on ne pouvait nier qu'il ne fît les choses noblement et grandement, et d'un autre côté, les personnes dévotes étaient forcées d'avouer que l'agrandissement de la mosquée était une œuvre fort méritoire. Mais ce fut bien autre chose encore lorsque, les travaux ayant commencé, on vit

déblayer le terrain par une foule de prisonniers chrétiens qui avaient des fers aux pieds. On se dit alors qu'après tout l'islamisme n'avait pas encore brillé d'un tel éclat, et que jamais les mécréants n'avaient été humiliés à un tel point. Et puis l'on vit Almanzor lui-même, le maître tout-puissant, le plus grand général du siècle, manier, pour plaire à l'Eternel, la pioche, la truelle ou la scie, comme s'il eût été un simple ouvrier! Devant un tel spectacle, toutes les haines devenaient muettes [1].

Pendant qu'on travaillait encore à l'agrandissement de la mosquée, la guerre contre Léon recommença. Les troupes musulmanes qui étaient restées dans ce royaume, s'y conduisaient comme dans un pays conquis, et quand Bermude II s'en plaignait à Almanzor, il ne recevait de lui que des réponses hautaines et dédaigneuses. Il perdit patience enfin, et, prenant une résolution hardie, il chassa les musulmans [2]. Almanzor fut donc forcé de lui faire sentir encore une fois la supériorité de ses armes, et au fond du cœur il n'était pas fâché de cette nouvelle guerre, car maintenant les habitants de la capitale, au lieu de parler de choses qui, à son avis, ne les regardaient pas, pourraient de nouveau s'entretenir de ses

1) Maccarî, t. I, p. 359, 360, l. 3, 20 et suiv.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 307 et suiv.

2) Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, p. 107.

batailles, de ses victoires, de ses conquêtes. Et il prit soin de fournir matière à leur conversation. S'étant emparé de Coïmbre en juin 987, il ruina cette ville à un tel point, que pendant sept ans elle resta déserte [1]. L'année suivante il passa le Duero, et alors l'armée musulmane se répandit comme un torrent dans le royaume de Léon, en tuant ou en détruisant tout ce qui se trouvait sur son passage. Villes, châteaux, cloîtres, églises, villages, hameaux, rien ne fut épargné [2]. Bermude s'était jeté dans Zamora [3], probablement parce qu'il croyait que cette ville serait attaquée la première; mais Almanzor la laissa de côté et marcha droit sur Léon. Une fois déjà il avait été sur le point de prendre cette ville; mais grâce à sa bonne citadelle, ses grosses tours, ses quatre portes de marbre, et ses murailles romaines, qui avaient plus de vingt pieds d'épaisseur, elle était très-forte, et elle résista longtemps aux efforts des ennemis. A la fin ces derniers réussirent à ouvrir une brèche près de la porte occidentale, au moment où le commandant de la garnison, Gonsalve Gonzalez, un comte galicien, était alité par suite d'une grave maladie. Le péril était extrême; aussi

1) *Chron. Conimbricense I* et *IV*.

2) Voyez la charte de l'abbesse Flora, *Esp. sagr.*, t. XXXVI, n° 14, et celle que cite Risco, *Historia de Leon*, t. I, p. 228.

3) Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, p. 107.

le comte, tout malade qu'il était, se fit revêtir sur-le-champ de son armure et transporter en litière vers la brèche. Par sa présence et par ses paroles il releva le courage abattu de ses soldats, et pendant trois jours ceux-ci réussirent encore à repousser l'ennemi; mais le quatrième jour les musulmans pénétrèrent dans la ville par la porte méridionale. Alors commença une boucherie horrible. Le comte lui-même, dont l'héroïsme aurait dû inspirer du respect, fut tué dans sa litière. Après avoir massacré, on se mit à détruire. On ne laissa pas une pierre sur l'autre. Les portes, les tours, les murailles, la citadelle, les maisons, tout fut démoli de fond en comble. On ne laissa debout qu'une seule tour qui se trouvait près de la porte septentrionale et qui avait à peu près la même hauteur que les autres. Almanzor avait ordonné de l'épargner; il voulait qu'elle montrât aux générations futures combien elle avait été forte, cette ville qu'il avait fait disparaître de la face de la terre [1].

Les musulmans rétrogradèrent ensuite vers Zamora, et après avoir brûlé les superbes couvents de Saint-Pierre-d'Eslonça et de Sahagun qui se trouvaient sur leur route [2], ils vinrent mettre le siége

1) Lucas de Tuy, p. 87. Comparez pour ce qui concerne la date et le nom du commandant, mes *Recherches*, t. I, p. 198—201.

2) Charte latine citée par Risco, *Hist. de Leon*, t. I, p. 228, et *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 308.

vant cette ville. Bermude se montra moins coura-ux que son lieutenant à Léon. Il s'échappa furti-ment, et, lui parti, les habitants rendirent la place Almanzor, qui la fit piller. Presque tous les com-s le reconnurent alors pour leur souverain, et Ber-mude ne conserva que les districts voisins de la mer [1].

De retour à Zâhira après cette campagne glorieuse, Almanzor eut bientôt à s'occuper de choses très-graves: il découvrit que les grands conspiraient contre lui et que son propre fils Abdallâh, un jeune homme de vingt-deux ans, se trouvait parmi les conjurés.

Brave et brillant cavalier, Abdallâh n'était cependant pas aimé de son père. Celui-ci avait des raisons pour croire que ce fils n'était pas le sien; mais c'est ce que le jeune homme ignorait, et comme il se voyait toujours préférer son frère Abdalmélic, qui comptait six ans de moins que lui et auquel il se croyait bien supérieur en talents et en bravoure, il avait déjà conçu contre son père un mécontentement très-vif, lorsqu'il arriva à Saragosse, la résidence du vice-roi de la Frontière supérieure, Abdérame ibn-Motarrif le Todjîbide. L'air de cette cour lui devint fatal. Son hôte était le chef d'une illustre famille dans laquelle la vice-royauté de cette province avait été héréditaire pendant tout un siècle, et comme Al-

1) Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, p. 108.

manzor avait renversé successivement les hommes le plus puissants de l'empire, il craignait avec raiso qu'étant le dernier des nobles qui restait debout, ne tombât bientôt, à son tour, victime de l'ambitio du ministre. Il avait donc l'intention de le prévenir et il n'attendait, pour se soulever, qu'une occasio favorable. Il crut l'avoir trouvée maintenant; le jeu Abdallâh lui parut un instrument fort propre à réa ser ses projets. Il fomenta son mécontentement, lui inspira peu à peu l'idée de se révolter contre s père. Ils résolurent donc de prendre les armes d que les circonstances le leur permettraient, et ils co vinrent entre eux que, s'ils sortaient vainqueurs c la lutte, ils partageraient l'Espagne, de sorte qu'Al dallâh régnerait sur le Midi et Abdérame sur le Nor Plusieurs fonctionnaires haut placés, tant dans l'a mée que dans le pouvoir civil, entrèrent dans cett conjuration, et entre autres le prince du sang Abda lâh Pierre-sèche, qui était alors gouverneur de To lède. C'était un complot formidable, mais dont le ramifications s'étendaient trop loin pour qu'il pû rester longtemps caché à l'œil vigilant du premie ministre. Des bruits vagues d'abord, mais qui pri rent peu à peu de la consistance, en parvinrent ses oreilles, et il prit aussitôt des mesures efficace pour déjouer les projets de ses ennemis. Ayant ra pelé son fils auprès de lui, il lui inspira une faus confiance en le comblant d'égards et de témoignag

d'affection. Il fit venir aussi Abdallâh Pierre-sèche et lui ôta le gouvernement de Tolède; mais il le fit sous un prétexte fort plausible et d'une manière courtoise, de sorte que d'abord ce prince ne se doutait de rien. Peu de temps après, cependant, Almanzor le priva de son titre de vizir et lui défendit de quitter son hôtel.

Ayant ainsi réduit deux des principaux conspirateurs à l'impuissance de lui nuire, le ministre se mit en campagne pour aller combattre les Castillans, après avoir envoyé aux généraux de la Frontière l'ordre de venir le joindre. Abdérame obéit, de même que les autres généraux. Alors Almanzor excita sous main les soldats de Saragosse à former des plaintes contre lui. Ils le firent, et quand ils eurent accusé Abdérame d'avoir retenu leur solde pour se l'approprier, Almanzor le destitua (8 juin 989). Cependant, comme il ne voulait pas se brouiller avec toute la famille des Beni-Hâchim, il nomma au gouvernement de la Frontière supérieure le fils d'Abdérame, Yahyâ-Simédja. Peu de jours après, il fit arrêter Abdérame, mais sans laisser apercevoir qu'il avait connaissance du complot; il ordonna seulement qu'on procédât à une enquête sur la manière dont Abdérame avait employé les sommes qui lui avaient été confiées pour payer les troupes.

Quelque temps après, Abdallâh rejoignit l'armée sur l'ordre qu'il en avait reçu. Almanzor tâcha de

regagner son affection à force de bontés, mais tous ses efforts échouèrent. Abdallâh avait résolu de rompre définitivement avec son père, et pendant le siége de San Estevan de Gormaz, il quitta le camp en secret, accompagné seulement de six de ses pages, pour aller chercher un asile auprès de Garcia Fernandez, le comte de Castille. Ce dernier lui promit sa protection, et malgré les menaces d'Almanzor, il tint sa parole pendant plus d'un an. Mais dans cet intervalle il éprouva revers sur revers; il fut défait en rase campagne; en août 989 il perdit Osma, ville dans laquelle Almanzor mit une garnison musulmane en octobre Alcoba lui fut enlevée aussi [1], et à la fin il se vit forcé d'implorer la paix et de livrer Abdallâh.

Une escorte castillane conduisit le rebelle au camp de son père. Il était monté sur un mulet magnifiquement équipé, dont le comte lui avait fait cadeau, et comme il se tenait convaincu que son père lui pardonnerait, il n'était nullement inquiet sur son sort. En route il rencontra un détachement musulman commandé par Sad. Après lui avoir baisé la main, cet officier lui dit qu'il n'avait rien à craindre, attendu que son père considérait ce qu'il avait fait comme une étourderie qui pouvait être pardonnée à un jeune

---

1) Comparez *Annales Complutenses*, p. 311. Dans les *Anales Toledanos* (p. 383) la date est fautive.

homme. Il tint ce langage tant que les Castillans étaient là; mais quand ceux-ci se furent éloignés et que la cavalcade fut arrivée sur les bords du Duero, Sad demeura en arrière, et alors les soldats signifièrent à Abdallâh qu'il devait mettre pied à terre et se préparer à la mort. Si inattendues qu'elles fussent, ces paroles n'émurent pas le vaillant Amiride. Il sauta lestement à bas de son mulet, et conservant un visage serein, il présenta sans sourciller la tête au coup mortel (9 septembre 990).

Avant lui, son complice Abdérame avait déjà cessé de vivre. Condamné à cause de malversation, il avait été décapité à Zâhira. Quant à Abdallâh Pierre-sèche, il avait réussi à s'évader et il s'était mis sous la protection de Bermude [1].

Cependant Almanzor ne se contenta pas d'avoir déjoué ce complot. Il n'avait pas pardonné au comte de Castille l'appui que celui-ci avait accordé à Abdallâh, et, usant de représailles, il excita Sancho, le fils du comte, à se révolter à son tour contre son père. Soutenu par la plupart des grands, Sancho prit les armes dans l'année 994 [2], et alors Almanzor, qui s'était aussi déclaré pour lui, s'empara des for-

---

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 303—306; Ibn-al-Abbâr, dans mes *Recherches*, t. I, p. 279 de la 1re édition; Ibn-Khaldoun, dans le même ouvrage, t. I, p. 108 de la 2de édition.

2) Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 24—27 de la 1re édition.

teresses de San Estevan et de Clunia. Mais il avait hâte de terminer cette guerre. Son entourage, habitué à penser comme lui ou du moins à en faire semblant, partageait son impatience, et le meilleur moyen de lui plaire, c'était de lui dire que selon toute apparence Garcia succomberait bientôt. Or, le poète Çâid lui présenta un jour un cerf attaché par une corde, et lui récita un poème, assez médiocre du reste, dans lequel se trouvaient ces vers:

Votre esclave que vous avez arraché à la misère et comblé de bienfaits, vous amène ce cerf. Je l'ai nommé Garcia, et je vous l'amène avec une corde au cou, en espérant que mon pronostic sera véritable.

Par un singulier hasard, il l'était: blessé par un coup de lance, Garcia avait été fait prisonnier entre Alcocer et Langa, sur les bords du Duero, le jour même où le poète avait présenté le cerf à son maître (lundi 25 mai 995). Cinq jours après, le comte expira des suites de sa blessure, et depuis lors l'autorité de Sancho ne fut plus contestée; mais il fut obligé de payer aux musulmans un tribut annuel [1].

Dans l'automne de cette même année, Almanzor

1) Abd-al-wâhid, p. 24, 25; Aboulfedâ, t. II, p. 534; Maccarî, t. II, p. 57; Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, p. 108; *Chron. Burg.*, p. 309; *Ann. Complut.*, p. 313; *Ann. Compost.* p. 320; *Ann. Toled. I*, p. 384. Dans les chroniques qui portent: VIII Kal. Ianuarii, il faut lire Iunii au lieu de Ianuarii.

marcha contre Bermude, afin de le punir d'avoir donné asile à un autre conspirateur. Ce roi se trouvait dans une position déplorable. Il avait perdu jusqu'à l'ombre de l'autorité. Les seigneurs s'appropriaient ses terres, ses serfs, ses troupeaux; ils les divisaient entre eux par la voie du sort, et quand il les redemandait, ils se moquaient de lui. De simples gentilshommes, à qui il avait donné un château à garder, se révoltaient [1]. Parfois on le faisait passer pour mort [2], et en vérité, il importait peu qu'il le fût ou qu'il ne le fût pas. Il avait donc été bien hardi lorsqu'il avait osé braver Almanzor. Que pouvait-il contre ce puissant capitaine? Rien absolument; aussi se repentit-il bientôt de son imprudence. Ayant perdu Astorga [3], dont il avait fait sa capitale après la destruction de Léon, mais qu'il avait prudemment abandonnée à l'approche de l'ennemi, il prit le parti le plus sage: il implora la paix. Il l'obtint à condition qu'il livrerait Abdallâh Pierre-sèche et qu'il payerait un tribut annuel [4].

Après avoir enlevé leur capitale aux Gomez, les comtes de Carrion [5], qui, à ce qu'il semble, avaient

1) Charte de 993, *Esp. sagr.*, t. XIX, p. 382 et suiv., et de 1000, *ibid.*, t. XXXVI, n° IV.

2) Charte de 990, analysée dans l'*Esp. sagr.*, t. XIX, p. 382 et suiv.

3) Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 108, 109.

4) Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, p. 108.

5) Ibn-Khaldoun, *ibid.*, p. 110.

méconnu son autorité, Almanzor se retira, traînai à sa suite le malheureux Abdallâh qui lui avait é remis dans le mois de novembre [1]. Comme il éta à prévoir, il punit cruellement ce prince. L'aya fait placer, chargé de fers, sur un chameau, il c donna de le promener ignominieusement par les ru de la capitale, tandis qu'un héraut, qui march devant lui, criait: « Voici Abdallâh, fils d'Abdalazi qui a quitté les musulmans pour faire cause cor mune avec les ennemis de la religion! » Quand entendit ces paroles pour la première fois, le princ en fut si indigné qu'il s'écria: « Tu mens! Dis plu tôt: voici un homme qui, mû par la crainte, s'es enfui; il a ambitionné l'empire, mais ce n'est poin un polythéiste, ce n'est point un apostat [2]! »] n'avait pas de force morale, cependant; il n'avait pa compris qu'avant de conspirer il faut s'armer de cou rage. Jeté en prison et craignant d'être bientôt con duit sur l'échafaud, il montra une lâcheté indign de sa haute naissance et qui formait un singulie contraste avec la fermeté dont son complice, le fil d'Almanzor, avait fait preuve. Dans les vers qu' envoyait souvent au ministre, il avouait qu'il ava été mal inspiré lorsqu'il avait pris la fuite; il che

1) Ibn-al-Abbâr, p. 113.

2) Ibn-al-Abbâr, dans mes *Recherches*, t. I, p. 280 de la 1re tion.

chait à apaiser son courroux à force de flatteries; il le nommait le plus généreux des hommes. «Jamais, disait-il, un malheureux n'a imploré en vain ta pitié; tes bontés et tes bienfaits sont innombrables comme les gouttes de la pluie.» Cette bassesse ne lui servit de rien. Almanzor épargna sa vie parce qu'il le méprisait trop pour le faire mourir; mais il le laissa en prison, et Abdallâh ne recouvra la liberté qu'après la mort du ministre [1].

---

1) Ibn-al-Abbâr, p. 113, 114, et dans mes *Recherches*, t. I, p. 279 de la 1re édition.

XI.

Régnant de fait depuis vingt ans, Almanzor voulait aussi régner de droit. Il fallait être bien aveugle pour ne pas s'en apercevoir, car on le voyait marcher vers son but, lentement, prudemment, à pas mesurés, mais avec une opiniâtreté qui sautait aux yeux. En 991, il s'était démis de son titre de hâdjib ou premier ministre en faveur de son fils Abdalmélic, qui à cette époque comptait à peine dix-huit ans, et il avait voulu que dorénavant on l'appelât Almanzor tout court [1]. L'année suivante, il avait ordonné d'appliquer aux lettres de chancellerie son propre sceau, au lieu d'y mettre celui du souverain, et il avait pris alors le surnom de Mowaiyad, que le calife portait aussi [2]. Dans l'année 996, il avait déclaré que la qualification de *saiyid* (seigneur) ne devait être donnée qu'à lui seul, et en même temps il avait pris le titre de *melic carîm* (noble roi) [3].

---

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 315.
2) *Cartâs*, p. 73.
3) Ibn-Adhârî, t. II, p. 316.

Il était donc roi, il n'était pas encore calife. Qu'est-ce qui l'empêchait de le devenir? Assurément ce n'était pas Hichâm II qui lui inspirait des craintes. Quoique ce prince fût maintenant dans la fleur de ses jours, il n'avait jamais montré la moindre énergie, la moindre velléité de se soustraire au joug qu'on lui avait imposé. Les princes du sang n'étaient pas à craindre non plus: Almanzor avait fait périr les plus dangereux, il avait exilé ceux qui l'étaient moins, il avait réduit les autres à un état voisin de la misère [1]. Croyait-il donc que l'armée s'opposerait à ses desseins? Nullement; composée en majorité de Berbers, de chrétiens du Nord, de Slaves, de soldats qui avaient été faits prisonniers dans leur enfance [2], en un mot d'aventuriers de toute sorte, l'armée était à lui; quoi qu'il fît, elle lui obéirait aveuglément. Qui craignait-il donc?

Il craignait la nation. Elle ne connaissait pas Hichâm II; dans la capitale même, bien peu de gens l'avaient entrevu, car quand il sortait de sa prison dorée pour se rendre à une de ses maisons de campagne (ce qui arrivait rarement du reste), il était entouré des femmes de son sérail; comme elles, il était alors entièrement couvert d'un grand burnous, de sorte qu'on ne pouvait le distinguer des

1) Maccarî, t. I, p. 389.
2) Maccarî, t. I, p. 393.

dames, et d'ailleurs les rues par lesquelles il devait passer étaient toujours garnies d'une haie de soldats sur l'ordre exprès du ministre [1]. Et pourtant on l'aimait. N'était-il pas le fils du bon et vertueux Hacam II, le petit-fils du glorieux Abdérame III, n'était-il pas surtout le monarque légitime? Cette idée de légitimité était enracinée dans tous les cœurs, et elle était bien plus vivace encore parmi le peuple que parmi les nobles. Les nobles, pour la plupart d'origine arabe, se seraient peut-être laissé convaincre qu'un changement de dynastie était utile et nécessaire; mais le peuple, qui était d'origine espagnole, pensait autrement. Comme le sentiment religieux, l'amour de la dynastie formait partie de son être. Bien qu'Almanzor eût donné au pays une gloire et une prospérité jusque-là inconnues, le peuple ne lui pardonnait pas d'avoir fait du calife une espèce de prisonnier d'Etat, et il était prêt à se soulever en masse si le ministre osait tenter de s'asseoir sur le trône. C'est ce qu'Almanzor n'ignorait pas; de là sa prudence, de là son hésitation; mais il croyait que l'opinion publique se modifierait peu à peu; il se flattait de l'espoir que l'on finirait par oublier entièrement le calife pour ne penser qu'à lui, et alors le changement de dynastie pourrait s'accomplir sans secousse.

1) Nowairî, p. 471.

Bien lui en prit d'avoir ajourné son grand projet! Il fut bientôt à même de se convaincre que sa haute position ne tenait qu'à un fil. En dépit de toutes ses conquêtes et de toute sa gloire, une femme réussit presque à le renverser.

Cette femme, c'était Aurore.

Elle l'avait aimé; mais l'âge des sentiments tendres étant passé pour elle comme pour lui, ils s'étaient brouillés, et comme cela arrive souvent, l'amour avait fait place dans leurs cœurs, non pas à l'indifférence, mais à la haine. Et Aurore ne faisait rien à demi: dévouée dans son amour, elle était implacable dans son ressentiment. Elle avait résolu de faire tomber Almanzor, et pour y parvenir, elle mettait en émoi tout le sérail, hommes et femmes. Elle parla à son fils, lui dit que l'honneur lui commandait de se montrer homme et de briser enfin le joug qu'un ministre tyrannique avait osé lui imposer. Elle accomplit un véritable miracle: elle inspira au plus faible des hommes une apparence de volonté et d'énergie. Almanzor l'éprouva bientôt. Le calife le traita d'abord avec froideur, puis il s'enhardit jusqu'à lui faire des reproches. Voulant conjurer l'orage, le ministre éloigna du sérail plusieurs personnes dangereuses; mais comme il ne pouvait en faire sortir celle qui était l'âme du complot, cette mesure ne servit qu'à irriter son ennemie encore davantage. Et la Navarraise était infatigable; elle montra qu'elle aussi

avait une volonté de fer, tout comme son anci amant. Ses émissaires disaient partout que le cal voulait enfin être libre et régner par lui-même, que, pour se débarrasser de son geôlier, il compta sur la loyauté de son bon peuple. Ils passaient mêm le Détroit, ces émissaires de la sultane, et au mo ment même où des attroupements séditieux se for maient à Cordoue, le vice-roi de la Mauritanie, Zîr ibn-Atîa, leva l'étendard de la révolte, en déclara qu'il ne pouvait souffrir plus longtemps que le souve rain légitime fût tenu captif par un ministre tro puissant.

Zîrî était le seul homme qu'Almanzor craignît en core, ou plutôt le seul qu'il eût craint de sa vie, ca d'ordinaire il méprisait trop ses ennemis pour le craindre. A demi barbare, ce chef avait conservé dans ses déserts africains, la vigueur, la spontanéit et l'orgueil de race qui semblaient n'appartenir qu'à u autre âge, et malgré qu'il en eût, Almanzor ava subi l'ascendant de cet esprit à la fois impétueux pénétrant et caustique. Quelques années auparavant il avait reçu de lui une visite, et à cette occasion lui avait prodigué les marques de son estime: il l avait conféré le titre de vizir avec le traitement a taché à cette dignité, il avait fait inscrire tous l gens de sa suite sur le registre de la solde au burea militaire, enfin il ne l'avait laissé partir qu'apr l'avoir amplement dédommagé de ses frais de voya

et de ses cadeaux. Mais rien de tout cela n'avait touché Zîrî. De retour sur le rivage africain, il avait porté la main à sa tête en s'écriant : « A présent seulement je sais que tu m'appartiens encore ! » Puis, un de ses gens l'ayant appelé *seigneur vizir :* « Seigneur vizir ? s'était-il écrié ; va-t-en au diable avec ton seigneur vizir ! *Emir, fils d'émir*, voilà mon titre ! Ah ! qu'il a été avare pour moi, cet Ibn-abî-Amir ! Au lieu de me donner de bonnes espèces sonnantes, il m'a affublé d'un titre qui me dégrade ! Vive Dieu ! il ne serait pas où il est maintenant, si en Espagne il y avait autre chose que des lâches ou des imbéciles ! Grâce au ciel, me voilà de retour, et le proverbe qui dit qu'il vaut mieux entendre parler du diable que de le voir, ne ment pas [1]. » Ces propos, qui auraient coûté la tête à tout autre, étant venus à l'oreille d'Almanzor, celui-ci avait feint de ne pas y faire attention, et plus tard il avait même nommé Zîrî vice-roi de toute la Mauritanie. Il le redoutait, il le haïssait peut-être, mais il le croyait sincère et loyal. L'événement montra qu'il l'avait mal jugé. Sous une écorce rude et franche Zîrî cachait beaucoup de ruse et d'ambition. Il se laissa aisément tenter par l'argent qu'Aurore lui promettait, par le rôle chevaleresque qu'elle lui destinait.

---

1) Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbers*, t. II, p. 41 du texte; *Cartâs*, p. 65.

Il affranchirait son souverain du joug d'Almanzor, sauf peut-être à lui imposer le sien.

Il fallait commencer par le payer, Aurore ne l'ignorait pas, et grâce à sa finesse de femme, elle savait comment s'y prendre pour se procurer de l'argent et pour le faire parvenir à son allié. Le trésor renfermait près de six millions en or et il se trouvait dans le palais califal. Elle y prit quatre-vingt mille pièces d'or, qu'elle mit dans une centaine de cruches; puis elle versa dessus du miel, de l'absinthe et d'autres liqueurs de ménage, et, ayant mis une étiquette à chaque cruche, elle chargea quelques Slaves de les porter hors de la ville à un endroit qu'elle nomma. Sa ruse lui réussit. Le préfet n'eut point de soupçons et laissa passer les Slaves avec leur fardeau. Aussi l'argent était-il déjà en route pour la Mauritanie, lorsqu'Almanzor fut informé, d'une manière ou d'une autre, de ce qui s'était passé. Il en fut fort alarmé. Peut-être l'eût-il été moins s'il eût eu la certitude qu'Aurore avait soustrait l'argent de son chef, mais tout le portait à croire qu'elle y avait été autorisée par le calife, et s'il en était ainsi, la conjoncture était en effet bien difficile. Cependant il fallait prendre un parti. Almanzor prit celui d'assembler les vizirs, les membres de la magistrature, les ulemas et d'autres personnages marquants de la cour et de la ville. Ayant informé cette assemblée que les dames du sérail se permettaient de s'approprier

les fonds de la caisse publique sans que le calife, entièrement livré à des exercices de dévotion, les en empêchât, il demanda l'autorisation de transporter le trésor en un lieu plus sûr. Il l'obtint; mais il n'en fut pas plus avancé pour cela, car lorsque ses employés se présentèrent au palais pour transférer la caisse, Aurore s'y opposa en déclarant que le calife avait défendu d'y toucher.

Que faire maintenant? Employer la violence? Mais il faudrait l'employer contre le souverain lui-même, et si Almanzor osait aller jusque-là, la capitale se soulèverait en un clin d'œil; elle était prête, elle n'attendait qu'un signal. La situation était donc bien périlleuse, cependant elle n'était pas désespérée; pour l'être, il eût fallu d'abord que Zîrî fût déjà en Espagne avec son armée, ensuite que le calife fût un homme capable de persister dans une résolution hardie. Or Zîrî était encore en Afrique, et le calife était un esprit sans consistance. Almanzor ne perdit donc pas le courage. Risquant le tout pour le tout, il se ménagea, à l'insu d'Aurore, une entrevue avec le monarque. Il parla, et grâce à cet ascendant que les esprits supérieurs ont sur les âmes faibles, il se retrouva roi après quelques minutes d'entretien. Le calife avoua qu'il n'était pas capable de gouverner par lui-même, et il autorisa le ministre à transporter le trésor. Mais le ministre voulait plus encore. Il dit que, pour ôter tout prétexte aux malintention-

nés, il lui fallait une déclaration écrite, une déclaration solennelle. Le calife lui promit de signer tout ce qu'il voudrait, et alors Almanzor fit dresser sur-le-champ un acte en vertu duquel Hichâm lui abandonnait la conduite des affaires comme par le passé. Le calife y mit sa signature en présence de plusieurs notables qui y mirent aussi la leur en qualité de témoins (février ou mars 997), et Almanzor prit soin de donner à cette pièce importante la plus grande publicité.

Dès lors une révolte dans la capitale n'était plus à craindre. Comment pouvait-on prétendre à délivrer un captif qui ne voulait pas de la liberté? Cependant le ministre comprit qu'il fallait faire quelque chose pour contenter le peuple. Comme on avait crié sans cesse qu'on voulait voir le monarque, il résolut de le montrer. Il le fit donc monter à cheval, et alors Hichâm se mit à parcourir les rues, le sceptre à la main et coiffé du haut bonnet que les califes seuls avaient le droit de porter. Almanzor l'accompagnait ainsi que toute la cour. La foule amassée sur son passage était compacte et innombrable, mais l'ordre ne fut pas troublé un seul instant et aucun cri séditieux ne se fit entendre [1].

---

1) Maccarî, t. II, p. 64; Ibn-Adhârî, t. I, p. 262; Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbers*, t. III, p. 243, 244; *Cartâs*, p. 65, 66; Ibn-al-Abbâr, dans mes *Recherches*, t. I, p. 285 de la 1re édition.

Aurore s'avoua vaincue. Humiliée, épuisée, brisée, elle alla chercher dans la dévotion l'oubli du passé et un dédommagement pour la perte de ses espérances [1].

Restait Zîrî. Celui-ci était devenu bien moins redoutable depuis qu'il ne pouvait plus compter sur l'appui du calife ni sur les subsides d'Aurore. Aussi Almanzor ne garda-t-il aucun ménagement avec lui. Il le mit hors la loi, et chargea son affranchi Wâdhih d'aller le combattre à la tête d'une excellente armée qu'il mit à sa disposition [2].

On eût pu croire qu'Almanzor ne commencerait aucune autre guerre avant que celle de la Mauritanie fût terminée. Il n'en fut pas ainsi. Le ministre avait déjà concerté avec les comtes léonais, ses vassaux, une grande expédition contre Bermude, qui, comptant un peu trop sur la diversion que la révolte de Zîrî ferait en sa faveur, avait osé refuser le tribut, et quoique les circonstances fussent changées, il ne renonça pas à ce projet. Peut-être voulait-il montrer à Zîrî, à Bermude, à tous ses ennemis déclarés ou couverts, qu'il était assez puissant pour entreprendre deux guerres à la fois; et si telle était son intention, il n'avait pas trop présumé de ses

1) Voyez les derniers vers de l'élégie d'Ibn-Darrâdj Castallî sur la mort d'Aurore, *apud* Thaâlibî, *Yetîma*, man. d'Oxford, Seld. A. 19 et Marsh. 99.

2) Ibn-Khaldoun et *Cartâs*, *ubi supra*.

forces, car le destin a voulu que la campagne qu allait faire, celle de Saint-Jacques-de-Compostelle soit devenue la plus célèbre de toutes celles qu'il faites pendant sa longue carrière de conquérant.

A l'exception de la ville éternelle, il n'y avait pa dans toute l'Europe un lieu aussi renommé par s sainteté que Santiago en Galice. Et pourtant sa ré putation n'était pas ancienne; elle ne datait que d temps de Charlemagne. Vers ce temps là, dit-on plusieurs pieuses personnes informèrent Théodemir l'évêque d'Iria (aujourd'hui el Padron), qu'elles avaie aperçu pendant la nuit des lumières étranges dans u bosquet, et qu'elles y avaient aussi entendu une mu sique délicieuse et qui n'avait rien d'humain. Croyai aussitôt à un miracle, l'évêque se prépara à le co stater en jeûnant et en priant pendant trois jour puis, s'étant rendu au bosquet, il y découvrit u tombeau de marbre. Inspiré par la sagesse divine il déclara que c'était celui de l'apôtre saint Jacque fils de Zébédée, qui, d'après la tradition, avait pr ché l'Evangile en Espagne, et il ajouta que lorsq cet apôtre eut été décapité à Jérusalem sur l'ord d'Hérode, ses disciples avaient apporté son corps Galice, où ils l'ensevelirent. Dans un autre temp de telles assertions auraient peut-être été contestée mais à cette époque de foi naïve, personne n'ava la hardiesse d'élever des doutes irrespectueux qua le clergé parlait, et supposé même qu'il y eût

des incrédules, l'autorité du pape Léon III, qui déclara solennellement que le tombeau en question était celui de saint Jacques, aurait coupé court à toutes les objections. L'opinion de Théodemir fut donc acceptée, et tout le monde en Galice se réjouit de ce que le pays possédait les restes d'un apôtre. Alphonse II voulut que l'évêque d'Iria résidât dorénavant à l'endroit où le tombeau avait été découvert, et au-dessus de ce tombeau il fit construire une église. Plus tard, Alphonse III en fit bâtir une autre, plus grande et plus belle, qui, par les nombreux miracles qui s'y opéraient, acquit bientôt une grande renommée, de sorte que vers la fin du X[e] siècle Saint-Jacques-de-Compostelle était un pèlerinage très-fameux et où l'on arrivait de tous côtés, de France, d'Italie et d'Allemagne, comme des pays les plus reculés de l'Orient [1].

En Andalousie aussi, tout le monde connaissait Saint-Jacques et sa superbe église, qui, pour nous servir de l'expression d'un auteur arabe, était pour les chrétiens ce que la Caba de la Mecque était pour les musulmans; mais on ne connaissait ce saint lieu que de réputation; pour l'avoir vu, il fallait avoir été captif chez les Galiciens, car aucun prince arabe n'avait encore eu l'idée de pénétrer avec une armée

---

1) Voyez Florez, *Esp. sagr.*, t. III et XIX, et comparez Ibn-Adhârî, t. II, p. 316, 317 et 318.

dans ce pays lointain et de difficile abord. Ce que personne n'avait tenté, Almanzor avait résolu de le faire; il voulait montrer que ce qui était impossible pour d'autres ne l'était pas pour lui, et il avait l'ambition de détruire le sanctuaire le plus révéré des ennemis de l'islamisme, le sanctuaire de l'apôtre qui, selon la croyance des Léonais, avait maintefois combattu dans leurs rangs.

Le samedi 3 juillet de l'année 997, il partit donc de Cordoue à la tête de la cavalerie. Il se porta d'abord sur Coria, puis sur Viseu [1], où il fut rejoint par un grand nombre de comtes soumis à son autorité, puis sur Porto, où l'attendait une flotte qui était sortie du port de Caçr-Abî-Dânis (aujourd'hui Alcaçer do Sal, en Portugal). Sur cette flotte se trouvait l'infanterie, à laquelle le ministre avait voulu épargner une longue marche, et elle était chargée d'armes et d'approvisionnements. Les vaisseaux, rangés l'un à côté de l'autre, servirent en outre de pont à l'armée pour passer le Duero.

Comme le pays entre cette rivière et le Minho appartenait aux comtes alliés [2], les musulmans purent

---

1) Le texte que nous suivons porte ici: *medîna Galicia*, c'est-à-dire *la capitale de la Galice*. Le mot *Galice* a ici un sens fort restreint: il désigne la province portugaise qui porte aujourd'hui le nom de Beira. Cette province avait été souvent un royaume à part et Viseu en était la capitale. Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 163-164.

2) Ibn-Adhârî nomme dans cette province un district qu'il ap

le traverser sans avoir à vaincre d'autres obstacles que ceux que le terrain leur opposait. Parmi ceux-ci il y avait une montagne fort élevée et d'un accès très-difficile; mais Almanzor fit frayer un chemin par les mineurs [1].

Après avoir passé le Minho, on se trouva en pays ennemi. Dès lors il fallait se tenir sur ses gardes, d'autant plus que les Léonais qui se trouvaient dans l'armée ne semblaient pas trop bien disposés. Leur conscience, si longtemps assoupie, s'était réveillée tout d'un coup à la pensée qu'ils allaient commettre un horrible sacrilége, et peut-être auraient-ils réussi à faire échouer l'expédition, si Almanzor, qui avait eu vent de leurs projets, ne les eût déjoués alors qu'il en était encore temps. Voici ce qu'on raconte à ce sujet:

La nuit était froide et pluvieuse, lorsqu'Almanzor fit venir un cavalier musulman qui avait sa confiance. «Il faut, lui dit-il, que tu te rendes sur-le-champ au défilé de Taliares [2]. Fais-y faction, et amène-moi le premier individu que tu apercevras.» Le cavalier se mit aussitôt en route; mais arrivé au dé-

---

pelle Valadares. Ce district se trouve nommé aussi dans une charte de 1156, publiée dans l'*Esp. sagr.*, t. XXII, p. 275.

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 316—318.

2) Il résulte d'une charte de Bermude II, publiée dans l'*España sagrada* (t. XIX, p. 381), que ce défilé se trouvait sur les bords du Minho.

filé, il y attendit toute la nuit, en maudiss
mauvais temps, sans qu'il vît apparaître âme
te, et l'aurore pointait déjà lorsqu'enfin il vi
ver, du côté du camp, un vieillard monté sur u
C'était apparemment un bûcheron, car il était
des outils qui appartiennent à ce métier. Le
lier lui demanda où il allait. « Je m'en vais a
du bois dans la forêt, » lui répondit l'autre. I
dat ne savait que faire. Etait-ce là l'homme
fallait amener au général? C'était peu pro
qu'est-ce que le général pourrait vouloir à ce p
vieillard qui semblait avoir bien de la peine à g
sa vie? Aussi le cavalier le laissa-t-il passe
chemin; mais l'instant d'après il se ravisa. A
zor avait donné des ordres très-précis, et il
dangereux de lui désobéir. Le soldat fit donc
l'éperon à sa monture, et ayant rejoint le vie
« Il faut, lui dit-il, que je te conduise vers
seigneur Almanzor. — Qu'est-ce qu'Almanzor
rait avoir à dire à un homme tel que moi? lui
qua l'autre. Laissez-moi gagner mon pain, je
en supplie. — Non, lui répondit le cavalier, tu
compagneras, que tu le veuilles ou non.» L'aut
forcé de lui obéir, et ils reprirent ensemble la
du camp.

Le ministre, qui ne s'était pas couché, ne tém
aucune surprise à la vue du vieillard, et, s'adr
à ses serviteurs slaves: « Fouillez cet homme! »

dit-il. Les Slaves exécutèrent cet ordre, mais sans trouver rien qui pût paraître suspect. « Fouillez alors la couverture de son âne! » continua Almanzor. Et cette fois ses soupçons ne portaient pas à faux, car on découvrit dans cette couverture une lettre que des Léonais de l'armée musulmane avaient écrite à leurs compatriotes et dans laquelle ils leur donnaient avis qu'un certain côté du camp était mal gardé, de sorte qu'il pourrait être attaqué avec succès. Ayant appris par ce message les noms des traîtres, Almanzor leur fit sur-le-champ couper la tête, ainsi qu'au soi-disant bûcheron qui leur avait servi d'intermédiaire [1]. Cette mesure énergique porta ses fruits. Intimidés par la sévérité du général, les autres Léonais ne se hasardèrent pas à entretenir des intelligences avec l'ennemi.

L'armée s'étant remise en marche, elle se répandit comme un torrent dans les plaines. Le cloître des saints Cosme et Damien [2] fut pillé, la forteresse de San Payo fut prise d'assaut. Comme un grand nombre d'habitants du pays s'étaient réfugiés sur la plus grande des deux îles, ou plutôt des deux rochers peu élevés, qui se trouvent dans la baie de Vigo,

1) Ibn-Haiyân *apud* Ibn-Adhârî, t. II, p. 312. Les mots *ilâ bâbi'z-Zâhira* semblent avoir été ajoutés par Ibn-Adhârî.

2) Ce cloître, qui se trouvait dans les montagnes, entre Bayona et Tuy, reçut plus tard le nom de San Colmado. Voyez Sandoval, *Antiguedades de Tuy*, p. 120.

les musulmans, qui avaient découvert un gué
sèrent dans cette île et dépouillèrent ceux q
trouvaient de tout ce qu'ils avaient emporté. Il
chirent ensuite l'Ulla, pillèrent et détruisiren
(El Padron), qui était un fameux pèlerinage de
que Saint-Jacques-de Compostelle, et le 11 a
arrivèrent enfin à cette dernière ville. Ils la
vèrent vide d'habitants, tout le monde ayan
la fuite à l'approche de l'ennemi. Seul un vieu
ne était resté auprès du tombeau de l'apôtre.
fais-tu là?» lui demanda Almanzor. «J'adre
prières à saint Jacques,» répondit le vieillard.
tant que tu voudras,» dit alors le ministre, e
fendit de lui faire du mal.

Almanzor plaça une garde auprès du tombe
sorte qu'il fut à l'abri de la fureur des soldats
au reste toute la ville fut détruite, les mura
les maisons aussi bien que l'église, laquelle,
auteur arabe, «fut rasée au point qu'on n'aur
soupçonné qu'elle avait existé la veille.» L
d'alentour fut dévasté par des troupes légèr
poussèrent jusqu'à San Cosme de Mayanca (p
La Coruña).

Ayant passé une semaine à Saint-Jacques, .
zor ordonna la retraite en se dirigeant vers La

---

1) *Malego* chez Ibn-Adhârî. Les Arabes ont transposé
manière les lettres de ce nom propre.

Arrivé dans cette ville, il prit congé des comtes, ses alliés, après leur avoir donné de beaux présents qui consistaient surtout en étoffes précieuses. Ce fut aussi de Lamego qu'il adressa à la cour une relation détaillée de sa campagne; relation dont les auteurs arabes nous ont conservé la substance, peut-être même les propres paroles [1]. Il fit ensuite son entrée dans Cordoue, accompagné d'une foule de prisonniers chrétiens qui portaient sur leurs épaules les portes de la ville de Saint-Jacques et les cloches de son église. Les portes furent placées dans le toit de la mosquée qui n'était pas encore achevée [2]. Quant aux cloches, elles furent suspendues dans le même édifice pour y servir de lampes [3]. Qui eût dit alors que le jour viendrait où un roi chrétien les ferait reporter en Galice sur les épaules des captifs musulmans?

En Mauritanie les armes d'Almanzor avaient été moins heureuses. Wâdhih, il est vrai, avait d'abord remporté quelques avantages: s'étant emparé d'Arzilla

---

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 318, 319. Ce qu'on lit au sujet de cette expédition dans l'*Hist. Compost.* (L. I, c. 2, §. 8) est inexact. Rodrigue Velasquez, qui, d'après cette chronique, aurait été parmi les alliés d'Almanzor, était déjà mort dix-neuf années auparavant. Voyez *Esp. sagr.*, t. XIX, p. 166, 169. Sur les relations des chroniques latines en général, on peut voir mes *Recherches*, t. I, p. 217 et suiv.

2) Ibn-Khaldoun, dans mes *Recherches*, t. I, p. 109.

3) Maccarî, t. II, p. 146; Rodrigue de Tolède, L. V, c. 16; Lucas de Tuy, *in fine*.

et de Nécour, il avait réussi à surprendre de nuit le camp de Zîrî et à lui tuer beaucoup de monde; mais bientôt après, la fortune lui avait tourné le dos, et, battu à son tour, il avait été forcé de chercher un refuge dans Tanger. C'est de là qu'il écrivit au ministre pour lui demander du secours. Il ne tarda pas à en recevoir. Dès qu'il eut reçu la lettre de son lieutenant, Almanzor envoya à un grand nombre de corps l'ordre de se diriger sur Algéziras, et, afin de hâter leur embarquement, il se rendit en personne à ce port. Puis son fils Abdalmélic-Modhaffar, auquel il avait confié le commandement de l'expédition, passa le Détroit avec une excellente armée. Il débarqua à Ceuta, et la nouvelle de son arrivée produisit un excellent effet, car la plupart des princes berbers qui jusque-là avaient soutenu Zîrî, s'empressèrent de venir se ranger sous ses drapeaux. Ayant opéré sa jonction avec Wâdhih, il se mit en marche, et bientôt il découvrit l'armée de Zîrî qui venait à sa rencontre. La bataille eut lieu dans le mois d'octobre de l'année 998. Elle dura depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, et elle fut extrêmement acharnée. Il y eut un moment où les soldats de Modhaffar commençaient à craindre une défaite; mais en ce moment même Zîrî fut blessé trois fois par un de ses nègres dont il avait tué le frère, et qui partit aussitôt à bride abattue pour annoncer cette nouvelle à Modhaffar. Comme l'étendard de Zîrî était encore de-

out, le prince traita d'abord le transfuge de menteur; mais ayant appris la vérité du fait, il chargea sur l'ennemi et le mit en pleine déroute.

Dès lors la puissance de Zîrî était anéantie. Ses Etats rentrèrent tous au pouvoir des Andalous, et peu de temps après, dans l'année 1001, il mourut par suite des blessures que le nègre lui avait portées et qui s'étaient rouvertes [1].

1) Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbers*, t. III, p. 244—248; *Cartâs*, p. 66, 67.

XII.

La carrière d'Almanzor touchait à sa fin. I printemps de l'année 1002, il fit sa dernière (tion. Lui-même avait toujours désiré de moı campagne, et il était si bien convaincu que s(serait exaucé, qu'il portait constamment ses l avec lui. Ils avaient été cousus par ses fill pour en acheter la toile, il n'avait employé qu gent qui provenait des terres qui environnaie vieux manoir de Torrox, car il les voulait p toute souillure, et à son propre avis l'argent (rapportaient ses nombreux emplois ne l'était p mesure qu'il vieillissait, il était devenu plus et comme le Coran dit que Dieu préservera celui dont les pieds se sont couverts de poı dans le chemin de Dieu (dans la guerre sain avait pris l'habitude de faire secouer avec be de soin, chaque fois qu'il arrivait à l'étape, la sière qui se trouvait sur ses habits, et de la

dans une cassette faite exprès; il voulait que, quand il aurait rendu le dernier soupir, on le couvrît dans son tombeau de cette poussière, persuadé comme il l'était que les fatigues qu'il avait supportées dans la guerre sainte seraient devant le tribunal suprême sa meilleure justification [1].

Sa dernière expédition, qui était dirigée contre la Castille, fut heureuse comme toutes les précédentes l'avaient été. Il pénétra jusqu'à Canalès [2] et détruisit le cloître de saint Emilien, le patron de la Castille, de même qu'il avait détruit cinq années auparavant l'église du patron de la Galice.

Au retour il sentait sa maladie empirer. Se méfiant des médecins, qui n'étaient pas d'accord entre eux sur la nature de cette maladie et sur le traitement à suivre, il refusait obstinément les secours de l'art, et d'ailleurs il était convaincu qu'il ne pouvait guérir. N'étant plus en état de se tenir à cheval, il se faisait porter en litière. Il souffrait horriblement. «Vingt mille soldats, disait-il, sont inscrits sur mon rôle, mais il n'y a personne parmi eux qui soit aussi misérable que moi.»

Porté ainsi à dos d'homme pendant quatorze jours, il arriva enfin à Medinaceli. Une seule pensée rem-

---

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 310.
2) Dans la Rioja, à 9 lieues S. de Najera.

plissait son esprit. Son autorité ayant toujours été contestée et chancelante, en dépit de ses nombreuses victoires et de sa grande renommée, il craignait qu'une révolte n'éclatât après sa mort et n'enlevât le pouvoir à sa famille. Tourmenté sans cesse par cette idée, qui empoisonnait ses derniers jours, il fit venir son fils aîné, Abdalmélic, auprès de son lit, et, lui donnant ses dernières instructions, il lui recommanda de confier le commandement de l'armée à son frère Abdérame et de se rendre sans retard à la capitale, où il devrait s'emparer du pouvoir et se tenir prêt à réprimer immédiatement toute tentative d'insurrection. Abdalmélic lui promit de suivre ces conseils; mais l'inquiétude d'Almanzor était telle qu'il rappelait son fils chaque fois que celui-ci, croyant que son père avait fini de parler, voulait se retirer; le moribond craignait toujours d'avoir oublié quelque chose, et toujours il trouvait un nouveau conseil à ajouter à ceux qu'il avait déjà donnés. Le jeune homme pleurait; son père lui reprochait sa douleur comme un signe de faiblesse. Quand Abdalmélic fut parti, Almanzor se sentit un peu mieux et fit venir ses officiers. Ceux-ci le reconnaissaient à peine; il était devenu si maigre et si pâle qu'il ressemblait à un spectre, et il avait presque entièrement perdu la parole. Moitié par gestes, moitié par des mots entrecoupés, il leur dit adieu, et peu de temps après, dans la nuit du lundi 10 août, il rendit le dernier

soupir [1]. Il fut enseveli à Medinaceli, et l'on grava sur son tombeau ces deux vers:

Les traces qu'il a laissées sur la terre t'apprendront son histoire, comme si tu le voyais de tes yeux.

Par Allâh! le temps n'en amènera jamais un semblable, ni personne qui, comme lui, défende nos frontières [2].

L'épitaphe qu'un moine chrétien lui posa dans sa chronique, n'est pas moins caractéristique. « Dans l'année 1002, dit-il, mourut Almanzor; il fut enseveli dans l'enfer [3]. » Ces simples paroles, arrachées par la haine à un ennemi terrassé, en disent plus que les éloges les plus pompeux.

Jamais, en effet, les chrétiens du nord de la Péninsule n'avaient eu un tel adversaire à combattre. Almanzor avait fait contre eux plus de cinquante campagnes (ordinairement il en faisait deux par an, l'une dans le printemps, l'autre dans l'automne), et toujours il s'en était tiré à sa gloire. Sans compter une foule de villes, parmi lesquelles il y avait trois capitales, Léon, Pampelune [4] et Barcelone, il avait détruit le sanctuaire du patron de la Galice et celui du patron de la Castille. « En ce temps-là, dit un

---

1) Maccarî, t. II, p. 65; Ibn-al-Abbâr, p. 151; Ibn-al-Khatîb, article sur Almanzor, man. G., fol. 181 v.

2) Maccarî, t. I, p. 259.

3) *Chron. Burgense*, p. 309.

4) Charte de 1027, Llorente, t. III, p. 355.

chroniqueur chrétien [1], le culte divin fut anéanti en Espagne; la gloire des serviteurs du Christ fut entièrement rabaissée; les trésors de l'Eglise, accumulés pendant des siècles, furent tous pillés.» Aussi les chrétiens tremblaient-ils à son nom. L'effroi qu'il leur inspirait le tirait parfois des périls dans lesquels son audace l'avait précipité; même quand ils l'avaient pour ainsi dire en leur pouvoir, ils n'osaient pas profiter de leur avantage. Une fois, par exemple, il s'était engagé en pays ennemi après avoir traversé un défilé resserré entre deux hautes montagnes. Tant que ses troupes pillaient et ravageaient à droite et à gauche, les chrétiens n'osèrent rien faire contre elles; mais en retournant sur ses pas, Almanzor trouva que les ennemis avaient pris possession du défilé. Comme il n'y avait pas moyen de le forcer, la situation des musulmans était périlleuse; mais leur général prit aussitôt une résolution hardie. Ayant cherché et trouvé un endroit qui fût à sa convenance, il y fit élever des baraques et des huttes, après quoi il ordonna de couper la tête à plusieurs captifs et d'amonceler leurs cadavres en guise de remparts. Puis, comme sa cavalerie parcourait le pays sans trouver des vivres, il fit rassembler des instruments de labourage et enjoignit à ses soldats de cultiver la terre. Les ennemis s'inquiétèrent fort de ces préparatifs qui

1) Mon. Sil., c. 72.

blaient indiquer que les musulmans ne quitteraient leur pays. Ils leur offrirent donc la paix à conni qu'ils leur abandonneraient leur butin. Almanrepoussa cette proposition. «Mes soldats, réponditveulent rester où ils sont; ils pensent qu'ils aunt à peine le temps de retourner dans leurs foyers, campagne prochaine devant s'ouvrir sous peu.» ls plusieurs négociations, les chrétiens consentienfin à ce qu'Almanzor emmenât son butin, et s'engagèrent en outre (tant la peur qu'il leur inût était grande) à lui prêter leurs bêtes de sompour le transporter, à lui fournir des vivres jusce qu'il fût parvenu aux frontières musulmanes, enlever eux-mêmes les cadavres qui obstruaient oute [1].

ns une autre campagne, un porte-étendard avait, moment de la retraite, oublié son drapeau qu'il fiché en terre sur le sommet d'une montagne se trouvait dans le voisinage d'une ville chréne. Le drapeau y resta plusieurs jours, sans que chrétiens osassent venir s'assurer si les musuls étaient partis ou non [2].

n raconte aussi qu'un messager d'Almanzor, qui venu à la cour de Garcia de Navarre, où il fut

---

Maccari, t. I, p. 392. Comparez Rodrigue de Tolède, *Hist. m*, c. 31.

Maccari, t. I, p. 392.

comblé d'honneurs, trouva dans une église une femme musulmane, qui lui raconta qu'ayant ét prisonnière dans sa jeunesse, elle avait été lors esclave dans cette église, et qui le supplia tirer sur elle l'attention d'Almanzor. Le lui promis, il retourna auprès du ministre et lui compte de sa mission. Quand il eut fini de p Almanzor lui demanda s'il n'avait pas vu en N quelque chose qui l'eût blessé. L'autre lui parlé alors de l'esclave musulmane: « Vive s'écria Almanzor, c'est par là que tu aurais dû mencer; » et se mettant aussitôt en campagne porta vers la frontière de la Navarre. Extrêm effrayé, Garcia lui écrivit aussitôt pour lui dem quelle faute il avait commise, attendu qu'il pas conscience d'avoir fait rien qui pût provoq colère. « Quoi! dit alors le ministre aux mes qui lui apportaient cette lettre, ne m'avait-il pa qu'il ne restait dans son pays aucun prisonni sulman de l'un ou de l'autre sexe? Eh bien menti; j'ai acquis la certitude qu'il y a enco musulmane dans telle et telle église, et je ne rai pas la Navarre avant qu'elle n'ait été remi tre mes mains.» Ayant reçu cette réponse, s'empressa d'envoyer au ministre la femme qu clamait ainsi que deux autres qu'il avait déco à force de recherches. En même temps il jurer qu'il n'avait jamais vu ces femmes, ni

entendu parler d'elles, et il ajouta qu'il avait déjà donné l'ordre de détruire l'église dont Almanzor avait parlé [1].

Autant Almanzor était l'effroi de l'ennemi, autant il était l'idole de ses soldats. C'est que pour eux il était un père qui s'occupait avec une constante sollicitude de tous leurs besoins. Cependant il était d'une sévérité excessive en tout ce qui concernait la discipline militaire. Un jour qu'il inspectait des troupes, il vit briller à contre-temps une épée à l'extrémité de la ligne. Aussitôt il fit amener le coupable devant lui. « Quoi! lui dit-il le regard enflammé de colère, tu oses tirer l'épée sans qu'on te l'ait commandé? — Je voulais la montrer à mon camarade, balbutia le soldat; je n'avais pas l'intention de la tirer du fourreau, elle en est sortie par hasard. . . . — Vaine excuse! dit Almanzor; puis, s'adressant à son entourage: Que l'on coupe la tête à cet homme avec sa propre épée, poursuivit-il, et qu'on la promène à travers les rangs, afin que chacun apprenne à respecter la discipline! » De tels exemples répandaient parmi les soldats une terreur salutaire. Aussi gardaient-ils un silence solennel quand ils étaient passés en revue. Même les chevaux, dit un auteur arabe, semblaient comprendre leur devoir; il était rare qu'on les entendît hennir [2].

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 320, 321.
2) Maccarî, t. I, p. 274.

Grâce à cette armée qu'il avait créée et roı
l'obéissauce, Almanzor avait donné à l'Espagı
sulmane une puissance qu'elle n'avait jamai:
pas même du temps d'Abdérame III. Mais ce
pas là son seul mérite; sa patrie lui avait bieı
tres obligations, et la civilisation lui en a au
aimait et encourageait la culture de l'esprit, e
que forcé par des considérations politiques à ne
tolérer les philosophes, il se plaisait cependant
protéger aussitôt qu'il pouvait le faire sans ble
susceptibilité du clergé. Il arriva, par ex
qu'un certain Ibn-as-Sonbosî fut arrêté et ı
prison comme suspect d'incrédulité. Plusieur
sonnes ayant rendu témoignage contre lui, les
déclarèrent qu'il méritait le dernier supplice.
sentence était déjà sur le point d'être exécutée
qu'un faqui fort considéré, Ibn-al-Macwâ, qu
refusé longtemps de faire partie de l'assemblée
va en toute hâte. A force de sophismes fort
ges, mais qui faisaient honneur, sinon à sa lo
du moins à son bon cœur, il sut faire révoque
rêt qui condamnait l'accusé, malgré la véhé
opposition du cadi qui présidait le tribunal. De
la colère du ministre se tourna contre ce d
Heureux d'être enfin en état de mettre un fr
farouche fanatisme des bigots: « Nous devons
nir la religion, dit-il, et tous les vrais croyan
droit à notre protection. Ibn-as-Sonbosî est

nombre, le tribunal l'a déclaré. Cependant le cadi a fait des efforts inouïs pour le faire condamner; c'est donc un homme qui aime à répandre le sang, et il ne nous est pas permis de laisser vivre un tel homme.» Ce n'était qu'une menace; le cadi en fut quitte pour quelques jours de prison; mais il est présumable que dans la suite il aura été un peu moins rigoureux pour les pauvres penseurs qui osaient s'affranchir des dogmes reçus [1].

Les hommes de lettres trouvaient auprès d'Almanzor l'accueil le plus honorable; il avait à sa cour une foule de poètes qu'il pensionnait et qui parfois l'accompagnaient dans ses campagnes. Parmi eux Çâid, de Bagdad, était, non pas le plus illustre, mais le plus remarquable et le plus amusant. On ne peut nier — quoique les Andalous, toujours extrêmement jaloux des étrangers, se plussent à le faire — on ne peut nier qu'il ne fût un poète de talent, un bon romancier, un habile improvisateur; mais c'était en même temps un homme qui avait très-peu de respect pour la vérité, l'imposteur le plus hardi que l'on puisse s'imaginer. Une fois lancé, rien ne l'arrêtait; il débitait alors tant de choses que c'était une merveille. Quand on lui demandait d'expliquer un mot qui n'avait jamais existé, il avait toujours une interprétation à donner et un vers d'un ancien poète à

1) Voyez mes *Recherches*, t. II, p. 257—260.

citer. A l'en croire, il n'y avait livre qu'il n'eût lu. Voulant le démasquer, les littérateurs lui montrèrent un jour, en présence d'Almanzor, un livre en feuilles blanches sur la première desquelles ils avaient écrit : *Livre sur les pensées ingénieuses*, par Abou-'l-Ghauth Çanânî. Il n'y avait jamais eu ni un tel ouvrage, ni un auteur de ce nom; néanmoins, dès qu'il eut jeté un coup d'œil sur le titre : « Ah ! j'ai lu ce livre, » s'écria-t-il, et, le baisant avec respect, il nomma la ville où il l'avait lu et le professeur qui le lui avait expliqué. « Dans ce cas, lui dit alors le ministre, qui s'empressa de lui prendre le livre des mains de peur qu'il ne l'ouvrît, tu dois savoir ce qu'il contient. — Mais certainement que je le sais. Il est vrai qu'il y a déjà longtemps que j'ai lu cet ouvrage et que je n'en sais plus rien par cœur, mais je me rappelle fort bien qu'il contient seulement des observations philologiques, et qu'il n'y a aucun vers ni aucune histoire. » Et tout le monde de rire aux éclats. Une autre fois Almanzor avait reçu d'un gouverneur, qui s'appelait Mabramân ibn-Yézîd, une lettre où il était question de *calb* et de *tazbîl*, c'est-à-dire de culture et d'engrais. S'adressant à Çâid : « As-tu vu, dit-il, un livre écrit par Mabramân ibn-Yézîd et qui porte le titre d'*al-cawâlib wa-'z-zawâlib* ? — Ah, par Dieu ! oui, lui répondit Çâid, j'ai vu ce livre à Bagdad dans une copie qui avait été faite par le célèbre Ibn-Doraid, et sur les marges de

aquelle il y avait des traits comme des pattes de fourmi. — Imposteur que tu es! Le nom que j'ai prononcé n'est pas celui d'un écrivain, mais celui d'un de mes gouverneurs, qui, dans une lettre qu'il m'a envoyée, me parle de culture et d'engrais. — Fort bien, mais n'allez pas croire pour cela que j'aie inventé quelque chose, moi qui n'invente jamais rien. Le livre et l'auteur que vous avez nommés existent, je vous en donne ma parole d'honneur, et si votre gouverneur porte le même nom que cet écrivain, c'est une remarquable coïncidence, voilà tout.» Une autre fois encore Almanzor lui montra le Recueil que le célèbre Câlî avait composé. «Si vous le désirez, lui répondit aussitôt Çâid, je dicterai à vos secrétaires un livre bien plus beau que celui-là et dans lequel je ne raconterai que des histoires qui ne se trouvent pas dans le livre de Câlî. — Fais comme tu le dis, » lui répondit Almanzor, qui ne demandait pas mieux que de se voir dédier un livre plus remarquable encore que celui que Câlî avait dédié au feu calife, car, s'il avait fait venir Çâid en Espagne, il l'avait fait précisément parce qu'il espérait qu'il éclipserait la gloire de Câlî, qui avait illustré les règnes d'Abdérame III et de Hacam II. Çâid se mit sur-le-champ à l'œuvre, et dans la mosquée de Zâhira il dicta ses *Châtons de bague.* Quand le livre fut achevé, les littérateurs de l'époque l'examinèrent. A leur grande surprise, mais aussi à leur secrète satisfac-

tion, ils trouvèrent que d'un bout à l'autre ce n'étaient que des bourdes. Explications philologiques, anecdotes, vers, proverbes, tout était de l'invention de l'auteur. Ils le déclarèrent du moins, et Almanzor le crut. Cette fois il fut réellement fâché contre Çâid et il fit jeter son livre dans la rivière. Cependant il ne lui retira pas sa faveur. Depuis que Çâid lui avait prédit que Garcia, le comte de Castille, serait fait prisonnier (prédiction qui, comme nous l'avons vu, s'était accomplie), il avait conçu pour lui une grande affection, ou plutôt un respect superstitieux. Et puis le poète lui témoignait sa reconnaissance de mille manières, et c'est à quoi Almanzor était fort sensible. Une fois, par exemple, il eut l'idée de rassembler toutes les bourses qu'Almanzor lui avait envoyées remplies d'argent, et d'en faire faire une robe pour son esclave noir Câfour; puis il se rendit au palais, et ayant réussi à mettre le ministre de bonne humeur: «Seigneur, lui dit-il, j'ai une prière à vous faire. — Que désires-tu donc? — Que mon esclave Câfour vienne ici. — Etrange demande! — Accordez-la moi. — Eh bien! qu'il vienne si cela te plaît.» Câfour, un homme grand comme un palmier, entra alors, couvert de sa robe de diverses couleurs, qui ressemblait à l'habit rapiécé d'un mendiant. «Le pauvre homme! s'écria le ministre; comme il est mal accoutré! Pourquoi lui mets-tu des guenilles? — Ah! voilà justement le fin de la chose! Sachez, sei-

gneur, que vous m'avez déjà donné tant d'argent que les bourses qui le contenaient ont suffi pour vêtir un homme de la taille de Câfour.» Un sourire de satisfaction monta aussitôt sur les lèvres d'Almanzor. «Tiens, dit-il, tu as un tact admirable pour me montrer ta gratitude; je suis content de toi;» et à l'instant même il lui fit remettre de nouveaux présents parmi lesquels se trouvait un beau costume pour Câfour [1]. Enfin, il faut bien le dire, si des hommes tels que Çâid jouissaient de la faveur du ministre, c'est qu'en fait de littérature celui-ci n'avait pas la finesse de tact que possédaient la plupart des Omaiyades. Il croyait de son devoir de pensionner des poètes, mais il les considérait un peu comme les objets d'un luxe auquel il était obligé par sa haute position, et il n'avait pas assez de délicatesse dans l'esprit pour distinguer les vrais diamants d'avec les faux.

En revanche, si la portée de son esprit n'était pas tout à fait littéraire, elle était éminemment pratique. Les intérêts matériels du pays trouvaient en lui un protecteur très-éclairé. L'amélioration des moyens de communication le préoccupait sans cesse. Il fit frayer une foule de routes. A Ecija il fit jeter un pont sur

---

1) Voyez sur Çâid, Homaidî, fol. 100 v. — 103 r., Abd-al-wâhid, p. 19 —25, Ibn-Khallicân, t. I, p. 322 éd. de Slane, et surtout Maccarî, t. II, p. 52 et suiv.

le Xenil, à Cordoue il en fit bâtir un autre sur le Guadalquivir, qui coûta cent quarante mille pièces d'or [1].

En toutes choses, qu'elles fussent grandes ou petites, il avait le coup d'œil du génie. Quand il voulait entreprendre une affaire importante, il consultait ordinairement les dignitaires, mais il suivait rarement leurs conseils. Ces hommes ne sortaient jamais de l'ornière de l'habitude; esclaves de la routine, ils savaient ce qu'Abdérame III ou Hacam II avait fait dans une circonstance pareille, et ils ne comprenaient pas qu'on pût faire autrement. Puis, quand ils voyaient Almanzor suivre sa propre idée, ils s'écriaient que tout était perdu, jusqu'à ce que l'événement donnât à leurs prévisions le plus éclatant démenti [2].

Quant à son caractère, il est vrai que, pour arriver au pouvoir et pour s'y maintenir, il avait commis des actes que la moralité condamne, et même des crimes que nous n'avons nullement essayé de pallier; mais la justice nous ordonne d'ajouter ici que, pourvu que son ambition ne fût pas en jeu, il était loyal, généreux et juste. La fermeté, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, formait le fond de sa nature. Une fois qu'il avait pris un parti, rien ne pouvait l'en faire changer. Quand il le vou-

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 309.
2) Maccarî, t. I, p. 387.

lait, il supportait la douleur physique avec la même impassibilité que la douleur morale. Un jour qu'il avait mal au pied, il se le fit cautériser pendant une séance du conseil. Il parlait comme si de rien n'était, et les membres du conseil ne se seraient pas aperçus de l'opération, si l'odeur de la chair qui brûlait ne les en eût avertis [1]. Tout chez lui révélait une volonté et une persévérance extraordinaires; il persistait dans ses amitiés comme dans ses haines; jamais il n'oubliait un service, et jamais aussi il ne pardonnait une offense. C'est ce qu'éprouvèrent ses condisciples auxquels, tout jeune encore, il avait donné la liberté de choisir les postes qu'ils voudraient occuper au cas où il deviendrait premier ministre [2]. Les trois étudiants qui à cette occasion avaient feint de prendre sa proposition au sérieux et qui avaient nommé les emplois qu'ils ambitionnaient, les obtinrent en effet sous son ministère, tandis que le quatrième, qui avait parlé d'une manière inconvenante, expia son imprudence par la perte de ses biens [3]. Parfois, cependant, quand il avait tort et qu'il le sentait, il réussissait à vaincre l'opiniâtreté de son caractère. Un jour qu'il était question d'une amnistie à accorder, il parcourait la liste des prisonniers, lorsque

1) Maccarî, t. I, p. 274.
2) Voyez plus haut, p. 111 et suiv.
3) Ibn-al-Khatîb, man. G., fol. 118 r.

son regard tomba sur le nom d'un de ses ser
contre lequel il avait conçu une haine violente
était depuis longtemps en prison, sans qu'il e
rité d'être traité de la sorte. « Celui-là, éc
sur la marge, restera où il est jusqu'à ce que
vienne le réclamer.» Mais la nuit venue, il c
en vain le repos; sa conscience le tourmenta
dans cet état intermédiaire qui n'est ni le s
ni la veille, il crut voir un homme d'une laid
poussante et d'une force surhumaine, qui lui
«Rends la liberté à cet homme, sinon tu sera
de ton injustice!» Il tâcha encore de chass
noires visions, mais n'y réussissant pas, il se
porter sur son lit ce qu'il faut pour écrire,
quoi il dressa l'ordre de mettre le prisonnier
berté, mais en ajoutant ces mots: «Cet homm
sa liberté à Dieu, et Almanzor n'y a consenti
regret [1].»

Une autre fois il buvait avec le vizir Abou-
ghîra ibn-Hazm dans un de ses superbes jardins
hira, car, malgré le respect qu'il témoignait à
ligion, il but du vin toute sa vie, à l'exceptio
deux années qui précédèrent sa mort [2]. C'ét
soir, un de ces beaux soirs comme il n'y en
dans les pays privilégiés du Midi. Or une belle

1) Maccarî, t. I, p. 273.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 310.

tesse qu'Almanzor aimait, mais qui avait conçu une grande passion pour l'hôte du ministre, chanta ces vers :

Le jour fuit, et déjà la lune montre la moitié de son disque. Le soleil qui se couche ressemble à une joue, les ténèbres qui approchent au duvet qui la couvre, le cristal des coupes à de l'eau congelée, et le vin à du feu liquide. Mes regards m'ont fait commettre des péchés que rien n'excuse. Hélas! gens de ma famille, j'aime un jeune homme qui se soustrait à mon amour, bien qu'il se trouve dans mon voisinage. Ah! que ne puis-je m'élancer vers lui et le serrer sur mon cœur!

Abou-'l-Moghîra ne comprit que trop bien la portée de ces vers, et il eut l'imprudence d'y répondre aussitôt par ceux-ci:

Le moyen, le moyen d'approcher de cette beauté qui est entourée d'une haie d'épées et de lances! Ah! si j'avais la conviction que ton amour est sincère, je risquerais volontiers ma vie pour te posséder. Un homme généreux, quand il veut atteindre son but, ne craint aucun péril.

Almanzor n'y tenait plus. Rugissant de colère, il tira son épée, et s'adressant à la chanteuse: « Dis la vérité, lui cria-t-il d'une voix de tonnerre, est-ce au vizir que s'adresse ton chant? — Un mensonge pourrait me sauver, lui répondit la vaillante jeune fille, mais je ne mentirai point. Oui, son regard m'a percé le cœur, l'amour me l'a fait dire, il m'a

fait dire ce que je voulais cacher. Vous poi punir, seigneur, mais vous êtes si bon, vou à pardonner quand on avoue ses fautes.» En ainsi, elle fondit en larmes. Almanzor lui av pardonné à moitié; mais ce fut à présent contr 'l-Moghîra que se tourna sa colère et il l'accal torrent de reproches. Le vizir l'écouta sans m puis, quand il eut fini de parler: «Seigneur j'ai commis une grande faute, j'en convien: qu'y pouvais-je? Chacun est l'esclave de sa d personne ne choisit la sienne, on la subit mienne a voulu que j'aimasse là où je ne de aimer.» Almanzor garda quelques instants le «Eh bien! dit-il enfin, je vous pardonne à deux. Abou-'l-Moghîra! celle que vous aim est à vous, c'est moi qui vous la donne [1].»

Son amour de la justice était passé en p Il voulait qu'elle s'exerçât sans acception de nes, et la faveur qu'il accordait à certains i ne les mettait jamais au-dessus des lois. Un du peuple se présenta un jour à l'audience. seur de la justice, dit-il, j'ai à me plaindre d me qui se trouve derrière vous,» et il mo doigt le Slave qui remplissait l'emploi de p clier et dont Almanzor faisait grand cas.

---

1) Maccarî, t. I, p. 406, 407. A la page 407, l. 4, au lieu de *fî*.

cité devant le juge, poursuivit-il, mais il a refusé de venir. — Ah, vraiment! dit alors le ministre, il a refusé de venir et le juge ne l'y a pas contraint? Je pensais qu'Abdérame ibn-Fotais (c'était le nom du juge) avait plus d'énergie. Eh bien, mon ami, dis-moi de quoi tu te plains.» L'autre lui raconta alors qu'il avait un contrat avec le Slave et que celui-ci l'avait rompu. Quand il eut fini de parler: «Ils nous causent bien des soucis, ces serviteurs de notre maison! » dit Almanzor; puis, s'adressant au Slave qui tremblait de peur: «Remets le bouclier à celui qui se trouve à côté de toi, lui dit-il, et va humblement répondre à ta partie devant le tribunal, afin que justice se fasse . . . . Vous, dit-il ensuite au préfet de police, conduisez-les tous les deux vers le juge, et dites-lui que si mon Slave a fait une contravention au contrat, je désire qu'il lui applique la peine la plus grave, la prison ou autre chose.» Le juge ayant donné raison à l'homme du peuple, celui-ci retourna auprès d'Almanzor pour le remercier. «Point de remercîments, lui dit le ministre; tu as gagné ton procès, c'est bien, tu peux être content; mais moi, je ne le suis pas encore; j'ai à punir, moi aussi, le scélérat qui n'a pas rougi de commettre une bassesse, quoiqu'il fût à mon service.» Et il lui donna son congé.

Une autre fois, son majordome était en procès contre un marchand africain. Il fut sommé par le juge

de venir prêter serment; mais, croyant que l élevé qu'il occupait le mettrait à l'abri des p tes, il refusa de le faire. Or, un jour qu'Al se rendait à la mosquée, accompagné de son dome, le marchand l'accosta et lui raconta s'était passé. A l'instant même le ministre fi ter le majordome, en ordonnant de le condu vant le juge; et ayant ensuite appris qu'il ava du son procès, il le destitua [1].

En résumé, si les moyens qu'Almanzor a en pour s'emparer du pouvoir doivent être cond il faut avouer cependant qu'une fois qu'il l' tenu, il l'exerça noblement. Si la destinée fait naître sur les marches du trône, on aurai être peu de reproches à lui faire; peut-être, d cas, aurait-il été l'un des plus grands prince l'histoire ait gardé le souvenir; mais ayant vu dans un vieux manoir de province, il fut c pour parvenir au but de son ambition, de se une route à travers mille obstacles, et l'on d gretter qu'en tâchant de les vaincre, il se s oupé trop rarement de la légitimité des r C'était sous beaucoup de rapports un grand h et cependant, pour peu que l'on respecte les pes éternels de la morale, il est impossible mer, difficile même de l'admirer.

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 310, 311.

XIII.

Quand Modhaffar fut de retour à Cordoue après la mort de son père, il y eut une émeute. Le peuple exigea à grands cris que le souverain se montrât et qu'il gouvernât par lui-même. En vain Hichâm II fit-il dire à la foule qu'il voulait continuer à mener une vie libre de soucis: elle persista dans ses demandes et Modhaffar fut obligé de la disperser à main armée [1]. Depuis lors, cependant, l'ordre ne fut plus troublé. Il est vrai qu'un petit-fils d'Abdérame III, nommé Hichâm, conspira contre Modhaffar; mais celui-ci, qui en fut averti à temps, le prévint en le faisant mettre à mort (décembre 1006) [2]. Il gouverna l'Etat comme l'avait fait son père. Il remporta plusieurs victoires sur les chrétiens, et pendant son

[1]) Nowairî, p. 472.

[2]) Ibn-al-Abbâr, p. 159. Ibn-Haiyân (*apud* Ibn-Bassâm, t. I, 30 r. — 31 v.) donne un récit détaillé de cette conspiration.

jugés, avait disparu. Abdérame III et Al avaient eu tous les deux pour but l'unité de tion, et ce but, ils l'avaient atteint. La vie blesse arabe s'était épuisée dans la lutte qu'ell soutenue contre le pouvoir royal; vaincue et elle était maintenant appauvrie, ruinée, et le noms s'éteignaient chaque jour. La noblesse d qui était attachée aux Omaiyades par les lien clientèle, s'était mieux soutenue. Les Abou les Chohaid, les Djahwar et les Fotais [2] étai core des maisons riches et enviées. Mais le mes les plus puissants d'alors, c'étaient les gé berbers et slaves [3] qui devaient leur fortune à zor. Comme c'étaient des parvenus et des étr ils inspiraient peu de respect. D'ailleurs on l sidérait comme des barbares, et l'on se plaig vexations dont ils se rendaient coupables. D

1) Ibn-al-Abbâr, p. 149. — Faute de documents, j'ai rapidement sur le règne de Modhaffar.

2) Ces quatre familles étaient les principales parmi la nc cour. Voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 290.

3) Sous le nom de Slaves on comprenait aussi les chré Nord de l'Espagne qui servaient dans l'armée musulmane Ibn-al-Khatîb, article sur Hobâsa, man. G., fol. 124 r.

tre côté, les hommes de la classe moyenne s'étaient enrichis par le commerce et l'industrie. Déjà sous le règne, si troublé pourtant, du sultan Abdallâh, on avait vu des négociants et des industriels amasser rapidement de grandes fortunes sans autre capital que celui que des amis leur avaient prêté [1], et à présent que le pays jouissait d'une tranquillité parfaite, de telles fortunes s'édifiaient si facilement et si fréquemment, que l'on ne s'en étonnait plus. Et cependant cette société, si florissante en apparence, portait en elle-même le germe de sa destruction. Si la lutte des races avait cessé, elle allait reparaître sous une autre forme, sous celle de la lutte des classes. L'ouvrier détestait son patron, le bourgeois portait envie au noble, et tout le monde s'accordait à maudire les généraux, les généraux berbers surtout. Au sein d'une inexpérience universelle, il y avait de vagues aspirations vers les nouveautés. La religion était exposée à de rudes attaques. Les mesures qu'Almanzor avait prises contre les philosophes n'avaient pas porté les fruits que le clergé s'en était promis. Les esprits forts se multipliaient au contraire, et le scepticisme, qui forme le fond du caractère arabe, revêtait de plus en plus des formes scientifiques. Les disciples d'Ibn-Masarra, les Masarrîa com-

1) Khochanî, p. 327.

me on les appelait, formaient une secte nombreuse[1].
D'autres sectes propageaient aussi des doctrines très hardies. Une d'entre elles semble être sortie du sein du clergé lui-même. Ses membres avaient du moins étudié les traditions relatives au Prophète; mais leurs études, s'il faut en croire un théologien orthodoxe, avaient été superficielles et elles s'étaient portées de préférence sur des livres apocryphes et composés par des matérialistes qui avaient l'intention de saper les fondements de l'islamisme. De là l'étrange idée qu'ils se formaient de l'univers. La terre, disaient-ils, repose sur un poisson; ce poisson est soutenu par la corne d'un taureau; ce taureau se trouve sur un rocher qu'un ange porte sur son cou; au-dessous de cet ange se trouvent les ténèbres, et au-dessous des ténèbres il y a une eau qui n'a point de fin. Sous ces formules obscures et bizarres, qui peut-être n'étaient que des symboles, les théologiens démêlaient cependant une hérésie très-grave: la secte croyait que l'univers est illimité. Elle enseignait en outre qu'on peut bien imposer une religion par la fraude ou par la violence, mais qu'on ne peut pas la prouver par des arguments tirés de la raison. En même temps, toutefois, elle était hostile aux ouvrages philosophiques de la Grèce[2], sur lesquels une autre secte s'ap-

1) Ibn-Hazm, *Traité sur les religions*, t. II, fol. 80 v., 146 r. et v.

2) Ibn-Hazm, t. I. fol. 128 r. et v.

puyait au contraire. Cette dernière se composait de naturalistes. L'étude des mathématiques les avait conduits à celle de l'astronomie. Pour croire à la religion ils demandaient des preuves mathématiques, et n'en trouvant pas, ils la déclaraient absurde. Ils en méprisaient tous les commandements; la prière, le jeûne, les aumônes, le pèlerinage, tout cela n'était à leurs yeux qu'une folie. Les faquis ne manquaient pas de leur adresser le reproche que les théologiens de tous les temps se sont plu à adresser à ceux qui se sont écartés des doctrines reçues: ils les accusaient de n'avoir pour but dans leur vie que celui de s'enrichir, afin de pouvoir se livrer à des plaisirs de toute sorte, sans respect pour les lois de la morale [1].

Cependant les sectes qui attaquaient ouvertement l'islamisme n'étaient pas les plus dangereuses; d'autres, qui voulaient vivre en paix avec lui et qui ne se recrutaient pas seulement parmi les musulmans, mais aussi parmi les chrétiens et les juifs, l'étaient bien davantage, car sous le nom de religion universelle [2], elles prêchaient l'indifférentisme; et si les religions périssent, ce n'est jamais par des attaques directes, c'est toujours par l'indifférence, les théologiens musulmans ne l'ignoraient pas. Les hommes

1) Ibn-Hazm, t. I, fol. 127 r. — 128 r.
2) *Al-milla al-collîya* en arabe.

qui avaient adopté ces doctrines différaient en cer-
tains points, et les uns allaient plus loin que les
autres; mais ils avaient tous un suprême dédain pour
la dialectique. « Le monde, disaient-ils, est plein de
religions, de sectes, d'écoles philosophiques, qui se
haïssent et s'exècrent. Voyez les chrétiens! Le Mel-
chite ne peut souffrir le Nestorien, le Nestorien dé-
teste le Jacobite, et l'un damne l'autre. Parmi les
musulmans, le Motazelite déclare que tous ceux qui
ne pensent pas comme lui sont des incrédules; le
non-conformiste considère comme de son devoir de
tuer ceux qui appartiennent à une autre secte, et le
Sonnite ne veut avoir rien de commun ni avec l'un
ni avec l'autre. Parmi les juifs, c'est la même cho-
se. Les philosophes se damnent un peu moins, mais
ils n'en sont pas plus d'accord. Et quand on se de-
mande lequel entre cette infinité de systèmes philo-
sophiques et théologiques renferme la vérité, il faut
dire que l'un vaut l'autre. Les arguments de chaque
champion ont absolument la même force, la même
faiblesse si l'on veut; seulement l'un s'entend mieux
que l'autre à manier les armes de la dialectique. En
voulez-vous la preuve? Rendez-vous alors à ces réu-
nions où disputent des hommes d'opinions différentes.
Qu'y verrez-vous? Que le vainqueur de la veille est
le vaincu du lendemain, et que dans ces savantes
assemblées les armes sont aussi journalières que sur
les véritables champs de bataille. Le fait est qu

acun y parle de choses dont il ne sait rien et dont ne peut rien savoir.»

Quelques-uns de ces sceptiques acceptaient cepennt un petit nombre d'arguments. Il y en avait ui croyaient à l'existence de Dieu, créateur de tous choses, et à la mission de Mahomet; le reste, saient-ils, peut être vrai ou ne pas l'être; nous ne oulons ni le nier ni l'affirmer; nous l'ignorons, voilà out, mais notre conscience ne nous permet pas d'acepter des doctrines dont la vérité ne nous a pas été démontrée. Ceux-là, c'étaient les modérés. D'autres acceptaient seulement l'existence d'un créateur, et les plus avancés n'avaient aucune croyance. Ils disaient que l'existence de Dieu, la création du monde etc., n'avaient pas été prouvées, mais qu'il n'avait pas été prouvé non plus que Dieu n'existât pas ou que le monde eût existé de toute éternité. Quelques-uns enseignaient qu'il faut conserver, en apparence du moins, la religion dans laquelle on est né; d'autres soutenaient que la religion universelle était la seule chose nécessaire, et ils entendaient sous ce nom les principes de morale que prêche chaque religion et que la raison approuve [1].

Les novateurs en matière de religion avaient un grand avantage sur les novateurs en matière de gouvernement: ils savaient ce qu'ils voulaient. En po-

---

1) Ibn-Hazm, t. II, fol. 228 r. — 230 v.

litique, au contraire, personne n'avait des idées bien arrêtées. On était mécontent de ce qui existait, et il semblait que, par le développement progressif de sa situation, la société était poussée vers une révolution. Cette révolution, Almanzor l'avait prévue. Un jour qu'il promenait ses regards sur son superbe palais à Zâhira et sur les magnifiques jardins qui l'entouraient, il fondit tout à coup en larmes en s'écriant: « Malheureuse Zâhira! Ah! je voudrais connaître celui qui te détruira sous peu!» Puis, quand l'ami qui l'accompagnait lui eut témoigné sa surprise à cause de cette exclamation: « Toi-même, lui dit-il, tu seras témoin de cette catastrophe. Je le vois déjà saccagé et ruiné, ce beau palais, je vois le feu de la guerre civile dévorer ma patrie[1]!» Mais si cette révolution se faisait, quel en serait le but et par quels moyens s'accomplirait-elle? C'est ce dont personne ne se rendait compte; mais il y avait du moins une seule chose sur laquelle tout le monde était d'accord: on voulait que le pouvoir fût arraché à la famille d'Almanzor. Ce vœu n'a rien qui doive nous surprendre. Les peuples monarchiques n'aiment pas que le pouvoir soit exercé par un autre que le monarque. Aussi tous les ministres qui se sont pour ainsi dire substitués au souverain ont été l'objet d'une haine violente et implacable, quels que fussent

1) Maccarî, t. I, p. 387.

leurs mérites et leurs talents. Cette considération suffirait à la rigueur pour expliquer l'aversion qu'inspiraient les Amirides; mais il ne faut pas oublier non plus qu'ils avaient froissé des sentiments et des affections légitimes. S'ils s'étaient contentés jusque-là d'exercer le pouvoir au nom d'un prince omaiyade, ils avaient cependant laissé apercevoir qu'ils visaient plus haut, qu'ils convoitaient le trône. Cette ambition avait exaspéré contre eux, non-seulement les princes du sang, qui étaient en grand nombre, mais encore le clergé qui était fort attaché au principe de la légitimité, et la nation en général, qui était fort dévouée à la dynastie ou qui du moins croyait l'être. Joignez-y que la noblesse de cour désirait la chute des Amirides, parce qu'elle se promettait d'un changement une augmentation de pouvoir; et que le bas peuple de la capitale applaudissait d'avance à chaque révolution qui lui permettrait de piller les riches et d'assouvir la haine qu'il leur portait. Cette dernière circonstance aurait dû servir, ce semble, à rendre les classes aisées plus prudentes. Cordoue étant devenue une ville manufacturière et qui renfermait des milliers d'ouvriers, la moindre émeute pouvait prendre en un clin d'œil un caractère fort alarmant; une guerre terrible entre les riches et les pauvres pouvait en résulter. Mais l'inexpérience était telle, que l'imminence d'un tel péril ne semble avoir frappé personne. Les classes aisées

ne voyaient encore dans les ouvriers que des auxiliaires, et elles pensaient que tout rentrerait dans l'ordre dès que les Amirides auraient été écartés.

La chute des Amirides était donc le vœu presque universel au moment où Modhaffar mourut à la fleur de l'âge (octobre 1008). Son frère Abdérame lui succéda. Les prêtres haïssaient ce jeune homme. A leurs yeux sa naissance était déjà une tache ineffaçable, car sa mère était la fille d'un Sancho, soit du comte de Castille, soit du roi de Navarre [1]; aussi ne l'appelait-on pas autrement que Sanchol [2], *le petit Sancho*, et c'est sous ce sobriquet qu'il est connu dans l'histoire. Sa conduite était peu propre à faire oublier sa naissance. Aimant passionnément les plaisirs, il ne se faisait point scrupule de boire du vin en public, et l'on se racontait avec une profonde indignation qu'un jour qu'il entendait le muezzin crier du haut d'un minaret: « Accourez à la prière! » il avait dit: « S'il criait: Accourez à la coupe, il ferait bien mieux [3]. » On l'accusait d'ailleurs d'avoir empoisonné son frère Modhaffar, et l'on racontait à ce sujet qu'ayant coupé une pomme avec un couteau dont un côté était enduit de poison, il avait mangé

1) Voyez à ce sujet mes *Recherches*, t. I, p. 205 et suiv.

2) Aujourd'hui on dirait Sanchuelo, mais à l'époque dont il s'agit on disait Sanchol. Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 206.

3) Nowairî, p. 473, 479.

une moitié après avoir donné l'autre à son frère [1].

Ces inculpations étaient peut-être plus ou moins hasardées; mais ce qui est certain, c'est que Sanchol ne possédait pas les talents et l'habilité d'Almanzor ou de Modhaffar. Et néanmoins il osa faire ce que ni l'un ni l'autre n'avaient osé. Régnant de fait, ils avaient cependant laissé à un Omaiyade le titre de monarque; ils n'avaient pas été califes, malgré l'ardente envie qu'ils avaient de l'être. Sanchol conçut le projet téméraire de le devenir en se faisant déclarer héritier présomptif du trône. Il parla de ce dessein à quelques hommes influents, parmi lesquels le cadi Ibn-Dhacwân et le secrétaire d'Etat Ibn-Bord étaient les principaux, et quand il se fut assuré de leur concours, il adressa sa demande à Hichâm II. Malgré sa nullité, le calife semble avoir reculé un instant devant une démarche aussi grave, d'autant plus que, d'après l'opinion générale, Mahomet avait dit que le pouvoir n'appartenait qu'à la race maäddite. Il consulta quelques théologiens; mais ceux auxquels il s'adressa obéissaient à l'impulsion d'Ibn-Dhacwân. Aussi lui conseillèrent-ils de consentir à la demande de Sanchol, et pour vaincre ses scrupules, ils lui citèrent les paroles du Prophète qui avait dit: « Le jour dernier n'arrivera pas avant qu'un homme

1) Ibn-al-Athîr, sous l'année 366; *Raihân; An. Tol. II* (p. 403).

de la race de Cahtân tienne le sceptre [1].» Le calife se laissa persuader, et un mois après la mort de son frère, Sanchol fut déclaré héritier du trône en vertu d'une ordonnance qui avait été rédigée par Ibn-Bord [2].

Cette ordonnance porta le mécontentement des Cordouans à son comble. Tout le monde se mit à répéter ces vers qu'un poète venait de composer: «Ibn-Dhacwân et Ibn-Bord ont blessé la religion d'une manière inouïe. Ils se sont révoltés contre le Dieu de vérité, puisqu'ils ont déclaré le petit-fils de Sancho héritier du trône [3].» On se racontait avec une grande satisfaction qu'en passant devant le palais de Zâhira un saint homme s'était écrié: «O palais, toi qui t'es enrichi des dépouilles de bien des maisons, Dieu veuille que bientôt chaque maison s'enrichisse des tiemes [4]!» En un mot, la haine et le mauvais vouloir éclataient partout. Cependant la révolte à main armée ne se montra pas encore; pour le moment le peuple se laissait encore intimider et contenir par la présence de l'armée. Mais elle allait partir. Trompé par la tranquillité apparente qui régnait dans la ville, Sanchol avait annoncé qu'il allait faire une

1) Ibn-al-Abbâr, p. 150.

2) Le texte de ce document se trouve chez Ibn-Bassâm (t. I, fol. 24 v.), Nowairî, Ibn-Khaldoun et Maccarî (t. I, p. 277, 278).

3) Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 207.

4) Maccarî, t. I, p. 388.

campagne contre le royaume de Léon, et le vendredi janvier de l'année 1009, il quitta la capitale à la tête de ses troupes. Il avait eu l'idée de se coiffer d'un turban, coiffure qui en Espagne n'était portée que par les hommes de loi et les théologiens, et il avait ordonné à ses soldats d'en faire de même. Les Cordouans virent dans ce caprice un nouvel outrage contre la religion et ses ministres.

Après avoir franchi la frontière, Sanchol tenta en vain de forcer Alphonse V à descendre des montagnes où il s'était retranché. Puis, la neige ayant rendu les chemins impraticables, il fut obligé à la retraite [1]; mais à peine arrivé à Tolède, il apprit qu'une révolution avait éclaté dans la capitale.

Un prince de la maison d'Omaiya, nommé Mohammed, s'était mis à la tête du mouvement. Fils de ce Hichâm que Modhaffar avait fait décapiter, et par conséquent arrière-petit-fils d'Abdérame III, il s'était tenu caché à Cordoue pour échapper au sort qui avait frappé son père, et à cette époque il avait fait connaissance avec plusieurs hommes du peuple. Grâce à l'or qu'il ne ménageait pas, grâce aussi à l'appui que lui prêtait un faqui fanatique, nommé Hasan ibn-Yahyâ, et au concours de plusieurs Omaiyades, il forma bientôt une bande de quatre cents hommes

---

1) Ibn-al-Athîr, sous l'année 366. On donna à cette campagne le nom de campagne de la boue (Nowairî, p. 474).

projet, Mohammed choisit parmi ses hommes des plus déterminés, auxquels il ordonna de des armes sous leurs habits et de se rendre soir à la terrasse qui se trouvait près du pala fal. « Je viendrai vous rejoindre une heure a coucher de soleil, ajouta-t-il, mais gardez-v rien entreprendre avant que je vous en donne gnal. »

Ces trente hommes s'étant rendus à leur po ils n'éveillèrent aucun soupçon, car la terra palais, qui avait vue sur la chaussée et sur l re, était une promenade fort fréquentée, Moh fit prendre les armes à ses autres partisans enjoignant de se tenir prêts. Puis il monta mule, et, arrivé sur la terrasse, il donna à ses hommes le signal de se précipiter sur le po gardait l'entrée du palais. Attaqués à l'impr

de se défendre, il avait déjà cessé de vivre.

Peu d'instants après, les autres conjurés, que leur chef avait fait avertir, se mirent à parcourir les rues en criant: Aux armes, aux armes! Le succès dépassa leurs espérances. Le peuple qui, pour se soulever, n'attendait qu'une occasion, un signal, les suivit en poussant des cris d'allégresse, et, attirés par le bruit, les campagnards des environs vinrent aussi se joindre à la foule. On se porta vers la prison dorée de Hichâm II, et l'on fit des brèches dans deux endroits du mur. Le malheureux monarque espérait encore qu'on viendrait le secourir. Les hauts dignitaires étaient à Zâhira, où ils pouvaient disposer de quelques régiments slaves et autres; mais en recevant la nouvelle qu'une émeute avait éclaté, ils avaient cru d'abord qu'Ibn-Ascalédja la dompterait facilement, et plus tard, quand ils apprirent que la chose était bien plus grave qu'ils ne l'avaient soupçonné, ils furent paralysés par la frayeur. Tout le monde semblait avoir perdu la tête, et l'on ne fit rien pour délivrer le monarque. Ce dernier, qui craignait à chaque instant de voir le palais envahi par la foule, prit enfin le parti d'envoyer un messager à Mohammed pour lui dire que, s'il voulait lui laisser la vie, il abdiquerait en sa faveur. « Quoi! répondit Mohammed à ce messager, le calife pense-t-il donc que j'aie pris les armes pour le tuer? Non, je les ai prises parce que j'ai vu avec douleur qu'il voulait ôter

auxquels il ordonna de dresser un acte d'abdi
et cet acte ayant été signé par Hichâm, il p
reste de la nuit dans le palais. Le lendemain
il nomma un de ses parents premier ministre,
à un autre Omaiyade le gouvernement de la ca
et les chargea d'inscrire sur le registre de l
tous ceux qui le désireraient. L'enthousiasme
grand et si universel que tout le monde a
pour se faire soldat; hommes du peuple, ricl
gociants, cultivateurs des environs, imâms de
quées pieux ermites, chacun s'empressait à de
les autres, chacun voulait verser son sang po
fendre la dynastie légitime contre le libertin qu
voulu usurper le trône.

Mohammed ordonna ensuite à son premier m
d'aller s'emparer de Zâhira. Les dignitaires
trouvaient ne songeaient pas même à se défend
se hâtèrent de se soumettre et de demander
au nouveau calife. Celui-ci leur accorda leur
de, mais seulement après leur avoir reproch
ment leur connivence aux projets ambitieux d
chol.

C'est ainsi que s'écroula, en moins de vingt

heures, le pouvoir des Amirides. Personne ne s'était attendu à un succès aussi prompt. L'allégresse était universelle à Cordoue; elle était vive surtout dans les rangs inférieurs de la société. Le peuple, qui va toujours vite dans sa joie comme dans sa colère, voyait s'ouvrir tout un avenir de bonheur; mais si les hommes de la classe moyenne avaient pressenti les vastes et douloureuses conséquences de cette révolution, ils se seraient bien gardés d'y prendre part, et ils auraient pensé, selon toute apparence, que le despotisme éclairé des Amirides, qui avait donné au pays une prospérité enviable et la gloire militaire, valait mieux que l'anarchie et le régime arbitraire de la soldatesque qui allaient peser sur eux.

Déjà en ce moment, les excès qui accompagnent à l'ordinaire une révolution faite par le peuple, ne firent pas défaut. Mohammed, qui pouvait commander des pillages, n'avait pas encore assez d'autorité pour les défendre. Prévoyant ce qui allait arriver, il avait donné l'ordre de transporter à Cordoue les trésors et les objets précieux qui se trouvaient à Zâhira; mais les pillards étaient déjà à l'œuvre. Ils enlevèrent du palais jusqu'aux portes et aux boiseries, et beaucoup d'hôtels qui appartenaient aux créatures d'Almanzor et de sa famille, furent pillés aussi. Durant quatre jours, Mohammed ne put ou n'osa rien faire contre ces brigands. Il réussit enfin à réprimer leur audace, et les richesses amassées à Zâhira

y mit le feu, et bientôt cette magnifique ré
ne fut plus qu'un monceau de ruines.

Sur ces entrefaites deux actes officiels avai communiqués, après le service du vendredi vrier), au peuple rassemblé dans la mosqué premier contenait l'énumération des forfaits d chol et l'ordre de le maudire dans les prières ques; en vertu du second, plusieurs impôts ment établis furent abolis. Huit jours après hammed annonça au peuple qu'il avait pris nom par lequel nous le désignerons dorénavai lui de Mahdî [1], et quand il fut descendu de la re, on lut un appel à la guerre contre S Cette dernière proclamation eut un effet prod L'enthousiasme de la capitale s'était communiq provinces, de sorte qu'en peu de temps Mahdi à la tête d'une armée fort nombreuse; mais c'était le peuple qui avait fait la révolution

tour, cette armée eut pour officiers supérieurs des hommes du peuple ou de la classe moyenne, des médecins, des tisserands, des bouchers, des selliers. Pour la première fois l'Espagne musulmane était démocratisée; le pouvoir avait échappé, non-seulement aux Amirides, mais aux nobles en général.

Cependant Sanchol, quand il eut reçu à Tolède la nouvelle de l'insurrection de la capitale, s'était porté sur Calatrava. Il avait l'intention de dompter la révolte par la force; mais pendant sa marche plusieurs de ses soldats l'abandonnèrent, et quand il voulut que ceux qui lui restaient lui prêtassent serment de fidélité, ils s'y refusèrent en disant qu'ayant déjà juré, ils ne voulaient pas le faire une seconde fois. Telle fut même la réponse des Berbers, que les Amirides avaient cependant gorgés d'or et sur lesquels Sanchol croyait pouvoir compter. Il ignorait que la reconnaissance et le dévoûment n'étaient pas au nombre de leurs vertus. Considérant la cause de leurs bienfaiteurs comme perdue, ils ne songeaient qu'à conserver leurs richesses par une prompte soumission au nouveau calife, et ils ne prenaient pas même la peine de cacher leur intention, car lorsque Sanchol eut appelé Mohammed ibn-Yilà, un de leurs généraux, et qu'il lui eut demandé son opinion sur les dispositions des soldats à son égard, cet homme lui répondit :

— Je ne vous tromperai ni sur mes propres senti-

aveu; et de quelle manière pourrai-je me con'
que votre opinion est fondée ?

— Faites prendre aux gens de votre mai
route de Tolède et annoncez que vous allez l
vre; vous verrez alors s'il y a des soldats qu
accompagnent.

— Vous avez raison peut-être, dit tristemen
chol, et il n'osa se risquer à faire l'épreuve
Berber lui proposait.

Au milieu de la défection générale, un se
sincère et dévoué lui restait: c'était un de ses
léonais, le comte de Carrion, de la famille d
mez [1].

— Venez avec moi, lui dit ce gentilhomme
château vous offrira un asile, et s'il le faut, j
serai jusqu'à la dernière goutte de mon sang
vous défendre.

— Je vous remercie de votre offre, mon ex
ami, lui répliqua Sanchol, mais je ne puis l'

pour soutenir ma cause dès qu'ils me sauront dans leur voisinage. J'espère d'ailleurs, j'en suis même certain, qu'au moment où j'arriverai, beaucoup de ceux qui semblent tenir à présent pour Mohammed, quitteront cet homme pour venir se joindre à moi.

— Prince, reprit le comte, ne vous abandonnez pas à de folles et chimériques espérances. Croyez-moi, tout est perdu, et de même que votre armée se déclarera contre vous, de même vous ne trouverez à Cordoue personne qui vous vienne en aide.

— C'est ce que nous verrons, répliqua l'Amiride; mais j'ai résolu d'aller à Cordoue et j'irai.

— Je n'approuve pas votre dessein, lui dit alors le comte, et je me tiens persuadé que vous vous laissez tromper par une illusion qui vous deviendra fatale; mais quoi qu'il arrive, je ne vous quitterai pas.

Ayant donné l'ordre de continuer la marche vers la capitale, Sanchol arriva à un gîte qui s'appelait Manzil-Hânî. Il s'y arrêta; mais les Berbers, profitant de l'obscurité de la nuit, désertèrent en masse, et le lendemain matin il ne vit autour de lui que les serviteurs de sa maison et les soldats du comte. Ce dernier le supplia encore une fois d'accepter l'offre qu'il lui avait faite; mais ce fut inutile; le jeune homme courait follement à sa perte. « J'ai déjà envoyé le cadi à Cordoue, dit-il; il demandera ma grâce, et je suis certain qu'il l'obtiendra.»

Le soir du jeudi 4 mars, il arriva au couvent de Chauch. Des cavaliers que Mahdî avait envoyés à sa rencontre, vinrent l'y trouver le lendemain. «Que me voulez-vous? leur dit Sanchol; laissez-moi en repos, car je me suis soumis au nouveau gouvernement. — Dans ce cas, lui répondit le commandant de l'escadron, vous devez nous suivre à Cordoue.» Sanchol dut obéir à cet ordre, malgré qu'il en eût, et quand on se fut remis en chemin, on rencontra dans l'après-midi le premier ministre de Mahdî, qui était accompagné d'un détachement plus considérable. On fit halte, et tandis qu'on envoyait à Cordoue le harem de Sanchol qui se composait de soixante-dix femmes, on l'amena devant le ministre. Sanchol baisa plusieurs fois la terre devant cet Omaiyade; mais on lui cria: «Baise aussi le sabot de son cheval!» Il le fit, tandis que le comte de Carrion regardait en silence la profonde humiliation de celui devant lequel un grand empire avait tremblé naguère. Puis, quand on l'eut placé sur un cheval autre que le sien: «Qu'on lui arrache son bonnet!» cria le ministre, et cet ordre ayant été exécuté, on se remit en route.

Au coucher du soleil, quand on fut arrivé à l'étape, les soldats reçurent l'ordre de lier les mains et les pieds à Sanchol. Pendant qu'ils s'acquittaient avec rudesse de cette tâche: «Vous me blessez, leur dit-il; accordez-moi un instant de répit et laissez ma

main libre.» Ayant obtenu sa demande, il tira en un clin d'œil un poignard de sa bottine; mais les soldats le lui arrachèrent avant qu'il eût eu le temps de se frapper. «Je t'épargnerai cette peine,» cria le ministre, et, le jetant par terre, il le massacra, après quoi il lui coupa la tête. Le comte fut aussi mis à mort.

Le lendemain, quand les cavaliers furent entrés dans Cordoue, ils présentèrent au calife les restes de Sanchol. Ayant fait embaumer le cadavre, Mahdî le fit fouler aux pieds par son cheval; puis il le fit clouer à une croix, revêtu d'une tunique et d'un pantalon, près d'une porte du palais et à côté de la tête qui était au bout d'une pique. Auprès de ces restes hideux se tenait un homme qui criait sans interruption: «Voici Sanchol le Bienheureux [1]! Que Dieu le maudisse et qu'il me maudisse moi-même!» C'était le commandant de la garde de Sanchol, qui n'avait obtenu sa grâce qu'à la condition qu'il expierait de cette manière la fidélité qu'il avait montrée à son maître [2].

1) C'était le surnom que Sanchol avait pris.
2) Nowairî, p. 474—9; Maccarî, t. I, p. 278, 379.

XIV [1].

Tout semblait aller d'abord selon les souhaits Mahdî. Le peuple de Cordoue l'avait porté sur trône, les Berbers l'avaient reconnu, et cinq jo ne s'étaient pas encore écoulés depuis la mort l'Amiride, qu'il recevait une lettre où Wâdhih, plus puissant parmi les Slaves et le gouverneur de Frontière inférieure, l'assurait de son obéissance, disant que la nouvelle de l'exécution de l'usurpat lui avait causé une grande joie. Comme Wâdhih vait sa fortune à Almanzor, Mahdî ne s'était pas tendu de sa part à une soumission aussi prom

1) Voyez Nowairî, p. 479—484; Ibn-Khaldoun, fol. 19 r. et Ibn-Haiyân, *apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 7 v., 8 r. et v. (Bassâm semble avoir fort abrégé ce passage); Abd-al-wâhid, p. 26— Ibn-al-Abbâr, p. 159, 160; Ibn-al-Athîr, sous l'année 366; I cart, t. I, p. 278; Rodrigue de Tolède, *Hist. Arabum*, c. 32— Sur les dates on peut comparer un article dans mes *Recherc* t. I, p. 238 et suiv., 710 de la 1re édition. Sur l'épitaphe d'Ott évêque de Girone, voyez aussi *Esp. sagr.*, t. XLIII, p. 15 suiv.

si s'empressa-t-il de lui donner des preuves de sa
nnaissance : il lui envoya beaucoup d'argent, un
ment d'honneur, un cheval richement caparaçon-
et le diplôme de gouverneur de toutes les fron-
es.

'ous les partis s'étaient donc groupés autour du
vernement. C'était du moins l'apparence, le mou-
ent spontané de la première heure ; mais cette
nimité était moins réelle et moins profonde qu'elle
le paraissait. La révolution s'était accomplie sous
pire d'une espèce de fièvre générale qui n'avait
permis au bon sens de se faire jour ; mais la
xion venue, on commençait à s'apercevoir que
hute des Amirides n'avait pas tout terminé, tout
bli, tout réparé, qu'il pouvait encore y avoir de
i blâmer et se plaindre sous un autre régime.
di n'avait ni talents ni vertus. C'était un homme
 du, cruel, sanguinaire, et tellement maladroit
il s'aliéna successivement tous les partis. Il com-
nça par licencier sept mille ouvriers qui s'étaient
lés. Comme il ne pouvait laisser Cordoue à la
rci des basses classes, cette mesure était sans doute
essaire ; mais elle mécontenta le peuple, qui, tout
r d'avoir fait la révolution, s'accommodait fort
n de recevoir une grosse solde sans rien faire.
suite il exila de la capitale un grand nombre de
ves amirides, et ôta leurs emplois à d'autres Sla-
qui servaient dans le palais. C'était les jeter dans

chol,» disait-on. On l'appelait *le buveur;* on
sait de troubler la paix de bien des ménages;
chansonnait comme naguère on avait chanson
rival. Sa cruauté acheva de le perdre dans l'
publique. Wâdhih lui ayant envoyé les têtes
sieurs habitants des frontières qui avaient re
le reconnaître, il avait ordonné d'y planter de
et de les placer sur les bords de la rivière, v
de son palais. Il se plaisait à contempler cet
jardin, et il engageait ses poètes, parmi lesq
remarquait Çâid qui, après avoir flatté les Am
adulait maintenant leur ennemi, à composer d
sur ce sujet [1].

Déjà brouillé avec le peuple, les Slaves, les
et les honnêtes gens en général, Mahdî ne
pour s'attacher les Berbers, qui cependant s'
donnés à lui de leur propre mouvement. Il e

les fauteurs et les appuis du despotisme des Amirides, et si Mahdî les eût pris ouvertement sous sa protection, il eût perdu le peu de popularité qui lui restait encore. Cependant, comme il ne lui était pas possible de les renvoyer en Afrique, il aurait dû les ménager. Il ne le fit pas. A chaque occasion il leur témoignait son mépris et sa haine; il leur défendit même de monter à cheval, de porter des armes ou d'entrer dans le palais. C'était une grande imprudence. Accoutumés à être respectés, honorés, choyés par la cour, les Berbers avaient le sentiment de leur dignité et de leur force. Aussi ne se résignèrent-ils pas à n'être plus rien dans l'Etat, et un jour que plusieurs de leurs hôtels avaient été pillés par la populace sans que la police s'y fût opposée, Zâwî et deux autres de leurs chefs vinrent trouver le calife et exigèrent impérieusement la punition des coupables. Intimidé par leur attitude ferme et résolue, Mahdî s'excusa de son mieux, et, voulant les apaiser, il fit couper la tête aux instigateurs des désordres qui avaient été commis. Mais il se remit bientôt de sa frayeur, et alors il recommença à vexer les Berbers.

Cependant, si étourdi qu'il fût, il ne s'aveuglait pas entièrement sur le danger de sa position, et ce qu'il craignait avant tout, c'est que le nom de Hichâm II ne devînt un jour un point de ralliement pour tous les partis qu'il avait offensés. Il résolut

ment très-frappante, soit que les personnes
tion eussent été gagnées, toujours est-il qu'
clarèrent que ce cadavre était celui du dernie
Mahdî fit venir alors des ministres de la religi
notables et des hommes du peuple, et les
des morts ayant été récitées, le chrétien fu
veli dans le cimetière musulman avec tous
neurs dus à la royauté. Quant au véritable
Mahdî le fit enfermer dans le palais d'un
vizirs.

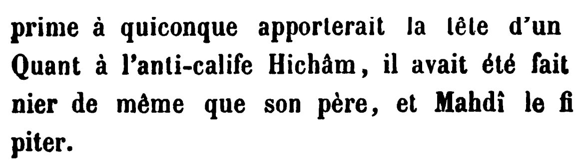
Rassuré de ce côté-là, l'imprudent calife
dorénavant il pouvait tout se permettre.
mois de mai, il fit jeter en prison, on ne sa
quoi, un fils d'Abdérame III, qui s'appelait S
et qu'il avait nommé, peu de temps auparava
ritier du trône. En outre, il laissa percer
tion de faire périr dix chefs berbers. Il n'e
pas tant pour faire prendre les armes aux A
et de son côté, Hichâm, un fils de Solaimâ

fit sans difficulté ; les sept mille ouvriers que Mahdî avait licenciés, étaient une armée toute prête pour l'émeute. Le 2 juin, ces hommes se réunirent devant le palais de Hichâm et le proclamèrent calife. Hichâm les conduisit alors dans une plaine hors de la ville, et les Berbers s'étant réunis à lui, il marcha contre le palais de Mahdî.

Arraché brusquement à ses plaisirs, le calife fit demander à la foule ce qu'elle voulait. « Tu as fait jeter mon père en prison, lui fit répondre Hichâm, et j'ignore ce qu'il est devenu. » Mahdî rendit alors la liberté à Solaimân ; mais s'il croyait que cette mesure suffirait pour engager la foule à se disperser, il se trompait, car Hichâm lui fit dire qu'il devait lui céder la couronne. Voulant gagner du temps, Mahdî feignit d'entrer en pourparlers avec lui ; mais comme la négociation traînait en longueur, les ouvriers et les Berbers, qui s'ennuyaient de leur inaction, allèrent piller et incendier les boutiques sur le marché des selliers. Alors les Cordouans prirent les armes, non pas pour soutenir Mahdî, mais pour préserver leurs maisons du pillage, et bientôt les soldats que le calife avait eu le temps de rassembler, vinrent à leur secours. Le combat dura sans interruption un jour et une nuit; mais dans la matinée du

---

idemment de la révolte de ce Hichâm, qui prit le surnom de Rachîd.



prime à quiconque apporterait la tête d'un
Quant à l'anti-calife Hichâm, il avait été fait
nier de même que son père, et Mahdî le fi
piter.

Quand les Berbers se furent enfin ralliés, il
le serment de se venger d'une manière éc
mais comme ils avaient peu d'habilité, ils ne s
comment s'y prendre. Heureusement pour eux
était là. Issu de la dynastie cinhédjite qui
sur cette partie de l'Afrique dont Cairawân
capitale, il était plus civilisé et plus intellig
la plupart de ses frères d'armes, et il comp
fallait avant tout opposer un compétiteur à
Il avait un Omaiyade sous la main: c'était So
un neveu de Hichâm, qui, après avoir pris
l'échauffourée de son oncle, avait suivi les
dans leur fuite. Zâwî proposa à ses camar
le reconnaître pour calife. Quelques-uns s'y
rent en déclarant que Solaimân était un
homme, mais qu'il n'avait ni assez d'énerg

n, Zâwî eut alors recours à un moyen qui, nouu sans doute pour les Berbers, ne le serait pas ır nous. Il prit cinq lances, et en ayant fait un sceau, il les donna au soldat qui passait pour le s fort, en lui disant : « Essaie de les briser ! » Le ldat n'ayant pu en venir à bout : « Détache mainnant la corde, continua-t-il, et brise-les une à e. » En un instant le Berber les rompit toutes. Que ceci vous serve d'exemple, Berbers, reprit ors Zâwî ; unis, vous êtes invincibles ; désunis, ous allez périr, car vous êtes entourés d'ennemis nplacables. Songez au péril et dites-moi vite ce que ous pensez. — Nous sommes prêts à suivre vos sas conseils, cria-t-on de toutes parts, et si nous vons succomber, ce ne sera pas du moins par notre opre faute. — Eh bien ! continua Zâwî en prenant olaimân par la main, jurez donc d'être fidèles à ce oraichite ! Personne alors ne pourra vous accuser l'aspirer au gouvernement de ce pays, et comme il st Arabe lui-même, plusieurs de sa nation se déclaeront pour lui et pour vous. »

Quand on eut prêté serment à Solaimân et que ce prince eut déclaré qu'il prenait le surnom de Mostaîn, Zâwî parla encore une fois. « Les circonstances sont graves, dit-il ; il faut avant tout que personne ne tâche de satisfaire son ambition en s'arrogeant un pouvoir auquel il n'a pas de droits. Que chaque tribu se choisisse donc un chef, et que ce chef réponde

sur sa tête de la fidélité de son régiment au calife. C'est ce qui eut lieu, et naturellement Zâwî fut élu par sa tribu, celle de Cinhédja [1]. Dès le principe, Solaimân n'eut donc aucune autorité sur les Berbers, qui avaient élu leurs capitaines sans le consulter; il n'était qu'un prête-nom, et jamais, dans la suite, il n'a été autre chose.

Puis les Africains marchèrent vers Guadalaxara, et, s'étant emparés de cette ville, ils proposèrent à Wâdhih de faire cause commune avec eux, en le priant de leur ouvrir les portes de Medinaceli. Mais Wâdhih n'écouta pas leurs ouvertures, et ayant reçu des renforts de Mahdî, il les attaqua. Il fut battu; mais les Berbers n'eurent pas à se féliciter de la victoire qu'ils avaient remportée, car Wâdhih leur coupa les vivres, de sorte que durant quinze jours ils n'eurent que des herbes pour toute nourriture. Pour sortir de cette détresse, ils envoyèrent quelques-uns d'entre eux vers Sancho, comte de Castille. Ces messagers devaient solliciter l'intervention du comte, et lui proposer une alliance au cas où Mahdî et Wâdhih ne voudraient pas de la paix.

Arrivés à la résidence du comte, les Africains y trouvèrent une ambassade de Mahdî. Elle avait offert à Sancho des chevaux, des mulets, de l'argent, des habits, des pierres précieuses et d'autres présents.

1) Ibn-al-Khatîb, article sur Zâwî, man. G., fol. 133 v.

et elle lui avait promis beaucoup de villes et de forteresses pour le cas où il voudrait venir au secours du calife de Cordoue. Tout était bien changé en peu de mois! Ce n'étaient plus les musulmans qui dictaient la loi aux princes chrétiens: c'était au contraire le comte de Castille qui allait décider du sort de l'Espagne arabe.

Bien renseigné sur l'état des affaires chez ses voisins et sachant que le pouvoir de Mahdî ne tenait qu'à un fil, le comte promit aux Berbers de se déclarer pour eux dès qu'ils se seraient engagés à lui céder les forteresses que les messagers de Mahdî lui offraient, et quand ils y eurent consenti, il congédia les autres ambassadeurs et envoya au camp berber mille bœufs, cinq mille moutons et mille chariots chargés de vivres. Les Berbers furent donc bientôt en état de se mettre en campagne, et le comte s'étant réuni à eux avec ses troupes, ils prirent la route de Medinaceli.

Arrivés près de cette ville, ils firent de nouvelles tentatives pour gagner Wâdhih à leur cause. Ils n'y réussirent pas plus qu'auparavant, et jugeant avec raison qu'il ne fallait pas perdre du temps, ils marchèrent directement sur Cordoue (juillet 1009). Wâdhih les suivit avec sa cavalerie et les attaqua; mais après avoir perdu beaucoup des siens, il fut forcé de prendre la fuite, et il arriva avec quatre cents cavaliers à Cordoue, où un de ses lieutenants le re-



retranché dans une plaine à l'est de Cordoue
au lieu d'y attendre l'ennemi, il eut l'imp
d'aller à sa rencontre. Les deux armées se heu
à Cantich (5 novembre 1009), et un escadron d
Berbers suffit pour jeter le désordre dans le
de la masse indisciplinée de leurs adversaires.
leur fuite précipitée, ces bourgeois, ces ouv
ces faquis se renversaient l'un l'autre. Les
et les Castillans les sabraient par centaines,
en eut aussi beaucoup qui trouvèrent la mo
les flots du Guadalquivir. On évalue à dix
le nombre de ceux qui périrent dans cette
boucherie.

Wâdhih avait vu bien vite que tout était
et, accompagné de ses six cents cavaliers, i
porté au galop vers le nord. De son côté,
avait cherché un asile dans son palais, où
bientôt assiégé par les Berbers. Il crut se sa

rendant le trône à Hichâm II. L'ayant donc fait tirer de sa prison, il le plaça de manière que les Berbers pouvaient le voir; puis il leur envoya le cadi Ibn-Dhacwân pour leur dire que Hichâm vivait encore, qu'il le regardait comme son maître, et que lui-même n'était que son premier ministre. Les Berbers ne firent que rire de ce message. «Hier Hichâm était mort, répondirent-ils au cadi, et vous avez récité sur son cadavre les prières des morts, toi et ton émir; comment donc vivrait-il aujourd'hui? Au reste, si tu dis la vérité, nous remercions Dieu de ce que Hichâm vit encore; mais nous n'avons pas besoin de lui, nous ne voulons d'autre calife que Solaimân.» Le cadi tâcha en vain d'excuser son maître, et il parlait encore lorsque les Cordouans, qui tremblaient à l'aspect du prince qui menaçait leurs murs, allèrent à sa rencontre et le reconnurent pour leur souverain.

Tandis que Solaimân faisait son entrée dans la capitale, où les Berbers et les Castillans commirent toutes sortes d'excès, Mahdî alla se cacher dans la maison d'un certain Mohammed, de Tolède, qui lui fournit les moyens de gagner cette ville; car toutes les frontières, depuis Tortose jusqu'à Lisbonne, tenaient encore pour lui. Aussi quand Sancho rappela à Solaimân sa promesse, celui-ci se vit obligé de lui répondre que, pour le moment, il ne pouvait y satisfaire, parce qu'il ne possédait pas encore lui-

même les villes dont il s'agissait; mais il s'engagea pour la seconde fois à les céder dès qu'elles seraient en son pouvoir, et alors Sancho quitta Cordoue avec ses troupes, qui s'étaient enrichies aux dépens des habitants de la ville (14 novembre 1009).

Le sort de Hichâm ne changea pas. Solaimân, après l'avoir forcé d'abdiquer en sa faveur, le fit enfermer de nouveau; mais cédant au désir des anciens serviteurs des Amirides, il fit ensevelir, avec les cérémonies ordinaires, le corps de Sanchol.

Cependant Mahdî était arrivé à Tolède, où les habitants lui avaient fait un excellent accueil. Solaimân se mit en marche pour aller l'attaquer, et envoya des ministres de la religion aux Tolédans pour les menacer de sa colère s'ils continuaient à se montrer rebelles. Mais ces menaces demeurèrent sans effet, et ne voulant pas entreprendre le siége d'une place aussi forte que Tolède, espérant d'ailleurs qu'elle se soumettrait spontanément dès que le reste de l'Etat lui en aurait donné l'exemple, il se porta contre Medinaceli. Pendant sa marche beaucoup de Slaves vinrent grossir son armée, et il s'empara de Medinaceli sans coup férir, car Wâdhih avait évacué cette ville et s'était retiré à Tortose. De là il écrivit à Solaimân pour lui dire qu'il le reconnaîtrait, pourvu toutefois qu'il lui fût permis de rester où il était. Il n'en agissait ainsi que pour échapper aux poursuites de Solaimân, et pour gagner du temps. Sa ruse lui

ı: Solaimân donna dans le piége, et laissa à
ih le gouvernement de toutes les frontières.
nt dès lors les mains libres, Wâdhih se hâta
ıclure une alliance avec les deux comtes cata-
Raymond de Barcelone et Ermengaud d'Urgel,
els il promit tout ce qu'ils voulaient, après quoi
cha vers Tolède, accompagné d'une armée ca-
et de la sienne, et opéra sa jonction avec les
s de Mahdî. Solaimân somma alors les Cor-
s de prendre les armes; mais comme ils n'o-
ient qu'à contre-cœur aux Africains, ils s'excu-
en disant qu'ils étaient hors d'état de com-
A Cantich ils l'avaient montré du reste, et
rbers, qui préféraient ne pas avoir dans l'armée
ldats de leur trempe, prièrent Solaimân de s'en
re à eux du soin de lui procurer la victoire.
ân se laissa persuader, et, s'étant avancé jus-
ıcaba al-bacar, endroit qui se trouvait à envi-
atre lieues de Cordoue [1], il rencontra l'armée
ı adversaire, qui se composait de trente mille
mans et de neuf mille chrétiens (première moi-
juin 1010). Ses généraux le placèrent à l'ar-
garde, en lui enjoignant de ne point quitter
ste, lors même que les ennemis le fouleraient
eds. Puis ils attaquèrent les troupes catalanes;

---

yez Edrisi, t. II, p. 64, 65. Aujourd'hui Castillo del

mais se conformant aux règles de la stratégie orientale, ils tournèrent bientôt le dos à l'ennemi pour revenir ensuite impétueusement à la charge. Malheureusement Solaimân, qui recevait des ordres de ses capitaines, ne comprenait pas même leur tactique. Voyant l'avant-garde retourner en arrière, il ne douta point qu'elle n'eût été battue, et, croyant que tout était perdu, il se mit à fuir de toute la vitesse de son cheval; les cavaliers qui l'entouraient suivirent son exemple. Cependant les Berbers revenaient à la charge, et ils attaquèrent l'ennemi avec une telle fureur qu'ils tuèrent soixante chefs catalans, parmi lesquels se trouvait le comte Ermengaud d'Urgel; mais quand ils virent que Solaimân avait quitté son poste, ils se retirèrent sur Zahrâ, de sorte que les Catalans restèrent maîtres du champ de bataille. C'est ainsi que Solaimân perdit, par son ignorance et sa lâcheté, la bataille d'Acaba al-bacar; bataille dont il serait peut-être sorti vainqueur, s'il avait compris la tactique de ses capitaines, ou s'il avait bien voulu obéir à leurs ordres. Au reste, la victoire fut remportée par les Catalans, car les troupes de Mahdî et de Wâdhih ne semblent pas avoir pris une part bien active au combat.

Mahdî rentra dans Cordoue, et cette malheureuse ville, qui avait déjà été pillée, six mois auparavant, par les Castillans et les Berbers, fut pillée de nouveau, cette fois par les Catalans. Puis Mahdî se mit

à la poursuite des Berbers, qui marchaient vers Algéziras, en tuant tous ceux qu'ils rencontraient et pillant les villages, mais qui retournèrent sur leurs pas quand ils apprirent que leurs adversaires les cherchaient. Le 21 juin [1], les deux armées ennemies en vinrent aux mains près de l'endroit où le Guadaira se jette dans le Guadalquivir. Cette fois les Africains tirèrent une éclatante vengeance de l'échec qu'ils avaient essuyé à Acaba al-bacar. L'armée de Mahdî fut mise en déroute; beaucoup de capitaines slaves et plus de trois mille Catalans restèrent sur le champ de bataille, et d'ailleurs un grand nombre de soldats avaient trouvé la mort dans les flots du Guadalquivir [2].

Deux jours après, les vaincus rentrèrent dans Cordoue, et les Catalans, furieux de leur défaite, s'y conduisirent avec une cruauté inouïe. Ils massacrèrent notamment tous ceux qui offraient quelque ressemblance avec les Berbers; mais quand Mahdî les pria de marcher encore une fois contre l'ennemi, ils s'y refusèrent en disant que les pertes qu'ils avaient subies ne le leur permettaient pas. Ils quittèrent donc Cordoue (8 juillet), et malgré tout le mal qu'ils

1) Cette date est donnée par Nowairî. Elle se trouve aussi dans un document latin, publié dans l'*Esp. sagr.*, t. XLIII, p. 156.

2) „Dans les flots de la mer," dit Nowairî. On sait que le flux va jusqu'à l'endroit où la bataille s'était livrée.

y avaient fait, les habitants les virent partir à regret, car les hordes berbères, contre lesquelles les Catalans auraient pu les défendre, leur inspiraient encore plus d'effroi. « Après le départ des Catalans, dit un auteur arabe, les habitants de Cordoue, quand ils se rencontraient dans les rues, se faisaient réciproquement des compliments de condoléance, comme l'on en fait à ceux qui ont perdu leur fortune et leur famille. »

Cependant Mahdî, qui avait imposé à la ville une contribution extraordinaire afin de pouvoir payer ses troupes, se mit en marche contre l'ennemi. Mais après le départ des Catalans, son armée avait perdu le courage, et à peine eut-elle fait sept lieues qu'une terreur panique, l'idée seule de devoir combattre sous peu les terribles Berbers, la fit retourner à Cordoue. Mahdî dut donc se résigner à attendre les ennemis dans la capitale, qu'il fit entourer d'un fossé et d'une muraille; mais la destinée voulait qu'au lieu de tomber par les Berbers, il tombât par les Slaves.

Quelques-uns de ces derniers, parmi lesquels Wâdhih occupait le premier rang, servaient sous ses drapeaux; mais d'autres, tels que Khairân et Anbar, suivaient le parti opposé. Tous sentirent enfin que, pour parvenir au but de leur ambition, c'est-à-dire au pouvoir, leur union était nécessaire, et ils résolurent de replacer Hichâm II sur le trône. Ce plan arrêté, Wâdhih prit grand soin de fomenter le

ontentement des habitants de la capitale. Il fit ndre les bruits les plus exagérés sur la vie déré- du *buveur*, et tout en improuvant en public les rdres que les soldats se permettaient, il les fa- en secret. Puis, lorsque ces menées eurent au calife le peu de popularité qu'il possédait re, Khairân, Anbar et les autres généraux slaves l'armée de Solaimân, offrirent leurs services à dî. Celui accepta leur offre avec empressement; ces soi-disant auxiliaires étant entrés dans Cor- , il ne tarda pas à s'apercevoir qu'ils complo- nt sa perte, et comme il n'était pas en état de résister, il résolut d'aller chercher, pour la se- e fois, un asile à Tolède. Les Slaves le prévin-

Le dimanche 23 juillet 1010, ils parcoururent ues à cheval, en criant: « Vive Hichâm II! » et t tiré ce prince de sa prison, ils le placèrent le trône revêtu des vêtements royaux.

hdî se trouvait en ce moment dans le bain. In- é de ce qui se passait, il vole à la grande salle a s'asseoir à côté de Hichâm; mais Anbar le d rudement par le bras, le jette du haut du , et le force à s'asseoir en face de Hichâm. Ce- i lui reproche, dans les termes les plus cruels, naux qu'il lui a fait souffrir. Puis Anbar le d encore une fois par le bras, le traîne sur la -forme, et tire l'épée pour lui couper la tête. lî le prend à bras le corps; mais au même in-

stant les glaives des autres Slaves s'abaissent sur lui. Peu de temps après, son cadavre gisait à l'endroit où il avait fait jeter, dix-sept mois auparavant, celui d'Ibn-Ascalédja. Porté au trône par une conspiration, une autre conspiration l'avait privé du trône et de la vie.

XV [1].

Avec un souverain aussi faible que l'était Hichâm II, les Slaves étaient tout-puissants. Aussi Wâdhih, qui était resté premier ministre, tenta-t-il de gouverner l'Espagne comme son patron Almanzor l'avait fait. Malheureusement pour lui, les circonstances étaient bien changées, et Wâdhih n'était pas Almanzor. Il est vrai qu'au commencement il ne rencontra pas d'opposition dans la capitale. La tête de Mahdî fut promenée dans les rues sans qu'un murmure se fît entendre, car personne ne regrettait ce tyran; mais Wâdhih s'était flatté de l'espoir que les Berbers reconnaîtraient aussi le monarque auquel il avait rendu la couronne, et il fut bientôt à même de se convaincre qu'un tel espoir était chimérique, car lorsqu'il leur eut envoyé la tête de Mahdî en les priant de se

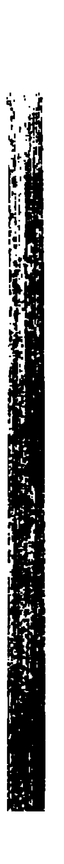
1) Nowairî, p. 484—6; Ibn-al-Athîr, sous l'année 400; Ibn-Haiyân, *apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 8 v.; Rodrigue de Tolède, c. 36—39.

Détrompé sur le compte des Berbers, éprouva, peu de temps après, qu'il avait d mis dans la ville même. Quelques Omaiyade voulaient pas de la domination slave et qui c veiller à leurs propres intérêts en servant Solaimân, firent savoir secrètement à ce qu'il devait s'avancer le 12 août jusqu'aux p la capitale, et qu'alors ils la lui livreraient. mân promit de venir; mais Wâdhih fut inf complot par Khairân et Anbar. Il fit arrêter spirateurs, et lorsque Solaimân se présenta fixé sous les murs de la ville, il fut attaq quement et forcé à une retraite précipitée.

Espérant que cet échec aurait rendu les plus traitables, Wâdhih entama de nouveau gociations avec eux; mais elles demeurèrent s sultat, et sur ces entrefaites Solaimân dema

ce qui est certain, c'est que le comte trouva cette fois le moyen d'agrandir son territoire sans se donner la peine de faire une expédition en Andalousie. Comme les forteresses en question ne se trouvaient pas au pouvoir de Solaimân, mais au pouvoir de Wâdhih, il fit savoir à ce dernier que, s'il ne les lui cédait pas, il marcherait avec ses Castillans au secours des Berbers. La chose parut si importante à Wâdhih qu'il n'osa prendre sur lui la responsabilité ni d'un refus ni d'un consentement. Il convoqua donc les notables, et, leur ayant communiqué le message de Sancho, il leur demanda leur opinion. La crainte de voir les Berbers renforcés par les Castillans fit taire chez les notables le sentiment de l'honneur national, et ils répondirent qu'à leur avis la demande devait être accordée. Dans le mois d'août ou de septembre 1010, Wâdhih conclut donc un traité avec Sancho, et lui fit livrer, au dire des écrivains arabes, plus de deux cents forteresses, parmi lesquelles les chroniqueurs chrétiens [1] nomment San-Estevan, Coruña del Conde, Gormaz et Osma. Un tel exemple était contagieux. Voyant que, pour obtenir des places fortes, il suffisait de quelques menaces, de quelques gros mots, un autre comte en fit demander à son tour, en annonçant que, si on ne les lui donnait pas, il irait se réunir sur-le-champ à Solaimân. On

1) *Ann. Compost.*, *Chron. de Cardeña.*



un enthousiasme irréfléchi le prompt succès d
volution? Il est permis d'en douter; ma
qu'aient été leurs sentiments à cette époque
pouvaient plus retourner sur leurs pas. Dans
constances données ils devaient se résigner à
la tête devant les ennemis de leur religion,
le maître que les Slaves ou les Berbers voula
imposer, à être maltraités et pillés tantôt
uns, tantôt par les autres, à accepter, en
toutes les conséquences auxquelles s'exposent
ples qui, sans marcher vers un but claire
fini, sans avoir une grande et saine idée
ou religieuse à réaliser, se lancent étourdim
le tourbillon des révolutions.

Pour le moment ce ne furent pas eux, t
qui souffrirent le plus de la férocité des
Après avoir assiégé Cordoue pendant un mois
ceux-ci s'étaient portés contre Zahrâ, dont ils
rent maîtres après un siége de trois jours se

que les Berbers leur réservaient, les choses qui se passèrent à Zahrâ les auraient renseignés à cet égard. Les soldats de la garnison furent égorgés presque tous. Les habitants avaient cherché un refuge dans la mosquée; mais la sainteté de ce lieu n'imposa pas aux Berbers. Hommes, femmes, enfants, tous furent massacrés pêle-mêle. Après avoir pillé la ville, on l'incendia, et alors cette résidence, l'une des plus magnifiques de l'Europe, devint ce que Zâhira, naguère sa rivale en beauté, était déjà, à savoir un monceau de décombres.

Pendant tout l'hiver une partie de l'armée africaine pilla les environs de Cordoue et empêcha que les vivres entrassent dans la ville. Dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, les habitants des campagnes y affluaient en foule, et leur nombre dépassa bientôt celui des habitants; mais comme les denrées étaient montées à un prix excessif, il était impossible de les nourrir et la plupart d'entre eux moururent de faim. Le gouvernement lui-même était à bout de ressources; pour se procurer un peu d'argent, Wâdhih fut obligé de vendre la plus grande partie de la bibliothèque de Hacam II [1]. En même temps d'autres bandes parcouraient les provinces. Les plus grandes cités tombèrent entre leurs mains, et d'ordinaire les habitants subirent le sort qui avait frappé ceux de

1) Maccarî, t. I, p. 250.

Zahrâ. L'Espagne présentait partout le spect
plus douloureux. Les villages étaient déserts,
pouvait parcourir pendant des jours entiers les
naguère les plus fréquentées sans rencontrer â
vante.

Dans l'été de 1011, la détresse de l'Espag
général et spécialement de Cordoue, ne fit qu'au
ter. Cette malheureuse ville, que la peste
geait[1], semblait prendre plaisir à aggraver ses
par la discorde. Les soldats attribuaient à V
les calamités qui les frappaient, et le général
Ibn-abî-Wadâa, l'ennemi personnel du ministr
mentait leur mécontentement. Outragé en pu
sentant que sa position était insoutenable, V
chargea un certain Ibn-Becr d'aller faire des
sitions de paix à Solaimân. Cette démarche
la plus vive indignation. Lorsqu'Ibn-Becr, qu
eu un entretien avec l'anti-calife, fut de ret
qu'il se présenta dans la salle du conseil, les
se précipitèrent sur lui sans lui laisser le tem
communiquer la réponse qu'il avait reçue, et l
sacrèrent en présence du calife et de Wâdhil
dernier résolut alors d'aller chercher un refu
près des Berbers; mais Ibn-abî-Wadâa, qui
vent de ce projet, l'empêcha de l'exécuter.

---

1) Ibn-Hazm, *Traité sur l'amour*, fol. 106 r.; cf. R
c. 38.

réuni ses soldats, il pénétra avec eux dans le palais du ministre. « Misérable, lui cria-t-il, tu as gaspillé l'argent dont nous avions tant besoin! Tu as voulu nous trahir et nous livrer aux Berbers! » Puis il le frappa de son épée; ses soldats en firent autant, et peu d'instants après ils promenaient sa tête à travers les rues et pillaient les demeures de ses partisans, tandis que son cadavre gisait là où gisaient ceux de Mahdî et d'Ibn-Ascalédja (16 octobre 1011).

Il se passa encore une année et demie avant que les ennemis vinssent épargner aux Slaves et aux Cordouans la peine de s'entr'égorger. Dans cet intervalle Ibn-abî-Wadâa gouverna la ville d'une main ferme et avec une sévérité inexorable. Le clergé le secondait activement; il proclamait que la guerre contre les Berbers était une guerre sainte. Quelquefois ceux du dedans remportaient des avantages. Dans le mois de mai 1012, un illustre guerrier berber tomba entre leurs mains. C'était Hobâsa, un neveu de Zâwî. Frappant à droite et à gauche, il s'était jeté au plus fort de la mêlée, lorsque la sangle de sa selle se lâcha, et au moment où il se penchait pour la reboucler, un Slave chrétien le démonta par un vigoureux coup de lance. D'autres Slaves l'achevèrent. Son frère Habbous tâcha encore de disputer son cadavre aux ennemis; mais après un combat acharné, il fut repoussé. Les Slaves portèrent en triomphe la tête de Hobâsa au palais, et abandonnèrent son corps

aux insultes de la populace, laquelle, après l'
mutilé et traîné par les rues, le livra aux flan
Les Berbers étaient furieux. « Nous vengerons
capitaine, criaient-ils, et même quand nous a
versé le sang de tous les Cordouans, il n'aur
encore été vengé assez [1].» Ils redoublèrent
d'efforts; mais le désespoir avait donné aux
douans des forces surhumaines, et Ibn-abî-Wad
une sortie si vigoureuse qu'il força les enne
lever le siége. Il sut aussi les repousser de S
mais il ne put les empêcher de prendre Cala
et bientôt après ils revinrent devant les murs
capitale. Malgré la résistance désespérée des
douans, ils réussirent à combler le fossé, ce q
mit à même de s'emparer de la partie orient
la ville. Une fois encore la fortune semblait v
favoriser les Cordouans, car ils contraignirent
ennemis à évacuer le quartier dont ils s'étaien
dus maîtres; mais ce fut leur dernier triomph
dimanche 19 avril 1013, les Berbers entrèrent
la ville par la porte du faubourg de Secunda,
officier, qui s'était vendu à eux, leur livra.

Cordoue paya sa longue résistance d'un torr
sang. Les Slaves s'étant retirés dès qu'il n
plus d'espoir, les Berbers se mirent à parcou
rues en poussant des cris féroces. Ici ils pil

1) Ibn-al-Khatîb, article sur Hobâsa, man. G., fol. 124

ils violaient, partout ils massacraient. Les hommes les plus inoffensifs tombaient victimes de leur veugle fureur. Ici c'était le vieux Saîd ibn-Monnir, qui avait été prieur de la mosquée principale temps de Hacam II, et qui était renommé par vertu et sa dévotion [1]; là c'était l'infortuné Meran, de la noble famille des Beni-Hodair, qui avait rdu la raison par suite d'un amour malheureux [2]. lleurs gisait le corps du savant Ibn-al-Faradhî, uteur d'un précieux dictionnaire biographique et ui avait été cadi de Valence sous le règne de Mahdî. vœu qu'il avait fait dans un moment d'enthouasme religieux s'était accompli: il avait obtenu la alme du martyre [3]. Les victimes furent si nomreuses qu'on n'a pas même essayé de les compter. Bientôt l'incendie vint éclairer de ses sinistres lueurs ces scènes horribles. Les plus beaux palais devinrent la proie des flammes. « J'ai appris enfin, écrivit plus tard Ibn-Hazm [4], ce qu'est devenu mon superbe palais dans le Bilât-Moghîth. Un homme qui venait de Cordoue me l'a raconté. Il m'a dit qu'il n'en reste que des ruines. Je sais aussi, hélas! ce que sont devenues mes femmes: les unes sont dans la

---

1) Ibn-Hazm, *Traité sur l'amour*, fol. 38 r. et v.
2) Le même, fol. 96 r.
3) Ibn-Bassâm, t. I, fol. 161 r.; Maccarî, t. I, p. 546.
4) Voyez son *Traité sur l'amour*, fol. 87 r. — 88 r.

tombe, les autres mènent une vie errante dans des contrées lointaines.»

Le deuxième jour après la prise de la ville, Solaimân alla prendre possession du palais califal. Tous les Cordouans qui, par un hasard quelconque, avaient échappé aux sabres des Berbers, vinrent se ranger sur son passage. Troublés et navrés jusqu'au fond de l'âme par les horribles spectacles qu'ils avaient eus sous les yeux, ils s'évertuaient néanmoins pour crier: Vive le calife! Solaimân sut apprécier à sa juste valeur cet enthousiasme factice. «Ils me souhaitent une longue vie, dit-il en se servant des paroles d'un ancien poète, mais ils me tueraient s'ils m'avaient en leur pouvoir [1].»

Arrivé au palais, il fit venir Hichâm II.

— Traître, lui dit-il, n'avais-tu pas abdiqué en ma faveur et ne m'avais-tu pas promis de ne plus prétendre au trône? Pourquoi donc as-tu violé ta parole?

— Hélas! lui répondit le pauvre homme en joignant les mains, vous savez que je n'ai pas de volonté, moi; je fais ce que l'on m'ordonne. Mais épargnez-moi, je vous en supplie, car je déclare de nouveau que j'abdique et que je vous nomme mon successeur.

Quant aux Berbers, ils s'établirent d'abord à Se-

---

1) Ibn-al-Abbâr, p. 164.

mais trois mois après, tous les habitants de
e, à l'exception de ceux qui demeuraient dans
ourg oriental et dans le quartier qui s'appelait
furent frappés d'une sentence d'exil, et leurs
urent confisqués au profit des vainqueurs, qui
'ent alors les maisons qui avaient échappé à
lie [1].

---

l-al-wâhid, p. 28; Ibn-Hazm, fol. 102 r.; Ibn-Bassâm,
ol. 1 v. et suiv.

XVI [1].

Dès le commencement de la guerre civile, plusieurs gouverneurs s'étaient rendus indépendants; la prise de Cordoue par les Berbers porta le dernier coup à l'unité de l'empire. Les généraux slaves s'emparèrent des grandes villes de l'Est; les chefs berbers, auxquels les Amirides avaient donné des fiefs ou des provinces à gouverner, jouissaient aussi d'une indépendance complète, et le peu de familles arabes qui étaient encore assez puissantes pour se faire valoir, n'obéissaient pas davantage au nouveau calife, de sorte que l'autorité de ce dernier ne s'étendait que sur cinq villes considérables. C'étaient Cordoue, Séville, Niébla, Ocsonoba et Béja.

---

1) Ibn-Haiyân, *apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 6 v., 7 r. et v., 22 v. — 24 r., 120 r. — 122 v., 127 v. — 129 r., 9 r. et v.; Maccarî, t. I, p. 315—319; Abd-al-wâhid, p. 35—38; Ibn-al-Athîr, sous l'année 407; Nowairî, p. 486—490; Ibn-al-Khatîb, article sur Alî ibn-Hammoud, man. E.; Ibn-al-Abbâr, p. 160, 161. Comparez Rodrigue, c. 40—44, et mes *Recherches*, t. I, p. 238—241.

l y avait peu d'apparence que cet état de choses ıngeât. Les Berbers étaient pressés de jouir des hesses qu'ils avaient acquises par le sac de la caale et d'une foule d'autres villes, et Solaimân lui-›me, bien qu'il eût été forcé de faire la guerre ndant quatre ans, n'était nullement belliqueux. ır un contraste bizarre, ce chef des hordes féroces ıi avaient ravagé tout l'empire, était un homme ein de droiture, de douceur et de générosité. Il mait les lettres, il faisait de bons vers, et il aportait dans l'amour une tendresse, une soumission t une galanterie tout à fait chevaleresques. Tout ce u'il voulait, c'était de contribuer, autant qu'il était n son pouvoir, à faire succéder un peu de calme ıux orages. Malheureusement pour lui, les cruautés le ses troupes, dont il avait été témoin sans pouvoir es empêcher (car il ne les commandait qu'à la conlition de leur faire exécuter leur propre volonté), 'avaient rendu extrêmement impopulaire. Pour les ındalous il était un homme sans foi ni loi, un imie, un mécréant, un usurpateur qui avait été placé ur le trône par les Berbers et par les chrétiens du ord, c'est-à-dire par deux peuples qu'on avait en ›rreur; et quand il eut eu l'imprudence d'envoyer ıx différentes villes des lettres dans lesquelles il ınonçait qu'il les traiterait de la même manière ›nt il avait traité Cordoue, au cas où elles refuseıient de le reconnaître, il s'éleva contre lui comme



pour nous massacrer.» « J'ai fait le serment, il encore, d'enfoncer mon épée dans la poitri tyrans, et de rendre à la religion la splendeur a perdue. Ah, quel étrange spectacle! Vc descendant d'Abd-Chams qui s'est fait Berber a été couronné en dépit de la noblesse! Eh puisque j'ai le choix, je ne veux pas obéir monstres. Je m'en remets à la décision du s'ils succombent, la vie aura de nouveau des el pour moi, et si la destinée veut que ce soit n périsse, j'aurai du moins la satisfaction de n être témoin de leurs forfaits [3].»

Tels étaient les sentiments des Andalous, et c' aussi ceux des Slaves qui, dans les prières pub continuaient à prononcer le nom de Hichâm II que Solaimân les suppliât maintefois d'y substi sien, en les assurant qu'il se contenterait d espèce d'hommage sans exiger rien de plus [4].

dant ils n'étaient pas certains que Hichâm vivait
ore. Les bruits les plus contradictoires couraient
sujet du sort de ce monarque. Les uns disaient
Solaimân l'avait fait tuer, les autres qu'il l'avait
enfermer dans un cachot du palais. Cette derniè-
assertion trouvait le plus de crédit, car quand un
rpateur avait fait mettre à mort celui auquel il
it ôté le trône, il montrait d'ordinaire son cadavre
peuple de la capitale, et Solaimân n'avait montré
ersonne celui de Hichâm [1]. Les Slaves continuaient
e à combattre au nom de ce souverain. Khairân
it le plus puissant parmi eux. Client d'Almanzor,
l'avait nommé gouverneur d'Almérie [2], il avait
la fuite au moment où les Berbers entraient dans
loue; mais, poursuivi par eux, il avait dû accep-
le combat. Abandonné par ses troupes qui avaient
la fuite, et criblé de blessures, il avait été laissé
r mort sur le champ de bataille; mais ayant re-
vré assez de forces pour pouvoir marcher, il était
urné à Cordoue, où un ami qu'il avait parmi les
queurs lui avait donné l'hospitalité; cet ami
it aussi pourvu d'argent après sa guérison, de
que Khairân avait été à même de retourner dans
. Alors beaucoup de Slaves et d'Andalous s'étaient
és sous son drapeau, et après un siége de vingt

Voyez *Abbad.*, t. I, p. 222.
Maccarî, t. I, p. 102.

dait du gendre du Prophète, mais comme sa
était établie en Afrique depuis deux siècles, (
berbérisée, et lui-même parlait fort mal l'aral
verneur de Ceuta et de Tanger, tandis que
son frère aîné, était gouverneur d'Algéziras,
presque indépendant dans sa province; cepen(
ambition n'était pas satisfaite; elle était tell
trône seul pouvait la contenter. Pour y arri
vit qu'un moyen: c'était de conclure une allia
les Slaves, et il s'adressa à cet effet à Khair
de le gagner, il inventa une fable assez biz
prétendit que Hichâm II avait lu dans un
prédictions qu'après la chute des Omaiyades u
dont le nom commencerait par la lettre *ain*
rait sur l'Espagne. «Or, ajoutait-il, Hichâ
tendu parler de moi après la prise de Cor(
de sa prison il m'a envoyé quelqu'un pour me
J'ai le pressentiment que l'usurpateur m'ôter
je vous nomme donc mon successeur et je
mets à vous du soin de me venger.» Trop

ngagea de son côté à reconnaître Alì, au cas où il
'ait prouvé que Hichâm avait cessé de vivre.

Ces conditions arrêtées, Alî traversa le Détroit, et
a Amir ibn-Fotouh, le gouverneur de Malaga, de
livrer cette ville. Client d'un client omaiyade, et
r conséquent déjà très-porté à faire cause commune
ec les Slaves, Amir avait d'ailleurs des griefs per-
nels contre les Berbers, car un de leurs chefs lui
ait enlevé Ronda [1]. Il consentit donc à la deman-
d'Alî, lequel se porta ensuite vers Almuñecar, où
opéra sa jonction avec Khairân, après quoi on mar-
a sur Cordoue.

Alî ne comptait pas seulement sur les Slaves, mais
ssi sur une grande partie des Berbers. En géné-
, ces derniers faisaient peu de cas de Solaimân.
l'avaient proclamé calife parce qu'au moment où
avaient besoin d'un prétendant, il s'était trouvé
par hasard; mais comme à leur gré il était trop
ux et qu'il ne possédait point de talents militaires,
s seuls qu'ils fussent en état d'apprécier, ils n'avaient
ur lui que du mépris. Alî, au contraire, leur in-
irait du respect par sa bravoure, et ils le regar-
ient comme leur compatriote. Joignez-y que Zâwî,
plus puissant de leurs chefs, qui était alors gouver-
ur de Grenade et qui avait placé Solaimân sur la
ne, avait une haine invétérée contre tous les Omaiya-

) Voyez *Abbad.*, t. II, p. 214.



pardonnée aux Omaiyades [1]. Aussi se décl
pour Alî, dès que celui-ci eut levé l'étendard
révolte. Son exemple eut beaucoup d'influence
conduite des autres Berbers. Ceux que Solaim
voya contre son compétiteur, se laissèrent
«Emir, lui dit alors un général berber, si vou
lez remporter la victoire, il faut que vous vou
tiez à notre tête.» Il y consentit; mais qua
fut arrivé dans le voisinage du camp ennemi, e
sa mule par la bride et on le livra à son adve

Le dimanche 1er juillet de l'année 1016, Alî
alliés firent leur entrée dans la capitale. Le p
soin de Khairân et des autres Slaves fut de ret
Hichâm II; mais à la grande satisfaction d'Alî,
recherches furent inutiles. Alî demanda alors
laimân, en présence des vizirs et des ministres
religion, ce qu'était devenu Hichâm. «Il est n
répondit Solaimân, sans donner, à ce qu'il se

des détails plus précis. « Dans ce cas, reprit Alî, dis-moi où se trouve son tombeau. » Solaimân lui en indiqua un, et quand on l'eut ouvert, on déterra un cadavre qu'Alî montra à un serviteur de Hichâm en lui demandant si c'était celui de son maître. Ce serviteur qui, à ce qu'on assure, savait que Hichâm vivait encore, mais qui avait été intimidé par Alî, répondit affirmativement à cette question, et pour preuve il fit remarquer une dent noire dans la bouche du cadavre, en assurant que Hichâm en avait eu une aussi. Son témoignage fut confirmé par d'autres personnes qui voulaient s'insinuer dans les bonnes grâces d'Alî ou qui craignaient de lui déplaire, en sorte que les Slaves se virent obligés d'admettre que le souverain légitime était mort et de reconnaître Alî pour son successeur. Quant à Solaimân, Alî donna l'ordre de le mettre à mort, ainsi que son frère et son père; mais lorsqu'on mena ce dernier au supplice, Alî lui dit :

— Vous avez tué Hichâm, vous autres, n'est-ce pas ?

— Non, lui répondit ce pieux septuagénaire, qui, absorbé par des exercices spirituels, n'avait pris aucune part aux événements politiques; aussi vrai que Dieu m'entend, nous n'avons pas tué Hichâm. Il vit encore ....

Sans lui laisser le temps d'en dire davantage, Alî, qui craignait qu'il ne fît des révélations dangereuses,



sur cette question. Il est certain que Hichâm
reparu, et que le personnage qui dans la sui
donné pour lui était un imposteur. Mais d'u
côté, il n'a jamais été bien prouvé que Hicl
été tué par Solaimân ou qu'il soit mort de m
turelle sous le règne de ce prince, et les
omaiyades qui l'avaient connu affirment que l
vre déterré sur l'ordre d'Alî n'était pas le sien.
vrai que Solaimân lui-même déclara, en prése
hommes les plus considérés de Cordoue, que
avait cessé de vivre; mais son témoignage n
raît suspect, et il se peut qu'Alî lui ait donné
que, s'il faisait cette déclaration, il aurait
sauve. Solaimân, d'ailleurs, n'était nulleme
guinaire, et il n'est pas à présumer qu'il ait
un forfait devant lequel même le féroce Mah
reculé. Il faut remarquer aussi que, si Hichâ
mort sous son règne, il aurait montré aux Co

son propre intérêt l'exigeaient. Les clients omaiyades [1] prétendent bien qu'il méprisait trop les Cordouans pour le faire; mais ils oublient qu'il ne méprisait pas les Slaves, qu'il faisait tous ses efforts pour se faire reconnaître par eux, et que le meilleur moyen pour y parvenir eût été de les convaincre de la mort de Hichâm. Nous avons, enfin, le témoignage du vieux père de Solaimân, qui, malgré l'affirmation contraire de son fils, prenait Dieu à témoin que Hichâm vivait encore. Ce pieux vieillard aurait-il menti au moment où il allait comparaître devant le tribunal de l'Eternel? Nous ne le pensons pas.

Toutes ces raisons nous portent à croire qu'il y avait quelque vérité dans les récits des femmes et des eunuques du sérail. Ces personnes disaient que Hichâm avait su s'évader du palais sous le règne de Solaimân, et qu'après s'être tenu caché à Cordoue, où il avait gagné sa vie comme ouvrier, il était allé en Asie. Solaimân avait-il favorisé son évasion après lui avoir fait jurer de ne plus l'inquiéter? Etait-il resté en relation avec lui et savait-il où il se trouvait? Ce sont là des questions que suggèrent les paroles du père de Solaimân, mais auxquelles nous ne pouvons donner une réponse positive. Toutefois il ne nous paraît pas improbable que Hichâm, las de voir servir son nom de cri de guerre à des ambitieux qui ne lui

---

1) Voyez *Abbad.*, t. I, p. 222.

aissaient pas même l'ombre du pouvoir, soit allé se :acher dans un coin obscur de l'Asie, et qu'il y ait terminé, inconnu et en repos, une vie remplie de tourments et de douleurs.

Quoi qu'il en soit, Alî régnait maintenant, et il semblait qu'une ère meilleure allât commencer. Quoiqu'à demi Berber, le fondateur de la dynasti hammoudite se déclara dès le principe pour les Anda lous. Il prêtait une oreille attentive aux chants d leurs poètes, bien qu'il les comprît à peine, donnai audience à tous ceux qui voulaient lui parler, et s'op posait avec la plus grande fermeté aux extorsions qu les Berbers se permettaient. Il punissait avec un inexorable rigueur leurs moindres délits contre la pro priété. Un jour, par exemple, il rencontra un d'eu qui avait une corbeille remplie de raisins sur sa se le. Il l'arrêta et lui demanda comment ces fruits s trouvaient en sa possession. Un peu étonné de cet question, le cavalier lui répondit nonchalammen « Je les ai trouvés à mon gré et je les ai pris. » paya son larcin de sa tête. Alî méditait même u grande mesure : il voulait rendre aux Cordouans t ce que les Berbers leur avaient enlevé pendant la rée de la guerre civile. Malheureusement pour habitants de la capitale, l'ambition de Khairâ contraignit à changer tout à coup de conduite.

D'abord Khairân l'avait servi avec zèle. Dar province il avait fait arrêter et punir ceux qui i

guaient en faveur des Omaiyades [1], et s'il eût persisté à soutenir la cause d'Alî, le calme n'aurait pas tardé à renaître. Mais il aspirait à jouer le rôle d'Almanzor, et comme il s'apercevait qu'Alî n'était pas homme à se contenter de celui de Hichâm II, il conçut le projet de rétablir l'ancienne dynastie, sauf toutefois à régner en son nom. Il chercha donc un prétendant, et vers le mois de mars 1017 [2], il le trouva dans la personne d'un arrière-petit-fils d'Abdérame III, qui portait le même nom que son bisaïeul et qui demeurait à Valence [3]. Beaucoup d'Andalous lui promirent leur appui. De ce nombre était Mondhir, le gouverneur de Saragosse de la famille des Beni-Hâchim, qui marcha en effet vers le Midi, accompagné de son allié Raymond, le comte de Barcelone. Trahi ainsi par le parti qu'il favorisait, et s'apercevant que le peuple de la capitale désirait aussi le rétablissement des Omaiyades sur le trône, Alî se crut obligé de sévir contre ceux qu'il avait protégés jusque-là, et de se jeter entre les bras des Berbers qu'il avait persécutés. Il leur rendit donc la liberté de traiter Cordoue comme une ville conquise, et lui-même leur donna l'exemple. Pour se procurer de l'argent, il imposa des contributions extraordinaires, et ayant

1) Ibn-Hazm, dans mon Catalogue, t. I, p. 225.

2) Voyez Maccarî, t. I, p. 315, l. 19. Les mêmes paroles se trouvent chez Ibn-Haiyân.

3) Ibn-Hazm, *loco laudato*.

fait arrêter un grand nombre de notables, parmi lesquels se trouvait Ibn-Djahwar, l'un des membres le plus considérés du conseil d'Etat, il ne leur rendit la liberté qu'après leur avoir extorqué des sommes énormes. A l'injustice il joignit l'outrage, car au moment où ces notables sortaient de la prison et où leurs serviteurs leur amenaient leurs montures: «Ils peuvent fort bien retourner chez eux à pied, dit-il; je veux que l'on mène leurs mulets à mes écuries.» Même les biens des mosquées, qui provenaient de legs pieux, ne furent pas respectés. Se servant à cet effet de l'entremise d'un faqui à l'âme vile, qui s'appelait Ibn-al-Djaiyâr, Alî força les curateurs à les lui livrer[1]. Une sombre terreur régnait à Cordoue. La ville fourmillait d'agents de police, d'espions, de délateurs. Il n'y avait plus de justice. Tant qu'Alî avait protégé les Andalous, les juges avaient montré pour eux une grande partialité; mais leur complaisance pour le pouvoir était telle, qu'à présent ils ne faisaient plus aucune attention aux plaintes qu'on leur adressait contre les Berbers, quelque légitimes qu'elles fussent. Beaucoup d'autres personnes s'étaient vendues également au monarque. «La moitié des habitants, dit un historien contemporain, surveillait l'autre moitié.» Les rues étaient désertes, on n'y voyait presque plus que des infortunés tenus pour suspects.

1) Ibn-Haiyân, *apud* Ibn-Bassâm, t. III, fol. 141 r.

qu'on menait en prison. Ceux qui n'avaient pas encore été arrêtés se cachaient dans des souterrains et attendaient la nuit pour aller acheter des denrées. Dans sa haine contre les Andalous, Alî jura même de détruire la capitale après en avoir chassé ou exterminé les habitants. La mort le dispensa de tenir son serment. Dès le mois de novembre 1017, il avait marché jusqu'à Guadix pour combattre les insurgés; mais alors les pluies l'avaient forcé à retourner sur ses pas. On était maintenant en avril 1018, et comme il avait appris que les alliés s'étaient déjà avancés jusqu'à Jaën, il avait annoncé une grande revue pour le 17, après quoi on se mettrait en campagne; mais au jour fixé les soldats l'attendirent en vain, et lorsque des officiers se furent rendus au palais pour s'informer du motif de son absence, ils le trouvèrent assassiné dans le bain.

Ce crime avait été commis par trois Slaves du palais, qui auparavant avaient été au service des Omaiyades. Ils n'avaient aucun grief personnel contre le monarque, car ils jouissaient de sa faveur et de sa confiance, et d'un autre côté, il ne paraît pas qu'ils se soient laissé séduire aux instigations de Khairân ou des Cordouans. Plus tard, du moins, quand ils eurent été arrêtés et condamnés au dernier supplice, ils nièrent constamment que leur dessein leur eût été suggéré par qui que ce fût. Tout porte donc à croire que, lorsqu'ils résolurent de tuer leur maître, ils

voulaient délivrer le pays d'un despote dont la tyrannie était devenue insupportable.

Quoi qu'il en soit, la mort d'Alî causa une grande joie dans la capitale. Toutefois elle n'eut pas la chute des Hammoudites pour conséquence. Alî avait laissé deux fils, dont l'aîné, qui s'appelait Yahyâ, était gouverneur de Ceuta, et il avait laissé aussi un frère, Câsim, qui était gouverneur de Séville. Quelques-uns parmi les Berbers voulaient donner le trône à Yahyâ; mais d'autres firent observer qu'il vaudrait mieux le donner à Câsim qui était tout près. Leur avis prévalut, et six jours après la mort de son frère, Câsim fit son entrée dans la capitale, où on lui prêta serment.

De leur côté, Khairân et Mondhir avaient convoqué, pour le 30 avril, tous les chefs sur lesquels ils croyaient pouvoir compter. L'assemblée, qui fut nombreuse et dont plusieurs ecclésiastiques faisaient partie, résolut que le califat serait électif, et ratifia l'élection d'Abdérame IV, qui prit le titre de Mortadhâ. Cela fait, on marcha contre Grenade. Arrivé devant cette ville, Mortadhâ écrivit à Zâwî en termes très-polis et le somma de le reconnaître pour calife. Ayant entendu la lecture de cette lettre, Zâwî ordonna à son secrétaire d'écrire sur le revers la 109e sourate du Coran, conçue en ces termes:

«O infidèles! Je n'adorerai point ce que vous adorez, et vous n'adorerez pas ce que j'adore; je n'ado-

ce que vous adorez, et vous n'adorez pas ce
ıdore. Vous avez votre religion, et moi j'ai la
e.»

ès avoir reçu cette réponse, Mortadhâ adressa
î une seconde lettre. Elle était remplie de me-
et Mortadhâ y disait entre autres choses: «Je
e contre vous accompagné d'une foule de chré-
ɜt de tous les braves de l'Andalousie. Que ferez-
lenc?» La lettre se terminait par ce vers:

ɔus êtes pour nous, votre sort sera heureux; mais si
ɛs contre nous, il sera déplorable!

rî y répondit en citant la 102e sourate, ainsi
ɜ:

ɜ désir d'augmenter le nombre des vôtres vous
ɔupe, et vous visitez même les cimetières pour
er les morts [1]; cessez de le faire: plus tard vous
ıtrez votre folie! Encore une fois, cessez de le
plus tard vous connaîtrez votre folie! Cessez
faire; si vous aviez la sagesse véritable, vous
ıgiriez point ainsi. Certainement, vous verrez
; encore une fois, vous le verrez de vos propres
Alors on vous demandera compte des plaisirs
monde!»

ıspéré par cette réponse; Mortadhâ résolut de
le sort des armes.

---

oyez l'explication de ces mots dans une note de Sale sur sa
ion anglaise du Coran.

tel rôle, il ne se contentait nullement de l'omni
pouvoir, et au lieu de se conformer aux volon
ses généraux, il voulait leur imposer les si
Dès lors ils avaient résolu de le trahir, et ils a
promis à Zâwî qu'ils abandonneraient Mortadhâ
sitôt que le combat se serait engagé.

Ils ne le firent pas, cependant, et l'on se
plusieurs jours de suite. Enfin Zâwî fit prier
rân de réaliser sa promesse. «Nous n'avons t
le faire, lui répondit Khairân, qu'afin de vous d
une juste idée de nos forces et de notre coura
si Mortadhâ eût su gagner nos cœurs, la victo
serait déjà déclarée pour lui. Mais demain,
vous aurez rangé vos troupes en bataille, nous l
donnerons.»

Le lendemain matin Khairân et Mondhir tourn
en effet le dos aux ennemis. Il s'en fallait bea
que tous leurs officiers approuvassent leur con
tout au contraire, plusieurs en étaient vivement

fuyards, continuait à ranger ses soldats en bataille. Passant près de lui: « Sauve-toi donc, misérable, lui cria Mondhir; penses-tu que j'aie le loisir de t'attendre? — Ah, s'écria alors Solaimân, tu nous plonges dans un malheur effroyable, et tu couvres ton parti d'opprobre! » Convaincu cependant de l'impossibilité de la résistance, il suivit son maître.

Abandonné par la plupart de ses soldats, Mortadhâ se défendit avec le courage du désespoir, et peu s'en fallut qu'il ne tombât entre les mains des ennemis. Il leur échappa cependant, et il était déjà arrivé à Guadix, hors des limites du territoire de Grenade, lorsqu'il fut assassiné par des émissaires de Khairân.

Khairân expia, par la ruine de son propre parti, sa lâche et infâme trahison: les Slaves ne furent plus en état de réunir une armée, et les Berbers, leurs ennemis, étaient dorénavant les maîtres de l'Andalousie. Cependant Cordoue eût pu être heureuse encore, autant du moins qu'un peuple peut l'être quand il est dominé par un autre peuple. Le régime du sabre avait à peu près cessé; un gouvernement moins irrégulier et moins dur tendait à s'affermir. Câsim aimait la paix et le repos; il n'aggravait pas les maux des Cordouans par des oppressions nouvelles. Voulant faire oublier les anciennes dissensions, il fit venir Khairân, se réconcilia avec lui, et donna à un autre Slave, Zohair, le seigneur de Murcie, les fiefs de Jaën, de Calatrava et de Baëza. Son orthodoxie

chances de durée. Il est vrai que le peuple (
capitale avait peu d'affection pour elle; mais
longue il se serait probablement consolé de la
de ses anciens maîtres, si des circonstances ind
dantes de sa volonté n'eussent fait renaître des
rances déjà prêtes à s'évanouir.

Se défiant des Berbers, Câsim chercha ailleur
appuis. Les Berbers avaient à leur service beau
d'esclaves noirs. Câsim les leur acheta, en fit
d'autres d'Afrique, en forma des régiments, et
fia à leurs chefs les postes les plus considérabl
Il irrita par là les Berbers, et son neveu Yahya
exploiter à son profit leur mécontentement. Il
écrivit une lettre où il leur disait entre autres
ses: « Mon oncle m'a privé de mon héritage,
vous a fait un grand tort en donnant à vos esc
noirs les emplois qui vous appartiennent. Eh
si vous voulez me donner le trône de mon pèr

remettre les nègres à leur place.» Comme il était prévoir, les Berbers lui promirent leur appui. Yahyâ passa donc le Détroit avec ses troupes et aborda à Malaga, dont son frère Idrîs, qui faisait cause commune avec lui, était gouverneur. Il y reçut une lettre de Khairân, qui, toujours prêt à soutenir chaque prétendant sauf à se tourner contre lui quand il triomphait, lui rappelait ce qu'il avait fait pour son père et lui offrait ses services. Idrîs lui conseilla de ne pas accepter cette offre. « Khairân, dit-il, est un homme perfide, il veut vous tromper. — J'en conviens, lui répondit Yahyâ, mais laissons-nous tromper, puisque nous n'y perdons rien,» et il écrivit au seigneur d'Almérie pour lui dire qu'il acceptait ses services, après quoi il se prépara à marcher vers Cordoue. Son oncle jugea prudent de ne pas l'attendre. Dans la nuit du 11 au 12 août 1021, il s'enfuit vers Séville, accompagné seulement de cinq cavaliers, et un mois plus tard, son neveu fit son entrée dans la capitale. Son règne, toutefois, fut de courte durée. Les nègres ne tardèrent pas à aller rejoindre Câsim; plusieurs capitaines andalous suivirent leur exemple, et à la fin Yahyâ se vit même abandonné par une grande partie des Berbers, qu'indignait son orgueil. Sa position devint alors si dangereuse, qu'il craignait à chaque instant d'être arrêté dans son propre palais. Il résolut donc de se mettre en sûreté, et

enleva la ville de Tanger qu'il avait fait fortifi
soin et où il comptait se retirer dans le cas q
pût se maintenir en deçà du Détroit; en E
Yahyâ lui enleva Algéziras, où se trouvait son
ainsi que ses trésors. Dans la capitale même
pouvait compter que sur les nègres. Encoura
cet état de choses, les Cordouans, qui avai
avec une froide indifférence la lutte entre l'o
le neveu, recommencèrent à remuer. L'idée d
franchir du joug des Berbers était au fond
les cœurs, et le bruit se répandit qu'un mem
la famille d'Omaiya se montrerait bientôt pou
dre possession du trône. Câsim s'en alarn
comme aucun Omaiyade n'avait été nommé, il
l'ordre d'arrêter tous ceux que l'on pourrait
ver. Ils se cachèrent alors, soit parmi les ge
classes inférieures, soit dans les provinces;
les mesures de Câsim n'empêchèrent pas la

romettant de se respecter réciproquement. Cette trêve fut de courte durée, bien que Câsim tâchât de la prolonger par une condescendance simulée envers le peuple. Le vendredi 6 septembre, après le service divin, le cri : Aux armes, aux armes! se fit entendre de toutes parts, et alors les Cordouans chassèrent Câsim et ses Berbers, sinon des faubourgs, du moins de la ville même. Câsim s'établit à l'ouest, et assiégea les insurgés pendant plus de cinquante jours. Ils se défendirent avec une grande opiniâtreté; mais quand ils commencèrent à manquer de vivres, ils demandèrent aux assiégeants la permission de quitter la ville avec leurs femmes et leurs enfants. Cette proposition fut rejetée, et alors les Cordouans prirent une résolution que le désespoir leur dictait. Ayant démoli une porte, ils sortirent tous de la ville le jeudi 31 octobre, et se ruèrent avec tant de fureur sur leurs ennemis, que ceux-ci prirent la fuite dans le plus grand désordre. Les capitaines se retirèrent dans leurs fiefs; Câsim lui-même espérait trouver un refuge à Séville; mais encouragée par l'exemple que Cordoue lui avait donné, cette ville lui ferma ses portes et se constitua en république. Il se jeta alors dans Xeres; mais Yahyâ vint l'y assiéger et le força à se rendre. Le rôle que Câsim avait joué sur la scène politique finit alors. Yahyâ, qui l'avait traîné à Malaga chargé de fers, avait juré de le tuer; mais ses scrupules l'empêchè-



le mettre à mort; mais il cédait toujours au seils de ses convives qui lui représentaient que que Câsim était prisonnier, il ne pouvait lui Câsim resta donc enfermé pendant treize ans d château de la province de Malaga; mais dans 1036 Yahyâ entendit dire qu'il avait tâché de la garnison et de la pousser à une révolte. quoi! s'écria-t-il alors, ce vieillard a-t-il en l'ambition? Dans ce cas, il faut en finir ave et il donna l'ordre de l'étrangler [1].

Quant aux Cordouans, ayant recouvré leu pendance, ils résolurent, non pas en tumulte avec ordre, avec régularité, de replacer les O des sur le trône. Dans le mois de novembre des assemblées furent formées, des délibératio blies. Les vizirs résolurent de proposer à leu citoyens trois personnes, entre lesquelles ils a à choisir, à savoir Solaimân, un fils d'Abdéri

ibn-al-Irâkî. Ils se tenaient convaincus que Soiân, dont ils avaient mis le nom en tête de la e, obtiendrait la pluralité des suffrages; aussi le étaire d'Etat, Ahmed ibn-Bord, avait déjà fait esser l'acte d'investiture au nom de ce candidat. Leur influence, toutefois, était moins grande qu'ils l'avaient cru, et ils s'étaient gravement trompés nd ils pensaient que le parti du second candidat, lérame, n'était pas à craindre. Cet Abdérame, jeune homme de vingt-deux ans qui avait été exilé r les Hammoudites, était rentré secrètement dans capitale peu de temps auparavant. Témoin de la volte des Cordouans contre les Berbers, il avait ché à cette occasion de se former un parti et de faire proclamer calife. Ce projet avait échoué. s vizirs, qui dirigeaient l'insurrection et qui ne laient pas de lui, avaient fait jeter ses émissaires ns la prison, où ils étaient encore au moment ou lection allait avoir lieu, et ils avaient essayé de re arrêter Abdérame lui-même. Plus tard, toute-s, quand ils formèrent une liste de candidats, ils ient cru devoir y placer son nom, car ils craiient que, s'ils ne le faisaient pas, ils mécontenient plusieurs de leurs concitoyens; mais loin de ser que ce prince serait pour Solaimân un comiteur dangereux, ils le mettaient au contraire à près sur la même ligne que le troisième candi-

dat, Mohammed ibn-al-Irâkì, qui ne jouissait d'aucune popularité.

Se croyant donc sûrs de leur fait, les vizirs invitèrent les nobles, les soldats et le peuple à se réunir dans la grande mosquée le 1er décembre, afin de choisir un calife. Au jour fixé, Solaimân se présenta le premier dans la mosquée, accompagné du vizir Abdallâh ibn-Mokhâmis. Il était vêtu avec magnificence et la joie brillait sur son visage, car il se tenait convaincu que le choix du peuple tomberait sur lui. Ses amis vinrent à sa rencontre et le prièrent de s'asseoir sur une estrade fort élevée, qui avait été dressée pour lui. Quelque temps après, Abdérame entra dans la mosquée par une autre porte. Il était entouré de beaucoup de soldats et d'ouvriers, et aussitôt que cette multitude eût passé le seuil de la porte, elle le proclama calife en faisant retentir l'édifice d'acclamations bruyantes. Les vizirs, qui ne s'attendaient à rien de semblable, étaient plongés dans une stupeur qui les rendait muets, et d'ailleurs il leur eût été impossible de se faire entendre au milieu du tumulte. Ils se résignèrent donc à accepter Abdérame comme calife, et Solaimân, encore plus étonné et plus troublé qu'eux, fut forcé de leur donner l'exemple. On l'entraîna vers Abdérame, auquel il baisa la main et qui le fit asseoir à ses côtés. Le troisième candidat, Mohammed ibn-al-Irâkî, prêta

ussi le serment, et alors le secrétaire d'Etat effaça vec un grattoir le nom de Solaimân dans l'acte 'investiture, et y substitua celui d'Abdérame V, qui rit le titre de Mostadhhir.

XVII.

Quand on raconte l'histoire d'une époque désastreuse et déchirée par les guerres civiles, on éprouve parfois le besoin de détourner la vue des luttes de partis, des convulsions sociales, du sang versé, et de distraire l'imagination en se reportant vers un idéal de calme, d'innocence et de rêverie. Nous nous arrêterons donc un instant pour appeler l'attention sur les poèmes qu'un amour pur et candide a inspirés au jeune Abdérame V et à son vizir Ibn-Hazm. Il s'en exhale comme un parfum de jeunesse, de simplicité et de bonheur, et ils ont un attrait d'autant plus irrésistible, que l'on s'attendait moins à entendre ces accents doux et sereins au milieu du bouleversement universel, ce chant de rossignol au milieu de l'orage.

Presque enfant encore, Abdérame aimait éperdument sa cousine Habîba (Aimée), la fille du calife Solaimân. Mais il soupirait en vain. La veuve de Solaimân

it au mariage, et lui donnait à entendre que
pressait. Il composa alors ces vers, où le
ıt d'une fierté blessée perce à côté d'un
rofondément senti :

rs des prétextes pour ne pas m'accorder ma deman-
prétextes contre lesquels ma fierté se révolte ! Son
amille veut la forcer à me refuser, mais peut-on
lune au soleil ? Comment la mère de Habîba, qui
ıon mérite, peut-elle ne pas me vouloir pour gen-

ne bien cependant, cette jeune fille belle et candide
ille d'Abd-Chams, qui mène une vie si retirée dans
de ses parents : je lui ai promis de la servir com-
slave pendant toute ma vie, et je lui ai offert mon
r dot.
ne qu'un sacre fond sur une colombe qui déploie
de même je m'élance vers elle dès que je la vois,
mbe des Abd-Chams, moi qui suis issu de la même
mille.
est belle ! Les Pléiades lui envient la blancheur
ıains, et l'Aurore est jalouse de l'éclat de sa

imposé à mon amour un jeûne bien long, ô ma
: qu'est-ce que cela te ferait si tu me permettais
pre ?
lans ta maison que je cherche le remède à mes
ns ta maison sur laquelle Dieu veuille répandre ses
C'est là que mon cœur trouverait un soulagement
frances, c'est là que s'éteindrait le feu qui me

ıe repousses, ô cousine, tu repousseras, je le jure,
qui est ton égal par la naissance et qui, par sui-

te de l'amour que tu lui as inspiré, a un voile devant les yeux.

Mais je ne désespère pas de la posséder un jour et de mettre ainsi le comble à ma gloire, car je sais manier la lance alors que les chevaux noirs semblent rouges à force d'être teints de sang. Je rends honneur et respect à l'étranger qui s'est abrité sous mon toit; je comble de bienfaits le malheureux qui fait un appel à ma générosité. Personne dans sa famille ne mérite plus que moi de la posséder, car personne ne m'égale en réputation, en renommée. J'ai ce qu'il faut pour plaire: la jeunesse, l'urbanité, la douceur et le talent de bien dire.

On ignore quels étaient les sentiments de Habiba à l'égard du jeune-homme, les écrivains arabes ayant laissé dans l'incertain et le vague cette belle et fugitive apparition, dont l'imagination aimerait à fixer les traits. Cependant elle ne paraît pas avoir été insensible aux hommages d'Abdérame. L'ayant rencontré un jour, son regard s'abaissa sous le regard plein de feu du prince; elle rougit, et dans son trouble elle oublia de lui rendre son salut. Abdérame interpréta de travers ce manque apparent de politesse, qui en réalité n'était qu'une pudique timidité, et il composa alors ce poème:

Salut à celle qui n'a pas daigné m'adresser une seule parole; salut à la gracieuse gazelle dont les regards sont autant de flèches qui me percent le cœur. Jamais, hélas! elle ne m'envoie son image pour calmer l'agitation de mes rêves. Ne sais-tu donc pas, ô toi dont le nom est si doux à pronon-

er, que je t'aime au delà de toute expression, et que je serai our toi l'amant le plus fidèle qui soit au monde [1]?

Il ne semble jamais avoir obtenu la main de Haïba, et en général il ne fut pas heureux en amour. l est vrai qu'une autre beauté ne fut pas cruelle our lui, mais dans la suite elle manqua à la foi romise, témoin ces vers qu'il lui adressa:

Ah! que les nuits sont longues depuis que tu me préfères non rival! O gracieuse gazelle, toi qui a rompu tes serments et qui m'es devenue infidèle, les as-tu donc oublié ces nuits que nous avons passées ensemble sur un lit de roses? La même écharpe ceignait alors nos reins; nous nous entrelacions comme s'entrelacent les perles d'un collier, nous nous embrassions comme s'embrassent les branches des arbres, nos deux corps n'en formaient qu'un seul, tandis que les étoiles semblaient des points d'or scintillant sur un champ d'azur [2].

Le jeune Abdérame avait un ami qui lui ressemblait sous beaucoup de rapports et dont il fit son premier ministre. C'était Alî ibn-Hazm. Ses ancêtres, qui demeuraient sur le territoire de Niébla, avaient été chrétiens jusqu'à l'époque où son bisaïeul (Hazm) embrassa l'islamisme; mais honteux de son origine et voulant en effacer la trace, il reniait ses

---

1) Ibn-al-Abbâr, p. 165, 166. Le man. d'Ibn-Bassâm, (t. I, fol. 11 r. et v.) m'a servi à corriger quelques fautes dans ces textes.

2) Maccarî, t. I, p. 285; variantes chez Ibn-Bassâm, t. I, fol. 11 v., 12 r.

aïeux. De même que l'avait fait son père (Ahmed), qui avait été vizir sous les Amirides, il prétendait descendre d'un Persan affranchi par Yézîd, le frère du premier calife omaiyade, Moâwia [1], et quant à la religion qui avait été celle de ses pères, il avait pour elle le plus profond dédain. « Il ne faut jamais s'étonner de la superstition des hommes, dit-il quelque part dans son Traité sur les religions. Les peuples les plus nombreux et les plus civilisés y sont sujets. Voyez les chrétiens! Ils sont en si grand nombre qu'il n'y a que leur créateur qui puisse les compter, et il y a parmi eux des savants illustres, ainsi que des princes d'une rare sagacité. Néanmoins ils croient qu'un est trois et que trois sont un; que l'un des trois est le père, l'autre le fils, le troisième l'esprit; que le père est le fils et qu'il n'est pas le fils; qu'un homme est Dieu et qu'il n'est pas Dieu; que le Messie est Dieu en tout point et que cependant il n'est pas le même que Dieu; que celui qui a existé de toute éternité a été créé. Celle de leurs sectes qu'on appelle les Jacobites et qui se compte par centaines de mille, croit même que le Créateur a été fouetté, souffleté, crucifié et mis à mort; enfin, que l'univers a été privé pendant trois jours de celui

---

1) Voyez mon Catalogue des man. orient. de la Bibl. de Leyde, t. I, p. 227.

ui le gouverne [1] »... Ces sarcasmes, du reste, e sont pas d'un sceptique: ils sont d'un musulman ès-zélé. Ibn-Hazm soutenait en religion le système s Dhâhirides, secte qui s'attachait strictement aux ttes et qui appelait la décision par analogie, c'est-lire l'intervention de l'intelligence humaine dans questions du droit canon, une invention du mauis esprit. En politique il était pour la dynastie gitime, dont il était devenu le client grâce à une usse généalogie, et les Omaiyades n'avaient pas de rviteur plus fidèle, plus dévoué, plus enthousiaste. uand leur cause semblait irrévocablement perdue, uand Alî ibn-Hammoud occupait le trône et que même Khairân, le chef du parti slave, l'eut reconnu, il fut du petit nombre de ceux qui ne perdirent pas le courage. Entouré d'ennemis et d'espions, il continua cependant d'intriguer et de comploter, car la prudence, comme c'est le propre des âmes enthousiastes, ne lui paraissait que de la lâcheté. Khairân découvrit ses menées, et, lui ayant fait expier son zèle intempestif par plusieurs mois de prison, il le frappa d'un arrêt d'exil. Ibn-Hazm se retira alors auprès du gouverneur du château d'Aznalcazar, non loin de Séville, et il s'y trouvait encore quand il apprit que l'Omaiyade Abdérame IV Mortadhâ avait été proclamé calife à Valence. Il s'embarqua aussitôt pour

1) Ibn-Hazm, *Traité sur les religions*, t. II, fol. 227 r.

lui offrir ses services, et combattit en héros dans la bataille que Mortadhâ perdit par la trahison de ses soi-disant amis; mais étant tombé entre les mains des Berbers vainqueurs, il ne recouvra la liberté qu'assez tard [1].

Le temps viendra où Ibn-Hazm sera le plus grand savant de son temps et l'écrivain le plus fertile que l'Espagne ait produit à quelque époque que ce soit. Mais pour le moment il était avant tout poète, et l'un des poètes les plus gracieux que l'Espagne arabe ait eus. Il était encore dans l'âge heureux des illusions, car il ne comptait que huit ans de plus que son jeune souverain. Lui aussi avait eu son roman d'amour; roman bien simple au reste, mais qu'il a raconté avec tant de candeur, de délicatesse, de naïveté et de charme, que nous ne pouvons résister à la tentation de le reproduire avec ses propres paroles. Toutefois nous serons forcé de supprimer çà et là quelques métaphores hasardées, quelques broderies, quelques paillettes, qui, dans l'opinion d'un Arabe, donnent au discours une grâce inimitable, mais que la sobriété de notre goût tolérerait difficilement.

« Dans le palais de mon père, dit Ibn-Hazm, il y avait une jeune fille qui y recevait son éducation. Elle comptait seize ans, et aucune femme ne l'égalait

1) Voyez mon Catalogue, t. I, p. 225, 230.

en beauté, en intelligence, en pudeur, en retenue, en modestie, en douceur. Le ton badin et les galants propos l'ennuyaient et elle parlait peu. Personne n'osait élever ses désirs jusqu'à elle, et pourtant sa beauté conquérait tous les cœurs, car, bien que fière et avare de ses faveurs, elle était cependant plus séduisante que la coquette la plus raffinée. Elle était sérieuse et n'avait pas de goût pour les amusements frivoles, mais elle jouait du luth d'une manière admirable.

« J'étais bien jeune alors et je ne pensais qu'à elle. Je l'entendais parler quelquefois, mais toujours en présence d'autres personnes, et pendant deux ans j'avais en vain cherché l'occasion de lui parler sans témoins. Or, un jour il y eut dans notre demeure une de ces fêtes comme il y en a souvent dans les palais des grands, et à laquelle les femmes de notre maison, celles de la maison de mon frère, celles, enfin, de nos clients et de nos serviteurs les plus considérés avaient été invitées. Après avoir passé une partie de la journée dans le palais, ces dames allèrent au belvédère, d'où l'on avait un magnifique coup d'œil sur Cordoue et ses environs, et elles se placèrent là où les arbres de notre jardin n'obstruaient pas la vue. J'étais avec elles, et je m'approchai de l'embrasure où *elle* se trouvait; mais dès qu'elle me vit à ses côtés, elle courut avec une gracieuse rapidité vers une autre embrasure. Je la suis; elle

m'échappe de nouveau. Elle connaissait très-bien mes sentiments à son égard, car les femmes ont plus de finesse pour deviner l'amour qu'on leur porte que le Bédouin, qui voyage de nuit dans le Désert, n'en a pour reconnaître la trace de la route; malheureusement les autres dames ne se doutaient de rien, car, tout occupées à chercher le plus beau point de vue, elles ne faisaient pas attention à moi.

« Puis, les dames étant descendues au jardin, celles qui, par leur position et leur âge, avaient le plus d'influence, prièrent la dame de mes pensées de chanter quelque chose, et j'appuyai leur demande. Elle prit alors son luth et se mit à l'accorder avec une pudeur qui, à mes yeux, doublait ses charmes; après quoi elle chanta ces vers d'Abbâs, fils d'Ahnaf:

Je ne pense qu'à mon soleil à moi, à la jeune fille souple et flexible que j'ai vue disparaître derrière les sombres murailles du palais. Est-ce une créature humaine, est-ce un génie? Elle est plus qu'une femme; mais si elle a toute la beauté d'un génie, elle n'en a pas la malice. Son visage est une perle, sa taille un narcisse, son haleine un parfum, et en totalité elle est une émanation de la lumière. Quand on la voit, revêtue de sa robe jaune, marcher avec une légèreté inconcevable, on dirait qu'elle pourrait mettre le pied sur les choses les plus fragiles sans les briser.

« Pendant qu'elle chantait, ce n'étaient pas les cordes du luth qu'elle frappait de son plectrum: c'était mon cœur. Jamais ce jour délicieux n'est sorti de

moire, et sur mon lit de mort je m'en sou-
ai encore. Mais depuis ce temps je n'entendis
a douce voix, je ne la revis même pas.

la blâme pas, disais-je dans mes vers, si elle t'évite
fuit, car elle ne mérite pas de reproches. Elle est
comme la gazelle ou la lune, mais la gazelle est timi-
t il n'est point donné à un mortel d'atteindre à la lune.

me prives du bonheur d'entendre ta voix suave, disais-
core, et tu ne veux pas que mes yeux contemplent ta
é. Tout absorbée dans tes pieuses méditations, toute
it, tu ne penses plus aux mortels. Qu'il est heureux,
bbás dont tu as chanté les vers! Et pourtant, s'il
t entendue, le grand poète, il serait triste, il te porte-
avie comme à son vainqueur, car en chantant ses vers,
as mis une sensibilité dont il n'avait point d'idée.

Ensuite, trois jours après que Mahdî eut été dé-
calife, nous quittâmes notre nouveau palais,
e trouvait dans le quartier oriental de Cordoue,
oir dans le faubourg dit de Zâhira, pour nous
r dans notre ancien palais, situé dans le quar-
occidental, le Balât-Moghîth; mais pour des rai-
qu'il serait inutile d'exposer, la jeune fille ne
y suivit pas. Puis, Hichâm II étant remonté
trône, ceux qui étaient alors au pouvoir nous
tomber en disgrâce; ils nous extorquèrent des
es énormes, ils nous firent jeter en prison, et
nous eûmes recouvré la liberté, nous fûmes
s de nous cacher. Vint la guerre civile. Tout

le monde eut à en souffrir, mais notre famille plus que toute autre. Mon père mourut sur ces entrefaites, le samedi 21 juin 1012, et notre sort ne s'améliora point. Mais un jour que j'assistais aux funérailles d'un de mes parents, je reconnus la jeune fille au milieu des pleureuses. J'avais bien des motifs de tristesse ce jour-là; tous les malheurs semblaient vouloir me frapper à la fois, et pourtant, lorsque je la revis, le présent avec ses misères semblait disparaître comme par enchantement; elle me rappelait le passé, mon amour de jeune homme, mes beaux jours flétris, et pour un moment je redevenais jeune et heureux comme je l'étais autrefois. Mais, hélas! ce moment fut court, et rappelé bientôt à la triste et sombre réalité, ma douleur, aggravée des souffrances que me causait un amour sans espoir, n'en fut que plus cuisante et plus aiguë.

Elle pleure un mort que tout le monde respectait et honorait, disais-je dans une pièce de vers composée à cette occasion; mais celui qui vit encore a bien plus de droits à ses larmes. Chose étonnante! elle plaint celui qui est mort naturellement, doucement, et elle n'a nulle pitié pour celui qu'elle fait mourir de désespoir.

« Peu de temps après, lorsque les troupes berbères se furent emparées de la capitale, nous fûmes frappés d'un arrêt d'exil, et je quittai Cordoue au milieu du mois de juillet de l'année 1013. Cinq ans s'écoulèrent pendant lesquels je ne revis pas la jeune fille.

la fin, lorsque je fus revenu à Cordoue en février 18, j'allai loger chez une de mes parentes et là je retrouvai. Mais elle était tellement changée que j'a- is peine à la reconnaître et que l'on dut me dire e c'était elle. Cette fleur, que naguère on con- nplait avec ravissement et que chacun eût voulu eillir si le respect ne l'eût retenu, était mainte- nt fanée; à peine lui restait-il quelques traces pour ester qu'elle avait été belle. C'est que pendant ces nps désastreux elle n'avait pu prendre aucun soin lle-même. Elevée sous notre toit au milieu du te, elle s'était vu forcée tout à coup de gagner sa par un travail assidu. Hélas! les femmes sont s fleurs bien fragiles: dès qu'on ne les soigne pas, es se fanent. Leur beauté ne résiste pas, comme le des hommes, au hâle du soleil, au simoun, à ntempérie des saisons, au manque d'égards. Tou- ois, telle qu'elle était, elle m'aurait encore rendu plus heureux des hommes si elle avait voulu m'a- esser une tendre parole; mais elle resta indifférente froide comme elle l'avait toujours été pour moi. u à peu cette froideur commença à me détacher lle; la perte de sa beauté fit le reste.

« Je ne lui ai jamais rien reproché, et aujourd'hui core je ne lui reproche rien. Je n'en ai pas le oit. De quoi me plaindrais-je? Je pourrais me indre, si elle m'eût bercé d'un espoir trompeur; is jamais elle ne m'a donné le moindre espoir,

nent, le sourire qui encourage. L'amour c
Ibn-Hazm est un mélange d'attrait physique s
te — l'objet regretté n'étant plus ce qu'il ét
regrets sont bien moins cruels — mais aussi
nation morale, de galanterie délicate, d'estim
thousiasme, et ce qui le charme, c'est une
calme, modeste, pleine d'une douce dignité.
ne faut pas oublier que ce poète, le plus ch
je serais tenté de dire, le plus chrétien p
poètes musulmans, n'était pas Arabe pur sa
rière-petit-fils d'un Espagnol chrétien, il n'a
entièrement perdu la manière de penser et de
propre à la race dont il était issu. Ils avaie
renier leur origine, ces Espagnols arabisés; ils
beau invoquer Mahomet au lieu d'invoquer le
et poursuivre leurs anciens coreligionnaires
sarcasmes: au fond de leur cœur il restait
quelque chose de pur, de délicat, de spiritu
n'était pas arabe.

XVIII.

Sept semaines s'étaient à peine écoulées depuis le
ment où les Cordouans avaient élu Abdérame V et
celui-ci avait nommé Ibn-Hazm son premier mi-
tre, que déjà l'un avait cessé de vivre et que l'au-
, disant adieu pour toujours à la politique et aux
deurs mondaines, cherchait la consolation et l'ou-
du passé dans l'étude, le silence et la prière.
n'est pas qu'on pût leur reprocher d'avoir porté
les affaires sérieuses la vanité et les caprices
le public attribue trop souvent en privilége aux
tes; au contraire, on aimait à leur reconnaître
grande aptitude pour le gouvernement. Elevés
la rude école de l'infortune et de l'exil, ils
ient appris de bonne heure à connaître les hom-
, à comprendre, à juger les événements. Mais
étaient entourés de périls de tout genre. Abdé-
e ne s'appuyait que sur la jeune noblesse. Outre
ibn-Hazm, un cousin de ce dernier, nommé
-al-wahhâb ibn-Hazm, et Abou-Amir ibn-Chohaid

étaient ses conseillers habituels. C'étaient d
mes d'esprit et de talent, mais qui choqu
musulmans rigides par la liberté de leurs opi
ligieuses. Quant aux patriciens plus âgés, il
voulu voter pour Solaimân, et ce candidat a
repoussé par la majorité, ils avaient cepend
gué si ouvertement en sa faveur, qu'Abdéran
vu obligé de les faire arrêter. Les personne
approuvaient cette mesure, parce qu'elles la
nécessaire; mais l'aristocratie en était mé
On reprochait d'ailleurs au monarque de ret
sonniers ses deux compétiteurs. Il les trait
calement, il est vrai, mais il ne leur perm
de sortir du palais. D'un autre côté, co
malheurs publics avaient tari presque toutes
ces de travail, il y avait une foule d'ouvri
cupés, qui étaient tout prêts à frapper de le
tout l'édifice de la vieille société. Et malh
ment ces cohortes de la destruction avaient
C'était un Omaiyade qui s'appelait Mohamm
moment où les assemblées se formaient pour
monarque, il avait espéré que le choix tomb
lui. Son nom, toutefois, ne fut pas même p
ce qui n'a rien d'étonnant, car Mohammed
homme sans esprit, sans talents, sans cul
qui ne connaissait d'autres plaisirs que ce
table et de la débauche. Mais lui-même ne s
pas ainsi, et quand il apprit que personn

pensé à lui et que l'on avait donné le trône à un tout jeune homme, il ne mit point de bornes à sa fureur. Il se servit alors de l'influence qu'il avait sur les ouvriers, qui prenaient sa grossièreté pour de la bonhomie et avec lesquels il vivait dans une intimité si étroite, qu'un tisserand, nommé Ahmed ibn-Khâlid, était son meilleur ami. Vigoureusement et habilement secondé par cet homme, Mohammed stimula chez les ouvriers la passion du pillage et du bouleversement, et prépara tout pour une insurrection formidable.

Une coalition de la populace avec les patriciens qui avaient été arrêtés, ne semblait pas à craindre d'abord, puisque les uns et les autres avaient des candidats différents; mais Solaimân étant venu à mourir, les patriciens consentirent à s'allier aux démagogues. L'un d'entre eux, Ibn-Imrân, leur servit d'intermédiaire. Dans sa bonté imprévoyante, Abdérame V lui avait rendu la liberté, quoiqu'un de ses amis s'y fût opposé et qu'il eût dit: « Si cet Ibn-Imrân fait un pas ailleurs que dans votre prison, il retranchera toute une année de votre vie. » En effet, c'était un homme fort dangereux. Il tâcha de gagner les chefs de la garde, et il y réussit d'autant plus facilement, que la garde elle-même était mécontente du calife. Deux jours auparavant, un escadron berber était arrivé à Cordoue pour offrir ses services au monarque, et celui-ci, qui sentait qu'entouré de

périls de tout genre il avait besoin de soldats, avait accepté leur offre. C'est ce qui avait excité la jalousie de la garde, et celle-ci, stimulée par Ibn-Imrân, s'adressa maintenant au peuple. «C'est nous qui avons vaincu les Berbers, disaient les soldats, c'est nous qui les avons chassés, et à présent cet homme que nous avons placé sur le trône tâche de les faire rentrer dans la ville et de nous soumettre de nouveau à leur empire détesté.» Le peuple qui, pour s'insurger, n'attendait qu'une occasion, qu'un signal, se laissa facilement séduire à ces instigations, et au moment où Abdérame ne se doutait encore de rien, la foule avait déjà envahi son palais et délivré les nobles qu'il avait fait arrêter. Le malheureux monarque comprit aussitôt que c'était à sa vie qu'on en voulait. Il demanda à ses vizirs ce qu'ils lui conseillaient de faire. Ceux-ci, qui craignaient pour leur propre vie, délibéraient encore sur le parti à prendre, lorsque les gardes leur crièrent qu'ils n'auraient rien à redouter, pourvu qu'ils abandonnassent Abdérame à son sort. Alors l'égoïsme l'emporta chez la plupart d'entre eux; ils quittèrent furtivement le monarque, l'un après l'autre. Bientôt, cependant, ils s'aperçurent que les promesses des gardes avaient été fallacieuses, car plusieurs d'entre eux, tels que le préfet de la ville, furent tués au moment où ils sortaient du palais par la porte de la salle de bain.

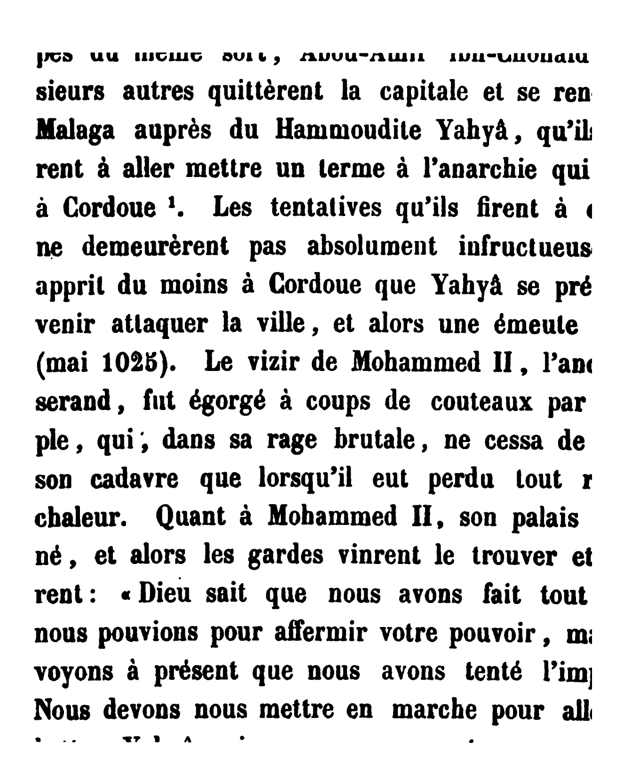
Abdérame lui-même, qui était monté à cheval,

t sortir par cette même porte. Les gardes l'en chèrent en lui montrant les pointes de leurs lan-b en l'accablant d'injures. Il retourna alors sur as, et, ayant mis pied à terre, il entra dans lle de bain. Là il ôta tous ses vêtements à l'ex-m de sa tunique, et se cacha dans le four.

r ces entrefaites le peuple et les gardes tra-rt les Berbers comme s'ils eussent été des bêtes s. Ces malheureux furent massacrés partout où aient cherché un refuge, dans le palais, dans le de bain, dans la mosquée. Les femmes du d'Abdérame échurent en partage aux gardes, s conduisirent à leurs demeures.

hammed triomphait. Proclamé calife dans la bre où le calife détrôné se tenait caché, il se t vers la grande salle et s'assit sur le trône, ré des gardes et de la populace. Cependant sa on était précaire tant que son prédécesseur vi-encore. Il ordonna donc de le chercher partout, nd enfin on l'eut trouvé, il le fit mettre à mort nvier 1024).

ammed prit le titre de Mostacfî. Il tâcha de ndre populaire en donnant de l'argent et des à tous ceux qui en voulaient; mais la colè-la bourgeoisie et de la noblesse fut extrême il nomma son ami, le tisserand, premier mi-. Au reste, son règne ne fut pas de longue Il gouverna mal, comme cela se conçoit.



pes du même sort, Abou-Amir Ibn-Chohaïd
sieurs autres quittèrent la capitale et se ren
Malaga auprès du Hammoudite Yahyâ, qu'il
rent à aller mettre un terme à l'anarchie qui
à Cordoue [1]. Les tentatives qu'ils firent à
ne demeurèrent pas absolument infructueus
apprit du moins à Cordoue que Yahyâ se pré
venir attaquer la ville, et alors une émeute
(mai 1025). Le vizir de Mohammed II, l'an
serand, fut égorgé à coups de couteaux par
ple, qui, dans sa rage brutale, ne cessa de
son cadavre que lorsqu'il eut perdu tout r
chaleur. Quant à Mohammed II, son palais
né, et alors les gardes vinrent le trouver et
rent : « Dieu sait que nous avons fait tout
nous pouvions pour affermir votre pouvoir, m
voyons à présent que nous avons tenté l'im
Nous devons nous mettre en marche pour all

nous serons partis. Nous vous conseillons donc de quitter la ville en secret.» Voyant que tout était perdu pour lui, Mohammed résolut de suivre leurs conseils. Ayant donc pris le costume d'une chanteuse et s'étant couvert le visage d'un voile, il sortit du palais et de la ville, accompagné de deux femmes. Puis il alla cacher sa honte dans un obscur village de la frontière, où il fut empoisonné par un officier trop compromis pour n'avoir pas été forcé de le suivre, mais qui s'ennuyait d'être enchaîné à un proscrit [1].

Pendant six mois, il n'y eut pas de monarque à Cordoue. La ville fut gouvernée, tant bien que mal, par le conseil d'Etat; mais une telle situation ne pouvait encore se prolonger longtemps. Un jour il faudrait en arriver là, mais le moment n'était pas venu; le vieux monde s'écroulait, mais le nouveau n'en était qu'aux essais. Aux hommes de bon sens la monarchie semblait encore la seule forme de gouvernement compatible avec l'ordre, mais en qui la rétablir? Dans la personne d'un Omaiyade? On l'avait voulu, on l'avait tenté, on avait choisi le meilleur prince que possédât cette maison alors qu'on avait donné le trône à Abdérame V, et cependant l'entre-

1) Ibn-Haiyân, *apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 9 v. — 11 r., 114 r. — 115 r.; Ibn-al-Athîr; Maccarî, t. I, p. 319, 320; Abd-al-wâhid, p. 38—40; Rodrigue de Tolède, c. 44.

prise avait complétement échoué. Pour maintenir l'ordre, pour contenir la populace toujours inquiète, toujours agitée, et prête à tout moment pour l'émeute, le pillage et l'assassinat, il fallait un prince qui disposât de troupes étrangères, et les Omaiyades n'en avaient pas. On s'avisa donc de rendre le trône au Hammoudite Yahyâ, dont on n'avait pas eu trop à se plaindre, et cette pensée ne vint pas, ce nous semble, à quelques personnes mal-intentionnées, comme un auteur arabe donne à l'entendre [1], mais à tout le parti de l'ordre, qui ne voyait pas d'autre moyen de salut. On entra donc en négociations avec Yahyâ qui résidait à Malaga. Il accepta l'offre des Cordouans sans empressement, presque avec indifférence, et se défiant de la mobilité habituelle de ceux qui la faisaient, sachant d'ailleurs que pour eux il n'était qu'un pis aller, il resta où il était et se borna à envoyer à Cordoue un général berber accompagné de quelques troupes (novembre 1025).

L'événement montra qu'il avait agi sagement. Les habitants de la capitale ne tardèrent pas à se dégoûter de la domination africaine, et ils prêtèrent une oreille avide aux émissaires des seigneurs slaves de l'Est, Khairân d'Almérie et Modjéhid de Dénia, qui leur disaient que, s'ils voulaient s'en affranchir, leurs maîtres viendraient les aider. Cette promesse n'était pas

1) Homaidî, que tous les autres écrivains arabes ont copié.

vaine. Dans le mois de mai de l'année 1026, lorsque les esprits leur parurent suffisamment préparés, les deux princes marchèrent vers la capitale avec des troupes nombreuses, et alors les Cordouans se mirent en insurrection et chassèrent le gouverneur que Yahyâ leur avait donné, après avoir tué un assez grand nombre de ses soldats. Cela fait, ils ouvrirent leurs portes à Khairân et Modjéhid; mais quand il s'agit d'établir un gouvernement, les deux princes ne furent pas d'accord, et comme Khairân craignait d'être trahi par son allié, il se hâta de retourner à Almérie (12 juin). Modjéhid resta encore quelque temps dans la capitale, mais lui aussi la quitta sans avoir rétabli la monarchie. Après son départ, les membres du conseil d'Etat résolurent de le faire, encore qu'une triste expérience eût dû leur apprendre qu'ils allaient tenter l'impossible. Un prince omaiyade, jeté sans l'appui de troupes étrangères au milieu de deux classes irréconciliables, était condamné d'avance à succomber soit par une insurrection populaire, soit par une conspiration des patriciens. Pour rétablir un gouvernement stable, le rappel des Omaiyades n'était donc qu'un moyen trompeur, mais c'était le seul que les plus habiles sussent imaginer. Abou-'l-Hazm ibn-Djahwar, alors l'homme le plus influent dans le conseil, chérissait surtout cette idée. Il se concerta donc avec les chefs des frontières qui passaient pour appartenir au parti omaiyade ou slave, mais qui, à vrai

dire, n'avaient en commun entre eux qu'une haine profonde contre les Berbers. Après de longues négociations, quelques-uns de ces seigneurs donnèrent enfin leur assentiment au projet, probablement parce qu'ils étaient convaincus qu'il n'avait aucune chance de réussir, et l'on résolut de donner le trône à Hichâm, frère aîné d'Abdérame IV Mortadhâ. Ce prince demeurait à Alpuente, où il avait cherché un refuge après le meurtre de son frère. Dès le mois d'avril 1027, les habitants de Cordoue lui prêtèrent serment, mais près de trois ans se passèrent encore avant que toutes les difficultés fussent aplanies, et pendant ce temps, Hichâm III, surnommé Motadd [1], errait de ville en ville, car plusieurs chefs s'opposaient à ce qu'il se rendît à Cordoue [2]. Les Cordouans apprirent enfin qu'il allait arriver. Les membres du conseil d'Etat firent aussitôt, pour le recevoir avec pompe, les préparatifs nécessaires; mais avant que tout fût prêt, on reçut la nouvelle, le 18 décembre 1029, que Hichâm allait entrer dans la ville. Les troupes se portèrent alors à sa rencontre, et toute la ville retentit de cris d'allégresse. La foule encombrait les rues par lesquelles le prince devait passer, et l'on s'attendait à le voir déployer une pompe magnifique et toute royale. Cet espoir fut déçu: Hichâm était

1) Ou Motamid, selon d'autres.
2) Abd-al-wâhid, p. 40, 41.

monté sur un cheval médiocre et pauvrement équipé; il portait des vêtements simples et nullement en harmonie avec la dignité califale. Il n'y eut donc aucun prestige; néanmoins le peuple le salua avec de bruyants témoignages de joie, car on espérait que les désordres étaient finis et qu'un gouvernement équitable et vigoureux allait renaître.

Hichâm III était peu fait pour réaliser de telles espérances. Bon et doux, il était en même temps faible, irrésolu, indolent, et ne savait apprécier que les plaisirs de la table. Dès le lendemain les patriciens furent à même de se convaincre que leur choix n'avait pas été heureux. Il y eut alors, dans la salle du trône, une grande audience, et tous les employés furent présentés au calife; mais nullement accoutumé aux réceptions, aux harangues, le vieillard put à peine balbutier quelques mots, et un des grands dignitaires dut prendre la parole en son nom. Ensuite, quand les poètes lui récitèrent les odes qu'ils avaient composées à l'occasion de son avénement au trône, il ne sut leur adresser aucune parole gracieuse; il ne semblait même pas comprendre ce qu'on lui récitait.

Le début du calife avait donc déjà dissipé toute illusion; mais ce fut pis encore quand, peu après, il nomma Hacam ibn-Saîd son premier ministre. Client des Amirides, Hacam avait exercé d'abord le métier de tisserand dans la capitale, et c'est là qu'il avait

de bravoure ni de talents militaires, il ét
rapidement en grade, et avait gagné l'e
seigneurs des frontières sous lesquels il serv
suite, Hichâm ayant été proclamé calife, il
le trouver, et lui ayant rappelé leur ancien
il avait su si bien s'insinuer dans ses bonne
qu'il n'avait pas tardé à le dominer entièreme
mé premier ministre, il prit soin que la tab
narque fût chargée chaque jour des mets
exquis et des meilleurs vins; il l'entoura de
ses, de danseuses, il tâcha, en un mot, d
dre la vie aussi douce que possible, et le
châm, indifférent à tout le reste, trop heu
me de ne pas avoir à se mêler d'affaires
nuyaient, lui abandonnait volontiers le gouv
de l'Etat.

Hacam trouva le trésor vide. Pour suffir
penses, il fallait trouver des revenus plus
bles et plus prompts que ceux que la loi

les il est vrai, mais commandés par la né-
Ayant découvert des objets précieux que
de Modhaffar l'Amiride avaient déposés chez
amis, il s'en empara et força les principaux négo-
à les acheter à un prix très-élevé. Il les con-
ait aussi à acheter le plomb et le fer qui pro-
ient des palais royaux démolis pendant la guerre
le. Mais l'argent acquis de cette manière ne suf-
nt pas encore, il accorda sa confiance à un faqui
i et décrié, Ibn-al-Djaiyâr, qui, dans le temps,
ait déjà indiqué au calife Alì ibn-Hammoud des
oyens efficaces, mais honteux, pour remplir le tré-
or. Cette fois encore cet homme sut procurer à
Hacam des revenus considérables aux dépens des mos-
quées. Cette action frauduleuse ne resta pas secrète,
et les Cordouans, les faquis surtout, en murmurè-
rent. Il n'y avait pas longtemps, toutefois, que les
faquis qui siégeaient dans le tribunal avaient laissé
augmenter leurs traitements, quoiqu'ils n'ignorassent
pas que l'argent qu'on leur donnait provenait de con-
tributions illégales, et que, par conséquent, il ne
leur était pas permis de l'accepter. Aussi Hacam
s'indigna-t-il de l'hypocrisie des faquis, et il leur ré-
pondit en leur lançant un manifeste fulminant. Abou-
Amir ibn-Chohaid, qui l'avait composé, le lut en pu-
blic, d'abord dans le palais, ensuite dans la mosquée
juin 1030). Vivement offensés, les faquis tâchèrent
e faire partager leur colère au peuple; mais comme



disait. « Ne faites pas attention aux déclama cette troupe d'avares qui méritent bien q vole, disait-il dans une pièce de vers adressé life, et laissez à ma langue de basilic le soin dire leur fait.»

Que si Hacam n'eût eu contre lui que les giens, il se serait maintenu au pouvoir, car époque ils avaient trop peu de crédit pour lu mais il avait des ennemis bien autrement dan presque toute la noblesse lui était hostile. La de sa naissance était aux yeux des patrici tache ineffaçable. Ils voyaient en lui, non pa ficier de fortune, mais un tisserand, et ils taient à peu près sur la même ligne que le ministre de Mohammed II, quoiqu'il y eût ur de différence entre ces deux hommes, l'un jamais été autre chose qu'un ouvrier, et l'autr passé les meilleures années de sa vie dans le ou à la cour des princes de la frontière. Pe

béien qui les avait faites, ils les dénoncèrent au peuple dès qu'ils en eurent le vent, et les exploitèrent au profit de leur haine. Cette haine, du reste, nuisait à leurs propres intérêts. Au commencement, Hacam ne s'était pas senti de répugnance pour eux, il ne les avait pas exclus de parti pris, à preuve qu'il avait fait du patricien Ibn-Chohaid son ami et son confident; mais comme il voyait qu'ils ne répondaient à ses avances que par le dédain et le mépris; comme il ne trouvait chez eux que mauvais vouloir, répulsion, hostilité ouverte, sa susceptibilité s'était alarmée, et il avait cherché ses employés parmi les plébéiens. Ceux auxquels il confiait les postes étaient frappés d'avance de la réprobation de la noblesse; aussi ne manquait-elle pas de dire que le ministre ne donnait les emplois qu'à « de jeunes tisserands sans expérience, des vauriens sans religion, qui ne s'occupaient que de vin, de fleurs et de truffes, qui montraient leur esprit aux dépens des gens les plus respectables, et se moquaient des malheureux qui venaient leur demander justice.» Quant à Hacam lui-même, ils le déclaraient un intrigant sans capacité, un officier sans courage, un bon cavalier et rien de plus. La haine les aveuglait peut-être; mais ce qui est certain, c'est que, pour faire tomber celui qu'ils haïssaient, ils recoururent aux moyens les plus odieux.

Ils tâchèrent d'abord de pousser le peuple à une

émeute, en lui disant que la stagnation du commerce, dont les calamités publiques étaient la véritable cause, ne devait être imputée qu'aux droits que le ministre avait établis sur plusieurs marchandises. Ces discours portèrent leurs fruits, et quelques hommes du peuple promirent aux nobles d'aller attaquer la demeure du ministre; mais averti à temps par un de ses amis, ce dernier quitta son palais, et s'étant installé dans celui du calife, il abolit les impôts dont on se plaignait, et adressa au peuple un long manifeste, dans lequel il disait qu'il n'avait établi ces droits que pour satisfaire aux besoins pressants du trésor, mais que dans la suite il tâcherait de s'en passer. Le peuple ayant donc cessé de murmurer, les nobles eurent recours à un autre moyen. Comme Hacam avait peu de confiance dans les soldats andalous qui étaient à la dévotion des patriciens, il tâchait de former des compagnies berbères [1]. Les Andalous en murmuraient, et les nobles ne manquèrent pas de fomenter leur mécontentement; mais s'apercevant de ce qui se tramait contre lui, Hacam prit des mesures efficaces pour maintenir les soldats dans l'obéissance et punit les boute-feu en retenant leur paye. Alors les patriciens essayèrent de le faire tomber en disgrâce auprès de Hichâm. Ils n'y réussirent pas davantage: Hacam avait plus d'influence

1) Voyez Ibn-al-Athîr.

ɛ sur l'esprit du faible monarque, et l'entrée
ılais leur fut interdite. Ibn-Djahwar seul, le
ent du conseil d'Etat, conservait un certain em-
ur le calife, qui le regardait avec un sentiment
spect mêlé de reconnaissance, car c'était à lui
était redevable de son trône, ou plutôt de son
ıé dorée. Tous les efforts de Hacam pour faire
ıer Ibn-Djahwar de ses fonctions demeurèrent
tueux; cependant il ne se laissait pas découra-
il insistait sans cesse auprès du monarque et
omettait bien de vaincre à la fin ses scrupules.
jahwar le savait; il s'apercevait peut-être qu'il
it du terrain, et dès lors son parti était pris:
ait en finir, non seulement avec le ministre,
avec la monarchie, et dorénavant le conseil
ı régnerait seul. Ses collègues goûtèrent faci-
t ce projet; mais comment feraient-ils pour
r des partisans? La difficulté était là; il y avait
les gens prêts à tout entreprendre pour détrôner
m III, mais quant à substituer une oligarchie
uvernement d'un seul, nul, sauf les membres
nseil, ne semble y avoir songé, tant les senti-
ı et les idées étaient encore monarchiques. Les
illers crurent donc prudent de cacher leur jeu,
gnant de vouloir seulement substituer un autre
rque à Hichâm III, ils entrèrent en négociations
un parent du calife. Il s'appelait Omaiya. C'était
une homme téméraire et ambitieux, mais peu

clairvoyant. Les conseillers lui donnèrent à entendre que, s'il voulait se mettre à la tête d'une insurrection, il pourrait conquérir le trône. Sans soupçonner qu'il n'était pour eux qu'un instrument qu'ils repousseraient dès qu'ils s'en seraient servis, le jeune prince accueillit avidement leurs ouvertures, et comme il ne ménageait pas l'argent, il gagna facilement les soldats dont le ministre avait retenu la paye. En décembre 1031 [1], ces hommes se mirent donc en embuscade, fondirent sur Hacam au moment où il sortait du palais, le jetèrent dans la boue, et l'assassinèrent avant qu'il eût eu le temps de tirer son épée; puis ils lui coupèrent la tête, et l'ayant lavée dans un cuvier de la poissonnerie, car le sang et la boue l'avaient rendue méconnaissable, ils la promenèrent au bout d'une pique. Omaiya vint alors diriger les mouvements des soldats et de la foule qui s'était réunie à eux, tandis que Hichâm, effrayé par les cris horribles qu'il entendait retentir autour de sa demeure, montait sur une tour très-haute, accompagné des femmes de son harem et de quatre Slaves.

— Que me voulez-vous? cria-t-il aux insurgés qui s'emparaient déjà du palais; je ne vous ai rien fait, moi; si vous avez quelque sujet de plainte, allez trouver mon vizir, il vous fera justice.

1) Voyez Ibn-Haiyân, *apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 157 r.

— Ton vizir? répondit-on d'en bas; on va te le montrer.

Et alors Hichâm vit, au bout d'une lance, une tête horriblement mutilée.

— Voici la tête de ton vizir, cria-t-on, de cet infâme auquel tu as livré ton peuple, misérable fainéant!

Tandis que Hichâm cherchait encore à apaiser ces hommes féroces qui ne lui répondaient que par des injures et des outrages, une autre bande pénétra jusqu'aux appartements des femmes, où l'on prit tout ce qui valait la peine d'être emporté, et où l'on trouva des chaînes entièrement neuves, que Hacam, disait-on, avait fait fabriquer pour les nobles. Omaiya stimulait les pillards du geste et des paroles. « Prenez, mes amis, criait-il, toutes ces richesses sont à vous; mais tâchez donc aussi de monter sur la tour et livrez-moi cet infâme. » On tenta l'escalade, mais en vain; la tour était trop haute. Hichâm appelait à son secours les habitants de la ville qui ne prenaient pas de part au pillage; mais personne ne répondit à son appel.

Cependant Omaiya, convaincu que les vizirs allaient le reconnaître pour calife, s'était établi dans la grande salle. Assis sur le sofa de Hichâm et entouré des principaux d'entre les pillards, auxquels il avait déjà conféré des emplois, il leur donnait des ordres comme s'il était déjà calife. « Nous craignons qu'on ne

vous tue, lui dit un de ceux qui se trouvaient là, car la fortune semble avoir abandonné votre famille. — N'importe, lui répondit Omaiya; que l'on me prête serment aujourd'hui, et que l'on me tue demain [1]!» Le jeune ambitieux ne se doutait pas de ce qui se passait alors dans la maison d'Ibn-Djahwar.

Dès le commencement de l'émeute, le président du conseil avait délibéré avec ses collègues, qu'il avait convoqués dans sa demeure, sur les mesures qu'il fallait prendre, et tout ayant été réglé entre eux, les membres du conseil se rendirent au palais, accompagnés de leurs clients et de leurs serviteurs, tous bien armés. «Que le pillage cesse! crièrent-ils; Hichâm abdiquera, nous vous en répondons.» Soit que la présence de ces hauts dignitaires imposât à la multitude, soit qu'elle craignît d'en venir aux mains avec leur escorte, soit, enfin, qu'il n'y eût plus grand'chose à piller, l'ordre se rétablit peu à peu. «Rendez-vous et descendez de la tour, crièrent alors les vizirs en s'adressant à Hichâm; vous abdiquerez, mais vous aurez la vie sauve.» Malgré qu'il en eût, Hichâm fut obligé de se mettre entre leurs mains, car il manquait de vivres dans la tour. Il descendit donc, et les vizirs le firent conduire avec ses femmes dans une espèce de corridor qui faisait

1) Ibn-al-Athîr, sous l'année 407.

partie de la grande mosquée. « J'aimerais mieux être jeté dans la mer que de passer par tant de tribulations, s'écria-t-il pendant le trajet. Faites de moi ce que vous voudrez, mais épargnez mes femmes, je vous en supplie.»

A la nuit tombante les vizirs convoquèrent les principaux habitants de Cordoue dans la mosquée et se consultèrent avec eux sur ce que l'on ferait de Hichâm. On résolut de l'enfermer dans une forteresse qu'on nomma et de le faire partir sans délai. Quelques chaikhs furent chargés d'aller communiquer cette décision au captif.

Quand ils furent arrivés dans le corridor, un triste spectacle frappa leurs regards. Ils trouvèrent Hichâm assis sur les dalles et entouré de ses femmes qui pleuraient les cheveux épars et à peine vêtues. L'œil triste et morne, il tâchait de réchauffer dans son sein sa fille unique, qu'il aimait passionnément et jusqu'à la folie. La pauvre enfant, trop jeune encore pour comprendre le malheur qui avait frappé son père, frissonnait dans cet endroit mal aéré, humide et que le froid très-vif de la nuit rendait plus glacial encore, et elle se mourait de faim, car, soit oubli, soit raffinement de cruauté, personne n'avait songé à donner un peu de nourriture à cette famille infortunée.

Un des chaikhs prit la parole.

— Nous venons vous annoncer, seigneur, dit-il,

pain à cette pauvre enfant qui se meurt de fai

Profondément émus, les chaikhs ne purent ı leurs larmes. Ils firent apporter du pain, et celui qui portait la parole reprit en ces termes

— Seigneur, on a arrêté qu'à la pointe d vous serez transporté dans une forteresse o devrez rester prisonnier.

— Soit, répondit Hichâm d'un air triste, résigné. Je n'ai plus qu'une seule grâce à vo mander: donnez-nous une lumière, car l'ob qui règne dans ce triste endroit nous fait peu

Le lendemain, dès que Hichâm eut quitté la les vizirs annoncèrent par un manifeste aux douans que le califat était aboli à perpétuité le conseil d'Etat avait pris en mains les rê gouvernement. Puis ils se rendirent au palais. (y était encore. Il avait cru fermement jusque- promesses secrètes des vizirs, et déjà il avait qué les officiers afin qu'ils lui prêtassent serm

-Djahwar, ont aboli la monarchie, et le peuple a laudi à cette mesure. Gardez-vous donc, soldats, lumer la guerre civile; souvenez-vous des biens que vous avez reçus de nous, et attendez-vous n recevoir de plus considérables, si vous vous ltrez disposés à nous obéir.» Puis s'adressant aux ciers: «Je vous charge, leur dit-il, d'arrêter aiya, de le conduire hors du palais d'abord, et uite hors du territoire de la ville.»

let ordre fut exécuté sur-le-champ. Omaiya, au ible de la fureur, criait vengeance contre les pers vizirs qui, après l'avoir bercé d'espérances tromses, le chassaient comme un vil criminel, et il tyait d'intéresser les officiers à sa cause; mais ıme ceux-ci étaient accoutumés à obéir aux mems du conseil, les promesses qu'il leur prodigua fut aussi vaines que ses menaces et ses injures. On sait pas au juste quel fut son sort. Quelque nps se passa sans qu'on entendît parler de lui. ns la suite il tâcha de rentrer dans Cordoue, et il en a qui disent qu'à cette occasion les patriciens firent assassiner secrètement [1].

Quant au malheureux Hichâm, il s'enfuit du châu où on l'avait enfermé [2] et se rendit à la ville Lérida qui était alors au pouvoir de Solaimân ibn-

) Voyez Ibn-al-Athîr, sous l'année 407.
) Le même, *ibid.*

Houd. Soit oubli, soit dédain, dit un auteur de l'époque, le sénat (car nous pouvons donner désormais ce nom au conseil d'Etat) ne lui avait jamais fait signer un acte d'abdication; jamais il ne lui avait fait déclarer, en présence de témoins, qu'il était incapable de régner et que le peuple était délié de son serment, comme cela se faisait d'ordinaire quand on détrônait un prince [1]. Personne ne s'occupa plus de lui, on l'oublia, et quand il mourut cinq ans plus tard (décembre 1036), sa mort fut à peine remarquée à Cordoue. Le reste de l'Espagne s'en soucia moins encore.

---

1) Ibn-Haiyân, *apud* Ibn-Bassâm, t. III, fol. 139 v. — 143 v.

FIN DU TOME TROISIÈME.



HISTOIRE

DES

MUSULMANS D'ESPAGNE



HISTOIRE

DES

MUSULMANS D'ESPAGNE

JUSQU'A LA CONQUÊTE DE L'ANDALOUSIE
PAR LES ALMORAVIDES
(711—1110)

PAR

R. DOZY

Commandeur de l'ordre de Charles III d'Espagne, membre correspondant
de l'académie d'histoire de Madrid, associé étranger de la Soc. asiat.
de Paris, professeur d'histoire à l'université de Leyde, etc.

TOME QUATRIÈME

LEYDE
E. J. BRILL
Imprimeur de l'Université

1861

LIVRE IV

LES PETITS SOUVERAINS

LIVRE IV

LES PETITS SOUVERAINS

I.

Depuis plusieurs années, les provinces de l'Espagne musulmane se trouvaient abandonnées à elles-mêmes sans qu'elles l'eussent voulu. Le peuple en général s'en affligeait; il ne songeait qu'avec effroi à l'avenir et regrettait le passé. Les capitaines étrangers furent les seuls qui profitèrent de la décomposition totale de la Péninsule. Les généraux berbers se partagèrent le Midi; les Slaves régnèrent dans l'Est; le reste échut en partage, soit à des parvenus, soit au petit nombre de familles nobles qui, par un hasard quelconque, avaient résisté aux coups qu'Abdérame III et Almanzor avaient portés à l'aristocratie. Enfin, les deux villes les plus considérables, Cordoue et Séville, se constituèrent en républiques.

Les Hammoudites étaient, mais seulement de nom, les chefs du parti berber. Ils prétendaient avoir des droits sur toute la partie arabe de la Péninsule; en

réalité ils n'y possédaient que la ville de Malaga et son territoire. Les plus puissants parmi leurs vassaux étaient les princes de Grenade, Zâwî, qui éleva Grenade au rang de capitale [1], et son neveu Habbous qui lui succéda. Il y avait en outre des princes berbers à Carmona, à Moron, à Ronda. Les Aftasides, qui régnaient à Badajoz, appartenaient à la même nation; mais entièrement arabisés, ils se donnaient une origine arabe, et occupaient une position assez isolée.

Dans le parti opposé, les hommes les plus marquants étaient Khairân, le prince d'Almérie, Zohair, qui lui succéda en 1028, et Modjéhid, le prince des Baléares et de Dénia. Ce dernier, le plus grand pirate de son temps, se rendit fameux par les expéditions qu'il fit en Sardaigne et sur la côte de l'Italie, et aussi par la protection qu'il accorda aux hommes de lettres. D'autres Slaves régnèrent d'abord à Valence; mais dans l'année 1021, Abdalazîz, un petit-fils du célèbre Almanzor [2], y fut proclamé roi. A Saragosse une noble famille arabe, celle des Beni-Houd, obtint le pouvoir après la mort de Mondhir, arrivée en 1039.

Enfin, sans compter un assez grand nombre de petits Etats, il y avait encore le royaume de Tolède. Un certain Yaîch y régna jusqu'à l'année 1036; de-

1) Jusque-là Elvira avait été la capitale de cette province, mais cette ville ayant eu fort à souffrir de la guerre civile, ses habitants émigrèrent vers l'année 1010, et se transportèrent à Grenade.

2) Son père était l'infortuné Abdérame-Sanchol.

puis lors les Beni-Dhì-'n-noun en prirent possession. C'était une ancienne famille berbère qui avait pris part à la conquête de l'Espagne au huitième siècle.

Quant à Cordoue, après que le califat y eut été aboli, les principaux habitants se réunirent et résolurent de confier le pouvoir exécutif à Ibn-Djahwar, dont la capacité était universellement reconnue. Il refusa d'abord d'accepter la dignité qu'on lui offrait, et quand il céda enfin aux instances de l'assemblée, il ne le fit qu'à condition qu'on lui donnerait pour collègues deux membres du sénat qui appartenaient à sa famille, à savoir Mohammed ibn-Abbâs et Abdalazîz ibn-Hasan. L'assemblée y consentit, mais en stipulant que ces deux personnes auraient seulement voix consultative.

Le premier consul gouverna la république d'une manière équitable et sage. Grâce à lui, les Cordouans n'eurent plus à se plaindre de la brutalité des Berbers. Son premier soin avait été de les congédier; il avait seulement retenu les Beni-Iforen, sur l'obéissance desquels il pouvait compter, et il avait remplacé les autres par une garde nationale. En apparence, il laissa subsister les institutions républicaines. Quand on lui demandait une faveur: « Ce n'est pas à moi de l'accorder, répondait-il; cela regarde le sénat, et je ne suis que l'exécuteur de ses ordres. » Quand il recevait une lettre officielle qui était adressée à lui seul, il refusait d'en prendre connaissance

en disant qu'elle devait être adressée aux vizirs. Avant de prendre une décision, il consultait toujours le sénat. Jamais il ne prenait des airs de prince, et au lieu d'aller habiter le palais califal, il resta dans la modeste demeure qu'il avait toujours occupée. En réalité, toutefois, son pouvoir était illimité, car en aucune circonstance le sénat ne s'avisait de le contredire. Sa probité était rigide et scrupuleuse; il ne voulait pas que le trésor public se trouvât dans sa maison; il en confia la garde aux hommes les plus respectables de la ville. Il aimait l'argent, il est vrai, mais jamais l'intérêt ne lui faisait rien faire de malhonnête. Econome et même parcimonieux, pour ne pas dire avare, il doubla sa fortune, de sorte qu'il devint l'homme le plus riche de Cordoue. Mais en même temps il faisait de louables efforts pour rétablir la prospérité publique. Il s'efforçait d'entretenir des relations amicales avec tous les Etats voisins, et il y réussit si bien, que le commerce et l'industrie jouirent en peu de temps de la sécurité dont ils avaient tant besoin. Aussi le prix des denrées baissa, et Cordoue reçut dans son sein une foule de nouveaux habitants qui rebâtirent quelques-uns des quartiers que les Berbers avaient démolis ou brûlés lors du sac de la ville [1]. Mais quoi qu'il fît, l'ancienne capitale du

1) Ibn-Haiyân, *apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 157 r. et v.; Abd-al-wâhid, p. 42, 43.

at ne recouvra pas sa prépondérance politique. Le nier rôle appartenait dorénavant à Séville, et c'est 'histoire de cette cité que nous aurons à nous oc- er principalement.

e sort de Séville avait été longtemps lié à celui de doue. De même que la capitale, elle avait obéi essivement à des souverains de la famille d'Omaiya de celle de Hammoud; mais la révolution de Cor- e en 1023 eut son contre-coup à Séville. Les douans s'étant insurgés contre Câsim le Hammou- et l'ayant chassé de leur territoire, ce prince ré- t d'aller chercher un refuge à Séville, où se trou- nt ses deux fils avec une garnison berbère, com- ndée par Mohammed ibn-Zîrî, de la tribu d'Iforen. conséquence, il envoya aux Sévillans l'ordre d'éva- r mille maisons qui seraient occupées par ses trou- . Cet ordre causa un mécontentement très-vif, itant plus que les soldats de Câsim, les plus pau- de leur race, avaient la triste réputation d'être grands pillards. Cordoue venait de montrer aux illans la possibilité de s'affranchir du joug, et ils ent tentés de suivre l'exemple que leur avait don- a capitale. La crainte de la garnison berbère les nait encore; mais le cadi de la ville, Abou-'l- m Mohammed, de la famille des Beni-Abbâd, ré- t à gagner le chef de cette garnison. Il lui dit l lui serait facile de devenir seigneur de Séville, ès lors Mohammed ibn-Zîrî se déclara prêt à le

seconder. Le cadi conclut ensuite une alliance avec le commandant berber de Carmona, et alors les Sévillans, secondés par la garnison, prirent les armes contre les fils de Câsim, dont ils cernèrent le palais.

Arrivé devant les portes de Séville, qu'il trouva fermées, Câsim essaya de gagner les habitants par des promesses; mais il n'y réussit pas, et comme ses fils étaient exposés à un grand péril, il s'engagea enfin à évacuer le territoire sévillan, pourvu qu'on lui rendît ses fils et ses biens. Les Sévillans y consentirent, et Câsim s'étant retiré, ils saisirent la première occasion qui s'offrit à eux pour chasser la garnison berbère [1].

La ville ayant ainsi recouvré sa liberté, les patriciens se réunirent pour se donner un gouvernement. Cependant ils n'étaient nullement tranquilles sur les conséquences de leur révolte; ils craignaient de voir revenir bientôt les Hammoudites irrités, qui, dans ce cas, ne manqueraient pas de punir les coupables. Aussi nul n'osa prendre sur soi la responsabilité de ce qui s'était passé; tous étaient d'accord pour la faire peser uniquement sur le cadi, auquel on enviait ses richesses; on prévoyait déjà, avec un secret plaisir, le moment où ces richesses seraient confisquées [2].

1) Ibn-Haiyân, *apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 129 r.; *Abbad.*, t. II, p. 32, 208 etc.

2) *Abbad.*, t. I, p. 221.

ı offrit donc au cadi l'autorité souveraine; mais elle que fût son ambition, il était trop sage pour ccepter en ce moment. Sa naissance n'était pas ıstre. Il était très-riche, car il possédait le tiers territoire sévillan, et il jouissait d'une haute considération à cause de ses talents et de son savoir; mais famille n'appartenait que depuis peu à la haute blesse, et il savait qu'à moins qu'il n'eût des solts à sa disposition — et il n'en avait pas encore — fière et exclusive aristocratie de Séville se soulèrait bientôt contre un parvenu. Il n'était rien autre ose, en vérité. Il est vrai que plus tard, lorsque Abbâdides furent sur le point de rétablir à leur ofit le trône des califes, ils se prétendaient issus anciens rois lakhmides qui, avant Mahomet, avaient gné à Hira, et que les poètes faméliques de leur ur saisissaient alors chaque occasion pour célébrer e si illustre origine; mais rien ne justifie une telle étention; les Abbâdides et leurs flatteurs n'ont jamais pu la prouver. Tout ce que cette famille avait commun avec les anciens rois de Hira, c'est qu'elappartenait comme eux à la tribu yéménite de hm; mais la branche de cette tribu d'où sortaient Abbâdides ne semble jamais avoir habité Hira; elle ıeurait à Arîch, sur les frontières de l'Egypte et la Syrie, dans le district d'Emèse [1], et les Abbâ-

---

[1] *Abbad.*, t. I, p. 220. Cf. Caussin, t. III, p. 212, 422.

dides, loin de pouvoir rattacher leur généalogie à celle des rois de Hira, n'ont jamais pu la faire remonter au delà de Noaim, le père d'Itâf. Cet Itâf, capitaine d'une division des troupes d'Emèse, était arrivé en Espagne avec Baldj, et les soldats d'Emèse ayant reçu des terres près de Séville, il s'était établi dans le hameau de Yaumîn, qui se trouvait dans le district de Tocina et sur les bords du Guadalquivir. Sept générations de gens probes, économes, laborieux, firent sortir la famille, lentement et péniblement, de son obscurité. Ismâîl, le père de notre cadi, fut le premier qui l'illustrât; ce fut lui qui, pour ainsi dire, fit inscrire dans le *livre d'or* de la noblesse sévillane le nom des Beni-Abbâd ou Abbâdides [1]. A la fois théologien, jurisconsulte et homme d'épée, il avait commandé un régiment de la garde de Hichâm II; puis il avait été imâm de la grande mosquée à Cordoue et cadi de Séville. Renommé par ses lumières, sa sagacité, la prudence de ses conseils et la fermeté de son caractère, il ne l'était pas moins par sa probité, car en dépit de la corruption générale, il n'accepta jamais aucun don du sultan ou de ses ministres. Sa libéralité était sans limites, et les Cordouans exilés avaient trouvé chez lui une généreuse hospitalité. Toutes ces qualités lui valurent le titre du plus noble homme de l'Ouest. Il était mort dans l'année

1) Abbâd était le trisaïeul d'Ismâîl.

), peu de temps avant l'époque dont nous nous
pons [1].

n fils Abou-'l-Câsim Mohammed l'égala peut-être
avoir, mais non en vertu. Egoïste et ambitieux,
premier acte avait été un acte d'ingratitude. Lors-
son père fut mort et qu'il avait espéré de lui suc-
r comme cadi, un autre lui avait été préféré. Il
it adressé alors à Câsim ibn-Hammoud, et grâce
ntremise de ce prince, il avait obtenu l'emploi
désirait [2]. Nous avons déjà vu de quelle ma-
; il récompensa plus tard cette faveur.

s patriciens de Séville lui offraient maintenant
ouvoir; mais, devinant leurs motifs, il leur ré-
it qu'il ne pouvait accepter leur offre, toute ho-
ble qu'elle était, qu'à la condition qu'on lui ad-
trait quelques personnes qu'il nommerait. Ces
onnes, ajouta-t-il, seraient ses vizirs, ses collè-
, et il ne prendrait aucune résolution sans les
consultées. Malgré qu'ils en eussent, les Sévil-
furent obligés d'accepter cette proposition, car le
refusait fermement de gouverner seul. On le
donc de nommer ses collègues. Il désigna alors
hefs de quelques familles patriciennes tels que
anî et Ibn-Haddjâdj, et des personnes que l'on
dait comme ses créatures où du moins comme

Abbad., t. I, p. 220, 381 et suiv.; t. II, p. 173.
Abbad., t. I, p. 221.

ses partisans, tels que Mohammed ibn-Yarîm, de la tribu d'Alhân, et Abou-Becr Zobaidî, le célèbre grammairien qui avait été le précepteur de Hichâm II [1]. Cela fait, son premier soin fut de se procurer des troupes. Grâce à la haute paye qu'il promettait, il attira sous son drapeau plusieurs soldats arabes, berbers ou autres, et il acheta d'ailleurs beaucoup d'esclaves qu'il fit instruire dans le métier des armes [2]. Une expédition qu'il fit dans le Nord, probablement avec d'autres princes, lui fournit le moyen de grossir ce noyau d'une armée. Il assiégea à cette occasion deux châteaux au nord de Viseu, qui étaient bâtis, l'un vis-à-vis de l'autre, sur des rochers séparés par un ravin, et qui portaient le nom d'*al-akhawén* ou d'*al-akhowén*, *les deux frères*, nom qui s'est conservé dans la dénomination actuelle *Alafoens* [3]. Ils étaient habités par des Espagnols chrétiens, dont les ancêtres avaient conclu un traité avec Mousâ ibn-Noçair, alors que ce général conquit Viseu [4], mais qui, à l'époque dont nous parlons, ne semblent avoir

---

1) Abd-al-wâhid, p. 65; *Abbad.*, t. I, p. 221.

2) *Abbad.*, t. I, p. 221.

3) Les Espagnols et les Portugais substituent ordinairement la lettre *f* à la gutturale arabe *kh*. Voyez mon Glossaire sur Ibn-Adhârî, p. 23. — Au reste, on se rappellera que sur la rive droite du Rhin, près de Caub, il y a aussi deux châteaux, Liebenstein et Sternberg, que l'on appelle *les frères* (*die Brüder*).

4) La conquête de Viseu par Mousâ est mentionnée par Maccarî, t. I, p. 174.

soumis ni au roi de Léon ni à un prince musul-
. Le cadi se rendit maître de ces deux châteaux
orça trois cents de leurs défenseurs à entrer à
service [1], de sorte que dès lors il pouvait dispo-
de cinq cents cavaliers. Il avait donc assez de
its pour faire des razzias sur les terres de ses voi-
[2], mais il n'était pas encore en état de défendre
lle contre une attaque sérieuse. C'est ce qu'il
uva en 1027. Dans cette année le calife ham-
dite Yahyâ ibn-Alî et le seigneur berber de Car-
a, Mohammed ibn-Abdallâh, vinrent assiéger Sé-
[3]. Trop faibles pour opposer une longue résistan-
les Sévillans entrèrent en pourparlers avec Yahyâ.
e déclarèrent prêts à reconnaître sa souveraineté,
ndition que les Berbers n'entreraient pas dans la
. Yahyâ y consentit; mais il exigea comme ota-
quelques jeunes patriciens qui lui répondraient
leur tête de la fidélité des Sévillans. Cette de-
de répandit la consternation dans la ville; aucun
cien ne voulait livrer son fils aux Berbers, qui
raient le tuer au moindre soupçon. Le cadi seul

Sisenand, dont parle le moine de Silos (c. 90) et qui, après
quitté le service de Motadhid pour celui de Ferdinand Ier, de-
ouverneur de Coïmbre, était, selon toute apparence, un de ces
ns-d'Alafoens.

Abbad., t. II, p. 7. L'auteur arabe raconte ceci en parlant de
hid, le fils du cadi, mais en ce point il se trompe.

Abbad., t. II, p. 216. L'auteur arabe (Ibn-Khaldoun), au lieu
amer le cadi, nomme ici par erreur son fils Motadhid.

n'hésita pas; il offrit à Yahyâ son fils Abbâd, et le çalife, qui savait que le cadi jouissait d'une grande influence, se contenta de ce seul otage. Grâce à cet acte de dévoûment, le cadi vit sa popularité s'accroître, et n'ayant désormais plus rien à craindre ni des nobles ni du calife, dont il reconnaissait la souveraineté pour la forme, il crut le moment venu pour régner seul. Ayant déjà écarté du conseil les patriciens tels qu'Ibn-Haddjâdj et Hauzanî, il n'avait plus que deux collègues, Zobaidî et Ibn-Yarîm. Il les congédia [illegible] Zobaidî fut même envoyé en exil [1]. Un plébéien des environs de Séville, qui s'appelait Habîb, fut nommé premier ministre. C'était un homme sans principes, mais intelligent, actif et entièrement dévoué aux intérêts de son maître [2].

Le cadi voulut ensuite agrandir son territoire en s'emparant de Béja. Dans les derniers temps cette ville, qui avait déjà beaucoup souffert au neuvième siècle par la guerre entre les Arabes et les renégats, avait été saccagée et en partie détruite par les Berbers qui avaient couru le pays en pillant et brûlant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Le cadi avait l'intention de la rebâtir; mais informé de son projet, Abdallâh ibn-al-Aftas, le prince de Badajoz,

---

1) Il alla d'abord à Cairawân, puis à Almérie, où il devint cadi. Voyez *Abbad.*, t. I, p. 234, note 49.

2) *Abbad.*, t. I, p. 223.

avoya des troupes commandées par son fils Moham-
l (qui lui succéda plus tard sous le nom de Mo-
ffar), et ces troupes avaient déjà pris possession de
a au moment où Ismâîl, le fils du cadi, se pré-
:a devant les portes avec l'armée de Séville et cel-
lu seigneur de Carmona, l'allié de son père. Il
ımença aussitôt le siége et fit piller par sa cava-
e les villages qui se trouvaient entre Evora et la
:. Malgré le renfort qu'il avait reçu du seigneur
Mertola, Ibn-Taifour, Mohammed l'Aftaside fut très-
lheureux: après avoir perdu ses meilleurs guer-
:s, il tomba entre les mains des ennemis et fut
oyé à Carmona.

Enhardis par les succès qu'ils avaient remportés, le
.i et son allié firent des incursions, non-seulement
le territoire de Badajoz, mais aussi sur celui de
'doue, de sorte que le gouvernement de cette ville
: prendre à son service des Berbers de la province
Sidona. Quelque temps après, cependant, ils con-
.rent la paix, ou du moins un armistice, avec l'Af-
ide, et alors Mohammed fut délivré de sa prison
consentement du cadi (mars 1030). En lui an-
ıçant qu'il était libre, le seigneur de Carmona lui
ommanda de passer par Séville et de remercier le
li; mais Mohammed avait tant d'aversion pour ce
nier, qu'il répondit au Berber: « J'aime mieux de-
urer votre prisonnier que d'avoir une obligation à
homme. Si ce n'est pas à vous seul que je suis

redevable de ma délivrance, si j'en dois remercier aussi le cadi de Séville, je resterai où je suis.» Le seigneur de Carmona respecta ses sentiments, et sans insister davantage, il le fit reconduire à Badajoz avec tous les honneurs dus à son rang.

Quatre ans plus tard, en 1034, Abdallâh l'Aftaside se vengea, mais d'une manière peu honorable, des revers qu'il avait essuyés. Il avait accordé au cadi le passage de son armée, qui allait faire, sous les ordres d'Ismâîl, une razzia dans le royaume de Léon; mais quand Ismâîl fut arrivé dans un défilé non loin de la frontière léonaise, il l'attaqua à l'improviste. Beaucoup de soldats sévillans furent tués, d'autres furent massacrés pendant leur fuite par les cavaliers léonais. Ismâîl lui-même échappa au carnage avec une poignée de ses guerriers; mais tandis qu'il se dirigeait sur Lisbonne, ville qui formait la frontière des Etats de son père du côté du nord-ouest, lui et les siens eurent à endurer les plus grandes privations.

Dès lors le cadi devint l'ennemi mortel du prince de Badajoz [1]; mais nous ne possédons pas de détails sur les combats qu'ils se livrèrent dans la suite, et sans doute cette guerre n'eut pas pour l'Espagne musulmane des conséquences aussi importantes qu'un évé-

---

1) *Abbad.*, t. I, p. 223—225. Ibn-Khaldoun (*Abbad.*, t. II. p. 209, 216) dit aussi quelques mots de ces événements, mais au lieu de nommer le cadi, il nomme son fils Motadhid.

nement d'une autre nature, dont nous avons à nous occuper à présent.

Le cadi, comme nous l'avons dit, avait reconnu la souveraineté du calife hammoudite Yahyâ ibn-Alî. Ç'avait été longtemps un acte de nulle conséquence; le cadi régnait sans contrôle à Séville, Yahyâ étant trop faible pour y faire valoir ses droits. Peu à peu cet état de choses changea. Yahyâ parvint à rallier successivement à sa cause presque tous les chefs berbers; il devint donc en réalité ce qu'auparavant il n'avait été que de nom, le chef de tout le parti africain, et comme il avait établi son quartier général à Carmona, d'où il avait chassé Mohammed ibn-Abdallâh [1], il menaçait à la fois Cordoue et Séville [2].

La gravité du péril inspira alors au cadi une pensée qui eût été grande et patriotique, si elle n'eût été suggérée en partie par l'ambition. Pour empêcher les Berbers, désormais unis, de reconquérir le terrain qu'ils avaient perdu, l'union des Arabes et des Slaves sous un seul chef était nécessaire; c'était le seul moyen pour préserver le pays du retour des maux dont il avait souffert. Le cadi le sentait; il désirait qu'une grande ligue se formât, dans laquelle entreraient tous les ennemis des Africains, mais en même temps il voulait en devenir le chef. Il ne s'a-

1) Ibn-Haiyân, *apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 81 r. et v., 82 r.
2) Abd-al-wâhid, p. 37, 38; *Abbad.*, t. I, p. 222, l. 22.

veuglait pas sur les obstacles qu'il aurait à vaincre; il savait que les princes slaves, les seigneurs arabes et les sénateurs de Cordoue seraient blessés dans leur ombrageuse fierté au cas où il tâcherait de les dominer; mais il ne se laissa pas décourager par des considérations de cette nature, et comme les circonstances lui prêtèrent un puissant appui, il parvint, jusqu'à un certain point, à réaliser son projet. Nous allons voir de quelle manière il s'y prit.

Nous avons dit plus haut que le malheureux calife Hichâm II s'était évadé du palais sous le règne de Solaimân, et que, selon toute apparence, il était mort en Asie, ignoré et inconnu. Cependant le peuple, encore fort attaché à la dynastie omaiyade qui lui avait donné la prospérité et la gloire, refusait de croire à la mort de ce monarque, et accueillait avidement les bruits étranges qui couraient sur son compte. Il se trouvait des gens qui se piquaient de pouvoir donner les détails les plus précis sur son séjour en Asie. D'abord, disait-on, il s'était rendu à la Mecque, muni d'une bourse remplie d'argent et de pierres précieuses. Cette bourse lui ayant été arrachée par des nègres de la garde de l'émir, il passa deux jours et deux nuits sans manger, jusqu'à ce qu'un potier, touché de compassion, lui demandât s'il savait pétrir de l'argile. A tout hasard Hichâm répondit que oui. «Eh bien! lui dit alors le potier, si tu veux entrer à mon service, je te donnerai un dir-

tem et un pain par jour. — J'accepte de grand cœur votre offre, lui répondit Hichâm, mais donnez-moi tout de suite un pain, je vous en supplie, car j'ai été deux jours sans manger.» Pendant quelque temps Hichâm, quoiqu'il fût un ouvrier fort paresseux, gagna sa vie chez le potier; mais enfin, dégoûté de sa besogne, il s'échappa et se joignit à une caravane qui allait partir pour la Palestine. Il arriva à Jérusalem dans le plus complet dénûment. Un jour qu'il se promenait sur le marché, il s'arrêta devant la boutique d'un nattier qui travaillait. «Pourquoi me regardes-tu avec tant d'attention? lui demanda cet homme; est-ce que tu connaîtrais mon métier? — Non, lui répondit tristement Hichâm, et je le regrette, car je n'ai aucun moyen de subsistance. — Eh bien, reste auprès de moi, reprit le nattier; tu pourras m'être utile en allant me chercher du jonc et je te payerai tes services.» Hichâm accepta avec joie cette proposition, et peu à peu il apprit à faire des nattes. Plusieurs années se passèrent ainsi, mais en 1033 il retourna en Espagne [1]. Après s'être montré à Malaga [2], il se rendit à Almérie, où il arriva dans l'année 1035; mais bientôt après, le prince Zohair l'ayant expulsé de ses Etats, il alla se fixer à Calatrava [3].

---

1) *Abbad.*, t. II, p. 127, 128.
2) *Abbad.*, t. II, p. 34.
3) *Abbad.*, t. I, p. 222; t. II, p. 34.

Ce récit, que le peuple acceptait avec une aveugle crédulité, ne semble mériter aucune confiance. Le fait est qu'à l'époque où Yahyâ menaçait Séville et Cordoue, il y avait à Calatrava un nattier du nom de Khalaf, qui avait une ressemblance frappante avec Hichâm; mais rien ne prouve que cet homme ait été l'ex-calife, et les clients omaiyades tels que les historiens Ibn-Haiyân et Ibn-Hazm, bien qu'il eût été de leur intérêt de reconnaître le soi-disant Hichâm, ont toujours protesté de la manière la plus énergique contre ce qu'ils appelaient une grossière imposture. Khalaf, toutefois, avait de l'ambition. Ayant souvent entendu dire qu'il ressemblait beaucoup à Hichâm II, il se donna pour ce monarque, et comme il n'était pas né à Calatrava, ses concitoyens le crurent. Qui plus est, ils le reconnurent pour leur souverain et se révoltèrent contre leur seigneur Ismâîl ibn-Dhî-'n-noun, le prince de Tolède. Ce dernier vint alors les assiéger, et leur résistance ne fut pas longue. Ayant fait sortir le soi-disant Hichâm de leur ville, ils se soumirent de nouveau à leur ancien seigneur [1].

Cependant le rôle de Khalaf n'était pas fini; il ne faisait que commencer. Le cadi de Séville, quand il fut informé de la réapparition de Hichâm II, comprit sans tarder le parti qu'il pouvait tirer de cet homme s'il le faisait venir à Séville. Peu lui importait

1) *Abbad.*, t. II, p. 34.

que ce fût Hichâm ou un autre; l'essentiel pour lui, c'était que la ressemblance fût assez grande pour qu'on pût prétendre, sans trop se compromettre, que c'était Hichâm, et alors une ligue contre les Berbers pourrait s'organiser en son nom, ligue dont le cadi, en sa qualité de premier ministre du calife, serait le chef et l'âme. Il fit donc inviter le prétendant de se rendre à Séville, et lui promit son appui pour le cas où son identité serait constatée. Le nattier ne se fit pas prier; il vint à Séville, où le cadi le montra à des femmes du sérail de Hichâm. Sachant ce qu'elles avaient à dire, elles déclarèrent presque toutes que cet homme était réellement l'ex-calife, et alors le cadi, s'appuyant sur leurs témoignages, écrivit au sénat de Cordoue ainsi qu'aux seigneurs arabes et slaves, pour leur annoncer que Hichâm II se trouvait auprès de lui et les inviter à prendre les armes pour sa cause [1]. Cette démarche fut couronnée d'un brillant succès. La souveraineté de Hichâm fut reconnue par Mohammed ibn-Abdallâh, le prince détrôné de Carmona, qui avait trouvé un refuge à Séville [2], par Abdalazîz, prince de Valence, par Modjéhid, prince de Dénia et des îles Baléares, et par le seigneur de Tortose [3]. A Cordoue le peuple apprit avec enthou-

1) *Abbad.*, t. I, p. 222.
2) Ibn-Haiyân, *apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 81 r. et v.
3) *Abbad.*, t. II, p. 34.

siasme qu'il vivait encore. Moins crédule et jaloux de conserver le pouvoir, le président de la république, Abou-'l-Hazm ibn-Djahwar, ne fut pas dupe de cette imposture; mais il savait qu'il lui serait impossible de résister à la volonté du peuple. il comprenait la nécessité de l'union des Arabes et des Slaves sous un seul chef, et il craignait de voir Cordoue attaquée par les Berbers. Il ne s'opposa donc pas aux désirs de ses concitoyens, et il permit que l'on prêtât de nouveau serment à Hichâm II (novembre 1035) [1].

Sur ces entrefaites et pendant que le parti arabe-slave s'armait partout contre lui, Yahyâ assiégeait Séville ou en ravageait le territoire, bien résolu à tirer une éclatante vengeance de l'astucieux cadi. Mais il était entouré de traîtres. Les Berbers de Carmona qu'il avait contraints à s'enrôler sous sa bannière, étaient fort attachés à leur ancien seigneur; ils entretenaient des intelligences avec lui, et en octobre 1035, quelques-uns d'entre eux se rendirent secrètement à Séville. Quand ils y furent arrivés, ils apprirent au cadi et à Mohammed ibn-Abdallâh qu'il leur serait facile de surprendre Yahyâ, attendu que ce prince était presque toujours ivre. Le cadi et son allié réso-

1) *Abbad.*, t. I, p. 222; t. II, p. 34. Sur la date, voyez la note A à la fin de ce volume.

lurent aussitôt de profiter de cet avis. En conséquence, Ismâîl, le fils du cadi, se mit en marche à la tête de l'armée sévillane et accompagné de Mohammed ibn-Abdallâh. La nuit venue, il se tint en embuscade avec le gros de ses forces, et envoya un escadron contre Carmona, dans l'espoir d'attirer Yahyâ hors de la place. Son projet lui réussit. Yahyâ était occupé à boire lorsqu'il fut informé de l'approche des Sévillans. Quittant aussitôt son sofa : « Quel bonheur! s'écria-t-il; Ibn-Abbâd vient me rendre visite! Qu'on s'arme sans perdre un instant! En selle! » Ses ordres furent exécutés, et bientôt après il sortit de la ville, accompagné de trois cents cavaliers. Echauffé par le vin, il se précipita sur les ennemis, sans prendre le temps de ranger ses troupes en bataille et quoique l'obscurité l'empêchât presque de distinguer les objets. Un peu déconcertés d'abord par sa brusque attaque, les Sévillans y répondirent cependant avec vigueur, et quand enfin ils eurent été contraints à la retraite, ils rétrogradèrent vers l'endroit où se trouvait Ismâîl. Dès lors Yahyâ était perdu. Ismâîl fondit sur les ennemis à la tête de ses chrétiens d'Alafoens, et les mit en déroute. Yahyâ lui-même fut tué, et peut-être la plupart de ses soldats auraient-ils partagé son sort, si Mohammed ibn-Abdallâh ne l'eût pas empêché. Il pria Ismâîl d'épargner ces malheureux. « Presque tous, lui dit-il, sont des Berbers de Carmona, qui ont été obligés, bien contre leur

gré, à servir un usurpateur qu'ils haïssaient.» Ismâ[illegible] céda à ses instances, et ordonna qu'on cessât la poursuite. Cet ordre à peine donné, Mohammed galopa vers Carmona pour se remettre en possession de sa principauté. Les nègres de Yahyâ, qui s'étaient rendus maîtres des portes de la ville, voulaient lui en interdire l'entrée; mais Mohammed, secondé par la population, y pénétra par une brèche; puis il se rendit au palais de Yahyâ, livra les femmes de ce prince à ses fils, et s'appropria tous ses trésors (novembre 1035).

La nouvelle de la mort de Yahyâ causa une joie indicible tant à Séville qu'à Cordoue. Le cadi, quand il la reçut, tomba à genoux pour remercier le ciel, et tous ceux qui l'entouraient suivirent son exemple[1]. Pour le moment il n'avait plus rien à craindre des Hammoudites. Idrîs, un frère de Yahyâ, fut bien proclamé calife à Malaga; mais il lui fallait du temps pour gagner, à force de promesses et de concessions, les chefs berbers à sa cause, et il fut même hors d'état de réduire à l'obéissance Algéziras, où son cousin Mohammed avait été proclamé calife par les nègres[2]. Voyant donc que les circonstances lui étaient

1) Ibn-Haiyân, *apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 81 r. — 82 r.; Abd-al-wâhid, p. 38, 43; *Abbad.*, t. II, p. 33. Comparez la note A à la fin de ce volume.

2) Abd-al-wâhid, p. 43, 45.

opices, le cadi voulut s'installer, avec le soi-disant ichâm II, dans le palais califal de Cordoue. Mais n-Djahwar n'avait nulle envie d'abdiquer le consulat. réussit à convaincre ses concitoyens que le prétenu calife n'était qu'un imposteur; le nom de Hichâm II at supprimé dans les prières publiques, et lorsque le adi arriva devant les portes de la ville, il les trouva fermées. N'étant pas assez puissant pour réduire à main armée une ville aussi considérable, force lui fut de retourner d'où il était venu [1].

Il résolut alors de tourner ses armes contre le seul prince slave qui avait refusé de reconnaître Hichâm II. C'était Zohair d'Almérie. Depuis que le calife Câsim, qui voulait se concilier l'affection des Amirides, lui avait donné plusieurs fiefs, Zohair avait fait ordinairement cause commune avec les Hammoudites, et quand Idrîs eut été proclamé calife, il s'était hâté de le reconnaître [2]. Menacé maintenant par le cadi, il conclut une alliance avec Habbous de Grenade; puis, l'armée sévillane s'étant mise en marche, il alla à sa rencontre avec ses propres troupes et celles de son allié, et la contraignit à la retraite [3].

Il était évident que le cadi avait trop présumé de ses

---

1) Ibn-Khaldoun, fol. 25 v.

2) Ibn-Khaldoun, fol. 22 v. Comparez la lettre que Zohair fit écrire aux Cordouans par son ministre Ibn-Abbâs, *apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 170 r. et v.

3) *Abbad.*, t. II, p. 34.

forces, et il pouvait craindre que le moment ne vînt où les armées d'Almérie et de Grenade, prenant l'offensive à leur tour, envahiraient le territoire de Séville. Heureusement pour lui, le hasard, qui le servait presque toujours à souhait, voulut que l'un de ses ennemis le débarrassât de l'autre.

II.

A l'époque dont nous parlons, deux hommes également remarquables, mais qui se portaient une haine mortelle, avaient la conduite des affaires à Grenade et à Almérie. C'étaient l'Arabe Ibn-Abbâs et le juif Samuel.

Rabbi Samuel ha-Lévi, qu'on nommait ordinairement Ben-Naghdéla, était né à Cordoue, où il avait étudié le Talmud sous Rabbi Hanokh, le chef spirituel de la communauté juive. Il s'était appliqué aussi, avec beaucoup de succès, à l'étude de la littérature arabe et de presque toutes les sciences que l'on cultivait alors. Au reste, il n'avait été longtemps rien autre chose qu'un simple marchand d'épicerie, d'abord à Cordoue, puis à Malaga, où il s'était établi après la prise de la capitale par les Berbers de Solaimân, lorsqu'un heureux hasard vint l'arracher à son humble condition.

Sa boutique se trouvait près d'un château qui appartenait à Abou-'l-Câsim ibn-al-Arîf, le vizir de Habbous, roi de Grenade. Or, les gens de ce châ-

teau avaient souvent à écrire à leur maître, mais comme ils étaient illettrés, ils firent rédiger leurs lettres par Samuel. Ces lettres excitèrent l'admiration du vizir, car elles étaient écrites avec la plus grande élégance et artistement émaillées des plus belles fleurs de la rhétorique arabe. Aussi s'empressa-t-il, quand il eut l'occasion de venir à Malaga, de s'enquérir de la personne qui les avait composées. Puis, ayant fait venir le juif: «Il n'est pas digne de toi, lui dit-il, de rester dans une boutique. Tu mérites de briller à la cour, et si tu le veux bien, tu seras mon secrétaire.» Samuel accompagna donc le vizir alors que ce dernier retourna à Grenade, et l'estime qu'Ibn-al-Arîf avait déjà conçue pour lui ne fit que s'accroître quand, dans leurs entretiens sur des affaires d'Etat, il découvrit chez lui une rare intelligence des hommes et des choses, et une sûreté de coup d'œil vraiment merveilleuse. «Tous les conseils que donnait Samuel, dit un historien juif, étaient comme si quelqu'un interrogeait la parole de Dieu.» Aussi le vizir les suivait-il désormais, ce dont il n'eut qu'à se louer. Puis, étant tombé malade et sentant sa fin approcher, il dit à son roi qui était venu le visiter et qui ne savait comment remplacer le fidèle serviteur qu'il allait perdre: «Dans ces derniers temps, seigneur, je ne vous ai jamais conseillé d'après mon propre cœur, mais par l'inspiration de mon secrétaire, le juif Samuel. Fixez vos yeux sur

lui, qu'il vous soit un père et un ministre; faites tout ce qu'il vous conseillera, et Dieu vous sera en aide.» Le roi Habbous suivit ce conseil. Il accueillit Samuel dans son palais, et ce juif devint son secrétaire et son conseiller [1].

Dans aucun autre Etat musulman peut-être, un juif n'a gouverné directement et publiquement sous le titre de vizir et de chancelier. Souvent, il est vrai, des juifs ont joui d'une certaine considération auprès des souverains musulmans, qui aimaient surtout à leur confier l'administration des finances; mais d'ordinaire la tolérance musulmane n'allait pas jusqu'à souffrir patiemment qu'un juif fût premier ministre. Aussi la chose, si elle était possible quelque part, ne l'était qu'à Grenade. Les juifs y étaient si nombreux, qu'on l'appelait *la ville des juifs* [2], et comme ils étaient riches et puissants, ils se mêlaient assez souvent des affaires de l'Etat. C'est là, en un mot, qu'ils avaient trouvé, sinon la terre promise, au moins la manne au désert et le rocher d'Horeb. L'élévation de Samuel s'explique encore d'une autre manière. Il n'était pas facile pour le roi de Grenade de trouver un premier ministre, car, à vrai dire, il ne pouvait confier ce poste important ni à un Berber

1) *Journal asiat.*, IVe série, t. XVI, p. 203—205 (article de M. Munk).
2) *Cronica del Moro Rasis*, p. 37.

ni à un Arabe. Dans ce temps-là on voulait qu'un ministre fût très-lettré, qu'il fût en état de composer les lettres que l'on envoyait à d'autres princes et qui s'écrivaient en prose rimée, dans un style extrêmement recherché. Le roi de Grenade surtout tenait à des talents de cette nature. Il ressemblait à un parvenu qui tâche de se donner les airs du grand monde: à demi barbare, il prenait une peine infinie pour ne pas le paraître. Il se piquait d'avoir de la littérature, et prétendait même que la nation dont il était issu, celle de Cinhédja, n'était pas d'origine berbère, mais d'origine arabe [1]. Il lui fallait donc à tout prix un ministre qui ne le cédât en rien à ceux de ses voisins. Mais où le trouver? Ses Berbers savaient fort bien se battre, prendre des villes, les saccager et les brûler, mais ils étaient incapables d'écrire correctement une seule ligne dans la langue du Coran. Et quant aux Arabes, qui ne subissaient son joug qu'en frémissant de rage et de honte, il ne pouvait se fier à eux. Ils auraient tenu à honneur de le tromper, de le trahir. Dans ces circonstances un juif tel que Samuel, qui, selon le témoignage des savants arabes eux-mêmes, avait approfondi toutes les finesses de leur langue; qui, tout zélé qu'il était pour sa religion, ne se faisait cependant point scrupule, quand il écrivait à des musulmans, d'employer les

1) Ibn-Haiyân, *apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 122 r.

nules religieuses qui leur étaient habituelles [1], de- t être pour lui un véritable trésor. Et il n'eut nt à rougir de l'avoir élevé au rang de premier iistre : son choix fut approuvé même par les Ara- . Malgré leur intolérance et leurs préjugés contre enfants d'Israël, ils étaient forcés d'avouer que nuel était un génie supérieur. Et de fait, son sa- r était varié et immense. Il était mathématicien, icien, astronome [2]; il ne savait pas moins de sept gues [3]. Joignez-y qu'il était fort généreux envers poètes et les hommes de lettres en général. Aussi x qu'il avait comblés de ses faveurs ne tarissaient sur son éloge, et le poète Monfatil lui adres- nême ces vers, que les écrivains musulmans ne nt qu'avec une sainte horreur :

toi qui as réuni en ta personne toutes les belles qua- dont d'autres ne possèdent qu'une partie, toi qui as n la liberté à la Générosité captive, tu es supérieur hommes les plus libéraux de l'Orient et de l'Occident, iême que l'or est supérieur au cuivre. Ah! si les hom- pouvaient distinguer la vérité de l'erreur, ils n'applique- t leur bouche que sur tes doigts. Au lieu de chercher ire à l'Eternel en baisant la pierre noire à la Mecque, iseraient tes mains, car ce sont elles qui disposent du sur. Grâce à toi, j'ai obtenu ici-bas ce que je dési-

Voyez mon Introduction à la Chronique d'Ibn-Adhârî, p. 97.
Ibid., p. 96, 97.
Journ. asiat., p. 209, dans la note.

rais, et j'espère que, grâce à toi, j'obtiendrai aussi là-haut ce que je souhaite. Quand je me trouve auprès de toi et des tiens, je professe ouvertement la religion qui prescrit d'observer le sabbat, et quand je suis auprès de mon propre peuple, je la professe en secret [1].

Mais ce que les Arabes ne pouvaient estimer à sa juste valeur, c'étaient les services que Samuel rendait à la littérature hébraïque. Et ils étaient très-considérables. Il publia en hébreu une Introduction au Talmud et vingt-deux ouvrages relatifs à la grammaire, parmi lesquels le plus développé et le plus remarquable était le *Livre de richesse*, qu'un juge fort compétent, un coreligionnaire de Samuel qui florissait au douzième siècle, met au-dessus de tous les autres ouvrages qui traitent de la grammaire. Il était aussi poète: il donna des imitations des Psaumes, des Proverbes et de l'Ecclésiaste. Remplies d'allusions, de proverbes arabes, de sentences empruntées aux philosophes, d'expressions rares tirées des poètes sacrés, ces poésies étaient fort difficiles à comprendre; les juifs, même les plus savants, n'en saisissaient le sens qu'avec l'aide d'un commentaire [2]; mais comme l'affectation et la recherche étaient alors aussi communes dans la littérature hébraïque que dans la littérature arabe qui lui servait de modèle, l'obscurité

1) Ibn-Bassâm, t. I, fol. 200 r.
2) *Journ. asiat.*, p. 222—224.

comptait plutôt pour un mérite que pour un vice. Il veillait, d'ailleurs, avec une sollicitude paternelle sur les jeunes étudiants juifs, et s'ils étaient pauvres, il pourvoyait généreusement à leurs besoins. Il avait à son service des écrivains qui copiaient le Michnâ et le Talmud, et il donnait ces copies en cadeau aux élèves qui n'avaient pas les moyens d'en acheter. Ses bienfaits ne se bornaient pas à ses coreligionnaires d'Espagne. En Afrique, en Sicile, à Jérusalem, à Bagdad, partout enfin les juifs pouvaient compter sur son appui et ses largesses [1]. Aussi les juifs de la principauté de Grenade, voulant lui donner une preuve de leur estime et de leur reconnaissance, lui avaient décerné, dès l'année 1027, le titre de *naghîd*, c'est-à-dire de chef ou prince des juifs de Grenade.

Comme homme d'Etat, il joignait à un esprit vif et lucide un caractère ferme et une prudence consommée. D'ordinaire — qualité précieuse pour un diplomate — il parlait peu et pensait beaucoup. Il profitait de toutes les circonstances avec un savoir-faire merveilleux; il connaissait le caractère et les passions des hommes, et les moyens de les dominer par leurs vices. De plus, il était homme du monde. Dans les magnifiques salles de l'Alhambra il se montrait si parfaitement à son aise, qu'on l'eût

1) *Journ. asiat.*, p. 209.

cru né au sein du luxe. Personne ne parlait avec autant d'élégance ou d'adresse, ne maniait mieux la flatterie, ne savait avec plus d'art être caressant ou familier dans le discours, entraînant par sa verve ou persuasif par ses arguments. Et pourtant — chose rare chez ceux qu'un tour de roue de la fortune élève à une subite opulence et à une haute dignité — il n'avait rien de la hauteur d'un parvenu, rien de l'insolente et sotte infatuation généralement familière aux enrichis. Bienveillant et aimable pour tout le monde, il possédait cette dignité vraie qui résulte du naturel, du manque absolu de prétentions. Loin de rougir de son ancienne condition et de la vouloir cacher, il la glorifiait de son mieux, et imposait par sa simplicité même à ses détracteurs [1].

Le vizir de Zohair d'Almérie, Ibn-Abbâs, était aussi un homme fort remarquable. On disait de lui qu'il n'avait point d'égal sous quatre rapports: le style épistolaire, la richesse, l'avarice et la vanité. Sa richesse était en effet presque fabuleuse. On évaluait sa fortune à plus de cinq cent mille ducats [2]. Son palais était meublé avec une magnificence princière et encombré de serviteurs; il y avait cinq cents chanteuses, toutes d'une rare beauté; mais ce que l'on y

1) Voyez mon Introduction à la Chronique d'Ibn-Adhârî, p. 96, 97.

2) Cinq millions de francs; au pouvoir actuel de l'argent, trente-cinq millions.

admirait surtout, c'était une immense bibliothèque, qui, sans compter d'innombrables cahiers détachés, contenait quatre-cent mille volumes. Rien ne semblait manquer au bonheur de ce favori de la fortune. Il était beau et encore jeune, car il comptait à peine trente ans; sa naissance était fort honorable, car il appartenait à l'ancienne tribu des défenseurs de Mahomet; il nageait dans l'or, et d'ailleurs, comme il était fort instruit, qu'il avait la repartie prompte et qu'il s'exprimait avec beaucoup de correction et d'élégance, il jouissait d'une haute réputation littéraire. Malheureusement une sorte de vertige s'était emparé de lui: sa présomption ne connaissait pas de bornes et elle lui avait fait des ennemis innombrables. Les Cordouans surtout étaient furieux contre lui, car une fois qu'il était venu dans leur ville avec Zohair, il avait traité avec le plus grand dédain les hommes les plus distingués par leur naissance ou par leurs talents, et en partant il avait dit: «Je n'ai vu ici que des *sâïl* et des *djâhil* (des mendiants et des ignorants).» Le fait est que sa présomption tenait de près à la folie. «Tous les hommes fussent-ils mes esclaves, disait-il dans ses vers, mon âme ne serait pas encore contente. Elle voudrait monter à un endroit plus élevé que les plus hautes étoiles, et arrivée là, elle voudrait montrer encore.» Il avait aussi composé ce vers qu'il répétait à tout propos, mais principalement quand il jouait aux échecs:

Lorsqu'il s'agit de moi, le Malheur dort toujours, — et défense expresse lui a été faite de me frapper.

Cet insolent défi jeté à la destinée avait excité à Almérie l'indignation de tout le monde, et un hardi poète se fit l'interprète de l'opinion publique en substituant à la seconde moitié du vers ces mots qui étaient un pronostic véritable:

Mais le temps arrivera où la Destinée, qui ne dort jamais, l'éveillera (éveillera le Malheur).

Arabe pur sang, Ibn-Abbâs haïssait les Berbers et méprisait les juifs. Peut-être ne voulait-il pas précisément que son maître se joignît à la ligue arabe-slave, car dans ce cas Zohair aurait été jeté dans l'ombre par le chef de cette ligue, le cadi de Séville; mais il s'indignait du moins de le voir l'allié d'un Berber qui avait pour ministre un juif qu'il détestait et dont il se savait haï. De concert avec Ibn-Bacanna [1], le vizir des Hammoudites de Malaga, il avait tâché d'abord de renverser Samuel. Pour y parvenir, il avait inventé d'innombrables calomnies, mais sans atteindre son but. Alors il avait essayé de brouiller son maître avec le roi de Grenade, en l'engageant à

1) Moïse ben-Ezra (dans le *Journ. asiat.*, p. 212, note) l'appelle Ibn-abî-Mousâ. Tel est en effet le nom que Homaidî donne au vizir Ibn-Bacanna, et c'est à tort que le copiste du man. d'Abd-al-wâhid (voyez mon édition de cet auteur, p. 43) a biffé le mot *abî*, qu'il avait écrit d'abord.

prêter son appui à Mohammed de Carmona, l'ennemi de Habbous, et ce plan lui avait réussi.

Peu de temps après, dans le mois de juin de l'année 1038 [1], Habbous vint à mourir. Il laissa deux fils, dont l'aîné s'appelait Bâdîs et le cadet Bologguîn. Les Berbers et quelques juifs voulaient donner le trône à ce dernier; d'autres juifs, Samuel entre autres, penchaient pour Bâdîs, de même que les Arabes. Une guerre civile eût donc éclaté, si Bologguîn n'eût renoncé spontanément à la couronne, et quand il eut prêté serment à son frère, ses partisans, malgré qu'ils en eussent, furent obligés de suivre son exemple [2].

Le nouveau prince fit tout ce qu'il put pour rétablir l'alliance avec le seigneur d'Almérie, et celui-ci déclara enfin que tout serait réglé dans une entrevue. Accompagné d'un nombreux et magnifique cortége, il se mit donc en marche, et arriva inopinément devant les portes de Grenade, sans avoir demandé la permission de franchir la frontière. Bâdîs fut profondément blessé de cette démarche inconvenante; néanmoins il reçut le prince d'Almérie avec beaucoup d'égards, régala somptueusement les gens de sa suite, et les combla de dons. La négociation, toutefois, n'aboutit pas; ni les princes, ni leurs ministres (Sa-

1) *Abbad.*, t. II, p. 34.
2) *Journ. asiat.*, p. 206—208.

muel avait conservé son poste) ne purent s'entendre. Joignez-y que Zohair, qui se laissait influencer par Ibn-Abbâs, prenait envers Bâdîs un ton de supériorité fort offensant. Aussi le roi de Grenade songeait déjà à punir le prince d'Almérie de son insolence, lorsqu'un de ses officiers, qui s'appelait Bologguîn, se chargea de faire une dernière tentative pour amener une réconciliation. La nuit venue, il se rendit donc auprès d'Ibn-Abbâs. «Craignez le châtiment de Dieu, lui dit-il. C'est vous qui faites obstacle à un raccommodement, car votre maître se laisse guider par vous. Cependant vous savez aussi bien que nous, qu'à l'époque où nous agissions de concert, nous étions heureux dans toutes nos entreprises, de sorte que nous faisions envie à tout le monde. Eh bien, rétablissons notre alliance! Le point sur lequel nous n'avons pu nous entendre jusqu'ici, c'est l'appui que vous prêtez à Mohammed de Carmona. Abandonnez ce prince à son sort, comme notre émir l'exige, et tout le reste s'arrangera de soi-même.» Ibn-Abbâs lui répondit d'un ton moitié protecteur, moitié dédaigneux, et quand le Berber essaya de toucher son cœur en l'embrassant et en versant des larmes: «Epargne-toi ces démonstrations et ces grands mots, lui dit-il, car ils n'ont aucun effet sur moi. Ce que je te disais hier, je te le dis aujourd'hui: si toi et les tiens, vous ne faites pas ce que nous voulons, je ferai en sorte que vous vous en repentirez.» Exaspéré par ces paroles:

«Est-ce là la réponse que je dois rapporter au conseil?» demanda Bologguîn. «Sans doute, lui répondit Ibn-Abbâs, et si tu veux me prêter des termes encore plus forts que ceux dont je me suis servi, je te le permets volontiers.»

Pleurant d'indignation et de rage, Bologguîn retourna auprès de Bâdîs et de son conseil. Puis, quand il eut rapporté l'entretien qu'il avait eu avec le vizir: «Cinhédjites, s'écria-t-il, l'arrogance de cet homme est insupportable. Levez-vous tous pour la rabattre, sinon vos demeures ne vous appartiennent plus!» Les Grenadins partagèrent son courroux, et l'autre Bologguîn, le frère de Bâdîs, se montra le plus indigné de tous. Il somma son frère de prendre à l'instant même les mesures nécessaires pour punir les Almériens, et Bâdîs le lui promit.

En retournant vers ses Etats, Zohair avait à passer plusieurs défilés et un pont auquel un village voisin empruntait son nom d'Alpuente. Bâdîs ordonna de couper ce pont et envoya des soldats qu'il chargea d'occuper les défilés. Toutefois, comme il était moins exaspéré contre Zohair que son frère, et qu'il ne désespérait pas encore tout à fait de ramener l'ancien ami de son père à de meilleurs sentiments, il résolut de le faire avertir secrètement du péril qui le menaçait. A cet effet il eut recours à l'entremise d'un officier berber qui servait dans l'armée almérienne. Cet officier alla trouver Zohair pendant la nuit, et lui

parla en ces termes: « Croyez-moi, seigneur, quand je vous assure que vous aurez de la difficulté à passer demain les défilés qui se trouvent sur votre route. Je vous conseille donc de partir à l'instant même; de cette manière vous serez peut-être en état de traverser les défilés avant que les Grenadins aient eu le temps de les occuper, et si alors ils vous poursuivent, vous pourrez leur livrer bataille dans la plaine ou vous mettre en sûreté dans une de vos forteresses. » Ce conseil parut ne pas déplaire à Zohair; mais Ibn-Abbâs, qui assistait à cet entretien, s'écria: « C'est la peur qui le fait parler ainsi. » « Quoi! dit alors l'officier, c'est en parlant de moi que vous dites cela? De moi qui ai pris part à vingt batailles, tandis que vous-même, vous n'en avez jamais vu une seule? Eh bien! vous verrez que l'événement me donnera raison. » Et il sortit indigné.

Les ennemis d'Ibn-Abbâs (et nous avons déjà dit qu'il en avait beaucoup) ont prétendu qu'il avait repoussé le conseil de l'officier berber, non parce qu'il le croyait mauvais, mais parce qu'il désirait que Zohair fût tué. Ibn-Abbâs, disaient-ils, avait l'ambition de régner à Almérie; il voulait donc que Zohair trouvât la mort en combattant contre les Grenadins, et quant à lui-même, il espérait qu'il lui serait possible de se sauver par la fuite et de se faire proclamer souverain à Almérie. Peut-être y a-t-il quelque chose de vrai dans cette accusation; nous verrons du

moins que plus tard Ibn-Abbâs se vanta auprès de Bâdîs d'avoir attiré Zohair dans un piége.

Quoi qu'il en soit, Zohair se vit cerné, le lendemain matin (3 août 1038), par les troupes de Grenade. Ses soldats en furent consternés; mais lui-même ne perdit pas sa présence d'esprit. Il rangea aussitôt en bataille ses fantassins noirs, qui étaient au nombre de cinq cents, et ses Andalous; puis il ordonna à son lieutenant Hodhail de fondre sur les ennemis à la tête de la cavalerie slave. Hodhail obéit; mais le combat à peine engagé, il fut démonté, soit par un coup de lance, soit par un faux pas de son cheval, et alors ses cavaliers prirent la fuite dans le plus grand désordre. Au même instant Zohair fut trahi par ses nègres, dans lesquels il avait cependant une grande confiance. Ces nègres passèrent à l'ennemi, après s'être rendus maîtres du dépôt d'armes. Il ne restait donc que les Andalous; mais ceux-ci, qui étaient en général de fort mauvais soldats, n'eurent rien de plus pressé que de s'enfuir, et bon gré, mal gré, Zohair dut en faire autant. Comme le pont d'Alpuente était coupé et que les défilés étaient occupés par les ennemis, les fuyards durent chercher un refuge sur les montagnes. La plupart furent sabrés par les Grenadins qui ne donnaient point de quartier; d'autres trouvèrent la mort dans d'effroyables précipices, et de ce nombre fut Zohair lui-même.

Tous les fonctionnaires civils avaient été faits pri-

sonniers, Bâdîs ayant ordonné d'épargner leur vie. Ibn-Abbâs se trouvait parmi eux. Il croyait n'avoir rien à craindre et ne s'inquiétait que de ses livres. «Mon Dieu, mon Dieu, criait-il, que deviendront mes paquets!» Et s'adressant aux soldats qui le conduisaient vers Bâdîs: «Allez dire à votre maître, leur dit-il, qu'il prenne bien soin de mes paquets; il ne faut pas qu'il s'en déchire quelque chose, car ils contiennent des livres d'une valeur inestimable.» Puis, quand il fut arrivé en présence de Bâdîs: «Eh bien, lui dit-il en souriant, n'ai-je pas bien servi vos intérêts, puisque je vous ai livré les chiens que voilà!» et il désigna du doigt les prisonniers slaves. «Rendez-moi maintenant un service à votre tour, continua-t-il; ordonnez qu'on respecte mes livres; rien ne me tient tant au cœur.» Pendant qu'il parlait ainsi, les prisonniers almériens lui jetaient des regards furieux, et l'un d'entre eux, le capitaine Ibn-Chabîb, s'écria en s'adressant à Bâdîs: «Seigneur, je vous en conjure par celui qui vous a donné la victoire, ne laissez pas échapper cet infâme qui a perdu notre maître. Lui seul est coupable de tout ce qui est arrivé, et si je puis être témoin de son supplice, je me laisserai volontiers couper la tête l'instant d'après!» A ces paroles Bâdîs sourit d'une manière bienveillante, et ordonna de rendre la liberté au capitaine. Il fut le seul parmi les militaires qui eût la vie sauve; tous les autres furent livrés successivement au bour-

u. Ibn-Abbâs, au contraire, fut le seul parmi les ctionnaires civils qui ne fût pas remis en liberté. rgueilleux vizir connut enfin le malheur qu'il avait lé dans sa folle audace; il voyait s'accomplir la diction du poète almérien. Il fut enfermé dans un hot de l'Alhambra, et les chaînes dont on le char- ne pesaient pas moins de quarante livres. Il ait que Bâdîs était fort irrité contre lui, et que nuel désirait sa mort. Toutefois il conservait en- e quelque espoir; Bâdîs, à qui il avait fait offrir nte mille ducats comme le prix de sa délivrance, avait fait répondre qu'il prendrait sa demande en sidération, et il avait laissé passer presque deux is sans rien décider à son égard. Pendant ce nps des influences contraires se combattaient à la ir de Grenade: d'une part, l'ambassadeur cordouan licitait la liberté des prisonniers et principalement bn-Abbâs; de l'autre, l'ambassadeur et le beau- re de l'Amiride Abdalazîz de Valence, Abou-'l-Ahwaç n ibn-Çomâdih, insistait auprès de Bâdîs pour qu'il t à mort tous les prisonniers, et Ibn-Abbâs en pre- er lieu. Abdalazîz s'était hâté de prendre posses- n de la principauté d'Almérie, sous le prétexte 'elle lui revenait par droit de dévolution, Zohair nt été un client de sa famille, et il craignait que Ibn-Abbâs et les autres prisonniers recouvraient la rté, ils ne lui disputassent le pouvoir. Bâdîs lui- ne ne savait à quel parti s'arrêter; la cupidité

et le désir de la vengeance se combattaient dans son cœur; mais un soir qu'il se promenait à cheval avec son frère Bologguîn, il lui parla de la proposition d'Ibn-Abbâs et lui demanda son avis. « Quand vous aurez accepté son argent, lui répondit Bologguîn, et qu'il aura recouvré la liberté, il vous suscitera une guerre qui vous coûtera le double de sa rançon. Je suis d'avis que vous ferez bien de le mettre à mort sans retard. »

La promenade finie, Bâdîs se fit amener son prisonnier et lui reprocha ses torts dans les paroles les plus dures. Ibn-Abbâs attendit avec résignation la fin de cette longue invective; puis, quand le roi eut cessé de parler: « Seigneur, s'écria-t-il, je vous en supplie, ayez pitié de moi; délivrez-moi de mes peines! — Tu en seras délivré aujourd'hui même, » lui répondit le prince; et comme il voyait briller une lueur d'espérance sur la pâle et morne figure de son prisonnier, il se tut quelques instants. Puis il reprit avec un sourire féroce: « Tu iras là où tu souffriras bien davantage. » Ensuite il dit à Bologguîn quelques paroles en berber, langue qu'Ibn-Abbâs ne comprenait pas; mais les derniers mots que Bâdîs lui avait adressés, son terrible sourire, son air menaçant et farouche, tout cela lui disait assez clairement que sa dernière heure allait sonner. « Prince, prince, s'écria-t-il en tombant à genoux, épargnez ma vie, je vous en conjure! Ayez pitié de mes femmes, de mes jeu-

mes enfants! Ce n'est pas trente mille ducats que je vous offre, c'est soixante mille; mais au nom de Dieu, laissez-moi la vie!»

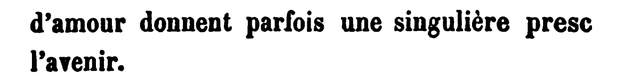
Bâdîs l'écouta sans mot dire; puis, brandissant son javelot, il le lui plongea dans la poitrine. Son frère Bologguîn et son chambellan Alî ibn-al-Carawî suivirent son exemple; mais Ibn-Abbâs, qui ne discontinuait pas d'implorer la clémence de ses bourreaux, ne tomba par terre qu'au dix-septième coup (24 septembre 1038)[1].

Grenade ne tarda pas à apprendre que le riche et orgueilleux Ibn-Abbâs avait cessé de vivre. Les Africains s'en réjouirent, mais personne ne reçut cette nouvelle avec autant de satisfaction que Samuel. Il ne lui restait maintenant qu'un seul ennemi dangereux, Ibn-Bacanna, et un pressentiment secret lui disait que celui-là aussi périrait bientôt. De même que les Arabes, les juifs croyaient alors qu'on entendait parfois dans son sommeil un esprit qui prédisait l'avenir en vers, et une nuit qu'il dormait, Samuel entendit une voix qui lui récitait trois vers hébreux, dont voici le sens:

Déjà Ibn-Abbâs a péri, ainsi que ses amis et ses affidés; à Dieu louange et sanctification! Et l'autre ministre, celui

---

1) Ibn-Haiyân, *apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 171 r. — 175 r.; Ibn-al-Khatîb, man. G., fol. 134 v., 135 r. (article sur Zohair), 51 v. — 52 v. (article sur Abou-Djafar Ahmed ibn-Abbâs al-Ansârî); Maccarî, t. II, p. 359, 360; *Abbad.*, t. II, p. 34.



d'amour donnent parfois une singulière presc
l'avenir.

---

1) Voyez Moïse ben-Ezra, cité par M. Munk dans *asiat.*, p. 212. Dans ce passage il faut prononcer *onchida* sif, et non *anchada*, à l'actif, comme l'a fait M. Munk.

III.

Bien malgré lui, Bâdîs avait rendu aux coalisés qui reconnaissaient le soi-disant Hichâm pour calife, un éclatant service alors qu'il fit assaillir et tuer Zohair. L'Amiride Abdalazîz de Valence, qui, comme nous l'avons dit, avait pris possession de la principauté d'Almérie, ne fut pas en état, il est vrai, de prêter du secours à son allié, le cadi de Séville, car il fut bientôt obligé de se défendre contre Modjéhid de Dénia, qui voyait de fort mauvais œil l'agrandissement des Etats de son voisin [1]; mais au moins le cadi n'avait plus à craindre une guerre contre Almérie, et parfaitement rassuré de ce côté-là, il ne songea désormais qu'à prendre l'offensive contre les Berbers, en commençant par Mohammed de Carmona, avec lequel il s'était brouillé. En même temps il entretenait des intelligences avec une faction à Grenade, et tâchait d'y faire éclater une révolution.

Bien des gens à Grenade étaient mécontents de

1) Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 245.

Bâdîs. Au commencement de son règne, ce prince avait donné quelques espérances[1]; mais dans la suite il s'était montré de plus en plus cruel, perfide, sanguinaire et adonné à la plus honteuse ivrognerie. D'abord on se plaignit, puis on murmura, à la fin on conspira.

L'âme du complot était un aventurier qui s'appelait Abou-'l-Fotouh. Né à une grande distance de l'Espagne, d'une famille arabe établie dans le Djordjân, l'ancienne Hyrcanie, il avait étudié les belles-lettres, la philosophie et l'astronomie sous les professeurs les plus renommés de Bagdad. Mais il était encore autre chose qu'un savant: excellent cavalier et guerrier intrépide, il appréciait un noble coursier ou une épée bien trempée aussi bien qu'un beau poème ou un profond traité scientifique. Arrivé en Espagne dans l'année 1015, probablement pour y chercher fortune, il passa quelque temps à la cour de Modjéhid de Dénia. Là il s'entretenait tantôt de littérature avec ce savant prince, ou travaillait à son commentaire sur le traité grammatical qui porte le titre de Djomal; tantôt il combattait aux côtés du prince en Sardaigne; maintefois aussi il méditait sur les questions philosophiques les plus abstraites, ou tâchait de deviner l'avenir en observant le cours des astres. Ensuite,

1) Voyez *Abbad.*, t. I, p. 51.

étant allé à Saragosse, la résidence de Mondhir, ce prince le prit d'abord en amitié et lui confia l'éducation de son fils; mais comme d'après l'observation fort juste, quoiqu'un peu rebattue, de l'historien arabe que nous suivons ici, les temps changent et les hommes avec eux, Mondhir lui fit un jour entendre qu'il n'avait plus besoin de ses services, et que, par conséquent, il lui permettait de quitter Saragosse. Abou-'l-Fotouh alla alors s'établir à Grenade, où il ouvrit un cours sur les anciennes poésies, et notamment sur le recueil connu sous le nom de *Hamâsa*[1]; mais il y fit encore autre chose: sachant que Bâdîs avait beaucoup d'ennemis, il stimula l'ambition de Yazîr, un cousin germain du roi, en l'assurant qu'il avait lu dans les étoiles que Bâdîs perdrait le trône et que son cousin régnerait trente ans. Il réussit ainsi à former une conspiration; mais Bâdîs ayant découvert le complot avant le temps fixé pour son exécution, Abou-'l-Fotouh, Yazîr et les autres conjurés eurent à peine le temps de se soustraire par la fuite à sa vengeance. Ils allèrent chercher un refuge auprès du cadi de Séville, sans doute leur complice,

1) Voyez sur Abou-'l-Fotouh Thâbit ibn-Mohammed al-Djordjânî, outre l'article d'Ibn-al-Khatîb, ceux que lui ont consacrés Soyoutî, dans son Dictionnaire biographique des grammairiens, et Homaidî. Comparez aussi l'article sur Modjéhid, dans Dhabbî (man. de la Société asiatique).

bien qu'il soit impossible de dire jusqu'à quel point il l'était [1].

Sur ces entrefaites, le cadi avait attaqué Mohammed de Carmona, et son armée, commandée comme à l'ordinaire par son fils Ismâîl, avait déjà remporté de brillants avantages. Ossuna et Ecija avaient été forcées de se rendre, Carmona elle-même était assiégée. Réduit à la dernière extrémité, Mohammed demanda du secours à Idrîs de Malaga et à Bâdîs. L'un et l'autre répondirent à son appel: Idrîs, qui était malade, lui envoya des troupes sous les ordres de son ministre Ibn-Bacanna; Bâdîs vint en personne avec les siennes. Ces deux armées s'étant réunies, Ismâîl, plein de confiance dans le nombre et dans la bravoure de ses soldats, leur offrit aussitôt la bataille; mais Bâdîs et Ibn-Bacanna, voyant que l'ennemi avait la supériorité du nombre ou le croyant du moins, n'osèrent l'accepter, et sans trop se mettre en peine du seigneur de Carmona, ils l'abandonnèrent à son sort; l'un reprit la route de Grenade, l'autre celle de Malaga. Ismâîl se mit aussitôt à la poursuite des Grenadins. Heureusement pour Bâdîs, il y avait à peine une heure qu'Ibn-Bacanna s'était séparé de lui; il lui envoya donc en toute hâte un courrier, en le conjurant de venir à son secours,

1) Ibn-al-Khatîb, man. G., fol. 114 r. et v. (article sur Abou-'l-Fotouh).

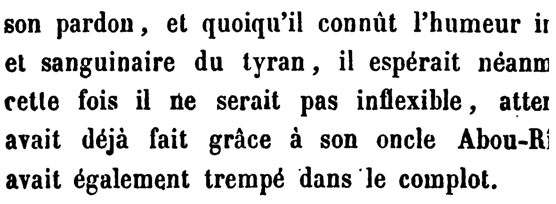
ùsque, sans cela, il allait être écrasé par les Sé-llans. Ibn-Bacanna le rejoignit sans retard, et les ¡ux armées ayant opéré leur jonction dans le voi-nage d'Ecija, elles attendirent l'ennemi de pied rme.

Les Sévillans, qui croyaient avoir affaire à une ar-iée en retraite, furent désagréablement surpris lors-u'ils vinrent se heurter contre deux armées parfai-ment préparées à les recevoir. Démoralisés par tte circonstance inattendue, le premier choc suffit ur jeter le désordre dans leurs rangs. Vainement mâîl tâcha-t-il de les rallier et de les ramener au mbat: victime de sa bravoure, il fut tué le pre-ier de tous. Dès lors les Sévillans ne songèrent as qu'à se sauver [1].

Demeuré maître du champ de bataille après une facile victoire et ayant établi son camp près des rtes d'Ecija, Bâdîs fut fort étonné en voyant venir ou-'l-Fotouh se jeter à ses pieds. Ce qui l'ame-it, c'était l'amour de sa famille. Il avait été obli-de quitter Grenade avec tant de précipitation, qu'il it dû abandonner à leur sort sa femme et ses en-ts. Il savait que Bâdîs les avait fait arrêter par nègre Codâm, son grand prévôt, son Tristan-rmite à lui, et que Codâm les avait fait enfermer

---

Abd-al-wâhid, p. 44, 65; *Abbad.*, t. II, p. 33, 34, 207, 217. bn-al-Khatîb, fol. 114 v.



son pardon, et quoiqu'il connût l'humeur ir et sanguinaire du tyran, il espérait néanm cette fois il ne serait pas inflexible, atter avait déjà fait grâce à son oncle Abou-R avait également trempé dans le complot.

S'agenouillant donc devant le prince :

— Seigneur, lui dit-il, ayez pitié de vous assure que je suis innocent.

— Quoi, s'écria Bâdîs le regard enflamm lère, tu oses te présenter devant moi ? Tu la discorde dans ma famille, et à présent me dire que tu n'es pas coupable ! Crois qu'il soit si facile de me tromper ?

— Pour l'amour de Dieu, soyez clément, Souvenez-vous qu'un jour vous m'avez pris s protection, et que, condamné à vivre loin qui m'ont vu naître, je suis déjà assez ma Ne m'imputez pas le crime commis par votr

ıt vous: si vous le voulez absolument, je suis prêt n'avouer coupable d'un crime dont je suis innoıt, pourvu que de cette manière je puisse obtenir re pardon. Traitez-moi comme il sied à un grand , à un monarque qui est placé trop haut pour ›ir de la rancune contre un pauvre homme comme ›i, et rendez-moi ma famille.

— Certes, je te traiterai comme tu le mérites, l plaît à Dieu. Retourne à Grenade; tu y retrou:as ta famille, et quand j'y serai revenu, je rè›rai tes affaires.

Rassuré par ces paroles, dont il ne remarqua pas ıbord l'ambiguïté, Abou-'l-Fotouh prit le chemin de enade sous l'escorte de deux cavaliers. Mais quand fut arrivé dans le voisinage de la ville, Codâm le gre exécuta les ordres qu'il venait de recevoir de n maître. Il fit donc arrêter Abou-'l-Fotouh par s satellites, qui, après lui avoir rasé la tête, le acèrent sur un chameau. Un nègre d'une force ›rculéenne monta derrière lui, et se mit à le souf:ter sans relâche. De cette manière il fut promené ır les rues, après quoi on le jeta dans un cachot rt étroit, qu'il dut partager avec un de ses comices, un soldat berber qui avait été fait prisonnier ns la bataille d'Ecija.

Plusieurs jours se passèrent. Bâdîs était déjà de .our et pourtant il n'avait encore rien décidé à gard d'Abou-'l-Fotouh. Cette fois, au rebours de

ce qui s'était passé alors qu'il s'agissait d'Ibn-Abbâs, c'était Bologguîn qui l'empêchait de prononcer l'arrêt fatal. Bologguîn s'intéressait au docteur, on ne sait pourquoi ; il tâchait de prouver son innocence, et il le défendait avec tant de chaleur, que Bâdîs, craignant de le mécontenter, hésitait à prendre une résolution. Mais un jour que Bologguîn se grisait dans une orgie — ce qui lui arrivait fréquemment, de même qu'à son frère — Bâdîs se fit amener Abou-'l-Fotouh ainsi que son compagnon. Dès qu'il vit le docteur, il vomit contre lui un torrent d'injures; après quoi il continua en ces termes : « Tes étoiles ne t'ont servi de rien, menteur que tu es! N'avais-tu pas promis à ton émir, à ce pauvre imbécile dont tu avais fait ta dupe, qu'il m'aurait bientôt en son pouvoir et qu'il régnerait trente ans sur mes Etats? Pourquoi n'as-tu pas plutôt dressé ton propre horoscope? Tu aurais pu te préserver alors d'un grand malheur. Ta vie, misérable, est à présent entre mes mains! »

Abou-'l-Fotouh ne lui répondit rien. Quand il espérait revoir une épouse et des enfants qu'il adorait, il s'était abaissé à la prière et au mensonge; mais à présent, pleinement convaincu que rien ne pourrait fléchir ce perfide et farouche tyran, il retrouva toute sa fierté, toute la force de son âme, toute l'énergie de son caractère. Les yeux fixés sur le sol, un sourire méprisant sur les lèvres, il garda un

ence plein de dignité. Cette attitude noble et cal-
mit le comble à l'irritation de Bâdîs. Ecumant
rage, il bondit de son siége, et tirant son épée,
la plongea dans le cœur de sa victime. Abou-'l-
touh reçut le coup fatal sans sourciller, sans qu'une
tinte s'échappât de sa poitrine, et son courage
racha à Bâdîs lui-même un cri d'admiration invo-
ntaire. Puis, s'adressant à Barhoun, un de ses
claves: « Tu couperas la tête à ce cadavre, lui dit
roi, et tu la feras attacher à un poteau. Quant
corps, tu l'enterreras à côté de celui d'Ibn-Ab-
s. Il faut que mes deux ennemis reposent l'un à
té de l'autre jusqu'au jour du dernier jugement....
maintenant c'est ton tour. Approche, soldat! »
Le Berber auquel s'adressaient ces paroles était en
ie à une indicible angoisse et tremblait de tous
membres. Tombant à genoux, il tâcha de s'excu-
de son mieux et conjura le prince d'épargner sa
. « Misérable, lui dit alors Bâdîs, as-tu donc per-
toute honte? Le docteur chez qui un peu de
inte eût été excusable, a subi la mort avec un
rage héroïque, comme tu as pu le voir; il n'a
daigné m'adresser une seule parole, et toi, vieux
rrier, toi qui te comptais parmi les plus bra-
, tu montres tant de lâcheté? Que Dieu n'ait
pitié de toi, misérable! » Et il lui coupa la tête.
octobre 1039.)

Ainsi que Bâdîs l'avait ordonné, Abou-'l-Fotouh fut

enseveli à côté d'Ibn-Abbâs. Les regrets de la partie intelligente et lettrée de la population de Grenade le suivirent dans la tombe, et maintefois, en passant près de l'endroit qui renfermait sa dépouille mortelle, l'Arabe, condamné à porter en silence le joug d'un étranger et d'un barbare, murmurait tout bas: « Ah! quels savants incomparables étaient-ils, ceux dont les ossements reposent ici!... Dieu seul est immortel; que son nom soit glorifié et sanctifié! »[1]

1) Ibn-al-Khatîb, fol. 114 v. — 115 v.

IV.

Le sanguinaire tyran de Grenade devenait de plus en plus le chef de son parti. Il est vrai qu'il reconnaissait encore la suzeraineté des Hammoudites de Malaga, mais ce n'était que pour la forme. Ces princes étaient très-faibles : ils se laissaient dominer par leurs ministres, ils s'exterminaient les uns les autres par le fer ou par le poison, et loin de pouvoir songer à contrôler leurs puissants vassaux, ils s'estimaient heureux s'ils réussissaient à régner, avec quelque apparence de tranquillité, sur Malaga, Tanger et Ceuta.

Il y avait, d'ailleurs, une profonde différence entre ces deux cours. A celle de Grenade il n'y avait que des Berbers ou des hommes qui, comme le juif Samuel, agissaient constamment dans l'intérêt berber. Il y régnait, par conséquent, une remarquable unité de vues et de plans. A la cour de Malaga, au contraire, il y avait aussi des Slaves, et tôt ou tard les jalousies, les rivalités, les haines, qui avaient

tant contribué à renverser les Omaiyades, devaient s'y faire jour.

Le calife Idrìs Ier, déjà malade au moment où il envoya ses troupes contre les Sévillans, rendit le dernier soupir deux jours après qu'il eut reçu la tête d'Ismâîl, qui avait été tué dans la bataille d'Ecija. Aussitôt la lutte s'engage entre Ibn-Bacanna, le ministre berber, et Nadjâ, le ministre slave. Le premier veut donner le trône à Yahyâ, le fils aîné d'Idrîs, pleinement convaincu que dans ce cas le pouvoir lui appartiendra. Le Slave s'y oppose. Premier ministre dans les possessions africaines, il y proclame calife Hasan ibn-Yahyâ, un cousin germain de l'autre prétendant, et prépare tout pour passer le Détroit avec lui. D'un caractère moins ferme, moins audacieux, le ministre berber se laisse intimider par l'attitude menaçante du Slave. Ne sachant à quelle résolution s'arrêter, il veut tantôt persister dans son projet, et tantôt y renoncer. Dans son indécision, il néglige de prendre les mesures nécessaires. Tout à coup il voit la flotte africaine mouiller dans la rade de Malaga. Il s'enfuit en toute hâte, et se retire à Comarès avec son prétendant. Hasan, maître de la capitale, lui fait dire qu'il lui pardonne et qu'il lui permet de revenir. Le Berber se fie à sa parole, mais on lui coupe la tête. La prédiction que le juif Samuel avait cru entendre dans son rêve, s'était donc accomplie.

Bientôt après, le compétiteur de Hasan fut aussi mis à mort. Peut-être Nadjâ fut-il seul coupable de ce crime, comme quelques historiens donnent à l'entendre; mais Hasan dut en subir la punition. Il fut empoisonné par sa femme, la sœur du malheureux Yahyâ.

Alors Nadjâ crut pouvoir se passer d'un prête-nom. D'un souverain il voulait posséder non-seulement l'autorité, mais aussi le titre. Ayant donc tué le fils de Hasan, qui était encore fort jeune, et jeté son frère Idrîs en prison, il se proposa hardiment aux Berbers comme souverain, et tâcha de les gagner par les promesses les plus brillantes. Quoique profondément indignés de son incroyable audace, de son ambition sacrilége — car ils avaient pour les descendants du Prophète une vénération presque superstitieuse — les Berbers crurent toutefois devoir attendre, pour le punir, un moment plus favorable. Ils répondirent donc qu'ils lui obéiraient et lui prêtèrent serment.

Nadjâ annonça alors son intention d'aller enlever Algéziras au Hammoudite Mohammed qui y régnait. On se mit en campagne; mais déjà dans les premières rencontres avec l'ennemi, le Slave put remarquer que les Berbers se battaient mollement et qu'il ne pouvait pas compter sur eux. Il crut donc agir sagement en donnant l'ordre de la retraite. Il avait formé le projet d'exiler les Berbers les plus suspects

dès qu'il serait de retour dans la capitale, de gagner les autres à force d'argent, et de s'entourer d'autant de Slaves que cela lui serait possible. Mais ses ennemis les plus acharnés furent informés de son plan ou le devinèrent, et au moment où l'armée passait par un étroit défilé, ils fondirent sur l'usurpateur et le tuèrent (5 février 1043 [1]).

Pendant que la plus grande confusion régnait parmi les troupes, les Berbers poussant des cris de joie et les Slaves prenant la fuite parce qu'ils craignaient de partager le sort de leur chef, deux des meurtriers galopèrent vers Malaga à bride abattue. En arrivant dans la ville: «Bonne nouvelle, bonne nouvelle, crièrent-ils, l'usurpateur est mort!» Puis, se précipitant sur le lieutenant de Nadjâ, ils l'assassinèrent. Idrîs, le frère de Hasan, fut tiré de sa prison et proclamé calife.

Dès lors le rôle des Slaves était fini à Malaga; mais la tranquillité, un moment rétablie, ne fut pas de longue durée.

Idrîs II n'était pas, à coup sûr, un grand esprit, mais il était bon, charitable, presque exclusivement occupé de répandre des bienfaits. S'il n'eût tenu qu'à lui, personne n'eût été malheureux. Il rappela tous les exilés, de quelque parti qu'ils fussent, et leur rendit leurs biens; jamais il ne voulait prêter l'oreille

---

1) Cette date se trouve chez Ibn-Bassâm, t. I, fol. 224 v.

à un délateur; chaque jour il faisait distribuer cinq cents ducats aux pauvres. Sa sympathie pour les hommes du peuple, avec lesquels il aimait à s'entretenir, contrastait singulièrement avec le faste, l'ostentation et la scrupuleuse étiquette de sa cour. En leur qualité de descendants du gendre du Prophète, les Hammoudites étaient, aux yeux de leurs sujets, presque des demi-dieux. Pour entretenir une illusion si favorable à leur autorité, ils se montraient rarement en public et s'entouraient d'une sorte de mystère. Idrîs lui-même, malgré la simplicité de ses goûts, ne s'écarta pas du cérémonial établi par ses prédécesseurs: un rideau le dérobait aux regards de ceux qui lui parlaient; seulement, comme il était la bonhomie en personne, il oubliait parfois son rôle. Un jour, par exemple, un poète de Lisbonne lui récita une ode. Il vanta sa charité et glorifia aussi sa noble origine. «Tandis que les autres mortels ont été créés d'eau et de poussière, disait-il dans son langage bizarre, les descendants du Prophète ont été créés de l'eau la plus pure, l'eau de la justice et de la piété. Le don de la prophétie est descendu sur leur aïeul, et l'ange Gabriel, invisible pour nous, plane sur leur tête. Le visage d'Idrîs, le commandeur des croyants, ressemble au soleil levant, qui éblouit par ses rayons les yeux de ceux qui le regardent, et pourtant, prince, nous voudrions vous voir, afin de pouvoir profiter de votre lumière, émanation de celle qui entoure le sei-

gneur de l'univers.» «Lève le rideau!» dit alors le calife à son chambellan, car jamais il ne repoussait une prière. Plus heureux que cette pauvre amante de Jupiter qui périt victime de sa fatale curiosité, le poète put alors contempler à son aise la figure de son Jupiter à lui, laquelle, si elle ne répandait pas une lumière foudroyante, portait au moins l'empreinte de la bienveillance et de la bonté. Peut-être lui plut-elle mieux, telle qu'elle était, que si elle eût été entourée de ces rayons éblouissants dont il avait parlé dans ses vers. Il est certain du moins qu'ayant reçu un beau cadeau, il se retira fort content.

Malheureusement pour la dignité et la sûreté de l'Etat, Idrîs joignait à une grande bonté de cœur une extrême faiblesse de caractère. Il ne savait ou n'osait rien refuser à qui que ce fût. Bâdîs ou un autre lui demandait-il un château ou autre chose, il lui accordait toujours sa demande. Un jour Bâdîs le somma de lui livrer son vizir, lequel avait eu le malheur de lui déplaire. «Hélas, mon ami, dit alors Idrîs à son ministre, voici une lettre du roi de Grenade dans laquelle il me demande de vous mettre entre ses mains. J'en suis bien affligé, mais vraiment, je n'ose lui répondre par un refus. — Faites donc ce qu'il veut, répondit cet excellent homme, un vieux serviteur de la famille; Dieu me donnera des forces, et vous verrez que je saurai supporter mon sort avec résignation

avec courage.» Arrivé à Grenade, il eut la tête upée....

Tant de faiblesse irrita les Berbers, déjà blessés ar la sympathie qu'Idrîs montrait pour le peuple, ar ses tendances socialistes comme on dirait auurd'hui; mais elle exaspéra surtout les nègres. Acoutumés au régime du fouet, du sabre et de la ponce, ils méprisaient un maître qui ne prononçait mais un arrêt de mort. Il y avait donc beaucoup a mécontentement, lorsque le gouverneur du château 'Airos [1] donna le signal de la révolte. Geôlier des eux cousins d'Idrîs, il les remit en liberté, et proama calife l'aîné, Mohammed. Alors les nègres qui rmaient la garnison du château de Malaga, se mirent en insurrection et invitèrent Mohammed à se rene au milieu d'eux. Le peuple de Malaga, toutes, rempli d'amour pour le prince qui avait été son enfaiteur, ne l'abandonna pas à l'heure du danger. s braves gens accoururent en foule auprès de lui et mandèrent à grands cris des armes, en l'assurant te, s'ils en avaient, les nègres ne tiendraient pas e heure dans le château. Idrîs les remercia de leur voûment, mais il refusa leur offre en disant: «Reurnez dans vos demeures; je ne veux pas qu'il pése un seul homme pour ma querelle.» Mohammed t donc faire son entrée dans la capitale, et Idrîs

) Cet endroit n'existe plus, à ce qu'il paraît.

alla le remplacer dans la prison d'Airos. Ils avaient échangé leurs rôles (1046—7).

Le nouveau calife ne ressemblait pas à son prédécesseur, mais à sa mère, une vaillante amazone qui aimait à vivre dans les camps, à surveiller les préparatifs d'une bataille ou les travaux d'un siége, à stimuler par ses paroles ou par son or le courage des soldats. Il poussait la bravoure jusqu'à la témérité; mais il était en même temps d'une sévérité inexorable, et si Idrîs avait manqué d'énergie, Mohammed (tel, du moins, fut bientôt l'avis des auteurs de la révolution) n'en avait que trop. C'était la fable des grenouilles qui avaient demandé un roi à Jupiter. A l'exemple de la «gent marécageuse,» comme dit le bon la Fontaine, Berbers et nègres en vinrent bientôt à maudire la terrible grue et à regretter le pacifique soliveau. Un complot se forma; les conjurés entrèrent en négociations avec le gouverneur d'Airos qui se laissa facilement gagner par eux, et qui rendit la liberté à Idrîs II, après l'avoir reconnu pour calife. Cette fois Idrîs ne recula pas devant l'idée d'une guerre civile; le monotone séjour dans un cachot avait vaincu ses scrupules; mais Mohammed, soutenu par sa mère, combattit ses adversaires avec tant de vigueur, qu'il les contraignit à mettre bas les armes. Cependant ils ne lui livrèrent pas Idrîs; avant de faire leur soumission, ils le firent passer en Afrique, où commandaient deux affranchis berbers, à savoir

Sacaute [1], qui était gouverneur de Ceuta, et Rizc-allâh, qui l'était de Tanger. Sacaute et Rizc-allâh l'accueillirent avec beaucoup d'égards et firent faire les prières publiques en son nom; mais au reste ils ne lui concédèrent aucune autorité réelle; jaloux de leur propre pouvoir, ils le gardèrent étroitement, l'empêchèrent de se montrer en public, et ne permirent à personne d'approcher de lui. Quelques seigneurs berbers, ennemis secrets des deux gouverneurs, trouvèrent cependant le moyen de lui parler et lui dirent: « Ces deux esclaves vous traitent comme un captif et vous empêchent de gouverner par vous-même. Donnez-nous plein pouvoir et nous saurons bien vous délivrer. » Mais Idrîs, toujours doux et débonnaire, refusa leur offre; dans la candeur de son âme, il raconta même aux deux gouverneurs tout ce qu'il venait d'entendre. Les seigneurs en question furent frappés à l'instant même d'une sentence d'exil; mais comme il y avait peut-être quelque raison de craindre qu'une autre fois Idrîs ne prêtât l'oreille aux insinuations des mécontents, Sacaute et Rizc-allâh le renvoyèrent en Espagne, sans cesser toutefois de le reconnaître comme calife dans les prières publiques. Idrîs alla chercher

1) Abd-al-wâhid écrit ce nom *Sacât*, d'autres l'écrivent Sacout, ou, d'après la prononciation des Arabes d'Espagne, *Sacôt* (prononcez le *t*). Je crois donc que la voyelle longue dans la seconde syllabe a un son intermédiaire entre l'*â* et l'*ô*. En français on peut rendre ce son par la diphthongue *au*.

un asile auprès du chef berber de Ronda [1].

Sur ces entrefaites, les mécontents de Malaga avaient imploré le secours de Bâdîs. Celui-ci déclara d'abord la guerre à Mohammed, mais bientôt après, il se réconcilia avec lui. Alors on proclama le prince d'Algéziras, qui portait aussi le nom de Mohammed et qui prit à son tour le titre de calife. A cette époque il y en avait donc quatre depuis Séville jusqu'à Ceuta: c'étaient le soi-disant Hichâm II à Séville, Mohammed à Malaga, l'autre Mohammed à Algéziras, et enfin Idrîs II. Deux d'entre eux n'avaient en réalité aucun pouvoir; les deux autres étaient des princes d'une mince importance, des roitelets, et l'abus du titre de calife était d'autant plus ridicule que, dans sa véritable acception, il indiquait le souverain de tout le monde musulman.

Le prince d'Algéziras échoua dans sa tentative. Abandonné par ceux qui l'avaient appelé, il retourna précipitamment dans son pays, et mourut, peu de jours après, de honte et de douleur (1048—9).

Quatre ou cinq ans plus tard, Mohammed de Malaga rendit aussi le dernier soupir. Un de ses neveux (Idrîs III) aspira au trône, mais sans succès; cette fois, on rétablit le bon Idrîs II, et le destin ayant enfin cessé de le persécuter, il régna paisiblement,

---

1) D'après Ibn-Khaldoun, il alla à Comarès, mais j'ai cru devoir suivre Homaidî.

'à ce qu'il payât, lui aussi, son tribut à la na-
(1055). Un autre Hammoudite crut régner à sa
, mais Bâdîs frustra ses espérances. Véritable
du parti berber, le roi de Grenade ne voulait
d'un calife; il avait résolu d'en finir avec les
noudites et d'incorporer la principauté de Malaga
ses Etats. Il exécuta son projet sans rencon-
le grands obstacles. Les Arabes, il est vrai, ne
umirent à lui qu'à contre-cœur; mais ayant
les plus influents d'entre eux, tels que le vizir-
Abou-Abdallâh Djodhâmî [1], il se soucia peu des
mures des autres; et quant aux Berbers, comme
aient convaincus de la faiblesse de leurs princes
la nécessité de s'unir étroitement à leurs frères
renade, s'ils voulaient se maintenir contre le
arabe qui gagnait chaque jour du terrain dans
d-ouest, ils favorisèrent les projets de Bâdîs plu-
u'ils ne les contrarièrent. Le roi de Grenade
t donc maître de Malaga et tous les Hammoudi-
rent exilés. Ils jouèrent encore un rôle en Afri-
mais celui qu'ils avaient rempli en Espagne était
né [2].

oyez Ibn-al-Khatîb, man. G., fol. 107 v. (article sur Bolog-
ils de Bâdîs).
bd-al-wâhid, p. 45—49; Ibn-Khaldoun, fol. 22 v., 23 r.;
t, t. I, p. 132, 282—284.

V.

Afin de ne pas interrompre notre rapide esquisse de l'histoire de la principauté de Malaga, nous avons tant soit peu anticipé sur les événements, et comme à présent nous allons jeter un coup d'œil sur les progrès que le parti arabe avait faits dans cet intervalle, nous devons nous reporter quelques années en arrière.

Le cadi de Séville, Abou-'l-Câsim Mohammed, étant mort à la fin de janvier 1042, son fils Abbâd, qui comptait alors vingt-six ans, lui avait succédé sous le titre de *hâdjib*, ou premier ministre du soi-disant Hichâm II. Dans l'histoire il est connu sous le nom de Motadhid, et bien qu'il ne prît ce titre que plus tard, nous l'appellerons ainsi dès à présent, afin d'éviter la confusion qu'un changement de nom pourrait faire naître.

Le nouveau chef du parti arabe dans le Sud-ouest réalisait en sa personne une des physionomies les plus accentuées qu'ait jamais produites la verte vieillesse d'une société. C'était en tout point le digne rival de

ìs, le chef de la faction opposée. Soupçonneux, licatif, perfide, tyrannique, cruel et sanguinaire me lui, comme lui adonné à l'ivrognerie, il le passait en luxure. Nature mobile et voluptueuse en fut, ses appétits étaient insatiables et incessants. un prince d'alors n'avait un sérail aussi nombreux le sien: huit cents jeunes filles, assure-t-on, y èrent successivement [1].

l'ailleurs, malgré la ressemblance générale, les x princes n'avaient pas tout à fait le même carac- ; leurs goûts, leurs habitudes différaient sur bien points. Bâdîs était un barbare ou peu s'en faut; édaignait les belles manières, la culture de l'esprit, ivilisation. Point de poètes dans les salles de hambra; parlant ordinairement le berber, Bâdîs ait à peine compris leurs odes. Motadhid, au conre, avait reçu une éducation soignée; il ne pou- prétendre, à la vérité, au titre de savant; il vait pas fait de vastes lectures; mais, comme il it doué d'un tact fin et pénétrant et d'une excelle mémoire, il savait plus qu'un homme du monde sait ordinairement. Les poèmes qu'il composa, et , indépendamment de leur valeur littéraire, ne t pas sans intérêt quand on veut connaître à fond caractère, lui valurent parmi ses contemporains réputation d'un bon poète [2]. Il était ami des let-

---

Abbad., t. II, p. 48; t. I, p. 245.

Abbad., t. I, p. 245.

tres et des arts. Pour un peu d'encens, il comblait les poètes de cadeaux. Il aimait à faire bâtir de magnifiques palais [1]. Jusque dans la tyrannie il apportait une certaine érudition; il avait pris pour modèle le calife de Bagdad dont il avait adopté le titre, tandis que Bâdîs ignorait probablement à quelle époque ce calife avait vécu. Buveurs tous les deux, Bâdîs se grisait brutalement, grossièrement, sans honte ni vergogne, comme un rustre ou comme un troupier. Motadhid, toujours homme du monde, toujours grand seigneur, ne faisait rien sans grâce; il apportait un certain bon goût, une certaine distinction, jusque dans ses orgies, et tout en buvant d'une manière immodérée, lui-même et ses compagnons de débauche improvisaient des chansons bachiques qui se distinguaient par un tact merveilleux, par une grande délicatesse d'expression. Sa puissante organisation se prêtait également au plaisir et au travail; viveur effréné et travailleur prodigieux, il passait de la fièvre des passions à celle des affaires. Il aimait à s'absorber tout entier dans ses occupations de prince, mais après des efforts surhumains qu'il faisait pour regagner le temps donné aux plaisirs, il lui fallait l'ivresse de nouveaux désordres pour retremper ses forces [2]. Chose étrange!

---

1) *Abbad.*, t. I, p. 243.

2) Voyez *Abbad.*, t. I, p. 243, et un poème de Motadhid, *ibid.*, p. 53.

le tyran dont le terrible regard faisait trembler les nombreuses beautés de son sérail, a composé pour quelques-unes d'entre elles des vers d'une galanterie exquise, d'une suavité charmante.

Il y avait donc entre Bâdîs et Motadhid la distance qui sépare le scélérat barbare du scélérat civilisé; mais, à tout prendre, le barbare était le moins profondément dépravé des deux. Bâdîs apportait une certaine franchise brutale jusque dans le crime; Motadhid était impénétrable, même pour ses affidés. Tandis que son regard scrutateur épiait sans cesse les pensées les plus secrètes des autres et les devinait, personne ne surprenait jamais un mouvement de sa physionomie ni un accent de sa parole [1]. Le prince de Grenade payait de sa personne sur les champs de bataille; celui de Séville, quoiqu'il fût presque constamment en guerre et qu'il ne manquât pas de courage, ne commanda ses troupes qu'une ou deux fois dans toute sa vie; d'ordinaire il traçait du fond de sa tanière, comme dit un historien arabe, les plans de campagne à ses généraux [2]. Les ruses de Bâdîs étaient grossières et il était facile de les déjouer; celles de Motadhid, bien calculées et subtiles, échouaient rarement. C'était là son fort, et l'on raconte à ce sujet une histoire qui mérite d'être rapportée.

---

1) *Abbad.*, t. I, p. 244.
2) *Abbad.*, t. I, p. 243.

En guerre contre Carmona, Motadhid entretenait une correspondance secrète avec un habitant arabe de cette ville, qui l'informait des mouvements et des desseins des Berbers. Afin que les lettres qu'ils s'écrivaient ne fussent pas interceptées et que personne ne soupçonnât leurs intrigues, il fallait naturellement une grande circonspection. Or, Motadhid, d'après un plan qu'il avait concerté avec son espion, fit venir un jour dans son palais un paysan des environs, homme simple et sans malice s'il en fut, et lui dit: «Ote ta casaque qui ne vaut rien, et revêts cette *djobba*. Elle est assez belle comme tu vois, et je t'en fais cadeau à condition que tu feras ce que je vais te dire.» Rempli de joie, le paysan revêtit la *djobba* sans soupçonner que la doublure de cet habit cachait une lettre que Motadhid voulait faire tenir à son espion, et promit d'exécuter fidèlement les ordres que le prince voudrait bien lui donner. «Fort bien, reprit alors Motadhid; voici ce que tu as à faire: tu prendras le chemin de Carmona; quand tu seras arrivé dans le voisinage de cette ville, tu ramasseras du bois et tu en formeras un fagot. Cela fait, tu entreras dans la ville et tu iras te mettre à l'endroit où les marchands de fagots se tiennent ordinairement; mais tu ne vendras le tien qu'à celui qui t'en offrira cinq dirhems.»

Le paysan, quoiqu'il ne devinât nullement le motif de ces ordres singuliers, s'empressa d'y obéir. Il

tit donc de Séville, et arrivé près de Carmona, il nit à fagoter; mais comme il n'en avait pas l'ha-ıde et qu'il y a fagots et fagots selon le proverbe, il 'a dans la ville avec un faisceau de branchages bien gre, bien chétif, et alla se placer sur le marché.

— Combien coûte-t-il, ce fagot? lui demanda un sant.

— Cinq dirhems, sans en rien rabattre; c'est à ndre ou à laisser, lui répondit le paysan.

ı'autre lui rit au nez.

— Bon Dieu! dit-il, c'est donc sans doute de l'ébè-que tu as là?

— Mais non, dit un autre, c'est du bambou.

Et chacun de lancer son petit bon-mot au paysan de le railler.

Déjà le jour baissait, lorsqu'un homme qui n'était re que l'espion de Motadhid, s'approcha du paysan, lui ayant demandé le prix de son fagot, il l'ache- après quoi il lui dit:

— Prends ce bois sur tes épaules et porte-le à ma ıeure. Je vais te montrer le chemin.

Quand ils furent arrivés à la maison, le paysan osa sa charge, et ayant reçu ses cinq dirhems, il lut s'en aller.

— Où vas-tu à cette heure avancée? lui demanda naître de la maison.

— Je vais sortir de la ville, car je ne suis pas i, lui répondit le paysan.

— Y songes-tu? Ignores-tu donc qu'il y a des brigands sur les routes? Reste ici; je suis à même de t'offrir un souper et un gîte, et demain de bonne heure tu pourras te remettre en voyage.

Le paysan accepta cette offre avec reconnaissance. Bientôt un bon souper lui fit oublier les railleries auxquelles il avait été en butte, et quand il eut mangé d'un excellent appétit:

— Apprends-moi maintenant d'où tu viens, lui dit son hôte.

— Des environs de Séville, où je demeure.

— Dans ce cas, mon frère, tu me parais bien courageux, bien hardi, d'avoir osé venir ici, car tu dois connaître la cruauté, la férocité de nos Berbers, tu dois savoir qu'ils vous tuent un homme en moins de rien. C'est sans doute quelque grave motif qui t'amène?

— Nullement; mais il faut gagner sa vie, et puis, personne ne s'avisera de maltraiter un pauvre paysan inoffensif comme moi.

On causa jusqu'à ce que le paysan se sentît gagné par le sommeil. Son hôte le conduisit alors au gîte qu'il lui destinait. L'autre voulut se coucher sans se déshabiller; mais l'homme de Carmona lui dit:

— Ote ta *djobba;* tu dormiras mieux alors et tu te réveilleras plus rafraîchi, car la nuit est tiède.

Le paysan le fit et bientôt après il dormait profondément. Alors l'espion prit la *djobba*, en décousit la

ublure, trouva la lettre de Motadhid, la lut, y ré-
dit sur-le-champ, mit sa propre lettre à la place
celle du prince, recousit la doublure sans qu'il y
rût, et remit la *djobba* à l'endroit où le paysan
rait mise. Ce dernier, s'étant levé le lendemain
bonne heure, la revêtit, et après avoir remercié
abitant de Carmona de sa généreuse hospitalité, il
rit la route de Séville.

Quand il y fut de retour, il se présenta devant
tadhid et lui raconta ses aventures.

— Je suis content de toi, lui dit alors le prince
un air bienveillant, et tu mérites une récompense.
a donc ta *djobba* et laisse-la-moi; voici un habille-
nt complet dont je te fais cadeau.

Se sentant à peine de joie, le paysan prit les beaux
bits que le prince lui offrait, et alla raconter avec
certain orgueil à ses amis, à ses voisins, à tous
ux qu'il connaissait, que le prince lui avait donné
s vêtements d'honneur, tout comme s'il eût été
homme d'importance, un haut fonctionnaire ou
a altesse. Qu'il avait servi de courrier extraordi-
ire, de porteur de dépêches tellement importantes,
'elles lui eussent coûté la vie, si les Berbers les
ssent trouvées sur lui, c'est ce dont il n'eut pas
moindre soupçon [1].

Il était bien rusé, le prince de Séville, bien fer-

1 Abd-al-wâhid, p. 68—70.

tile en expédients, en stratagèmes, en artifices de tout genre; il avait à son service tout un arsenal d'embûches, et malheur à celui qui avait provoqué sa colère! Un tel homme avait beau chercher un asile dans un autre pays: fût-il allé se cacher au bout du monde, la vengeance du prince l'atteignait infailliblement. Un aveugle, raconte-t-on, avait été privé par Motadhid de la plus grande partie de ses biens; il en avait dépensé le reste, et, complétement ruiné, il était allé comme pèlerin mendiant à la Mecque. Là il maudissait sans cesse et en public le tyran qui l'avait réduit à la mendicité. Motadhid l'apprit, et ayant fait venir un de ses sujets qui allait faire le pèlerinage de la Mecque, il lui remit une cassette qui contenait des pièces d'or enduites d'un poison mortel. « Quand tu seras arrivé à la Mecque, lui dit-il, tu feras tenir cette cassette à notre concitoyen aveugle. Tu lui diras que c'est un cadeau que je lui fais et tu le salueras de ma part. Mais prends garde de ne pas ouvrir la cassette. » L'autre promit d'exécuter ces ordres et se mit en route. Arrivé à la Mecque et ayant rencontré l'aveugle:

— Voici une cassette que Motadhid t'envoie, lui dit-il.

— Bon Dieu! elle rend un son métallique, s'écria l'aveugle, il y a de l'or là-dedans! Mais comment se peut-il qu'à Séville Motadhid me réduise à la misère et qu'en Arabie il m'enrichisse?

— Les princes ont de singuliers caprices, répliqua l'autre. Peut-être aussi que Motadhid, convaincu à cette heure de l'injustice qu'il t'a faite, en éprouve des remords. Enfin, je n'en sais rien et cela ne me regarde pas; j'ai fait ma commission, cela me suffit. Prends toujours ce cadeau; c'est pour toi un bonheur inespéré.

— Je le crois bien, reprit l'aveugle; mille mercis pour ta peine et assure le prince de ma gratitude.

Son trésor sous le bras, le pauvre homme courut à son misérable taudis avec autant de vitesse que sa cécité le lui permettait, et après avoir soigneusement fermé la porte, il s'empressa d'ouvrir sa cassette.

Il n'y a, dit-on, rien de plus enivrant pour un malheureux qui a lutté longtemps contre la misère et que le hasard enrichit tout d'un coup, que de couver des yeux son monceau d'or, de se laisser éblouir par l'éclat de ces belles pièces luisantes. Aveugle, le Sévillan ne pouvait se donner une telle jouissance; chez lui, le tact et l'ouïe devaient remplacer la vue, et ravi, plongé dans une extase délicieuse, il tâtait, palpait, maniait ses chères espèces, les faisait sonner, les comptait, les plaçait dans sa bouche, les goûtait pour ainsi dire ... Le poison produisit son effet: avant la nuit venue le malheureux était un cadavre [1].

---

1) Abd-al-wâhid, p. 67, 68.

Bâdîs et Motadhid étaient tous les deux cruels, mais avec des nuances assez sensibles. Tandis que le premier, dans ses accès d'aveugle fureur, massacrait souvent ses victimes de ses propres mains, Motadhid empiétait rarement sur les attributions du bourreau; mais quoiqu'il n'aimât pas à souiller de sang ses mains aristocratiques, la haine chez lui était plus implacable, plus tenace, que chez son rival. Son ennemi mort, la vengeance de Bâdîs était satisfaite, sa rage assouvie; il faisait attacher la tête du cadavre à un poteau, la coutume le voulait ainsi, mais il n'allait pas plus loin. Chez le prince de Séville, au contraire, la haine ne se rassasiait jamais; il poursuivait ses victimes jusqu'au-delà du trépas; il voulait que l'aspect de leurs restes mutilés stimulât sans relâche ses passions féroces. A l'exemple du calife Mahdî, il fit planter des fleurs dans les crânes de ses ennemis, et les plaça dans la cour de son palais. Un morceau de papier, attaché à l'oreille de chaque crâne, portait le nom de celui auquel ce crâne avait appartenu jadis. Souvent il s'extasiait devant ce *jardin*, comme il disait. Et cependant il ne contenait pas les têtes à ses yeux les plus précieuses, celles des princes qu'il avait vaincus. Celles-là, il les gardait, avec le plus grand soin, au fond de son palais, dans une cassette [1].

1) *Abbad.*, t. I, p. 243, 244; Abd-al-wâhid, p. 67; Ibn-Bassâm, t. I, fol. 109 r.

ıjoutons que ce monstre de cruauté était à ses pres yeux le meilleur des princes, un Titus forexprès pour le bonheur du genre humain. « Si désires, mon Dieu, que les mortels soient heux, disait-il dans ses vers, fais-moi régner alors tous les Arabes et sur tous les barbares; car jas je n'ai dévié de la bonne route, jamais je n'ai té mes sujets autrement qu'il ne convient à un ıme généreux et magnanime. Toujours je les pro- contre leurs agresseurs, toujours je détourne calamités de leur tête [1]. »

Abbad., t. II, p. 52.

VI.

Ayant d'abord mis à mort Habîb, le vizir et le confident de son père [1], Motadhid tourna ses armes contre les Berbers et principalement contre ceux de Carmona, ses voisins. Il avait un motif tout particulier pour haïr les Berbers, car il croyait que, s'il n'y pourvoyait, ils ôteraient le trône à lui ou à ses descendants, ses astrologues lui ayant prédit que sa dynastie serait renversée par des hommes nés hors de la Péninsule [2]. Il mit donc tout en œuvre pour les extirper. Cette guerre fut de longue durée. Mohammed, le prince de Carmona, fut tué après s'être laissé attirer dans une embuscade (1042—3) [3]; mais comme son fils Ishâc lui succéda [4], les hostilités continuèrent.

---

1) *Abbad.*, t. I, p. 242.

2) *Abbad.*, t. I, p. 251; t. II, p. 60.

3) *Abbad.*, t. II, p. 209, 216.

4) Ibn-Haiyân, *apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 109 r. Ibn-Khaldoun (*Abbad.*, t. II, p. 216) donne à ce prince le nom d'al-Azîz. C'est une erreur.

ɔn même temps Motadhid étendait ses limites du ɛ de l'ouest. En 1044 il enleva Mertola à Ibn-four [1]. Puis il attaqua Ibn-Yahyâ, seigneur de bla. Ce n'était pas un Berber, c'était un Arabe, is quand il s'agissait d'arrondir son territoire, Mohid n'y regardait pas de si près. Réduit à l'étroit, -Yahyâ se jeta dans les bras des Berbers. Moiffar de Badajoz vint à son secours, repoussa Mohid, et se mit à former contre lui une ligue forlable dans laquelle entrèrent Bâdîs, Mohammed Malaga et Mohammed d'Algéziras. Abou-'l-Walîd Djahwar, qui, dans l'année 1043, avait succédé on père comme président de la république de Core, fit tout ce qu'il pouvait pour réconcilier les x partis; mais ce fut en vain: personne ne prêta eille à ses ambassadeurs.

es Berbers avaient formé le projet de marcher con- Séville aussitôt qu'ils auraient réuni leurs troupes péré leur jonction. Motadhid les prévint. Profide l'absence de Modhaffar qui n'avait pas suffiment pourvu à la défense de ses propres Etats, t d'abord ravager le territoire de Badajoz; puis, nettant en personne, contre sa coutume, à la de son armée, il marcha contre Niébla, attaqua ennemis dans une espèce de défilé près des portes a ville, et les culbuta en partie dans le Tinto;

Abbad., t. II, p. 211.

mais Modhaffar réussit à rallier ses soldats, les ramena à la charge, et força Motadhid à la retraite.

Modhaffar se réunit ensuite à ses alliés; mais pendant qu'il ravageait avec eux le pays sévillan, Ibn-Yahyâ se détacha de son parti, Motadhid l'ayant forcé de conclure une alliance avec lui. Modhaffar le punit en s'appropriant l'argent qu'il lui avait confié, et en faisant piller la campagne de Niébla [1]. Alors Ibn-Yahyâ implora le secours de Motadhid. Celui-ci fit attaquer les troupes de Badajoz, les attira dans une embuscade, et les mit en déroute. Non content de ce succès, il fit ravager les environs d'Evora par son fils Ismâîl. Afin de repousser cette attaque, le roi de Badajoz fit prendre les armes à tous ceux qui étaient en état d'en porter, et, ayant reçu un renfort de son allié, Ishâc de Carmona, il alla à la rencontre de l'ennemi. En vain les Berbers de Carmona l'exhortaient à ne pas le faire. «Vous ignorez, lui disaient-ils, que l'armée sévillane est fort nombreuse; nous au contraire, nous le savons, car nous avons reçu des nouvelles de Séville, et qui plus est, nous avons vu les troupes de Motadhid.» Le bouillant Modhaffar ne voulut pas les croire. Son audace lui coûta cher. Il essuya une terrible déroute et perdit au moins trois mille hommes. Parmi les morts on comptait le fils du prince de Carmona, qui avait com-

1) *Abbad.*, t. I, p. 247, 248.

mandé les troupes de son père. Sa tête fut apportée à Motadhid, qui la plaça dans sa cassette, à côté de celle de l'aïeul du jeune prince.

Badajoz présenta longtemps un spectacle lugubre. Les boutiques y étaient fermées, les marchés déserts, l'élite de la population ayant péri dans cette bataille fatale [1]. Pour comble de misère, les Sévillans continuaient à détruire les moissons, de sorte que la famine désolait le royaume. Modhaffar n'y pouvait rien. Abandonné par ses alliés qu'il appelait en vain à son secours, il était condamné à rester inactif et immobile dans Badajoz, où il se dévorait les entrailles de colère. Cependant son orgueil ne se laissait pas fléchir. Il ne voulait pas entendre parler d'un accommodement, quoique son ennemi victorieux ne refusât pas positivement la médiation d'Ibn-Djahwar. Il feignait de ne pas se soucier de ses pertes, au point qu'il envoya quelqu'un acheter des chanteuses à Cordoue. Elles y étaient rares alors, et ce fut à grand'peine qu'on en trouva deux; encore étaient-elles d'un médiocre talent. On s'étonna d'abord du caprice du roi de Badajoz. On le connaissait pour un homme grave, studieux et qui à l'ordinaire ne faisait nul cas de chanteuses. On ne comprenait pas qu'il eût choisi, pour en faire acheter, le moment

1) Ibn-Haiyân, apud Ibn-Bassâm, t. I, fol. 108 v., 109 r.; poème d'Ibn-Zaidoun, *ibid.*, fol. 99 v.

même où ses Etats présentaient le spectacle d'une affreuse dévastation. Mais l'étonnement cessa quand on découvrit le motif de sa conduite. Modhaffar avait appris qu'à la vente des biens d'un vizir cordouan qui venait de mourir, Motadhid s'était procuré une chanteuse renommée, et c'était pour montrer qu'il pouvait s'occuper de chanteuses avec autant de liberté d'esprit que son adversaire, qu'il en avait fait acheter à son tour.

Cependant Ibn-Djahwar continuait ses efforts pour amener une réconciliation, et dans le mois de juillet 1051, ils furent enfin couronnés du succès, car à cette époque et par son entremise, Modhaffar et Motadhid conclurent la paix après une longue négociation [1].

Motadhid tourna alors toutes ses forces contre Ibn-Yahyâ de Niébla, désormais réduit à ses propres ressources. Pour lui cette expédition ne fut pas une campagne, ce ne fut qu'une promenade militaire. Convaincu de sa faiblesse, Ibn-Yahyâ n'essaya pas même de se défendre. Il prit le chemin de Cordoue avec l'intention d'aller passer dans cette ville le reste de ses jours, et Motadhid eut la courtoisie de lui envoyer un escadron en guise d'escorte [2].

Le prince qui régnait sur Huelva et la petite île

1) *Abbad.*, t. I, p. 248, 249.
2) *Abbad.*, t. I, p. 252.

de Saltès, Abdalazîz le Becrite, comprit alors que son tour était venu. Cependant il espérait encore pouvoir sauver quelque chose du naufrage. Il s'empressa donc d'écrire à Motadhid, le félicita de sa nouvelle conquête, lui rappela les relations amicales qui avaient toujours existé entre sa propre famille et celle des Abbâdides, se déclara son vassal, et lui offrit Huelva à condition qu'il lui laisserait Saltès. Motadhid accepta son offre, et feignant de vouloir s'aboucher avec lui, il prit la route de Huelva. Abdalazîz jugea prudent de ne pas l'attendre, et se rendit avec ses trésors à Saltès. Ayant pris possession de Huelva, Motadhid retourna à Séville; mais il laissa à Huelva un de ses capitaines, qui devait empêcher qu'Abdalazîz ne quittât son île et que personne ne se rendît auprès de lui. Informé de ces mesures, Abdalazîz prit le parti le plus sage: il entra en pourparlers avec le capitaine de Motadhid, vendit au prince de Séville ses vaisseaux et ses munitions de guerre au prix de dix mille ducats, et obtint la permission de se rendre à Cordoue. Pendant son voyage, le perfide Motadhid voulut l'attirer dans un piége et s'emparer de ses richesses; mais Abdalazîz pénétra son dessein, et grâce à une escorte qu'il demanda au prince de Carmona, il arriva sans encombre à Cordoue [1].

---

1) *Abbad.*, t. I, p. 252, 253; Ibn-al-Abbâr, dans mes *Recherches*, t. I, p. 286 de la 1re édition.

Ensuite Motadhid attaqua la petite principauté de Silves, où régnaient aussi des Arabes, les Beni-Mozain, dont les ancêtres, qui possédaient déjà des propriétés étendues dans cette partie de la Péninsule, avaient souvent rempli, du temps des Omaiyades, des postes importants [1].

Résolu à mourir plutôt que de se rendre, le prince de Silves se défendit avec le courage du désespoir. Mais l'armée sévillane, dont Mohammed (Motamid), un fils de Motadhid, était le général, mais seulement de nom, car à cette époque il comptait à peine treize ans [2], poussa le siége avec non moins de vigueur, et Silves fut enfin pris d'assaut. Ibn-Mozain chercha en vain la mort au plus fort de la mêlée; on épargna sa vie, et Motadhid se contenta de l'exiler [3]. Puis, ayant donné le gouvernement de Silves à son fils Mohammed, il fit marcher son armée contre la ville de Santa-Maria, située près du cap qui porte encore aujourd'hui ce nom. Le calife Solaimân l'avait donnée en fief à un certain Saîd ibn-Hâroun, de Mérida, dont on ne connaît pas la généalogie, et qui peut-être n'était ni Arabe ni Berber, car les hommes dont l'origine était inconnue aux chroniqueurs ara-

1) Voyez Ibn-al-Abbâr, p. 50, 51.

2) Voyez Ibn-Bassâm, t. II, dans l'article sur Ibn-Ammâr.

3) Voyez une lettre sur la prise de Silves qui se trouve dans le chapitre qu'Ibn-Khâcân, dans son *Calâyid*, a consacré à Abou-Mohammed ibn-Abd-al-barr, et comparez la note B, à la fin de ce volume.

, étaient ordinairement des Espagnols. Après la
rt de Solaimân, il s'était déclaré indépendant, et
ınd·il eut rendu le dernier soupir, son fils Mo-
nmed lui avait succédé. Ce dernier, attaqué par
Sévillans, n'opposa qu'une courte résistance. Mo-
hid réunit le district de Santa-Maria à celui de
ves, et voulut que son fils Mohammed les gouver-
conjointement (1052) [1].

Grâce à ces conquêtes rapides, la principauté de
ville s'était fort étendue du côté de l'Ouest. Ce-
ıdant elle n'avait encore que peu d'extension vers
Sud, où régnaient des princes berbers. La plu-
t d'entre eux étaient alors en paix avec Mota-
id et avaient même reconnu sa suzeraineté, ou
ıtôt celle du soi-disant Hichâm II. Motadhid, tou-
ois, ne se contentait pas de si peu: son intention
it de tuer ces princes et de prendre possession de
rs Etats; mais, procédant avec modération et pru-
ıce, il ne voulait s'aventurer à une tentative aussi
die que quand les manœuvres souterraines auraient
du le succès certain.

Après la conquête de Silves, il alla donc rendre
te, accompagné seulement de deux serviteurs, à
x de ses vassaux, Ibn-Nouh, le seigneur de Mo-

Abbad., t. II, p. 123, 210, 211. La date que donne Ibn-
doun est erronée; j'ai indiqué celle qui se trouve chez Ibn-al-
âr.

ron, et Ibn-abî-Corra, le seigneur de Ronda, sans les avoir prévenus de son intention. Quand on songe à la haine que ces Berbers lui portaient, on s'étonne avec raison qu'il eût l'imprudence d'aller se mettre ainsi à leur merci; mais le fait est qu'il ne manquait pas d'audace, et que, malgré sa perfidie envers tout le monde, il se fiait à la bonne foi des autres. A Moron il fut accueilli de la manière la plus honorable. Ibn-Nouh lui témoigna sa joie à cause de cette visite inattendue, le festoya avec une hospitalité somptueuse, et l'assura de nouveau qu'il serait toujours un vassal fidèle. Mais Motadhid n'était pas venu pour écouter des compliments ou recevoir des témoignages d'affection; son but était tout autre. Il voulait sonder le terrain, et gagner, si cela était possible, quelques personnages influents. Il s'aperçut facilement que la population arabe brûlait du désir de secouer le joug berber, et que, dans l'occasion, il pourrait compter sur son appui. Grâce aux pierres précieuses et à l'argent que portaient les deux serviteurs qui l'accompagnaient, il corrompit même plusieurs officiers berbers, sans qu'Ibn-Nouh eût le moindre soupçon de ces intrigues.

Fort content des résultats de sa visite, Motadhid continua son voyage en prenant la route de Ronda. Il y fut reçu avec la même bienveillance, et ses pratiques secrètes y réussirent aussi bien, mieux peut-être, car les Arabes de Ronda étaient encore plus

impatients que ceux de Moron de s'affranchir de la domination berbère, les Beni-abî-Corra étant, à ce qu'il paraît, des maîtres plus durs que les Beni-Nouh. Motadhid fut donc à même d'ourdir une conspiration terrible qui éclaterait au premier signal.

Peu s'en fallut, cependant, qu'il ne payât de sa vie son audacieuse entreprise. Une fois, vers la fin d'un repas dans lequel le vin n'avait pas été épargné, il se sentit gagner par le sommeil.

— Je me sens fatigué et j'ai envie de dormir, dit-il à son hôte; mais n'interrompez pas pour cela vos conversations ni vos rasades; un petit somme m'aura bientôt remis et je reviendrai alors reprendre ma place à table.

— Faites comme vous voulez, seigneur, lui répondit Ibn-abî-Corra en le conduisant à un sofa.

Au bout d'une demi-heure environ, lorsque Motadhid semblait dormir d'un profond sommeil, un officier berber pria les autres de l'écouter un moment, puisqu'il avait quelque chose d'important à leur dire. Ayant obtenu le silence: «Il me semble, dit-il à voix basse, que nous avons là un gras bélier qui est venu s'offrir spontanément au couteau. C'est pour nous une bonne fortune à laquelle nous étions loin de nous attendre. Eussions-nous donné, pour avoir cet homme ici, tout l'or de l'Andalousie, cela ne nous eût servi de rien, et voilà qu'il vient de lui-même .... Cet homme est le démon en personne, vous le savez

tous, et quand il aura cessé de vivre, personne ne nous disputera plus la possession de ce pays »....

Tous gardèrent le silence; mais on se consulta du regard, et comme l'idée d'assassiner celui qu'ils craignaient et haïssaient tous, dont ils connaissaient toutes les voies tortueuses, ne souriait que trop à ces hommes endurcis dès leur enfance à toutes sortes de crimes, leurs visages basanés n'exprimaient ni surprise ni répugnance. Un seul, plus loyal que les autres, sentit son sang bouillir à l'idée d'une trahison aussi infâme. C'était Moâdh ibn-abî-Corra, un parent du seigneur de Ronda. Les yeux enflammés d'une généreuse indignation, il se leva, et, prenant la parole: « Au nom du ciel, ne faisons pas cela! dit-il à demi-voix, mais d'un ton ferme. Cet homme, en venant ici, a compté sur notre loyauté; sa conduite prouve qu'il nous croit incapables de le trahir, et notre honneur exige que nous justifions sa confiance. Que diraient nos frères des autres tribus, s'ils apprenaient que nous avons violé les droits sacrés de l'hospitalité, que nous avons assassiné notre hôte? Que Dieu maudisse celui qui oserait commettre un tel crime! »

Les Berbers se sentirent touchés par ces nobles paroles. En leur rappelant d'une manière aussi énergique les devoirs de l'hospitalité, Moâdh avait fait vibrer dans leurs cœurs une corde que l'on touche rarement en vain chez les peuples de l'Asie et de l'Afrique.

Cependant Motadhid, bien qu'il fît semblant de dor-
r, était parfaitement éveillé. En proie à une in-
sible angoisse, il avait entendu tout ce qui se di-
t. Rassuré maintenant par l'effet qu'avaient pro-
it les paroles de Moâdh, il feignit de s'éveiller et
a se remettre à table. Tous les convives se levè-
nt aussitôt, l'embrassèrent et lui baisèrent respec-
ueusement le front. Ils mirent d'autant plus d'effu-
n dans leurs caresses, que leur conscience n'était
s tout à fait tranquille, et qu'ils se reprochaient
secret d'avoir eu un instant l'idée d'envoyer leur
te dans l'autre monde.

— Mes amis, leur dit alors le prince, il me fau-
a bientôt retourner à Séville; mais à la veille de
us quitter, je ne puis assez vous dire combien je
s content de votre accueil. Je voudrais vous don-
r quelques faibles marques de ma reconnaissance;
lheureusement la provision de petits cadeaux que
rtaient mes serviteurs, est épuisée ou à peu près.
is donnez-moi de l'encre et du papier; que chacun
vous me dicte son nom; qu'il dise ce qu'il désire
plus, des vêtements d'honneur, de l'argent, des
evaux, des jeunes filles, des esclaves, ou autre
se, et qu'il envoie dans ma capitale, quand j'y
ai de retour, un serviteur qui vienne prendre le
sent que je lui destine.

Tous s'empressèrent d'obéir aux désirs du prince,
quand celui-ci fut retourné à Séville, les servi-

teurs des Berbers y accoururent en foule et rapportèrent à Ronda des présents magnifiques.

Les meilleures relations semblaient donc exister entre Motadhid et les Berbers; les vieilles rancunes paraissaient oubliées pour faire place à une liaison étroite, à une amitié intime et cordiale, lorsque, six mois après la visite qu'il leur avait faite, Motadhid invita les seigneurs de Ronda et de Moron à un grand festin, qu'il voulait leur offrir, disait-il, pour leur témoigner sa reconnaissance de leur bon accueil. Il envoya aussi une invitation au Berber Ibn-Kharroun, le seigneur d'Arcos et de Xérès, et bientôt ils arrivèrent tous les trois à Séville (1053). Motadhid leur fit une réception magnifique, et selon la coutume, il leur offrit un bain, de même qu'aux principaux personnages de leur suite; mais, sous un prétexte quelconque, il retint le jeune Moâdh auprès de sa personne.

Environ soixante Berbers se rendirent à l'édifice que le prince leur avait indiqué. Après s'être déshabillés dans la première salle, ils entrèrent dans la seconde, la véritable salle de bain. Comme cela se voit encore aujourd'hui dans les pays musulmans, elle était bâtie en pierres, revêtue de marbre, et couronnée d'une coupole percée de trous en étoiles fermés par des verres dépolis. De distance à distance il y avait des cuves de marbre, et des tuyaux, disposés dans l'épaisseur des murs et partant d'une chaudière,

naintenaient un degré de chaleur très-élevé.

Savourant avec délices le bien-être que procure le n, les Berbers entendirent bien un bruit léger, nme si des maçons fussent à l'œuvre, mais ils n'y nt pas grande attention d'abord. Au bout de quel-temps, toutefois, la chaleur devenant de plus en s étouffante, ils voulurent ouvrir la porte. Qu'on figure leur effroi! La porte était murée, tous les tilateurs étaient bouchés .... Ils moururent tous oqués [1].

Cependant le jeune Moâdh, après avoir attendu gtemps le retour de ses compagnons, finit par de-ir fort inquiet et se hasarda à demander à Mota-l pourquoi ils tardaient tant à rentrer. Le prince ésita pas à le lui dire, et comme il voyait une eur profonde se peindre sur son visage:

— Quant à toi, lui dit-il, tu n'as rien à craindre. parents et tes amis méritaient de périr puisqu'ils eu un instant l'idée de m'assassiner. Sache que e dormais pas au moment où cette proposition fut ; mais j'ai entendu aussi les nobles paroles que s prononcées à cette occasion, et jamais je n'ou-ai que, si je vis encore, c'est à toi que j'en suis vable. Tu peux choisir maintenant: si tu con-

Un prince aghlabide avait fait mourir de la même manière urs de ses eunuques et de ses gardes dont il voulait se débar-. Voyez Ibn-Adhârî, t. I, p. 127.

sens à rester ici, je suis prêt à partager avec toi toutes mes richesses; mais si tu préfères de retourner à Ronda, je t'y ferai reconduire après t'avoir comblé de présents.

— Hélas! seigneur, lui répondit Moâdh d'un ton profondément triste, comment pourrais-je retourner à Ronda, où tout me rappellerait le souvenir de ceux que j'ai perdus?

— Eh bien, reste donc à Séville, reprit le prince; tu n'auras pas à te plaindre de moi.

Puis, s'adressant à un de ses serviteurs:

— Prends soin, lui dit-il, qu'un beau palais soit mis en ordre sur-le-champ, afin que Moâdh puisse venir l'habiter. Fais-y transporter mille pièces d'or, dix chevaux, trente jeunes filles et dix esclaves. — Je te donne d'ailleurs, continua-t-il en s'adressant de nouveau à Moâdh, un traitement annuel de deux mille ducats.

Moâdh resta donc à Séville, où il vécut dans une opulence princière. Chaque jour Motadhid lui envoyait des cadeaux d'un grand prix ou d'une rare élégance; il lui confia un commandement dans son armée [1], et aussi souvent qu'il consultait ses vizirs sur les affaires de l'Etat, il réservait la place d'honneur pour celui qui avait sauvé sa vie.

Ayant déposé les têtes des seigneurs berbers dans

---

1) Voyez *Abbad.*, t. II, p. 14, l. 17.

cette affreuse cassette dont il aimait tant à repaître ses regards, Motadhid envoya des troupes prendre possession de Moron, d'Arcos, de Xérès, de Ronda et d'autres places. Aidées par la population arabe et par des traîtres qui s'étaient vendus à Motadhid, elles y réussirent sans trop de peine. La prise de Ronda, où Abou-Naçr avait succédé à son père, semblait devoir coûter le plus d'efforts, car, bâtie sur une montagne très-élevée, elle était entourée de précipices et passait pour inexpugnable. Mais les Arabes s'insurgèrent en masse contre les Berbers, et se mirent à les massacrer avec une aveugle fureur. Abou-Naçr lui-même tâcha inutilement de se sauver par la fuite: au moment où il essayait de grimper à la muraille, son pied glissa, et son cadavre alla rouler dans le précipice [1].

Ce fut surtout la prise de Ronda qui causa au prince de Séville une joie indicible. Il se hâta de rendre cette ville plus forte encore qu'elle ne l'était déjà; puis, les travaux de fortification achevés, il alla les inspecter, et tressaillant d'aise, il composa ces vers:

Mieux fortifiée que tu ne l'as jamais été, tu es maintenant le plus beau bijou de mon royaume, ô Ronda! Les lances et les épées tranchantes de mes braves guerriers m'ont procuré l'avantage de te posséder; à présent tes ha-

---

1) Voyez la note C, à la fin de ce volume.

bitants m'appellent leur seigneur et ils seront pour moi le plus ferme appui. Ah! pourvu que ma vie soit assez longue, je saurai bien abréger celle de mes ennemis. Pour me tenir en haleine, je ne cesserai jamais de les combattre. J'ai passé au fil de l'épée bataillons sur bataillons, et les têtes de mes ennemis, enfilées comme des perles, servent de collier à la porte de mon palais [1]!

---

1) *Abbad.*, t. I, p. 247.

VII.

Pendant que Motadhid, enivré de ses succès, se livrait aux transports d'une joie immodérée, Bâdîs était en proie à une anxiété toujours croissante. Quand il reçut la nouvelle du terrible sort qui avait frappé les seigneurs berbers, il déchira ses habits en hurlant de douleur et de rage. Puis, quand il apprit que, par un élan d'indignation patriotique, toute la population arabe de Ronda s'était levée comme un seul homme pour massacrer ses oppresseurs, de noirs pressentiments vinrent obséder et tourmenter son esprit soupçonneux. Qui lui répondait que ses propres sujets arabes ne se fussent pas concertés, eux aussi, avec l'Abbâdide, qu'ils ne conspirassent pas contre son trône et sa vie? Cette pensée le poursuivait sans relâche le jour et la nuit: on eût dit qu'il avait des accès de délire. Tantôt, transporté de fureur, il criait, jurait et s'emportait contre tout le monde; tantôt, l'âme troublée de crainte et remplie d'une noire

mélancolie, il gardait un morne silence et languissait comme un arbre frappé de la foudre. Chose étrange et de sinistre présage: Bâdîs ne buvait plus....

Il laissait mûrir en secret un projet horrible. Tant qu'il y aurait des Arabes dans ses Etats, il ne serait pas un moment en sûreté; la prudence, pensait-il, lui commandait donc de les exterminer, et il le ferait le vendredi prochain, lorsqu'ils seraient tous réunis dans la mosquée. Cependant, comme il n'entreprenait rien sans consulter son vizir, le juif Samuel, il l'informa de son plan, mais en ajoutant qu'il était fermement décidé à l'exécuter, que le vizir l'approuvât ou non. Le juif jugea le plan mauvais; il tâcha d'en détourner le prince, le pria d'attendre, et de réfléchir mûrement aux conséquences d'une telle action. « Supposons, lui dit-il, que tout se passe selon vos souhaits; supposons que vous réussissiez à exterminer les Arabes, et ne comptons pas le péril d'une telle entreprise; mais alors, croyez-vous que les Arabes des autres Etats oublieront le malheur qui a frappé leurs compatriotes? croyez-vous qu'ils resteront tranquillement dans leurs demeures? Non pas, certainement; je les vois déjà accourir tout furieux, je vois des ennemis innombrables comme les vagues de la mer fondre sur vous, et brandir leurs cimeterres au-dessus de votre tête » .... Si sensées qu'elles fussent, ces paroles n'eurent cependant aucun effet sur Bâdîs. Il fit promettre à Samuel de lui garder

le secret, et donna les ordres nécessaires afin que tout fût prêt pour le vendredi. Ce jour-là les soldats devraient se réunir, armés de toutes pièces, sous le prétexte d'une revue.

Samuel, toutefois, ne resta pas oisif: il envoya secrètement auprès des principaux Arabes quelques femmes qui les connaissaient, et qui leur conseillèrent de ne pas se rendre à la mosquée le vendredi prochain, mais de se cacher au contraire. Ainsi avertis, les Arabes se tinrent sur leurs gardes, et au jour fixé il n'y eut dans la mosquée que quelques hommes du menu peuple. Furieux de voir son plan échouer, Bâdîs fit venir Samuel et lui reprocha d'avoir ébruité le secret qu'il lui avait confié. Le vizir le nia, après quoi il dit: « On s'explique aisément que les Arabes ne soient pas allés à la mosquée. Voyant que vous aviez rassemblé vos troupes sans raison apparente, car vous êtes en paix avec vos voisins, ils ont soupçonné naturellement que c'était à eux que vous en vouliez. Au lieu de vous fâcher, vous devriez plutôt rendre grâces à Dieu: devinant votre intention, ils auraient pu se soulever contre vous, et cependant ils n'ont pas bougé. Considérez l'affaire de sang-froid, seigneur; le temps viendra où vous approuverez ma manière de voir. » Peut-être Bâdîs aurait-il encore refusé, dans son aveuglement, de se laisser persuader, mais un chaikh berber ayant approuvé les raisons que donnait Samuel, il avoua en-

fin qu'il avait eu tort [1]. Il ne songea donc plus à exterminer ses sujets arabes; mais, vivement sollicité par les fugitifs de Moron, d'Arcos, de Xérès et de Ronda, qui étaient venus chercher un asile à Grenade, il résolut de punir le perfide ennemi de sa race, et envahit le territoire sévillan à la tête de ses propres troupes et des émigrés [2]. Nous ne possédons pas de détails sur cette guerre, mais tout porte à croire qu'elle fut sanglante; car d'une part les Berbers étaient enflammés du désir de venger la mort de leurs compatriotes, de l'autre, les Arabes haïssaient les Grenadins plus encore qu'ils ne haïssaient les autres Berbers. Ils les regardaient comme des infidèles, des mécréants, des ennemis de la religion musulmane, parce qu'ils avaient un vizir juif. « Ton épée a sévi parmi un peuple qui n'a jamais cru qu'au judaïsme, bien qu'il se donne le nom de berber », disaient les poètes sévillans quand ils chantaient les victoires de Motadhid [3]. Aux yeux des Sévillans une guerre contre les Grenadins était donc une guerre sainte; aussi les combattirent-ils avec tant de vigueur, qu'ils les forcèrent à se retirer. Les émigrés furent

1) Ibn-Haiyân, dans mon Introduction à la Chronique d'Ibn-Adhârî, p. 86—88. A la page 86, l. 16, il faut lire: *wahadjara charâbahi alladhî lâ çabra laho anho.*

2) *Abbad.*, t. II, p. 210.

3) Abd-al-wâhid, p. 80; Ibn-Khâcân, *Calâyid*, t. I, p. 177 (article sur Ibn-Ammâr).

bien à plaindre alors. Motadhid ne leur permettant pas de retourner à leurs demeures et Bâdîs ne voulant pas qu'ils restassent à Grenade, attendu qu'il aurait dû pourvoir à leur subsistance, ils furent obligés de passer le Détroit. Ils débarquèrent dans le voisinage de Ceuta; mais Sacaute, le seigneur de cette place, ne voulait pas non plus d'eux. Repoussés ainsi par tout le monde, à une époque où la famine ravageait l'Afrique, ils périrent presque tous de faim [1].

Ensuite Motadhid tourna ses armes contre le Hammoudite Câsim, le seigneur d'Algéziras. C'était le plus faible parmi les princes berbers; aussi fut-il bientôt forcé de demander grâce. Motadhid lui permit d'aller vivre à Cordoue (1058) [2].

Cette nouvelle conquête achevée, Motadhid crut qu'il était temps de finir la comédie qu'il avait jouée jusqu'alors à l'exemple de son père, et de déclarer que le soi-disant Hichâm II était mort. Les raisons que son père avait eues pour se couvrir du nom de ce monarque n'existaient plus. Tout le monde était convaincu désormais que le retour au passé était impossible, que le califat était tombé pour ne plus se relever; à cet égard l'expérience avait dissipé toutes les illusions. Le nattier de Calatrava était donc de-

1) *Abbad.*, t. II, p. 210.
2) *Abbad.*, t. I, p. 249; t. II, p. 207; Ibn-Khaldoun, fol. 23 r.

venu un personnage parfaitement inutile. Il se peut que cet homme, qui ne se montrait jamais ni au peuple ni aux courtisans, fût mort depuis plusieurs années; il se peut aussi que Motadhid, ennuyé de lui, l'ait fait tuer, comme quelques chroniqueurs l'assurent. Nous n'oserions rien affirmer à ce sujet, car le prince de Séville, quand il le voulait, savait envelopper ses actes d'un mystère impénétrable. Toujours est-il que, dans l'année 1059, il réunit les principaux habitants de sa capitale pour leur annoncer que le calife Hichâm avait succombé, quelque temps auparavant, à une attaque de paralysie. Tant qu'il avait eu des guerres à soutenir, ajouta-t-il, la prudence lui avait défendu de donner de la publicité à cet événement, mais maintenant qu'il était en paix avec tous ses voisins, il pouvait le faire sans danger. Puis il fit ensevelir la dépouille mortelle du natif de Calatrava avec tous les honneurs dus à la royauté, et en sa qualité de *hâdjib* ou premier ministre, il accompagna le cortége à pied et sans *tailesân* [1]. Il communiqua aussi la mort du calife à ses alliés de l'Est, en les exhortant à faire un nouveau choix. Naturellement personne n'y songea. Il prétendit alors, dit-on, que, dans son testament, le calife l'avait

1) C'est une sorte de voile qu'on porte sur la tête et sur les épaules.

nommé émir de toute l'Espagne[1]. Il est certain, du moins, qu'il tâchait de le devenir; tous ses efforts tendaient vers ce but, et il voulait s'emparer maintenant de l'ancienne capitale de la monarchie. La destinée, toutefois, lui préparait un désappointement terrible.

Déjà ses troupes avaient fait plusieurs razzias sur le territoire de Cordoue, lorsque, dans l'année 1065[2], il donna à Ismâîl, son fils aîné et le général de son armée, l'ordre d'aller prendre la ville à demi ruinée de Zahrâ. Ismâîl fit des difficultés, des objections. Depuis quelque temps déjà, il était mécontent de son père. Il se plaignait de sa dureté, de son humeur tyrannique; il l'accusait de l'exposer souvent à de graves périls, en refusant de lui donner assez de soldats alors qu'il y avait un combat à livrer ou une place forte à assiéger. Un aventurier ambitieux fomentait son mécontentement. C'était Abou-Abdallâh Bizilyânî, qui avait émigré de Malaga lors de la prise de cette ville par Bâdîs. Voulant à tout prix devenir premier ministre, n'importe de qui, n'importe où, cet intrigant avait tâché de faire naître dans le cœur d'Ismâîl la pensée de se révolter contre son père et

1) *Abbad.*, t. I, p. 250; t. II, p. 6; Abd-al-wâhid, p. 66 (cet auteur se trompe dans la date).

2) 455 de l'Hégire. C'est ainsi qu'il faut lire, avec le man. de M. de Gayangos, dans le passage d'Ibn-Haiyân que j'ai publié *Abbad.*, t. I, p. 256.

de fonder quelque part, à Algéziras par exemple, une principauté indépendante. Il n'avait que trop bien réussi dans son projet: au moment où il reçut l'ordre de marcher contre Zahrâ, l'irritation d'Ismâîl était telle qu'il fallait peu de chose pour la porter au comble, et malheureusement son père refusa de nouveau de lui donner autant de troupes qu'il en demandait. En vain Ismâîl lui représenta qu'avec le peu de soldats qu'il avait, il lui serait impossible d'attaquer un Etat tel que Cordoue, et que, si Bâdîs venait au secours des Cordouans, comme il ne manquerait pas de le faire puisqu'il était leur allié, il serait placé entre deux feux. Motadhid ne voulut rien entendre; il s'emporta; dans son courroux il appela son fils un lâche, il l'accabla de menaces, et peu s'en fallut que des paroles il n'en vînt aux voies de fait. «Si tu tardes à m'obéir, s'écria-t-il, je te fais couper la tête!»

Blessé dans sa fierté et le cœur rempli de colère, Ismâîl se met en marche; mais il consulte Bizilyânî, et celui-ci lui persuade sans peine que le moment est venu d'exécuter le projet souvent discuté entre eux. A deux journées de Séville, Ismâîl annonce donc à ses officiers qu'il a reçu de son père une lettre dans laquelle il lui enjoint de retourner auprès de lui, attendu qu'il a encore quelque chose d'important à lui dire. Puis, accompagné de Bizilyânî et d'une trentaine de ses gardes à cheval, il retourne

toute hâte à Séville. Motadhid n'y était pas; il résidait dans le château de Zâhir, de l'autre côté du fleuve. Ismâîl trouve la citadelle de Séville faiblement gardée. Dans la nuit il s'en rend maître, charge les trésors de son père sur des mulets, et afin que personne ne puisse traverser le fleuve et porter à Zâhir la nouvelle de ce qui venait d'arriver, il fait couler à fond les barques amarrées devant la citadelle. Puis, emmenant sa mère et les autres femmes du sérail, il prend la route d'Algéziras.

Cependant, malgré les soins qu'il avait pris pour empêcher que le bruit de son entreprise ne parvînt aux oreilles de son père, celui-ci en fut informé par un cavalier de la suite de son fils, qui, désapprouvant sa coupable conduite, passa le Guadalquivir à la nage. A l'instant même, Motadhid fit battre la campagne sur tous les points par des brigades de cavalerie, et envoya des exprès aux gouverneurs de ses forteresses. Ils arrivèrent à temps, et Ismâîl trouva fermées les portes de tous les châteaux qui étaient sur sa route. Craignant alors de voir les châtelains se réunir pour l'attaquer, il implora la protection de Haççâdî qui était gouverneur d'un château posé sur la pointe d'une colline aux confins du district de Sidona. Haççâdî lui accorda sa demande, mais en stipulant qu'il resterait au pied de la colline. Puis, accompagné de ses soldats, il se rendit auprès de lui, lui conseilla de se réconcilier avec son père, et

lui offrit sa médiation. Voyant que son plan avait complétement échoué, Ismâîl consentit à tout ce qu'il lui proposait. Haççâdî lui permit alors d'entrer dans le château, où il le traita avec tous les égards dus à son rang, et s'empressa d'écrire à Motadhid. Il disait dans sa lettre qu'Ismâîl se repentait de son échauffourée, et il suppliait le prince de lui pardonner. La réponse de Motadhid ne se fit pas attendre. Elle était rassurante; le prince déclarait qu'il pardonnait à son fils.

Ismâîl retourna donc à Séville. Son père lui laissa tous ses biens, mais en même temps il le fit étroitement garder, et ordonna que l'on coupât la tête à Bizilyânî ainsi qu'à ses complices. Ismâîl l'apprit, et comme il ne connaissait que trop bien la duplicité de son père, il ne vit plus qu'un piége dans le pardon qu'il avait obtenu. Dès lors son parti était pris. Ayant gagné, à force d'argent, ses gardes et quelques esclaves, il les rassemble pendant la nuit, les arme, les fait boire pour leur donner du courage, et escalade avec eux un endroit du palais qu'il croit facile à surprendre. Il espère trouver son père endormi, et cette fois il est bien résolu de lui ôter la vie. Mais tout à coup Motadhid se montre à la tête de ses soldats. A sa vue, les conspirateurs prennent précipitamment la fuite. Ismâîl réussit à franchir la muraille de la ville; mais des soldats lancés à sa poursuite l'atteignent et le ramènent prisonnier.

Au comble de la fureur, son père le fit traîner au
ad du palais, et, ayant éloigné tous les témoins,
le tua de ses propres mains. Il sévit aussi contre
s complices, ses amis, ses serviteurs, et même
ntre les femmes de son sérail. Il y eut des mains,
s nez, des pieds coupés, des exécutions publiques
secrètes.

Sa colère apaisée, le tyran fut en proie à une som-
re tristesse, à des remords déchirants. Ce fils qui
était révolté contre lui, qui avait attenté à sa vie,
ui lui avait enlevé ses trésors et jusqu'à ses fem-
les, avait été bien coupable sans doute; mais il avait
eau se le dire, se le répéter à tout instant, il ne
ouvait oublier qu'il l'avait aimé, réellement aimé,
ar malgré la dureté de son âme, il avait une ten-
re affection pour sa famille. Dans ce fils prudent et
age dans le conseil, vaillant et intrépide sur le
hamp de bataille, il avait vu l'appui de sa vieillesse
rématurée et le continuateur de son œuvre. Main-
nant il avait détruit de ses propres mains ses espé-
ances les plus chères!

«Le troisième jour après cette sanglante catastro-
he, raconte un vizir sévillan, j'entrai avec mes col-
gues dans la salle du conseil. Le visage de Mota-
id était terrible à voir; nous tremblions de peur,
en le saluant, nous pûmes à peine balbutier quel-
es paroles. Le prince nous mesura, de son regard
rutateur, des pieds à la tête; puis, rugissant com-

me un lion : — Misérables, s'écria-t-il, pourquoi ce silence ? Vous vous réjouissez en secret de mon malheur ; sortez d'ici ! »

Pour la première fois peut-être cette sauvage énergie, cette volonté de fer, se trouva brisée ; ce cœur en apparence invulnérable avait reçu une blessure que le temps pourrait adoucir peu à peu, mais qui laisserait toujours une profonde cicatrice. Pour le moment, laissant en repos la république de Cordoue, joyeuse autant qu'étonnée de ce répit, il ne songea plus à ses vastes projets[1]; mais insensiblement il y revint, et ce fut Malaga qui réveilla son ambition.

Courbés depuis plusieurs années sous le joug de Bâdîs, les Arabes de Malaga maudissaient chaque jour sa tyrannie, et c'était du prince de Séville qu'ils attendaient leur délivrance. Ils savaient bien qu'il était un tyran, lui aussi ; mais tyran pour tyran, ils préféraient celui qui appartenait à la même nation qu'eux. Ils s'entendirent donc avec Motadhid et tramèrent une conspiration. Bâdîs lui-même favorisa leurs projets par sa nonchalance, car, plongé dans une ivresse presque continuelle, il ne s'occupait des affaires qu'à de rares intervalles. Au jour fixé, un soulèvement général et irrésistible éclata dans la capitale et dans vingt-cinq forteresses ; en même temps des troupes sévillanes, commandées par Motamid, le fils de

1) *Abbad.*, t. I, p. 253 –259.

otadhid, franchirent la frontière pour venir au se-
ours des insurgés. Pris au dépourvu, les Berbers
rent passés au fil de l'épée; ceux qui réussirent à
sauver ne durent leur salut qu'à une prompte fui-
, et en moins d'une semaine, toute la principauté
t au pouvoir du prince de Séville. Le château de
alaga, où il y avait une garnison de nègres, était
seul qui ne se fût pas encore rendu. Bien forti-
é et situé sur le sommet d'une montagne, il pour-
üt tenir longtemps, et il était à craindre que Bâdîs
profitât de cet intervalle pour venir au secours des
siégés. Tel, du moins, était l'avis des chefs de
nsurrection; ils conseillèrent donc à Motamid de
esser le siége du château, de se tenir sur ses gar-
s, et de ne pas trop se fier aux Berbers qui ser-
ient en assez grand nombre dans son armée. C'étaient
sages conseils, mais Motamid ne les écouta pas.
dolent de sa nature et nullement soupçonneux, il
laissait fêter par la population qu'il avait charmée
r ses manières aimables, et ne prêtait que trop
reille à ses officiers berbers qui, poussés par une
crète sympathie pour Bâdîs, le trahissaient et l'as-
raient que bientôt le château se rendrait spontané-
nt. Quant à ses autres soldats, croyant aussi
'aucun péril ne les menaçait, ils faisaient mauvaise
rde et se livraient aux plaisirs.

Cette insouciance devint fatale à tout le monde.
nègres du château ayant trouvé le moyen d'in-

former Bâdîs qu'il lui serait facile de surprendre l'armée sévillane, les troupes de Grenade se mirent en route. Elles traversèrent les montagnes avec tant de vitesse et de précaution, qu'elles entrèrent dans Malaga sans que Motamid, un instant auparavant, eût eu le moindre soupçon de leur approche. Elles n'eurent donc pas de combat à livrer ; tout ce qu'elles avaient à faire, c'était d'égorger des soldats désarmés et pour la plupart à demi ivres. Motamid leur échappa en se retirant sur Ronda ; mais toute la principauté fut forcée de se soumettre de nouveau à la domination de Bâdîs.

Que l'on se figure la rage de Motadhid lorsqu'il apprit que, par suite de la coupable négligence de son fils, il avait perdu une armée et une superbe principauté ! Il commença par ordonner que Motamid fût retenu prisonnier à Ronda ; puis, oubliant les remords que le meurtre de son fils aîné lui avait causés, il voulut que le second payât de sa tête la faute qu'il avait commise.

Ignorant encore jusqu'à quel point son père était irrité, Motamid lui envoya des poèmes remplis de flatteries adroites. Il y faisait l'éloge de sa générosité, de sa clémence ; il tâchait de le consoler en lui rappelant ses anciens succès. « Que de victoires brillantes n'avez-vous pas remportées, disait-il, victoires dont on parlera toujours aux siècles futurs ; les caravanes en ont porté le bruit dans les contrées les plus loin-

taines, et quand les Arabes du Désert s'assemblent au clair de la lune pour se raconter les exploits des preux, ils ne parlent que des vôtres.» Il cherchait à s'excuser en rejetant tout sur les perfides Berbers; il peignait avec les plus vives couleurs la tristesse que lui causait sa disgrâce. «Mon âme tremble, disait-il, ma voix et mes yeux sont éteints. La couleur a disparu de mes joues, et pourtant je ne suis pas malade; mes cheveux ont blanchi, et pourtant je suis jeune encore. Rien ne me plaît dorénavant; la coupe et la guitare n'ont plus d'attrait pour moi; les jeunes filles, qu'elles soient agaçantes ou timides, ont perdu l'empire qu'elles avaient sur mon âme. Ce n'est pas que je me sois jeté dans la dévotion, dans la cagoterie; non, je le jure, je sens encore bouillir dans mes veines le sang fougueux de la jeunesse; mais la seule chose qui me plairait aujourd'hui, ce serait d'obtenir votre pardon et de passer ma lance à travers le corps de vos ennemis.»

Peu à peu, Motadhid se laissa fléchir, en partie par les poèmes de son fils, car il était fort sensible aux beaux vers, en partie par les prières d'un pieux ermite de Ronda. Il permit donc à Motamid de retourner à Séville et se réconcilia avec lui [1]. Mais la principauté de Malaga était irrévocablement perdue; désormais Bâdîs se tint trop sur ses gardes pour que

---

1) *Abbad.*, t. I, p. 51—54, 301, 302; t. II, p. 60, 63—65.

Motadhid pût tenter pour la seconde fois un pareil coup de main. Il est à présumer aussi que le roi de Grenade, toujours inexorable dans sa vengeance et qui ne marchait qu'escorté de bourreaux, aura châtié par le feu, par le fer, par la fosse, les malheureux qui avaient eu l'insolence de se révolter contre lui, et que de cette manière il aura ôté aux mécontents le désir de recommencer.

Au milieu de leurs maux, ils eurent cependant la consolation — et c'en était une, car à leur haine de l'oppression se joignait tant soit peu de fanatisme religieux — ils eurent la consolation, disons-nous, d'apprendre que l'influence des juifs à la cour de Grenade avait atteint son terme.

Samuel avait cessé de vivre, mais son fils Joseph lui avait succédé. C'était aussi un homme habile et instruit; seulement il ne savait pas, comme son père, se faire pardonner à force de modestie la haute dignité qu'il occupait. Il étalait le faste d'un prince, et quand il allait à cheval à côté de Bâdîs, on n'apercevait aucune différence entre le costume du monarque et celui du ministre. Et en vérité, il était plus roi que le roi. Il dominait complétement Bâdîs, qui était plongé dans une ivresse presque continuelle, et afin que ce prince ne tentât pas de se soustraire à son empire, il l'avait entouré d'espions qui lui rapportaient jusqu'à ses moindres paroles. Au reste il n'était juif que de nom. On disait du moins qu'il

ait pas plus à la religion de ses ancêtres qu'à
re, et qu'il les méprisait toutes. Il ne sem-
avoir attaqué ouvertement celle de Moïse,
ant à celle de Mahomet, il déclara en public
dogmes étaient absurdes, et il tourna en ri-
lusieurs versets du Coran.

fierté, son orgueil, ses sentiments irréligieux
peu de respect pour la justice, Joseph avait
es Arabes, les Berbers, et même les juifs.
s forfaits lui furent imputés, et il se fit une
ennemis parmi lesquels un faqui arabe, Abou-
Elvira, tenait le premier rang. La jeunesse
homme avait été orageuse; plus tard il avait
d'obtenir à la cour un rang auquel sa nais-
mblait lui donner des droits; mais il n'y avait
ssi: Joseph avait frustré ses espérances et
nvoyé en exil. Il s'était jeté alors dans la
; mais rempli de haine contre Joseph, il
contre lui et ses coreligionnaires le poème
qu'on va lire:

on messager, va rapporter à tous les Cinhédjites,
es lunes et les lions de notre temps, ces paroles d'un
qui les aime, qui les plaint et qui croirait manquer
voirs religieux s'il ne leur donnait des conseils salu-

maître a commis une faute dont les malveillants se
it: pouvant choisir son secrétaire parmi les croyants,
parmi les infidèles! Grâce à ce secrétaire, les juifs,
sés qu'ils étaient, sont devenus des grands seigneurs,

et maintenant leur orgueil et leur arrogance ne connaissent plus de limites. Tout à coup et sans qu'ils s'en doutassent, ils ont obtenu tout ce qu'ils pouvaient désirer ; ils sont parvenus au comble des honneurs, de sorte que le singe le plus vil parmi ces mécréants compte aujourd'hui parmi ses serviteurs une foule de pieux et dévots musulmans. Et tout cela, ce n'est pas à leurs propres efforts qu'ils le doivent; non, celui qui les a élevés si haut est un homme de notre religion!... Ah! pourquoi cet homme ne suit-il pas à leur égard l'exemple que lui ont donné les princes bons et dévots d'autrefois? Pourquoi ne les remet-il pas à leur place, pourquoi ne les rend-il pas les plus vils des mortels? Alors, marchant par troupes, ils mèneraient au milieu de nous une vie errante, en butte à notre dédain et à notre mépris; alors ils ne traiteraient pas nos nobles avec hauteur, nos saints avec arrogance; alors ils ne s'asseyeraient pas à nos côtés, ces hommes de race impure, et ils ne chevaucheraient pas côte à côte des grands seigneurs de la cour!

O Bâdîs! Vous êtes un homme d'une grande sagacité et vos conjectures équivalent à la certitude: comment se fait-il donc que vous ne voyiez pas le mal que font ces diables dont les cornes se montrent partout dans vos domaines? Comment pouvez-vous avoir de l'affection pour ces bâtards qui vous ont rendu odieux au genre humain? De quel droit espérez-vous d'affermir votre pouvoir, quand ces gens-là détruisent ce que vous bâtissez? Comment pouvez-vous accorder une si aveugle confiance à un scélérat et en faire votre ami intime? Avez-vous donc oublié que le Tout-Puissant dit dans l'Écriture qu'il ne faut pas se lier avec des scélérats? Ne prenez donc pas ces hommes pour vos ministres, mais abandonnez-les aux malédictions, car toute la terre crie contre eux; bientôt elle tremblera et alors nous périrons tous!... Portez vos regards sur d'autres pays et vous ver-

s que partout on traite les juifs comme des chiens et qu'on
s tient à l'écart. Pourquoi vous seul en agiriez-vous au-
ement, vous qui êtes un prince chéri de vos peuples, vous
ui êtes issu d'une illustre lignée de rois, vous qui primez
s contemporains, de même que vos ancêtres primaient les
urs?

Arrivé à Grenade, j'ai vu que les juifs y régnaient. Ils
vaient divisé entre eux la capitale et les provinces; partout
ommandait un de ces maudits. Ils percevaient les contribu-
ions, ils faisaient bonne chère, ils étaient magnifiquement vê-
us, au lieu que vos hardes, ô musulmans, étaient vieilles
t usées. Tous les secrets d'Etat leur étaient connus; quelle
mprudence que de les confier à des traîtres! Les croyants
aisaient un mauvais repas à un *dirhem* par tête; mais eux,
ls dînaient somptueusement dans le palais. Ils vous ont
upplantés dans la faveur de votre maître, ô musulmans, et
ous ne les en empêchez pas, vous les laissez faire? Leurs
rières résonnent tout comme les vôtres; ne l'entendez-vous
as, ne le voyez-vous pas? Ils tuent des bœufs et des moutons
ur nos marchés, et vous mangez sans scrupule la chair des
nimaux tués par eux! Le chef de ces singes a enrichi son
ôtel d'incrustations de marbre; il y a fait construire des
ntaines d'où coule l'eau la plus pure, et pendant qu'il nous
it attendre à sa porte, il se moque de nous et de notre
eligion. Dieu, quel malheur! Si je disais qu'il est aussi
che que vous, ô mon roi, je dirais la vérité. Ah! hâtez-
ous de l'égorger et de l'offrir en holocauste; sacrifiez-le,
est un bélier gras! N'épargnez pas davantage ses parents
ses alliés; eux aussi ont amassé des trésors immenses.
renez leur argent; vous y avez plus de droit qu'eux. Ne
oyez pas que ce serait une perfidie que de les tuer; non,
vraie perfidie, ce serait de les laisser régner. Ils ont rom-
. le pacte qu'ils avaient conclu avec nous; qui donc oserait

vous blâmer si vous punissez des parjures? Comment pourrions-nous aspirer à nous distinguer, quand nous vivons dans l'obscurité et que les juifs nous éblouissent par l'éclat des grandeurs? Comparés avec eux, nous sommes méprisés, et l'on dirait vraiment que nous sommes des scélérats et que ces hommes-là sont d'honnêtes gens! Ne souffrez plus qu'ils nous traitent comme ils l'ont fait jusqu'à présent, car vous nous répondrez de leur conduite. Rappelez-vous aussi qu'un jour vous devrez rendre compte à l'Eternel de la manière dont vous aurez traité le peuple qu'il a élu et qui jouira de la béatitude éternelle!

Ce poème eut peu d'effet sur Bâdîs, qui accordait à Joseph une confiance illimitée, mais il produisit parmi les Berbers une sensation profonde. Ils jurèrent la perte du juif, et les chefs du complot répandirent le bruit que Joseph s'était vendu à Motacim, le roi d'Almérie, avec lequel on était alors en guerre. Puis, comme les moins crédules et les moins aveuglés par la passion leur demandaient quel intérêt Joseph pouvait avoir à trahir un prince qu'il gouvernait complétement, ils répondaient que, lorsque le juif aurait fait périr Bâdîs et qu'il aurait livré ses Etats à Motacim, il ferait aussi mourir ce dernier et qu'alors il s'assiérait sur le trône. Il est à peine besoin de dire que tout cela n'était qu'une pure calomnie. Le fait est que les Berbers cherchaient un prétexte pour faire tomber Joseph et pour piller les juifs auxquels ils enviaient depuis longtemps leurs richesses. Croyant l'avoir trouvé enfin, ils s'ameutè-

nt et assaillirent le palais royal où Joseph s'était fugié. Pour échapper à leur aveugle fureur, le if se cacha dans un charbonnier, où il se noircit figure afin de se rendre méconnaissable; mais il fut couvert, reconnu, tué et attaché sur une croix. ais les Grenadins s'étant mis à massacrer les autres ifs et à piller leurs demeures, environ quatre mille rsonnes devinrent les victimes de leur haine fanaque (30 décembre 1066) [1].

1) Voyez *Journ. asiat.*, IVe série, t. XVI, p. 210, 217—220, mon troduction à la Chronique d'Ibn-Adhârî, p. 99—102, et mes *Recherches*, t. I, p. 292—305. Quelques détails nouveaux m'ont été rnis par Ibn-Bassâm, t. I, fol. 200 v. — 201 v.

VIII.

Le reste de l'Espagne musulmane n'était guère plus tranquille que le Midi; partout on se disputait avec acharnement les débris du califat, et cependant on voyait grossir dans le Nord un torrent dont le flot menaçait d'engloutir tous les Etats musulmans de la Péninsule.

Pendant un demi-siècle les rois chrétiens avaient eu trop à faire chez eux pour pouvoir se poser en conquérants; mais vers l'année 1055 les choses changèrent de face. A cette époque Ferdinand Ier, roi de Castille et de Léon, se trouva enfin à même de tourner toutes ses forces contre les Sarrasins. Il était à prévoir que ces derniers ne seraient pas en état de lui résister. Tous les avantages, en effet, étaient du côté des chrétiens; ils avaient ce que leurs ennemis n'avaient plus, l'esprit martial et l'enthousiasme religieux. Aussi les conquêtes de Ferdinand furent rapides et brillantes. Il enleva à Modhaffar de Badajoz Viseu et Lamego (1057), conquit sur le roi de Saragosse les forteresses au sud du Duero, fit une terri-

e razzia dans les Etats de Mamoun de Tolède, et avança jusqu'à Alcala de Hénarès. Les habitants de tte ville firent dire à leur souverain que, s'il ne se tait de venir à leur secours, ils seraient bientôt bligés de se rendre. Trop faible pour repousser ennemi, Mamoun prit le parti le plus sage: étant enu en personne offrir à Ferdinand une immense uantité d'or, d'argent et de pierres précieuses, il se éclara son vassal et son tributaire, comme les rois e Badajoz et de Saragosse l'avaient déjà fait [1].

Ce fut alors le tour de Motadhid. Dans l'année 063, Ferdinand vint brûler les villages du territoire e Séville, et la faiblesse des Etats musulmans était lle que Motadhid, quoiqu'il fût sans contredit le onarque le plus puissant de l'Andalousie, crut prunt de suivre l'exemple que Mamoun lui avait donné. se rendit donc au camp chrétien, offrit de beaux prénts à Ferdinand, et le supplia d'épargner son royaue. Ferdinand ne semble avoir connu ni la fourberie ni cruauté de cet homme, auquel des cheveux blancs un front sillonné de rides donnaient l'aspect imsant et vénérable d'un vieillard; car, bien qu'il ne mptât encore que quarante-sept ans, les soucis de mbition, le travail, les excès et peut-être le reords avaient vieilli ses traits avant l'âge [2]. Il n'est

1) Mon. Sil., c. 91—93; cf. *Chron. Compost.*, p. 327.
2) Le moine de Silos l'appelle *grandaevus*.

donc pas étonnant que le roi de Castille se laissât toucher par ses prières; mais croyant devoir consulter les grands et les évêques de son royaume, il les convoqua pour leur demander quelles conditions on imposerait à Motadhid. L'assemblée décida que le roi de Séville serait tenu de payer un tribut annuel, et de remettre à des ambassadeurs que Ferdinand lui enverrait, le corps de sainte Juste, vierge et martyre du temps de la persécution romaine. Motadhid ayant accepté ces conditions, Ferdinand ramena son armée, et quand il fut de retour à Léon, il envoya à Séville Alvitus, évêque de la capitale, et Ordoño, évêque d'Astorga.

Les deux prélats avaient une double tâche à remplir: ils devaient rapporter à Léon le corps de la sainte et régler l'affaire du tribut [1]. Malheureusement les recherches que l'on fit pour découvrir les reliques de sainte Juste demeurèrent inutiles. « Vous le voyez, mes frères, dit alors Alvitus à ses compagnons, à moins que la miséricorde divine ne nous vienne en aide, nous retournerons trompés dans nos espérances de ce pénible voyage. Il me semble donc nécessaire de demander à Dieu, par trois jours de jeûnes et de prières, qu'il daigne nous révéler le trésor caché que nous cherchons. » En conséquence, les chrétiens passèrent trois jours dans les jeûnes et

1) Comparez mes *Recherches*, t. I, p. 112.

les prières, ce dont la santé d'Alvitus, déjà altérée au moment où il arriva à Séville, souffrit beaucoup. Dans la matinée du quatrième jour, cet évêque réunit de nouveau ses compagnons et leur dit : «Nous devons, mes bien-aimés, rendre grâce à Dieu de tout notre cœur, puisque, dans sa miséricorde, il a daigné ne point frustrer notre voyage de sa récompense. Un ordre du ciel nous défend, il est vrai, de tirer d'ici les membres de la bienheureuse Juste; mais vous rapporterez dans votre patrie un don non moins précieux, à savoir le corps du bienheureux Isidore, qui a porté dans cette ville la mitre épiscopale, et qui, par ses œuvres et sa parole, fut l'ornement de l'Espagne entière. J'aurais voulu, mes frères, veiller et prier toute cette nuit, mais m'étant assis un instant accablé de fatigue, j'ai été vaincu par le sommeil. Alors un vieillard revêtu de l'habit épiscopal m'est apparu. — Je sais, m'a-t-il dit, dans quel dessein toi et tes compagnons vous êtes venus ici; mais comme il n'entre pas dans la volonté divine que cette ville soit attristée par le départ de sainte Juste, et que Dieu, dans son inépuisable miséricorde, ne veut pas non plus que tes compagnons partent les mains vides, il leur donne mon corps. — Qui êtes-vous qui me donnez ces ordres? lui ai-je demandé. — Je suis le docteur de toute l'Espagne, m'a-t-il répondu, et autrefois j'ai été le chef des prêtres de cette ville; je suis Isidore. — Ayant parlé ainsi, il disparut, et

m'étant éveillé, je priai Dieu pour que, si cette vision venait de lui, il daignât la renouveler une deuxième et une troisième fois. Elle se renouvela en effet deux fois encore ; à chaque reprise le vieillard m'adressa les mêmes paroles, et la troisième fois il ajouta, en me montrant l'endroit où son corps est enterré et en le frappant trois fois d'une baguette qu'il tenait à la main : — Ici, ici, ici, tu trouveras mon corps ; et afin que tu ne t'imagines pas que c'est un fantôme qui t'abuse, tu reconnaîtras que ce que je dis est vrai à ce signe : aussitôt que mon corps aura été retiré de la terre, une maladie incurable te saisira, et, quittant ce corps mortel, tu viendras à nous avec la couronne des justes. — Cela dit, la vision disparut. »

Alvitus se rendit ensuite avec ses compagnons au palais de Motadhid, lui raconta sa vision, et lui demanda la permission d'emporter le corps d'Isidore, en remplacement de celui de sainte Juste.

Le récit de l'évêque a dû produire sur Motadhid une impression singulière. Sceptique et railleur, il enveloppait toutes les religions dans un même dédain, et ne croyait qu'à deux choses, l'astrologie et le vin[1].

---

1) Dans un poème qu'il composa à l'heure où les croyants se rendaient aux mosquées pour y assister à la prière du matin, il disait: « Il faut boire au lever de l'aube, c'est un dogme religieux, et celui qui n'y croit pas est un païen. » *Abbad.*, t. I, p. 246.

Il écouta néanmoins l'évêque avec un sérieux imperturbable, et quand celui-ci eut conclu sa longue harangue : « Hélas ! s'écria-t-il d'un ton de profonde tristesse, si je vous donne Isidore, que me reste-t-il donc ici ? Toutefois, que la volonté de Dieu soit faite ! Vous êtes un homme trop vénérable pour que je puisse vous refuser quelque chose. Cherchez le corps d'Isidore et emportez-le, malgré que j'en aie. » L'Arabe, en vrai renard qu'il était, comprenait le parti qu'il pouvait tirer de la piété des chrétiens, piété dont il riait sous cape. Ayant un tribut à payer, il calculait que s'il feignait d'attacher un grand prix aux reliques, si, pour ainsi dire, il ne se les laissait arracher qu'à son corps défendant, elles pourraient lui devenir fort utiles. Il comptait faire comme le débiteur qui, pressé de payer sa dette, sait faire entrer dans le compte quelque antiquaille, qu'il fait accepter à son créancier comme un objet d'une antiquité, d'une rareté et d'un prix tout à fait extraordinaires. Aussi joua-t-il son rôle jusqu'au bout, car au moment où l'évêque d'Astorga (son collègue Alvitus venait de mourir) s'apprêtait à quitter Séville avec les restes d'Isidore, il vint à la rencontre du cortége, jeta sur le sarcophage une couverture de brocart chargée d'arabesques d'un travail merveilleux, et, poussant de gros soupirs : « Voilà que tu te retires d'ici, Isidore, homme vénérable ! s'écria-

t-il; tu sais pourtant quelle étroite amitié nous unit [1]! »

L'année suivante (1064) fut extrêmement désastreuse pour les musulmans. Coïmbre fut obligée de se rendre à Ferdinand après avoir soutenu un siége de six mois. En vertu de la capitulation, plus de cinq mille des défenseurs de la place furent livrés au vainqueur; les autres quittèrent leurs demeures n'emportant avec eux que l'argent nécessaire à leur voyage. Ce n'était pas tout encore: tous les musulmans qui demeuraient entre le Duero et le Mondego reçurent l'ordre de quitter le pays [2]. Ferdinand tourna ensuite ses armes contre le royaume de Valence, où le faible et indolent Abdalmélic-Modhaffar, qui avait succédé à son père Abdalazîz en 1061, régnait alors. La capitale fut assiégée; mais voyant qu'elle était difficile à prendre, les Castillans eurent recours à une ruse pour la priver de ses défenseurs. Ils feignirent de se retirer et alors les Valenciens sortirent pour les poursuivre revêtus de leurs habits de fête, tant ils croyaient la victoire facile. Leur audace leur coûta

1) La relation de cette ambassade se trouve dans la chronique du moine de Silos (c. 95—100), qui la tenait des compagnons mêmes d'Alvitus.

1) Mon. Sil., c. 87, 89, 90; *Chron. Compl.*, p. 317, 318. Voyez sur la date de la prise de Coïmbre, Ribeiro, *Dissertações chronologicas e criticas.*

ıer. Près de Paterna, à gauche de la route qui ıène de Valence à Murcie, ils furent assaillis à l'improviste par les Castillans. La plupart furent massarés et leur roi ne dut son salut qu'à la vitesse de on cheval [1]. La prise de la forteresse de Barbastro, une des plus importantes dans le Nord-est, fut aussi n affreux malheur. Elle tomba au pouvoir d'une rmée de Normands, commandée par Guillaume de ontreuil, qui était alors général en chef des trouis du pape, et qui, dans les romans de chevalerie, orte le nom de Guillaume au Court nez. Le sort des iincus fut terrible. Les soldats de la garnison étaient rendus après avoir stipulé qu'ils auraient la e sauve, mais étant sortis de la ville, ils furent resque tous massacrés. Les habitants ne furent pas ieux traités. Eux aussi avaient obtenu l'*amân*, et ı s'apprêtaient à quitter la ville, lorsque Guillaume ; Montreuil, à qui leur grand nombre inspirait des quiétudes, ordonna à ses soldats d'éclaircir leurs ıngs. La boucherie ne cessa qu'après que six mille ırsonnes eurent perdu la vie. Puis on enjoignit à us ceux qui possédaient une maison de rentrer dans ville avec leurs femmes et leurs enfants. Ils obéint, et alors les Normands divisèrent tout entre eux. Chaque chevalier qui recevait une maison pour son

1) Ibn-Bassâm, dernière feuille du man. de Gotha; Maccarî, t. I, 111, et t. II, p. 748, 749.

partage, dit un auteur arabe de ce temps, recevait en outre tout ce qu'il y avait dedans, les femmes, les enfants, l'argent etc., et il pouvait faire du maître de la maison tout ce qu'il voulait; aussi prenait-il tout ce que le maître lui montrait, et il le forçait par des tortures de tout genre à lui livrer ce qu'il prétendait lui cacher. Parfois le musulman rendait l'âme au milieu de ces tortures, ce qui était réellement un bonheur pour lui, car s'il y survivait, il avait à éprouver des douleurs encore plus grandes, attendu que les mécréants, par un raffinement de cruauté, prenaient plaisir à violer les femmes et les filles de leurs prisonniers devant les yeux de ceux-ci. Chargés de fers, ces infortunés étaient forcés d'assister à ces scènes horribles; ils versaient bien des larmes et leur cœur se brisait.» Heureusement pour les musulmans, Guillaume et ses compagnons ne tardèrent pas à quitter l'Espagne pour aller jouir dans leur patrie des immenses richesses qu'ils avaient acquises. Il ne resta donc à Barbastro qu'une garnison assez faible, et Moctadir de Saragosse, qui avait reçu de Motadhid un renfort de cinq cents cavaliers, profita de cette circonstance pour reprendre la ville dans le printemps de l'année suivante (1065) [1].

Cependant Ferdinand continuait ses efforts pour s'emparer de Valence, et quoique le roi de cette ville

1) Voyez mes *Recherches*, t. II, p. 355—374.

eût reçu des renforts de son beau-père, Mamoun de Tolède, il se trouvait dans une position fort dangereuse, lorsque Ferdinand tomba malade, ce qui le contraignit à retourner à Léon. Abdalmélic, toutefois, n'eut guère lieu de s'en féliciter, car en novembre il fut détrôné et enfermé dans la forteresse de Cuenca par son beau-père, qui incorpora le royaume de Valence dans ses Etats [1].

Bientôt après, la mort vint délivrer les musulmans de leur plus terrible adversaire. Par sa bravoure, sa piété et la pureté de ses mœurs, Ferdinand avait été le modèle des rois: une mort belle et sainte couronna dignement une vie belle et sainte aussi. Arrivé à Léon le samedi 24 décembre, il s'empressa d'aller prier dans l'église qu'il avait dédiée à saint Isidore, convaincu que le moment approchait où son corps y reposerait pour toujours. Ensuite il prit quelques heures de repos dans son palais, mais la nuit il retourna à l'église, où les prêtres célébraient par des chants solennels la fête de la nativité du Seigneur, et quand ils entonnèrent, selon la liturgie de Tolède encore en usage alors, le dernier nocturne des matines, l'*Advenit nobis*, il mêla sa voie affaiblie à la leur. Au lever de l'aube, il les pria de dire la messe, et, ayant reçu l'eucharistie, il se fit reconduire à son lit, marchant

1) Voyez les textes que j'ai publiés dans mes *Recherches*, t. II, p. LI—LIV.

péniblement appuyé sur les serviteurs de sa maison. Le lendemain dans la matinée, il se fit revêtir de ses habits royaux et reporter à l'église, où il s'agenouilla devant l'autel, et, déposant le manteau royal et la couronne, il dit d'une voix encore claire: «A toi sont la puissance et le règne, Seigneur! Tu es le roi des rois; à toi sont les royaumes du ciel et de la terre. Je te rends donc celui que tu m'as donné et que j'ai gouverné tant qu'il a plu à ta divine volonté. Je te prie seulement de recevoir dans ta miséricorde mon âme arrachée au gouffre de ce monde.» Puis, prosterné sur les dalles, il implora en pleurant le pardon de ses péchés, reçut l'extrême onction de la main d'un évêque, et, le corps revêtu d'un cilice, la tête couverte de cendre, il attendit la mort, le regard plein de foi et de résignation. Le lendemain, mardi, à l'heure de sexte, il rendit son âme à Dieu, ou plutôt il s'endormit, tant son visage était demeuré calme et souriant [1].

Une autre mort, moins sainte à coup sûr, suivit d'assez près celle-là: Motadhid de Séville expira le samedi 28 février de l'année 1069. Deux ans auparavant il avait incorporé Carmona dans son royaume, et un peu plus tard il s'était souillé d'un nouveau meurtre, en poignardant de sa propre main un patri-

1) Mon. Sil., c. 105, 106.

en de Séville, Abou-Hafç Hauzanî [1]. Au reste son
prit, dans les dernières années de sa vie, était ob-
dé par de noirs pressentiments. Il ne redoutait pas
: voir succomber sous les attaques des Castillans le
ône qu'il avait fondé à force de ruses, de trahi-
ns, de perfidies; la prédiction de ses astrologues
ont nous avons déjà parlé et qui disait que sa dy-
astie serait renversée par des hommes nés hors de
Péninsule, donnait à ses craintes une autre direc-
on. Longtemps il avait pensé que ces étrangers
aient les Berbers qui demeuraient dans son voisina-
; mais à présent qu'il les avait exterminés et qu'il
oyait déjà avoir vaincu l'arrêt des astres, il com-
ençait à soupçonner qu'il s'était trompé. De l'autre
té du Détroit une nuée de barbares, qu'une espèce
: prophète avait arrachés à leurs déserts, marchaient
la conquête de l'Afrique avec la rapidité et l'en-
ousiasme des premiers musulmans. Dans ces sec-
ires, qui se donnaient le nom d'Almoravides, Mo-
dhid voyait les conquérants futurs de l'Espagne, et
cun raisonnement ne pouvait dissiper les craintes
'ils lui inspiraient. Un jour qu'il lisait et relisait
e lettre qu'il avait reçue de Sacaute, le prince de
uta, et qui portait que l'avant-garde des Almoravi-

[1]) *Abbad.*, t. II, p. 216, 219, 220.

des venait d'établir son camp dans la plaine de Maroc, un de ses vizirs s'écria: «Comment se peut-il, seigneur, que cette nouvelle vous cause des soucis? Ah, vraiment, c'est une belle résidence que cette pauvre plaine de Maroc, surtout quand on la compare à la belle, à la magnifique Séville! Qu'est-ce que cela vous fait que ces barbares soient arrivés là? Entre eux et nous il y a des déserts, de nombreuses armées et les ondes de l'océan. — Je suis convaincu qu'un jour ils arriveront ici, lui répondit Motadhid d'une voix sombre; tu le verras peut-être toi-même. Ecris sur-le-champ au gouverneur d'Algéziras, ordonne-lui de fortifier Gibraltar encore davantage, dis-lui qu'il se tienne sur ses gardes et qu'il épie avec la plus grande attention tout ce qui se passe au delà du Détroit.» Puis, promenant ses regards sur ses fils: «Puissé-je savoir, dit-il, qui de nous sera frappé par le malheur qui nous menace! Sera-ce vous ou moi? — Que Dieu vous épargne à mes dépens, mon père, s'écria alors Motamid, et qu'il m'envoie tous les malheurs, quels qu'ils soient, qu'il vous destinait!» [1]

Cinq jours avant sa mort, éprouvant déjà un certain malaise, une certaine pesanteur de corps et d'esprit, Motadhid fit venir un de ses chanteurs, un

---

1) *Abbad.*, t. I, p. 251, 252; Abd-al-wâhid, p. 70.

Sicilien, et lui enjoignit de chanter n'importe quoi. Il était résolu à regarder comme un présage les paroles de l'air que le chanteur choisirait. Or, celui-ci se mit à chanter un de ces airs à la fois suaves et tristes dont la littérature arabe est si riche, et qui commençait ainsi:

Jouissons de la vie, car nous savons qu'elle sera finie bientôt! Mêle donc le vin à l'eau des nuages, ô ma bien-aimée, et donne-le-nous!

Il chanta cinq vers de cette chanson, de sorte que par une coïncidence singulière, mais qui paraît bien avérée, le nombre des vers répondait justement à celui des jours que Motadhid vivrait encore.

Deux jours après, le jeudi 26 février, son amour paternel — car nous avons déjà dit que, malgré sa cruauté, il avait réellement une profonde affection pour ses enfants — reçut une atteinte extrêmement douloureuse par la mort d'une fille qu'il adorait. Dans la soirée du vendredi, il assista à ses funérailles, le cœur gonflé de tristesse; mais la cérémonie achevée, il se plaignit d'un violent mal de tête. Son médecin venu, il eut une hémorragie qui faillit le suffoquer. Le médecin voulut le saigner; mais Motadhid, en patient peu soumis qu'il était, lui ordonna d'attendre jusqu'au lendemain. C'est ce qui hâta sa mort, car le lendemain, samedi, l'hémorragie recommença. Elle fut encore plus violente que la première

fois, et, ayant perdu l'usage de la parole, Motadhid rendit le dernier soupir [1].

Son fils Motamid, que nous tâcherons de faire connaître, lui succéda.

---

1) *Abbad.*, t. II, p. 61, 62.

IX.

Né en 1040, Motamid, âgé de onze ou douze ans seulement, avait été nommé par son père au gouvernement de Huelva, et, peu de temps après, il avait commandé l'armée sévillane qui assiégeait Silves. Ce fut à cette occasion qu'il fit la connaissance d'un aventurier qui ne comptait que neuf ans de plus que lui et qui était appelé à jouer un rôle considérable dans sa destinée.

Il s'appelait Ibn-Ammâr. Né dans un hameau aux environs de Silves, de parents arabes, mais pauvres et obscurs, il avait commencé par étudier les belles lettres à Silves et à Cordoue; puis il s'était mis à parcourir l'Espagne, afin de gagner le pain du jour en composant des panégyriques pour tous ceux qui étaient en état de les payer; car, tandis que les poètes en renom auraient cru déroger, s'ils eussent composé des poèmes pour d'autres que pour des princes ou des vizirs, ce pauvre jeune homme inconnu et mal habillé, qui excitait l'hilarité des uns et la pitié des autres par sa longue pelisse et sa pe-

tite calotte, s'estimait heureux si quelque parvenu enrichi daignait lui jeter les miettes de sa table en échange de ses vers, qui pourtant avaient du mérite. Un jour il arriva à Silves dans un moment de gêne excessive, n'ayant que son mulet et ne sachant comment faire pour nourrir ce fidèle compagnon de ses misères. Heureusement il se souvint d'un homme fort à même de le seconder, s'il le voulait, d'un riche négociant de la ville, qui, à défaut de connaissances littéraires, avait du moins assez de vanité pour goûter une ode composée à sa louange. Le pauvre poète en écrivit une, la lui envoya et lui fit connaître sa détresse. Flatté dans son amour-propre, le négociant lui fit parvenir un sac d'orge. En recevant ce présent assez chétif, Ibn-Ammâr se disait bien que le marchand aurait pu lui envoyer tout aussi bien un sac de froment; mais il n'en fut pas moins fort joyeux, et nous verrons que dans la suite il sut se montrer reconnaissant envers son bienfaiteur.

Le talent poétique d'Ibn-Ammâr ne tarda pas à être connu et lui valut l'honneur d'être présenté à Motamid. Il lui plut extrêmement, et comme ils aimaient tous les deux les plaisirs, les aventures de toute sorte et surtout les beaux vers, une amitié intime s'établit bientôt entre eux. Aussi, dès que Silves eut été pris et que Motamid en eut été nommé gouverneur, il s'empressa de créer un vizirat pour

un ami et lui abandonna le gouvernement de la province [1].

Les beaux jours passés à Silves, ce séjour enchanteur où tout le monde était poète alors [2] et que l'on appelle encore aujourd'hui le paradis du Portugal, ne s'effacèrent jamais du souvenir de Motamid. Son cœur ne s'était pas encore ouvert à l'amour; quelques vives fantaisies s'étaient bien emparées de son imagination, mais elles s'étaient évanouies sans lui avoir apporté des jouissances durables [3]. Pour lui c'était le temps de l'amitié enthousiaste, et il s'abandonnait à ce sentiment sans arrière-pensée, avec toute la fougue de son âge. Quant à Ibn-Ammâr, n'ayant pas été élevé comme le prince au sein de l'opulence, du luxe et du bonheur; ayant connu au contraire, dès le matin de la vie, les luttes, le découragement, les cruelles déceptions et l'indigence, son imagination était moins fraîche, moins riante, moins jeune; il ne pouvait se défendre d'une certaine ironie, il était déjà sceptique sur bien des points.... Un jour de vendredi les deux amis se rendaient à la mosquée, lorsque Motamid, entendant le moëzzin an-

1) Abd-al-wâhid, p. 79—81; *Abbad.*, t. II, p. 88; Ibn-Bassâm, II, fol. 98 v.

2) Dans les campagnes de Silves, presque chaque paysan avait le talent d'improviser; voyez Cazwînî, t. II, p. 364.

3) Voyez le poème de Motamid sur Silves, que nous traduirons plus loin.

tite calotte, s'estimait heureux si quelque parvenu enrichi daignait lui jeter les miettes de sa table en échange de ses vers, qui pourtant avaient du mérite. Un jour il arriva à Silves dans un moment de gêne excessive, n'ayant que son mulet et ne sachant comment faire pour nourrir ce fidèle compagnon de ses misères. Heureusement il se souvint d'un homme fort à même de le seconder, s'il le voulait, d'un riche négociant de la ville, qui, à défaut de connaissances littéraires, avait du moins assez de vanité pour goûter une ode composée à sa louange. Le pauvre poète en écrivit une, la lui envoya et lui fit connaître sa détresse. Flatté dans son amour-propre, le négociant lui fit parvenir un sac d'orge. En recevant ce présent assez chétif, Ibn-Ammâr se disait bien que le marchand aurait pu lui envoyer tout aussi bien un sac de froment; mais il n'en fut pas moins fort joyeux, et nous verrons que dans la suite il sut se montrer reconnaissant envers son bienfaiteur.

Le talent poétique d'Ibn-Ammâr ne tarda pas à être connu et lui valut l'honneur d'être présenté à Motamid. Il lui plut extrêmement, et comme ils aimaient tous les deux les plaisirs, les aventures de toute sorte et surtout les beaux vers, une amitié intime s'établit bientôt entre eux. Aussi, dès que Silves eut été pris et que Motamid en eut été nommé gouverneur, il s'empressa de créer un vizirat pour

son ami et lui abandonna le gouvernement de la province [1].

Les beaux jours passés à Silves, ce séjour enchanteur où tout le monde était poète alors [2] et que l'on appelle encore aujourd'hui le paradis du Portugal, ne s'effacèrent jamais du souvenir de Motamid. Son cœur ne s'était pas encore ouvert à l'amour; quelques vives fantaisies s'étaient bien emparées de son imagination, mais elles s'étaient évanouies sans lui avoir apporté des jouissances durables [3]. Pour lui c'était le temps de l'amitié enthousiaste, et il s'abandonnait à ce sentiment sans arrière-pensée, avec toute la fougue de son âge. Quant à Ibn-Ammâr, n'ayant pas été élevé comme le prince au sein de l'opulence, du luxe et du bonheur; ayant connu au contraire, dès le matin de la vie, les luttes, le découragement, les cruelles déceptions et l'indigence, son imagination était moins fraîche, moins riante, moins jeune; il ne pouvait se défendre d'une certaine ironie, il était déjà sceptique sur bien des points.... Un jour de vendredi les deux amis se rendaient à la mosquée, lorsque Motamid, entendant le moëzzin an-

1) Abd-al-wâhid, p. 79—81; *Abbad.*, t. II, p. 88; Ibn-Bassâm, t. II, fol. 98 v.

2) Dans les campagnes de Silves, presque chaque paysan avait le talent d'improviser; voyez Cazwînî, t. II, p. 364.

3) Voyez le poème de Motamid sur Silves, que nous traduirons plus loin.

noncer l'heure de la prière, improvisa ce vers, en priant Ibn-Ammâr d'y ajouter un second sur le même mètre et la même rime:

— Voici le moëzzin qui annonce l'heure de la prière;
— En le faisant, il espère que Dieu lui pardonnera ses nombreux péchés, répliqua Ibn-Ammâr.
— Qu'il soit heureux, puisqu'il porte témoignage à la vérité, continua le prince;
— Pourvu, toutefois, qu'il croie dans son cœur ce qu'il dit avec sa langue, répliqua en souriant le vizir [1].

Chose étrange, mais qu'on s'explique cependant quand on songe qu'il avait appris de bonne heure à connaître les hommes et à se méfier d'eux: Ibn-Ammâr doutait même de l'amitié, si tendre et si illimitée pourtant, que lui portait le jeune prince; il avait beau faire, il ne pouvait chasser les sombres pressentiments qui maintefois venaient obséder son esprit, surtout pendant les festins, car il avait le vin triste. On raconte à ce sujet une aventure singulière et bizarre à coup sûr, mais qui néanmoins semble vraie, car ce récit repose sur les témoignages les plus respectables en ce cas, ceux de Motamid et d'Ibn-Ammâr eux-mêmes. Un soir, dit-on, Motamid avait invité Ibn-Ammâr à un souper. Il l'avait choyé plus encore que de coutume, et quand les autres

1) *Abbad.*, t. I, p. 384.

convives se retirèrent, il le conjura de rester et de partager son lit. Le vizir céda à ses instances; mais à peine endormi, il entendit une voix qui lui dit: «Malheureux, il te tuera un jour!» Saisi de frayeur, Ibn-Ammâr s'éveilla en sursaut; mais tâchant de chasser de son cerveau ces noires idées qu'il attribuait aux fumées du vin, il parvint enfin à se rendormir. Cependant il entendit ces sinistres paroles pour la seconde, pour la troisième fois. N'y tenant plus alors, et convaincu que c'était un avertissement surnaturel, il se leva sans faire de bruit, et, s'étant enveloppé le corps d'une natte, il alla se blottir dans un coin du portique, résolu à s'évader aussitôt que les portes du palais s'ouvriraient, car il voulait gagner un port de mer et s'embarquer pour l'Afrique.

Cependant Motamid, s'étant éveillé à son tour et ne trouvant pas son ami à ses côtés, poussa un cri d'alarme qui fit accourir tous ses serviteurs. On se mit à fouiller, à fureter le palais en tous sens. Motamid lui-même dirigeait les recherches. Voulant examiner si la porte avait été ouverte, il arriva dans le portique où Ibn-Ammâr se tenait caché. Celui-ci se trahit par un mouvement involontaire, au moment même où les regards du prince s'arrêtaient sur la natte dont il s'était enveloppé. «Qu'est-ce qui remue donc sous cette natte?» s'écria Motamid, et, les serviteurs y courant tous pour la fouiller, Ibn-Am-

mâr se montra dans le plus piteux état du monde, n'ayant pour tout vêtement qu'un caleçon, tremblant de tous ses membres, et rougissant de honte sans qu'il osât lever les yeux. A sa vue, Motamid fondit en pleurs. «O Abou-Becr, s'écria-t-il, qu'as-tu donc pour agir ainsi?» Puis, voyant que son ami tremblait toujours, il l'entraîna doucement dans sa chambre, où il tâcha de tirer de lui le secret de son étrange conduite. Il demeura longtemps sans y réussir. En proie à un violent paroxysme nerveux, partagé entre le ridicule de sa position et la peur, Ibn-Ammâr pleurait et riait à la fois. S'étant calmé enfin, il avoua tout. Motamid ne fit que rire de sa confession. «Cher ami, dit-il en lui serrant affectueusement la main, les vapeurs du vin t'ont offusqué le cerveau et tu as eu le cauchemar, voilà tout. Crois-tu donc que je serais jamais en état de te tuer, toi, mon âme, toi, ma vie? Mais ce serait commettre un suicide! Et maintenant, tâche d'oublier ces vilains rêves et n'en parlons plus.»

«Ibn-Ammâr, dit un historien arabe, essaya en effet d'oublier cette aventure et y réussit; mais à la fin, nombre de jours et de nuits s'étant écoulés dans l'intervalle, il lui arriva ce que nous raconterons plus tard [1].»

1) Abd-al-wâhid (p. 81, 82) raconte cette aventure avec les propres paroles d'Ibn-Ammâr. Ibn-Bassâm (t. II, fol. 113 r. et v.) l'avait

uand les deux amis n'étaient pas à Silves, ils ent à Séville, où ils se livraient aux plaisirs de e sorte qu'offrait cette brillante et délicieuse ca-le. Souvent ils allaient, sous un déguisement lconque, à la *Prairie d'argent*, sur les bords du dalquivir, où le peuple, hommes et femmes, ve-t chercher ses divertissements. C'est là que Mo-id rencontra pour la première fois celle qui était tinée à devenir la compagne de sa vie. Se pro-nant un soir avec son ami dans la Prairie d'argent, rriva que la brise effleura l'eau de la rivière, et Motamid improvisa ce vers, après avoir prié -Ammâr d'y ajouter un second:

a brise a converti l'eau en cuirasse....

Mais Ibn-Ammâr ne trouvant pas instantanément réplique, une jeune fille du peuple qui se trou-t dans leur voisinage, la donna ainsi:

uirasse magnifique, en effet, un jour de combat, pourvu l'eau se fût congelée.

Emerveillé d'entendre une jeune fille improviser s promptement qu'Ibn-Ammâr, fort renommé ce-dant pour ce talent, Motamid la regarda avec ention. Il fut frappé de sa beauté, et appelant

---

ndu raconter à plusieurs vizirs de Séville, qui la tenaient de amid. Voyez aussi *Abbad.*, t. II, p. 120.

aussitôt un eunuque qui le suivait à quelque distance, il lui ordonna de conduire l'improvisatrice à son palais, vers lequel il se hâta de retourner.

Quand la jeune fille fut arrivée en sa présence, il lui demanda qui elle était et quel était son état.

— Je me nomme Itimâd, répondit-elle; ordinairement on m'appelle Romaiquia, car je suis esclave de Romaic, et quant à ma profession, je suis muletière.

— Dites-moi, êtes-vous mariée?

— Non, mon prince.

— Tant mieux alors, car je vais vous acheter de votre maître et vous épouser [1].

Pendant toute sa vie, Motamid aima Romaiquia d'un amour inaltérable. Elle avait tout pour lui plaire. On la comparait parfois à Wallâda, de Cordoue, la Sapho de ce temps-là. Cette comparaison, juste sous certains rapports, ne l'était pas sous d'autres. N'ayant pas reçu une éducation soignée, Romaiquia ne pouvait rivaliser avec Wallâda en savoir; mais elle ne lui était pas inférieure pour la conversation spirituelle, les bons mots, les heureuses et naïves saillies, les répliques vives et ingénieuses, et

---

1) *Abbad.*, t. II, p. 151, 152; cf. p. 225, 226. Ce ne fut qu'après son mariage que le jeune prince prit le titre de Motamid, formé de la même racine que le mot Itimâd. Nous avons cru devoir le lui donner par anticipation, mais auparavant il en portait d'autres; voyez *Abbad.*, t. II, p. 69, et comparez p. 61.

. surpassait peut-être par ses grâces naturelles et resque enfantines, son enjouement et son espiègleie [1]. Ses caprices et ses fantaisies faisaient le boneur et le désespoir de son époux, obligé de les saisfaire à tout prix, car une fois qu'elle s'était mis ne idée dans la tête, rien ne pouvait l'y faire reoncer. Un jour, au mois de février, elle regarda, e l'embrasure d'une fenêtre du palais à Cordoue, omber des flocons de neige, spectacle assez rare ans ce pays où il n'y a presque pas d'hiver. Tout coup elle se mit à pleurer.

— Qu'as-tu donc, ma chère amie? lui demanda on mari.

— Ce que j'ai? lui répondit-elle en sanglotant; j'ai de tu es un barbare, un tyran, un monstre! Vois onc comme c'est joli la neige, comme c'est beau, omme c'est magnifique, comme ces moelleux flocons attachent gentiment aux branches des arbres; et oi, ingrat que tu es, tu ne songes pas seulement à e procurer ce superbe spectacle chaque hiver; jamais tu n'as eu l'idée de m'emmener dans quelque ys où il tombe toujours de la neige!

— Ne te désespère pas ainsi, ma vie, mon bien, i répondit le prince en essuyant les larmes qui sillnaient ses joues; tu auras ta neige chaque hiver, ici même, je t'en réponds.

---

[1]) Voyez *Abbad.*, t. II, p. 234.

Et il ordonna de planter des amandiers sur toute la Sierra de Cordoue, afin que les blanches fleurs de ces beaux arbres qui fleurissent dès que les gelées sont passées, remplaçassent pour Romaïquia les flocons de neige qu'elle avait tant admirés [1].

Une autre fois elle vit des femmes du peuple qui pétrissaient de leurs pieds nus le limon dont on voulait faire des briques, et se mit à pleurer. Son mari lui ayant demandé la cause de son chagrin:

— Ah! je suis bien malheureuse, lui dit-elle, depuis le jour où m'arrachant à la vie joyeuse et libre que je menais dans ma masure, tu m'as enfermée dans ce triste palais et chargée des lourdes chaînes de l'étiquette! Regarde donc ces femmes, là-bas, au bord de la rivière! Je voudrais comme elles pétrir le limon de mes pieds nus, mais, hélas! condamnée par toi à être riche et sultane, je ne le puis pas!

— Si fait, tu le pourras, lui répondit le prince en souriant.

Et à l'instant même il descendit dans la cour du palais et y fit apporter une énorme quantité de sucre, de cannelle, de gingembre et de parfumeries de toute espèce; puis, la cour étant entièrement couverte de ces ingrédients précieux, il les fit mouiller d'eau rose et pétrir à force de bras, si bien qu'ils formèrent une espèce de limon. Tout cela fait;

1) *El Conde Lucanor*, c. 14.

— Veuille descendre dans la cour avec tes suivantes, dit le prince à Romaiquia; le limon t'y attend.

La sultane y alla, et, s'étant déchaussée de même que ses suivantes, toutes se mirent à plonger leurs pieds, avec une gaîté folâtre, dans ce limon aromatique.

C'était là une fantaisie bien dispendieuse; aussi Motamid savait-il la rappeler au besoin à sa capricieuse épouse dont les désirs ne connaissaient pas de bornes. Un jour, ayant demandé une chose que le prince ne pouvait lui accorder:

— Ah! je suis bien à plaindre, s'écria-t-elle. Décidément je suis la plus malheureuse des femmes, car je prends Dieu à témoin que jamais tu n'as fait la moindre chose pour me plaire.

— Pas même le jour du limon? lui demanda Motamid d'une voix douce et tendre.

Romaiquia rougit et n'insista pas davantage [1].

Force nous est d'ajouter que les ministres de la religion ne prononçaient jamais le nom de cette sémillante sultane qu'avec une sainte horreur. Ils la considéraient comme le plus grand obstacle à la conversion de son mari, sans cesse entraîné par elle, disaient-ils, dans un tourbillon de plaisirs et de voluptés, et si les mosquées étaient désertes le vendredi, ils en imputaient la faute à elle. Romaiquia

1) *Abbad.*, t. II, p. 152, 153.

riait de leurs clameurs; insouciante et étourdie, elle ne soupçonnait pas, la pauvrette, que ces hommes deviendraient redoutables un jour! [1]

Au reste, malgré son amour, Motamid continuait d'accorder à Ibn-Ammâr une large place dans son cœur. Une fois, étant loin de Romaiquia avec son ami, il lui écrivit une lettre dans laquelle il fit entrer ces six vers acrostiches:

Invisible à mes yeux, tu es toujours présente à mon cœur.

Ton bonheur puisse-t-il être infini comme le sont mes soucis, mes larmes et mes insomnies!

Impatient du frein quand d'autres femmes veulent me l'imposer, je me soumets docilement à tes moindres souhaits.

Mon vœu de chaque instant, c'est d'être à tes côtés. Ah! puisse-t-il être exaucé bientôt!

Amie de mon cœur, pense à moi et ne m'oublie pas, quelque longue que soit l'absence!

Doux nom que le tien! Je viens de l'écrire, je viens de tracer ces lettres chéries: *Itimâd* [2].

Il termina sa lettre par ces mots: «Bientôt je viendrai te revoir, pourvu, toutefois, qu'Allâh et Ibn-Ammâr le veuillent bien.»

Ayant reçu connaissance de cette phrase, Ibn-Ammâr adressa ces vers à son ami:

Ah! mon prince, je n'ai jamais d'autre désir, moi, que

---

1) *Abbad.*, t. II, p. 151.
2) *Abbad.*, t. II, p. 68.

de faire ce que vous voulez ; je me laisse conduire par vous comme le voyageur nocturne se laisse guider par les éclairs éblouissants. Voulez-vous retourner auprès de celle qui vous est chère, montez alors sur un fin voilier, — je vous suis ; — ou bien, sautez en selle, — je vous suis encore. Ensuite, quand, grâce à la protection divine, nous serons arrivés dans la cour de votre palais, vous me laisserez retourner seul à ma demeure, et vous-même, sans vous donner le temps de déposer votre épée, vous irez vous jeter aux pieds de la belle à la ceinture d'or; puis, rattrapant le temps perdu, vous l'embrasserez, vous la presserez contre votre poitrine, tandis que votre bouche et la sienne murmureront de douces paroles, de même que les oiseaux se répondent par des chants mélodieux au lever de l'aurore [1].

Partageant son cœur entre l'amitié et l'amour, le jeune prince menait une vie charmante; mais elle fut troublée tout à coup: son père frappa Ibn-Ammâr d'une sentence d'exil. Ce fut pour les deux amis un coup de foudre; mais qu'y faire? Motadhid était inébranlable dans ses résolutions une fois prises. Ibn-Ammâr passa dans le Nord, et notamment à Saragosse, les tristes années de son exil, jusqu'à ce que Motamid, qui comptait alors vingt-neuf ans, succédât à son père [1]. Le prince s'empressa de rappeler auprès de lui l'ami de son adolescence, et lui laissa le choix

1) *Abbad.*, t. II, p. 88.

1) Abd-al-wâhid, p. 77, 81. D'après une autre tradition (*Abbad.*, t. II, p. 105), Ibn-Ammâr serait revenu à la cour du vivant de Motadhid, mais ce récit me paraît inexact.

entre les divers emplois du royaume. Ibn-Ammâr se décida pour le gouvernement de la province où il était né. Bien qu'il le vît à regret s'éloigner de sa personne, Motamid lui accorda néanmoins sa demande [1]; mais au moment où son ami lui disait adieu, les charmants souvenirs de son séjour à Silves et toutes ces premières émotions qui ne laissent aucune amertume dans le cœur se ranimaient en lui, et il improvisa ces vers:

Salue à Silves les endroits chéris que tu sais, ô Abou-Becr, et demande-leur s'ils ont gardé mon souvenir. Salue surtout le Charâdjîb, ce superbe palais dont les salles sont remplies de lions et de blanches beautés, de sorte que l'on se croirait tantôt dans un antre, tantôt dans un sérail [2], et dis-lui qu'il y a ici un jeune chevalier qui en tout temps brûle du désir de le revoir. Que de nuits n'ai-je pas passées là, à côté d'une jeune beauté aux larges hanches, à la mince ceinture! Que de fois les jeunes filles blanches ou cuivrées m'y ont percé le cœur de leurs doux regards, comme si leurs yeux eussent été des épées ou des lances! Que de nuits n'ai-je pas passées aussi dans le vallon au bord de la rivière avec la belle chanteuse dont le bracelet ressemblait à la lune dans son croissant! Elle m'enivrait de toutes les manières, tantôt de ses regards, tantôt du vin qu'elle m'offrait, tantôt, enfin, de ses baisers. Puis, quand elle jouait sur sa guitare un air guerrier, je croyais entendre le cliquetis des épées et me sentais saisi d'une ar-

1) Abd-al-wâhid, p. 82.

2) Il est à peine besoin de dire que le poète a ici en vue des statues et des figures de lions.

deur martiale. Délicieux moment surtout que celui où, ayant ôté sa robe, elle m'apparut svelte et flexible comme un rameau de saule! « La fleur, me disais-je alors, est sortie du bouton [1]. »

Ibn-Ammâr fit son entrée dans Silves entouré d'un cortége superbe et avec une pompe telle que Motamid lui-même, quand il était gouverneur de la province, n'en avait jamais déployé une pareille; mais il se fit pardonner cette bouffée d'orgueil par un noble acte de reconnaissance, car, ayant appris que le négociant qui l'avait secouru dans sa détresse alors qu'il n'était encore qu'un pauvre poète ambulant, vivait encore, il lui envoya un sac rempli de pièces d'argent. Ce sac était celui-là même que le négociant lui avait fait parvenir rempli d'orge; Ibn-Ammâr l'avait soigneusement conservé. Pourtant il ne dissimula point à son ancien bienfaiteur qu'il avait trouvé son présent un peu mesquin, car il lui fit dire ces paroles: «Si autrefois vous nous eussiez envoyé ce sac rempli de froment, nous vous l'aurions renvoyé rempli d'or [2].»

Il ne resta pas longtemps à Silves. Ne pouvant vivre sans lui, Motamid le rappela à la cour, après l'avoir nommé premier ministre [3].

---

1) *Abbad.*, t. I, p. 39, 84.
2) Abd-al-wâhid, p. 80.
3) Abd-al-wâhid, p. 82, 83.

X.

Comme Motamid et son ministre aimaient avant tout la poésie, la cour de Séville devint le rendez-vous des meilleurs poètes de l'époque. Les rimailleurs n'avaient aucune chance d'y faire fortune, car Motamid était un critique sévère qui examinait avec soin chaque poème qu'on lui présentait et qui en pesait chaque expression, chaque syllabe [1]; mais quand il s'agissait d'un poète de talent, sa générosité ne connaissait pas de bornes. Un jour il entendit réciter ces deux vers:

La fidélité à tenir ses promesses est à présent une chose bien rare. Vous ne trouverez personne qui pratique cette vertu, personne même qui y songe. C'est quelque chose de fabuleux comme le griffon, ou comme ce conte qui dit qu'un poète reçut un jour un présent de mille ducats.

— De qui sont ces vers? demanda-t-il.

— D'Abd-al-djalîl, lui répondit-on.

— Eh quoi! s'écria-t-il alors, un de mes servi-

---

1) Voyez *Abbad.*, t. II, p. 148.

teurs, un bon poète, regarde un présent de mille ducats comme quelque chose de fabuleux?

Et à l'instant même il fit remettre mille ducats à Abd-al-djalîl [1].

Une autre fois il s'entretenait avec un des poètes siciliens qui étaient venus à sa cour après que leur patrie eut été conquise par Roger le Normand, lorsqu'on lui apporta des pièces d'or qui sortaient de l'hôtel de la monnaie. Il en donna deux bourses au Sicilien; mais celui-ci, non content de ce cadeau, tout magnifique qu'il était, regardait d'un œil de convoitise une figurine en ambre, incrustée de perles, qui se trouvait dans la salle et qui représentait un chameau. « Seigneur, dit-il enfin, votre présent est superbe, mais il est lourd, et je crois qu'il me faudrait un chameau pour le transporter à ma demeure. — Le chameau est à toi, » lui répondit Motamid en souriant [2].

En général, pourvu qu'on eût de l'esprit, on était sûr de plaire à Motamid, fût-on poète ou autre chose, fût-on même voleur de grands chemins, témoin l'histoire du *Faucon gris*. Le Faucon gris — on ne le désignait que par ce sobriquet — avait été longtemps le plus grand voleur de l'époque, l'effroi et le fléau des habitants des campagnes; mais étant enfin tombé

1) Abd-al-wâhid, p. 72; *Abbad.*, t. II, p. 222.
2) *Abbad.*, t. II, p. 146.

entre les mains de la justice, il fut condamné à être crucifié sur la grande route, afin que les paysans pussent être témoins de son supplice. Toutefois, comme il faisait une chaleur étouffante le jour où cet arrêt fut exécuté, la route était peu fréquentée. Au pied de la croix sur laquelle le voleur avait été cloué, se tenaient sa femme et ses filles. Elles pleuraient à chaudes larmes. «Hélas! disaient-elles, quand tu ne seras plus, nous devrons mourir de faim!» Or le Faucon gris était un homme très-compatissant, un cœur d'or, et la pensée que sa famille tomberait dans la misère lui fendait l'âme. Justement il vit arriver un marchand forain qui chevauchait sur un mulet chargé de pièces d'étoffe et d'autres marchandises qu'il allait vendre dans les villages voisins.

— Hé, seigneur, lui cria-t-il, je me trouve ici dans une position assez désagréable comme vous voyez, mais vous pourriez me rendre un grand service duquel vous profiteriez beaucoup vous-même.

— Comment cela? demanda l'autre.

— Vous voyez ce puits là-bas?

— Oui, je le vois.

— Fort bien! Sachez donc qu'au moment où j'ai eu la bêtise de me laisser prendre par ces maudits gendarmes, j'ai jeté cent ducats dans ce puits qui est à sec. Peut-être voudriez-vous bien avoir la complaisance de vous déranger pour les tirer de là; en ce cas je vous en laisserai la moitié. Voici ma femme

et mes filles qui tiendront votre mulet jusqu'à ce que vous ayez fini.

Séduit par l'appât du gain, le marchand prit aussitôt une corde, en attacha un bout au bord du puits, et se laissa glisser ainsi jusqu'au fond.

— Alerte maintenant! dit alors le Faucon gris à sa femme; coupe la corde, prends le mulet et fuis au plus vite avec ces enfants!

Tout cela fut fait en un clin d'œil. Le marchand criait comme un forcené, mais comme la campagne était presque déserte, un temps assez considérable s'écoula avant qu'un passant vînt à son secours, et ce passant n'étant pas assez fort pour le tirer du puits, il fallut attendre jusqu'à ce qu'un second vînt l'aider. Arraché enfin à sa prison souterraine, le marchand dut répondre à ses libérateurs qui lui demandaient ce qu'il était allé faire dans ce puits. Il leur raconta donc sa mésaventure avec force imprécations contre le voleur qui l'avait si indignement trompé. Bientôt elle fut connue de toute la ville; elle parvint même aux oreilles de Motamid, qui ordonna de détacher le Faucon gris de sa croix et de le lui amener. Quand il fut arrivé en sa présence:

— Tu es bien certainement le plus grand fripon qui existe, lui dit-il, puisque même la perspective de la mort ne suffit pas pour te faire renoncer à tes mauvais tours.

— Ah! mon prince, lui répondit le voleur, si vous

saviez comme moi quel délice c'est que de voler, vous jetteriez votre manteau royal aux orties et vous ne feriez que cela.

— Maudit coquin ! s'écria le prince en riant aux éclats. Mais voyons, parlons sérieusement ! Supposons que je te donne la vie, que je te rende la liberté, que je te mette en état de gagner ton pain d'une manière honorable, et que je t'assigne un traitement qui suffise à tes besoins, t'amenderas-tu alors, abandonneras-tu ton détestable métier ?

— On fait beaucoup pour sauver sa vie, seigneur, même on s'amende. Tenez, vous serez content de moi !

Le Faucon gris tint sa parole. Nommé brigadier de gendarmerie, il inspira dorénavant autant d'effroi à ses anciens confrères, qu'il en avait inspiré jadis aux paysans [1].

Au reste, Motamid menait joyeuse vie, sans trop s'occuper des affaires de l'Etat. « A mon avis, disait-il dans un de ses poëmes, être sage, c'est ne pas l'être [2]. » Les festins absorbaient une partie de son temps, et puisqu'il voulait se montrer galant chevalier, force lui était d'en consacrer le reste aux jeunes beautés de son sérail. Ce n'est pas qu'il eût cessé d'aimer Romaiquia ; au contraire, il l'aimait

1) *Abbad.*, t. II, p. 224, 225.
2) Abd-al-wâhid, p. 72.

toujours avec passion; mais comme selon le code bizarre qui régit l'amour dans les pays musulmans, on peut se passer quelques fantaisies sans devenir infidèle pour cela, il adressait aussi de temps en temps ses hommages à d'autres dames, sans que Romaiquia, sûre de régner en souveraine sur le cœur de son époux, y trouvât à redire. La belle Aimée était charmante, et quand il buvait à sa santé, le prince trouvait au vin plus de bouquet qu'à l'ordinaire [1]. Luna lui tenait compagnie alors qu'il étudiait les vers des anciens poètes ou qu'il écrivait les siens, et si le soleil s'avisait de jeter un regard indiscret dans le cabinet d'étude, elle était là pour l'intercepter; «car elle sait, disait le prince, que la lune seule peut éclipser le soleil [2].» Plus prude, plus revêche, La Perle avait parfois des caprices; alors elle se mettait en colère, et il fallait que Motamid se donnât des peines infinies pour l'apaiser. Une fois qu'il s'était attiré son courroux, il lui écrivit pour lui présenter ses excuses. Elle lui répondit bien, mais sans placer son propre nom en tête de sa lettre, comme la coutume le voulait.

Hélas! elle ne m'a pas encore pardonné, dit alors le prince; autrement elle aurait mis son nom en tête de son billet. Elle sait que je l'adore, son nom, mais elle est si

1) Voyez *Abbad.*, t. I, p. 392.
2) Abd-al-wâhid, p. 73; *Abbad.*, t. II, p. 30.

fâchée contre moi qu'elle ne veut pas l'écrire. « Quand il le verra, s'est-elle dit, il va le baiser. Eh bien, par Dieu! il ne le verra pas [1]. »

Quelle gentille garde malade que La Fée! Le prince priait Allah de lui accorder comme une faveur d'être constamment valétudinaire, pourvu qu'il ne manquât pas de la voir constamment à son chevet, cette gracieuse gazelle aux lèvres pourprées [2].

On se tromperait, cependant, si l'on s'imaginait que Motamid négligeât entièrement de continuer l'œuvre de son père et de son aïeul. Quoiqu'il n'eût pas autant d'ambition qu'eux, il fit néanmoins ce qu'ils avaient essayé en vain de faire: dès la seconde année de son règne, il réunit Cordoue à son royaume.

Son père, il est vrai, lui avait frayé la route, et les circonstances le secondèrent admirablement. Six années auparavant, en 1064, le vieux président de la république, Abou-'l-Walîd ibn-Djahwar, s'était démis de ses fonctions en faveur de ses deux fils, Abdérame et Abdalmélic. Il avait confié à l'aîné tout ce qui regardait les finances et l'administration, et il avait donné au cadet, pour lequel il avait un grand faible, le commandement militaire [3]. Le cadet éclipsa bientôt son aîné; cependant tout alla bien tant que dura

1) *Abbad.*, t. I, p. 391.
2) *Abbad.*, t. I, p. 388.
3) Ibn-Haiyân, *apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 158 v., 159 r.

l'influence de l'habile vizir Ibn-as-Saccâ. Cet homme d'Etat inspirait du respect à tous les ennemis déclarés ou couverts de la république, et même à Motadhid. Aussi ce dernier comprit que, pour arriver à ses fins, il devait commencer par le faire tomber. Il tâcha donc de le rendre suspect à Abdalmélic ibn-Djahwar, et il y réussit. Ibn-as-Saccâ fut mis à mort, et cet événement eut pour la république les suites les plus fâcheuses. Les officiers et les soldats, qui avaient été fort attachés au vizir, donnèrent pour la plupart leur démission, tandis qu'Abdalmélic se rendait odieux à ses concitoyens par sa dureté et sa nonchalance. En outre, il semble avoir aboli peu à peu tout ce qui restait encore debout des institutions républicaines.

Le pouvoir d'Abdalmélic chancelait donc déjà, lorsque Mamoun de Tolède vint assiéger Cordoue dans l'automne de l'année 1070. N'ayant presque plus d'armée (sa cavalerie était réduite à deux cents hommes, et encore étaient-ils fort mal disposés), Abdalmélic demanda du secours à Motamid. Il obtint ce qu'il désirait: Motamid lui envoya des renforts très-considérables, et l'armée tolédane fut forcée de se retirer; mais Abdalmélic n'y gagna rien; au contraire, les chefs de l'armée sévillane, agissant d'après les ordres secrets de leur souverain, s'entendirent avec les Cordouans pour ôter le pouvoir à Abdalmélic et pour le donner au roi de Séville. Ce complot fut tramé dans le plus grand mystère, de sorte qu'Ab-

dalmélic ne se doutait de rien. Dans la matinée du septième jour après le départ de Mamoun, il était sur le point de sortir pour faire la reconduite aux Sévillans, qui avaient annoncé qu'ils s'en retourneraient ce jour-là, lorsque des cris séditieux frappèrent son oreille. Il regarde, il voit son palais entouré par ses soi-disant auxiliaires et par le peuple. Presque au même instant on l'arrête, de même que son père et tout le reste de sa famille.

Motamid fut proclamé seigneur de Cordoue, et les Beni-Djahwar furent menés prisonniers à l'île de Saltès; mais le vieux Abou-'l-Walîd ne survécut que quarante jours à son infortune [1].

Le roi poète parle de cette conquête comme s'il se fût agi de celle d'une beauté un peu hautaine.

J'ai obtenu d'emblée, disait-il, la main de la belle Cordoue, de cette fière amazone qui, le glaive et la lance à la main, repoussait tous ceux qui la recherchaient en mariage. A présent nous célébrons, elle et moi, nos noces dans son palais, tandis que les autres rois, mes rivaux rebutés, pleurent de rage et tremblent de crainte. Trem-

---

1) Ibn-Bassâm, t. I, fol. 159 r. — 160 r.; Ibn-Haiyân, *ibid.*, fol. 160 r. et v.; poème d'Ibn-al-Cacîra, *apud* Ibn-al-Khatîb, man. P., fol. 51 r. et v.; Ibn-Khaldoun, fol. 25 v. Ce dernier auteur se trompe quand il dit que la prise de Cordoue eut lieu en 461, car Ibn-Bassâm dit: vers la fin de 462. C'est aussi à tort qu'il affirme qu'Abou-'l-Walîd était déjà mort à cette époque; Abd-al-wâhid (p. 43) est tombé dans la même erreur.

blez, et pour cause, vils ennemis! car bientôt le lion viendra fondre sur vous[1].

Cependant Mamoun ne se tenait pas pour battu; au contraire, il était résolu à se rendre maître de Cordoue, quoi qu'il dût lui en coûter. Accompagné de son allié, Alphonse VI, il vint ravager les environs de la ville; mais il fut repoussé par le jeune gouverneur Abbâd, un fils de Motamid et de Romaiquia[2]. Alors Ibn-Ocâcha s'engagea à le mettre en possession de la ville qu'il convoitait. C'était un homme farouche et sanguinaire, un ancien bandit de la montagne, mais qui ne manquait pas de talents et qui connaissait bien Cordoue, où il avait déjà joué un rôle. Nommé gouverneur d'une forteresse, il se mit à former des intrigues et des complots à Cordoue, ce qui ne lui était pas difficile, car beaucoup de citoyens étaient mécontents de la marche des affaires. Le prince Abbâd donnait, il est vrai, de belles espérances, mais comme il était encore trop jeune pour gouverner par lui-même, le pouvoir était entre les mains du commandant de la garnison, Mohammed, fils de Martin, un chrétien d'origine à ce qu'il paraît. Or, cet homme, assez bon soldat du reste, était cruel, sanguinaire et débauché. Aussi les Cordouans le détestaient, et plu-

---

1) *Abbad.*, t. I, p. 46.
2) *Abbad.*, t. I, p. 322; Lucas de Tuy, p. 100.

sieurs d'entre eux ne se firent pas scrupule d'entrer en relations avec Ibn-Ocâcha. Cependant ce dernier ne réussit pas à tenir ses menées tout à fait secrètes. Un officier s'aperçut que l'ex-brigand venait souvent la nuit aux portes de la ville et qu'il avait alors des entretiens fort suspects avec des soldats de la garnison. C'est ce qu'il rapporta à Abbâd; mais ce prince ne fit pas grande attention à cet avis, et renvoya celui qui le lui donnait à Mohammed, fils de Martin. Celui-ci le renvoya, à son tour, à des officiers subalternes. En un mot, l'un se déchargeait sur l'autre des mesures à prendre, et personne ne fit son devoir.

Cependant Ibn-Ocâcha se tenait sans cesse aux aguets, et en janvier 1075, il profita, pour s'introduire avec ses hommes dans la ville, d'une nuit orageuse et extrêmement obscure, après quoi il marcha droit au palais d'Abbâd. Il n'y trouva pas de garde, et il était sur le point d'en enfoncer la porte, lorsque le prince, réveillé par le portier, vint lui barrer le passage avec une poignée d'esclaves et de soldats. Malgré son extrême jeunesse, il se défendit comme un lion, et il avait déjà forcé les assaillants à évacuer le vestibule, lorsque le pied lui glissa. Un homme de la bande fondit aussitôt sur lui et le tua. On laissa son cadavre dans la rue; il était presque nu, car, réveillé en sursaut, Abbâd n'avait pas eu le temps de s'habiller.

nsuite Ibn-Ocâcha conduisit ses hommes à la mai-du commandant. Celui-ci s'attendait si peu à attaqué, qu'au moment même où l'on faisait ption dans sa demeure, il regardait danser des ;es. Moins brave qu'Abbâd, il se cacha lorsqu'il ndit le cliquetis des épées dans la cour; mais sa aite ayant été découverte, il fut arrêté, et, dans uite, tué.

ux premiers rayons de l'aube, pendant qu'Ibn-cha courait de maison en maison afin de persua-aux nobles de faire cause commune avec lui, un m qui se rendait à la mosquée, vint à passer de-t le palais d'Abbâd. Ses regards tombèrent sur corps qui gisait là, nu et sans vie. Reconnais-t, non sans peine, dans ce cadavre souillé de e celui du jeune prince, il lui rendit un pieux, dernier honneur, en le couvrant de son manteau. eine fut-il parti qu'Ibn-Ocâcha arriva au même roit, entouré de cette tourbe qui, dans les gran-villes, pousse des cris d'allégresse à chaque ré-ition. Sur son ordre, la tête d'Abbâd fut déta-e du cadavre et promenée par les rues sur la ite d'une pique. A ce spectacle, les soldats de garnison jetèrent leurs armes, et tâchèrent de ver leur vie par une fuite précipitée. Ibn-Ocâcha embla alors les Cordouans dans la grande mos-e, et leur enjoignit de prêter serment à Mamoun. 1 qu'il y en eût plusieurs qui étaient sincèrement

attachés à Motamid, la peur fut si grande et si générale, que tout le monde s'empressa d'obéir. Peu de jours après, Mamoun arriva en personne. En apparence, il fut très-reconnaissant envers Ibn-Ocâcha; il le combla d'honneurs et l'on eût dit qu'il lui accordait une confiance illimitée; mais en réalité, il haïssait et craignait cet ancien bandit endurci au crime et qui était homme à l'assassiner lui-même au besoin, avec autant de sang-froid qu'il avait fait égorger le jeune Abbâd. Aussi cherchait-il avidement un prétexte, une occasion, pour l'éloigner sans bruit, sans éclat, de son royaume. Ce dessein, il ne le cachait pas toujours à ses courtisans, et un jour qu'Ibn-Ocâcha venait de le quitter, il poussa un long soupir, et, le regard enflammé de colère, il murmura quelques paroles de mauvais augure; puis un ami d'Ibn-Ocâcha ayant osé dire quelque chose en sa faveur: « Laisse-là ces vains propos! lui dit Mamoun; celui qui ne respecte pas la vie des princes n'est pas fait pour les servir.»

Un mois plus tard (juin 1075), le sixième de son séjour à Cordoue, Mamoun mourut empoisonné.... Un de ses courtisans fut accusé d'avoir commis ce crime; mais Ibn-Ocâcha y aurait-il été étranger? On a peine à le croire.

Que l'on se transporte maintenant à la cour de Séville et que l'on se figure la douleur de Motamid, alors qu'il reçut la nouvelle doublement fatale de la

perte de Cordoue et de la mort de son fils, de son premier-né qu'il chérissait jusqu'à l'idolâtrie! Et pourtant il y eut dans ce noble cœur un sentiment qui parla plus haut que la douleur, plus haut surtout que le désir de la vengeance: ce fut un sentiment de profonde gratitude envers cet imâm qui avait eu la délicatesse de couvrir de son manteau le cadavre d'Abbâd. Il regrettait de ne pouvoir le récompenser, car il ne connaissait pas même son nom, et s'appropriant un vers qu'un ancien poète avait composé dans une occasion semblable: «Hélas! dit-il, j'ignore quel est celui qui a couvert mon fils de son manteau, mais je sais que c'est un homme noble et généreux [1].»

Pendant trois ans, les efforts qu'il fit pour reconquérir Cordoue et venger la mort de son fils sur Ibn-Ocâcha, demeurèrent inutiles, jusqu'à ce qu'enfin il prît Cordoue d'assaut, le mardi 4 septembre 1078. Pendant qu'il entrait dans la ville par une porte, Ibn-Ocâcha en sortait par une autre; mais Motamid lança à sa poursuite des cavaliers qui réussirent à l'atteindre. Sachant qu'il n'avait pas de pardon à attendre de la part d'un père dont il avait fait égorger le fils, l'ancien brigand voulut au moins ven-

1) *Abbad.*, t. I, p. 46—48, 322—324; t. II, p. 35, 122.

dre chèrement sa vie et se rua sur ses ennemis comme un buffle en fureur; mais il succomba sous le nombre. Motamid fit clouer son cadavre sur une croix, avec un chien à côté, et la conquête de Cordoue fut suivie de celle de tout le pays tolédan qui s'étendait entre le Guadalquivir et le Guadiana [1].

C'étaient de beaux succès, mais la médaille avait son revers. En comparaison des autres rois andalous, Motamid était un prince puissant; toutefois il n'était pas plus indépendant qu'eux; lui aussi était tributaire. D'abord il l'avait été de Garcia, troisième fils de Ferdinand et roi de Galice [2], et il l'était d'Alphonse VI, depuis que celui-ci s'était emparé des royaumes de ses deux frères, Sancho et Garcia. Or, Alphonse était un suzerain fort incommode: ne se contentant pas d'un tribut annuel, il menaçait de temps en temps de s'approprier les Etats de ses vassaux arabes. Une fois, entre autres, il vint envahir, à la tête d'une nombreuse armée, le territoire de Séville. Une consternation indicible régnait parmi les musulmans, trop faibles pour se défendre. Seul

1) *Abbad.*, t. II, p. 16, 122 (cf. 68); Abd-al-wâhid, p. 90. D'après Ibn-Khaldoun, dans son chapitre sur les Beni-Djahwar, Motamid aurait repris Cordoue en 469 de l'Hégire; mais j'ai cru devoir suivre Abd-al-wâhid, parce que cet auteur donne le jour du mois et de la semaine.

2) *Chron. Compost.*, p. 327.

le premier ministre, Ibn-Ammâr, ne désespérait pas. Il ne comptait point sur l'armée sévillane; essayer de vaincre avec elle les troupes chrétiennes, c'eût été une tentative chimérique; mais il connaissait Alphonse, car souvent il avait été à sa cour [1]; il le savait ambitieux, mais aussi à demi arabisé, c'est-à-dire facile à gagner pourvu que l'on connût ses goûts, ses caprices, ses fantaisies. C'était sur cela qu'il comptait, et, sans perdre de temps à organiser la résistance à main armée, il fit fabriquer un échiquier tellement magnifique qu'aucun roi n'en possédait un pareil. Les pièces en étaient d'ébène et de bois de sandal; elles étaient incrustées d'or. Muni de cet échiquier, il se rendit, sous un prétexte quelconque, au camp d'Alphonse, lequel le reçut fort honorablement, car Ibn-Ammâr était du petit nombre des musulmans qu'il estimait.

Un jour Ibn-Ammâr montra son échiquier à un noble castillan qui jouissait auprès d'Alphonse d'une grande faveur. Ce noble en parla au roi, et celui-ci dit à Ibn-Ammâr:

— De quelle force êtes-vous aux échecs?

— Mes amis sont d'opinion que je joue assez bien, lui répondit Ibn-Ammâr.

1) Voyez *Abbad.*, t. II, p. 89.

— On m'a dit que vous possédez un échiquier superbe.

— C'est vrai, seigneur.

— Pourrais-je le voir?

— Sans doute, mais à une condition : nous jouerons ensemble; si je perds, l'échiquier vous appartiendra; mais si je gagne, je pourrai exiger ce que je veux.

— J'y consens.

On apporta l'échiquier, et Alphonse, stupéfait de la beauté et de la finesse du travail, s'écria en faisant le signe de la croix :

— Bon Dieu! jamais je n'aurais cru que l'on pût parvenir à faire un échiquier avec tant d'art!

Puis, quand il l'eut suffisamment admiré :

— Qu'est-ce que vous disiez donc, seigneur? reprit-il; quelles étaient vos conditions?

Ibn-Ammâr les ayant répétées :

— Non, par Dieu! je ne joue pas quand l'enjeu m'est inconnu; vous pourriez me demander une chose que je ne serais pas à même de vous accorder.

— Comme vous voulez, seigneur, répondit froidement Ibn-Ammâr, et il ordonna à ses serviteurs de reporter l'échiquier dans sa tente.

On se sépara; mais Ibn-Ammâr n'était pas homme à se laisser rebuter si facilement. Sous le sceau du secret, il confia à quelques nobles castillans ce qu'il

exigerait d'Alphonse au cas où il gagnerait la partie, et leur promit des sommes fort considérables s'ils voulaient le seconder. Séduits par l'appât de l'or et suffisamment rassurés sur les intentions de l'Arabe, ces nobles s'engagèrent à le servir; et quand Alphonse qui, de son côté, brûlait du désir de posséder le superbe échiquier, les consulta sur ce qu'il ferait, ils lui dirent: « Si vous gagnez, seigneur, vous posséderez un échiquier que chaque roi vous enviera, et dussiez-vous perdre, que pourrait-il vous demander, cet Arabe? S'il fait une demande indiscrète, ne sommes-nous pas là, ne saurons-nous pas le mettre à la raison? » Ils parlèrent si bien qu'Alphonse se laissa vaincre. Il fit donc avertir Ibn-Ammâr qu'il l'attendait avec son échiquier, et quand le vizir fut arrivé:

— J'accepte vos conditions, lui dit-il; jouons donc!

— Avec grand plaisir, lui répondit Ibn-Ammâr; mais faisons les choses dans les règles; permettez qu'un tel et un tel — et il nomma plusieurs nobles castillans — soient nos témoins.

Le roi y consentit, et dès que les nobles qu'Ibn-Ammâr avait nommés furent arrivés, le jeu commença.

Alphonse perdit la partie.

— Puis-je maintenant demander ce que je veux,

comme nous en sommes convenus? demanda alors Ibn-Ammâr.

— Sans doute, répliqua le roi; voyons, qu'exigez-vous?

— Que vous retourniez dans vos Etats avec votre armée.

Alphonse pâlit. En proie à une excitation fiévreuse, il mesurait la salle à grands pas, se rasseyait, puis se remettait à marcher.

— Me voilà pris, dit-il enfin à ses nobles, et c'est vous qui en êtes la cause. Je craignais une demande de cette nature de la part de cet homme, mais vous me rassuriez, vous me disiez que je pouvais être tranquille; je cueille à présent le fruit de vos détestables conseils!

Puis, après quelques moments de silence:

— Que me fait sa condition après tout? s'écria-t-il; je ne m'en soucie pas le moins du monde, et je vais continuer ma marche.

— Seigneur, lui dirent alors les Castillans, ce serait forfaire à l'honneur, ce serait manquer à sa parole, et vous, le plus grand roi de la chrétienté, vous êtes incapable de faire une telle chose.

A la fin, quand Alphonse se fut calmé un peu:

— Eh bien! reprit-il, je tiendrai ma parole; mais en compensation de cette expédition manquée, il me faut au moins un double tribut cette année.

— Vous l'aurez, seigneur, dit alors Ibn-Ammâr; et il s'empressa de faire remettre à Alphonse l'argent qu'il demandait, de sorte que cette fois le royaume de Séville, menacé d'une terrible invasion, en fut quitte pour la peur, grâce à l'habileté du premier ministre [1].

1) Abd-al-wâhid, p. 83—85. — Vers l'an 1466, raconte Cascalès (*Discursos históricos de Murcia*, fol. 118), Boabdil al-Zagal joua un jour aux échecs avec don Pedro Fajardo, le gouverneur de Lorca. L'enjeu de l'Espagnol était Lorca, et celui du Maure Almérie. Le dernier gagna la partie, mais don Pedro Fajardo, moins loyal qu'Alphonse VI, lui fit faux bond. Cascalès cite à ce sujet une ancienne romance.

XI.

Non content d'avoir sauvé le royaume de Séville, Ibn-Ammâr voulut aussi en étendre les limites. C'était surtout la principauté de Murcie qui tentait son ambition. Elle avait fait partie, d'abord des Etats de Zohair, ensuite du royaume de Valence; mais à l'époque dont nous parlons, elle était indépendante. Le prince qui y régnait, Abou-Abdérame ibn-Tâhir, était un Arabe de la tribu de Cais. Immensément riche, car il possédait la moitié du pays, il était en même temps un esprit très-cultivé [1]; mais il avait peu de troupes, de sorte que sa principauté était facile à conquérir. Ibn-Ammâr s'en aperçut, lorsque, dans l'année 1078 [2], il passa par Murcie pour se rendre, on ne sait pour quel motif, auprès du comte de Barcelone, Raymond-Bérenger II, surnommé Cap d'étoupe

---

1) Voyez Ibn-al-Abbâr, p. 186—188.

2) 471 de l'Hégire; *Abbad.*, t. II, p. 93; Ibn-al-Abbâr, p. 186. La date 474 (*Abbad.*, t. II, p. 87) est erronée.

à cause de sa chevelure abondante, et il profita de l'occasion pour lier amitié avec quelques nobles murciens qui étaient mécontents d'Ibn-Tâhir, ou qui du moins étaient prêts à le trahir moyennant finances. Ensuite, quand il fut arrivé auprès de Raymond, il lui offrit dix mille ducats, s'il voulait l'aider à conquérir Murcie. Le comte accepta cette proposition, et, pour la sûreté de l'exécution du traité, il remit son neveu à Ibn-Ammâr. De son côté, le vizir lui promit que, si l'argent n'était pas là au temps fixé, le fils de Motamid, Rachîd, qui commanderait l'armée sévillane, servirait d'otage; mais Motamid ignorait cette clause du traité, et comme Ibn-Ammâr se tenait convaincu que l'argent arriverait à temps, il croyait qu'il n'y aurait pas lieu de l'appliquer.

Les troupes de Séville se mirent en campagne réunies à celles de Raymond, et l'on attaqua la principauté de Murcie; mais comme Motamid laissa passer, avec sa nonchalance ordinaire, le terme stipulé, le comte se crut trompé par Ibn-Ammâr, et dans sa colère il le fit arrêter de même que Rachîd. Les soldats sévillans essayèrent bien de les délivrer, mais ils furent battus et forcés à la retraite.

Motamid était à cette époque en route pour Murcie, emmenant à sa suite le neveu du comte; mais comme il marchait lentement, il n'était encore que sur les bords du Guadiana-menor, qu'il ne pouvait passer à cause de la crue des eaux, lorsque des

fuyards de son armée se montrèrent sur l'autre rive. Parmi eux se trouvaient deux cavaliers auxquels Ibn-Ammâr avait donné ses instructions. Ils poussèrent aussitôt leurs montures dans le fleuve, et, l'ayant traversé, ils apprirent à Motamid les événements déplorables qui avaient eu lieu. Ils ajoutèrent toutefois qu'Ibn-Ammâr espérait recouvrer bientôt la liberté, et ils prièrent le prince, en son nom, de rester où il était. Motamid ne le fit pas. Consterné des nouvelles qu'il venait de recevoir et fort inquiet du sort de son fils, il rétrograda jusqu'à Jaën, après avoir fait jeter dans les fers le neveu du comte.

Dix jours après, Ibn-Ammâr, qui avait été élargi, arriva dans le voisinage de Jaën; mais n'osant se présenter aux regards de Motamid, dont il craignait la colère, il lui envoya ces vers:

Croirai-je à mes propres pressentiments, ou bien prêterai-je l'oreille aux conseils de mes compagnons? Exécuterai-je mon dessein, ou bien resterai-je ici avec mon escorte? Quand j'obéis aux élans de mon cœur, je m'avance, sûr de trouver les bras de l'ami ouverts pour me recevoir; mais quand je raisonne, je retourne sur mes pas. L'amitié m'entraîne en avant; mais le souvenir de la faute que j'ai commise me repousse. Quelle chose étrange que les arrêts de la destinée! Qui m'eût prédit qu'un jour il me serait plus doux d'être loin de vous que près de vous? Je vous crains parce que vous avez le droit de m'ôter la vie; — j'espère en vous parce que je vous aime de tout mon cœur. Ayez pitié de celui dont vous connaissez l'attachement inébranlable, de ce-

ui qui n'a d'autre mérite que de vous aimer sincèrement. Je n'ai fait rien qui puisse fournir des armes contre moi aux envieux, rien qui prouve de ma part, soit négligence, soit présomption; mais vous-même, vous m'avez exposé à une terrible calamité, vous avez émoussé mon épée, vous l'avez brisée. Certes, si je ne me rappelais vos nombreux bienfaits, qui ont été pour moi ce que la pluie est pour les branches des arbres, je ne me laisserais pas consumer ainsi par d'affreux tourments, et je ne dirais pas que ce qui est arrivé, est arrivé par ma faute. J'implore à genoux votre clémence, je vous supplie de me pardonner; mais dussé-je éprouver auprès de vous le souffle de l'âpre vent du nord, je m'écrierais cependant: O brise douce à mon cœur!

Motamid, qui devait sentir qu'il était coupable lui-même, ne résista pas à l'appel qu'Ibn-Ammâr faisait à son amitié, et lui répondit par ces vers:

Viens reprendre ta place à mes côtés! Viens sans rien craindre, car des bontés t'attendent, et non des reproches. Sois convaincu que je t'aime trop pour pouvoir t'affliger; rien, tu le sais, ne m'est plus agréable que de te voir content et joyeux. Quand tu viendras ici, tu me trouveras, comme tu m'as trouvé toujours, prêt à pardonner au pécheur, clément envers mes amis. Je te traiterai avec bienveillance comme par le passé, et je te pardonnerai ta faute, si faute il y a; car l'Eternel ne m'a pas donné un cœur dur, et je n'ai pas l'habitude d'oublier une amitié ancienne et sacrée.

Rassuré par cette réponse, Ibn-Ammâr vola aux pieds de son souverain. Ils convinrent entre eux d'offrir au comte la liberté de son neveu et les dix

mille ducats auxquels il avait droit, pourvu qu'il élargît Rachîd. Mais Raymond ne se contenta pas de la somme stipulée; au lieu de dix mille ducats, il en exigea trente mille. Comme Motamid ne les avait pas, il en fit frapper avec un alliage très-considérable. Heureusement pour lui, le comte ne s'aperçut de cette fraude qu'après avoir rendu la liberté à Rachîd [1].

Malgré le mauvais succès de sa première tentative, Ibn-Ammâr ne cessa de convoiter Murcie. Il prétendit avoir reçu, de la part de quelques nobles murciens, des lettres qui donnaient de grandes espérances, et il fit si bien que Motamid lui permit enfin d'aller assiéger Murcie avec l'armée sévillane.

Arrivé à Cordoue, il s'y arrêta vingt-quatre heures afin de réunir à ses troupes la cavalerie qui se trouvait dans cette ville. Il passa la nuit en compagnie du gouverneur Fath, un fils de Motamid, et il fut si enchanté de sa conversation spirituelle et piquante, que, lorsqu'un eunuque vint lui annoncer que l'aurore commençait à paraître, il improvisa ce vers:

Va-t-en, imbécile! toute cette nuit a été une aurore pour moi. Comment aurait-il pu en être autrement, puisque Fath me tenait compagnie?

Continuant sa marche, il arriva dans le voisinage

1) *Abbad.*, t. II, p. 86, 91—94.

d'un château qui portait encore le nom de Baldj, le chef des Arabes syriens au huitième siècle, et dont un Arabe qui appartenait à la tribu de Baldj, à savoir celle de Cochair[1], était gouverneur. Cet Arabe, qui s'appelait Ibn-Rachîc, vint à sa rencontre et le pria de se reposer dans le château. Ibn-Ammâr accepta cette invitation. Le châtelain le traita magnifiquement et ne négligea rien pour s'insinuer dans sa faveur. Il n'y réussit que trop bien. Ibn-Ammâr ne tarda pas à lui accorder sa confiance; mais jamais il ne l'avait placée si mal.

Accompagné de son nouvel ami, il alla mettre le siége devant Murcie. Peu de temps après, Mula se rendit à lui. C'était pour les Murciens une perte fort grave, car les vivres devaient leur arriver de ce côté-là; aussi Ibn-Ammâr ne douta-t-il pas que la ville ne se rendît sous peu, et, ayant confié Mula à la garde d'Ibn-Rachîc, auquel il laissa une partie de sa cavalerie, il retourna à Séville avec le reste de son armée. Quand il y fut arrivé, il reçut des lettres de son lieutenant. Elles portaient que Murcie était ravagée par la famine, et que des citoyens influents, auxquels on avait promis des postes lucratifs, s'étaient engagés à seconder les assiégeants. «Demain ou après-demain, dit alors Ibn-Ammâr,

1) Voyez *Abbad.*, t. II, p. 36. — Ce qu'on appelait alors le château de Baldj, est peut-être Velez-Rubio.

nous apprendrons que Murcie est prise.» Sa prédiction s'accomplit. Des traîtres ouvrirent à Ibn-Rachîc les portes de la ville; Ibn-Tâhir fut jeté en prison, et tous les habitants prêtèrent serment à Motamid[1].

Aussitôt qu'Ibn-Ammâr, transporté de joie, eut reçu ces nouvelles, il demanda à Motamid la permission de se rendre dans la ville conquise. Motamid la lui accorda sans hésiter. Alors le vizir, qui voulait récompenser noblement les Murciens, se fit donner quantité de chevaux et de mulets qui appartenaient aux écuries royales; il en emprunta d'autres à ses amis, et quand il en eut environ deux cents à sa disposition, il les fit charger d'étoffes précieuses, après quoi il se mit en marche, tambour battant et bannières déployées. Dans chaque ville qu'il traversait, il se fit remettre les caisses de l'Etat. Son entrée dans Murcie fut un véritable triomphe. Le lendemain il donna audience, mais en tranchant du souverain, car il était coiffé d'un bonnet très-haut, tel que son maître avait coutume d'en porter dans les occasions solennelles, et quand on lui présentait des pétitions, il écrivait au bas: «Qu'il en soit ainsi, s'il plaît à Dieu,» sans nommer Motamid.

Cette conduite présomptueuse ne ressemblait que trop à une révolte. Motamid, du moins, en jugea ainsi. Cependant il ne se mit pas en colère: un sen-

1) *Abbad.*, t. II, p. 86, 87.

timent de tristesse et de découragement s'empara de lui; il voyait s'évanouir tout à coup le rêve qu'il avait caressé pendant vingt-cinq ans! L'instinct de son cœur l'avait donc abusé! L'amitié d'Ibn-Ammâr, ses protestations de désintéressement, de dévoûment inébranlable, tout cela n'avait donc été que mensonge et hypocrisie! Et pourtant il était moins coupable peut-être qu'il ne le paraissait aux yeux de son souverain. Il avait, il est vrai, une vanité excessive et absurde; mais il n'est nullement certain qu'il ait eu la coupable pensée de se révolter contre son bienfaiteur. D'un caractère moins ardent, moins impressionnable, il n'avait peut-être jamais éprouvé pour Motamid cette amitié enthousiaste et passionnée que Motamid avait éprouvée pour lui; mais il avait néanmoins pour son roi une affection véritable, témoin ces vers qu'il lui adressa en réponse aux reproches que Motamid lui avait faits:

Non, vous vous trompez quand vous dites que les vicissitudes de la fortune m'ont changé! L'amour que je porte à Chams, ma vieille mère, est moins fort que celui que je ressens pour vous. Cher ami! comment se fait-il que votre bienveillance ne m'éclaire pas de ses rayons, de même que la foudre éclaire les ténèbres de la nuit? Comment se fait-il qu'aucune tendre parole ne vienne me consoler comme une douce brise? Oh! je soupçonne que des hommes infâmes que je connais ont voulu détruire notre douce amitié! Me retirerez-vous donc ainsi votre main, après une amitié de vingt-cinq années, années de bonheur sans mélange et qui

se sont envolées sans que vous ayez eu à vous plaindre de moi, sans que j'aie été coupable d'aucun trait méchant, — me retirerez-vous donc ainsi votre main et me laisserez-vous en proie aux griffes de la destinée? Suis-je autre chose que votre esclave obéissant et soumis? Réfléchissez encore; ne précipitez rien; souvent celui qui se presse trop tombe, tandis que celui qui marche avec circonspection arrive au but. Ah! vous vous souviendrez de moi quand les liens qui nous unissent seront rompus, et qu'il ne vous restera que des amis intéressés et faux. Vous me chercherez quand aucun de ceux qui vous entourent ne pourra vous donner un bon conseil, et que je ne serai plus là, moi qui savais aiguiser l'esprit des autres.

Qui sait si une heure d'entretien et d'épanchement n'eût pas dissipé les préventions de Motamid et réconcilié ces deux âmes si bien faites pour s'entendre? Mais, hélas! le prince et le vizir étaient loin l'un de l'autre, et le dernier avait à Séville une foule d'envieux et d'ennemis qui s'acharnaient à le calomnier, à le noircir aux yeux du monarque, à interpréter malicieusement ses moindres actes, ses moindres paroles. Ils s'étaient si bien emparés de l'esprit du prince, ces « hommes infâmes » dont Ibn-Ammâr parle dans son poème et parmi lesquels on distinguait le vizir Abou-Becr ibn-Zaidoun [1], alors l'homme le plus influent à la cour, que Motamid avait déjà conçu des doutes sur la fidélité d'Ibn-Ammâr au moment

1) C'était le fils du grand poète Abou-'l-Walîd ibn-Zaidoun.

où celui-ci prenait congé de lui pour se rendre à Murcie. Joignez-y qu'Ibn-Ammâr trouva un ennemi non moins dangereux dans la personne d'Ibn-Abdalazîz, prince de Valence et ami d'Ibn-Tâhir.

En arrivant à Murcie, Ibn-Ammâr avait l'intention de traiter Ibn-Tâhir d'une manière honorable. Aussi lui fit-il présenter plusieurs vêtements d'honneur afin qu'il en choisît un qui fût à son gré; mais Ibn-Tâhir dont l'humeur naturellement caustique s'était aigrie par la perte de sa principauté, répondit au messager d'Ibn-Ammâr: « Va dire à ton maître que je ne veux de lui rien autre chose qu'une longue pelisse et une petite calotte.» Recevant cette réponse au milieu de ses courtisans, Ibn-Ammâr se mordit les lèvres de dépit. « Je comprends le sens de ses paroles, dit-il enfin; oui, c'était là le costume que je portais, alors que, pauvre et obscur, je suis venu lui réciter mes vers [1].» Mais il ne pardonna pas à Ibn-Tâhir ce rude coup porté à son orgueil. Changeant d'intention à son égard, il le fit enfermer dans la forteresse de Monteagudo [2]. Cédant aux instances d'Ibn-Abdalazîz, Motamid envoya à son vizir l'ordre de rendre la liberté à Ibn-Tâhir. Ibn-Ammâr ne le fit pas [3]. Cependant Ibn-Tâhir réussit à s'évader,

1) Ibn-al-Abbâr, p. 169.

2) A une lieue de Murcie. Les ruines de l'ancien château existent encore.

3) Voyez *Abbad.*, t. II, p. 87.

grâce au secours que lui prêta Ibn-Abdalazîz, et alla s'établir à Valence. Ibn-Ammâr en fut furieux. Il composa à cette occasion un poème dans lequel il excitait les Valenciens à se révolter contre leur prince. En voici quelques vers:

Habitants de Valence, soulevez-vous tous contre les Beni-Abdalazîz, proclamez vos justes griefs, et choisissez-vous un autre roi, un roi qui sache vous défendre contre vos ennemis. Que ce soit Mohammed ou Ahmed [1], il vaudra toujours mieux que ce vizir qui a livré votre ville à l'opprobre, comme un époux éhonté qui prostitue sa propre femme. Il a offert un asile à celui qui a été abandonné par ses propres sujets. En le faisant, il vous a amené un oiseau de mauvais augure, il vous a donné pour concitoyen un homme vil et infâme. Ah! il me faut me laver le front, sur lequel une fille sans bracelet, une vile esclave, a appliqué un soufflet. Crois-tu donc échapper, ô Ibn-Abdalazîz, à la vengeance d'un homme qui marche toujours à la poursuite de son ennemi, qui continue sa route, lors même qu'aucune étoile ne l'éclaire? Par quelle ruse pourrait-on se soustraire aux mains vengeresses d'un brave guerrier des Beni-Ammâr, qui traîne une forêt de lances à sa suite? Attendez-vous à le voir arriver bientôt, entouré d'une armée innombrable! Valenciens, je vous donne un bon conseil: marchez comme un seul homme contre ce palais qui recèle tant d'infamies dans ses murs; emparez-vous des trésors que renferment ses caveaux; détruisez-le de fond en comble, en sorte que des ruines seules attestent ce qu'il a été un jour!

Quand Motamid reçut connaissance de cette pièce,

1) Que ce soit Pierre ou Paul, dirions-nous.

il était déjà tellement irrité contre Ibn-Ammâr, qu'il la parodia ainsi :

Par quelle ruse pourrait-on se soustraire aux mains vengeresses d'un brave guerrier des Beni-Ammâr ; de ces hommes qui se prosternaient naguère, avec une bassesse inouïe, aux pieds de chaque seigneur, de chaque prince, de chaque tête couronnée ; qui s'estimaient heureux quand ils recevaient de leurs maîtres une portion un peu plus large que les autres domestiques ; qui, bourreaux méprisés, tranchaient la tête aux criminels, et qui se sont élevés de la plus basse condition aux dignités les plus hautes.

Ces vers causèrent une joie indicible à Ibn-Abdalaziz. Quant à Ibn-Ammâr, il étouffait de colère, et dans sa fureur il composa contre Motamid, contre Romaiquia, contre les Abbâdides en général, une satire bien plus sanglante encore. Lui, l'aventurier né sous le chaume, lui que la bonté de Motamid avait tiré du néant, il osa reprocher aux Abbâdides de n'être après tout que des cultivateurs obscurs du hameau de Jaumîn, « cette capitale de l'univers, » comme il disait avec une amère ironie. « Tu l'as choisie parmi les filles de la populace, poursuivait-il, cette esclave que Romaic, son maître, eût échangée bien volontiers contre un chameau d'un an. Elle a mis au monde des fils débauchés, de petits hommes trapus qui sont sa honte. Motamid ! je flétrirai ton honneur, je déchirerai les voiles qui couvrent tes turpitudes, je les ferai tomber en lambeaux. Oui, ému-

le des anciens preux, oui, tu as défendu tes villages, mais tu savais que tes femmes te trompaient et tu les laissais faire » ....

Par un reste de pudeur, Ibn-Ammâr ne montra ces vers, composés dans un accès de rage atroce, qu'à ses amis intimes; mais parmi eux se trouvait un riche juif d'Orient auquel il avait accordé sa confiance, sans soupçonner que c'était un émissaire d'Ibn-Abdalazîz. Ce juif réussit sans trop de peine à se procurer une copie de la satire, écrite de la propre main d'Ibn-Ammâr, et la remit au prince de Valence. Celui-ci écrivit aussitôt à Motamid, et, se servant d'un pigeon, il lui envoya sa lettre et la satire sous le même pli.

Dès lors une réconciliation n'était plus possible. Ni Motamid, ni Romaiquia, ni leurs fils ne pouvaient pardonner à Ibn-Ammâr ses ignobles injures. Mais le roi de Séville n'eut pas besoin de punir son vizir: d'autres se chargèrent de ce soin. S'abandonnant au plaisir avec une insouciance complète, Ibn-Ammâr ne s'aperçut pas qu'Ibn-Rachîc, secondé par le prince de Valence, le trahissait, et quand enfin il ouvrit les yeux, il était trop tard: excités par Ibn-Rachîc, les soldats demandèrent à grands cris leur solde arriérée, et comme Ibn-Ammâr ne pouvait les satisfaire, ils menacèrent de le livrer à Motamid. Cette menace le fit frémir, et il se sauva par une fuite précipitée.

C'est auprès d'Alphonse qu'il alla chercher un asile.

Il se flattait de l'espoir que ce monarque l'aiderait à reconquérir Murcie, mais il se trompait: Alphonse s'était laissé gagner par les magnifiques présents qu'Ibn-Rachîc lui avait faits, et il dit à Ibn-Ammâr: « Tout ceci est une histoire de voleurs: le premier voleur [1] a été volé par un autre [2], et celui-ci a été volé par un troisième [3]. » Voyant donc qu'il n'avait rien à espérer à Léon, Ibn-Ammâr alla à Saragosse, où il entra au service de Moctadir. Mais cette cour, bien moins brillante que celle de Séville, lui déplut souverainement. Il alla donc à Lérida, où régnait Modhaffar, un frère de Moctadir. Il y trouva un excellent accueil; mais comme Lérida lui semblait encore plus monotone que Saragosse, il retourna à cette dernière ville, où Moutamin avait succédé à son père Moctadir [4]. L'ennui, ce mal horrible, avait envahi sa destinée et s'étendait comme un nuage noir sur son présent et son avenir; il s'estima donc heureux lorsqu'il trouva l'occasion de sortir de son oisiveté. Un châtelain qu'il connaissait s'était révolté. Il donna parole à Moutamin de le réduire, et se mit en route avec une faible escorte. Arrivé au pied de la montagne sur laquelle le château était assis, il fit

1) Motamid.
2) Ibn-Ammâr.
3) Ibn-Rachîc.
4) En octobre 1081.

demander au rebelle la permission de venir lui rendre visite, accompagné de deux hommes seulement. Le châtelain, qui ne se méfiait pas de lui, n'hésita pas à lui accorder sa demande. « Quand vous me verrez marcher à côté du gouverneur et lui serrer la main, dit alors Ibn-Ammâr à ses deux serviteurs Djâbir et Hâdî, vous plongerez vos épées dans sa poitrine. » Le châtelain fut tué, ses soldats demandèrent et obtinrent leur pardon, et Moutamin fut fort content du service qu'Ibn-Ammâr lui avait rendu. Bientôt après, ce dernier crut avoir trouvé une nouvelle occasion pour satisfaire le besoin d'activité fébrile qui le dévorait. Il voulait procurer à Moutamin la possession de Segura. Perchée sur la dernière crête d'un pic presque inaccessible, cette forteresse avait su conserver son indépendance alors que Moctadir s'était emparé des Etats d'Alî, prince de Dénia, et un fils de ce dernier, nommé Sirâdj-ad-daula, l'avait possédée quelque temps; mais comme il venait de mourir, les Beni-Sohail, qui étaient les tuteurs de ses enfants, voulaient vendre Segura à quelque prince voisin. Ibn-Ammâr promit à Moutamin de la lui livrer de la même manière qu'il lui avait livré l'autre château. Il partit donc avec quelques troupes, et fit prier les Beni-Sohail de lui accorder un entretien. Ils y consentirent; mais au lieu de les attirer dans ses filets, Ibn-Ammâr, qui les avait offensés à l'époque où il régnait à Murcie, tomba lui-même dans un piége.

Les abords de la forteresse étaient défendus par une pente si escarpée, que, pour y entrer, il fallait se laisser hisser à force de bras. Arrivé à cet endroit dangereux avec Djâbir et Hâdî, ses compagnons obligés dans chaque entreprise aventureuse, Ibn-Ammâr se fit tirer en haut le premier; mais aussitôt qu'il eut touché le sol de ses pieds, les soldats de la garnison s'emparèrent de lui et crièrent à ses deux acolytes de se sauver au plus vite, s'ils ne voulaient pas être tués à coups de flèches. Ils n'eurent garde de se faire répéter cet avertissement, et descendant le rocher en courant, ils vinrent annoncer aux soldats de Saragosse qu'Ibn-Ammâr avait été fait prisonnier. Persuadés qu'une tentative pour le délivrer n'avait aucune chance de succès, ces soldats retournèrent d'où ils étaient venus.

Après avoir jeté Ibn-Ammâr dans un cachot, les Beni-Sohail résolurent de le vendre au plus offrant et dernier enchérisseur. Ce fut Motamid qui l'acheta, de même que le château de Segura, et il chargea son fils Râdhî de conduire le prisonnier à Cordoue. L'infortuné vizir entra dans cette ville chargé de fers et monté sur un mulet de bagage, entre deux sacs de paille. Motamid l'accabla de reproches et lui montra sa terrible satire en lui demandant s'il reconnaissait son écriture. Le prisonnier, qui avait de la peine à se tenir debout, tant ses chaînes étaient lourdes, l'écouta en silence, les yeux fixés à terre; puis, quand

le prince eut terminé sa longue invective, il dit :

— Je ne nie rien, seigneur, de ce que vous venez de dire ; et à quoi me servirait-il de le nier, puisque, si je le faisais, même les choses inanimées parleraient pour attester la vérité de vos paroles? J'ai failli, je vous ai offensé grièvement, mais pardonnez-moi !

— Ce que tu as fait ne se pardonne pas, lui répondit Motamid.

Les dames qu'il avait outragées dans sa satire se vengèrent en l'accablant de railleries mordantes. A Séville il eut de nouveau à endurer les insultes de la foule. Cependant sa captivité se prolongeait, et cette circonstance lui rendit quelque espoir. Il savait d'ailleurs que plusieurs personnages haut placés, le prince Rachîd entre autres, parlaient ou écrivaient en sa faveur. Aussi ne cessait-il de stimuler leur zèle par ses vers ; mais Motamid était fatigué des prières multipliées qu'on lui adressait, et il avait déjà défendu de donner au prisonnier ce qu'il faut pour écrire, lorsque ce dernier le fit supplier de lui accorder une seule fois encore du papier, de l'encre et un calam. Ayant obtenu sa demande, il adressa à Motamid un long poëme, que l'on remit au sultan dans la soirée, pendant un festin. Les convives partis, Motamid le lut, se sentit touché, et fit venir Ibn-Ammâr dans sa chambre, où il lui reprocha de nouveau son ingratitude. D'abord Ibn-Ammâr, suffoqué par les lar-

mes, ne put rien lui répondre; mais se remettant peu à peu, il sut lui rappeler avec tant d'éloquence le bonheur qu'ils avaient autrefois goûté ensemble, que Motamid, ému, attendri, à demi vaincu peut-être, lui adressa quelques paroles rassurantes, mais sans lui accorder un pardon formel. Malheureusement — car le pire de tous les malheurs, c'est celui qui vient à nous environné d'espérance — malheureusement Ibn-Ammâr se trompa étrangement sur les sentiments de Motamid à son égard. Aux alternatives de courroux et d'attendrissement, dont il avait été témoin, il donna un sens qu'elles n'avaient point. Motamid avait bien conservé pour lui un reste d'affection; mais de là au pardon il y avait encore un grand pas à franchir. C'est ce qu'Ibn-Ammâr ne comprit pas. Rentré dans sa prison, il crut à un prochain retour de fortune, et ne pouvant contenir la joie dont son cœur débordait, il écrivit à Rachîd une lettre pour lui annoncer l'heureuse issue de son entretien avec le monarque. Rachîd était en compagnie quand cette lettre lui fut remise, et pendant qu'il la lisait, son vizir Isâ y jeta un regard furtif et rapide, mais qui suffisait pour l'apprendre de quoi il s'agissait. Soit bavarderie, soit qu'il n'aimât pas Ibn-Ammâr, Isâ ébruita la chose, et bientôt elle parvint aux oreilles d'Abou-Becr ibn-Zaidoun, grossie d'exagérations qui nous sont restées inconnues, mais qui doivent avoir été bien infâmes, car un historien arabe dit qu'il les a passées

sous silence, parce qu'il ne voulait pas en souiller son livre. Ibn-Zaidoun passa la nuit dans une terrible angoisse : la réhabilitation d'Ibn-Ammâr était sa disgrâce, peut-être son arrêt de mort. Le lendemain, ne sachant pas encore à quoi s'en tenir, il resta chez lui à l'heure où il allait ordinairement au palais. Motamid le fit chercher et le reçut aussi amicalement que de coutume, de sorte qu'Ibn-Zaidoun acquit la certitude que sa situation était moins dangereuse qu'il ne l'avait craint. Aussi, quand le sultan lui demanda pourquoi il s'était fait attendre si longtemps, il lui répondit qu'il croyait être tombé en disgrâce; il lui apprit en même temps que son entretien avec Ibn-Ammâr était connu de toute la cour; que l'on s'attendait à voir l'ex-vizir remonter au pouvoir; que son ami et son compatriote Ibn-Salâm, le préfet de la ville, tenait déjà prêts les plus beaux appartements de sa maison pour l'y installer, en attendant que ses palais lui fussent rendus; et il va sans dire qu'il ne manqua pas non plus de raconter les calomnies que l'on débitait.

Motamid ne se sentait plus de rage. Lors même que ce qui s'était passé entre lui et son prisonnier n'eût pas été dénaturé par la haine, il aurait été indigné de la folle présomption d'Ibn-Ammâr qui, de quelques paroles bienveillantes, avait aussitôt conclu à sa mise en liberté, à sa rentrée au pouvoir. «Va demander à Ibn-Ammâr, dit-il en s'adressant à un

eunuque slave, comment il a su trouver le moyen d'ébruiter l'entretien que j'ai eu avec lui hier au soir.»

L'eunuque revint bientôt.

— Ibn-Ammâr, dit-il, nie d'en avoir rien dit à personne.

— Mais il peut avoir écrit, reprit Motamid. Je lui ai fait donner deux feuilles de papier: sur l'une il a écrit un poème qu'il m'a envoyé, mais qu'a-t-il fait de l'autre? Va lui demander cela.

Quand l'eunuque fut de retour:

— Ibn-Ammâr prétend, dit-il, qu'il s'est servi de l'autre feuille pour écrire le brouillon du poème qu'il vous a adressé.

— Dans ce cas, qu'il te donne ce brouillon, répliqua Motamid.

Alors Ibn-Ammâr ne put plus nier la vérité. «J'ai écrit à Rachîd, dit-il tristement, pour lui communiquer ce que le prince m'avait promis.»

A cet aveu, le sang de son terrible père, de ce vautour toujours prêt à tomber sur sa proie pour la déchirer et assouvir sa rage dans ses entrailles, s'éveilla dans les veines de Motamid et les embrasa. Saisissant la première arme que sa main rencontra — c'était une hache superbe qu'il avait reçue d'Alphonse — il franchit en quelques bonds les marches de l'escalier qui conduisait à la chambre où Ibn-Ammâr était enfermé.

Rencontrant les regards foudroyants du monarque,

Ibn-Ammâr frissonna. Il pressentit que sa dernière heure allait sonner.... Traînant ses chaînes, il alla se jeter aux pieds de Motamid, qu'il couvrit de baisers et de larmes; mais le sultan, inaccessible à la pitié, leva sa hache et l'en frappa à différentes reprises, jusqu'à ce qu'il fût mort, jusqu'à ce que tout reste de chaleur eût quitté le cadavre.... [1]

Telle fut la fin tragique d'Ibn-Ammâr. Elle excita dans l'Espagne arabe une émotion très-vive, mais qui ne fut pas longue, car de graves événements qui eurent lieu à Tolède et les progrès des armes castillanes donnèrent bientôt aux idées une autre direction.

---

1) *Abbad.*, t. II, p. 103—119; Ibn-Bassâm, t. II, article sur Ibn-Ammâr; Abd-al-wâhid, p. 85—90.

XII.

L'empereur Alphonse VI, roi de Léon, de Castille, de Galice et de Navarre, avait l'intention bien arrêtée de conquérir toute la Péninsule [1], et il était assez puissant pour accomplir son projet. Cependant il ne voulait pas le faire tout de suite. Rien ne le pressait, il avait le temps d'attendre. Avant tout, il amassait de l'argent, le nerf de la guerre, le moyen le plus sûr pour parvenir au but que se proposait son ambition. En conséquence, il mettait les princes musulmans au pressoir, et, comme d'un pressoir coulent le cidre et le vin, de ces roitelets écrasés coulait l'or.

Le plus faible parmi ses tributaires était peut-être Câdir, le roi de Tolède. Elevé dans la mollesse du sérail, ce prince était le jouet de ses eunuques et la risée de ses voisins, qui le dépouillaient l'un à l'envi de l'autre. Alphonse seul semblait le protéger. Aussi

---

1) Voyez *Abbad.*, t. II, p. 20.

s'adressa-t-il à lui alors qu'il ne put plus contenir ses sujets fatigués de sa tyrannie. Alphonse promit de lui envoyer des troupes, mais en récompense de ce service il exigea une somme énorme. Câdir demanda cet argent aux principaux citoyens qu'il avait appelés auprès de lui. Ils refusèrent de le donner. «Je jure, s'écria-t-il alors, que si vous ne me procurez cette somme à l'instant même, je remettrai vos fils entre les mains d'Alphonse. — Nous te chasserons auparavant,» lui répondit-on. En effet, les Tolédans se donnèrent à Motawakkil de Badajoz, et Câdir fut forcé de s'évader pendant la nuit. Alors il implora de nouveau le secours d'Alphonse. «Nous irons assiéger Tolède, lui dit l'empereur, et tu seras rétabli sur ton trône. Mais il me faut pour cela tout l'argent que tu as emporté de Tolède; il m'en faudra encore davantage dans la suite, et tu me donneras quelques forteresses en nantissement.» Câdir consentit à tout, et les hostilités contre Tolède commencèrent (1080)[1].

Elles avaient déjà duré deux ans, lorsque l'empereur envoya, selon sa coutume, une ambassade à Motamid pour lui demander le tribut annuel. Cette ambassade se composait de plusieurs chevaliers; mais celui qui était chargé de recevoir l'argent était un

1) *Abbad.*, t. II, p. 17; chronique arabe-valencienne, traduite dans la *Cronica general*, fol. 309, col. 3 et 4; *Cartâs*, p. 109; Rodrigue de Tolède, VI, 23.

juif, nommé Ben-Châlîb [1], car à cette époque les juifs servaient ordinairement d'intermédiaires entre les musulmans et les chrétiens.

Les ambassadeurs ayant dressé leurs tentes en dehors de la ville, Motamid leur fit porter l'argent qu'il avait à payer par quelques-uns de ses grands, à la tête desquels se trouvait le premier ministre, Abou-Becr ibn-Zaidoun. Une partie de cet argent était au-dessous du titre, Motamid n'ayant pas été en état d'en réunir assez, quoiqu'il eût imposé à ses sujets un impôt extraordinaire. Aussi le juif s'écria en le voyant: «Me croyez-vous assez simple pour accepter cette fausse monnaie? Je ne prends que de l'or pur, et l'année prochaine il me faudra des villes.»

Quand ces paroles eurent été rapportées à Motamid, il entra dans une grande colère. «Qu'on m'amène ce juif et ses compagnons!» cria-t-il à ses soldats. Cet ordre fut exécuté, et quand les ambassadeurs furent arrivés au palais:

— Que l'on jette ces chrétiens en prison, dit Motamid, et que l'on crucifie ce juif maudit.

— Grâce, grâce, cria le juif qui, naguère si orgueilleux, tremblait maintenant de tous ses membres; je vous donnerai le poids de mon corps en or.

— Par Dieu! Lors même que tu pourrais m'offrir

1) Nowairî l'appelle Chalbîb, sans *Ben*.

la Mauritanie et l'Espagne pour ta rançon, je n'en voudrais pas!

Et le juif fut crucifié [1].

En apprenant ce qui s'était passé, Alphonse jura par la Trinité et par tous les saints du paradis qu'il en tirerait une vengeance éclatante, terrible. « J'irai, dit-il, ravager le royaume de ce mécréant avec des guerriers innombrables comme les cheveux de ma tête, et je ne m'arrêterai qu'au détroit de Gibraltar.» Cependant, ne pouvant abandonner à leur sort les chevaliers castillans qui gémissaient dans les cachots de Séville, il fit demander à Motamid à quelles conditions il consentirait à les élargir. Le sultan exigea la restitution d'Almodovar [2], et cette ville lui ayant été rendue, il remit les chevaliers en liberté [3]; mais à peine furent-ils de retour dans leur patrie, qu'Alphonse exécuta ses menaces. Il pilla et brûla les villages de l'Axarafe, tua ou emmena en esclavage tous les

---

1) *Abbad.*, t. II, p. 231, 187, 174. Ce récit repose sur un témoignage fort respectable, celui d'Ibn-al-labbâna, un des poètes de la cour de Motamid. Cet auteur donne aussi la date (1082), tandis que d'autres historiens disent à tort que cet événement eut lieu après la prise de Tolède par Alphonse. L'auteur du *Raudh al-mitâr* (*Abbad.*, t. II, p. 238, 239) rapporte une version bien différente et assez bizarre; mais consultez sur ce livre la note D à la fin de ce volume.

2) Pélage d'Oviédo (c. 11) compte cette ville parmi celles qu'Alphonse avait conquises.

3) *Abbad.*, t. II, p. 175, 231, 188.

musulmans qui n'avaient pas eu le temps de se mettre en sûreté dans une place forte, assiégea Séville pendant trois jours, ravagea la province de Sidona, et, arrivé sur la grève près de Tarifa, il poussa son cheval dans les vagues en s'écriant: «Ce sol, c'est la dernière limite de l'Espagne et je l'ai touché!» Puis, son serment rempli et sa vanité satisfaite, il ramena son armée dans le royaume de Tolède [1].

Là aussi ses armes furent victorieuses, et Motawakkil ayant été obligé d'évacuer le pays, les habitants de la capitale ouvrirent leurs portes à Câdir, malgré qu'ils en eussent (1084). Câdir leur extorqua des sommes énormes qu'il offrit à Alphonse. «Cela ne suffit pas,» lui dit froidement l'empereur. Alors Câdir lui offrit en outre les trésors de son père et de son aïeul.

— Cela ne suffit pas encore, dit Alphonse.

— Je vous donnerai davantage, mais accordez-moi un délai.

— Je te l'accorde, pourvu que tu me donnes de nouveau des forteresses en nantissement.

Câdir y consentit.... Son héritage s'en allait par lambeaux, toutes ses ressources s'épuisaient, mais qu'y pouvait-il? Il savait que l'épée du terrible Alphonse

---

1) *Abbad.*, t. II, p. 8, 193 (note 27); *Cartâs*, p. 92. La date est 1082, comme on lit dans le *Cartâs*; l'auteur du *Holal* (*Abbad.*, t. II, p. 188) nomme à tort l'année 1084.

était suspendue sur sa tête, et qu'au moindre signe de désobéissance, elle tomberait. Il donnait donc de l'or, et encore de l'or; des forteresses, et encore des forteresses; pour contenter l'empereur, il pressurait ses sujets et dépeuplait son royaume, car, n'y tenant plus, les Tolédans émigrèrent en foule pour aller s'établir dans les Etats du roi de Saragosse. Et cependant tout cela ne lui servait de rien; plus il donnait, plus Alphonse devenait exigeant; et quand il jurait qu'il n'avait plus rien à donner, l'empereur venait ravager les environs de Tolède. Quelque temps encore il se cramponna à son trône vermoulu, mais à la fin il dut lâcher prise. Il en vint donc où Alphonse l'attendait: il se déclara prêt à lui céder Tolède. Toutefois il y mit certaines conditions, dont celles-ci étaient les principales:

Alphonse prendrait sous sa sauvegarde la vie et les biens des Tolédans, et chacun d'entre eux pourrait, à son choix, partir ou rester;

Il n'exigerait d'eux qu'une capitation fixée d'avance;

Il leur laisserait la grande mosquée;

Il s'engagerait à remettre Câdir en possession de Valence.

L'empereur accepta ces conditions, et le 25 mai 1085, il fit son entrée dans l'ancienne capitale du royaume visigoth [1].

---

1) *Abbad.*, t. II, p. 18.

Dès lors rien n'égala son orgueil, si ce n'est la bassesse des princes musulmans. Ils s'empressèrent presque tous de lui envoyer des ambassadeurs pour le complimenter, ils lui firent offrir des présents, ils lui déclarèrent qu'ils se considéraient comme ses receveurs d'impôts. Alphonse, *le souverain des hommes des deux religions*, comme il s'intitulait dans ses lettres, ne se donnait pas même la peine de dissimuler le mépris qu'ils lui inspiraient. Hosâm-ad-daula, le seigneur d'Albarrazin, était venu en personne pour lui offrir un superbe cadeau. Justement un singe amusait l'empereur par ses gambades. « Prends cet animal en retour de ton présent, » dit Alphonse avec un accent de suprême dédain. Et le musulman, loin de ressentir l'injure, vit dans ce singe un gage d'amitié, une preuve qu'Alphonse n'avait pas l'intention de lui enlever ses Etats [1].

Après la prise de Tolède, ce fut le tour de Valence. Là les deux fils d'Ibn-Abdalazîz se disputaient le pouvoir; un troisième parti voulait donner Valence au roi de Saragosse, un quatrième à Câdir. Ce dernier parti l'emporta. Câdir, en effet, avait les meilleurs titres à faire valoir: il avait derrière lui une armée castillane, commandée par le grand capitaine Alvar Fañez. Seulement les Valenciens auraient à pourvoir à l'en-

1) *Abbad.*, t. II, p. 19.

tretien de ces troupes: elles leur coûteraient six cents pièces d'or par jour! Ils avaient beau dire à Câdir qu'il n'avait pas besoin de cette armée, puisqu'ils le serviraient fidèlement. Câdir n'eut pas la naïveté de croire à leurs promesses; sachant qu'on le détestait et que d'ailleurs les anciens partis n'avaient pas abdiqué leurs espérances, il retint les Castillans. Afin d'être en état de les payer, il greva la ville et son territoire d'un impôt extraordinaire, et extorqua aux nobles des sommes énormes. Mais malgré les actes du plus terrible despotisme, Câdir, pressé par Alvar Fañez de lui payer l'arriéré de sa solde, se trouva un jour à bout de ressources. Alors il proposa aux Castillans de se fixer dans son royaume en leur offrant des terres très-étendues. Ils y consentirent; mais tout en faisant cultiver leurs vastes domaines par des serfs, ils continuaient à s'enrichir par des razzias dans le pays d'alentour. Leur troupe s'était grossie de la lie de la population arabe. Une foule d'esclaves, d'hommes tarés et de repris de justice, dont plusieurs abjurèrent l'islamisme, s'étaient enrôlés sous leurs drapeaux, et bientôt ces bandes acquirent, par leurs cruautés inouïes, une triste célébrité. Elles massacraient les hommes, violaient les femmes, et vendaient souvent un prisonnier musulman pour un pain, pour un pot de vin, ou pour une livre de poisson. Quand un prisonnier ne voulait ou ne pouvait payer rançon, elles lui coupaient la langue, lui crevaient

les yeux, et le faisaient déchirer par des dogues [1].

Valence était donc en réalité au pouvoir d'Alphonse. Câdir y portait encore le titre de roi, mais une grande partie du sol appartenait aux Castillans, et, pour incorporer cette ville à ses Etats, Alphonse n'avait qu'une parole à prononcer. Saragosse aussi semblait perdue. L'empereur assiégeait cette ville, et il avait juré qu'il la prendrait [2]. A l'autre bout de l'Espagne, un capitaine d'Alphonse, Garcia Ximenez, qui s'était niché avec une troupe de chevaliers dans le château d'Alédo, non loin de Lorca, faisait sans cesse des incursions dans le royaume d'Almérie [3]. Celui de Grenade n'était pas épargné non plus, à preuve que dans le printemps de l'année 1085, les Castillans s'avancèrent jusqu'au village de Nibar, à une lieue E. de Grenade, et qu'ils y livrèrent bataille aux musulmans [4]. Partout, enfin, le péril était extrême, et le découragement l'était aussi. On n'osait plus se mesurer avec les chrétiens, même dans la proportion de cinq contre un. Dernièrement un corps de quatre cents Almériens (et c'était un corps d'élite) avait pris la fuite devant quatre-vingts Castillans [5]. Il était

---

1) Voyez mes *Recherches*, t. II, p. 126—130.

2) *Abbad.*, t. II, p. 21; *Cartâs*, p. 92; Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbers*, t. II, p. 77 de la traduction.

3) Comparez *Annal. Toled. I*, sous l'année 1086, avec mes *Recherches*, t. I, p. 273, note 4.

4) Ibn-al-Khatîb, man. E., article sur Mocâtil.

5) *Abbad.*, t. II, p. 20.

évident que si les Arabes d'Espagne restaient abandonnés à eux-mêmes, ils devraient choisir entre deux partis: la soumission à l'empereur ou l'émigration en masse. Plusieurs d'entre eux, en effet, étaient d'opinion qu'il fallait quitter le pays. « Mettez-vous en route, ô Andalous, chantait un poète, car rester ici serait une folie [1]. » L'émigration, toutefois, était un parti extrême, et l'on se résolvait difficilement à le prendre. D'ailleurs, tout n'était pas encore perdu: on pouvait recevoir du secours de l'Afrique. C'était de là, en effet, que les moins découragés attendaient leur salut. La proposition avait été faite de s'adresser aux Bédouins d'Ifrikia; mais on avait objecté que ces gens-là s'étaient signalés par leur férocité autant que par leur bravoure, et qu'il était à craindre qu'arrivés en Espagne, ils ne se missent à piller les musulmans, au lieu de combattre les chrétiens [2]. On pensa donc aux Almoravides. C'étaient les Berbers du Sahara qui jouaient pour la première fois un rôle sur la scène du monde. Convertis récemment à l'islamisme par un missionnaire de Sidjilmésa, ils avaient fait des conquêtes rapides, et à l'époque dont nous parlons, leur vaste empire s'étendait depuis le Sénégal jusqu'à Alger. L'idée de les appeler en Espagne souriait principalement aux ministres de la religion. Les

1) Maccarî, t. II, p. 672.
2) *Abbad.*, t. II, p. 37.

princes, au contraire, hésitèrent longtemps. Quelques-uns d'entre eux, tels que Motamid et Motawakkil, entretenaient bien des relations avec Yousof ibn-Téchoufîn, le roi des Almoravides, et ils l'avaient même prié à différentes reprises de les aider contre les chrétiens; mais en général, les princes andalous, sans en excepter Motamid et Motawakkil, avaient peu de sympathie pour le chef des rudes et fanatiques guerriers du Sahara; ils voyaient en lui un rival dangereux plutôt qu'un auxiliaire. Cependant, comme le péril croissait de jour en jour, il fallait bien saisir le seul moyen de salut qui restât. Motamid, du moins, en jugea ainsi, et quand son fils aîné, Rachîd, lui représenta le péril auquel il s'exposait, s'il amenait les Almoravides en Espagne: « Tout cela est vrai, lui répondit-il; mais je ne veux pas que la postérité puisse m'accuser d'avoir été la cause que l'Andalousie soit devenue la proie des mécréants; je ne veux pas que mon nom soit maudit sur toutes les chaires musulmanes, et s'il me faut choisir, j'aime encore mieux être chamelier en Afrique que porcher en Castille [1].»

Son plan arrêté, il le communiqua à ses voisins, Motawakkil de Badajoz et Abdallâh de Grenade [2], en

---

1) *Abbad.*, t. II, p. 8, 189 etc.

2) Bâdîs étant mort en 1073, ses Etats avaient été divisés entre ses deux petits-fils, Abdallâh et Temîm. Le premier avait reçu Grenade, le second Malaga.

les priant de s'y associer et d'envoyer leurs cadis à Séville. Ils le firent; Motawakkil envoya à Séville le cadi de Badajoz, Abou-Ishâc ibn-Mocânâ, et Abdallâh, le cadi de Grenade, Abou-Djafar Colaiî. Le cadi de Cordoue, Ibn-Adham, se joignit à eux, ainsi que le vizir Abou-Becr ibn-Zaidoun. Ces quatre personnages s'embarquèrent à Algéziras, et se rendirent auprès de Yousof [1]. Ils étaient chargés de l'inviter, au nom de leurs souverains, à venir en Espagne avec une armée; mais ils devaient y mettre certaines conditions, lesquelles, du reste, nous sont inconnues; nous savons seulement que Yousof devait jurer de ne pas tenter d'enlever leurs Etats aux princes andalous, et qu'il prêta ce serment [2]. Il fallait fixer alors l'endroit où Yousof débarquerait. Ibn-Zaidoun proposa Gibraltar; mais Yousof donna à entendre qu'il préférait Algéziras et que même cette place devait lui être cédée. Le vizir de Motamid lui répondit qu'il n'était pas autorisé à lui accorder cette demande. Dès lors Yousof traita les ambassadeurs assez froidement, et ne leur donna que des réponses évasives, ambiguës; aussi ignoraient-ils en le quittant à quel parti il s'arrêterait; il n'avait pas promis de venir, mais aussi il n'avait pas dit qu'il ne viendrait pas.

---

1) Les auteurs qui disent que Motamid lui-même se rendit auprès de Yousof, me semblent avoir confondu la première expédition du monarque africain avec la seconde.

2) Voyez *Abbad.*, t. II, p. 27.

Les princes andalous étaient donc aussi dans l'incertitude. Ils en furent tirés d'une manière assez désagréable et qui prouvait que leurs soupçons n'avaient pas été sans fondement. Yousof, qui d'ordinaire n'entreprenait rien sans avoir consulté ses faquis, leur avait demandé ce qu'il fallait faire, et les faquis avaient déclaré, d'abord qu'il était de son devoir d'aller combattre les Castillans, ensuite que, s'il avait besoin d'Algéziras et qu'on ne voulût pas le lui céder, il avait le droit de le prendre. Muni de ce fetfa, Yousof avait donné à plusieurs corps l'ordre de s'embarquer à Ceuta sur une centaine de navires et de faire voile vers Algéziras, de sorte que cette ville se trouva tout à coup entourée d'une grande armée qui exigeait qu'on lui donnât des vivres et la place elle-même. Râdhî, qui y commandait, se trouva dans une grande perplexité, le cas qui se présentait n'ayant pas été prévu. Il ne refusa pas de fournir des vivres aux Almoravides, mais en même temps il se mit en mesure de repousser au besoin la force par la force. En outre, il écrivit à son père pour lui demander des ordres, et ayant attaché sa lettre à l'aile d'un pigeon, il le lâcha vers Séville. La réponse de Motamid ne se fit pas attendre. Il s'était décidé vite, car, quelque révoltante que lui parût la conduite de Yousof, il sentait qu'il était allé trop loin pour reculer et qu'il lui fallait faire bonne mine à mauvais jeu. Il enjoignit donc à son fils d'évacuer

Algéziras et de se retirer sur Ronda [1]. De nouvelles troupes s'embarquèrent alors pour Algéziras, et enfin Yousof y arriva lui-même. Son premier soin fut de mettre les fortifications de la ville en bon état, de la pourvoir de munitions de guerre et de bouche, et d'y établir une garnison suffisante. Ensuite il s'achemina vers Séville avec le gros de ses forces. Motamid vint à sa rencontre, entouré des principaux dignitaires de son royaume. Quand il fut arrivé en sa présence, il voulut lui baiser la main; mais Yousof l'en empêcha en l'embrassant de la manière la plus affectueuse. Les présents qui étaient d'usage ne furent pas oubliés: Motamid en offrit une si grande quantité à l'Almoravide, que celui-ci put donner quelque chose à chaque soldat de son armée, et qu'il conçut une haute idée des richesses que possédait l'Espagne. Près de Séville on s'arrêta, et c'est là que les deux petits-fils de Bâdîs, Abdallâh de Grenade et Temîm de Malaga, vinrent se joindre aux Almoravides, le premier avec trois cents cavaliers, le second avec deux cents. Motacim d'Almérie envoya un régiment de cavalerie commandé par un de ses fils, en exprimant ses regrets de ce que le voisinage menaçant des chrétiens d'Alédo ne lui permettait pas de venir

1) Ibn-al-Abbâr, dans mes *Recherches*, t. I, p. 173, 174 de la 1re édition. Voyez aussi *Abbad.*, t. I, p. 169, 175 (vers de Râdhî), t. II, p. 37, 191—193, 231.

en personne. Huit jours après, l'armée prit la route de Badajoz, où elle opéra sa jonction avec Motawakkil et ses troupes. Puis on marcha vers Tolède [1]; mais on ne s'était pas encore avancé bien loin qu'on rencontra l'ennemi.

Au moment où il apprit que les Almoravides avaient débarqué en Espagne, Alphonse assiégeait encore Saragosse. Croyant que le roi de cette ville ignorait l'arrivée des Africains, il lui fit dire que, s'il lui donnait beaucoup d'argent, il lèverait le siége; mais Mostaîn, qui avait reçu la grande nouvelle aussi bien que lui, lui fit répondre qu'il ne lui donnerait pas un seul dirhem. Alphonse retourna alors à Tolède, après avoir envoyé à Alvar Fañez, ainsi qu'à ses autres lieutenants, l'ordre de venir le rejoindre avec leurs troupes. Quand son armée, dans laquelle il y avait beaucoup de chevaliers français, fut rassemblée, il se mit en marche, car il voulait transporter la guerre dans le pays ennemi. Il rencontra les Almoravides et leurs alliés non loin de Badajoz, près d'un endroit que les musulmans appelaient Zallâca et les chrétiens Sacralias, et il n'avait pas encore fini de dresser ses tentes, qu'il reçut une lettre de Yousof, dans laquelle ce monarque l'invitait à embrasser l'islamisme ou à payer un tribut, en le menaçant de la guerre s'il ne

---

1) Ibn-al-Abbâr, *ubi supra; Abbad.*, t. II, p. 22, 193; Abd-al-wâhid, p. 91.

voulait faire ni l'un ni l'autre. Alphonse fut fort indigné de ce message. Il chargea un de ses employés arabes d'y répondre que, les musulmans ayant été ses tributaires pendant nombre d'années, il ne s'attendait pas à des propositions aussi blessantes; que du reste il avait une grande armée, et que, grâce à elle, il saurait bien punir l'outrecuidance de ses ennemis. Cette lettre étant parvenue à la chancellerie musulmane, un Andalous y répondit sur-le-champ; mais quand il montra sa composition à Yousof, celui-ci la trouva trop longue, et, se bornant à écrire sur le revers de la lettre de l'empereur ces simples paroles: «Ce qui arrivera, tu le verras,» il la lui renvoya [1].

Il s'agissait alors de fixer le jour de la bataille; à cette époque la coutume le voulait ainsi. C'était le jeudi 22 octobre 1086, et ce jour-là Alphonse envoya ce message aux musulmans: «Demain, vendredi, est votre jour de fête, et dimanche est le nôtre; je propose donc que la bataille ait lieu après-demain, samedi [2].» Yousof agréa cette proposition; mais Mota-

1) Le calife Hâroun ar-Rachîd avait répondu à peu près de la même manière à une lettre de l'empereur Nicéphore. Au reste, les auteurs qui font citer à Yousof un vers de Motanabbî, ont pris une citation d'un historien pour une partie de la réponse du monarque. Yousof était trop illettré pour être en état de citer des vers de Motanabbî.

2) *Abbad.*, t. II, p. 22; Abou-'l-Haddjâdj Baiyâsî, *apud* Ibn-Khal-

mid y vit une ruse, et comme dans le cas d'une attaque il aurait à soutenir le premier choc de l'ennemi (car les troupes andalouses formaient l'avant-garde, tandis que les Almoravides se tenaient en arrière cachés par les montagnes), il prit des précautions afin de ne pas être attaqué à l'improviste, et fit observer les mouvements de l'ennemi par des troupes légères. Son esprit n'était nullement tranquille et il consultait sans cesse son astrologue. On touchait, en effet, à un moment critique et décisif. Le sort de l'Espagne dépendait de l'issue de la bataille qui allait se livrer, et les Castillans avaient la supériorité du nombre. Leurs forces, les musulmans le croyaient du moins, s'élevaient à cinquante ou soixante mille hommes [1], tandis que leurs adversaires n'en avaient que vingt mille [2].

Au lever de l'aurore, Motamid vit ses craintes se réaliser: il fut averti par ses vedettes que l'armée chrétienne approchait. Sa position étant donc devenue fort dangereuse, car il risquait d'être écrasé avant que les Almoravides fussent rendus sur le champ de bataille, il fit dire à Yousof de venir promptement à son secours avec toutes ses troupes, ou de lui envoyer du moins un renfort considérable. Mais Yousof

licân, XII, 16. D'après d'autres auteurs, Alphonse aurait proposé le lundi, le samedi étant la fête des juifs.

1) *Abbad.*, t. II, p. 23, 38.

2) Abd-al-wâhid, p. 93.

ne se hâta pas de satisfaire à cette demande. Il avait formé un plan dont il ne voulait pas s'écarter, et il s'inquiétait si peu du sort des Andalous, qu'il s'écria: «Qu'est-ce que cela me fait que ces gens-là soient massacrés? Ce sont tous des ennemis [1].» Ainsi abandonnés à leurs propres forces, les Andalous prirent la fuite; seuls les Sévillans, stimulés par l'exemple de leur roi, qui, quoique blessé au visage et à la main, faisait preuve d'une brillante bravoure, résistèrent vigoureusement au choc de l'ennemi, jusqu'à ce qu'enfin une division almoravide arrivât à leur aide. Dès lors le combat fut moins inégal; cependant les Sévillans furent fort étonnés quand ils virent les ennemis battre tout à coup en retraite, car le renfort qu'ils avaient reçu n'était pas assez considérable pour qu'ils pussent se flatter d'avoir remporté la victoire. Aussi n'en était-il pas ainsi; mais voici ce qui était arrivé. Voyant l'armée castillane engagée contre les Andalous, Yousof avait formé le dessein de la prendre à revers. Il avait donc envoyé à Motamid autant de renfort qu'il en fallait pour l'empêcher d'être écrasé par les ennemis; puis, faisant un détour, il s'était porté avec le gros de ses forces sur le camp d'Alphonse. Là il avait fait un carnage effroyable des

1) *Kitâb al-ictifâ* (*Abbad.*, t. II, p. 23), où il faut retenir la leçon du manuscrit: *facollon.* Ce témoignage est remarquable, car l'auteur du *Kitâb al-ictifâ* est très-partial pour les Almoravides.

soldats chargés de le garder, et, l'ayant incendié, il était allé tomber dans le dos des Castillans, en poussant devant lui une foule de fuyards. Alphonse se trouvait donc entre deux feux, et comme l'armée qui venait le prendre en queue était plus nombreuse que celle qu'il avait en face, il fut obligé de tourner contre elle sa force principale. Le combat fut extrêmement acharné. Le camp fut tour à tour pris et repris, tandis que Yousof parcourait les rangs de ses soldats en criant: «Courage, musulmans! Vous avez devant vous les ennemis de Dieu! Le paradis attend ceux d'entre vous qui succomberont!»

Cependant les Andalous qui avaient pris la fuite étaient parvenus à se rallier, et ils retournèrent sur le champ de bataille pour soutenir Motamid. D'un autre côté, Yousof jeta sur les Castillans sa garde noire qu'il tenait en réserve et qui fit des merveilles. Un nègre réussit même à s'approcher d'Alphonse et à le blesser à la cuisse d'un coup de poignard. A la nuit tombante, la victoire, chaudement disputée, se déclara enfin pour les musulmans; la plupart des chrétiens gisaient morts ou blessés sur le champ de bataille, d'autres avaient pris la fuite, et Alphonse lui-même, entouré seulement de cinq cents chevaliers, eut grand'peine à se sauver (23 octobre 1086).

Toutefois on ne recueillit pas de cette éclatante victoire tous les fruits qu'on pouvait en attendre. Yousof avait bien l'intention de pénétrer dans le pays

ennemi, mais il y renonça quand il reçut la nouvelle de la mort de son fils aîné, qu'il avait laissé malade à Ceuta. Se contentant donc de mettre sous les ordres de Motamid une division de trois mille hommes, il retourna en Afrique avec le reste de ses troupes [1].

---

1) Voyez la note E à la fin de ce volume.

XIII.

Par suite de l'arrivée des Almoravides en Espagne, les Castillans avaient été forcés d'évacuer le royaume de Valence et de lever le siége de Saragosse. La déroute qu'ils avaient essuyée à Zallâca les avait privés d'une foule de leurs meilleurs guerriers; ils avaient perdu à cette occasion, disaient les musulmans, dix mille ou même vingt-quatre mille hommes [1]. En outre, les princes andalous étaient affranchis de la honteuse obligation de payer à Alphonse un tribut annuel, et l'Ouest, où les forteresses étaient défendues désormais par les soldats que Yousof avait laissés à Motamid, n'avait plus rien à craindre des attaques de l'empereur. C'étaient à coup sûr de beaux résultats et dont les Andalous avaient raison de se réjouir. Aussi tout le pays retentissait-il de cris d'allégresse; le nom de Yousof était dans toutes les bouches; on vantait sa piété, sa bravoure, ses talents

1) *Abbad.*, t. II, p. 23, 199.

militaires, on saluait en lui le sauveur de l'Andalousie et de la religion musulmane, on le proclamait le premier capitaine de son siècle. Le clergé surtout ne tarissait pas sur son éloge. A ses yeux Yóusof était plus qu'un grand homme: il était l'homme béni par Dieu, l'élu du Seigneur [1].

Cependant les succès obtenus, si grands et si glorieux qu'ils fussent, n'étaient nullement décisifs. Les Castillans, du moins, en jugeaient ainsi. Malgré les pertes qu'ils avaient éprouvées, ils ne désespéraient pas de rétablir leurs affaires. Ils savaient fort bien qu'ils risqueraient trop s'ils dirigeaient leurs attaques du côté de Badajoz et de Séville, mais ils savaient aussi que l'Est de l'Andalousie leur offrait encore mainte chance de succès et qu'il leur serait facile de le ravager, peut-être même de le conquérir. Les petites principautés de l'Est, Valence, Murcie, Lorca, Almérie, étaient en effet les plus faibles de toutes celles qui existaient dans la Péninsule, et les Castillans occupaient au milieu d'elles une position très-forte et qui mettait le pays à leur merci. C'était la forteresse d'Alédo, dont les ruines subsistent encore aujourd'hui, et qui se trouvait entre Murcie et Lorca. Située sur une montagne très-escarpée et capable de contenir une garnison de douze ou treize mille hommes, elle pouvait passer pour inexpugnable. C'est de

1) Abd-al-wâhid, p. 94.

là que partaient les Castillans pour faire des razzias dans le pays d'alentour. Ils assiégèrent même Almérie, Lorca, Murcie [1], et tout semblait présager que, si l'on n'y pourvoyait, ces villes finiraient par tomber entre leurs mains.

Motamid sentit la gravité du péril qui menaçait l'Andalousie de ce côté-là, et d'ailleurs ses intérêts personnels étaient en jeu. Les deux villes les plus exposées aux attaques de l'ennemi, Murcie et Lorca, lui appartenaient, la première en droit, la seconde en fait, car le seigneur de Lorca, Ibn-al-Yasa, qui se sentait trop faible pour résister aux Castillans d'Alédo, l'avait reconnu pour son souverain, dans l'espoir d'être aidé par lui [2]. Quant à Murcie, Ibn-Rachîc y régnait encore, et Motamid brûlait du désir de punir ce rebelle. Ayant donc résolu de faire une expédition dans l'Est avec la double intention de mettre un terme aux invasions des chrétiens et de réduire Ibn-Rachîc à l'obéissance, il réunit ses propres troupes à celles que Yousof lui avait confiées, et prit le chemin de Lorca.

Arrivé dans cette ville, il fut informé qu'un escadron de trois cents Castillans se trouvait dans le voisinage. En conséquence il ordonna à son fils Râdhî d'aller l'attaquer avec trois mille cavaliers sévillans.

---

1) *Abbad.*, t. II, p. 25.
2) *Abbad.*, t. II, p. 120.

Râdhî, toutefois, qui aimait les lettres bien plus que la guerre, s'excusa en prétextant une indisposition. Fort irrité de ce refus, Motamid confia alors le commandement à un autre de ses fils, qui s'appelait Motadd. Mais la supériorité des Castillans sur les Andalous devait se montrer une fois de plus. Quoiqu'ils fussent dix contre un, les Sévillans essuyèrent la plus honteuse déroute [1].

Les tentatives de Motamid pour réduire Murcie ne furent pas plus heureuses. Ibn-Rachîc sut mettre dans ses intérêts les Almoravides qui se trouvaient dans l'armée sévillane, et Motamid fut forcé de retourner vers sa capitale sans qu'il eût rien gagné [2].

Il était donc devenu évident qu'après comme avant la bataille de Zallâca, les Andalous n'étaient pas en état de se défendre, et qu'à moins que Yousof ne vînt une seconde fois à leur secours, ils finiraient par succomber. Aussi le palais de Yousof était-il assiégé par des faquis et des notables de Valence, de Murcie, de Lorca, de Baza. Les Valenciens se plaignaient de Rodrigue le Campéador (le Cid), qui s'était érigé en protecteur de Câdir après l'avoir forcé à lui payer une redevance mensuelle de dix mille ducats, et qui ravageait le royaume sous le prétexte de faire

1) *Abbad.*, t. II, p. 25; il faut rectifier ce passage à l'aide d'Ibn-Khâcân (*Abbad.*, t. I, p. 172—175).

2) *Abbad.*, t. II, p. 121.

rentrer les rebelles sous l'autorité du roi [1]; les habitants des autres endroits ne tarissaient pas sur les vexations dont les Castillans d'Alédo les accablaient, et tous étaient unanimes pour déclarer que, si Yousof ne venait pas à leur aide, l'Andalousie tomberait inévitablement au pouvoir des chrétiens [2]. Leurs supplications, toutefois, semblaient produire peu d'effet sur l'esprit du monarque. Yousof promettait bien, il est vrai, de passer le Détroit dès que la saison le lui permettrait; mais il ne faisait pas des préparatifs bien sérieux, et, s'il ne le disait pas, il laissait du moins deviner qu'il s'attendait à une démarche directe de la part des princes. Motamid se décida alors à la faire. Les soupçons qu'il avait eus sur les intentions secrètes de Yousof s'étaient peu à peu dissipés ou du moins affaiblis. Sauf l'occupation d'Algéziras, le monarque africain n'avait fait rien qui pût blesser la susceptibilité des princes andalous ou justifier leurs appréhensions; au contraire, il avait dit maintefois qu'avant d'avoir vu l'Andalousie, il avait eu une grande idée de la beauté et de la richesse de ce pays, mais que son attente avait été trompée [3]. Motamid était donc à peu près rassuré, et comme le péril qui menaçait sa patrie était réellement très-grand, il prit

1) *Recherches*, t. II, p. 136, 137.
2) *Abbad.*, t. II, p. 201.
3) Abd-al-wâhid, p. 92.

la résolution de se rendre en personne auprès de Yousof.

L'Almoravide lui fit l'accueil le plus honorable et le plus cordial. « Vous n'aviez pas besoin, lui dit-il, de venir en personne; vous auriez pu m'écrire, et je me serais empressé de satisfaire à votre désir. — Je suis venu, lui répondit Motamid, pour vous dire que nous nous voyons dans un péril affreux. Alédo se trouve au cœur de notre pays; il nous est impossible de l'enlever aux chrétiens, et si vous êtes à même de le faire, vous rendrez à la religion un immense service. Une fois déjà vous nous avez sauvés: sauvez-nous cette fois encore. — Je le tenterai du moins, » lui répondit Yousof; et quand Motamid fut retourné à Séville, il poussa ses armements avec une grande vigueur; puis, ses préparatifs achevés, il passa le Détroit avec ses troupes, débarqua à Algéziras dans le printemps de l'année 1090, et, ayant opéré sa jonction avec Motamid, il invita les princes andalous à se réunir à lui pour assiéger Alédo. Temîm de Malaga, Abdallâh de Grenade, Motacim d'Almérie, Ibn-Rachîc de Murcie et quelques autres seigneurs d'une moindre importance répondirent à son appel, et le siége commença. Les machines de guerre furent construites par des charpentiers et des maçons de Murcie, et l'on convint que les émirs attaqueraient la forteresse alternativement chacun leur jour. Cependant on n'avançait pas beaucoup; les dé-

fenseurs d'Alédo, qui étaient au nombre de treize mille, dont mille cavaliers, repoussaient vigoureusement les assauts qu'on leur livrait, et la place était si forte, que les musulmans, après avoir tenté en vain de s'en emparer par la force, durent se résoudre à l'affamer [1].

Les assiégeants, du reste, s'occupaient moins du siége que de leurs intérêts personnels. Leur camp était un foyer d'intrigues. De plusieurs côtés on stimulait l'ambition de Yousof. En disant que l'Espagne n'avait pas répondu à son attente, ce monarque n'avait pas été sincère. La vérité est que ce pays lui avait plu on ne peut davantage, et que, soit par amour de conquêtes, soit par des mobiles plus nobles (car les intérêts de la religion lui tenaient fort au cœur), il désirait en devenir le maître. Et ce désir n'était pas difficile à réaliser. Beaucoup de gens en Andalousie étaient d'avis que leur patrie ne pouvait être sauvée que par sa réunion à l'empire des Almoravides. Ce n'était pas, il est vrai, l'idée des hautes classes de la société. Pour les gens bien élevés Yousof, qui savait très-peu d'arabe, était un rustre, un barbare, et il est vrai qu'il avait donné mainte preuve de son ignorance, de son manque d'éducation. Ainsi, lorsque Motamid lui eut demandé s'il comprenait les vers que les poètes de Séville

1) *Abbad.*, t. II, p. 202, 203.

venaient de réciter: « Tout ce que j'en comprends, avait-il répondu, c'est qu'ils demandent du pain.» Et quand, après son retour en Afrique, il eut reçu de Motamid une lettre où se trouvaient ces deux vers empruntés à un célèbre poème qu'Abou-'l-Walîd ibn-Zaidoun [1], le Tibulle de l'Andalousie, avait adressé à son amante Wallâda: — « Depuis que tu es loin de moi, le désir de te voir consume mon cœur et me fait répandre des torrents de larmes. Mes jours sont noirs aujourd'hui, et naguère, grâce à toi, mes nuits étaient blanches,» — il avait dit: « Il paraît qu'il me demande des jeunes filles noires et blanches.» Puis, quand on lui eut expliqué que, dans le langage poétique, *noir* signifie *obscur*, de même que *blanc* signifie *serein*: «C'est très-beau, avait-il dit; eh bien, qu'on lui réponde que j'ai mal à la tête depuis que je ne le vois plus [2].» Dans un pays aussi lettré que l'était l'Andalousie, de telles choses ne se pardonnaient pas. Joignez-y que les hommes de lettres étaient fort contents de leur position et qu'ils ne désiraient nullement de la voir changer. Les petites cours étaient autant d'académies, et les littérateurs étaient les enfants gâtés des princes qui leur accordaient des traitements magnifiques. Les représentants de la libre pensée n'avaient non plus nulle rai-

1) C'était le père du vizir de Motamid.
2) *Abbad.*, t. II, p. 221.

son de se plaindre. Grâce à la protection que leur accordaient la plupart des princes, ils pouvaient pour la première fois dire et écrire ce qu'ils pensaient, sans avoir à craindre d'être brûlés ou lapidés [1]. Ils désiraient donc moins que personne la domination des Almoravides, qui ramènerait infailliblement celle du clergé.

Mais si Yousof comptait peu de partisans dans les classes supérieures et éclairées, il en avait beaucoup parmi le peuple. En général le peuple était fort mécontent et il avait raison de l'être. Presque chaque ville tant soit peu considérable avait sa cour à elle, sa cour qu'il fallait entretenir et qui coûtait beaucoup, car la plupart des princes étaient d'une prodigalité folle. Et encore si, à force de payer, on eût pu acheter la sûreté, la tranquillité! Mais il n'en était point ainsi; les princes étaient ordinairement trop faibles pour protéger leurs sujets contre leurs voisins musulmans et à plus forte raison contre les chrétiens. On n'avait donc pas un moment de repos, personne n'était sûr de sa vie ou de son avoir. C'était, il faut en convenir, une situation insupportable, et il était bien naturel que les classes laborieuses désirassent d'en voir le terme. Auparavant il n'y avait pas moyen d'en sortir. Il y avait bien eu

1) Çâid de Tolède, dans mes *Recherches*, t. I, p. 4 de la 1re édition.

des velléités de révolte; on avait écouté avec plaisir ces vers d'un poète de Grenade, Somaisir:

Rois, qu'osez-vous faire? Vous livrez l'islamisme à ses ennemis, vous ne faites rien pour le sauver. Se révolter contre vous est un devoir, puisque vous faites cause commune avec les chrétiens. Se soustraire à votre sceptre n'est pas un crime, car vous-mêmes, vous vous êtes soustraits au sceptre du Prophète.

Mais comme une révolte n'aurait servi qu'à empirer la situation, il avait fallu attendre et s'armer de patience, comme le même poète l'avait dit dans ces vers:

Nous espérions en vous, ô rois, mais vous avez frustré notre espoir; nous attendions de vous notre délivrance, mais notre attente a été déçue. Eh bien! nous prendrons patience; mais le temps amène de grands changements. A bon entendeur demi-mot[1]!

Maintenant, au contraire, une insurrection était possible, puisqu'il y avait en Espagne un monarque juste, puissant, glorieux, qui avait déjà remporté sur les chrétiens une victoire éclatante, qui sans doute en remporterait d'autres encore, et qui semblait envoyé par la Providence pour rendre à l'Andalousie sa grandeur et sa prospérité. Le mieux était donc de se soumettre à sa domination, et si on le

1) Ibn-Bassâm, t. I, fol. 230 v.

faisait, on se débarrasserait en même temps d'une foule d'impôts vexatoires, car Yousof avait aboli dans ses Etats tous ceux qui n'étaient pas prescrits par le Coran, et l'on se tenait convaincu qu'il en agirait de même en Espagne.

C'est ainsi que raisonnait le peuple, et sous beaucoup de rapports il raisonnait juste; il oubliait seulement qu'à la longue le gouvernement ne pourrait se passer des impôts qu'il aurait abolis; que l'Andalousie, en liant son sort à celui du Maroc, s'exposerait à ressentir le contre-coup des révolutions qui pourraient éclater dans ce royaume; que la domination almoravide serait une domination étrangère, la domination d'un peuple sur un autre; qu'enfin les soldats de Yousof appartenaient à une race que l'Espagne avait toujours détestée, et que, comme ils étaient assez indisciplinés, ils pourraient devenir des hôtes très-incommodes. Au reste, le désir d'un changement était bien plus vif dans tel Etat que dans tel autre. A Grenade c'était le vœu unanime de toute la population arabe et andalouse, qui n'avait pas cessé de maudire ses tyrans berbers. Dans les Etats de Motamid il y avait aussi beaucoup de mécontents [1]; mais il n'y en avait point à Almérie, car le prince qui y régnait était fort populaire; il était pieux, juste, clément; il traitait son peuple avec une bonté

1) *Abbad.*, t. II, p. 131, 132.

toute paternelle; il était, en un mot, le modèle accompli des plus touchantes vertus.

Presque partout, cependant, Yousof avait pour lui les docteurs, les faquis, les cadis, les ministres de la religion et de la loi. C'étaient ses auxiliaires les plus dévoués et les plus remuants, car c'étaient eux qui avaient le plus à perdre si les chrétiens triomphaient, et d'un autre côté ils n'avaient guère à se louer des princes qui, occupés d'études profanes ou plongés dans les plaisirs, écoutaient à peine leurs sermons, n'en faisaient nul cas, et protégeaient ouvertement les philosophes. Yousof au contraire, qui était un modèle de dévotion, qui ne manquait jamais de consulter le clergé sur les affaires d'Etat et qui suivait les conseils qu'il en recevait, avait toutes leurs sympathies, tout leur amour. Ils savaient, ils devinaient du moins, qu'il avait une grande tentation de détrôner les princes andalous à son profit, et dès lors ils ne songeaient qu'à stimuler ses désirs et à lui faire croire que la religion elle-même les sanctionnait.

L'un des plus actifs d'entre eux était le cadi de Grenade, Abou-Djafar Colaiî. Cet homme était d'origine árabe, ce qui revient à dire qu'il détestait les oppresseurs berbers de sa patrie. Il tâchait, il est vrai, de dissimuler ses sentiments, mais il n'y réussissait pas. Par un instinct secret, Bâdîs l'avait entrevu comme l'auteur probable de la chute de sa

dynastie, et maintefois il avait eu l'intention de le mettre à mort; «mais Dieu, pour me servir de l'expression d'un historien arabe, avait enchaîné la main du tyran, afin que l'arrêt du destin s'accomplît.» Or, ce cadi se trouvait dans l'armée qui assiégeait Alédo, et il eut plusieurs entretiens secrets avec Yousof, qu'il connaissait déjà, car on se rappellera qu'il avait été l'un des ambassadeurs qui, quatre ans auparavant, avaient été chargés d'inviter l'Almoravide au secours des Andalous. Le but qu'il se proposait dans ces entrevues se laisse aisément deviner: Yousof avait des scrupules de conscience, et le cadi voulait les vaincre [1]. Il lui représenta donc que les faquis andalous pourraient le délier de son serment; qu'il lui serait facile d'obtenir d'eux un fetfa où l'on énumérerait toutes les fautes, tous les forfaits des princes, et que l'on tirerait de là la conclusion qu'ils avaient perdu leurs droits aux trônes qu'ils occupaient.

Les raisonnements de ce cadi, l'un des plus renommés par son savoir et sa piété, firent une grande impression sur l'esprit de Yousof, et d'un autre côté, les discours que lui tenait Motacim, le roi d'Almérie, lui inspiraient une profonde aversion pour celui qui, parmi les princes andalous, était le plus puissant.

---

1) Ibn-al-Khatîb, man. G., fol. 16 v., 17 r., article sur Abou-Djafar Ahmed ibn-Khalaf ibn-Abdalmélic al-Ghassânî al-Colaiî.

Motacim, nous l'avons déjà dit, était un prince excellent; mais si bon et si bienveillant qu'il fût à l'ordinaire, il haïssait cependant quelqu'un, et ce quelqu'un, c'était Motamid. Cette haine semble avoir pris sa source dans une mesquine jalousie plutôt que dans des griefs réels et sérieux, mais elle était très forte, et quoiqu'en apparence Motacim se fût réconcilié avec le roi de Séville, il s'appliquait à le perdre dans l'esprit du monarque africain, dont il avait gagné la faveur par des moyens qui frisaient la bassesse. Motamid, cependant, ne se doutait de rien; quand il se trouvait seul avec Motacim, il lui parlait à cœur ouvert, et un jour que le prince d'Almérie lui exprima ses craintes sur le séjour prolongé de Yousof en Andalousie: « Sans doute, lui répondit-il d'un ton de forfanterie toute méridionale, sans doute, cet homme reste bien longtemps dans notre pays; mais quand il m'ennuyera, je n'aurai qu'à remuer les doigts, et le lendemain lui et ses soldats seront partis. Vous semblez craindre qu'il ne nous joue quelque mauvais tour; mais qu'est-il donc, ce prince pitoyable, que sont ses soldats? Dans leur patrie, c'étaient des gueux qui mouraient de faim; voulant faire une bonne œuvre, nous les avons appelés en Espagne pour les faire manger leur soûl; mais quand ils seront rassasiés, nous les renverrons d'où ils sont venus.» De tels discours devinrent, dans les mains de Motacim, des armes terribles. Quand il les eut rapportés

à Yousof, celui-ci entra dans une violente colère, et ce qui jusque-là n'avait été chez lui qu'un projet vague, devint une résolution bien arrêtée, irrévocable. Motacim triomphait; mais il n'avait pas prévu ce qui allait arriver; « il n'avait pas prévu, dit fort à propos un historien arabe, qu'il tomberait, lui aussi, dans le puits qu'il avait creusé pour celui qu'il haïssait, et qu'il serait frappé à son tour par l'épée qu'il avait fait sortir du fourreau [1].»

Cette imprévoyance, du reste, était commune à tous les princes andalous. Ils s'accusaient réciproquement auprès de Yousof, ils prenaient l'Almoravide pour arbitre dans leurs querelles, et tandis que le prince d'Almérie cherchait à perdre celui de Séville, ce dernier tâchait de faire tomber le prince de Mureie, Ibn-Rachîc. Pour y parvenir, il ne cessait de répéter à Yousof qu'Ibn-Rachîc avait été l'allié d'Alphonse; qu'il avait rendu de grands services aux chrétiens d'Alédo, et que, selon toute apparence, il leur en rendait encore. Puis, faisant valoir ses droits à la possession de Murcie, il exigea que le traître qui lui avait enlevé cette ville fût remis entre ses mains. Yousof chargea les faquis d'examiner cette affaire, et quand ils eurent donné raison à Motamid, il fit arrêter Ibn-Rachîc et le livra au roi de Séville, en lui défendant toutefois de le mettre à mort. Cette

1) Abd-al-wâhid, p. 96, 97.

arrestation eut des suites très-fâcheuses, car les Murciens irrités quittèrent le camp et refusèrent de fournir désormais à l'armée les ouvriers et les vivres dont elle avait besoin.

La situation des assiégeants était donc devenue fort pénible, et elle menaçait de le devenir encore davantage attendu qu'on était aux approches de l'hiver, lorsqu'on apprit qu'Alphonse arrivait au secours de la place avec une armée de dix-huit mille hommes. Yousof eut d'abord l'intention de l'attendre dans la Sierra de Tirieza (à l'ouest de Totana) et de lui livrer bataille; mais bientôt il renonça à ce projet et se retira sur Lorca. Il craignait, disait-il, que les Andalous ne prissent de nouveau la fuite, comme ils l'avaient fait à la bataille de Zallâca, et d'ailleurs il se tenait convaincu qu'Alédo n'était plus en état de défense, de sorte que les Castillans seraient forcés de l'évacuer. Cette opinion était juste, comme l'événement le prouva. Trouvant les fortifications presque toutes démolies et la garnison réduite à une centaine d'hommes, Alphonse incendia la forteresse, et en ramena les défenseurs en Castille[1].

Le but de la campagne avait donc été atteint,

---

1) *Abbad.*, t. II, p. 39, 121, 203; Ibn-Khallicân, Fasc. XII, p. 25. Dans le récit du *Cartâs* (p. 99) et surtout dans celui d'Abd-al-wâhid (p. 92), il y a plusieurs inexactitudes. Voyez aussi les *Gesta Roderici*, et pour la chronologie comparez la note F à la fin de ce volume.

mais d'une manière à la vérité bien peu éclatante, car Yousof avait assiégé Alédo durant quatre mois sans réussir à s'en emparer, et sa retraite à l'approche d'Alphonse ressemblait assez à une fuite. Cependant les faquis prirent soin que sa popularité n'en souffrît pas. Ils disaient que, si cette fois l'Almoravide n'avait pas obtenu d'aussi beaux succès que quatre années auparavant, la faute en était aux princes andalous qui, par leurs intrigues, leurs jalousies, leurs éternelles discordes, empêchaient le grand monarque de faire tout le bien qu'il pourrait faire, si lui seul était le maître. En général les faquis étaient plus actifs que jamais, et ils devaient l'être, car, les princes s'étant aperçus de leurs menées, ils commençaient à courir de grands périls. Le cadi de Grenade, Abou-Djafar Colaiî, l'éprouva à ses dépens. Déjà dans le camp, son souverain, dont la tente était tout près de la sienne, avait eu vent de ses entretiens secrets avec Yousof, et il en avait deviné le but. Cependant, comme la présence de Yousof l'intimidait, il n'avait pas osé prendre contre le conspirateur des mesures rigoureuses; mais à peine de retour à Grenade, il le fit venir, lui reprocha de l'avoir trahi, d'avoir tramé sa perte, et dans sa colère il donna même l'ordre à ses gardes de le frapper à mort. Heureusement pour Abou-Djafar, la mère d'Abdallâh se jeta aux genoux de son fils en le conjurant d'épargner un homme aussi pieux, et comme Abdal-

lâh se laissait ordinairement dominer par elle, il rétracta l'ordre qu'il avait donné et se contenta de mettre le cadi aux arrêts dans une chambre du château. Dans cette chambre le cadi, qui se savait entouré de personnes fort superstitieuses, se mit à réciter des prières et des versets du Coran. Sa voix claire, sonore et très-forte faisait résonner le palais d'un bout à l'autre. Tout le monde prêtait l'oreille à ses pieuses éjaculations; on se taisait pour ne pas le troubler, on craignait de faire du bruit, et en même temps on ne cessait de répéter au prince que Dieu lui infligerait un châtiment terrible, s'il ne se hâtait pas d'élargir ce modèle de piété et de dévotion. La mère d'Abdallâh se montra encore plus zélée que les autres, et moitié par prières, moitié par menaces, elle persuada enfin à son fils de rendre la liberté au prisonnier. Mais après avoir reçu une telle leçon, le cadi se garda bien de rester à Grenade. Il profita de l'obscurité de la nuit pour gagner Alcala, et de là il se rendit à Cordoue. Dorénavant il n'avait plus rien à craindre, mais il brûlait du désir de se venger. Il écrivit donc à Yousof, lui peignit des plus vives couleurs les mauvais traitements auxquels il avait été exposé, et le conjura de ne pas différer plus longtemps l'exécution du projet si souvent discuté entre eux [1]. En même temps il s'adressa aux autres

1) Ibn-al-Khatîb, article sur Abou-Djafar Colaif.

cadis et faquis andalous pour leur demander un fetfa contre les princes en général, et contre les deux petits-fils de Bâdîs en particulier. Les cadis et les faquis n'hésitèrent pas à décréter que les princes de Grenade et de Malaga avaient perdu leurs droits par plusieurs forfaits, et notamment par la manière brutale dont l'aîné d'entre eux avait traité son cadi; mais n'osant pas encore déclarer que les autres princes avaient aussi perdu les leurs, ils se contentèrent de présenter à Yousof une supplique où ils disaient qu'il était de son devoir de sommer tous les princes andalous de rentrer dans la légalité et de n'exiger d'autres contributions que celles que le Coran avait établies [1].

En vertu de ces deux fetfas, Yousof enjoignit aux princes andalous d'abolir les impôts, corvées etc. dont ils vexaient leurs sujets [2], et marcha vers Grenade avec une division de son armée, après avoir ordonné à trois autres divisions d'en faire autant. Cependant il ne déclara pas la guerre à Abdallâh, de sorte que ce prince devinait ses intentions plutôt qu'il ne les connaissait. Son effroi fut extrême. Il ne ressemblait nullement à son aïeul, l'ignorant mais énergique Bâdîs. Il avait quelque teinture des lettres, s'expri-

1) *Abbad.*, t. II, p. 211.
2) Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbers*, t. II, p. 79 de la traduction.

mait assez bien en arabe, faisait même des vers, et avait une si belle main, qu'on a longtemps conservé à Grenade un Coran de son écriture; mais c'était en même temps un homme pusillanime, énervé, indolent, incapable, un de ces hommes pour lesquels les femmes n'ont point d'attrait, qui tremblent à la vue d'une épée, et qui, ne sachant jamais à quel parti s'arrêter, prennent avis de tout le monde. Cette fois, ayant rassemblé son conseil, il demanda d'abord l'opinion du vieux Moammil, qui avait rendu d'utiles services à son aïeul. Moammil tâcha de le rassurer en lui disant que Yousof n'avait pas d'intentions hostiles, et il lui conseilla de donner à ce monarque une preuve de sa confiance en allant à sa rencontre. Puis, voyant qu'Abdallâh ne goûtait pas ce conseil et qu'il songeait plutôt à se mettre en état de défense, il s'efforça de lui prouver qu'il lui serait impossible de résister aux Almoravides. En ce point il avait raison, car Abdallâh avait très-peu de troupes, et comme il se défiait de son meilleur général, le Berber Mocâtil el Royo (le rougeaud), il l'avait éloigné [1]. Aussi tous les vieux conseillers de la cour se rangèrent-ils à l'opinion de Moammil; mais Abdallâh avait des soupçons sur la loyauté de cet homme; peu s'en fallait qu'il ne le considérât comme le complice du perfide cadi Abou-Djafar, qu'il se re-

1) Ibn-al-Khatîb, man. E., article sur Mocâtil.

prochait d'avoir laissé échapper. Ses soupçons, du reste, n'étaient pas tout à fait sans fondement. Nous ignorons si Moammil s'était réellement engagé à soutenir les intérêts de Yousof; mais il est certain que ce monarque, dont il avait gagné la faveur et qui appréciait ses talents, comptait sur son appui. Abdallâh ne vit donc qu'un piége dans les conseils de Moammil, et comme ses jeunes favoris l'assuraient que Yousof avait bien certainement de mauvais desseins, il annonça qu'il était décidé à repousser la force par la force, après quoi il accabla Moammil et ses amis de reproches et de menaces. C'était une imprudence, car de cette manière il se les aliénait tout à fait et les forçait presque à se déclarer pour Yousof. C'est ce qu'ils firent en effet. Ayant quitté Grenade pendant la nuit, ils se rendirent vers Loxa, et, s'étant emparés de cette ville, ils y proclamèrent la souveraineté du roi des Almoravides. Des troupes qu'Abdallâh avait envoyées contre eux, les forcèrent à se rendre et les traînèrent à Grenade, où ils furent promenés par les rues comme de vils criminels. Grâce à l'intervention de Yousof, ils recouvrèrent cependant la liberté. Le monarque africain enjoignit péremptoirement au prince de Grenade de les élargir, et comme ce dernier ne savait pas encore positivement quelles intentions Yousof avait à son égard, il n'osa lui désobéir. Mais tandis qu'il tâchait encore de prévenir une rupture ouverte, il se préparait

activement à la guerre. Il dépêcha courrier sur courrier à Alphonse, pour le prier de venir à son secours, et, répandant l'or à pleines mains, il enrôla un grand nombre de marchands, de tisserands, d'ouvriers de toute sorte. Tout cela ne lui servit de rien. Alphonse ne répondit pas à son appel, et les Grenadins étaient mal disposés pour lui: ils attendaient avec impatience l'arrivée des Almoravides, et chaque jour une foule considérable quittait la ville pour aller se joindre à eux. Dans cet état de choses, la résistance était impossible. Abdallâh le sentit, et le dimanche 10 novembre 1090, Yousof étant arrivé à deux parasanges de Grenade, il réunit de nouveau son conseil pour lui demander ce qu'il y avait à faire. Le conseil ayant déclaré qu'il ne fallait pas songer à se défendre, la mère d'Abdallâh, qui assistait aux délibérations, et qui, à ce qu'on assure, avait conçu le fol espoir que Yousof l'épouserait, prit la parole et dit: «Mon fils, il ne te reste qu'un parti à prendre. Va saluer l'Almoravide; il est ton cousin [1], il te traitera honorablement.» Abdallâh se mit donc en route, accompagné de sa mère et d'un magnifique cortége. La garde slave ouvrait la marche, et la garde chrétienne entourait la personne du prince. Tous ces soldats portaient des turbans de toile de coton très-

1) C'est-à-dire, il est de la même race que toi, il est Berber comme toi.

fine, et ils étaient montés sur des chevaux superbes et couverts de housses de brocart.

Arrivé en présence de Yousof, Abdallâh descendit de cheval et lui dit que, s'il avait eu le malheur de lui déplaire, il le suppliait de lui pardonner. Yousof l'assura fort gracieusement que, s'il avait eu des griefs contre lui, il les avait oubliés, et le pria de se rendre à une tente qu'il lui indiqua et où il serait traité avec tous les honneurs dus à son rang. Abdallâh le fit; mais aussitôt qu'il eut mis le pied dans la tente, il fut chargé de chaînes.

Peu de temps après, les principaux habitants de la ville arrivèrent au camp. Yousof leur fit un excellent accueil, en les assurant qu'ils n'avaient rien à craindre de lui et qu'ils ne pouvaient que gagner au changement de dynastie qui allait avoir lieu. Et de fait, dès qu'il eut reçu leurs serments, il publia un édit qui portait que tous les impôts non prescrits par le Coran étaient abolis. Il fit ensuite son entrée dans la ville aux bruyantes acclamations du peuple, et descendit au palais afin de faire l'inspection des richesses qu'il renfermait et que Bâdîs avait amassées. Elles étaient immenses, prodigieuses, innombrables; les chambres étaient ornées de nattes, de tapis, de rideaux d'une énorme valeur; partout des émeraudes, des rubis, des diamants, des perles, des vases de cristal, d'argent ou d'or éblouissaient la vue. Il y avait notamment un chapelet composé de

quatre cents perles dont chacune fut évaluée à cent ducats. L'Almoravide fut émerveillé de tous ces trésors ; avant d'entrer dans Grenade, il avait déclaré qu'ils lui appartenaient, mais comme il avait plus d'ambition que de cupidité, il voulut se montrer généreux et les partagea entre ses officiers sans en garder rien pour lui-même. Cependant on savait que ce qui était exposé aux regards n'était pas tout encore, et que la mère d'Abdallâh avait enfoui bien des objets précieux. On la força d'indiquer les endroits qui lui avaient servi de cachettes; mais comme on soupçonnait qu'elle n'avait pas été sincère dans ses aveux, Yousof enjoignit à Moammil, qu'il nomma intendant du palais et des domaines de la couronne, de faire fouiller les fondements et les égouts de l'édifice [1].

Après ce qui venait de se passer, les princes andalous auraient été bien excusables, s'ils avaient rompu tout de suite avec Yousof. Cependant ils ne le firent pas; au contraire, Motamid et Motawakkil se rendirent à Grenade pour féliciter l'Almoravide, et Motacim y envoya à sa place son fils Obaidallâh. Chose étrange ! l'aveuglement de Motamid était tel

1) Ibn-al-Khatîb, man. E., articles sur Abdallâh ibn-Bologguîn et sur Moammil ; *Abbad.*, t. II, p. 9, 26, 39, 179, 180, 203, 204; *Cartâs*, p. 99. Sur la date, comparez la note F à la fin de ce volume.

qu'il se flattait de l'espoir que Yousof voudrait céder Grenade à son fils Râdhî en dédommagement d'Algéziras qu'il lui avait enlevé! Il connaissait donc bien peu l'Africain, puisqu'il le supposait capable de céder un royaume! Au reste, Yousof le tira bientôt de son erreur. Il fut pour les émirs d'une froideur glaciale, ne répondit rien à l'insinuation de Motamid à propos de Grenade, et fit jeter le fils de Motacim en prison. Une telle conduite devait dessiller les yeux aux princes. Aussi Motamid conçut-il des inquiétudes très-vives. « Nous avons commis une faute bien grave en appelant cet homme dans notre pays, dit-il à Motawakkil; il nous donnera à boire le calice qu'Abdallâh a été obligé d'avaler. » Puis, prétextant d'avoir reçu l'avis que les Castillans menaçaient de nouveau les frontières, les deux princes demandèrent à Yousof la permission de le quitter, et l'ayant obtenue, ils se hâtèrent de retourner dans leurs États; après quoi ils proposèrent aux autres émirs qui régnaient en Espagne de prendre ensemble les mesures nécessaires afin de pouvoir se défendre contre l'Almoravide dont les projets n'étaient plus un secret pour personne. Cette démarche fut couronnée de succès. Les émirs s'engagèrent l'un envers l'autre à ne fournir aux Almoravides ni troupes ni approvisionnements, et ils résolurent de conclure une alliance avec Alphonse [1].

---

1) *Abbad.*, t. II, p. 180, 204; Ibn-Khallicân, Fasc. XII, p. 26;

De son côté, Yousof se rendit à Algéziras, car il avait l'intention de se rembarquer et de laisser à ses généraux la tâche odieuse de détrôner les princes andalous. Chemin faisant, il ôta la petite principauté de Malaga à Temîm, le frère d'Abdallâh, prince tout à fait insignifiant, et fit avertir les faquis que, le moment décisif étant venu, il attendait d'eux un fetfa très-explicite. Ils s'empressèrent de répondre à son désir. Ils déclarèrent donc que les princes andalous étaient des libertins, des débauchés, des impies; que, par leur mauvais exemple, ils avaient corrompu les peuples et les avaient rendus indifférents aux choses sacrées, témoin le peu d'empressement que l'on mettait à assister au service divin; qu'ils avaient levé des contributions illégales, et que, bien que sommés par Yousof de les abolir, ils les avaient maintenues; que, pour mettre le comble à leurs forfaits, ils venaient de conclure une alliance avec le roi de Castille, c'est-à-dire avec l'ennemi le plus implacable de la vraie religion; que, par conséquent, ils s'étaient rendus indignes de régner plus longtemps sur des musulmans; que Yousof était délié de tous les engagements qu'il pourrait avoir pris envers eux, et qu'il était non-seulement de son droit, mais de son devoir de les détrôner sans retard. «Nous prenons sur nous,

---

Ibn-al-Abbâr, dans mes *Recherches*, t. I, Appendice, p. L; Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbers*, t. II, p. 79 de la traduction.

disaient-ils en terminant, de répondre devant Dieu de cet acte. Si nous sommes dans l'erreur, nous consentons à porter dans la vie future la peine de notre conduite, et nous déclarons que vous, émir des musulmans, n'en êtes pas responsable; mais nous croyons fermement que les princes andalous, si vous les laissez en paix, livreront notre pays aux infidèles, et ce cas échéant, vous aurez à rendre compte à Dieu de votre inaction.»

Tel était le sens général de ce mémorable fetfa, qui contenait en outre des accusations dirigées contre certains princes en particulier. Il n'y avait pas jusqu'à Romaiquia qui n'y eût sa place; on l'accusait d'avoir entraîné son époux dans un tourbillon de plaisirs, et d'être la cause principale de la décadence du culte.

Ce fetfa était précieux pour Yousof, mais voulant lui donner une autorité encore plus grande, il le fit approuver par ses faquis africains, et l'envoya ensuite aux plus célèbres docteurs de l'Egypte et de l'Asie, afin qu'ils confirmassent l'opinion des docteurs de l'Ouest par la leur. Il eût été naturel qu'ils se déclarassent incompétents, puisqu'il s'agissait d'affaires qu'ils ne connaissaient pas; mais ils se gardèrent bien d'en agir ainsi; l'idée qu'il y avait quelque part un pays où des hommes de leur profession disposaient des trônes flattait agréablement leur orgueil, et les plus renommés d'entre eux, le grand Ghazzâlî

en tête, n'hésitèrent pas à déclarer qu'ils approuvaient en tout point le décret des faquis andalous. Ils adressèrent en outre à Yousof des lettres de conseils et l'engagèrent de la manière la plus pressante à gouverner avec justice et à ne jamais s'écarter de la bonne voie, ce qui voulait dire qu'il devait constamment s'en tenir à l'opinion du clergé [1].

---

1) Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbers*, t. II, p. 79, 80, 82; *Abbad.*, t. II, p. 27, 151.

XIV.

On pouvait prévoir quel serait le caractère de la guerre qui allait commencer: ce serait une guerre de siéges et non de batailles. Aussi les deux partis se préparèrent-ils, l'un à attaquer les places fortes, l'autre à les défendre; et l'armée almoravide, dont Sîr ibn-abî-Becr, un parent de Yousof, était le général en chef, se divisa en plusieurs corps, dont un alla assiéger Almérie, tandis que les autres se portèrent vers les forteresses de Motamid. Parmi ces dernières, Tarifa succomba dès le mois de décembre 1090 [1]. Peu de temps après, tant leurs progrès furent rapides, les soldats de Yousof avaient déjà commencé le siége de Cordoue, où commandait un fils de Motamid, à savoir Fath, surnommé Mamoun. L'ancienne capitale du califat n'opposa pas une longue résistance: ses propres habitants la livrèrent aux Almoravides. Fath essaya encore de se frayer une

1) Abd-al-wâhid, p. 98.

route avec son épée au travers des ennemis et des traîtres, mais il succomba sous le nombre. On lui trancha la tête, que l'on mit au bout d'une pique et que l'on promena en triomphe (26 mars 1091)[1]. Carmona fut prise le 10 mai[2], et alors on put commencer le siége de Séville. Deux armées marchèrent contre cette cité; l'une s'établit à l'est, l'autre à l'ouest. Le Guadalquivir séparait cette dernière de la ville, qui, de ce côté-là, était défendue par la flotte.

La position de Motamid était donc devenue fort critique. Cependant un seul espoir lui restait: il comptait sur le secours d'Alphonse, auquel il avait fait les promesses les plus brillantes pour le cas où il voudrait l'aider. Alphonse s'était engagé à le faire, et il tint sa parole: il envoya Alvar Fañez vers l'Andalousie avec une grande armée. Malheureusement pour Motamid, Alvar Fañez fut battu près d'Almodovar par des troupes que Sîr avait envoyées à sa rencontre[3]. La nouvelle de ce désastre fut un coup de foudre pour le roi de Séville. Toutefois il ne dés-

---

1) *Abbad.*, t. I, p. 54, 55. La date que je donne se trouve dans le *Cartâs* (p. 100) et dans Abd-al-wâhid (p. 98). D'après Ibn-al-Khatîb (*Abbad.*, t. II, p. 178), la prise de Cordoue aurait eu lieu dans le mois d'août.

2) *Cartâs*, p. 100.

3) *Cartâs*, p. 100, 101; *Abbad.*, t. II, p. 42, 232; *Anales Toledanos II*, p. 404 (sous la fausse date 1092).

espérait pas encore; ce qui le soutenait, ce qui lui donnait des forces, c'étaient les prédictions, les rêves de son astrologue. Tant que les pronostics étaient favorables, il croyait qu'il serait sauvé par je ne sais quel miracle; mais quand ils devinrent mauvais, quand ils parlèrent d'une fin qui approchait, d'un lion qui saisit sa proie, il tomba dans un morne abattement et abandonna à son fils Rachîd le soin de la défense.

Cependant les mécontents qui voulaient livrer la ville à l'ennemi, s'agitaient, conspiraient et s'efforçaient de faire éclater une sédition. Motamid les connaissait, et s'il l'avait voulu, il aurait pu les mettre à mort, comme on le lui conseillait; mais répugnant à l'idée de terminer son règne par un acte aussi rigoureux, il se contenta de les faire observer. Il paraît cependant que la surveillance qu'on exerçait sur eux n'était pas assez active, car ils trouvèrent le moyen de communiquer avec les assiégeants, les aidèrent à faire une brèche, et le mardi 2 septembre, quelques Almoravides pénétrèrent par cette brèche dans la ville. A peine averti de ce qui se passait, Motamid saisit un sabre; puis, sans se donner le temps de prendre un bouclier ou une cuirasse, il se jette à cheval et se précipite sur les agresseurs, entouré de quelques soldats dévoués. Un cavalier almoravide lui lance un javelot. L'arme passe sous son bras et effleure sa tunique. Prenant alors

son sabre à deux mains, il fend le cavalier en deux morceaux, repousse les autres ennemis et les force à chercher leur salut dans une fuite précipitée. La brèche fut réparée sur-le-champ; mais le péril, écarté pour un instant, ne tarda pas à renaître. Dans l'après-midi les Almoravides réussirent à brûler la flotte, ce qui causa une grande consternation parmi les assiégés, car ils savaient qu'après la destruction des vaisseaux la ville n'était plus tenable, et ils n'ignoraient pas non plus que, pour aller à l'assaut, les ennemis n'attendaient que l'arrivée de Sîr, qui devait leur amener des renforts. Aussi l'effroi fut tel que les habitants ne songèrent qu'à sauver leur vie. Quelques-uns se jetèrent dans le fleuve en tâchant de le traverser à la nage, d'autres se précipitèrent du haut des murailles; il y en eut même qui se glissèrent par les cloaques. Sîr arriva sur ces entrefaites, et le dimanche 7 septembre, il fit livrer l'assaut. Les soldats postés sur les remparts se défendirent bravement, mais ils furent accablés par le nombre, et alors les Almoravides pénétrèrent dans la ville, la pillèrent et y commirent toutes sortes d'excès. Leur rapacité fut telle qu'ils enlevèrent aux Sévillans jusqu'à leur dernier vêtement.

Motamid était encore dans le château. Ses femmes pleuraient, ses amis le conjuraient de se rendre. Il ne le voulut point, car il entrevoyait avec horreur, non pas la mort qu'il était trop habitué à bra-

ver pour la craindre, mais un supplice infâme, et ce qu'il pensait à cette occasion, il l'a exprimé dans ces vers:

Quand mes pleurs cessèrent enfin de couler et qu'un peu de calme rentra dans mon cœur déchiré: « Rendez-vous, me dit-on, ce sera le parti le plus sage. » Ah! répondis-je, un poison me semblerait plus doux à avaler qu'une telle honte! Que les barbares m'enlèvent mon royaume et que mes soldats m'abandonnent: mon courage, ma fierté ne m'abandonnent pas. Le jour où je fondis sur les ennemis, je ne voulais pas d'une cuirasse; j'allai à leur rencontre sans autre vêtement qu'une tunique, et, espérant trouver la mort, je me jetai au plus fort de la mêlée; mais mon heure, hélas! n'était pas venue!

Résolu à chercher une fois encore la mort qui semblait le fuir, il réunit ses soldats; puis il se jeta en désespéré sur un bataillon almoravide qui avait pénétré dans la cour du château, le chassa et le culbuta dans la rivière. Son fils Mâlic perdit la vie à cette occasion; mais lui ne reçut pas même de blessure. Rentré dans le château, il eut un instant l'idée de se donner la mort; mais croyant que ce serait offenser Dieu, il renonça à ce projet et se décida enfin à se rendre. La nuit venue, il envoya donc son fils Rachîd auprès de Sîr, car il espérait encore obtenir des conditions. Cet espoir fut déçu. Rachîd demanda en vain une audience, et on lui donna à entendre que son père devait se rendre à discrétion.

N'ayant plus le choix des partis, Motamid se résigna à prendre le seul qui lui restât. Il dit donc adieu à sa famille, à ses compagnons d'armes qui pleuraient et gémissaient, et se remit avec Rachîd entre les mains des Almoravides. Le château fut pillé comme la ville l'avait été, et l'on annonça à Motamid que lui et sa famille n'auraient la vie sauve, qu'à la condition qu'il enverrait à ses deux fils, Râdhî et Motadd, qui commandaient l'un à Ronda, l'autre à Mertola, l'ordre de se rendre sans retard aux corps almoravides qui les assiégeaient. Motamid consentit à le faire; mais comme il savait que ses deux fils avaient l'âme aussi fière que lui, il les conjura dans les termes les plus touchants d'obéir à ses volontés, la vie de leur mère, de leurs frères, de leurs sœurs ne pouvant être sauvée qu'à ce prix. Romaiquia joignit ses instances aux siennes; elle aussi craignait que ses fils ne refusassent de se soumettre, et cette crainte était fondée. Râdhî surtout, si touché qu'il fût du sort qui attendait sa famille au cas où il continuerait à se défendre, eut bien de la peine à se résoudre à obéir, car Ronda pouvait tenir très-longtemps encore. Le général Guerour, qui avait été chargé de l'assiéger, se tenait à distance; il n'osait approcher de ce nid d'aigle perché sur le sommet d'une montagne escarpée, et il n'avait aucun espoir de s'en emparer par la force des armes. A la fin, toutefois, le sentiment filial l'emporta dans le cœur

de Râdhî; il consentit à traiter, et, ayant obtenu une capitulation honorable, il ouvrit aux Almoravides les portes de sa forteresse. Mais Guerour eut l'infamie de manquer à sa parole, et pour punir Râdhî d'avoir hésité si longtemps, il le fit assassiner. Motadd, qui s'était décidé plus vite, eut un sort moins dur; cependant la capitulation qu'il avait conclue fut violée aussi, car on lui enleva tous ses biens, quoiqu'on se fût engagé à les lui laisser [1].

La prise de Séville hâta la reddition d'Almérie. Sur son lit de mort, Motacim avait conseillé à son fils aîné, Izz-ad-daula, d'aller chercher un refuge à la cour des seigneurs de Bougie, aussitôt qu'il aurait appris que Séville avait dû se rendre. Cet événement ayant eu lieu, Izz-ad-daula obéit aux dernières volontés de son père, et alors les Almoravides entrèrent dans Almérie, tambour battant et enseignes déployées [2]. Peu de temps après, ils prirent Murcie, Dénia, Xativa [3]. Puis ils tournèrent leurs armes contre le royaume de Badajoz. Lors du siége de Séville, Motawakkil avait cru échapper à sa ruine en concluant une alliance avec les Almoravides, et il les avait même aidés, dit-on, à s'emparer de la capi-

1) Abd-al-wâhid, p. 98—101; *Abbad.*, t. I, p. 55—59, 303, 304, 306; t. II, p. 68, 178, 204, 205, 227, 228, 232.

2) *Recherches*, t. I, p. 279, 281.

3) *Cartâs*, p. 101.

tale de Motamid [1]; mais plus tard, quand ses soi-disant alliés eurent commencé à ravager ses frontières, il s'était jeté dans les bras d'Alphonse et avait acheté la protection de ce monarque en lui cédant Lisbonne, Cintra et Santarem [2]. Cette démarche avait mécontenté ses sujets, et ce furent eux qui appelèrent les Almoravides. Par conséquent, Sîr, qui avait été nommé gouverneur de Séville, envoya une armée contre Motawakkil au commencement de l'année 1094, et cette armée conquit le pays, sans en excepter la capitale, avec tant de facilité et de rapidité, qu'Alphonse n'eut pas le temps de venir au secours de son allié. Motawakkil tomba au pouvoir des ennemis, la citadelle de Badajoz, où il s'était retiré avec sa famille, ayant été prise d'assaut. A force de tortures, Sîr le contraignit à révéler les endroits où il avait caché ses trésors, après quoi il lui annonça qu'il le ferait conduire à Séville de même que ses deux fils, Fadhl et Abbâs. Telle, cependant, n'était pas son intention; au contraire, il avait résolu d'en finir avec ces princes; seulement, comme il craignait que leur exécution, si elle avait lieu dans la ville, n'y produisît un mauvais effet, il avait or-

1) *Abbad.*, t. II, p. 44.

2) Comparez Ibn-al-Khatîb (dans mes *Recherches*, t. I, p. 179, l. 10—12 de la 1re édition, où il faut lire avec le man. de Berlin *emîr* au lieu de *asr*) avec le *Chron. Lusit.*, p. 419, et les *Annal. Complut.*, p. 317.

donné au capitaine qui commandait l'escorte, de les mettre à mort dès qu'on serait hors de vue. A quelque distance de Badajoz, le capitaine annonça donc à Motawakkil que lui et ses fils devaient se préparer à mourir. Le prince infortuné ne tâcha pas de fléchir ses bourreaux, il savait que ce serait inutile; il les pria seulement de commencer par ses fils, car, selon les idées musulmanes, on peut racheter par les souffrances les péchés qu'on a commis. Sa demande lui fut accordée, et quand il eut vu tomber les têtes de ses deux enfants, il s'agenouilla pour faire une dernière prière. Les soldats ne lui laissèrent pas le temps de l'achever: ils le tuèrent à coups de lance [1].

En 1102, les Almoravides prirent possession de Valence, ville dont le Cid s'était emparé huit ans auparavant. Tant qu'il vécut, les Almoravides tâchèrent en vain de la lui enlever, et après sa mort (1099), sa veuve Chimène s'y maintint encore pendant plus de deux années; mais Alphonse, qu'elle avait appelé à son secours et qui croyait Valence trop éloignée de ses Etats pour qu'il pût la disputer longtemps aux Sarrasins, l'engagea à l'abandonner. C'est

1) Ibn-al-Abbâr et Ibn-al-Khatîb (dans mes *Recherches*, t. I, p. 175, 179 et 180 de la 1re édition); Ibn-Khaldoun, *apud* Hoogvliet, p. 3 (j'ai corrigé le texte de ce passage dans mes *Recherches*, t. I, p. 158, 159 de la 1re édition).

ce qui eut lieu; mais ne voulant laisser aux Almoravides que des décombres, les Castillans incendièrent la ville au moment de leur départ.

Il ne restait donc dans l'Espagne musulmane que deux Etats qui n'eussent pas encore été incorporés à l'empire des Almoravides: c'étaient Saragosse, où régnait Mostaîn, de la famille des Beni-Houd, et la Sahla, qui appartenait aux Beni-Razîn. Ces derniers avaient reconnu la souveraineté de Yousof; néanmoins ils furent déposés [1]. Plus heureux, Mostaîn, qui avait su gagner la faveur des Almoravides par les riches présents qu'il leur envoyait, conserva son trône tant qu'il vécut; mais à sa mort, arrivée le 24 janvier 1110, les choses changèrent de face. Son fils Imâd-ad-daula lui succéda; mais les habitants de Saragosse ne voulurent le reconnaître qu'à condition qu'il s'engagerait à licencier les soldats chrétiens qui servaient dans l'armée. C'était une condition bien dure à remplir, car depuis un siècle les chrétiens étaient les meilleures troupes de l'armée de Saragosse; ils étaient les plus sûrs appuis du trône, et si Imâd-ad-daula les congédiait, il était évident qu'il ne tarderait pas à succomber, attendu que ses sujets ne demandaient pas mieux que de se donner aux Almoravides. Malgré qu'il en eût, le prince consentit cependant à faire la promesse qu'on exigeait de lui;

1) Ibn-al-Abbâr, p. 182.

mais quand il l'eut remplie, ses sujets se hâtèrent de se mettre en rapport avec Alî, le fils de Yousof, qui régnait alors, son père étant mort trois ans auparavant, et de lui dire que, les chrétiens ayant été écartés, il lui serait facile de s'emparer du royaume. Informé de leurs menées, Imâd-ad-daula enrôla de nouveau des chrétiens. Cette mesure mit le comble au mécontentement de ses sujets. Ils informèrent Alî de ce qui s'était passé, et le supplièrent de les secourir. Alî demanda aux faquis de Maroc s'il avait le droit de céder à leur prière, et en ayant reçu une réponse affirmative, il fit parvenir au gouverneur de Valence l'ordre d'aller prendre possession de Saragosse. Cet ordre s'exécuta sans obstacle, car Imâd-ad-daula, qui ne se croyait plus en sûreté dans sa capitale, l'avait évacuée pour se jeter dans la forteresse de Rueda. Avant son départ, il avait encore écrit à Alî une lettre fort touchante, où il le conjurait, par l'amitié qui avait existé entre leurs pères, de lui laisser ses Etats, puisqu'il n'avait fait rien qui pût motiver de la part d'Alî une démarche hostile. Cette lettre fit de l'impression sur Alî, d'autant plus que son père lui avait recommandé, sur son lit de mort, de vivre en paix avec les Beni-Houd; aussi envoya-t-il un contre-ordre au gouverneur de Valence; mais ce contre-ordre arriva trop tard; les Almoravides étaient déjà entrés dans Saragosse [1].

1) *Holal*, fol. 30 v. — 31 v., 34 r., 39 r. et v.; Ibn-al-Abbâr

Toute l'Espagne musulmane était donc réunie sous le sceptre du roi de Maroc; ce que le peuple et les faquis avaient désiré s'était accompli, et les faquis du moins n'eurent pas à se repentir d'avoir coopéré de la manière la plus active au succès de la révolution. Il faudrait remonter jusqu'au temps des Visigoths pour trouver un second exemple d'un clergé aussi puissant que le clergé musulman l'était sous le règne des Almoravides. Les trois princes de cette maison qui régnèrent successivement sur l'Andalousie, Yousof, Alî (1106—1143) et Téchoufîn (1143—1145), étaient tous extrêmement dévots; ils entouraient tous les faquis de respects et d'hommages, ils ne faisaient rien sans avoir obtenu leur approbation. Cependant, c'est à Alî qu'il faut décerner la palme. Le hasard s'était trompé en faisant naître cet homme sur les marches d'un trône; la nature l'avait destiné pour une vie de repos et de pieuse méditation, pour le cloître, pour un ermitage dans le Désert. Sa vie durant, il ne fit que prier et jeûner. Naturellement les faquis n'eurent qu'à s'en applaudir: ils maniaient le monarque comme ils voulaient, gouvernaient l'Etat, disposaient de tous les postes et de toutes les fa-

---

p. 225 (chez cet auteur le jour du mois ne concorde pas avec celui de la semaine); *Cartâs*, p. 104. — Imâd-ad-daula resta en possession de Rueda jusqu'en 1130, qu'il mourut. Dix ans plus tard, son fils et successeur Saif-ad-daula céda la forteresse à Alphonse VII.

veurs, amassaient d'immenses richesses [1]; en un mot, ils recueillaient les fruits qu'ils s'étaient promis de la domination almoravide, et peut-être la moisson dépassait leurs espérances. Mais si l'événement avait justifié leur attente, il avait aussi justifié les craintes de ceux qui n'avaient voulu ni de la domination du clergé ni de celle des barbares soldats du Sahara et du Maroc. Les hommes de lettres, les poètes, les philosophes avaient de grands sujets de plainte. Il est vrai que plusieurs littérateurs qui avaient servi dans les chancelleries des princes andalous obtinrent des emplois dans celle du nouveau maître; mais ils se trouvaient déplacés et mal à l'aise au milieu de prêtres fanatiques et de rudes officiers; l'entourage des princes andalous avait été tout autre. Même chez ceux qui, pour gagner le pain du jour, flattaient les seigneurs almoravides et leur dédiaient des livres, on remarque une certaine tristesse mêlée à une grande admiration pour les princes lettrés qui avaient régné autrefois sur l'Andalousie. Il y en eut aussi qui éprouvaient parfois le besoin impérieux de décharger leur bile, comme ce secrétaire qui, lorsqu'il eut reçu l'ordre d'adresser, au nom du monarque, quelques reproches à l'armée de Valence, laquelle s'était laissé battre par le roi d'Aragon, céda à son antipathie jusqu'à placer dans sa lettre des phrases telles que

1) Abd-al-wâhid, p. 122.

celles-ci : « Lâches, infâmes, vous prenez donc tous la fuite à la vue d'un seul cavalier ? Au lieu de chevaux à monter, nous devrions vous donner des brebis à traire. Il est temps que nous vous punissions sévèrement, que nous purgions de vous la Péninsule et que nous vous renvoyions dans le Sahara. » Un tel langage, il est à peine besoin de le dire, ne plut nullement au monarque, et le secrétaire fut destitué[1]. Quant aux poètes, ne trouvant plus de patrons, ils déploraient la décadence du goût et maudissaient la barbarie qui avait envahi leur pays[2]. Quelques-uns d'entre eux subsistaient péniblement en composant des odes en l'honneur des faquis, car, si dévots qu'ils fussent, ceux-ci n'étaient pas exempts de vanité, et leur chef Ibn-Hamdîn, le cadi de Cordoue, en avait même beaucoup. Il prétendait appartenir à la noblesse arabe, il tranchait du prince, et entre autres vers il se fit adresser ceux-ci : « Ne parle pas de la splendeur de Bagdad, ni de la beauté de la Chine ou de la Perse : — sur toute la terre il n'y a point de ville qui puisse se comparer à Cordoue, point d'homme qui puisse se mesurer avec Ibn-Hamdîn[3]. » Mais les faquis, sans en excepter Ibn-Hamdîn, qui était

---

1) Abd-al-wâhid, p. 127.

2) Ibn-Khâcân, dans son chapitre sur Abou-Mohammed ibn-al-Djobair, a copié une touchante épître que cet homme de lettres adressa sur ce sujet à Ibn-Hamdîn.

3) Maccarî, t. I, p. 299; comparez t. II, p. 360, 361, 472.

cependant l'homme le plus riche de Cordoue [1], payaient fort mal [2], et d'ailleurs les poètes qui avaient le respect d'eux-mêmes et de leur art n'aimaient pas à les chanter. La pauvreté fut donc leur sort. Ibn-Bakî, un charmant poète, l'un des meilleurs que l'Andalousie ait eus, errait comme un vagabond de ville en ville et manquait de pain [3]. « Auprès de vous, mes compatriotes, disait-il dans un de ses poèmes, je suis dans la pauvreté et la misère, et si je méritais le nom d'homme libre et fier, je serais déjà parti. Votre jardin ne produit pas de fruits, votre ciel ne donne pas une goutte de pluie. J'ai du mérite cependant, et si l'Andalousie ne veut pas de moi, l'Irâc me recevra à bras ouverts. Ici ce serait une folie que de vouloir subsister par ses talents, car ici on ne trouve que de stupides et avares parvenus [4].» Une seule consolation restait aux poètes : ils pouvaient persifler les puissants du jour, écrire des satires pleines de fiel contre les faquis, « ces hypocrites, ces loups qui rampent dans les ténèbres et qui dévorent pieusement tous les biens d'ici-bas [5];»

---

1) *Chron. Adef. Imper.*, c. 91.

2) « Le monde touche à sa fin, disait le poète Ibn-al-Binnî, puisqu'Ibn-Hamdîn nous promet des récompenses. Les étoiles sont encore plus à notre portée que son argent. » — Abd-al-wâhid, p. 123.

3) Voyez Ibn-Khâcân, *apud* Maccarî, t. II, p. 590.

4) Maccarî, t. II, p. 303.

5) Maccarî, t. II, p. 303, 304; Abd-al-wâhid, p. 123.

mais il était dangereux d'exhaler sa colère de cette façon, car les faquis savaient punir les audacieux qui se moquaient d'eux. La philosophie, il est à peine besoin de le dire, était une science prohibée. Mâlic ibn-Wohaib, de Séville, eut l'imprudence de s'en occuper; mais voyant qu'il risquait sa vie, il y renonça pour se livrer entièrement à l'étude de la théologie et du droit canon. Il n'eut pas à s'en repentir, car il devint l'ami et le confident du monarque; cependant on ne lui pardonna jamais tout à fait la faute qu'il avait commise dans sa jeunesse, et un de ses ennemis composa contre lui ces vers: «La cour d'Alî, le petit-fils de Téchoufîn, serait pure de toute souillure, si le démon n'avait trouvé le moyen d'y faire admettre Mâlic ibn-Wohaib [1].» L'intolérance des faquis dépassait toutes les bornes, et leurs vues étaient fort étroites. Peu versés dans l'étude du Coran et des traditions relatives au Prophète, ils ne connaissaient que les écrits des disciples de Mâlic, qu'ils regardaient comme des autorités infaillibles et dont il n'était pas permis de s'écarter. Leur théologie, à vrai dire, n'était autre chose qu'une connaissance minutieuse du droit canon. En vain des théologiens un peu plus éclairés s'élevaient contre leur goût exclusif pour des questions et des livres, en

---

1) Ibn-abî-Oçaibia, article sur Avempace; Maccarî, t. II, p. 322, 323.

réalité secondaires: on leur répondait par la persécution, on les traitait d'hétérodoxes, de schismatiques, d'impies. Le livre que le célèbre Ghazzâlî avait publié en Orient sous le titre de *Vivification des sciences religieuses*, causa en Andalousie un grand scandale. Ce n'était pas, cependant, un livre hétérodoxe. Ghazzâlî, qu'aucun système philosophique n'avait satisfait, avait d'abord conclu au scepticisme; puis, le scepticisme n'ayant pu le retenir, il s'était précipité dans l'ascèse, et dès lors il était devenu l'ennemi juré de la philosophie [1]. Aussi affirme-t-il, dans sa Vivification des sciences religieuses, que la métaphysique ne doit servir qu'à défendre la religion révélée contre les novateurs et les hérétiques; dans un temps de foi vraie et vive, déclare-t-il, elle serait superflue; et quant à l'étude de la nature, il veut que l'on s'en abstienne absolument, si l'on s'aperçoit qu'elle pourrait ébranler la foi [2]. Mais il prêchait une religion intime, fervente, passionnée, une religion du cœur, et il blâmait énergiquement les théologiens de son temps, qui, s'arrêtant à l'écorce, ne s'occupaient que de questions de droit, utiles seulement pour terminer les insignifiantes querelles de la vile populace [3].

---

1) Renan, *Averroès*, p. 97 de la 2de édition.

2) Gosche, *Ueber Ghazzâlîs Leben und Werke* (dans les Mém. de l'Acad. de Berlin pour 1858), p. 258, 290.

3) Article de M. Hitzig sur l'ouvrage de Ghazzâlî, dans le Journ. asiat. allemand, t. VII, p. 173, 174.

C'était attaquer les faquis andalous dans leur faible; aussi se récrièrent-ils d'indignation. Le cadi de Cordoue, Ibn-Hamdîn, déclara que tous ceux qui avaient lu le livre de Ghazzâlî étaient des mécréants, des damnés, et il dressa un fetfa où il disait que tous les exemplaires devaient en être livrés au feu. Ce fetfa, signé par les faquis de Cordoue, fut présenté au roi Alî, qui l'approuva. Par conséquent, le livre de Ghazzâlî fut brûlé à Cordoue et dans toutes les autres villes de l'empire, et l'on défendit à tout le monde, sous peine de mort et de confiscation des biens, d'en avoir un exemplaire [1].

On comprend que sous un tel régime le sort de ceux qui étaient en dehors de la religion musulmane était intolérable. Voici, par exemple, ce qui arriva aux juifs. Un faqui de Cordoue crut avoir trouvé un excellent moyen pour les forcer à embrasser l'islamisme. Il prétendit avoir rencontré parmi les papiers d'Ibn-Masarra une tradition qui disait que les juifs s'étaient engagés envers Mahomet à se faire musulmans à la fin du cinquième siècle de l'Hégire, si le Messie qu'ils attendaient n'avait pas paru dans cet intervalle. Evidemment ce faqui n'était pas très-fort sur l'histoire littéraire; s'il l'eût été, il se serait bien gardé de dire qu'il avait trouvé cette tradition dans les papiers d'Ibn-Masarra, car on sait que l'ortho-

1) Abd-al-wâhid, p. 123, 124, 132; *Holal*, fol. 41 v.

doxie de ce savant était plus que suspecte [1]. Mais on n'y regarda pas de si près, et le roi Yousof, qui se trouvait alors en Espagne, se rendit à Lucéna (la ville exclusivement juive, car aucun musulman ne pouvait y habiter) afin de sommer les Juifs d'exécuter la promesse faite par leurs ancêtres. Grande consternation parmi les juifs de Lucéna; heureusement pour eux, il leur restait un moyen pour se tirer d'affaire. Au fond, ce n'était pas à leur conscience, à leur foi, qu'on en voulait, mais à leur or; ils passaient pour les juifs les plus riches du monde musulman, et le gouvernement comptait sur eux pour combler le déficit créé dans le trésor par l'abolition des contributions illégales. C'est ce qu'ils n'ignoraient pas; en conséquence, ils s'adressèrent au cadi de Cordoue Ibn-Hamdîn, en le suppliant de vouloir bien intercéder pour eux auprès du souverain. Le cadi ne se montra pas inaccessible à leurs prières; il promit de parler en leur faveur, et il le fit. Nous n'oserions affirmer qu'il leur ait rendu ce service pour rien; mais en tout cas, il persuada au roi de se contenter d'une somme d'argent. Cette somme, il est vrai, était énorme; mais dans les circonstances données, les juifs durent s'estimer heureux d'en être quittes pour un sacrifice pécuniaire [2].

---

1) Voyez plus haut, t. III, p. 19, 20.

2) *Holal*, fol. 33 r. et v. Comparez sur Lucéna et sa population juive, Edrisi, t. II, p. 54.

Les chrétiens, les Mozarabes comme on les appelait, eurent à souffrir bien davantage; la haine que les faquis et la populace nourrissaient contre eux était plus forte et plus envenimée. Dans beaucoup d'endroits ils ne formaient plus qu'une petite communauté; mais ils étaient encore nombreux dans la province de Grenade, et tout près de la capitale de cette province ils possédaient une belle église qui avait été bâtie, vers l'an 600, par un seigneur goth nommé Gudila. Cette église offusquait les faquis. Se fondant probablement sur l'autorité du calife Omar II qui avait voulu qu'on ne laissât debout nulle part ni églises ni chapelles, qu'elles fussent nouvelles ou anciennes [1], ils donnèrent un fetfa qui ordonnait de la détruire; et ce fetfa ayant reçu l'approbation de Yousof, l'édifice sacré fut démoli de fond en comble (1099). Selon toute apparence, d'autres églises eurent le même sort; il est certain du moins que les faquis abreuvèrent les Mozarabes de tant de vexations, que ceux-ci supplièrent enfin le roi d'Aragon, Alphonse le Batailleur, de venir les délivrer du joug intolérable qui pesait sur eux. Alphonse céda à leurs prières. En septembre 1125, il se mit en marche avec quatre mille chevaliers, lesquels étaient suivis de leurs gens d'armes et qui tous avaient juré sur l'Evangile de ne pas s'abandonner l'un l'autre. Son

---

1) Voyez *Journ. asiat.*, IVe série, t. XVIII, p. 513.

expédition, toutefois, n'eut pas le résultat qu'il s'en était promis. Il est vrai qu'il ravagea l'Andalousie pendant plus d'une année, qu'il poussa jusqu'aux portes de Cordoue et qu'il remporta une grande victoire à Arnisol près de Lucéna; mais il était venu pour prendre Grenade, et il n'y réussit pas. L'armée aragonaise partie, les musulmans punirent les Mozarabes de la manière la plus cruelle. Dix mille d'entre eux s'étaient déjà soustraits à leur fureur; connaissant le sort qui les attendait, ils avaient obtenu d'Alphonse la permission de s'établir dans ses Etats; mais il en restait encore beaucoup, et ceux-ci furent privés de leurs biens, maltraités de toutes les manières, jetés en prison ou mis à mort. La plupart, cependant, furent transportés en Afrique en butte à d'insupportables souffrances, et on les établit dans les environs de Salé et de Miquenès (1126). Tout cela se fit en vertu d'un décret d'Alî, que le cadi Ibn-Rochd (le grand-père du célèbre philosophe Averroès) avait provoqué [1]. Onze ans plus tard eut lieu une seconde déportation de Mozarabes [2], de sorte qu'en Andalousie il n'en resta que bien peu.

Pour beaucoup de gens ce gouvernement était donc bien dur, bien tyrannique. Cependant les chrétiens, les juifs, les théologiens musulmans de l'école libé-

---

1) Voyez mes *Recherches*, t. I, p. 343—360.
2) *Chron. Adefonsi Imperatoris*, c. 64.

rale, les philosophes, les poètes, les hommes de lettres ne formaient, même pris ensemble, qu'une minorité. C'était sans contredit une minorité fort considérable et dont il était impossible de ne pas tenir compte, car presque tous les hommes de talent en faisaient partie; mais enfin, ce n'était pas la masse de la population. Ce que celle-ci attendait du nouveau gouvernement pouvait se formuler ainsi: l'ordre au dedans, la protection contre l'ennemi du dehors, la diminution des impôts et l'accroissement de la prospérité publique. Ces vœux furent-ils remplis? On peut dire qu'ils le furent pendant le règne de Yousof et dans les premières années de celui de son successeur. Dans ce temps-là l'ordre ne fut point troublé; les routes étaient sûres [1]; les Castillans furent si bien tenus en respect, qu'ils ne songèrent plus à venir ravager l'intérieur de l'Andalousie [2], et dans l'origine du moins, le gouvernement ne leva point de contributions illicites; c'étaient les juifs, comme nous l'avons vu, qui devaient payer pour les musulmans quand le trésor se trouvait à sec. Cependant nous n'oserions affirmer, comme le fait un chroniqueur [3], qu'il n'y eut aucune contribution extraordinaire, car il est certain qu'une fois, du moins,

1) *Cartâs*, p. 108.
2) Abd-al-wâhid, p. 114; *Holal*, fol. 52 r.; *Chron. Lusit.*, p. 326.
3) Cité dans le *Cartâs*, p. 108.

Yousof essaya de lever une contribution de guerre, une *maouna* (aide) comme on disait. Les Almériens, qui n'avaient jamais montré une bien grande partialité pour les Almoravides, refusèrent de la payer, et le cadi de cette ville, Abou-Abdallâh ibn-al-Farrâ, répondit en ces termes aux réprimandes de Yousof: «Vous me blâmez, seigneur, parce que je n'ai pas voulu contraindre mes concitoyens à payer la *maouna*, et vous dites qu'elle doit être payée, attendu que tous les cadis et faquis du Maroc et de l'Andalousie l'ont décrété ainsi en se fondant sur l'exemple d'Omar, le compagnon du Prophète, qui a été inhumé à côté de celui-ci et dont la justice n'a jamais été révoquée en doute. Voici ma réponse, émir des musulmans: vous n'êtes pas le compagnon du Prophète, vous ne serez pas inhumé à ses côtés, je ne sache pas que votre justice n'ait jamais été révoquée en doute, et si les cadis et les faquis vous mettent sur la même ligne qu'Omar, ils auront à répondre devant Dieu de cette opinion téméraire. Omar, d'ailleurs, n'a demandé la contribution dont il s'agit qu'après avoir juré dans la mosquée qu'il ne restait pas un seul dirhem dans le trésor; si vous pouvez en faire de même, vous aurez le droit de demander une contribution extraordinaire; sinon, non. Salut[1]!» Ce fier langage

1) Maccarí, t. II, p. 262, 263; Ibn-Khallicân, Fasc. XII, p. 17, 18. — Ce cadi d'Almérie fut tué dans la bataille de Cutanda (près de Daroca), livrée en 1120. Maccarí, t. II, p. 759.

eut-il pour effet que Yousof renonça à son dessein, ou bien y persista-t-il ? Nous ne saurions le dire; mais nous serions porté à croire que, sous le règne d'Alî, les contributions illégales furent rétablies, du moins en partie, car en parlant des Roum (chrétiens) auxquels ce prince donna des emplois, un chroniqueur [1] dit qu'ils furent chargés aussi de percevoir les *maghram*, et ordinairement on entend sous ce mot des impôts qui n'ont pas été prescrits par le Coran. Toutefois, la population fut taxée moins haut que sous les princes andalous, et il est naturel que, grâce à cette circonstance et au repos dont on jouissait, la prospérité s'accrût. Elle fut en effet très-grande; la preuve en est que le pain se vendait à bon marché et qu'on pouvait se procurer des légumes presque pour rien [2].

En général, le peuple ne fut donc pas désappointé; seulement il s'était trompé s'il avait cru que les Almoravides remporteraient sur les chrétiens des victoires décisives et rendraient à l'Espagne musulmane la grandeur et la puissance qu'elle avait eues du temps d'Abdérame III, de Hacam II, d'Almanzor. Les circonstances étaient cependant favorables, car après la mort d'Alphonse VI (1109), l'Espagne chré-

1) *Holal*, fol. 35 r.
2) *Cartâs*, p. 108; *Holal*, fol. 33 v.

tienne fut longtemps en proie à la discorde et à la guerre civile; mais les Almoravides ne surent pas en profiter. Tous leurs efforts pour reprendre Tolède demeurèrent inutiles; ils s'emparèrent, il est vrai, de quelques villes moins importantes, mais les succès qu'ils obtinrent furent contre-balancés par la perte de Saragosse (1118).

Le peuple, au reste, n'eut pas à se féliciter longtemps de la révolution accomplie: gouvernement, généraux, soldats, tout se corrompit avec une étonnante rapidité.

Les généraux de Yousof, quand ils arrivèrent en Espagne, étaient illettrés, il est vrai, mais pieux, braves, probes, et accoutumés à la vie simple et frugale du Désert [1]. Enrichis par les trésors des princes andalous que Yousof leur avait prodigués, ils perdirent bien vite leurs vertus, et désormais ils ne songeaient plus qu'à jouir tranquillement des biens qu'ils avaient acquis [2]. La civilisation de l'Andalousie fut pour eux un spectacle tout à fait nouveau; ayant honte de leur barbarie, ils voulurent s'y initier et prirent pour modèles les princes qu'ils avaient détrônés. Malheureusement ils avaient l'épiderme trop dur pour pouvoir s'approprier la délicatesse, le tact, la finesse des Andalous. Tout port

1) *Holal*, fol. 34 r.
2) Abd-al-wâhid, p. 148.

tait chez eux le cachet d'une imitation servile et manquée. Ils se mirent à protéger les lettrés, à se faire réciter des poèmes et dédier des livres; mais tout cela, ils le faisaient gauchement, sans grâce et sans goût; quoi qu'ils fissent, ils restaient à demi sauvages et ne prenaient de la civilisation andalouse que son mauvais côté. Le beau-frère du roi Alî, Abou-Becr ibn-Ibrâhîm, qui fut quelque temps gouverneur de Saragosse après l'avoir été de Grenade, fut, pour ainsi dire, le type de ces généraux qui essayèrent, sans trop de succès, de *s'andalousiser*, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Né dans le Sahara, il avait été élevé dans les principes rigides et austères de sa nation; mais à Saragosse il les oublia et se modela en tout sur l'exemple des Beni-Houd, les anciens rois du pays. Ceux-ci ayant été des bons vivants, il voulut l'être aussi; en conséquence, il s'entoura de viveurs, et quand il buvait avec eux, il portait une couronne et un manteau royal; puis, comme les Beni-Houd avaient été les patrons de la philosophie — deux d'entre eux, Moctadir et Motamin, avaient même écrit sur cette science — il voulut l'être à son tour, et sans se demander ce que son beau-frère et les faquis en diraient, il choisit pour son ami, son confident, son premier ministre, un homme dont les fidèles ne prononçaient le nom qu'avec horreur, qui ne croyait pas au Coran, qui

niait toute révélation, le célèbre philosophe Avempace en un mot [1]. Ses soldats en furent si indignés, qu'un grand nombre d'entre eux l'abandonna [2]. Cependant les soldats, quoique plus orthodoxes, ne valaient pas mieux que leurs chefs. Ce qui les caractérisait, c'était l'insolence envers les Andalous et la lâcheté devant l'ennemi. Leur lâcheté était en effet si grande, que le roi Alì fut obligé de vaincre son aversion pour les chrétiens et d'enrôler ceux que son amiral Ibn-Maimoun, qui faisait une véritable chasse aux hommes, lui amenait des côtes de la Galice, de la Catalogne, de l'Italie, de l'empire byzantin [3]; et quant à leur insolence, elle ne connaissait pas de bornes. Ils traitaient l'Andalousie en pays conquis; ils y prenaient tout ce qui leur plaisait, argent, biens, femmes. Le gouvernement les laissait faire, il n'y pouvait rien. Sa faiblesse faisait pitié à voir. Les faquis avaient dû céder le pouvoir aux femmes ou du moins le partager avec elles. Le roi Alî se laissait dominer par son épouse Camar; d'autres dames gouvernaient à leur gré les hauts dignitaires, et

---

1) Avempace est une corruption d'Ibn-Bâddja.

2) Ibn-al-Khatîb, man. G., fol. 98 v. — 100 r. (article sur Abou-Becr ibn-Ibrâhîm); Ibn-Khâcân, *Calâyid*, article sur Avempace.

3) Voyez sur ces Roum (qui, au fond, étaient ce qu'on appelait autrefois des Slaves) *Chron. Adefonsi Imper.*, c. 45, 46, 94, *Holal*, fol. 35 r., 58 r., 62 v.

pour peu que l'on contentât leur cupidité, l'on pouvait se permettre tout ce que l'on voulait. Même les bandits avaient le droit de compter sur l'impunité, s'ils avaient les moyens d'acheter la protection de ces dames. C'étaient elles, d'ailleurs, qui donnaient les postes, et d'ordinaire elles les accordaient à des hommes tout à fait incapables. En un mot, le gouvernement devint méprisable et ridicule. L'armée et le peuple se moquaient de lui, parce qu'il révoquait le lendemain les ordres qu'il avait donnés la veille; les grands seigneurs visaient au trône, et on les entendait dire qu'ils gouverneraient bien mieux que le faible Alî, lequel ne savait que jeûner et prier [1].

Pour comble de malheur, une terrible révolte éclata en Afrique (1121). Fanatisés par un prétendu réformateur, qui se donnait pour le Mahdî annoncé par Mahomet, les sauvages habitants de la chaîne de l'Atlas marocain, les Almohades (unitaires) comme ils s'appelaient, prirent les armes contre les Almoravides. Pour une dynastie déjà si faible et si chancelante, un tel coup devait être mortel. A l'exception des chrétiens, les soldats dont elle disposait étaient si mauvais, qu'ordinairement la vue seule de l'ennemi suffisait pour les mettre en déroute. Aussi

1) Abd-al-wâhid, p. 128, 133, 148; *Holal*, fol. 58 v., 59 r.

le gouvernement aux abois ne savait que faire; pour prolonger de quelques instants sa triste existence, il dégarnissait l'Andalousie et en retirait les soldats, les armes, les munitions, les vivres [1]. Les chrétiens ne tardèrent pas à s'en apercevoir et à en profiter. En 1125, quatre ans après le commencement de la révolte des Almohades, Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon, ravagea l'Andalousie, comme nous l'avons vu, pendant plus d'une année. En 1133, Alphonse VII de Castille, qui portait le titre d'empereur de même que son aïeul Alphonse VI, mit à feu et à sang les environs de Cordoue, de Séville, de Carmona, prit Xérès, qu'il pilla et brûla, et pénétra jusqu'à ce qu'on appelait alors la tour de Cadix, c'est-à-dire jusqu'aux colonnes d'Hercule [2]. Son aïeul n'avait pas fait pis du temps de Motamid. Cinq ans plus tard, il revint pour ravager les alentours de Jaën, de Baëza, d'Ubeda, d'Andujar. En 1143, ce fut de nouveau le tour de Cordoue, de Séville, de Carmona. L'année suivante, toute l'Andalousie fut pillée et brûlée depuis Calatrava jusqu'à Almérie [3].

Après avoir joui de quelques années prospères, le

---

1) *Holal*, fol. 52 r.

2) *Chron. Adefonsi Imper.*, c. 13—16. Sur la tour de Cadix ou colonnes d'Hercule, voyez mes *Recherches*, t. II, p. 328, et l'Appendice, nº XXXV.

3) *Chron. Adef. Imp.*, c. 60, 82, 88.

peuple andalous avait donc gagné ceci à la révolution qu'il avait saluée avec tant d'enthousiasme : un gouvernement impuissant et corrompu; une soldatesque lâche, indisciplinée et brutale; une police pitoyable, car les villes regorgeaient de voleurs et les campagnes étaient infestées par une foule de brigands; la stagnation presque complète du commerce et de l'industrie; la cherté des vivres, pour ne pas dire la disette; enfin, des invasions plus fréquentes qu'elles ne l'avaient jamais été et qui malheureusement tendaient encore à se multiplier [1]. Toutes les espérances avaient été trompées, et l'on maudissait maintenant ces Almoravides dans lesquels on avait vu naguère les sauveurs du pays et de la religion. Dès l'année 1121, les Cordouans se soulevèrent contre la soldatesque qui tenait garnison dans leur ville et qui se livrait à toutes sortes d'excès, sans que le gouvernement l'en empêchât. Ces barbares furent expulsés, leurs demeures pillées. Alors le roi Alî arriva en Andalousie avec une nuée d'Africains; jamais encore une armée aussi considérable n'était débarquée en Espagne. Mais les Cordouans, poussés à bout, étaient déterminés à se défendre avec le courage que donne le désespoir; ils fermèrent leurs portes et barricadèrent leurs rues. Le combat, toutefois, eût été trop inégal, et les fa-

---

1) Comparez le *Holal*, fol. 52 r.

quis s'interposèrent pour prévenir l'effusion du sang. Cette fois, malgré leur servilité habituelle, ils prirent parti pour leurs concitoyens et contre le pouvoir. Ils déclarèrent dans un fetfa que la révolte des Cordouans était juste et légitime, attendu qu'ils n'avaient pris les armes que pour défendre leurs biens, leurs femmes, leur vie. Alî céda, comme de coutume, aux faquis, et après quelques pourparlers, les Cordouans s'engagèrent à payer une amende en dédommagement de ce qu'ils avaient pillé et détruit [1]. Dans d'autres villes le mécontentement croissait toujours, et quoique le passé n'eût pas été brillant, on le regrettait et l'on voulait y revenir, tant le présent était sombre et insupportable. On peut s'en convaincre en lisant le message que les Sévillans envoyèrent en 1133 à Saif-ad-daula, le fils du dernier roi de Saragosse, qui se trouvait dans l'armée d'Alphonse VII, alors que celle-ci était devant les portes de leur ville. «Adressez-vous au roi des chrétiens, lui firent-ils dire; concertez-vous avec lui et faites en sorte que nous soyons délivrés du joug des Almoravides. Une fois libres, nous payerons au roi de Castille un tribut plus considérable que celui que nos pères payaient aux siens, et vous, vous régnerez sur nous, vous et vos fils [2].» Onze ans après, la

1) *Holal*, fol. 35 v., 36 r.
2) *Chron. Adefonsi Imper.*, c. 16.

mesure étant comble et l'empire croulant de toutes parts, on se disait dans les rues et dans les mosquées: « Les Almoravides nous tirent jusqu'à la moelle des os; ils nous enlèvent nos biens, notre argent, nos femmes, nos enfants; soulevons-nous contre eux, chassons-les, tuons-les! » Et d'autres disaient: « Nous devons d'abord faire alliance avec l'empereur de Léon; nous lui payerons un tribut comme nos pères le faisaient. — Oui, oui, criait-on de toutes parts, tous les moyens sont bons pourvu que nous soyons délivrés des Almoravides. » Et l'on appelait la bénédiction du ciel sur les projets qu'on avait formés [1]; toute l'Andalousie se levait comme un seul homme pour massacrer ses oppresseurs, les cadis et les faquis en tête, car le clergé, on le sait, a rarement compté la reconnaissance au nombre de ses vertus.

Nous n'avons à raconter ni l'histoire de cette révolution, ni la conquête de l'Espagne par les Almohades qui avaient renversé les Almoravides dans le Maroc. La tâche que nous nous étions imposée était de retracer l'histoire de l'Andalousie indépendante, et si, en jetant un rapide coup d'œil sur la période où ce pays n'était plus qu'une province d'un autre empire, nous avons passé les bornes de notre sujet, nous l'avons fait parce que nous croyions de notre

1) *Chron. Adef. Imper.*, c. 89.

devoir de montrer que l'Andalousie, quand elle se fut donnée aux Almoravides, fut loin d'être heureuse, et qu'elle en vint même à regretter ses princes indigènes, qu'elle avait tant calomniés, qu'elle avait abandonnés et trahis à l'heure du danger.

Avant de terminer, un seul devoir nous reste à remplir: c'est de raconter l'histoire de Motamid pendant sa captivité.

XV.

Quelles qu'aient été les vertus de Yousof — et les faquis affirmaient qu'il en avait beaucoup — la magnanimité envers les vaincus n'en faisait pas partie. Sa conduite à l'égard des princes andalous qu'il avait fait prisonniers, fut cruelle et odieuse. Il est vrai que les deux petits-fils de Bâdîs furent traités convenablement : ils recouvrèrent la liberté à condition qu'ils ne quitteraient pas le Maroc, et reçurent un traitement assez considérable, de sorte qu'Abdallâh put laisser une belle fortune à ses enfants. C'est que Yousof avait pour ces deux princes, qui étaient de sa nation, un certain faible; c'étaient en outre des hommes incapables dont il n'avait rien à craindre et qui le flattaient [1]. Quant aux autres princes, nous avons déjà vu quel fut le sort de Râdhî, de Motawakkil, de Fadhl, d'Abbâs; et celui de Motamid,

---

1) Voyez Ibn-al-Khatîb, man. E., article sur Abdallâh ibn-Bologguîn.

quoiqu'on ne lui ôtât pas la vie, ne fut pas moins déplorable.

Après la prise de Séville, l'ordre avait été donné de le transporter à Tanger. Au moment où il s'embarquait avec ses femmes et plusieurs de ses enfants, une foule innombrable couvrait les rives du Guadalquivir pour lui dire un dernier adieu. Dans une de ses élégies, le poète Ibn-al-labbâna a décrit cette scène en ces termes :

Vaincus après une vaillante résistance, les princes furent poussés vers le navire. La foule encombrait les rives du fleuve ; les femmes étaient sans voile et elles se déchiraient le visage de douleur. Au moment des adieux, que de cris, que de larmes ! Que nous reste-t-il à présent ? Pars d'ici, ô étranger ! rassemble tes bagages et fais tes provisions, car la demeure de la générosité est désormais déserte. Et toi qui avais l'intention de t'établir dans cette vallée, sache que la famille que tu cherchais n'y est plus et que la sécheresse a détruit notre moisson. Et toi, chevalier au superbe cortége, dépose tes armes qui ne te serviraient à rien, car le lion a déjà ouvert sa gueule pour te dévorer [1].

Quand Motamid fut arrivé à Tanger, où il resta quelques jours, le poète Hoçrî qui y habitait et qui avait passé quelque temps à la cour de Séville, lui envoya des poèmes qu'il avait composés en son honneur. Parmi ces pièces une seule était nouvelle, et

1) *Abbad.*, t. I, p. 59—61.

dans celle-là Hoçrî demandait un cadeau, quoiqu'il dût savoir que Motamid n'était plus en état d'en faire. En effet, l'ex-roi de Séville n'avait conservé de toutes ses richesses que trente-six ducats, qu'il avait cachés dans sa bottine et que ses pieds avaient empreints de leur sang; mais telle était sa générosité, qu'il n'hésita pas à sacrifier cette dernière ressource: il enveloppa les ducats dans un morceau de papier, et y ayant ajouté une pièce de vers dans laquelle il s'excusait de l'exiguïté de son cadeau, il les envoya à Hoçrî. Ce mendiant éhonté n'eut pas même la politesse de l'en remercier, et quand les autres rimeurs de Tanger et des environs eurent appris que Motamid faisait encore des cadeaux, ils survinrent en grand nombre pour lui présenter leurs vers. Hélas! il n'avait plus rien à donner, et à cette occasion il dit:

Les poètes de Tanger, de la Mauritanie entière, se sont évertués à faire des vers, et ils voudraient recevoir quelque chose du captif. Ce serait plutôt à lui de leur demander une aumône; quelle merveille, quelle merveille! Si la pudeur qui est au fond de son âme, si la fierté que lui ont léguée ses ancêtres ne l'en empêchaient pas, il rivaliserait avec eux, il mendierait, lui qui naguère, quand on faisait un appel à sa générosité, répandait l'or à pleines mains [1].

---

1) *Abbad.*, t. I, p. 313, 314; t. II, p. 71, 175, 232; Abd-al-wâhid, p. 101, 102.

De Tanger on le conduisit à Miquenès. En route il rencontra une procession qui allait implorer de la pluie, et à cette occasion il composa ces vers:

Voyant ces gens qui allaient implorer de la pluie: «Mes larmes, leur dis-je, vous en tiendront lieu. — Tu as raison, me répondirent-ils, tes larmes sont assez abondantes pour cela, mais elles sont mêlées de sang [1].»

A Miquenès il resta plusieurs mois [2], jusqu'à ce que Yousof ordonnât de le transporter à la ville d'Aghmât, non loin de Maroc. Pendant qu'on lui faisait faire ce trajet, son fils Rachîd, qu'il avait refusé de voir, parce que, pour un motif que nous ignorons, il était fâché contre lui, lui adressa ces vers pour l'apaiser:

Emule de la pluie bienfaisante, seigneur de la générosité, protecteur des hommes! la plus grande faveur que vous pourriez m'accorder, ce serait de me permettre de contempler un instant ton noble visage, qui, gai et brillant, pourrait nous tenir lieu, la nuit de flambeaux, le jour du soleil.

Motamid lui répondit par ceux-ci:

J'étais l'émule de la pluie bienfaisante, le seigneur de la générosité, le protecteur des hommes, alors que ma main droite prodiguait les dons le jour de la distribution des cadeaux, ou enlevait la vie aux ennemis le jour du combat,

---

1) *Abbad.*, t. I, p. 383.
2) Abd-al-wâhid, p. 102.

et que ma main gauche tenait la bride qui domptait le coursier effrayé par le bruit des lances. Mais à présent je suis au pouvoir de la captivité et de la misère; je ressemble à une chose sacrée qu'on a profanée, à un oiseau dont on a brisé les ailes. Je ne puis plus répondre à l'appel de l'opprimé ou du pauvre. La gaîté de mon visage, à laquelle tu étais accoutumé, s'est changée en une morne tristesse; les soucis ne me permettent plus de penser à la joie; aujourd'hui les regards se détournent de moi, au lieu qu'auparavant ils me cherchaient [1].

A Aghmât il mena dans la prison une existence triste et douloureuse. Le gouvernement s'occupait de lui pour ordonner, tantôt qu'on lui mît des chaînes, tantôt qu'on les lui ôtât, mais au reste il ne prenait pas même soin de sa subsistance. Aussi vivait-il avec sa famille dans la dernière détresse. Pour subvenir à leurs besoins, son épouse et ses filles furent obligées de filer. C'est dans la poésie qu'il cherchait sa consolation. Ainsi, quand il eut aperçu de l'étroite fenêtre de son cachot une volée de ces oiseaux rapides auxquels les Arabes donnent le nom de *catá* et qui sont une espèce de perdrix:

Je pleurais, dit-il, en voyant passer auprès de moi une compagnie de *catâs*; ils étaient libres, ils ne connaissaient ni prison ni chaîne. Ce n'était pas par jalousie que je pleurais, mais parce que j'aurais voulu être comme eux, car alors je pourrais aller où je voudrais, mon bonheur ne se

1) *Abbad.*, t. II, p. 73, 74.

serait pas évanoui, mon cœur ne serait pas rempli de douleur, je ne pleurerais pas la perte de mes enfants. Ils sont heureux: ils ne sont pas séparés l'un de l'autre, aucun d'entre eux n'éprouve la douleur d'être loin de sa famille, ils ne passent pas comme moi la nuit dans d'affreuses angoisses, alors que j'entends grincer la porte de la prison sur ses verrous ou dans sa serrure. Ah! que Dieu leur conserve leurs petits; quant aux miens, ils manquent d'eau et d'ombrage [1]!

Puis c'étaient des vers sur sa grandeur passée, sur les magnifiques palais qui naguère avaient été témoins de son bonheur, sur ses fils qui avaient été massacrés, et à l'occasion de la fête de la rupture du jeûne, il composa ceux-ci:

Autrefois les fêtes te rendaient joyeux, mais la fête qui te trouve captif à Aghmât te rend triste. Tu vois tes filles couvertes de haillons et mourant de faim; elles filent pour ceux qui les paient, car elles ne possèdent plus rien au monde. Elles viennent vers toi pour t'embrasser, fatiguées, brisées par le travail et les yeux baissés. Elles marchent nu-pieds dans la boue des rues, comme si elles n'eussent pas marché jadis sur du musc et du camphre [2]! Leurs joues creuses attestent la misère et les larmes les ont sillonnées.... De même qu'à l'occasion de cette triste fête (Dieu veuille qu'elle ne revienne pas pour toi!) tu as rompu le jeûne, de même ton cœur a rompu le sien: ta douleur, longtemps contenue, a éclaté enfin. Jadis, quand tu commandais, tout

---

1) *Abbad.*, t. I, p. 68.

2) Allusion à l'aventure que j'ai racontée plus haut, p. 142, 143.

le monde t'obéissait : à présent tu en es réduit à recevoir toi-même des ordres. Les rois qui se réjouissent de leur puissance se laissent abuser par un rêve [1]!

La malheureuse Romaiquia n'était pas faite pour une vie si dure : elle tomba dangereusement malade. Motamid en fut fort attristé, d'autant plus qu'il n'y avait à Aghmât personne à qui il osât confier le soin de la guérir. Heureusement le célèbre Abou-'l-Alâ Avenzoar [2], qui, dans les dernières années de son règne, avait été le médecin de sa cour, et auquel il avait rendu les biens de son grand-père que Motadhid avait confisqués [3], se trouvait alors à Maroc. Il lui écrivit pour le prier de vouloir bien se charger du traitement de la maladie de Romaiquia. Avenzoar lui promit de venir; mais comme dans sa lettre il avait souhaité à Motamid une longue vie, celui-ci lui envoya ces vers en le remerciant :

Tu me souhaites une longue vie ; mais comment un prisonnier pourrait-il la désirer? La mort n'est-elle pas préférable à une vie qui apporte sans cesse de nouveaux tourments? D'autres peuvent former un tel souhait, car ils ont l'espoir de rencontrer le bonheur; mais le seul souhait que je puisse former, c'est de rencontrer la mort. Voudrais-je vivre pour voir mes filles manquer de vêtements et de sou-

1) *Abbad.*, t. I, p. 63, 64.
2) Ibn-Zohr en arabe.
3) Voyez Maccarî, t. II, p. 293.

liers? Elles sont à présent les servantes de la fille d'un homme dont l'emploi était d'annoncer ma venue quand je me montrais en public, d'écarter les gens qui se pressaient sur mon passage, de les contenir quand ils encombraient la cour de mon palais, de galoper à ma droite et à ma gauche quand je passais mes troupes en revue, et de prendre soin qu'aucun soldat ne sortît des rangs [1]. Toutefois la prière que tu as faite dans une intention bienveillante m'a fait du bien. Dieu te récompense, Abou-'l-Alâ, tu es un homms de cœur! J'ignore quand le vœu que je forme sera rempli, mais je me console par la pensée que dans ce monde tout a un terme [2].

Ce qui parfois lui apportait un soulagement momentané, c'étaient les lettres et les visites des poètes que jadis il avait comblés de ses bienfaits. Plusieurs d'entre eux firent le voyage d'Aghmât, Abou-Mohammed Hidjârî entre autres, qui, pour un seul poème, avait reçu de lui tant d'argent qu'il put ouvrir une maison de commerce et jouir d'une honnête aisance tant qu'il vécut. Motamid lui avoua qu'il avait eu tort d'appeler Yousof en Andalousie. «En le faisant, dit-il, j'ai creusé ma propre fosse.» Quand le poète vint lui dire adieu pour retourner à Almérie où il demeurait, Motamid voulut encore lui faire un cadeau, malgré l'exiguïté de ses moyens; mais Hidjârî

1) Parmi les femmes qui avaient apporté du lin à filer aux filles de Motamid, se trouvait la fille d'un *arîf* ou huissier de l'ex-roi de Séville.

2) Abd-al-wâhid, p. 109.

eut la délicatesse de le refuser et improvisa ces deux vers:

Je jure que je n'accepterai rien de vous, à présent que la destinée vous a frappé d'une manière si cruelle et si injuste. Ce que vous m'avez donné autrefois est bien suffisant, quoique vous-même vous l'ayez oublié [1].

Mais le plus fidèle et le plus assidu de ces amis, c'était Ibn-al-labbâna, et une fois qu'il arriva à Aghmât, il apporta de bonnes nouvelles d'Andalousie. Les esprits, disait-il, y étaient en émoi. Les patriciens, qui n'avaient jamais voulu de la domination de Yousof, s'agitaient et conspiraient pour replacer Motamid sur le trône [2]. Il disait vrai; le mécontentement était très-grand dans les classes éclairées, et le gouvernement ne tarda pas à en acquérir des preuves. Aussi prit-il des mesures de précaution; il fit arrêter plusieurs personnes suspectes, notamment à Malaga; mais les conjurés de cette ville, dont Ibn-Khalaf, un patricien très-considéré, était le chef, profitèrent de l'obscurité de la nuit pour s'échapper de prison, après quoi ils se rendirent maîtres du château de Montemayor [3]. Bientôt Abd-al-djabbâr,

1) *Abbad.*, t. II, p. 147—149.

2) Voyez le poème d'Ibn-al-labbâna, *Abbad.*, t. I, p. 319, 320, et mon commentaire, *ibid.*, p. 366 et suiv.

3) Montemayor, près de Marbella, est aujourd'hui ce que les Espagnols appellent un *despoblado*, un endroit inhabité.

un fils de Motamid qui était resté en Andalousie avec sa mère et que le peuple prenait pour Râdhî (celui qui avait été assassiné à Ronda), se rendit auprès d'eux. Ils le nommèrent leur chef, et tout semblait aller selon leurs souhaits. Un navire de guerre marocain qui échoua dans le voisinage du château, leur fournit des vivres, des munitions, des armes. Algéziras se déclara pour eux de même qu'Arcos, et s'étant rendu dans cette dernière ville en 1095, Abd-al-djabbâr se mit à faire des razzias jusqu'aux portes de l'ancienne capitale du royaume de ses ancêtres [1].

La première nouvelle de la révolte de son fils causa à Motamid une profonde douleur. La témérité de l'entreprise l'effrayait; il craignait pour Abd-al-djabbâr un sort aussi dur que celui qui avait déjà frappé plusieurs de ses fils. Mais ces sentiments firent bientôt place à l'espérance; il entrevoyait la possibilité de retourner dans son pays, de reconquérir son trône [2], et devant ses amis il ne s'en cachait pas. Ecrivant, par exemple, au poète Ibn-Hamdîs, qui était retourné à Mahdia après lui avoir rendu visite, il lui envoya un poème qui commençait ainsi:

La chaire dans la mosquée et le trône dans le palais pleurent le captif que le destin a jeté sur la plage africaine,

1) *Abbad.*, t. II, p. 228, 229; t. I, p. 64.
2) *Abbad.*, t. I, p. 66.

et dans lequel il disait :

Oh ! je voudrais savoir si je reverrai mon jardin et mon lac dans ce noble pays où croissent les oliviers, où roucoulent les colombes, où les oiseaux font entendre leur doux ramage [1].

Ibn-al-labbâna nourrissait ces espérances. A la veille de retourner en Andalousie, il avait reçu de Motamid vingt ducats et deux pièces d'étoffe : il lui renvoya ce cadeau et parmi les vers qu'il lui fit parvenir à cette occasion se trouvaient ceux-ci :

Un peu de patience encore ! Bientôt tu me combleras de bonheur, car tu remonteras sur le trône. Le jour où tu rentreras dans ton palais, tu m'élèveras aux plus hautes dignités. Tu surpasseras alors le fils de Merwân en générosité, et moi, je surpasserai Djarîr en talent [2]. Prépare-toi à luire de nouveau : une éclipse de lune n'est pas de longue durée [3].

Chargé de chaînes — car Yousof avait ordonné de les lui remettre ; « le lionceau ayant rugi, dit un rhéteur de l'époque, on craignait un bond de la part du lion » — Motamid vivait ainsi d'espérance, et cette espérance n'était pas tout à fait sans fondement : le parti d'Abd-al-djabbâr était nombreux et il

1) *Abbad.*, t. I, p. 63.

2) Djarîr était le poète favori du calife Abdalmélic, fils de Merwân.

3) *Abbad.*, t. I, p. 310, 311.

inspirait au gouvernement de graves inquiétudes; il sut se maintenir pendant plus de deux ans, et il n'était pas encore dompté au moment où Motamid mourut après une longue maladie [1] (1095), à l'âge de cinquante-cinq ans [2].

L'ex-roi de Séville fut inhumé dans le cimetière d'Aghmât. Quelque temps après, à l'occasion de la fête de la rupture du jeûne, le poète andalous Ibn-Abd-aç-çamad fit sept fois le tour de son tombeau, à l'instar des pèlerins qui font le tour de la Caba; puis il s'agenouilla, baisa la terre qui couvrait les dépouilles mortelles de son bienfaiteur, et récita une élégie. Touchée par l'exemple qu'il lui avait donné, la foule fit aussi le tour du tombeau à la manière des pèlerins et en poussant de longs gémissements [3].

« Tout le monde aime Motamid, dit un historien du XIIIe siècle, tout le monde a pitié de lui, et aujourd'hui encore on le pleure [4]. » En effet, il est devenu le plus populaire de tous les princes anda-

1) *Abbad.*, t. I, p. 306.

2) La révolte d'Abd-al-djabbâr commença en 1093; deux ans après, ce prince fit son entrée dans la ville d'Arcos. Il y fut assiégé par Sîr, le gouverneur de Séville. Lui-même fut tué par une flèche, mais ses partisans ne se rendirent que quelque temps après. Voyez *Abbad.*, t. II, p. 228, et t. I, p. 64, 65.

3) *Abbad.*, t. I, p. 71.

4) Ibn-al-Abbâr, *Abbad.*, t. II, p. 63.

lous. Sa générosité, sa bravoure, son caractère chevaleresque le rendaient cher aux hommes cultivés des générations suivantes; les âmes sensibles étaient touchées de son immense infortune; le vulgaire s'intéressait à ses aventures romanesques, et comme poète, il fut admiré même par les Bédouins qui, en fait de langage et de poésie, passaient pour des juges à la fois plus difficiles et plus compétents que les habitants des villes. Voici, par exemple, ce que l'on raconte à ce sujet:

Dans une des premières années du XIIe siècle, un Sévillan, qui voyageait dans le Désert, arriva à un campement de Bédouins Lakhmites. S'étant approché d'une tente et ayant demandé l'hospitalité à celui qui en était le maître, ce dernier, enchanté de pouvoir pratiquer une vertu que sa nation apprécie infiniment, l'accueillit avec une grande cordialité.

Le voyageur avait déjà passé deux ou trois jours auprès de son hôte, lorsque, une nuit, après avoir cherché en vain le sommeil, il sortit de la tente pour aller aspirer le souffle des zéphyrs.

Il faisait une nuit sereine et admirable, dont des brises douces et caressantes tempéraient la tiédeur. Dans un ciel d'azur, semé d'étoiles, la lune s'avançait, lente, majestueuse, éclairant de sa lumière le Désert auguste qu'elle faisait resplendir comme un miroir et qui présentait l'image la plus complète du silence et du repos. Ce spectacle rappela au Sévillan

un poëme que son ancien souverain avait composé, et il se mit à le réciter. Ce poëme, c'était celui-ci:

La nuit ayant étendu les ténèbres sur la terre en guise d'un voile immense, je buvais, à la lueur des flambeaux, le vin qui scintillait dans la coupe, lorsque soudain la lune se montra, accompagnée d'Orion. On eût dit une reine superbe et magnifique, voulant jouir des beautés de la nature, et se servant d'Orion comme d'un dais. Peu à peu d'autres étoiles étincelantes vinrent l'entourer, l'une à l'envi de l'autre; d'instant en instant la splendeur s'augmentait, et dans le cortége les Pléiades semblaient le drapeau de la reine.

Ce qu'elle est là-haut, je le suis ici-bas, entouré de mes nobles chevaliers et des belles jeunes filles de mon sérail, dont la noire chevelure ressemble à l'obscurité de la nuit, tandis que ces coupes resplendissantes sont pour moi des étoiles. Buvons, mes amis, buvons le jus de la treille, pendant que ces belles, s'accompagnant de la guitare, vont nous chanter leurs airs mélodieux [1].

Puis le Sévillan récita encore un long poëme, que Motamid avait composé pour apaiser le courroux de son père, irrité du désastre qui avait frappé son armée à Malaga par suite de la négligence de son fils qui la commandait.

A peine eut-il fini, que la toile de la tente devant laquelle il se trouvait par hasard, fut levée, et qu'un homme que l'on aurait reconnu pour le chef de la

1) *Abbad.*, t. I, p. 40.

tribu rien qu'à son aspect vénérable, se montra à ses regards et lui dit avec cette élégance de diction et cette pureté d'accent, pour lesquelles les Bédouins ont toujours été renommés et dont ils sont excessivement fiers :

— Dites-moi donc, citadin que Dieu veuille bénir, de qui sont-ils, ces poèmes, limpides comme un ruisseau, frais comme une pelouse nouvellement arrosée par la pluie, tantôt tendres et suaves comme la voix d'une jeune fille au collier d'or, tantôt vigoureux et sonores comme le cri d'un jeune chameau ?

— Ils sont d'un roi qui a régné en Andalousie et qui s'appelait Ibn-Abbâd, répondit l'étranger.

— Je suppose, reprit le chef, que ce roi régnait sur un petit coin de terre, et que, par conséquent, il pouvait consacrer tout son temps à la poésie, car quand on a d'autres occupations, on n'a pas le loisir de composer des vers comme ceux-là.

— Pardonnez-moi; ce roi régnait sur un grand pays.

— Et pourriez-vous me dire à quelle tribu il appartenait ?

— Certainement; il était de la tribu de Lakhm.

— Que dites-vous ? Il était de Lakhm ? Mais il était de ma tribu alors!

Et ravi d'avoir trouvé une nouvelle illustration pour sa tribu, le chef, dans un élan d'enthousiasme, se mit à crier d'une voix retentissante :

— Debout, debout, gens de ma tribu! Alerte, alerte!

En un clin d'œil tous furent sur pied et vinrent entourer leur chef. Les voyant rassemblés:

— Ecoutez, leur dit-il, ce que je viens d'entendre, et retenez bien ce que je viens de graver dans ma mémoire; car c'est un titre de gloire qui s'offre à vous tous, un honneur dont vous avez tous le droit d'être fiers. Citadin, récitez encore une fois, je vous en prie, les poèmes de notre cousin.

Lorsque le Sévillan eut satisfait à ce désir et que tous les Bédouins eurent admiré ces vers avec le même enthousiasme que l'avait fait leur chef, celui-ci leur raconta ce qu'il avait entendu dire à l'étranger au sujet de l'origine des Beni-Abbâd, leurs alliés, leurs parents, puisqu'ils descendaient, eux aussi, d'une famille lakhmite qui parcourait autrefois le Désert avec ses chameaux, et dressait ses tentes là où les sables séparent l'Egypte de la Syrie; après quoi il leur parla de Motamid, le poète tour à tour gracieux ou sublime, le preux chevalier, le puissant monarque de Séville. Quand il eut fini, tous les Bédouins, ivres de joie et d'orgueil, montèrent à cheval pour se livrer à une brillante *fantasia* qui dura jusqu'aux premiers rayons de l'aurore. Puis le chef choisit vingt de ses meilleurs chameaux et en fit présent à l'étranger. Tous suivirent cet exemple dans la mesure de leurs moyens, et, avant que le soleil

se fût levé tout à fait, le Sévillan se vit en possession d'une centaine de chameaux. Après l'avoir caressé, choyé, festoyé et honoré de toutes les manières, ces généreux fils du Désert consentirent à peine à le laisser partir quand le moment de se remettre en voyage fut arrivé pour lui, tant celui qui savait réciter les vers du roi poète qu'ils appelaient leur cousin, était devenu cher à leurs cœurs [1].

Environ deux siècles et demi plus tard, alors que l'Espagne musulmane, autrefois si sceptique, s'était depuis longtemps jetée dans la dévotion, un pèlerin, portant bourdon et rosaire, parcourait le royaume de Maroc, afin de s'entretenir avec les pieux ermites et de visiter les lieux saints. Ce pèlerin, c'était le célèbre Ibn-al-Khatîb, le premier ministre du roi de Grenade. Arrivé dans la petite ville d'Aghmât, il s'achemina vers le cimetière, où reposaient Motamid et son épouse sous un tertre couvert de lotus. A l'aspect de ces deux tombeaux, délabrés par la vétusté et le défaut de soin, le vizir grenadin ne put retenir ses larmes et improvisa ces vers:

Je suis venu à Aghmât pour y accomplir un pieux devoir, pour m'agenouiller sur ta tombe! Ah! pourquoi ne m'a-t-il pas été donné de te connaître vivant et de chanter ta gloire, toi qui surpassais tous les rois en générosité, toi qui brillais comme un flambeau dans l'obscurité de la nuit? Qu'au

---

1) *Abbad.*, t. II, p. 66, 67.

moins il me soit permis de saluer respectueusement ton tombeau! L'élévation du terrain le distingue de ceux du vulgaire: ayant primé les autres hommes pendant ta vie, tu primes aussi ceux qui à tes pieds dorment du sommeil éternel. O sultan parmi les vivants, et sultan parmi les morts! jamais dans les siècles passés on n'a vu ton égal, et jamais, j'en suis convaincu, on ne verra dans les siècles futurs un roi qui te ressemble [1].

Motamid, à coup sûr, ne fut pas un grand monarque. Régnant sur un peuple énervé par le luxe et ne vivant que pour le plaisir, il le serait devenu difficilement, lors même que son indolence naturelle et cet amour des choses extérieures, qui est le bonheur et l'infirmité des artistes, ne l'en eussent pas empêché. Mais nul autre n'avait dans l'âme tant de sensibilité, tant de poésie. Chez lui le moindre événement dans sa vie, la moindre joie ou le moindre chagrin, se revêtait aussitôt d'une forme poétique, et l'on pourrait écrire sa biographie, sa vie intérieure du moins, rien qu'avec ses vers, révélations intimes du cœur où se reflètent ces joies et ces tristesses que le soleil ou les nuages de chaque jour amènent ou remportent avec eux. Et puis, il eut la bonne fortune d'être le dernier roi indigène qui représentât dignement, brillamment, une nationalité et une culture intellectuelle, qui succombèrent, ou peu

1) *Abbad.*, t. II, p. 222, 223.

s'en faut, sous a domination des barbares qui avaient envahi le pays. Une sorte de prédilection s'attacha à lui, comme au plus jeune, au dernier né de cette nombreuse famille de princes poètes qui avaient régné sur l'Andalousie. On le regrettait plus que tout autre, presque à l'exclusion de tout autre, de même que la dernière rose de la saison, les derniers beaux jours de l'automne, les derniers rayons du soleil qui se couche, inspirent les regrets les plus vifs.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

NOTES

Note A, p. 24.

Quelques auteurs font mourir Yahyâ dans l'année 427 de l'Hégire, d'autres dans l'année 429. Le récit d'Ibn-Haiyân montre que la première date est la véritable. Cet auteur rapporte les propres termes dont s'est servi un soldat berber de Carmona, Abou-'l-Fotouh (ou Abou-'l-Fath) Birzélî, qui se trouvait parmi ceux qui se rendirent à Séville au temps de la fête des sacrifices de l'année 426 (c'est-à-dire, dans le dernier mois de cette année), et qui, *dans le mois suivant, celui de Moharram* 427, prit part au combat que les cavaliers sévillans livrèrent à Yahyâ près des portes de Carmona, combat qui se termina par la mort de Yahyâ. Il n'y a donc aucun doute sur l'année et sur le mois de la mort de ce prince; mais nous ne saurions indiquer le quantième du mois. Abd-al-Wâhid dit: dimanche, sept jours après le commencement de Moharram (c'est-à-dire le huitième jour de ce mois) de l'année 427; mais le huitième Moharram de l'année 427 tombe un mercredi et non un dimanche.

Au reste, le récit d'Ibn-Haiyân montre encore qu'au lieu de dire que Hichâm II fut de nouveau proclamé calife à Cordoue *dans le mois de Moharram* 429, Ibn-al-Athîr (*Abbad.*, t. II, p. 34, l. 9) aurait dû dire: *dans le mois de Moharram* 427; car, puisqu'Ibn-Djahwar consentit seulement à le faire parce qu'il craignait d'être attaqué par Yahyâ (*Abbad.*, t. I, p. 222, l. 28), il doit l'avoir fait nécessairement avant la mort de ce prince.

Ibn-Khaldoun (*apud* Hoogvliet, p. 28; j'ai corrigé le texte de ce passage dans mes *Recherches*, t. I de la 1re édition, p. 215 dans la note) s'est trompé gravement en parlant du rôle que Mohammed ibn-Abdallâh joua à cette époque.

Note B, p. 86.

Ibn-Khâcân prétend qu'Ibn-Abd-al-barr a écrit cette lettre à Motadhid sur l'ordre de Mowaffac Abou-'l-djaich, c'est-à-dire de Modjéhid, prince de Dénia. Mais ce dernier étant mort en 436 de l'Hégire, et la prise de Silves ayant eu lieu en 443 ou dans l'année suivante, il doit y avoir une erreur dans cette assertion. La date de la prise de Silves ne saurait être douteuse. Cette ville doit avoir été conquise après la conquête de Niébla et de Huelva en 443 (voyez *Abbad.*, t. I, p. 252, et comparez t. II, p. 210) et avant celle de Santa-Maria en 444 (voyez *Abbad.*, t. II, p. 210, dern. ligne, et p. 123). D'ailleurs, Motamid, qui n'était né que dans l'année 431, ne pouvait pas commander l'armée de son père avant 436, époque de la mort de Modjéhid. Je crois donc qu'Ibn-Khâcân aurait dû nommer Alî, le fils et successeur de Modjéhid, ou peut-être quelque autre prince.

Note C, p. 95.

Les circonstances essentielles de ce récit se trouvent dans un passage d'Ibn-Bassâm (*Abbad.*, t. I, p. 250, 251), où il y a deux ou trois fautes à corriger. Nowairî (*ibid.*, t. II, p. 129, 130) donne aussi de bons renseignements; seulement ce chroniqueur, sans parler d'inexactitudes d'une moindre importance, a eu le tort de nommer Carmona au lieu de Ronda. Les récits d'Ibn-Khaldoun (*ibid.*, t. II, p. 210, 214, 215) me semblent confus et inexacts, surtout pour ce qui concerne les noms propres et les dates. — Voyez aussi Ibn-Haiyân, dans mon Introduction à la Chronique d'Ibn-Adhârî, p. 86.

Note D, p. 192.

En traitant cette période, je ne me suis pas servi du livre qui porte le titre de *Raudh al-mitâr* (*Abbad.*, t. II, p. 236 et suiv.). Maccarî, qui en a donné de longs extraits, semble y attacher de l'importance, parce qu'il est d'un auteur espagnol; mais cet Espagnol n'est pas ancien et il n'a fait que copier un écrivain asiatique. C'est ce qui résulte de la comparaison de l'article sur Yousof ibn-Téchoufîn chez Ibn-Khallicân, où l'on trouve de longs passages tirés d'une biographie de Yousof, intitulée *al-Morib an sîrati meliki 'l-Maghrib*, et qui a été écrite à Mosoul en 1183; car ces passages se retrouvent textuellement dans le *Raudh al-mitâr*, de sorte qu'il est certain que l'auteur de ce dernier ouvrage a copié l'anonyme de Mosoul. Or, quand

il s'agit de l'histoire d'Espagne, il faut presque toujours se défier des récits qui ont été écrits en Asie. Ces récits, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'observer ailleurs [1], proviennent ordinairement de voyageurs, de marchands, de colporteurs de bruits, et l'imagination n'y est pas étrangère, souvent même elle y joue un grand rôle. Celui dont il s'agit ne fait pas exception à la règle générale: écrit dans un langage extrêmement sentencieux et qui trahit chez l'auteur la prétention de vouloir rivaliser avec les anciens sages de l'Orient, il contient bien des choses qui sont invraisemblables en elles-mêmes et dont les chroniqueurs espagnols et africains ne savent rien.

Note E, p. 208.

Les chroniques latines, si l'on en excepte le *Chronicon Lusitanum* (*Esp. sagr.*, t. XIV, p. 418, 419), n'entrent dans aucun détail sur la bataille de Zallâca, et parmi les chroniques arabes, qui en parlent fort au long [2], il y en a peu qui méritent une confiance entière. Quelques-unes se trompent même dans la date. La date véritable, vendredi 12 Redjeb 479, se trouve dans le *Holal* (*Abbad.*, t. II, p. 197) et dans le *Cartâs* (p. 98), où on lit que ce jour répond au 23 octobre (1086), ce qui est vrai (comparez *Annales Complut.*, p. 314, 315); mais d'autres auteurs se trom-

1) *Recherches*, t. I, p. 184 et suiv.

2) *Abbad.*, t. II, p. 8, 21—23, 36—39, 134—136, 196—201; *Cartâs*, p. 94—98; Abd-al-wâhid, p. 93, 94; Abou-'l-Haddjâdj Baiyâsî, *apud* Ibn-Khallicân, Fasc. XII, p. 16, 17.

non-seulement dans le mois (car ils nomment Rama-
au lieu de Redjeb), mais encore dans l'année. Abd-
hid (p. 93, 94), par exemple, nomme l'année 480, et
l-Cardebous (*Abbad.*, t. II, p. 23) l'année 481. C'est
ıénomène bien singulier, attendu qu'il s'agit d'une ba-
très-célèbre et qu'en Andalousie on disait l'année de
ıa au lieu dire l'année 479 [1]; mais le fait est qu'au-
des chroniques qui nous restent n'a été composée par
ntemporain; elles sont du XIV[e], du XIII[e], ou tout au
du XII[e] siècle; elles méritent donc peu de confiance.
ez-y qu'à l'époque où elles s'écrivaient, les rhéteurs
saient à fabriquer des lettres qu'ils supposaient écrites
es personnages historiques. Ce fait ne saurait être ré-
en doute; il en existe des preuves frappantes. L'au-
du *Holal*, par exemple, donne la lettre que Motamid
t à son fils Rachîd dans la soirée après la bataille.
n'est que de deux lignes (voyez *Abbad.*, t. II, p. 199);
l'auteur du *Raudh al-mitâr* (*ibid.*, t. II, p. 248) la
aussi, et chez lui elle est différente. Une troisième,
, se trouve chez Ibn-al-Khatîb (*ibid.*, t. II, p. 176),
lle-là n'a pas moins de quinze lignes. Or, il faut né-
rement que deux de ces épîtres soient de fabrique mo-
; peut-être le sont-elles toutes les trois. La prudence
ıande donc de se tenir en garde contre les pièces soi-
officielles que présentent ces chroniques; aussi dois-je
r que je doute de l'authenticité de la plupart des lettres
lonne le *Holal*, et que le bulletin où Yousof raconte la

———

bn-Khallicân, Fasc. VII, p. 135.

bataille de Zallâca et qui se trouve dans le *Cartâs*, me paraît fort suspect.

Note F, p. 210—236.

J'ai à justifier la chronologie que j'ai adoptée dans ce récit. A mon sens, Yousof arriva pour la seconde fois en Espagne dans le printemps de l'année 483 de l'Hégire, 1090 de notre ère, trois ans et demi après la bataille de Zallâca, assiégea Alédo pendant l'été, et s'empara de Grenade en novembre. Cependant Abou-'l-Haddjâdj Baiyâsî (cité par Ibn-Khallicân dans son article sur Yousof), l'auteur du *Cartâs* et celui du *Holal* donnent une autre chronologie; ils supposent que Yousof arriva pour la seconde fois en Espagne dans l'année 481 (1088) et qu'il assiégea Alédo [1] dans cette année-là; que dans l'automne il retourna en Afrique; qu'il revint en Espagne pour la troisième fois l'année 483 (1090), et qu'alors il s'empara de Grenade [2].

Contre cette manière de voir je dois observer, d'abord que les auteurs qui l'ont adoptée ne sont pas fort anciens (Abou-'l-Haddjâdj Baiyâsî écrivait au XIII[e] siècle, et le *Cartâs* est du siècle suivant, de même que le *Holal*); ensuite qu'ils sont loin d'être toujours exacts [3], et enfin qu'ils ne sont pas

1) *Alaét* chez Pélage d'Oviédo (c. 11) qui compte cette ville parmi celles qu'Alphonse conquit; *Halahet* dans les *Gesta Roderici*. Au lieu de: «Fue la batalla de Dalaedon,» comme on trouve dans les *Annal. Toled. I* (p. 386), je crois devoir lire: «Fue la batalla de Alaedo,» ou bien «de Halaedo.»

2) L'auteur du *Cartâs* parle d'un siége de Tolède à cette occasion; c'est, je crois, une grave erreur.

3) Ce reproche frappe surtout l'auteur du *Cartâs*.

d'accord entre eux quand il s'agit de signaler les mois. Ainsi l'auteur du *Cartâs* affirme que Yousof arriva pour la seconde fois en Espagne dans le mois de Rebî Ier 481 (juin 1088), tandis que Baiyâsî dit qu'il y arriva dans le mois de Redjeb, c'est-à-dire en septembre ou en octobre.

D'un autre côté, les auteurs les plus anciens et les plus dignes de foi, ceux du XIIe siècle, sont d'accord pour placer le siége d'Alédo et la prise de Grenade dans la même année, c'est-à-dire dans l'année 483 (1090). Ibn-Câsim de Silves, par exemple, qui a écrit une histoire très-estimée de Motamid [1], histoire dont Ibn-al-Abbâr nous a conservé des fragments, dit formellement qu'Alédo fut assiégé par Yousof et les princes andalous dans l'année 483 [2]. Mohammed ibn-Ibrâhîm [3] atteste que, lorsque Yousof fut arrivé en Espagne pour la seconde fois, il assiégea Alédo et s'empara de Grenade. Ibn-al-Cardebous, dans son *Kitâb al-ictifâ* [4], dit la même chose, et il ajoute [5] que, lorsque Yousof vint pour la troisième fois en Espagne, on était dans l'année 490 (1097). A ces témoignages, très-respectables à coup sûr, nous pourrions ajouter celui d'Ibn-al-Athîr [6]; seulement cet historien, qui écrivait à Mosoul, et qui, par conséquent, n'était pas toujours bien informé de l'histoire d'Espagne, se trompe

---

1) Voyez *Abbad.*, t. II, p. 92.
2) *Abbad.*, t. II, p. 121 (cf. 122, l. 3).
3) *Abbad.*, t. II, p. 8, 9.
4) *Abbad.*, t. II, p. 26, l. 12. En publiant ce passage, j'ai eu tort de changer la leçon du manuscrit; elle est bonne; sous *al-ghazwa* il faut entendre l'expédition contre Alédo.
5) Man., fol. 162 v.
6) *Abbad.*, t. II, p. 39.

quand il dit que le siége d'Alédo et la prise de Grenade eurent lieu un an après la bataille de Zallâca, c'est-à-dire en 480 (1087).

Quant à la date précise de la prise de Grenade, l'historien Ibn-aç-Çairafî, cité par Ibn-al-Khatîb [1], dit que cet événement eut lieu le dimanche 14 Redjeb de l'année 483. Cette date soulève deux objections: d'abord le 14 Redjeb (26 août) tombait, non un dimanche, mais un jeudi; en second lieu, il est impossible que Yousof se soit emparé de Grenade dès le mois d'août, car, arrivé en Espagne au printemps, il assiégea Alédo pendant quatre mois [2] et jusqu'à l'approche de l'hiver, comme l'assure l'auteur du *Cartâs*. A la place de: dimanche 14 Redjeb, je crois donc devoir lire: dimanche 14 Ramadhân, c'est-à-dire 10 novembre. Le 14 Ramadhân tombait réellement un dimanche dans l'année 483, et ces deux mois se confondent assez souvent. Plusieurs auteurs, par exemple, disent que la bataille de Zallâca eut lieu dans le mois de Ramadhân 479, tandis qu'elle se livra dans le mois de Redjeb. Il se pourrait que dans ce temps-là on se soit parfois servi d'abbréviations pour indiquer les mois, et dans ce cas, les mois de Redjeb et de Ramadhân, qui ont la même initiale, pouvaient aisément se confondre. Rien, du reste, ne s'oppose au changement que j'ai proposé. Baiyâsî et l'auteur du *Cartâs*

---

1) Dans ses articles sur Motamid (*Abbad.*, t. II, p. 179) et sur Abdallâh ibn-Bologguîn.

2) *Cartâs*, p. 99. L'auteur du *Holal* dit: pendant un mois; mais comme on voulait affamer les assiégés, et que, jusqu'à un certain point, on y réussit, le siége doit avoir duré plus longtemps.

disent que Yousof se rembarqua avant la fin de Ramadhân, c'est-à-dire avant le 26 novembre. Or, dans l'espace de seize jours, il pouvait facilement recevoir la visite des princes andalous et faire le voyage de Grenade à Algéziras.

FIN DES NOTES DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

CHRONOLOGIE

DES

PRINCES MUSULMANS

DU XI[e] SIÈCLE.

SÉVILLE. LES BENI-ABBÂD.

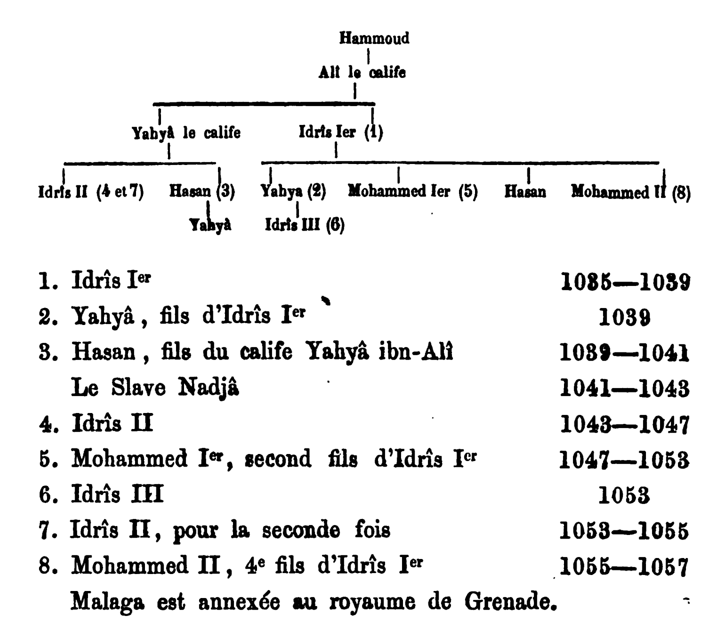
Abou-'l-Câsim Mohammed ibn-Ismâîl (le cadi)	1023—1042
Abou-Amr Abbâd ibn-Mohammed, *Motadhid*	1042—1069
Abou-'l-Câsim Mohammed ibn-Abbâd, *Motamid*	1069—1091

CORDOUE. LES BENI-DJAHWAR.

Abou-'l-Hazm Djahwar ibn-Mohammed ibn-Djahwar	1031 (déc.) —1043
Abou-'l-Walîd Mohammed ibn-Djahwar	1043—1064
Abdalmélic	1064—1070

Cordoue est annexée au royaume de Séville.

Les Hammoudites de Malaga.



1. Idrîs Ier	1035—1039
2. Yahyâ, fils d'Idrîs Ier	1039
3. Hasan, fils du calife Yahyâ ibn-Alî	1039—1041
Le Slave Nadjâ	1041—1043
4. Idrîs II	1043—1047
5. Mohammed Ier, second fils d'Idrîs Ier	1047—1053
6. Idrîs III	1053
7. Idrîs II, pour la seconde fois	1053—1055
8. Mohammed II, 4e fils d'Idrîs Ier	1055—1057

Malaga est annexée au royaume de Grenade.

Les Hammoudites d'Algéziras.

Mohammed, fils du calife Câsim ibn-Hammoud	1035—1048 (9)
Câsim, son fils	1048 (9) — 1058

Algéziras est annexée au royaume de Séville.

Grenade. Les Beni-Zîrî.

Zâwî ibn-Zîrî	jusqu'à 1019
Habbous	1019—1038

Bâdîs	1038—1073
Abdallâh	1073—1090

CARMONA. LES BENI-BIRZÉL.

D'après Ibn-Khaldoun (*Abbad.*, t. II, p. 216), la liste de ces princes serait :

Ishâc	
Abdallâh, son fils	
Mohammed ibn-Abdallâh	jusqu'à 1042 (3)
Al-Azîz Mostadhhir	1042 (3) — 1067

D'après Ibn-Haiyân (*apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 78 r.),

Ibn-Abdallâh (c'est-à-dire, Mohammed ibn-Abdallâh) gouvernait Carmona à l'époque où Hichâm III régnait à Cordoue (1029—1031)

et à en croire le même auteur (*ibid.*, fol. 109 r.), qui mérite bien plus de confiance qu'Ibn-Khaldoun, Mohammed ibn-Abdallâh eut pour successeur :

Ishâc, son fils, qui régnait en 1050.

Il paraît qu'Ibn-al-Abbâr (dans mes *Recherches*, t. I, p. 286 de la 1re éd.) se trompe quand il dit que Mohammed ibn-Abdallâh vivait encore en 1051.

RONDA.

Abou-Nour ibn-abî-Corra	1014 (5) — 1053
Abou-Naçr, son fils	1053

Ronda est annexée au royaume de Séville.

MORON.

Nouh	1013 (4) — 1041 (2)

Abou-Menâd Mohammed, son fils	1041 (2) — 1053

Moron est annexé au royaume de Séville.

Arcos.

Ibn-Khazroun	jusqu'à 1053

Arcos est annexé au royaume de Séville.

Huelva. Les Becrites.

Abou-Zaid Mohammed ibn-Aiyoub	depuis 1011 (2)
Abou-'l-Moçab Abdalazîz	jusqu'à 1051

Huelva est annexée au royaume de Séville.

Niébla. Les Beni-Yahyâ.

Abou-'l-Abbâs Ahmed ibn-Yahyâ Yahçobî	1023—1041 (2)
Mohammed, son frère	
Fath ibn-Khalaf ibn-Yahyâ, neveu des précédents	jusqu'à 1051

Niébla est annexée au royaume de Séville.

Ibn-al-Abbâr (dans mes *Recherches*, t. I, p. 287 de la 1re éd.) donne au dernier prince de Niébla les noms de : Yahyâ ibn-Ahmed ibn-Yahyâ. J'ai cru devoir suivre Ibn-Khaldoun (*Abbad.*, t. II, p. 211). Ibn-Haiyân (*apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 108 v.) l'appelle : Fath ibn-Yahyâ.

Silves. Les Beni-Mozain.

Abou-Becr Mohammed ibn-Saîd ibn-Mozain	1028—1050
Abou-'l-Açbagh Isâ	jusqu'à 1051 (2)

Silves est annexé au royaume de Séville.

Santa-Maria d'Algarve.

Abou-Othmân Saîd ibn-Hâroun	1016—1043
Mohammed, son fils	1043—1052

Santa-Maria est annexée au royaume de Séville.

Mertola.

Ibn-Taifour	jusqu'à 1044

Mertola est annexée au royaume de Séville.

Badajoz.

Sâbour.

Ensuite les Aftasides:

Abou-Mohammed Abdallâh ibn-Mohammed ibn-Maslama *Almanzor Ier*	
Abou-Becr Mohammed *Modhaffar*	jusqu'à 1068
Yahyâ *Almanzor II*	
Omar *Motawakkil*	jusqu'à 1094

Tolède.

Yaîch ibn-Mohammed ibn-Yaîch	jusqu'à 1036
Ensuite les Beni-Dhî-'n-noun:	
Ismâîl *Dhâfir*	1036—1038
Abou-'l-Hasan Yahyâ *Mamoun*	1038—1075
Yahyâ ibn-Ismâîl ibn-Yahyâ *Câdir*	1075—1085

Saragosse.

Mondhir ibn-Yahyâ le Todjîbite [1]	jusqu'à 1039

1) Un récit très-circonstancié d'Ibn-Haiyân (*apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 47 r. et v.) démontre que j'ai eu raison de dire (voyez mes *Recherches*, t. I, Appendice, n° XVII) qu'il n'y a eu à Sara-

Ensuite LES BENI-HOUD :

Abou-Aiyoub Solaimân ibn-Mohammed *Mostaîn Ier* 1039—1046 (7)

Ahmed *Moctadir* 1046 (7)—1081

Yousof *Moutamin* 1081—1085

Ahmed *Mostaîn II* 1085—1110

Abdalmélic Imâd-ad-daula 1110

LA SAHLA (capitale Albarracin). LES BENI-RAZÎN.

Abou-Mohammed Hodhail Ier ibn-Khalaf ibn-Lope ibn-Razîn depuis 1011

Abou-Merwân Abdalmélic Ier ibn-Khalaf, son frère

Abou-Mohammed Hodhail II Izz-ad-daula, fils du précédent

Abou-Merwân Abdalmélic II Hosâm-ad-daula jusqu'à 1103

Yahyâ

ALPUENTE. LES BENI-CÂSIM.

Abdallâh Ier ibn-Câsim le Fihrite, Nidhâm-ad-daula jusqu'à 1030

Mohammed Yomn-ad-daula

Ahmed Adhod-ad-daula jusqu'à 1048 (9)

Abdallâh II Djanâh-ad-daula, frère du précédent 1048 (9) — 1092

VALENCE.

Les Slaves Mobârac et Modhaffar

Le Slave Lebîb, seigneur de Tortose

---

gosse qu'un seul roi de cette famille, à savoir Mondhir, et que c'est ce prince, et non pas son fils, qui a été assassiné en 1039.

Abdalazîz *Almanzor*	1021—1061
Abdalmélic *Modhaffar*	1061—1065
Réunion de Valence au royaume de Tolède	
Mamoun (de Tolède)	1065—1075
Valence se sépare de Tolède	
Abou-Becr ibn-Abdalazîz	1075—1085
Le cadi Othmân, son fils	1085
Câdir (l'ex-roi de Tolède)	1085—1092
Valence devient une république. Ibn-Djahhâf président	1092—1094

DÉNIA.

Abou-'l-djaich Modjéhid Mowaffac	jusqu'à 1044 (5)
Alî Icbâl-ad-daula	1044 (5) — 1076
Il est détrôné par Moctadir de Saragosse. Réunion de Dénia au royaume de Saragosse.	
Moctadir (de Saragosse)	1076—1081
Moctadir partage ses Etats entre ses deux fils. Celui qui s'appelait le *hâdjib* Mondhir reçoit Lérida, Tortose et Dénia.	
Le *hâdjib* Mondhir	1081—1091
Son fils sous la tutelle des Beni-Betyr	

MURCIE.

Khairân (d'Almérie)	1016 (7) — 1028
Zohair (d'Almérie)	1028—1038
Abdalazîz Almanzor (de Valence)	1038—1061
Abdalmélic Modhaffar (de Valence)	1061—1065
Sous ces trois princes Abou-Becr Ahmed *ibn-Tâhir* est gouverneur de Murcie. Il meurt en	1063

Son fils, Abou-Abdérame Mohammed, lui succède	1063—1078
Motamid (de Séville)	
Ibn-Ammâr	
Ibn-Rachîc	jusqu'à 1090

ALMÉRIE.

Khairân	jusqu'à 1028
Zohair	1028—1038
Abdalazîz Almanzor (de Valence)	1038—1041
Ensuite LES BENI-ÇOMADIH:	
Abou-'l-Ahwaç Man	1041—1051
Mohammed Motacim	1051—1091
Izz-ad-daula	1091

FIN DE LA CHRONOLOGIE.

LISTE

DES OUVRAGES IMPRIMÉS

DONT L'AUTEUR S'EST S

Abbad. Scriptorum Arabum loci de A
Leyde, 1846.

Abd-al-wâhid, The History of the Almc
Leyde, 1847.

Abou-Ismâîl al-Baçrî, Fotouh as-Châm,
dans la Bibliotheca Indica.

Abou-'l-mahâsin, Annales, éd. Juynboll

Aghânî. Alii Ispahanensis Liber Cantil
segarten. Greifswalde, 1840.

Ahmed ibn-abî-Yacoub, Kitâb al-boldân
à Saint-Pétersbourg. M. Juynboll, fils,
tion de cet ouvrage.

1) J'ai cru devoir donner cette liste parce que j'a
nière fort succincte et que plusieurs d'entre eux se t
n'ai pas nommé ici les livres que je n'ai cités qu
cours de l'ouvrage j'ai eu soin d'en indiquer l'édition
soit d'un manuscrit.

LISTE

DES OUVRAGES IMPRIMÉS ET MANUSCRITS

DONT L'AUTEUR S'EST SERVI [1].

Abbad. Scriptorum Arabum loci de Abbadidis editi a R. Dozy. Leyde, 1846.

Abd-al-wâhid, The History of the Almohades etc., ed. by R. Dozy. Leyde, 1847.

Abou-Ismâîl al-Baçrî, Fotouh as-Châm, éd. Lees, Calcutta, 1854, dans la Bibliotheca Indica.

Abou-'l-mahâsin, Annales, éd. Juynboll. Leyde, 1852 et suiv.

Aghânî. Alii Ispahanensis Liber Cantilenarum magnus, ed. Kosegarten. Greifswalde, 1840.

Ahmed ibn-abî-Yacoub, Kitâb al-boldân, man. de M. Muchlinski à Saint-Pétersbourg. M. Juynboll, fils, vient de donner une édition de cet ouvrage.

---

1) J'ai cru devoir donner cette liste parce que j'ai cité mes documents d'une manière fort succincte et que plusieurs d'entre eux se trouvent dans des collections. Je n'ai pas nommé ici les livres que je n'ai cités qu'une ou deux fois, car dans le cours de l'ouvrage j'ai eu soin d'en indiquer l'édition, ou le numéro quand il s'agissait d'un manuscrit.

Akhbâr madjmoua, man. de Paris, n° 706. Voyez mon Introduction à la Chronique d'Ibn-Adhârî, p. 10—12. Je possède une copie de ce manuscrit.

Alvaro, Vita Eulogii, dans l'Esp. sagr., t. X; Epistolae, Indiculus luminosus, dans le même ouvrage, t. XI.

Annales Complutenses, dans l'Esp. sagr., t. XXIII.

Annales Compostellani, dans l'Esp. sagr., t. XXIII.

Annales Toledanos, dans l'Esp. sagr., t. XXIII.

Arîb. Histoire de l'Afrique et de l'Espagne, intitulée al-Bayâno 'l-mogrib, par Ibn-Adhârî (de Maroc), et fragments de la Chronique d'Arîb, publ. par R. Dozy. Leyde, 1848 et suiv.

Berganza, Antiguedades de España. Madrid, 1719.

Çâid de Tolède, Extrait de son Tabacât al-omam, man. de Leyde, n° 159.

Cartâs. Annales regum Mauritaniae ab Abu-l-Hasan Ali ben-Abdallah ibn-abi-Zer' Fesano conscripti, ed. Tornberg. Upsal, 1846.

Cazwînî, Cosmographie, éd. Wüstenfeld. Gœttingue, 1848.

Chahrastânî, Histoire des sectes, éd. Cureton. Londres, 1842.

Chronicon Adefonsi Imperatoris, dans l'Esp. sagr., t. XXI.

Chronicon Albeldense, dans l'Esp. sagr., t. XIII.

Chronicon Burgense, dans l'Esp. sagr., t. XXIII.

Chronicon de Cardeña, dans l'Esp. sagr., t. XXIII.

Chronicon Complutense, dans l'Esp. sagr., t. XXIII.

Chronicon Compostellanum, dans l'Esp. sagr., t. XXIII.

Chronicon Conimbricense, dans l'Esp. sagr., t. XXIII.

Chronioon Iriense, dans l'Esp. sagr., t. XX.

Chronicon Lusitanum, dans l'Esp. sagr., t. XIV.

Edrisi, Géographie, traduite par Jaubert.

España sagrada, por Florez, Risco etc. 2a edicion. Madrid, 1754—1850. 47 vol.

Euloge. Ses œuvres se trouvent dans Schot, Hispania illustrata, t. IV.

Fâkihî, Histoire de la Mecque, man. de Leyde n° 463. Voyez mon Catalogue, t. II, p. 170.

Hamâsa. Hamasae Carmina ed. Freytag. Bonn, 1828.

Historia Compostellana, dans l'Esp. sagr., t. XX.

Holal. Histoire du Maroc, man. de Leyde n° 24. Comparez Abbad., t. II, p. 182 et suiv.

Homaidî, Dictionnaire biographique, man. d'Oxford, Hunt 464.

Ibn-abî-Oçaibia, Histoire des médecins. J'ai fait copier le chapitre relatif aux médecins arabes-espagnols sur le man. de Paris, n° 673 suppl. ar., et M. Wright a eu la bonté de noter sur la marge de cette copie les variantes des deux man. d'Oxford, Hunt. 171 et Pocock. 356.

Ibn-Adhârî. Voyez Arîb.

Ibn-al-Abbâr, dans mes Notices sur quelques manuscrits arabes. Leyde, 1847—1851.

Ibn-al-Athîr, man. de Paris. M. Tornberg a eu la bonté de me prêter sa copie.

Ibn-al-Coutîa, man. de Paris n° 706. Voyez mon Introduction à la Chronique d'Ibn-Adhârî, p. 28—30. Je possède une copie de ce manuscrit.

Ibn-al-Khatîb, al-Ihâta fî tarîkhi Gharnâta, et l'abrégé de cet ouvrage: Marcaz al-ihâta bi-odabâi Gharnâta. B. man. de Berlin; E. man. de l'Escurial (plusieurs articles de ce man. ont été copiés pour moi par M. Simonet); G. man. de M. de Gayangos; P. man. de Paris. Voyez Abbad., t. II, p. 169—172, et mes Recherches, t. I, p. 293, 294.

Ibn-Badroun, Commentaire historique sur le poème d'Ibn-Abdoun, publ. par R. Dozy. Leyde, 1846.

Ibn-Bassâm, Dhakhîra. T. Ier. M. Jules Mohl possède ce volume, et il a eu la bonté de me le prêter. Ce man. appartient au même exemplaire que le 3e volume qui se trouve à Gotha. — T. II, man. d'Oxford, n° 749 du Catalogue d'Uri. — T. III, man. de Gotha, n° 266. M. de Gayangos possède aussi un manuscrit de ce volume, sur lequel M. Wright a bien voulu collationner pour moi les passages d'Ibn-Haiyân cités par Ibn-Bassâm. — Voyez sur Ibn-Bassâm et sa Dhakhîra, Abbad., t. I, p. 189 et suiv., et le Journ. asiat., février-mars 1861.

Ibn-Batouta, Voyages, éd. Defrémery et Sanguinetti. Paris, 1853 et suiv.

Ibn-Cotaiba, éd. Wüstenfeld. Gœttingue, 1850.

Ibn-Habîb. Voyez Tarîkh.

Ibn-Haiyân, man. d'Oxford, Bodl. 509, Catal. de Nicoll, n° 137. La copie que je possède de ce man. a été faite par moi sur celle de M. Wright. Voyez aussi Ibn-Bassâm.

Ibn-Hazm, Traité sur les religions, man. de Leyde n° 480. — Traité sur l'amour, man. de Leyde n° 927.

Ibn-Khâcân, Matmah, man. de Londres et de Saint-Pétersbourg. — Calâyid, man. de Leyde, nos 306 et 35.

Ibn-Khaldoun, Prolégomènes, éd. Quatremère, dans les Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale, t. XVI, XVII et XVIII. — Tome II (Histoire des Omaiyades d'Orient), man. de Leyde n° 1350, t. II. — Tome IV (Histoire d'Espagne), man. de Paris n° $\frac{742}{4}$ suppl. ar., et de Leyde n° 1350, t. IV. — Histoire des Berbers, éd. de Slane; traduction française par le même.

Içtakhrî, Liber Climatum, ad similitudinem Cod. Gothani exprimendum curavit Mœller. Gotha, 1839.

Idatii Chronicon, dans l'Esp. sagr., t. IV.

Isidore de Béja, dans l'Esp. sagr., t. VIII. Comparez mes Recherches, t. I, p. 2 et suiv.

Isidore de Séville, Historia Gothorum, dans l'Esp. sagr., t. VI.

Khochanî, Histoire des cadis de Cordoue, man. d'Oxford, n° 127 du Catalogue de Nicoll. Je possède une copie de ce manuscrit.

Llorente, Noticias de las tres Provincias Vascongadas. Madrid, 1806.

Lucas de Tuy, Chronicon mundi, dans Schot, Hispania illustrata, t. IV.

Maccarî. Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne, par al-Makkari, publ. par MM. Dozy, Dugat, Krehl et Wright. Leyde, 1855—61.

Manuscrit de Meyá, dans les Memorias de la Academia de la Historia, t. IV.

Masoudî, Moroudj ad-dheheb, man. de Leyde nos 127 et 537 *d*.

Mobarrad, Câmil, man. de Leyde n° 587. Voyez mon Catalogue, t. I, p. 204, 205.

Mon. Sil. Monachi Silensis Chronicon, dans l'Esp. sagr., t. XVII.

Nawawî, Dictionnaire biographique, éd. Wüstenfeld. Gœttingue, 1842—47.

Notices sur quelques manuscrits arabes, par R. Dozy. Leyde, 1847—51.

Nowairî, Histoire d'Espagne. Je cite les pages du man. de Leyde n° 2 *h*, mais j'ai soigneusement collationné le man. de Paris n° 645, qui est beaucoup meilleur et qui comble plusieurs lacunes.

Paulus Emeritensis, De vita P. P. Emeritensium, dans l'Esp. sagr., t. XIII.

Pélage d'Oviédo, dans l'Esp. sagr., t. XIV.

Raihân al-albâb, man. de Leyde n° 415. Voyez mon Catalogue, t. I, p. 268, 269.

Râzî, traduction espagnole. Cronica del Moro Rasis, dans les Memorias de la Academia de la Historia, t. VIII. Comparez mon Introduction à la Chronique d'Ibn-Adhârî, p. 24, 25.

Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge, par R. Dozy. 1re édition, Leyde, 1849, 2de édition, Leyde, 1860.

Rodrigue de Tolède, De rebus Hispanicis, dans Schot, Hispania illustrata, t. II. La meilleure édition de son Historia Arabum se trouve dans Elmacini Historia Saracenica, ed. Erpenius.

Sampiro, Chronicon, dans l'Esp. sagr., t. XIV.

Samson, Apologeticus, dans l'Esp. sagr., t. XI.

Sébastien. Sebastiani Chronicon, dans l'Esp. sagr., t. XIII.

Sota, Chronica de los principes de Asturias y Cantabria. Madrid, 1681.

Tabarî, Annales, éd. Kosegarten.

Taríkh Ibn-Habíb, man. d'Oxford, Catalogue de Nicoll n° 127. Comparez mes Recherches, t. I, p. 32 et suiv.

Vita Beatae Virginis Argenteae, dans l'Esp. sagr., t. X.

Vita Johannis Gorziensis, dans Pertz, Monumenta Germaniae, t. IV des Scriptores.

FIN DE LA LISTE.

INDEX ALPHABÉTIQUE

des matières contenues dans les quatre volumes de l'*Histoire des musulmans d'Espagne.*

Les chiffres romains indiquent les tomes, les chiffres arabes les pages.

A.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

X.

Y.

Z.



